FLORIDA·STATE·UNIVERSITY·
1857
VIRES
NOTES
MORES

LIBRARY

TALLAHASSEE

FLORIDA

No. 950

Grousset

v.2

HISTOIRE

DE

L'EXTRÊME-ORIENT

II

Société Française d'Imprimerie d'Angers. — 4, rue Garnier, Angers.

RENÉ GROUSSET
CONSERVATEUR-ADJOINT AU MUSÉE GUIMET

HISTOIRE
DE
L'EXTREME-ORIENT

TOME DEUXIÈME

Avec 6 planches et 3 cartes.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e^)

1929

DS
33
.G85
1929
v.2

9570
Grousset
v.2

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
110 EXEMPLAIRES SUR JAPON NACRÉ
DONT 10 HORS COMMERCE ET 100
NUMÉROTÉS DE 1 A 100

LIBRARY
FLORIDA STATE UNIVERSITY
TALLAHASSEE, FLORIDA

134263

CHAPITRE III

L'EMPIRE MONGOL

§ 1. — Gengis-khan.

Le monde turco-mongol au XII^e siècle[1].

Vers le milieu du XII^e siècle, la Mandchourie septentrionale, la Mongolie et le Turkestan étaient habités par des tribus à demi-barbares, menant la vie pastorale et nomade, qui appartenaient, au point de vue linguistique, aux trois groupes de la famille altaïque[2] :

1. Pour tous les noms propres qui vont suivre, je rappelle ici les règles de transcription mongole indiquées par M. Pelliot : *č* = tch ; *c* = ts ; *ǰ* = dj ; *j* = dz. On a vu que les règles phonétiques du mongol *moderne* exigent *c* (ts) et *j* (dz) devant *a*, *e*, *o*, *u* ; — *č* (tch) et *ǰ* (dj) devant *i*. On écrirait donc aujourd'hui : *J*amuḳa, *J*äbä, Tai*j*ut, mais Temu*j*in ; *C*aġan, mais *C*ingiz. Mais on a vu aussi que cette distinction n'existait pas au XIII^e siècle où les palatales *č* et *ǰ* étaient seules employées dans le cas qui nous occupe. Aussi, dans le présent chapitre, écrirons-nous uniformément : *J̌*amuḳa, *J̌*alair, *Č*äpär, *Č*aġan, etc.

2. Rappelons que, malgré de profondes différences morphologiques, les linguistes sont aujourd'hui d'accord pour réunir dans un même groupe de familles, les langues turques, mongoles et tongouses. En revanche, ils ont abandonné les tentatives de rapprochement entre ces langues et les langues finno-ougriennes ou ouraliennes. Cf. J. Deny, in *Les langues du monde*, p. 185 (P. 1924). L'opinion suivante, de M. Pelliot, résume l'état de la question : « Si on a sagement renoncé, du moins dans l'état actuel des études, à parler d'une famille linguistique ouralo-altaïque, qui comprendrait, à côté des langues finno-ougriennes et samoyèdes, les langues turques, mongoles et tongouses, il n'y a guère à douter de la parenté originelle du turc et du mongol, et les vraisemblances sont pour qu'on leur doive adjoindre les langues tongouses. A ce groupe des langues turques,

LIBRARY
FLORIDA STATE UNIVERSITY
TALLAHASSEE, FLORIDA

groupe tongouse, groupe mongol [1], groupe turc.

Sur la rive droite de l'Argun, affluent de l'Amur, nomadisaient les Tatar[2] qui étaient sans doute de race tongouse, et les Ḳoṅǧirat, Ḳoṅḳurat ou Ḳoṅǧrat[3] où on a vu, tantôt des Turcs, tantôt des Mongols ou métis de Mongols[4]. Dans la région des Monts Kentei, aux sources de la Tula, de l'Onon et du Kerulèn, habitait le clan mongol des Börčigän[5], d'où allait sortir Gengis-Khan. Autour des Börčigän, dans la zone qu'arrosent l'Onon et l'Ingoda, depuis le Kerulèn à l'Est jusqu'au Baïkal à l'Ouest, s'échelonnaient les autres tribus mongoles. A l'époque gengiskhanide, on devait prendre l'habitude de diviser ces tribus mongoles en deux catégories : d'une part les clans Nirun ou « Purs », ainsi appelés

mongoles et tongouses, on serait donc fondé à donner le nom spécial de langues altaïques. C'est là le point de vue de MM. Ramstedt et Schmidt et, sous certaines réserves, c'est aussi celui qui vient d'être adopté par M. Deny. L'attitude de M. Shirokogoroff est plus réticente que celle de M. Deny. J'estime, cette fois, qu'elle l'est trop ». (Pelliot, *Mots à H initiale dans le mongol*, J. A., 1925, I, 193).

1. Le nom des Mongols apparaît, semble-t-il, dans les textes chinois à l'époque T'ang, sous la forme *Mong-wou* 蒙兀 ou *Mong-wa* 蒙瓦. Dans la première moitié du XIIe siècle, on trouve la forme *Mong-kou* ou *Mong-kou-sseu*, soit *Moṅǧu*, *Moṅǧus*, *Moṅǧul* (Pelliot, *J. A.* 1920, I, 146, et *T'oung pao*, 1920, 326). Pour la question des origines mongoles, il y a lieu d'attendre le complet résultat des nouvelles recherches que le colonel Kozlov a entreprises en Mongolie dans les tombes récemment découvertes, qui s'échelonnent du Ier au Xe siècle de notre ère. Cf. communication de M. Pelliot à l'Académie des Inscriptions, séance du 20 mars 1925.

2. *Persan :* تتار ou تاتار. En *chinois :* T'a-t'a-eul 塔塔兒 ou Ta-tan 達靼.

3. *Persan :* قونقورات, *ou* قونكورات, *ou* قنقرات. Aussi appelés Oṅǧirat et Oṅǧrat (Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 146, note 2, et 1925, I, 203). En *chinois* Hong-ki-la (*ou* lie) 宏(*ou* 弘)吉剌.

4. Howoth (I, 701) en faisait des Turcs. Mais Rašîd al-Dîn les classe parmi les Mongols Dürlükin (*apud* d'Ohsson, I, 428).

5. *Persan :* بورچغين et بورچقين. En *chinois :* Pou-eul-tche-kin 孛兒只斤.

parce qu'ils étaient apparentés aux Börčigän ; d'autre part les clans Dürlükin, de moindre lignage. Parmi les Nirun on rangeait les Taiǰigot ou Taiǰiut[1], les J̌ačirat, Jaǰirat ou Juirat[2], les Barulas[3], les Barin[4], les Dörbän[5], les Salčigut ou Saljiut[6] et les Ḳataḳin[7]. Parmi les Dürlükin, on notait les Arulat[8], les Bayaut[9], les Ḳorlas[10] et les Ikiras[11], auxquels Rašîd al-Dîn ajoute les Ḳoṅġirat, déjà nommés. Une tribu qui vivait dans la même région, celle des J̌alair[12] est d'origine plus incertaine. Rašîd al-Dîn ne la compte ni parmi les clans Nirun, ni parmi les clans Dürlükin. On sait par ailleurs qu'elle avait été vaincue et réduite en servage par les ancêtres de Gengis-Khan. Peut-être s'agit-il d'une peuplade turque établie parmi les Mongols et assimilée par eux. Sur la rive orientale du Baïkal vivaient les Märkit[13], Turcs ou Mongols mêlés de Turcs et en partie nestoriens et, sur la rive occidentale,

1. *Persan :* Tâyčiût تایچیوت. En *chinois :* T'ai-tch'e-wou 秦赤烏.

2. *Persan :* چاچیرات. *Chinois :* Tcha-tche-la 札只剌.

3. *Persan :* برلاس. En *chinois :* Pa-lou-la-sseu 巴魯剌思.

4. *Persan :* بارین. *Chinois* Pa-lin *:* 巴林 (ou 鄰).

5. *Persan :* دوربان. *Chinois :* To-lo-pan 朶羅班 Moderne : Dörböt.

6. *Persan :* سالچیوت. *Chinois.* San-tche-wou 散只兀.

7. *Persan :* قتقین. *Chinois :* H..-ta-kin 哈答斤.

8. *Persan :* ارلات. *Chinois :* A-lou-la-t'i 阿魯剌惕.

9. *Persan :* یایاوت. *Chinois* Pai-yo-wou 伯岳吾.

10. *Persan :* قورلاس. *Chinois* Ho-lou-la-sseu, 火魯剌思.

11. *Persan :* ایکراس. *Chinois :* 亦乞剌思.

12. *Persan :* جلایر. *Chinois :* Ya-la-yi-eul. 押剌伊而. Autre transcription : 札剌亦兒 et 札東兒.

13. مرکیت. Chinois : 篾兒乞 Mie-eul-k'i ou 篾里乞 Mie-li-k'i.

les Oirat ou Oirad[1], de pure race mongole. Au sud du Baïkal, de l'Orkhon et des monts Kenteï à la Muraille de Chine, s'étendait le royaume des Turcs Keräit (*persan* : Kérâyit[2]) qui englobait, semble-t-il, la vallée de la Tula et le Tušetu-ḫan actuel[3]. Du début du XI^e^ siècle à la fin du XII^e^, ces Keräit furent le peuple le plus puissant de la Mongolie[4]. Entre 1007 et 1009, ils avaient été convertis par l'évêque nestorien de Merw, et depuis lors ils professaient le Nestorianisme : leurs rois, au XII^e^ siècle, portaient des noms chrétiens, comme Marġuz (Marcus) et Ḳurǰaḳuz (Cyriacus)[5]. Les Turcs Naiman[6], frères ennemis des Keräit, habitaient entre le haut Orkhon et le Grand Altaï (région de Kobdo). Au témoignage de Rubruck, le nestorianisme avait également pénétré chez eux[7].

Au sud-ouest des Naiman vivaient les Turcs Uiġur[8]. Après avoir, au IX^e^ siècle, possédé toute la Mongolie, les Uiġur étaient désormais réduits aux oasis de Ha-mi, Barköl,

1. *Persan :* اویرات, Chinois : 猥剌 Wei-la, ou 斡亦剌 Wa-yi-la, ou encore 衛拉特 Wei-la-t'ö.

2. کرایت. En chinois : 克烈 K'o-lie.

3. M. Pelliot fait observer toutefois que l'habitat des Keräit ne peut être déterminé avec une absolue précision (*T'oung pao*, 1914, 629).

4. Cette ancienne hégémonie est attestée par le titre de *gûrḫân* (« ḫân universel ») que les rois keräit se donnaient, à l'instar des Ḳarâ-Ḫitâi.

5. Cf. Howorth, *The Kirais and Priester John*, J. R. A. S. 1889, 301-431. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 627.

6. *Persan :* نایمان. *Chinois* : Nai-man 乃蠻.

7. Au reste les tribus turco-mongoles destinées à former le noyau du futur empire gengiskhanide professaient les croyances les plus diverses. A côté d'éléments nestoriens et bouddhiques, on retrouve le culte extrême-oriental du Ciel divinisé (Tengri) et surtout, notamment chez les Mongols propres, aïeux de Gengis-Khan, le chamanisme (Chaman se disait en mongol *šaman*, ou *bögä* = turc *bögü*. Cf. Pelliot *Šaman*, J. A., 1913, I, 466).

8. *En persan :* اویغور ou ایغور. Ce mot est transcrit dans le *Yuan-che :* Wai-wou-eul 畏吾兒. Cf. *supra*, p. 356.

Bešbâliġ ou Bešbâliḳ (Gučen)[1], Ṭurfân, Ḳarâšahr et Kučâ. Leur action politique était terminée, mais ils jouaient un rôle considérable comme initiateurs des autres peuples turco-mongols dans la voie de la civilisation. Un moment ralliés au Manichéisme, ils se partageaient maintenant entre le Bouddhisme et le Nestorianisme[2]. On a vu qu'ils avaient tiré de l'écriture sogdienne archaïque un alphabet particulier, l'*alphabet uiġur* qui donna par la suite naissance aux alphabets mongol et mandchou. A l'ouest des Uiġur, dans la région de l'Ili, autour de Ḳayâliġ, habitaient les Ḳarluḳ, Ḳarluġ ou Ḫarluḫ[3]. Au peuple des Ḳarluḳ appartenait sans doute aussi la dynastie locale d'Almâliġ (ou Almâliḳ), aujourd'hui Ḳuldjâ[4]. Uiġur et Ḳarluḳ étaient, comme on l'a vu plus haut, les vassaux des Ḳarâ K'i-tan ou Ḳarâ-Ḫitâi[5].

L'Empire Ḳarâ-Ḫitâi, on se le rappelle (cf. *supra*, 375), avait été fondé vers 1130 par le prince k'i-tan Ye-liu Ta-che, chassé de Chine par l'invasion jučen[6]. Ye-liu Ta-che, reconnu comme *gûrḫân* ou *gûrḳân*[7], c'est-à-dire empereur, par toutes les tribus du Turkestan oriental et occidental, établit le siège de sa puissance à Balâsâġûn sur le Čû (Tchou). Sa domination directe s'étendait sur les cités de l'Ili et du Tarim : Ṭokmaḳ, Ṭalâs, Ûzgand ou Uzkand, Kâšġar, Yârkand et Ḫotan. Il eut

1. En persan بیش تالیق. Voir l'article *Bishbaliḳ* par W. Barthold, in Encyclopédie de l'Islâm, I, 746-748.

2. Le Manichéisme n'avait pas survécu, chez les Uiġur, à la ruine de leur empire de Mongolie, au IXe siècle. Cf. W. Kotwicz, *Quelques données nouvelles sur les relations entre les Mongols et les Ouigours* art. du *Rocznik Orjentalistyczny*, t. II, Lwow, 1925, p. 243.

3. قرلق ou قرلغ ou خرلغ ou خرلخ. Cf. W. Barthold, article *Ḳarluḳ*, *Encycl. de l'Islâm*, II, 812, où on trouvera la bibliog. du sujet. — Le nom des Ḳarluḳ est transcrit dans le *Yuan-che* : Ha-la-lou 哈剌魯. Cf. *supra*, p. 284, n. 2.

4. En persan : المالیق (المالیغ). En chinois : A-li-ma-li 阿里麻里

5. قراختای.

6. Cf. Howorth, *The Kara-Khitai*, J. R. A. S., t. VIII, 262-290.

7. کورخان = « khan universel ». Cf. Pelliot, *Revue de l'Orient chrétien*, 1922-1923, n° 1, p. 24.

pour vassaux, à l'Est les Uiġur et les Ḳarluḳ, à l'Ouest l'émir de Samarḳand (Transoxiane) et le šâh du Ḫwârizm. Cet empire domina l'Asie Centrale jusqu'au gûrḫân Ye-liu Čeluku (Tche-lou-kou) (1178-1211) qui laissa le šâh du Ḫwârizm et l'émir de Samarḳand se révolter et lui enlever la Transoxiane (1207-1208). Le Sîr-daryâ marqua dès lors la frontière méridionale des Ḳarâ-Ḫitâi[1].

C'étaient là des Turco-Mongols restés fidèles aux mœurs de leur race, païens, bouddhistes ou nestoriens, et qui regardaient plutôt vers la civilisation chinoise que vers l'Islam. Au contraire, au sud du Sîr-daryâ commençait un grand empire turc musulman, celui des Šâhs du Ḫwârizm[2]. L'avant-dernier šâh de Ḫwârizm, 'Alâ' al-Dîn Tekeš [3], avait conquis le Ḫorâsân (1193) et tué à Raiy (1194) le dernier sulṭan seljûḳide de Perse (Ṭoġril III). Son fils et successeur, 'Alâ' al-Dîn Muḥammed [4] (1199-1220), devait enlever la Transoxiane aux Ḳarâ-Ḫitâi, l'Afghanistan aux Afghans Ġûrides[5] et imposer sa suzeraineté aux atâbeg turcs du 'Irâḳ-'Aǧémî, du Fârs et de l'Âḏarbaiǧân, héritiers du sultanat seljûḳide. Il allait donc se trouver maître de l'Îran tout entier. Se défendant péniblement contre ce redoutable voisin, un petit État pontifical 'abbâside, dernier vestige de l'ancien empire arabe, se maintenait à Baġdâd.

1. A l'ouest des Ḳarâ-Ḫitâi, dans les plaines de la Russie Méridionale, vivaient les *Comans* Κόμανοι (connus des Russes sous le nom de *Polovcy*) qui, d'après M. Marquart, se rattacheraient aux populations blondes aux yeux bleus de l'ancien Turkestan et qui parlaient un dialecte turc que M. Bang range dans le turc oriental. Les Comans avaient succédé dans cette région aux Petchénègues, qui, d'après Marquart seraient des T'ou-kiue Occidentaux (Marquart, *Osttürkische Dialektstudien*, Berlin, 1914 ; Pelliot, *A propos des Comans*, *J. A.*, 1920, I, 133-134). Enfin les Petchénègues eux-mêmes avaient remplacé les Khazares, peuple turc qui avait adopté le Judaïsme et atteint un assez haut degré de culture (Cf. Marquart, *Die Bekehrung der Chazaren zum Judentum*, in : *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903.) — 2. خوارزم شاه. — 3. علاء الدين تكش (1172-1199). — 4. علاء الدين محمد. — 5. Muḥammed enleva aux Ġûrides Balḫ en 1206, Hérât et Ġazna en 1215. Cf. Longworth Dames, Art. *Afghânistân*, Enc. Isl., I, 168.

A la même époque, en Extrême-Orient, la Chine était partagée, comme on l'a vu, entre l'empire national chinois des Song[1] (capitale Hang-tcheou) dans le Sud, et le royaume tongous chinoisé des Jučen, Čürčä ou Kin[2] (capitale Pékin) dans le Nord. A l'ouest de ces deux États, la horde tangut des Si-Hia[3] avait fondé un État particulier dans le Kan-sou (capitale Ning-hia)[4]. — Dans l'Asie Occidentale, les Turcs Seldjûḳides d'Iconium (Ḳôniyâ) disputaient l'Anatolie aux Grecs, et les sulṭâns Aiyûbides d'Égypte allaient commencer la reconquête de la Syrie sur les Latins. Dans l'Inde, les Turcs Ġaznawides, auxquels allaient succéder les Afghans Ġûrides, menaient la Guerre Sainte contre l'Hindouisme râjput.

Telle était la situation de l'Asie lorsque naquit Temujin[5] le futur « Gengis-khan » (*circa* 1155-1156)[6].

1. Chez les auteurs persans comme Rašîd al-Dîn, les Song sont connus sous le nom de « *Nankiyâs* » نَنكِياس. De même, chez les chroniqueurs arméniens comme Korigos (*J. A.*, 1858, I, 486), les Chinois de l'Empire Song sont appelés Naynkas. On trouve d'ailleurs aussi chez les historiens mongols ce terme de Nańkias, orthographié Nańkiad dans Sanań Seceṅ, et qui désigne la Chine. Cf. Pelliot, *Nańkiâs*, in : *Sur quelques mots de l'Asie Centrale*, J. A., 1913, I, 460.

2. Kin, 金 = Dynastie *d'or*. En mongol *Altan* ou *altïn*-khan et en turco-persan خان الطون ou خان التان ont le même sens.

3. 西夏.

4. Sur la culture de ce peuple, son écriture et le goût très vif manifesté par ses princes pour la littérature chinoise, cf. Pelliot, *J. A.*, 1914, I, 504 et A. Bernhardi, *Ostas. Zeitschr.*, oct. 1917.

5. En chinois 鐵木眞 T'ie-mou-tchen. — En arabe et en persan : تموجين et تموچين. On s'est demandé si le nom de Temujin ne provenait pas d'un original « Temürǰin » (forgeron), mot dans lequel entrerait la même racine mongole *témür, tämir* (fer) que dans le nom propre Temür (Timour, Tamerlan). Nesawi, un contemporain, écrit, en effet, *Temurǰin* (trad. Houdas, p. 8).

6. Date proposée par M. Pelliot, Barthold et Vladimirtsov.

Unification de la Mongolie par Gengis-khan[1].

La famille des Börčigän[2], à laquelle appartenaient les ancêtres de Temujin, était établie, on l'a vu, dans la prairie

1. Principales sources pour l'histoire des Mongols :

1° SOURCES CHINOISES : Le *Yuan che* 元史 écrit en 1369-1370 par une Commission présidée par Song Lien 宋濂, et le *Yuan che-ki-che pen-mo* 元史紀事本末 écrit également sous les Ming par Tch'en Pang-'chan 陳邦瞻. Une réédition refondue de l'histoire des Yuan a été publiée en 1905 sous le titre de *Yuan che sin pien* 元史新編. De plus, il a paru deux nouvelles histoires de la dynastie mongole, le *Sin Yuan-che*, 新元史, de K'o Chao-min et le *Mong wou eul che ki* 蒙兀兒史記 de T'ou Ki, écrites à Pékin depuis la République Chinoise (*Mitteil. d. Seminars f. orient. Sprach.*, XXVI-XXVII, 1924, 125). De première importance est l'*Histoire secrète des Mongols*, œuvre d'un anonyme mongol, de l'an 1240. Le texte original *(Moṅgol-un ni'uča tobči'an)* est perdu, mais on possède la transcription et la traduction chinoises, effectuées vers 1370, sous le titre de *Yuan tch'ao pi che* 元朝秘史. La version chinoise de cet ouvrage a été traduite en russe par Palladius au tome IV des *Trudy* de la Mission ecclésiastique russe de Pékin (1866). Le texte mongol, transcrit phonétiquement en caractères chinois, a été restitué en mongol par M. Pelliot qui le publiera prochainement (Cf. *J. A.*, 1920, I, 131-132). *L'Histoire secrète* a été utilisée particulièrement par M. Pelliot (articles divers du *T'oung pao* et du *J. A.*), par W. Barthold (*Le Turkestan à l'époque de la conquête mongole*, ouvrage russe dont la traduction anglaise, par Denison Ross, est sous presse aux *Gibb Memorial series* —) et par le professeur Naka (*Tch'eng ki sseu han che lou* 成吉思汗實錄). Citons enfin la biographie de Gengis-khan intitulée *Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou* 皇元聖武親征錄, traduite par Palladius, en 1877, dans le *Vostočnyï sbornik*. On trouvera la liste et la critique de ces sources par Pelliot, in *J. A.*, 1920, I, 130. — Résumé des sources chinoises dans Wieger, *Textes historiques*, II, 1645-1739.

2° SOURCES MUSULMANES. La plus connue est la grande histoire, en persan, de Faḍl 'Allâh Rašîd al-Dîn فضل الله رشيد الدين, intitulée *Jâmi 'al tawârîḫ* (« Somme des histoires ») جامع التواريخ, écrite sur la demande du Khan Gâzân en 1303. Le premier volume de l'ouvrage, le *Târîḫ-i*

de l'Onon et du Kérulèn. Yesugai ou Yisukai[1] Baġatur ou Bahadur[2] (le Vaillant?), père de Temuǰin, aurait été reconnu pour chef par un groupe de tribus mongoles voisines. — Mais il était lui-même client, sinon vassal des Kéräit qu'il suivit dans leurs campagnes contre les Kin de Pékin. A sa mort (*circa* 1167 d'après Barthold), ses confédérés, trouvant son fils Temuǰin trop jeune, choisirent pour chef le roi des Taiǰiut.

Mubârak Ġâzâni تاريخ مبارك غازان raconte l'histoire des tribus mongoles, puis l'histoire de l'empire mongol, des origines à la mort du khan Ġâzân (éditions partielles par Quatremère, *Hist. des Mongols de la Perse*, 1836, et E. Blochet, t. II, *Hist. des successeurs de Tchinkkiz Khagan*, Gibb M. S., 1911 ; trad. russe partielle de Bérézine, 1861-1888). Une autre source persane est « l'Histoire du Conquérant du Monde », *Târîḫ-i J̌ihân-Kušâi*, de J̌uwainî, qui raconte les conquêtes mongoles jusqu'en 1257 (Trad. partielle de Mîrzà Muḥammed, part II, *Gibb M. S.*, 1916) (Cf. art. de W. Barthold, in : *Encycl. de l'Islâm*, I, 1100). On trouvera la suite des faits dans le *Kitâb al taʾziyat al-amṣâr wa tazǰiyat al ʿaṣâr* كتاب تجزية الامصارو تزجية الاعصار (« division des contrées et transition des siècles »), plus connu sous le nom de *Târîḫ-i Waṣṣâf* تاريخ وصّاف, par Abd Allâh Waṣṣâf al Hazrat, ouvrage qui va de 1257 à 1327 (Trad. partielle Hammer Purgstall, i, Vienne, 1856). Enfin, le *Ṭabaḳât-i Nâṣirî*, par J̌uzǰânî, autre historien persan qui écrivait entre 1240 et 1255 et dont l'œuvre a été traduite par Raverty dans la *Bibliotheca Indica*, 1873-76. Parmi les histoires en arabe, citons la Vie du sultan J̌alâl al-Dîn سيرة السلطان جلال الدين منكبرتى par Šihâb al-Dîn al Nasawî (trad. Houdas 1891-1895) ; et le *Šaǰare-i Turk*, en turc *čaġatai*, par Ab'ul Ġâzî Bahâdur, écrit entre 1663 et 1665 et qui contient l'histoire de Gengis-khan et de ses successeurs, particulièrement des *Šaibanides* (trad. Desmaisons, 1871). — 2. *Persan :* بورجغن ou بورچقين. En chinois Pou-eul-tche-kin 孛兒只斤.

1. En chinois Ye-sou-kai 也速該. En persan يسوكاى. — 2. En mongol *baġatur*, — transcr. chinoise *pa-tou-eul* 八者兒. En turc : *bahâder*, بهادر. En mandchou *baturu*. Sur l'état social des Mongols au XIII^e^ siècle, le rôle de Yesugai et les années de jeunesse de Gengis-khan, cf. Vladimirtsov, *Čingis Han*, Berlin, 1922. (*C. R.* de M. Elisséev, *Rev. Arts Asiat.*, mars 1926). — Voir notamment, sur le rôle du Shamanisme dans la formation de la puissance gengiskhanide, Vladimirtsov, p. 87-93 « *Lutte avec le shaman Köktšü* ».

Temujin dut d'abord triompher de ces compétitions[1]. En 1188, avec 13.000 hommes, il écrasa sur la Baljiuna, affluent de l'Ingoda, les 30.000 guerriers taijiut et jeta les prisonniers dans des chaudières bouillantes. Il inaugurait déjà la terreur comme système de gouvernement. Après ce coup, la confédération paternelle commença à se reconstituer sous ses ordres[2]. Cependant Temujin, comme son père, restait le client du roi des Keräit, qui était alors Ṭoġrul ou mieux Ṭoġril[3], plus connu sous son double titre sino-turc de Oṅ-

1. Pendant ces premières luttes, les deux meilleurs auxiliaires de Temujin furent son frère Juči Ḳasar (قسار), c'est-à-dire Juči « le Tigre » (en chinois Ho-sa-eul 合撒兒), et le chef arulat Bogorju (en chinois Po-eul-chou, 博爾朮).

2. Les derniers travaux parus sur les campagnes de Gengis-khan et la formation de l'empire mongol sont : W. Barthold, *Die Entstehung des Reiches Tschinghiz Chans*, in : Mitteilungen der orientalische Sektion der kaiserlichen rüssischen archaeologischen Gesellschaft, 1896, article utilisé par R. Stübe, *Tschinghiz Chan, seine Staatsbildung und seine Persönlichkeit*, Neue Jahrbücher f. das klassische Altertum, 1908, 532 ; W. Barthold (en russe) : *Zapiski vost. otd. ark. obšč.* X, 105, et *Turkestan v epokhu mongol'skago našestviya. (Le Turkestan à l'époque de la conquête mongole)*, Pétersbourg, 1900 (B. N. 4° O² j 111) ; rappelons que la traduction anglaise de ce dernier travail, par Denison Ross, est sous presse aux *Gibb memorial series* ; voir aussi les articles que Barthold a consacrés à ses ouvrages in *Mitteilungen des Seminars f. oriental. Sprachen*, vol. I, *Ostas. Stud.* 1898, p. 196 ; vol. IV, *Westas. Stud.* 1901, p. 179, ainsi que le compte-rendu de M. Hartmann, in *Orientalische Literaturzeitung*, VI, 246 ; W. Barthold a en outre donné un substantiel article *Čingiz-Khan* à l'*Encyclopédie de l'Islâm*, I, 877. Le livre de F. E. A. Krause, *Cingis Han, Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen*, Heidelberg, 1922, est une traduction des premiers chapitres du *Yuan che* (voir le C. R. de Pelliot, *T'oung pao*, 1925-1926, p. 91 et celui de von Rosthorn, *Asia Major*, I, fasc. 1, 176, avec tableau chronologique p. 180-183). Enfin B. Y. Vladimirtsov, *Čingis Khan*, Berlin-Leningrad-Moscou, 1922 (C. R. de N. Poppe, *Asia Major*, I, fasc. 2-4, p. 767-772, 1924, et de S. Elisséev, *Rev. des Arts Asiatiques*, mars 1926, p. 44. Traduct. française s. p. chez Geuthner, avec introduction de M. Pelliot.)

3. طغرل. Dans les textes chinois : T'o-li 脫里. Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. Orient Chrétien, 1924, nos 3-4 (1926), 242, note 1.

ḫân[1]. Ensemble Temuǰin et le Oṅ-ḫân battirent plusieurs tribus turco-mongoles restées en dehors de leur système, notamment les Märkit et une partie des tribus Naiman (1195-1200)[2]. Les clans menacés formèrent alors une ligue où entrèrent les Jačirat, les Märkit, les Taiǰiut, les Ḳoṅġirat et les Tatar, avec, pour chefs, le roi des Märkit, Toḳta[3] et le roi des Jačirat, Jamuḳa ou J̌amuġa[4]. Ce dernier fut même proclamé par ses alliés *gûrḫân* c'est-à-dire empereur des tribus turco-mongoles[5] (1201). Temuǰin vainquit successivement Jamuḳa et les autres coalisés (1201-1202). Mais Jamuḳa se présenta en fugitif chez le Oṅ-ḫân, réussit à le brouiller avec Temuǰin et finit par l'entraîner dans la lutte contre ce dernier (1203).

La rupture avec les Keräit, ces anciens alliés de sa maison, marque la deuxième phase de la vie de Temuǰin. Celui-ci qui avait jusque-là travaillé de compte à demi avec les Keräit, allait désormais agir pour lui-même. En 1203, il écrasa le Oṅ-ḫân dans la région d'Urga, entre la Tula et le Kérulèn. Le Oṅ-ḫân périt dans sa fuite et Temuǰin annexa le pays keräit[6]. Les Keräit une fois soumis, Temuǰin

1. *Oṅ* étant la transcription du chinois Wang 王 « roi ». En persan : اونك خان. Chinois : 王 (ou 汪) 罕.

2. Les Naiman étaient alors affaiblis par la rivalité de leur roi, le Tayaṅ Taibuḳa et de son frère Buyuruġ. C'est ce dernier que Temuǰin et le Oṅ-ḫân attaquèrent et battirent (1198).

3. En persan : توقتا. L'original de ce nom est Toktaġa (Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 164, note). En chinois T'o-t'o 脫脫.

4. Chinois : Tcha-mou-ho 扎木合 ; transcription persane : Čâmûḳâ جاموقا.

5. Cet événement semble prouver que l'unité mongole était en marche et qu'à défaut de Temuǰin, elle eut sans doute été réalisée par un de ses rivaux. Notons d'autre part, avec Barthold et Vladimirtsov, que cette lutte affecta jusqu'à un certain point le caractère d'un conflit social, Gengis-khan et le Oṅ-ḫân représentant le parti des « pasteurs de chevaux », c'est-à-dire l'aristocratie des steppes, tandis que J̌amuḳa était soutenu par les « pasteurs de brebis », c'est-à-dire par le petit peuple.

6. Sur la mort de Sängün, fils du Oṅ-ḫân, cf. Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 175.

se heurta aux Naiman. Le roi des Naiman, le « Tayaṅ[1] » ou « T'ai-wang »[2] (grand roi) Tai Buḳa[3], avait accueilli Jamuḳa, roi des Jačirat, l'ennemi personnel de Temuǰin. J̌amuḳa entraîna le Tayaṅ dans une nouvelle coalition où entrèrent tous les ennemis de Temuǰin, Toḳta roi des Märkit, Ḳutuḳa Bägi[4] roi des Oirat, les Tatar, etc. Mais Temuǰin vainquit et tua le Tayaṅ à l'Altai-ṣu, dans la région de Kobdo (1204). Le fils et le frère du Tayaṅ, Küčlüg ou Küčlük[5] et Buyuruġ[6] réussirent, avec Toḳta le Märkit, à gagner le Balkhaš. Privés de leurs chefs, la majeure partie des Naiman se soumirent. Les autres coalisés furent accablés isolément et certains d'entre eux voués à l'extermination, comme les Tatar. D'autres, comme les Oirat, se rallièrent spontanément au vainqueur. Quant à Jamuḳa, il fut fait prisonnier et eut les articulations des membres tranchées.

La défaite de ses ennemis et l'annexion du pays keräit et du pays naiman faisaient de Temuǰin le maître de la Mongolie. A la 12e lune de 1206, il réunit aux sources de l'Onon un kuriltai[7] ou plaid général qui le proclama Činġiz (*Tchinguiz*)-ḫân[8], c'est-à-dire « empereur universel » (littéralement « océanique »).

1. *Chinois :* T'ai-yang Han 太陽罕.

2. 太王.

3. تای بوقا ou تای بوکا. — Cette racine qui revient sans cesse dans les noms turco-mongols, signifie taureau (*buḳa* ou *buḫa* en uiġur et en mongol, *bûġâ* en turc ottoman).

4. قوتوقا بیکی ou قوتوغه. En chinois : Hou-tou-houa Pie-ki 忽都花別吉.

5. En turc-uiġur, *küčlüg* (= puissant, fort). En persan کوشلوك. — En chinois K'iu-tch'ou-liu 屈出律.

6. *Uiġur* : Buyruġ. *Pers.* : بویوروق. *Chin.* : Pou-lou-yu 不魯欲.

7. Transcript. persane : قوریلتای *ḳûrîltây* ou قورولتای *ḳûrûltây*.

8. Orthographe de Sanaṅ Secen : Činggis *Khaġan*. Transcriptions persanes (*mss.* de Rašîd al-Dîn) : *ms. a* Činkkîz, *ms. b.* J̌inkiz ḫân چینککیز خان et جنکیز خان. — En chinois : Tch'eng-ki-sseu-han 成吉思(ou 斯)汗 ou Tch'eng-ki-sseu *Houang* 皇 *ti* 帝.

ralement, d'après M. Pelliot, « empereur-océan »[1]) de toutes les nations turco-mongoles, titre dont nous avons fait *Gengis-khan*. C'était la résurrection, au profit des Mongols Börčigän, de l'ancien empire T'ou-kiue du VI^e siècle, de l'empire uiğur du IX^e siècle. De fait, le nouveau « Čingiz-ḫân » mit sa capitale à Ḳaraḳorum[2], dans cette région de Ḳošo Tsaidam où se trouvaient les inscriptions des khans Kültegin et Mo-ki-lien qui sont comme les lettres de noblesse des nations turco-mongoles[3]. L'Empire Mongol était fondé[4].

Les ennemis de Gengis-khan firent un dernier effort pour

1. Čingiz, remarque M. Pelliot, pourrait être une forme palatalisée du mot turc *tengiz* (en uiğur) ou *dengiz* (en osmanli) qui signifie mer comme *dalai* en mongol. Ce serait la même formation que pour le mot mongolo-tibétain *dalai-lama* « lama-océan ». On sait par la lettre du Vatican que le grand-khan Güyük, 2^e successeur de Gengis-khan, se qualifiait lui-même de « khan océanique » (*dalai kaan* en mongol et *taluï kaan* en turc). On a d'autre part cherché d'autres étymologies dans mong. *čiṅga*, fort, puissant. Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, in : *Rev. de l'Orient chrétien*, 1922-1923, n^os 1 et 2, p. 25.

2. Turc : قراقروم. En chinois : Ho-lin 和林, transcription normale de [Ḳara] *ḳorum*. — La Ḳaraḳorum mongole était située à peu de distance en amont des ruines d'Ordu-balïḳ, l'ancienne capitale uiğure du VIII^e-IX^e siècle, et Ḳaraḳorum porta d'abord, elle aussi, le nom d'Ordu-balïḳ (= ville de la Cour), Ḳaraḳorum n'étant qu'un surnom populaire (Cf. W. Barthold, Art. *Ḳaraḳorum*, *Encyclop. de l'Islâm*, II, 785). Quant à la date du choix de Ḳaraḳorum comme capitale mongole, M. Pelliot fait observer « qu'il n'y a pas de fondement à l'opinion de Yule-Cordier, selon laquelle Gengis-khan y aurait établi sa capitale dès 1206 ». Les textes relevés par M. Pelliot donnent, au contraire, pour cet événement la date de 1220. « Nous admettrons donc que Ḳaraḳorum fut adoptée comme capitale par les Mongols dès 1220. Il est très possible d'ailleurs qu'il y ait eu là auparavant un camp relativement important des Naiman, peut-être aussi, à un moment donné, des Keräit, et que l'emplacement du Ḳaraḳorum de Gengis-khan n'ait pas été absolument celui de l'enceinte murée que son fils et successeur Ögödäi édifia en 1235. » (Pelliot, *Note sur Ḳaraḳorum*, J. A., 1925, I, 372).

3. Cf. Gaubil, éd. Cordier, *Situation de Ho-lin en Tartarie*, T'oung pao, 1893, p. 33. — Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, p. 55.

4. Cf. Vladimirtsov, *Čingis Khan*, chapitre VII : *Čingis Khan empereur ; organisation de son empire*, pages 70-86.

se soustraire aux conséquences de ce grand acte. Buyuruġ et Küčlüg, le frère et le fils du dernier roi (Tayaṅ) des Naiman, et Toḳta, roi des Märkit, reconstituèrent leurs forces dans la région du Balkhaš. Gengis-khan marcha à leur rencontre, les rejoignit au Tarbagatai et les écrasa sur les bords de l'Imil, près de Čugučak. Buyuruġ fut tué (1206). Deux ans environ après, Toḳta, acculé sur l'Irtych, eut le même sort (*ca* 1208[1]). Seul Küčlüg réussit à s'enfuir jusqu'en Kachgarie. Cette fois, toute la Mongolie propre reconnaissait le « yasak », la discipline gengiskhanide. Bien mieux : au Sud-Ouest, dans le Gobi, l'*idiḳut*[2] (roi) des Uiġur, Barčuḳ, rompant le lien de vassalité qui l'unissait jusque-là au gûrḫân des Ḳarâ-Ḫitâi, reconnut spontanément la suzeraineté de Gengis-khan (1209). Il fut imité par Arslân, roi des Ḳarluḳ (*ca* 1211), puis par le prince ou *teġîn*[3] d'Almâliġ. Enfin au Nord, en Sibérie, Gengis-khan obtint la soumission des Ḳirġiz[4], tribus turques de l'Iéniséi[5] (1207, 1218).

Campagnes de Gengis-khan dans la Chine du Nord.

A peine Gengis-khan eut-il unifié la Mongolie qu'il entreprit la conquête de la Chine. Il s'attaqua d'abord au royaume tangut des Si-Hia, maître du Kan-sou, de l'A-la-chan et de la Marche de Touen-houang (capitale Ning-hia). Après plusieurs campagnes (1205, 1207, 1209), il obtint l'hommage

1. Après la mort de Toḳta, les débris des Märkit, sous les ordres de son frère et de ses fils, errèrent quelque temps encore en pays ḳirġiz. Ils furent définitivement anéantis dans la steppe du Turgai, vers 1216, par J̌uči, fils de Gengis-khan, ou par son général Sübötäi. Cf. Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 163-164.

2. Et mieux : *Yduḳ-ḳut* (Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 163, note 2). *Persan :* ایدیقوت. *Chinois :* Yi-tou-hou 亦都護. Le nom complet de ce prince est : Barčuḳ art tägin. — Cf. Pelliot, *J. A.*, 1912, I, 582.

3. *Teġîn* en transcription persane. En mongol : *tägin*. Sur ce mot, d'origine non pas turque, mais mongole, puisqu'il avait été transmis aux T'ou-kiue par les Jouan-jouan (Avares), cf. Pelliot, *L'origine de T'ou-kiue*, T'oung pao, 1915, 688.

4. *Chinois :* K'i-li-ki-sseu 乞力吉思. *Mongol* : Kirġut.

5. En turc l'Iéniséi est le fleuve Käm (chinois : K'ien).

(Collection Henri Rivière).

Halte de Cavaliers tartares,
kakémono attribué à Tchao Mong-fou (1254-1322).

LIBRARY

de la dynastie Si-Hia. Il rompit ensuite avec le royaume Kin[1] de la Chine septentrionale (1209-10)[2]. Il suscita contre les Kin la révolte de deux peuples vassaux, les Öngüt, établis dans la Mongolie Méridionale au nord de la grande boucle du Houang-ho, et les derniers K'i-tan du Leao-tong dans la Mandchourie Méridionale. Secondé par ces diversions, il entreprit la conquête du royaume kin en envahissant le Tche-li et le Chan-si (1211). Le roi kin Wou-tou-pou[3], assiégé dans Pékin, se reconnut tributaire et obtint une trève (1214), mais, peu rassuré pour l'avenir, il transféra sa résidence de Pékin à K'ai-fong[4], au Ho-nan. De fait, la guerre ayant repris peu après, les Mongols s'emparèrent de Pékin (1215).

Gengis-khan, à ce moment, fut rappelé en Mongolie par les affaires de l'Asie Centrale. Il laissa à la tête de l'armée de Chine son lieutenant Muḳuli ou Muḥuli[5] le Jalair qui, de 1217 à 1221, acheva sur les Kin la conquête du Tche-li, du Chan-si (prise de T'ai-yuan, 1218) et d'une partie du Chan-tong (1220-21). En 1222, Muḳuli enleva de même aux Kin presque tout le Chen-si, avec Si-ngan. Les Kin ne con-

1. Le trône Kin (Pékin) était occupé depuis 1209 par Wei Chao wang 衛紹王 (nom personnel Wan-yen Yun-tsi 宗顏允濟). Au cours de la guerre avec les Mongols, ce prince fut assassiné par un de ses généraux et remplacé par son cousin Wou-tou-pou *ou* Wan-yen Siun (1213).

2. Il y a lieu de remarquer qu'au début de sa carrière, Gengis-khan avait été jusqu'à un certain point dans la vassalité des Kin : vers 1194, il avait secondé les Kin, de concert avec les Keräit, dans une guerre contre les tribus Tatar.

3. Nom chinois : Wan-yen Siun 宗顏珣. Règne 1214-1223. Nom posthume 宣宗.

4. Notons que les Kin désignaient K'ai-fong sous le nom de Nan-king 南京 c'est-à-dire capitale du Sud, par opposition à Pékin « capitale du Nord ».

5. Persan : موقلی. — En chinois : 木華黎 Mou-houa-li (1170-1223). Un autre général mongol qui se signala dans la campagne de Chine fut Samuḳa (en chinois du *Yuan che* : San-mo-ho 三摸合).

servaient guère que le Ho-nan, autour de K'ai-fong, leur nouvelle capitale. Leur situation était d'autant plus terrible qu'ils étaient pris à revers par l'Empire Chinois sudiste des Song, qui, à la faveur de leurs embarras, cherchait à recouvrer le Ho-nan. — D'autre part, à la suite de nouvelles incursions mongoles en Corée (1217-1218), le roi de Corée se reconnut vassal de Gengis-khan (1219)[1].

Chute de l'empire Ḳarâ-Ḫitâi. — Conquête de la Kachgarie par les Mongols.

Tandis que ses lieutenants soumettaient pour lui la Chine du Nord, Gengis-khan faisait la conquête de l'Asie Centrale. Mais avant de raconter cette conquête, un rappel sur les révolutions de ce pays est indispensable.

Après sa défaite par Gengis-khan, Küčlüg, le dernier des princes naiman, s'était réfugié au Turkestan, chez les Ḳarâ-Ḫitâi (1208). Le Gûrḫân ou empereur des Ḳarâ-Ḫitâi, le vieux Ye-liu Čeluku, l'accueillit et lui donna sa fille en mariage. Mais Čeluku était un faible. On a vu que plusieurs de ses vassaux, comme Barčuḳ, idiḳut (roi) des Uiġur, Arslân, teġin (prince) des Ḳarluḳ, et Ozar, chef des Turcs d'Almâliġ, étaient en train ou sur le point de secouer sa suzeraineté pour reconnaître celle de Gengis-khan. Küčlüg à son tour conspira contre lui avec le šâh Muḥammed de Ḫwârizm, autre vassal rebelle des Ḳarâ-Ḫitâi.

Muḥammed de Ḫwârizm avait déjà, depuis 1208, rejeté la suzeraineté des Ḳarâ-Ḫitâi, d'accord avec son voisin Oṯmân, émir de Samarḳand. Oṯmân l'avait alors reconnu pour seigneur à la place du gûrḫân, mais Muḥammed ne tarda pas à se brouiller avec Oṯmân, le fit périr et annexa Samarḳand (1210-1211). Muḥammed s'entendit en même temps avec Küčlüg pour partager avec lui le reste des États

1. Pour suivre les campagnes de Gengis-khan et de ses lieutenants en Chine, on pourra recourir à Krause, *Cingis Han* qui donne, dans son index, (p. 70-81, 87, etc.), les noms actuels de toutes les places chinoises citées par le *Yuan che*. Le même travail peut être opéré en confrérant une carte moderne et les cartes 15 et 16 de l'Atlas *Shina Kyôiki Enkakuzu* et 17-18 du *Tôyô Tokushi Chizu*.

du Gûrḫân. Prenant l'offensive, l'armée du Gûrḫân marcha sur Samarḳand, mais dut rebrousser chemin en apprenant que Küčlüg venait de se révolter, de piller le trésor ḳarâ-ḫitâi à Ûzgand et menaçait Balâsâġûn. Le Gûrḫân se retourna donc contre Küčlüg qu'il battit sur le Činbuǰé. Mais les Ḫwârizmiens, ayant passé le Sîr-daryâ derrière lui, l'écrasèrent sur le Talas (août-sept. 1210). Les habitants de Balâsâġûn, convaincus que le Gûrḫân était perdu, lui fermèrent leurs portes. Il eut encore la force de reprendre sa capitale d'assaut; puis encerclé entre les Ḫwârizmiens et Küčlüg, il fut fait prisonnier par ce dernier (1211)[1].

Dans le partage de ses dépouilles, Küčlüg garda pour lui la Kachgarie et la région du Čû (Tchou), et laissa toute la Transoxiane, avec le sud du Ferġâna, aux Ḫwârizmiens.

A peine maître de l'empire ḳarâ-ḫitâi, Küčlüg inquiéta tous ceux de ses voisins ou de ses sujets qu'il soupçonnait soit de sympathie pour Gengis-khan, soit de regrets pour le régime ḳarâ-ḫitâi. C'est ainsi qu'il fit périr Ozar, prince d'Almâliġ et qu'il persécuta certains éléments musulmans de la Kachgarie[2]. A la nouvelle de ces violences, Gengis-khan rappela de la Corée, qu'ils étaient en train de conquérir, ses lieutenants Jäbä[3] et Sübötaï[4] et les lança sur le Turkestan Oriental. L'armée mongole rallia au passage les Uiġur, les Ḳarluḳ et les Turcs d'Almâliġ. A son approche, les Ḳarâ-Ḫitâi se soulevèrent contre Küčlüg. Abandonné

1. Date admise par Marquart et W. Barthold. Cf. Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 151.

2. Sur cette persécution, cf. W. Barthold, *oper. cit*, et art. *Ḳarâ Ḫitâi, Encyclop. de l'Islâm*, II, 784.

3. La forme correcte de ce nom est bien J̌äbä : Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 172. Rapprocher du mongol *jäbä* « arme ». Transcriptions de Rašîd al-Dîn : J̌ébé ou quelquefois Yébé جبه ou يبه. — En chinois Tchö-pie 遮(ou 折 ou 哲 ou 者)别 et aussi (Tchö)-*pai* 伯.

4. « En mongol écrit : Sübügätäi. Dans le texte mongol du *Yuan tch'ao pi-che*, Sübü'ätäi. En prononciation réelle, Sübötäi ou Sübütäi. » (Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 163, note. 1.) Transcription persane : سوباداى *Sûbedei*. En chinois Sou-pou-t'ai 速不(ou 布)台. Ce capitaine naquit vers 1176 et mourut en 1248.

de tous, celui-ci fut vaincu par les Mongols près de Ṭokmaḳ, sur le Čᵘ. Il prit la fuite, mais fut rejoint dans le Badaḫšân et massacré. Jäbä entra sans coup férir à Balâsâġûn (1218) et fut accueilli en libérateur à Kâšġar, à Yârkand et à Ḫotan[1]. L'ancien Empire Ḳarâ-Ḫitâi, — Ili et Kachgarie —, fut ainsi annexé à l'Empire Mongol (1218).

Destruction de l'Empire Ḫwârizmien par Gengis-khan.

Gengis-khan régnait maintenant du Tche-li au Pamir. Tous les Turcs de l'Asie Centrale, comme tous les Mongols, lui obéissaient. En face de lui se dressaient les Turcs islamisés et iranisés de l'Empire Ḫwârizmien. Tandis que Gengis-khan régnait sur tout le « Touran », le šâh ʿAlâ-al-Dîn Muḥammed de Ḫwârizm régnait sûr tout l'Iran, du Sîr-daryâ et de l'Indus au lac d'Urmiyâ et au Golfe Persique. La lutte inévitable entre ces deux empires éclata à l'occasion d'une question de transit commercial, en 1218[2].

La campagne de Gengis-khan contre l'empire Ḫwârizmien fait honneur aux talents stratégiques des Mongols (1219). Les Ḫwârizmiens, s'attendant à une attaque par le Nord, avaient garni de troupes la ligne du Sîr-daryâ. Mais un détachement mongol, sous les ordres de Jäbä, déboucha de Kâšġar et les prit à revers par le Ferġâna : la ligne du Sîr-daryâ était tournée. Affolés, ils portèrent leurs forces vers le Ferġâna en dégarnissant le Nord. Aussitôt apparut sur le Sir-daryâ la grande armée mongole qui avait déjà opéré sa concentration sur le Balkhaš, en ralliant les Uiġur, les Ḳarluḳ, les gens d'Almâliġ, tous les Turcs païens, bouddhistes ou nestoriens du Gobi, sans doute heureux d'aller combattre les Turcs musulmans du Ḫwârizm. Cette armée, forte de 150.000 à 200.000 hommes, envahit la Transoxiane

1. Dans les transcriptions turco-chinoises des XIIIe-XVe siècles, Kâšġar = K'o-che-ko-eul 喀什噶爾. Yârkand = Ye-li-kien 也里虔. Ḫotan = Hou-t'an ou Ho-tien 忽炭 ou 和闐.

2. Les motifs ou les prétextes commerciaux de cette guerre ont été étudiés par W. Barthold. (Résumé in art. *Čingiz Khan*, Enc. d. l'Isl., I, 880-881). Cf. Nesawi, trad. Houdas, 59.

en trois corps commandés le premier par J̌uči[1], fils aîné de Gengis-khan, le second par ses fils cadets Čaġatai[2] et Ögödäi, le troisième par Gengis-khan lui-même, assisté de son plus jeune fils Tului[3].

Juči prit J̌and qui défendait le cours inférieur du fleuve, Ögödäi et Čaġatai prirent Otrâr et Gengis-khan marcha directement sur la grande ville de Buḫârâ[4], capitale de la Transoxiane, qui, terrifiée, lui ouvrit ses portes. D'après la tradition le conquérant mongol serait entré à cheval dans la grande mosquée de Buḫârâ et se serait présenté aux croyants comme le fléau d'Allah. Simple légende[5]. Mais il livra la ville au pillage, pillage qui fut suivi d'un incendie (février 1220). Samarḳand se rendit à son tour et fut également pillée[6]. Le Ḫwârizm propre (pays de Ḫiwa ou Khiva)

1. L'orthographe de Sanaṅ Secen est bien (dans le système de transcription adopté ici), J̌uči, J̌oči. Rašîd al-Dîn transcrit à la persane Čuči. Étymologie possible : mongol *ǰočin*, hôte (Pelliot). Sur cette étymologie et sur les diverses transcriptions du mot, cf. Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie centrale*, in. *J. A.*, 1913, I, 459, note 2.

2. La transcription ḫalḫa moderne serait *Caġatai* (*Tsaghatai*). Mais, en vieux mongol, enseigne M. Pelliot, on prononçait, comme en turc, *Čaġatai* (*Tchaghatai*).

3. Ou Tuli. Étymologie possible : *toli*, miroir (Pelliot). Cf. Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie centrale*, *J. A.*, 1913, I, 460, note.

4. Buḫârâ بخارا était connue des Chinois de l'époque Yuan sous les noms de Pou-houa-la 不花剌, ou Pou-houa 捕華, ou encore P'ou-houa-lo 蒲花羅. Quant à Samarḳand سمرقند, elle était appelée en chinois Sa-ma-cul-kouo *ou* Sa-ma-eul-kan 撒馬兒國 ou 撒馬耳干.

5. W. Barthold a prouvé le caractère purement légendaire de ce célèbre épisode (cf. notamment *Encyclopédie de l'Islâm*, au mot Čingiz-*Khân*, I, p. 882).

6. Samarḳand survécut toutefois à sa prise par les Mongols. « Elle fut, il est vrai, pillée, et de nombreux habitants furent déportés, mais une partie d'entre eux purent demeurer dans la ville sous l'autorité d'un gouverneur mongol » (Barthold). De même Buḫârâ, malgré l'incendie qui suivit le pillage de la ville par Gengis-khan, « est de nouveau citée sous le successeur de Gengis-khan, Ögödäi, comme une cité populeuse et prospère » (Barthold).

donna plus de mal aux Mongols. Sa capitale, Ürgenč, Ürganǰ ou Gurgânǰ[1], fut prise après un long siège par Juči et Čaġatai, et détruite (avril 1221).

Pendant que son empire s'écroulait, le šâh Muḥammed de Ḫwârizm avait fui de Samarḳand à Balḫ, puis à Nišâpûr, puis à Ḳazwîn. Gengis-khan lança à sa poursuite Jäbä et Sübötäi avec 25.000 cavaliers. Les deux capitaines mongols passèrent l'Âmû-daryâ, entrèrent au Ḫorâsân, prirent au galop Balḫ et Ṭûs, battirent le ʿIrâḳ ʿAǰemî à la recherche de Muḥammed et retrouvèrent enfin sa trace à Raiy (Reï), que le prince fugitif venait de quitter pour gagner la Caspienne. Comme ils arrivaient sur le rivage de cette mer, Muḥammed expira d'épuisement et de douleur dans l'ilôt d'Âbaskûn[2].

Leur consigne exécutée, Jäbä et Sübötäi continuèrent leur raid au nord de l'Iran. Ils rançonnèrent ou détruisirent les citadelles du ʿIrâḳ ʿAǰemî et de l'Âḏarbaiǰân, Raiy, Ḳazwîn, Hamaḏân, Tabrîz, derniers vestiges de l'Empire Ḫwârizmien vers l'Ouest, puis ils remontèrent vers le Caucase[3]. Les Géorgiens, ayant voulu résister, furent écrasés à Ḫunan (février 1221). Jäbä et Sübötäi franchirent ensuite le Pas de Derbend, vainquirent les Alains[4] du Térek et mirent en fuite les Comans, ou Polovcy, Turcs semi-nomades de l'Ukraine[5]. Les Comans s'étant réfugiés chez les Russes[6] et

1. *Persan :* اورکنج ou parfois کرکانج.

2. Décembre 1220 ou janvier 1221.

3. Voir le récit de l'invasion de « Sabada Bahatur » en Arménie et en Géorgie, chez le chroniqueur arménien Kiragos trad. Dulaurier, *J. A.*, 1858, I, 197-200, et dans Brosset, *Hist. de Georgie*, I, 492.

4. Ces Alains étaient vraisemblablement les derniers représentants des anciens Sarmates ; c'étaient donc des Iraniens nomades du Nord, apparentés aux Ossètes actuels du Caucase (Cf. Rostovzev, *Iranians and Greeks in South Russia*). Les histoires chinoises les connaissent sous le nom d'*A-sou* 阿速, en mongol *Asod* (Pelliot). Ils s'étaient convertis au Christianisme qu'ils transportèrent avec eux en Chine, car, après leur défaite, la Cour mongole se constitua une garde particulière de 1.000 Alains.

5. Sur les *Comans*, cf. W. Bang et J Marquart, *Osttürkische Dialektstudien* (Abhandl. d. k. Gesellsch. d. Wiss. z. Göttingen, 1914) et Pelliot, *A propos des Comans*, J. A. 1920, I, 125.

6. Les chefs russes qui vinrent au secours des Comans et se firent

les ayant appelés à leur secours, Jäbä et Sübötäi détruisirent l'armée russe au nord de la Mer d'Azov, sur la Kalka (31 mai 1223). Après avoir pillé les comptoirs génois de Crimée, et bousculé au passage les Bulgares de la Kama[1], les Oğuz de l'Oural et les Turcs Ḳangli du Turgaï, Sübötäi et Jäbä rentrèrent au Turkestan. Leur raid autour de la Caspienne avait duré deux ans.

Tandis que ses lieutenants portaient jusqu'en Russie la terreur des armes mongoles, Gengis-khan soumettait les nids d'aigle de l'Est Iranien. Il s'attaqua lui-même aux citadelles afghanes et chargea son quatrième fils, Tului, d'opérer au Ḫorâsân. Les habitants, sachant qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre, firent une défense désespérée. De fait, après la victoire, Balḫ[2], Bâmiyân[3], Hérât, Ṭûs, Merw, Nišâpûr furent rasés de fond en comble et toute la population systématiquement égorgée (1220-1221)[4]. Ceux des habitants qui étaient momentanément épargnés étaient poussés par les Mongols, comme troupes de première ligne, à l'assaut des places encore debout.

Un seul homme osa tenter la fortune contre Gengis-khan : l'héritier du trône ḫwârizmien, Jalâl al-Dîn Mangubertî[5],

battre à la Kalka, étaient les princes de Galicie, Volhynie, Kiev, Tchernigov et Smolensk.

1. Toutefois les Bulgares attirèrent les Mongols dans une embuscade où Sübötäi perdit beaucoup de monde. Les Mongols revinrent se venger en 1229 et châtièrent cruellement les Bulgares.

2. Balḫ = en chinois Pa-li-hei 巴里黑.

3. Un des petits-fils de Gengis-Khan, Mütügen, fils de Čaġatai, ayant été tué au siège de Bâmiyân, la ville subit un châtiment particulièrement atroce, et ses ruines reçurent le nom de Mâwbâlîg, ماوبالیغ = ville mauvaise.

4. Cf. notamment D'Ohsson, I, 295.

5. En arabe : جلال الدین منکبرنی ; en turc oriental مونکو ویردی. — Litt. « Dieu l'a donné ». *Mängü* (turc), *möṅkä* (mongol) = « l'Éternel » (synonyme de Tängri, le Ciel divinisé), — *berti* (turc) = « l'a donné » (cf. « Théodore », « Dieudonné »). — En chinois : Jalâl al-Dîn = Tcha-lan-ting 札蘭丁 — Sur ce curieux personnage, véritable héros d'épopée, cf. Nésawî, *Histoire du Sultân Djelal eddin Mankobirti*, texte arabe et trad. de Houdas, 1891-1895.

fils de l'infortuné šâh Muḥammed. Après la chute de sa maison, Jalâl al-Dîn avait trouvé un refuge dans l'Afghanistan oriental, à Ġazna[1] et à Kâbul, villes qui constituaient son fief propre. Dès 1221, il tenta un retour offensif, bouscula un corps mongol à Perwân, et faillit soulever contre les Mongols ce qui restait d'habitants dans l'Est Iranien.

Gengis-khan croyait en avoir fini avec la dynastie ḫwârizmienne. A la nouvelle de la révolte, il revint sur ses pas. Jalâl al-Dîn recula aussitôt vers le Kâbul, poursuivi par la cavalerie mongole qui l'atteignit sur les bords de l'Indus : après s'être vaillamment défendu, il se jeta à cheval dans le fleuve sous une grêle de traits, fut assez heureux pour gagner l'autre rive (novembre 1221[2]) et alla demander l'hospitalité au sultan de Delhi, Îltutmiš. Les cités afghanes qui s'étaient associées à son équipée payèrent pour lui. Dans les provinces de Ġazna et Bâmiyân, la population fut radicalement exterminée[3]. Cette fois l'Iran Oriental était bien soumis. Gengis-khan rentra en Mongolie à petites étapes, par la Transoxiane (1223-1225).

La dernière campagne de Gengis-khan fut dirigée contre les Si-Hia (Tangut) du Kan-sou (1226-1227). Il mourut en assiégeant Ning-hia, la capitale et la dernière place de l'ennemi (18 août 1227). La ville se rendit quelques jours après, et, conformément à sa volonté posthume, toute la population fut massacrée.

L'œuvre de Gengis-khan.

Gengis-khan a été considéré comme un des fléaux de l'humanité[4]. De fait, aucun conquérant, si ce n'est Timur lenk, ne

1. غزنه. En chinois 哥疾寧.

2. Nésawi, trad. Houdas, 134-141.

3. Les Hazâra qui occupent aujourd'hui quelques districts montagneux de l'Afghanistan entre l'Hindou-Kouch et le Koh-i Baba, seraient les descendants des familles mongoles qui prirent possession du pays après sa dévastation du XIIIe siècle. Cf. Ramstedt, *Mogholica, Beiträge zur Kentniss der Moghol-Sprache in Afghanistân*, Journ. Soc. Finno-Ougrienne, Helsingfors 1905.

4. Les meilleurs jugements d'ensemble sur le caractère et l'œuvre de Gengis-khan se trouvent dans les travaux de W. Barthold, résu-

laissa un tel renom de férocité. Il érigea la terreur en système de gouvernement et le massacre en institution méthodique. Sa destruction de l'Iran Oriental dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Toutefois, il y a lieu de remarquer que les témoignages d'après lesquels on a coutume de le juger, sont surtout empruntés aux écrivains musulmans, ses ennemis naturels. En réalité sa cruauté vint plutôt de la dureté du milieu que d'une sorte de férocité naturelle. On ne trouve chez ce massacreur aucun sadisme, rien de ce qui caractérisera par exemple Ivan le Terrible. Au contraire, un tempérament parfaitement équilibré et maître de soi, un ferme bon sens[1], une sévérité voulue, découlant d'un sens inné de l'ordre et mise au service de ce besoin d'ordre et de discipline[2].

més par lui-même in : *Mitteilungen des Seminars fur orientalische Sprachen*, vol. I, *Ostas. Stud.*, p. 196 et par R. Hartmann, in *Orientalistische Litteraturzeitung*, VI, 246. Cf. aussi R. Stübe, *Tschinghiz-Chan, seine Staatsbildung und seine Persönnlichkeit* (*Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1908, 532) et Vladimirtsov, *Čingis Han*, édit. Grzebin, Berlin, Leningrad, Moscou, 1922. C. R. de S. Elisséev, *Rev. Arts Asiatiques*, mars 1926. (Voir le chap. XVI de Vladimirtsov, *Vie personnelle de Gengis Khan*, 161.)

1. Il peut être curieux de rappeler les paroles que, *du vivant même de Gengis-khan*, met dans sa bouche une stèle taoïste de 1219, gravée à l'instigation du moine Li Tche-tch'ang qui accompagna le célèbre K'ieou Tch'ou-ki auprès du Conquérant : « Le Ciel s'est lassé des sentiments d'arrogance et de luxe poussés à l'extrême par la Chine. Moi je demeure dans la région sauvage du Nord, où l'homme a des dispositions qui empêchent les convoitises de prendre naissance. Je reviens à la simplicité et je retourne à la pureté. Je bannis la prodigalité et je me conforme à la modération. Qu'il s'agisse des vêtements que je porte ou des repas que je prends, j'ai les mêmes guenilles et la même nourriture que les gardiens de bœufs et les palefreniers. Je regarde le peuple comme un tout jeune enfant et je traite les soldats comme mes frères. Présent à cent batailles, j'ai toujours mis ma propre personne en avant. En l'espace de sept années, j'ai réalisé une grande œuvre et, dans les six directions de l'espace, tout est soumis à une seule règle ! » (Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, T'oung pao, 1908, p. 300.) On retrouve sans doute là la phraséologie et l'idéal taoïstes habituels. Mais il est difficile de ne pas y voir aussi un reflet du caractère même du chef mongol, ou, si l'on préfère, de l'attitude qu'il se composait devant les contemporains.

2. Tel est aussi le jugement d'ensemble de M. B. V. Vladimirtsov.

Et d'ailleurs l'œuvre qu'il accomplit profita finalement à la civilisation. « Il morut, dont il fu grant domajes, por ce qu'il estoit preudomes et sajes », écrit Marco Polo[1]. « Il procura paix », dit Joinville[2]. Ce jugement n'est paradoxal qu'en apparence. En unifiant toutes les nations turco-mongoles en un empire unique, en faisant régner une discipline de fer du golfe de Tche-li à la Caspienne, Gengis-khan supprima les guerres perpétuelles de tribu à tribu et donna une sécurité inconnue aux caravanes[3]. Son *yâsâḳ*[4], sa loi (*litt.* son ordre, sa « défense ») établit à travers la Mongolie et le Turkestan une « Paix Gengiskhanide », terrible sans doute avec lui, mais qui devait s'humaniser sous ses successeurs et rendre possible l'œuvre des grands voyageurs et des grands missionnaires du XIVe siècle. Gengis-khan fut à cet égard une manière d'Alexandre barbare et féroce qui, lui aussi, se trouva ouvrir à la civilisation des voies nouvelles.

Une erreur qu'il convient, d'autre part, de dissiper est celle qui voit dans la conquête mongole le résultat d'une aveugle migration de hordes. Rien de tel. Tout dans la conquête mongole, quelque sanguinaires qu'en fussent les résultats, était méthodique, ordonné. Les victoires des capitaines mongols — un Sübötäi, un Muḳuli — ne sont nullement dues au nombre, mais à une science stratégique supérieure.

1. Ed. Pauthier, I, 183.

2. Cette impression resta — sur les lieux mêmes — celle de la postérité. Sous le règne de Gengis-khan, écrit Abu'l Ġâzî, « tout le pays entre l'Iran et le Touran jouissait d'une telle tranquillité qu'on aurait pu aller du Levant au Couchant avec un plateau en or sur la tête, sans avoir à subir de personne la moindre violence » (Abu'l-Ġâzî Bahâdur Khân, *Histoire des Mogols et des Tatares*, trad. Desmaisons, p. 104). Cf. dans la Chronique géorgienne : « Les excellentes lois établies par Gengis-khan, l'impartialité des Mongols en ce qui concerne la justice » (Brosset, *Hist. de Georgie*, I, 486). Noter également l'impression de majesté, d'ordre, de « droit divin » qu'évoque le souvenir de Gengis-khan chez l'arménien Héthum (*Hist. arméniens des Croisades*, II, 148–150).

3. Cf. D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, I, 204.

4. Turc *yâsâḳ* ياساق ou *yâsâ* ياسا ; — mongol *Jasaḳ*. Cf. Pelliot, *J. A.*, 1925, I, 256. L'empereur Baber désigne aussi le *yâsâḳ* sous le nom de Loi de Gengis-khan, *Torah J̌ingîz* تورہ جنکیز.

Enfin le politique féroce qu'était Gengis-khan n'était pas sourd à l'expérience des civilisés. Il admit notamment dans son intimité plusieurs conseillers, uiğur comme Tatatoṅga[1], musulmans comme Maḥmûd Yalawâǰ[2], ou k'i-tan comme Ye-liu Tch'ou-ts'ai[3]. Tatatoṅga qui avait rempli les mêmes fonctions auprès des rois naiman, devint son chancelier. Maḥmûd Yalawâǰ lui servit d'agent auprès des populations transoxianaises dont il fut le premier gouverneur mongol. Quant au k'i-tan chinoisé Ye-liu Tch'ou-ts'ai, il parvint à donner au maître quelque teinture de civilisation et parfois même réussit à empêcher le massacre[4]. Après la conquête du Royaume Si-Hia du Kan-sou, Gengis-khan voulait égorger toute la population pour convertir le pays en pâturage. Ye-liu Tch'ou-ts'ai fut assez heureux pour l'en dissuader et obtint, pour le plus grand avantage du trésor mongol, que le Kan-sou fût restauré et administré à la manière chinoise[5]. Gengis-khan nomma même Ye-liu Tch'ou-t'sai gouverneur de Pékin[6].

1. En chinois T'a-t'a-t'ong-a 塔塔統阿. Ce lettré uiğur était le gardien du sceau du Tayaṅ des Naiman quand celui-ci fut vaincu par Gengis-khan. Il fit sa soumission à Gengis-Khan qui le chargea d'enseigner l'écriture uiğure à ses fils. Cf. Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, in : *Asia Major*, II, 2 (1925), p. 287.

2. محمود يلواج.

3. 耶律楚才 ou 材 (1190-1244). Au service des Mongols depuis 1214.

4. Cf. A. Rémusat, *Vie de Yeliu Thsoutsaï*, Nouveaux mélanges asiatiques, II, 64. — Bretschneider, *Mediaev. res.*, I, 9. — Vladimirtsov, *Čingis Khan*, p. 110-113 : *Čingis Khan et la marche vers la Chine* ; *Ye-lu Tch'ou-ts'ai*. — Blochet, *Deux résidents mongols*, 1927.

5. D'Ohsson, I, 371. — Cf. Deveria, *Notes d'épigraphie mongole-chinoise*, J. A. 1896, II, 122.

6. Il est plus difficile de discerner l'influence que put avoir sur Gengis-khan le taoïste K'ieou Tch'ang-tch'ouen 邱長春, *alias* (K'ieou) Tch'ou-ki 處機, qu'en 1221 il fit venir auprès de lui du Chan-tong en Afghanistan. La relation du voyage de ce personnage a été traduite par Bretschneider, *Mediaeval researches from eastern asiatic sources*, I, 35 (*Si yu ki of Ch'ang Ch'un*), avec carte de l'itinéraire de Tch'ang-tch'ouen —. Cf. G. Pauthier, *Relation du voyage de Kh'ieou, surnommé Tch'ang Tch'un*, Paris, 1868. — Parti de Chine

Grâce à Ye-liu Tch'ou-ts'ai et aux conseillers uiġur de Gengis-khan, il se constitua ainsi, au milieu même du massacre, un rudiment d'administration mongole. Peut-être d'ailleurs y eut-il là de la part du conquérant plus qu'une faveur individuelle : une tendance générale de culture. De fait, il semble que Gengis-khan ait eu une sympathie particulière pour deux peuples : les K'i-tan (Ḫitâi) et les Uiġur. Or, c'étaient précisément là les deux peuples les plus civilisés du monde turco-mongol. Les premiers pouvaient — sans le dénationaliser — initier le nouvel empire mongol à la culture chinoise. Les seconds le faisaient participer à la vieille civilisation turque de l'Orkhon et de Ṭurfân, à tout un héritage, déjà glorieux, de traditions syriaques, manichéo-nestoriennes et bouddhiques. Aussi est-ce aux Uiġur et aux K'i-tan que Gengis-khan et ses successeurs immédiats demandèrent leurs premiers « fonctionnaires », les chefs de leur chancellerie et — si l'on peut dire — leurs « professeurs de civilisation »[1].

Un fait montrera l'importance qu'acquit notamment l'influence uiġure sur les Mongols. Les Mongols jusqu'au XIIIe siècle n'avaient pas connu d'écriture. A partir du règne de Gengis-khan, et sans doute sous l'action de l'uiġur Tatatoṅga, l'ex-chancelier naiman devenu le chancelier de Gengis-khan, ils adoptèrent l'alphabet uiġur, qui, à peu de différences près, devait rester leur alphabet national.

en 1220, K'ieou Tch'ang-tch'ouen rejoignit Gengis-Khan en mai 1221, près de l'Hindou-Kouch. Il le suivit jusqu'en avril 1223 et ne fut de retour à Pékin qu'en janvier 1224. Il rapportait de son séjour auprès du Conquérant un édit protégeant les couvents taoïstes. Son compagnon, le moine taoïste Li Tche-tch'ang écrivit en 1228 la relation de son voyage. (Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises...*, T'oung pao, 1908, 298). Notons que K'ieou Tch'ang-tch'ouen fut aussi accompagné dans son voyage par le nestorien kerä't Činḳai qui semble avoir joui de toute la confiance de Gengis-khan (Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, in : *T'oung pao*, 1914, 628).

1. « L'habileté des Uiġur dans l'art de l'écriture, dit le *Lehjé*, l'extension que prit leur dialecte parmi les Turcs, furent cause que beaucoup de gens de cette tribu devinrent ministres ou secrétaires d'État et que, lorsque les Mongols s'emparèrent du Turkestan sous le règne de Čaġatâi, on ne fit plus usage que de l'écriture uigure. »

§ 2. — Les trois premiers Gengiskhanides[1].

Règne d'Ögödäi. — Annexion du Royaume Kin.

Après la mort de Gengis-khan (1227) ses possessions furent partagées entre ses quatre héritiers. Son fils aîné, Juči[2] était mort avant lui, mais Batu[3], fils de Juči, reçut le Ḳipčâḳ[4] c'est-à-dire la Russie méridionale et orientale, plus le Ḫwârizm et le Turgai (résidence habituelle de la dynastie : Sarâi[5] sur la Basse Volga). Le deuxième fils du Conquérant, Čaġatai[6] eut l'ancien empire Ḳarâ-Ḫitâi : Turkestan Oriental (Ili et Kachgarie) et Turkestan Occidental ou Transoxiane, sans qu'il paraisse, pour cela, avoir exercé un contrôle quelconque sur les parties soumises de l'Empire ḫwârizmien en Iran : Ḫorâsân et Afghanistan[7]. Sa résidence habituelle fut près d'Almâliġ (Ḳulja). Le troisième fils de Gengis-khan,

1. Pour la généalogie des Gengiskhanides, voir généalogie chinoise in Krause, *Cingis Han*, Tafel II, *Stammbaum der Nachkommen des Cingis Han*, et généalogies musulmanes in Stanley Lane-Poole, *Muhammedan dynasties*, 2e éd. P., Geuthner 1925, (p. 216, *The houses of Ogotây and Tulûy*; — p. 221, *Il-Khans of Persia*; — p. 240 *House of Jûjî*; — p. 242, *House of Chagatây*. Compléter cette dernière généalogie avec notes d'Elias, in *Tariḫ-i Rasîdi*, p. *47-50).

2. Arabe et persan : جوجی ou چوچی. — En chinois : 朮赤 Chou-tch'e.

3. باتو (*Bâtû*). — 拔都 ou 巴圖, Pa-tou ou Pa-t'ou.

4. قبچاق ou قپچاق. Chinois : K'in-tch'a 欽察.

5. Du persan Sarâi = palais. Cf. pour l'identification du site, Barthold, article *Sarâi*, in : *Encyclop. de l'Islam*, III, 163.

6. En persan چغتای. — Prononcé en ḫalḫa moderne : Tsaghatai ; en vieux mongol, comme en turc : Tchaghatây. — En chinois : 察合台, Tcha-ho-t'ai ou 察罕岱 Tch'a-han-tai.

7. En réalité, les provinces iraniennes restèrent (comme à cette époque les parties soumises de la Chine) à l'état de Marches gouvernées par des chefs d'armées. Un gouvernement régulier ne s'y établit qu'à partir de 1256, avec l'arrivée de Hülägü. Mais ce fut au détriment des droits virtuels de la Maison de Čaġatai.

Ögödäi ou Ögädäi[1] reçut l'ancien pays naiman (Tarbagatai, Emil et Kobdo), avec Ḳaraḳorum. Enfin, conformément à la coutume, le plus jeune, Tului[2], reçut le patrimoine des Börčigän, le pays de l'Onon et du Kérulèn, en Mongolie Orientale, plus, semble-t-il, une certaine expectative sur les conquêtes effectuées près de là, en Chine.

Ce partage ne rompit pas l'unité de l'empire mongol. Les quatre apanages (*ûlûs*[3] : « peuples », « royaumes ») gengiskhanides restèrent soumis à l'autorité du khan suprême. La régence fut d'abord exercée par Tului (1227-1229). Au printemps de 1229, celui-ci réunit un *kuriltai* sur les bords du Kérulèn et, conformément aux dernières volontés de Gengiskhan, fit élire grand-khan, ou *ḳaġan*[4], le prince Ögödäi.

Ögödäi établit sa capitale à Ḳaraḳorum et prit pour ministre Ye-liu Tch'ou-ts'ai, à qui il accorda toute sa confiance. Ye-liu Tch'ou-ts'ai s'efforça de doubler l'empire tout militaire des Mongols d'un empire administratif à la manière chinoise. D'accord avec ses collègues uiġur, il organisa la chancellerie mongole avec des bureaux chinois, tangut, uiġur et persans, fit créer un service des postes impériales, répartit les provinces chinoises conquises en départements réguliers, donna à l'empire mongol une sorte de budget fixe, ouvrit à Pékin

1. Du mongol *Ögädä* « en haut » ? = celui qui est élevé ? En persan : اوکتای. En chinois : 窩闊台 Wo-k'ouo-tai, ou 阿忽台 A-hou-t'ai.

2. Persan : تولوی. Chinois : 拖雷 T'o-leï.

3. الوس. — En réalité l'apanage d'un prince gengiskhanide se composait de trois éléments : 1° un *ûlûs* « c'est-à-dire un certain nombre de tribus » ; 2° un *yûrt*, « c'est-à-dire un apanage territorial » ; 3° un *înjû*, « c'est-à-dire un revenu proportionné aux besoins de sa cour et de ses troupes » (Barthold).

4. Le titre impérial mongol, que nous rendons ici par *grand-khan* pour nous conformer à l'habitude occidentale (« *grant Kaan* » de Marco Polo, *ḫân* des Arabes), était en réalité en mongol *ḳaġan* l'ancien « ḳaġan » des T'ou-kiue. La distance de *ḳaġan* (persan : *ḫaḳân* خاقان et, par contraction, قاآن) à simple ḫân خان est un peu celle d'empereur à simple roi. Marco Polo traduit très bien Ḳaġan « qui vaut à dire : le grant seigneur des seigneurs empereour ».

des écoles pour l'éducation confucéenne des jeunes seigneurs mongols, et attira dans l'administration mongole un grand nombre de Chinois ralliés. « L'Empire, disait-il à Ögödäi, a été créé à cheval, mais il ne peut être gouverné à cheval [1]. »

Cependant, la conquête mongole continuait en Chine comme en Iran et en Europe. En Chine, les Mongols, sous le règne de Gengis-khan, avaient réduit le peuple Kin à la province du Ho-nan, autour de K'ai-fong, sa nouvelle capitale. Pour soumettre le Ho-nan, ils imaginèrent un plan grandiose. Tandis qu'Ögödäi, avec le gros de ses forces, attaquait cette province par le Nord-Ouest, sur le Houang-ho, du côté de P'ou-tcheou [2] et de T'ong-kouan, son frère Tului, avec 30.000 cavaliers, accomplit un immense mouvement tournant par le Sud-Ouest (1231-32). Violant le territoire Song, Tului passa par Han-tchong, descendit au Sseu-tch'ouan, puis, par un redressement nord-est, apparut à l'improviste dans le sud du Ho-nan. Remontant vers le nord de la province, il y opéra sa jonction avec Ögödäi qui venait de passer le Houang-ho. Les Kin, écrasés en rase campagne, se réfugièrent avec leur roi Nin-kia-sou (Niṅkias ?)[3], dans leur capitale, K'ai-fong[4]. La ville

1. Aux côtés de Ye-liu Tch'ou-ts'ai, Ögödäi donna sa confiance au kerä̈t nestorien Činḳai, déjà distingué par Gengis-khan et que Plan Carpin qualifie de « protonotaire », c'est-à-dire de chancelier de l'Empire. « Nul édit, dit M. Pelliot, ne put être promulgué dans la Chine du Nord, sans que Činḳai l'eut accompagné d'une ligne en écriture ouigoure » Cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 628. — M. Pelliot fait remarquer que deux des fils de Činḳai portaient les noms de Yao-sou-mou (Joseph) et K'ouo-li-ki sseu (Georges).

2. Ville alors appelée Ho-tchong. Cf. Couvreur, *Géographie ancienne et moderne*, nº 358, p. 46.

3. Cf. Pelliot, *J. A.* 1913, I, 460-466. Nom chinois : Wan-yen Cheou-siu 完顏守緒. Nom posthume : 哀 ou 義宗. Règne 1224-1234.

4. Cette ville était autrefois connue sous les noms de Ta-leang 大梁 ou Pien-leang 汴梁. Pour les Kin, c'était la Capitale du Midi « Nan-king » 南京. Cf. Vissière, in : Madrolle, *Chine du Nord*, 179 et Couvreur, *Géographie*, nº 570, p. 71

fut prise par Sübötäi après un long siège (1233)[1]. Nin-kia-sou qui avait quitté la ville avant sa chute, se réfugia dans la petite place de Ts'ai-tcheou[2] où il fut de nouveau assiégé. Quand il vit les Mongols sur la muraille, il se suicida. Tout le royaume kin fut annexé à l'empire mongol (1234).

L'empire mongol se trouva désormais en contact immédiat avec l'empire national chinois sudiste des Song (capitale Hang-tcheou ou Lin-ngan, au Tchö-kiang), la frontière des deux États passant par la ligne du Houai-ho et du Han-kiang. Les Song avaient aidé les Mongols contre les Kin, espérant obtenir dans les dépouilles de ces derniers la province du Ho-nan[3]. Après la victoire, les Mongols refusèrent, bien entendu, de céder le Ho-nan. Sur quoi les Song (alors gouvernés par l'empereur Li-tsong[4], 1225-1264) commirent la folie de les attaquer (1234). C'était une guerre de cinquante ans qui commençait (1234-1279). Ögödäi n'en vit que le début. Ses armées ne purent forcer la ligne du Yang-tseu, mais elles enlevèrent aux Song le Sseu-tch'ouan, avec Tch'eng-tou (1236).

Au Nord-Est, les Mongols occupèrent à la même époque la Corée. Dès 1231, ils mirent le siège devant la capitale du Royaume de « Korye », Kai-syeng 開城 au N.-W. de la moderne Seoul. Le 25 décembre le roi de Korye, Ko-tjong 高宗 capitula. Soixante-douze résidents mongols furent installés dans les provinces. Mais en juillet 1232, Ko-tjong quitta sa capitale asservie, pour se réfugier dans l'îlot de Kang-hoa 江華, à l'ouest de Seoul. La dynastie coréenne retrouva dans cet asile une indépendance d'une trentaine d'années, tandis que, sur le continent, le reste de la Corée restait au pouvoir des garnisons mongoles[5].

1. Les généraux mongols voulaient détruire K'ai-fong. Ye-lïu Tch'ou-ts'ai obtint d'Ögödäi le salut de la ville. — 2. 蔡州. Aujourd'hui Jou-ning, au Ho-nan. Cf. Couvreur, *Géographie*, nº 652, p. 81. — 3. On trouvera un curieux témoignage de cet irrédentisme chinois chez les Song dans l'*Instruction d'un futur empereur de Chine en* 1193, trad. Chavannes, in : *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, I, 1913, 28-29. — 4. 理宗. — 5. Cf. Demiéville, *B.E.F.E.O.*, 1924, I, p.195, note 5. — Hulbert, *History of Korea*, I, 189, 195 et sq.

CARTE DE L'EURASIE

VERS 1210

AUX DÉBUTS DE LA CONQUÊTE MONGOLE

Abréviations dans les noms chinois

k. = kiun

f. = fou

t. = tcheou

..... Grande Muraille de Chine.

0 1000 K

OCÉAN ATLANTIQUE

ECOSSE

GALLES

NORVÈGE

DANEMARK

SUÈDE

CASTILLE

ARAGON

PRUSSIENS

LITUANIENS

POLOGNE

ÉTATS RUSSES

HONGRIE

TRANSYLVANIE

COMANS. POLOVCY

BULGARIE

LATIN

Constantinople

EMPIRE GREC

MER NOIRE

SELJÜKIDES DE RÛM

ARMÉNIE

CHYPRE

ALAINS

TCHERKESSES

ABKHAZES

GÉORGIE

SHIRVÂN

ARAL (BUHAIRA AL-KHWARIZM)

KHWÂRIZM

Gurjanj

KARAKHITAI

LAC BALKACH TARBAGATAI

Čugučak

Kayalïg

Almâlïg (Kuldja)

Talas

Balasagun

Issikoul

Karašahr

Kučar

SI-HIA (TANGUT)

Jehongtou

MONGOLIE

KOKE NOR

EMPIRE DU JAPON

JE-PEN KOUO. NI-HON

EMPIRE SONG

TONG HAI

Tchang-ngan

Lan-tcheou

Tchang

Tsing kiang (Koun-lin)

TIBET

Lha-sa

Shigatse

Sa-skya

ROYAUME DE TA-LI

Tchong-king

Yun-nan

NAN HAI

CAMBODGE

EMPIRE KHMER

Angkor

Jaya vijaya

NAGARA CRÎ DHARMARÂJA.

TAMBRALINGA

EMPIRE DE CRIVIJAYA PALEMBAN

OCÉAN INDIEN

BAHR AL-HIND

MER D'OMAN

BAHR LÂRAWÎ

BAHR AL-BERBERÎ

MER ROUGE BAHR AL KULZUM

HIJAZ

Médine

Jeddah

La Mekke

Bagdad

EMPIRE ABBASSIDE

Basra

Wâsit

Yezd

Ispahân

Firûzkûh

Tauwâra

Herât

Balkh

Bâmiyân

Ghazna

Kâbul

Peshawar

KAÇMÎR

Crinagar

PANDJAB

Lahore

Multân

Thaneswaro

Delhi

Mirat

Nagarkota (Kangrâ)

Kandahâr

Kirmân

FÂRS

BALÔCISTÂN

GHAZNAVIDES

GURIDES

MALVA

Chitor

Ujjain

Bhilsa

Mandu

Girnar

Somnath

GUJERÂT

KATHIAWAR

MAHARASTRA.

DEVARÂSTRA

WARANGAL

DVARASAMUDRA

HOYSALA

PANDYA

Cannanore

Calicut

Coïmbatore

Madura

Quilon (Kûlam Malaya)

Sirivaddhannapura

Pt DE CEYLAN

ORISSA

GOLFE DU BENGALE

SI-LAN-HAI

BAHR HARKAND

Pegan

HARIPUNJAYA

LAMBS

RÉGION DE BYRMANIE

PAGAN

EMPIRE

Conquête de la Perse et de l'Anatolie par les Mongols.

Sous le règne d'Ögödäi, la conquête de l'Iran par les Mongols continua.

On a vu que Gengis-khan avait forcé Jalâl al-Dîn Mangubertî [1], héritier sans couronne de l'Empire Ḫwârizmien, à se réfugier dans l'Inde (1221). Le sulṭân de Delhi Îltutmiš accueillit l'exilé et lui donna sa fille en mariage, mais Jalâl al-Dîn ayant conspiré contre lui, il le chassa (1223). Ǧalâl al-Dîn rentra alors en Perse. La grande armée mongole était occupée en Chine et Gengis-khan semblait se désintéresser de l'Iran. Jalâl al-Dîn fut reconnu sans difficulté par les atâbeg turcs et les bourgeois iraniens du Kirmân, du Fârs et du ʿIrâḳ ʿAǧemî, heureux de trouver un défenseur contre un retour éventuel des Mongols. L'Empire Ḫwârizmien se trouva en partie reconstitué (1224). Malheureusement Jalâl al-Dîn, au lieu d'organiser son nouveau royaume, entreprit une suite de guerres fratricides contre les autres princes musulmans. Il guerroya d'abord contre le khalife de Baġdâd (1225), puis enleva l'Aḏarbaiǧân à son atâbeg et y transporta sa résidence [2]. Après une incursion dans le royaume chrétien de Géorgie (sac de Tiflis, 1226) il se brouilla, à propos de Khelâṭ avec les Aiyûbides de Syrie. Il finit par provoquer contre lui la coalition du sulṭân aiyûbide de Damas, al Malik al Ašraf [3] et du sulṭân seljûḳide de Ḳôniyâ, ʿAlâ al-Dîn Kaï-Ḳobâd Ier [4] qui le vainquirent à Erzinǧân [5]. Il était retourné à Tabrîz, sa capitale, quand arriva en ʿIrâḳ ʿAǧemî une armée mongole envoyée contre lui par le grand khan Ögödäi [6],

1. En turc oriental : جلال الدين مونكو ويردى.

2. Cf. Nesawî, trad. Houdas, *Vie de Djelâl ed-dîn Mankobirti*, Paris, 1895, 157-207.

3. الملك الاشرف (règne à Damas de 1229 à 1237).

4. علاء الدين كى قباد (règne de 1219 à 1237).

5. Août 1230 (*10e Congr. intern. Orientalistes*, III, 19).

6. Ce fut devant cette reconquête de l'Iran par les Mongols que l'historien persan Ǧuzǧânî, auteur du *Ṭabaḳât-i Nâṣirî*, quitta la ville de Ġôr, en Afghanistan, et alla chercher refuge dans l'Inde (1227), où il fut investi de plusieurs charges administratives par les sultans de Dehli.

sous le commandement de Čurmaġun[1]. Au lieu de tenir tête aux envahisseurs, il prit la fuite vers l'Arrân, puis au Diyâr-békr où il fut assassiné par un paysan kurde (1231)[2]. Les Mongols soumirent sans combat l'Âḏarbaijân, la Grande Arménie et le Kurdistân[3]. La terreur qui les précédait paralysait toute résistance[4]. Seuls, les Géorgiens essayèrent encore d'arrêter l'invasion, mais ils furent de nouveau écrasés et leurs places fortes, Ani, Kars, Tiflis, durent se rendre : le royaume de Géorgie fut transformé en protectorat mongol (1239).

Ce fut ensuite le tour du puissant sulṭanat seljûḳide de Ḳôniyâ ou Sultanat de Rûm, en Anatolie. En 1243, le général mongol Baiju ou Baiču[5] *noyan*[6] anéantit à Aḳšehr près d'Erzinǰan[7] l'armée du sulṭân seljûḳide Ġiyâṯ-al-Dîn Kaï-Ḫus-

1. *Pers.* Čurmâġûn جرماغون. Ce Čurmaġun (ou Čormaġan) ne se montra pas hostile aux chrétiens, étant lui-même parent de chrétiens. D'ailleurs, pendant son commandement, entre 1233 et 1241, le grand-khan Ögödäi envoya auprès de lui en Aḏarbaijân et en Arménie comme commissaire aux affaires chrétiennes, le « syrien » Rabban-ata qui protégea notamment les communautés arméniennes (voir l'éloge que fait de lui le chroniqueur arménien Kirakos *J. A.* 1858, I, 253). Cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. de l'Orient chrétien, 1924, 3-4 (1926), p. 217. Sur les faits militaires, cf. Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern*, (Berlin 1911), p. 29 : *Tscharmaghan und die Eroberung von Armenien und Georgien.* Aussi Brosset, *Hist. de Georgie*, I, 513.

2. Cf. Nesawi, trad. Houdas, 365-411.

3. La chronologie de ces conquêtes présente encore quelque flottement. « Mais il paraît acquis que c'est en 1231 que les Mongols arriventdans la plaine de Muġan, en 1233 qu'ils soumettent Tabrîz et en 1236 qu'ils pénètrent dans la Grande Arménie » (Pelliot).

4. Cf. D'Ohsson, III, 70.

5. La transcription persane, la seule que nous connaissions, est Bâîǰû بائجو ou Bâîčû (Baitchou) بايچو. M. Pelliot penche ici pour la transcription Baiju. Cf. *Rev. de l'Orient Chrétien*, 1924, 3-4 (1926), p. 306. Sur l'œuvre de ce capitaine, voir Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 38 (*Baitschu und die Eroberung von Kleinasien*).

6. Ce titre de *noyan* نويان qui est accolé à une foule de noms mongols, signifie « prince, noble ». Cf. Pelliot, *Rev. Or. Chr.*, 1924, 3-4 (1926), p. 306.

7. Au lieu dit : Közädâġ (26 juin 1243).

raw II[1]. Les Mongols prirent Sivas, Ḳaiṣariya et atteignirent Ḳôniyâ où s'était réfugié Kaï-Ḫusraw. Le vaincu ne sauva son trône qu'en se reconnaissant sujet du Grand-Khan. L'Anatolie turque devint ainsi à son tour un protectorat mongol. Seul de tous les princes de cette région, le roi chrétien de Petite Arménie (Cilicie), Héthum ou Hayton Ier (1226-1270) sut se concilier l'amitié des Mongols et, des fléaux de l'Asie, faire les défenseurs de son peuple[2].

Campagne d'Europe. Conquête de la Russie. Invasion de la Pologne et de la Hongrie.

Pendant ce temps, une autre armée mongole opérait en Europe. Cette armée, forte de 150.000 cavaliers, était placée sous la direction nominale de Batu[3], khan de Ḳipčâḳ, qu'entouraient des représentants de toutes les branches gengiskhanides : son frère cadet, Šaiban[4]; Güyük[5] et Ḳadan[6], fils, et Ḳaidu[7], petit-fils d'Ögödäi; Moṅka ou Möṅkä (*en turc* Mängü)[8] fils de Tului; Baidar[9] et Büri[10], fils et petit-fils

1. غياث الدين كى خسرو (1237-1245). Cf. *Encycl. de l'Islam*, II, 679.

2. Cf. Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, J. A., 1858, I, 432, 463 et sqq. On trouvera la bibliographie des sources arméniennes et des travaux arméniens sur les Mongols, in Altunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 93 et 103. Les Georgiens, après les premiers heurts, s'entendirent également fort bien avec leurs suzerains mongols (Brosset, *Hist. de Géorgie*, I, 516, 522, 540).

3. *Arabo-persan :* Bâtû باتو.

4. *Arabo-persan :* Šaybân شيبان.

5. *Arabo-persan :* كويوك. — *Chinois :* Kouei-you 貴由.

6. *Arabo-persan :* Ḳadân قدان ou Kadân كدّان. — Chinois : K'o-touan 闊端.

7. *Arabo-persan :* Ḳâydû قايدو.

8. منكو. — مونكا. Cf. *infra*, p. 441, note 3.

9. *Arabo-persan :* Bâydâr بايدار.

10. *Büri ; arabo-persan :* Bûrî بورى. *En turc* = loup. Cf. autres noms turco-mongols : *Ârslân* آرسلان = lion; Baï*bârs*, avec *bârs* برس = la panthère (ou le tigre); *Ṭoġril* طغرل = oiseau de proie. Plus les nombreux *buḳa* (taureau) بوغا 不花 ou 布哈. Un autre groupe

de Čaġatai. Mais le chef réel était le vieux stratège Sübötäi, le vainqueur de la Chine et de la Perse.

Les Mongols commencèrent par la conquête du Ḳipčâḳ (Russie Méridionale). Ils capturèrent dans une île de la Caspienne le chef Ḳipčâḳ Bačman (Pa-tch'e-man), qui régnait du côté de l'Oural, et détruisirent le royaume des Bolġâr, ou Bulgares de la Volga (*ca* 1236-1237)[1]. Puis ils écrasèrent et soumirent les unes après les autres les diverses principautés russes[2]. Le prince de Riazan fut écrasé le premier (déc. 1237). George II, grand-prince de Souzdalie, vit ses troupes battues à Kolomna sur l'Oka et fut tué dans une seconde bataille sur la Sita (4 mars 1238). Les Mongols brûlèrent Vladimir, Moscou, Tver, puis (1240) descendirent en Ukraine et brûlèrent Kiev. Pour plus de deux siècles (1240-1481) la Russie était ployée sous le joug mongol.

Après la Russie, ce fut le tour de la Pologne et de la Hongrie. En janvier 1241, Sübötäi concentra toutes ses forces disponibles (120 à 130.000 h.) dans la région de Lwow en Galicie. De là il disposa son attaque en quatre colonnes : la première, sous les ordres de Ḳaidu et de Baidar, attaqua la Pologne ; les trois autres, avec Sübötäi, se jetèrent sur la Hongrie. Ḳaidu et Baidar passèrent la Vistule à Sandomierz qu'ils emportèrent d'assaut, écrasèrent les forces polonaises à Szydlow le 18 mars, brûlèrent Cracovie, passèrent l'Oder à Ratibor et descendirent en Silésie où ils enlevèrent Breslau. Le duc Henri de Silésie s'étant porté à leur rencontre avec les barons allemands voisins et les Chevaliers Teutoniques, les deux princes mongols le tuèrent et détruisirent son armée à Wahlstatt près de Liegnitz (9 avril). Après avoir saccagé la

est formé par les noms tirés de métaux : *temür* تمور 帖木兒 = fer, *bolod* بولاد 布拉 = acier, *altan* التون = or, etc. Un autre par les noms de couleurs comme *boro* 孛(ou 不)羅, gris.

1. Date approximative. Cf. Barthold, art. *Bulghâr*, Encycl. de l'Islâm, I, 810, et Pelliot, *A propos des Comans*, J. A., 1920, I, 165, 167.

2. Les Russes (Oros) sont connus des historiens chinois sous le nom de Wo-lo-sseu 斡羅思. Riazan = Ye-li-tsan 也列贊 Cf. Pelliot, *J. A.*, 1920, I, 166.

Lusace et la Moravie (incendie de Brünn), ils redescendirent vers la Hongrie pour opérer leur jonction avec les autres armées mongoles.

Pendant ce temps Sübötäi avait écrasé les Hongrois.

Sübötäi avait envahi la Hongrie en trois colonnes. Avec la colonne du centre, il franchit les Carpathes du côté d'Uzsok (12 mars) et descendit dans la plaine hongroise en direction du Danube qu'il atteignit le 17 entre Pest et Gran. Šaiban, avec la colonne de droite, suivit les Carpathes occidentales, en sortit par le défilé de Jablunka, descendit le Vag jusqu'à son confluent et le 17 mars rejoignit Sübötäi en face de Gran. Enfin Ḳadan avec la colonne de gauche, traversa la Transylvanie, prit Arad et rejoignit Sübötäi le 3 avril. Sübötäi recula alors vers la Theiss pour attirer en rase campagne le roi de Hongrie Béla IV. Ce plan réussit. Parvenus à Miskolcz, sur le Sajo, les Mongols se retournèrent contre l'armée hongroise et la détruisirent (10 avril). Bela prit la fuite vers l'Adriatique. Les Mongols brûlèrent Pest, pénétrèrent en Autriche jusqu'à Neustadt aux portes de Vienne, en Vénétie jusqu'à Udine et en Bosnie jusqu'à Cattaro, sur l'Adriatique[1]. Ils se plaisaient visiblement en Hongrie. Ils eussent peut-être fait de ce pays, comme de la Russie Méridionale, un nouveau khanat, si la nouvelle de la mort d'Ögödäi, survenue en Mongolie le 11 décembre 1241, n'avait changé leurs projets. Devant la question de succession qui se posait, Batu et les autres princes mongols évacuèrent la Hongrie[2] et rentrèrent chez eux[3].

1. L'enchaînement et le détail de ces campagnes mongoles en Europe sont bien étudiés au point de vue technique dans un article du Capitaine H. Morel, *Les campagnes mongoles*, in : *Revue Militaire Française*, juin-juillet 1922. Compléter ce que dit M. Morel de l'organisation militaire mongole (*loc. cit.*, juin, 356), par le chapitre d'Altunian (d'après les sources arméniennes, remarquablement informées) in : *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 74 : *Kriegskunst und Taktik der Mongolen*, Berlin, 1911. Pour l'ensemble des faits politiques, G. Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren* 1241 *und* 1242, Innsbruck, 1893.

2. Notons que les princes mongols n'avaient pas attendu la mort d'Ögödäi pour se quereller. Moṅka, le premier, avait trouvé un pré-

Régence de Turakina et règne de Güyük.

A la mort d'Ögödäi, sa veuve la « ḫatûn[1] » Turakina[2] prit la régence à Ḳaraḳorum (1242-1246). En 1246 elle fit élire grand-khan son fils Güyük ou Küyük[3] qui fut intronisé le 24 août 1246.

Le ḳuriltai de 1246 nous est connu par la relation du cordelier Plan Carpin qui y assista. Plan Carpin avait été envoyé chez les Mongols par le pape Innocent IV, porteur de lettres invitant les Mongols à ne plus attaquer les autres nations et à se faire chrétiens. Parti de Lyon le 16 avril 1245, il traversa l'Allemagne, la Pologne, la Russie, et fut reçu le 4 avril 1246 par le khan de Ḳipčâḳ, Batu, à Sarâi, sur la Basse-Volga. Batu l'envoya, par Otrâr sur le Sîr-daryâ, l'Ili et l'Emil, assister à l'élection de Güyük. Plan Carpin arriva le 22 juillet 1246 au campement impérial ou Šira-ordo[4], à une demi-journée de marche de Ḳaraḳorum.

A côté de l'envoyé du pape, on vit au kuriltai les représentants de tous les États vassaux : Yaroslav de Russie, les deux David de Géorgie[5], le seljûḳide Rokn al-Dîn Kilij

texte pour quitter l'armée. Puis Güyük et Büri s'étaient révoltés contre Batu et avaient dû être rappelés par Ögödäi. Ces dissensions contribuèrent peut-être, autant que la mort d'Ögödäi, à arrêter la conquête mongole en Europe Centrale.

3. En quittant la Hongrie, Batu alla faire une incursion en Bulgarie (printemps 1242), d'où il revint à travers la Valachie et la Moldavie dans son camp de la Volga (hiver 1242-1243).

1. En *turc :* خاتون = dame, princesse.

2. توراكنه ou توراكينا —. 脫列哥那 T'o-lie-ko-na.

3. En persan : كويوك et كيوك. Mot transcrit en *chinois :* 貴由 Kouei-yu.

4. *Ordo*, résidence du khan, palais ; *šira*, jaune (couleur impériale).

5. David Narin, fils de la reine Rusudan, et son cousin David Laša. Güyük partagea la Géorgie entre ces deux prétendants, assignant l'Iméréthie au premier et le Karthli au second (*Chronique de Kirakos*, J. A., 1858, I, 451 ; Brosset, *Add.*, I, 298).

Arslân IV, depuis sulṭân de Ḳôniyâ, le connétable Sempad, frère de Héthum, roi de Petite Arménie[1], les envoyés des âtâbeg de Perse, etc. Quant à Plan Carpin, il revint de Mongolie à la résidence de Batu (9 mai 1247) et rentra de là en Italie où il rapporta au pape la réponse de Güyük[2].

Le nouveau grand-khan, Güyük, se montrait plutôt favorable au nestorianisme. Ses deux principaux ministres, son précepteur Ḳadaḳ et le chancelier keräit Činḳai (Tch'eng-hai), étaient nestoriens[3]. Plan Carpin atteste que les nestoriens célébraient la messe dans sa tente. Cependant la réponse que fit Güyük au pape — réponse qui vient d'être découverte dans les archives du Vatican[4] — n'était guère encourageante pour la Chrétienté. Dans ce texte, d'un ton menaçant, le souverain mongol invite le pape et les princes chrétiens à venir, préalablement à toute tentative d'évangélisation, lui rendre hommage à sa résidence même. Güyük donne d'ailleurs son pouvoir comme de droit divin. Il parle « au nom du Ciel Éternel » (*turc* : Mängü tängri, *mongol* : Moṅka tängri), en représentant suprême de la Divinité et en arbitre des différents cultes[5].

1. Cf. *Chronique de Kiragos*, J. A., 1858, I, 452 ; *Histor. des Croisades, Documents arméniens*, I, 605.

2. Cf. Giorgio Pulle, *Historia Mongalorum, viaggio di Fra Giovanni da Pian del Carpine ai Tartari, nel* 1245-1247, Florence, 1913.

3. Cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 628. Un autre conseiller de Güyük fut « le rabban syrien » Rabban-ata (en chinois : Lie-pien a-ta) « qui était en charge auprès du monarque pour les affaires de sa religion ». (Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. Orient Chrétien, 1924, 3-4, P. 1926, p. 247.)

4. 1920. — Texte persan, préambule turc et cachet mongol. Le tout traduit par M. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, in : *Rev. de l'Or. chrétien*, 1922-1923, n° 1, p. 18.

5. Même réponse de la part du général mongol opérant en Perse, Baiju *noyan*, à qui le Pape avait envoyé le dominicain Ascelin (Ascelin atteignit le camp de Baiju, au nord de l'Araxe, en mai 1247). L'ordre de Dieu, répondit en substance Baiju, est que soit anéanti quiconque nous résiste. (D'Ohsson, II, 230). Le chroniqueur arménien Kirakos (qui connaissait bien les Mongols pour avoir été leur prisonnier) note de même : « Les Tartares ne professaient aucun culte. Cependant ils avaient le nom de Dieu à la bouche dans toutes les occasions... Ils répétaient que leur souverain était l'égal de Dieu,

Ce dur politique, pénétré de l'importance de son rôle, semble avoir voulu mettre fin à l'autonomie dont commençaient à jouir les chefs des *ulus* ou apanages gengiskhanides. Il en voulait surtout au khan de Ḳipčâḳ, Batu. Il se préparait à marcher contre ce prince (lequel campait dans l'Alatau), lorsque la mort le surprit près de Gučen, dans le Gobi (avril 1248 d'après les sources chinoises)[1].

Règne de Moṅka.

A la mort de Güyük, sa veuve Oġul Ġaimiš[2] prit la régence à Ḳaraḳorum. Ce fut cette princesse qui reçut sur l'Emil, en 1249, les dominicains André de Longjumeau, Jean de Carcassonne et Guillaume, envoyés par saint Louis[3]. Elle espérait faire attribuer l'empire à Širämön[4], petit-fils d'Ögödäi. Mais elle se heurta à l'ambition d'une autre femme, la nestorienne Soyorġaḳtani-bägi[5], veuve de Tului,

que Dieu avait pris le ciel en partage, et qu'il avait donné la terre au kagan ». (Trad. Dulaurier, *J. A.*, 1858, I, 249). — Sur la mission d'Ascelin, sa chronologie, les maladresses diplomatiques de ce personnage et le mauvais accueil que lui fit Baiju, cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. de l'Orient Chrétien, 1924, 3-4 (1926), 307-314. Ascelin, menacé de mort par Baiju, fut mieux traité à la suite de l'arrivée de l'envoyé spécial du grand-khan, Aljigidäi (juillet 1247). Baiju renvoya finalement Ascelin au Pape, en le faisant accompagner de deux chrétiens, sujets mongols, Aï-bäg et Särgis.

1. Le 22 juillet 1249 d'après Abu 'l-Faraj. Cf. Barthold, art. *Bâtû-khân*, Encycl. de l'Islâm, I, 700.

2. اوغول قيميش. — 斡兀立海迷失 Wo-wou-li Hai-mi-che.

3. Cette mission fut provoquée par l'arrivée auprès de saint Louis, alors à la Croisade, de soi-disants ambassadeurs mongols qui prétendirent que le grand-khan Güyük était sur le point de se faire baptiser. Oġul Ġaimiš reçut comme un tribut les présents du roi de France et manda à celui-ci d'avoir à se soumettre plus explicitement.

4. شيرامون, 失烈門 Che-lie-men. Cf. sur l'étymologie de ce nom l'hypothèse de M. Pelliot : Širämön = Šlemun, forme iranisante de Salomon? (*J. A.*, 1914, I, 498).

5. Lecture de M. Pelliot (*T'oung pao*, 1914, 628). — Dans Rašîd al-Dîn, سيورقوقتنى بيكى. En chinois : So-lou-hou-t'ie-ni 唆魯忽帖尼. Plan Carpin l'appelle Seroctan. Soyorġaḳtani-bägi était fille de J̌akambu, frère du Oṅ-ḫân Ṭoġril, dernier roi des Keräit.

qui convoitait le pouvoir pour son propre fils, Moṅka. Elle se heurta surtout à l'hostilité du khan de Ḳipčaḳ, Batu, que Güyük avait offensé. Batu, qui, comme membre le plus âgé de la famille gengiskhanide, exerçait en cas d'interrègne une sorte de présidence morale, prit parti pour Moṅka et le fit désigner d'abord dans une assemblée restreinte, composée de ses partisans, et tenue à Alâ-ḳamâḳ, dans l'Alatau, puis élire solennellement, malgré l'opposition de la maison d'Ögödäi[1], dans un ḳuriltai réuni dans la région des sources de l'Onon et du Kérulèn, le 30 juin ou 1er juillet 1251[2]. Širämön, le prétendant évincé, organisa avec d'autres Ögödaïdes un complot contre le nouveau grand khan, mais ce complot fut découvert et Moṅka fit périr Širämön et Oġul Ġaimiš. L'empire passa ainsi de la lignée d'Ögödäi qui le possédait depuis la mort de Gengis-khan (1229-1251), à la lignée de Tului.

On n'osa faire périr avec Širämön l'autre prince ogodaïde, Ḳaidu, que protégeait peut-être le souvenir de sa campagne de Pologne. On lui laissa un fief à Almâliġ (Kulja) sur l'Ili. Maigre compensation pour qui perdait l'empire. De fait, Ḳaidu ne se résigna jamais à sa déchéance. Il devait, par la suite, susciter de terribles embarras à la Maison de Tului.

Moṅka[3] (en turc Mängü[4]) (1251-1259) fut un souverain

1. Et aussi de la maison de Čaġatai : « Les fils et les petit-fils de Čaġatai et d'Ögödäi ou bien n'avaient pas du tout paru à l'assemblée d'Alâ ḳamâḳ ou bien l'avaient quittée avant le règlement de l'affaire. Lorsqu'ils connurent la décision prise par cette assemblée, ils refusèrent catégoriquement d'y donner leur adhésion » (Barthold).

2. Ce kuriltai fut réuni sur l'ordre de Batu par son frère Berké qui le dirigea comme membre présent le plus âgé de la famille gengiskhanide. Le chroniqueur arménien Kirakos, qui écrivait vers cette époque, donne bien l'impression des contemporains quand il nous parle de Batu comme d'un faiseur de rois : « Les princes de sa famille reconnaissaient sa suprématie et celui d'entre eux qui montait sur le trône et qui prenait le titre de khan, avait besoin de son assentiment. » (*J. A.*, 1858, I, 457).

3, Mongol : Moṅka, d'où transcription persane : مونكا. En *chinois :* 蒙哥 Mong-ko.. — Du mongol *möṅkä* = « Éternel », appellation de la divinité, comme synonyme de Tängri, le Ciel divinisé. Nous

fort remarquable. Sans rien abdiquer du caractère de sa race, il donna à son empire des cadres administratifs solides et en fit vraiment un grand État régulier. Pour se rapprocher de la Chine, il transporta sa résidence de Ḳaraḳorum à Chang-tou[1] (K'ai-p'ing), sur la frontière de la Mongolie Orientale et du Tche-li (1257). Élevé par une mère nestorienne, il prit pour chancelier un nestorien, le keräit Bolġai[2]. Mais il favorisa également le Bouddhisme et le Taoïsme[3]. En 1255, il assista à une conférence contradictoire entre le moine bouddhiste Na-mo et des bonzes taoïstes[4]. En 1256, une sorte de concile bouddhique se tint à sa cour, à Ḳaraḳorum. « Toutes ces religions, disait-il à Rubruck, sont comme les cinq doigts d'une même main. » Mais aux bouddhistes il disait que le Bouddhisme est la paume de la main dont les autres religions sont les doigts[5]. Au reste, il employait tous les cultes à ses fins poli-

donnons l'orthographe *moṅka* sans lettres mouillées, conformément au texte de la missive de Güyük au Pape, publiée par M. Pelliot, *Rev. de l'Or. chrét.*, 1922-23. Cf. aussi Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie Centrale*, J. A., mars-avril 1913, 451, § 1 : *Mängü et Möngkä* (*Moṅka*). — 4. D'où autre transcription persane : منكو.

1. 上都.

2. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 629. M. Pelliot fait observer que Bolġai succédait comme ministre à deux autres nestoriens, Ḳadaḳ et Činḳai, — ce dernier également keräit —, que Moṅka avait fait mettre à mort parce qu'ils l'avaient combattu lors de son avènement.

3. Dès 1251-1252, Moṅka nomma auprès de sa personne un chef de l'Église taoïque et un « Maître du Royaume » bouddhiste. Le premier fut le moine Li Tche-tch'ang 李志常. Le second fut un lama « des pays d'Occident » nommé Na-mo 那摩. A cette époque Li Tche-tch'ang notamment jouissait de toute la faveur du souverain. Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie*, T'oung pao, 1904, 364, 374.

4. Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoise*, T'oung pao, 1904, 367, 383. — Bazin, *Recherches sur... les ordres religieux chinois*, J. A., 1856, II, 138.

5. Il semble qu'après avoir tenu la balance égale entre les bouddhistes et les taoïstes, Moṅka finit par pencher en faveur des premiers, surtout après le « colloque » de 1255, à Ḳaraḳorum, où les taoïstes furent convaincus de propager des apocryphes qui dénaturaient les

tiques[1]. Dans ce but, il donna pour chef aux bouddhistes le bonze K'ai Yuan, et aux taoïstes un personnage également dévoué aux intérêts mongols.

Moṅka fut en rapports avec la Chrétienté. Ce fut lui qui reçut le franciscain Guillaume de Rubruck ou Rubruquis, envoyé chez les Mongols par saint Louis. Rubruck, parti de Constantinople le 7 mai 1253, gagna, par la mer Noire et la Crimée, la résidence de Batu, khan de Ḳipčâḳ, sur la Basse-Volga. (Notons que le fils de Batu, Sartâḳ[2], se montrait favorable au Christianisme et passait même pour chrétien[3].) Batu envoya son hôte à Moṅka. Rubruck franchit donc l'Oural, passa par Ṭalâs, Balâsâġûn, Ṭokmaḳ, l'Ili et l'Emil, et arriva au camp de Moṅka, qui lui donna audience le 4 janvier 1254. Il se rendit de là à Ḳaraḳorum (5 avril 1254). Dans cette ville ou auprès de Moṅka, il rencontra plusieurs Occidentaux, notamment une Lorraine, Pâquette de Metz,

origines bouddhiques. A la suite de cette controverse, un édit du monarque mongol ordonna d'expurger les ouvrages incriminés (Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie*, T'oung pao, 1904, 374-383).

1. Les anciens Mongols semblent avoir toujours été fort éclectiques en matière religieuse. Le fond de leur religion était sans doute un chamanisme plus ou moins mêlé de bouddhisme, avec des éléments empruntés aux croyances chinoises et iraniennes. Les principaux noms de la Divinité étaient chez eux le *Tängri* ou *Tägri* c.-à-d. le Ciel divinisé à la manière chinoise (cf. *ch.* T'ien), puis les *Burḫan*, c'est-à-dire les différents buddha et bodhisattva, et enfin *Ḫormusda*. — Ce dernier nom, qui dérive de celui de l'Ormuzd perse, avait été transmis aux Mongols par les Uiġur et aux Uiġur par les Sogdiens. Ayant à désigner le dieu bouddhico-brahmanique Indra, les Sogdiens lui avaient tout naturellement appliqué l'appellation d'Ormuzd. Le « Ḫormusda » mongol représente donc le dieu du Ciel Indra. — Sur le chamanisme mongol, cf. A. V. Anochin, *Materialen zum Schamanismus bei den Altaiern*, Publ. du Musée d'Anthrop. et d'Ethnog. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, Léningrad 1924 (C. R. de N. Poppe, in *Asia Major*, II, 2, p. 363).

2. سرتاق. ou سرطاق.

3. Rubruck met en doute que Sartâḳ ait reçu le baptême, mais ce fait est affirmé par diverses sources syriaques et arméniennes (notamment par le chroniqueur arménien Kirakos, généralement si bien renseigné — *J. A.*, 1858, I, 459). — Cf. Barthold, article *Berke*, Encycl. de l'Islam, I, 725.

et un orfèvre parisien, Guillaume Boucher[1]. Il quitta Ḳarâ-ḳorum le 18 août, repassa par chez Batu, sur la Volga (septembre), traversa le Caucase par Derbend (novembre), l'Arménie, la Cappadoce, et fut de retour à Saint-Jean-d'Acre le 15 août 1255. La lettre qu'il rapporta à saint Louis de la part de Moṅka, était une sommation d'avoir à se soumettre : « Tel est le commandement du Dieu Éternel. Il n'y a qu'un Dieu au ciel et qu'un souverain sur la terre, Činggiz-ḫan, fils de Dieu *(sic)* ». Et, « au nom du Dieu Éternel, et du Dieu de la terre, souverain des Mongols »[2], le grand-khan intimait au roi de France l'ordre de faire acte de vassalité.

Peu après, Moṅka reçut la visite de Héthum Ier, roi de Petite Arménie (Cilicie). Héthum se rendit d'abord à Kars, auprès de Baiju, commandant de l'armée mongole de Perse (1253)[3] ; de là, par le pas de Derbend, il atteignit le camp de Batu sur la Volga ; il se rendit ensuite au camp de Moṅka près de Ḳaraḳorum, et fut reçu en audience le 13 septembre 1254. Moṅka fit le meilleur accueil à ce fidèle vassal et lui donna un diplôme de protection[4] pour lui et son royaume[5].

1. Cf. Communication de M. F. de Mély à l'Acad. des Inscript., 20 mars 1925. Notons aussi la grande discussion religieuse que Rubruck soutint en public, à Ḳaraḳorum, le 30 mai 1254, veille de la Pentecôte, devant trois arbitres désignés par Moṅka. L'un de ces arbitres était nestorien, le second musulman, le troisième bouddhiste. Rubruck se plaça sur le terrain du théisme, lia partie avec les nestoriens et les musulmans et s'attaqua au Bouddhisme qui était, en fait, son principal adversaire. Quant au nom de *Tuinan*, *Tuin*, sous lequel lui et les autres missionnaires occidentaux désignent les moines bouddhistes, ce mot doit venir du chinois *tao-jen*, « les hommes de la route », ou « de la voie », désignant les *çramaṇa*.

2. Comparez la formule du moine Hethum : « Changius Can, empereor par le comandement de Dæu » (*Recueil des historiens des Croisades, Documents Arméniens*, II, p. 148-150, texte de « Hayton », *La flor des estoires de la Terre d'Orient*, édition Kohler, 1906).

3. Pendant l'hiver l'armée mongole campait dans la plaine de Muġan, près du confluent de l'Araxe et du Kur. En été elle gagnait les pâturages de montagne (Pelliot, *Rev. Orient chrétien*, 1924, 3-4, 1926, p. 301.)

4. Ces diplômes d'investiture ou de protection se nommaient en turc yarliġ يرلغ et en mongol jarliḳ.

5. Voir dans la chronique arménienne de Kirakos (*J. A.*, 1858,

Héthum quitta la cour mongole le 1er novembre ; passa par Bešbâliġ (Gučen), Almâliġ (Ḳulja) et, par l'Âmû-daryâ et la Perse, rentra en Cilicie en juillet 1255.

Expéditions de Hülägü en Perse et de Ḳubilai en Chine.

Depuis la mort de Jalâl al-Dîn Mangubertî, les Mongols n'avaient pris aucune décision au sujet de la Perse. Ce grand pays n'avait d'autre gouvernement que celui des généraux envoyés de Ḳaraḳorum et souvent changés[1]. D'autre part, deux puissances indépendantes s'y étaient maintenues : au Mâzandérân, la secte des Ismâʿîlî ou « Assassins », maîtresse de plusieurs forteresses comme Âlamût ; à Baġdâd, en ʿIrâḳ ʿArabî, le petit domaine temporel du khalifat ʿabbâside. Moṅka résolut de supprimer ces derniers vestiges de la domination arabe et d'établir en Perse un gouvernement régulier. Il chargea de cette mission son frère Hülägü[2]. Hülägü quitta Ḳaraḳorum le 2 mai 1253[3]. Il traversa l'Âmû-

I, 463-473) l'itinéraire du roi Héthum et sa négociation avec Moṅka : « Mangu (Moṅka) lui remit un diplôme revêtu de son sceau et portant défense absolue de rien entreprendre contre sa personne ou ses États. Il lui donna aussi un diplôme qui affranchissait partout les églises ». Le moine Hethum (Hayton) affirme de même que Moṅka, sur la prière du monarque arménien, octroya des sauvegardes et privilèges aux églises et aux clercs, prit l'État et le peuple arméniens sous sa protection et promit d'envoyer en Asie Occidentale son frère *Haloon* (Hülägü) pour prendre *Baldach* (Baġdâd), détruire le Khalifat, son « mortel ennemi », et rendre la Terre Sainte aux chrétiens. (*Historiens Arméniens des Croisades*, II, 164-166).

1. Il est intéressant de noter que, depuis les fureurs de 1220, un rapprochement s'était déjà opéré entre les conquérants mongols et la population iranienne. L'exemple en est fourni par les aventures de l'historien persan J̌uwainî, l'auteur du *Taʿrîḫ-i J̌ihân-Kušâi*, qui, capturé à Ṭûs par le chef mongol Kül-Bulât, fut traité avec bienveillance par celui-ci, entra au service des Mongols, devint pour eux *ṣâḥib-dîwân* du Ḫorâsân et resta aux affaires jusqu'à sa mort (1253). Cf. article de Barthold in : *Encyclopédie de l'Islam*, I, 1100.

2. En *turc* et en *persan* : هولاكو *Hûlâgû*. En chinois : Hiu-lie-wou 旭烈兀 (ou Hiu-lie-lou). Cf. sur ce nom, Pelliot, *J. A.*, 1925, I, 236.

3. Cf. Rašîd al-Dîn, trad. Quatremère, p. 147.

daryâ en janvier 1256, reçut sur ses bords l'hommage des divers atâbeg de Perse, et entreprit aussitôt la destruction des Ismâʿîlî. Âlamût, la citadelle de la secte en Iran (nord-ouest de Ḳazwîn), capitula le 20 décembre. Hülägü envoya à son frère Moṅka le grand-maître des Assassins chargé de chaînes, mais le captif fut massacré en route. Il attaqua ensuite les ʿAbbâsides. Il prit Baġdâd[1] le 10 février 1258, fit périr le khâlife al Mustaʿṣim[2] et détruisit le khalifat. Il y a lieu de remarquer que le général mongol qui dirigeait avec Hülägü cette « croisade mongole » contre l'Islam était précisément un chrétien nestorien, le naiman Kit buḳa[3] D'autre part, Hülägü avait épousé une nestorienne, Doḳûz (ou Toḳûz) ḫâtûn[4], petite-fille du Oṅ-ḫân Ṭoġril (le « Prêtre Jean »?) dernier roi des Keräit, et cette princesse lui servait de conseiller politique. (Cf. Quatremère, éd. de Rašîd al-Dîn, p. 95 ; — d'Ohsson, III, 324)[5].

Comme on le verra ailleurs, Hülägü fonda en Perse un nouveau khanat mongol qui eut son centre en Âḏarbaïjân, dans la région de Tabrîz (Tauris), et qui dura de 1256 à 1334.

En même temps qu'il achevait la conquête de la Perse, Moṅka se préoccupa d'achever celle de la Chine en soumettant l'empire ñational chinois des Song qui occupait le sud de ce pays. Sous le règne d'Ögödäi, les Mongols, on l'a vu, avaient enlevé aux Song le Sseu-tch'ouan (1237-1238), mais toutes leurs tentatives pour pénétrer jusqu'à la capitale

1. Baġdâd = en chinois Pa-ha-t'a 八哈塔 ou Pao-ta 報達.
2. المستعصم (1242-1258).
3. كيتبوغا ou كتبغا ou كيتبوقه.
4. دوقوز خاتون ou توقوز خاتون.
5. Nous n'avons pas à évoquer ici les conséquences mondiales de la destruction du Khalifat par les Mongols. Le sujet sera traité par nous dans un autre ouvrage. Contentons-nous de rappeler qu'on trouve la version mongole (tout au moins mongole-musulmane) de l'événement dans Rašîd al-Dîn (édition Quatremère, p. 229-307), la version arabe dans Abu'l-Fidâ' (*Historiens des Croisades, Hist. orientaux*, I, 136) et la note arménienne dans Kirakos (*Journal Asiatique*, 1858, I, 487-492).

Song, Hang-tcheou ou Lin-ngan au Tchö-kiang, avaient échoué contre la ligne du Yang-tseu. Les hostilités avaient été ensuite suspendues sous le règne de Güyük. Moṅka, dès son avènement, reprit le projet d'Ögödäi. Mais au lieu d'attaquer l'empire song de front, par le Yang-tseu, il le tourna. Son frère, Ḳubilai[1], à qui il avait donné en fief le Chen-si et le Ho-nan, fut chargé d'envahir le Yun-nan (1252)[2]. Cette province était, depuis le VIIIe siècle, le siège d'un royaume non-chinois, de race thaï, le royaume de Nan-tchao[3] ou de Ta-li[4] qui, sous les derniers T'ang, avait résisté à toutes les forces du Céleste Empire[5]. Ḳubilai mit fin à l'antique indépendance yunnanaise et, en 1253, annexa le pays à l'empire mongol[6]. Du Yun-nan, le général mongol Uryaṅḫadai[7], fils du grand Sübötäi, poussa même un raid jusqu'au Tonkin où il alla piller Hanoi (1257). Uryaṅḫadai, conformément au plan convenu, remonta ensuite du Tonkin vers la Chine du Sud, prenant ainsi les Song à revers sur leur frontière méridionale. Il traversa le Kouang-si (prise de Kouei-lin) et vint assiéger au Hou-nan la ville de Tch'ang-cha. Ḳubilai lui-même passa le Yang-tseu et vint, au commencement de

1. 忽必烈.

2. On trouvera un récit clair de la compagne de Ḳubilai au Yun-nan dans Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie... d'époque mongole*, T'oung pao, 1905, 1. — *Nan-tchao ye che*, trad. Sainson, 109.

3. 南詔.

4. 大理.

5. Cf. ***supra***, p. 285, 287.

6. C'est seulement depuis cette époque que le Yun-nan fait partie de la Chine. Les Mongols conservèrent d'ailleurs la dynastie indigène, mais ils placèrent à côté d'elle des vice-rois gengiskhanides parmi lesquels Ügeči, هوكاچى 忽哥志, fils de Ḳubilai, 1267; Tuġluḳ, توغلوق, 脫忽魯, 1274, et Esen Temür اسن تمور 也先帖木兒, ce dernier fils d'Ügeči, 1280. — Sur la politique des Mongols au Yun-nan et la manière dont ils surent s'attacher les anciens rois de Ta-li devenus des auxiliaires fidèles, cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie*, T'oung pao, 1905, 7. — *Nan-tchao ye che*, trad. Sainson, 110-112.

7. اوريانكقداى. — 兀良合台 Wou-leang-ho-t'ai.

1259, assiéger l'importante cité de Wou-tch'ang[1], au Hou-pei. Il pressait la place lorsqu'il apprit la mort de son frère, le grand-khan Moṅka (1259). Il se hâta de conclure une trêve avec les Song et regagna le Tche-li.

§ 3. — L'empire mongol de Chine.

Avènement de Ḳubilai.

A la mort de Moṅka, ses deux frères, Ḳubilai (Ḫubilai[2]) (1214-1294) et Arïk-bögä[3], se disputèrent l'empire. Ḳubilai était gouverneur des provinces chinoises conquises (ancien royaume Kin) et chef des armées qui opéraient en Chine contre les Song. Il s'était entouré de conseillers chinois et ne rêvait qu'à faire souche d'une nouvelle dynastie céleste, continuatrice des Han et des T'ang. En face de ce mongol chinoisé, Arïk-bögä représentait le parti national vieux mongol.

Jusque-là, les grands-khans avaient été élus par des assemblées (*ḳuriltai*) de princes mongols, siégeant en Mongolie, sur l'Emil, à Ḳaraḳorum ou sur le Kérulèn, et où toutes les branches gengiskhanides étaient représentées. Ḳubilai rompit avec cette tradition. Déjà aussi Chinois que Mongol, il se fit élire grand-khan par sa propre armée, à Chang-

1. Sur cette cité historique, voir notice de Vissière, in Madrolle, *Chine du Nord*, 355, et Couvreur, *Géographie ancienne et moderne*, nº 1038, p. 131.

2. En mongol, chez Sanaṅ Secen, *Kh*ubilai Secen *khagh*an (*Secen*, prononcé « Setsen » = « le Sage »), — d'où restitutions Ḳubilai, et Ḫubilai, le *kh* mongol équivalant à la fois au *ḳ* et au *ḫ* arabes et au « h » initial chinois. — Transcription chinoise : 忽必烈 Houpi-lie, d'où restitution Houpilai. — Transcriptions persanes (suivant les divers ms. de Rašîd al-Dîn) : قوبیلای قاآن Ḳûbîlây Ḳaân, قوبلای قاآن Ḳûblây Ḳaân ou قبلای قاآن Ḳublây Ḳaân.

3. En mongol Arïk-bögä ; ce dernier mot, de *bögä*, « sorcier » (Pelliot). Distinguer *böga* « sorcier », *böka* « fort » et *buḳa*, « taureau »). — Transcription persane : اریق بوکا. — Transcription chinoise : 阿里不哥, A-li-pou-ko.

(Collection Henri Rivière).

Cavalier tartare sanglant son cheval,
détail du kakémono précédent.

tou (K'ai-ping), dans le nord du Tche-li (3e lune 1260). De son côté, Arïk-bögä fut proclamé grand-khan à Ḳaraḳorum ; il fut appuyé par le chef de la maison d'Ögödäi, Ḳaidu, qui régnait au Tarbagataï, et par un prince de la maison de Čaġatâi, Alġû ou Aluġû qu'il aida à s'emparer des Turkestans sur d'autres Čaġataides[1]. La lutte resta indécise en Mongolie, mais Ḳubilai eut la chance de voir Alġû se détacher d'Arïk bögä. Pris entre Alġû et Ḳubilai, Arïk-bögä dut se rendre (1264). Ḳubilai lui pardonna, mais le retint captif jusqu'à sa mort. A la suite de cette victoire, Ḳaraḳorum et la Mongolie reconnurent l'autorité de Ḳubilai.

Conquête de la Chine du Sud par Ḳubilai.

Débarrassé de ces compétitions familiales, Ḳubilai put reprendre la conquête de l'empire Song (alors gouverné par l'empereur Tou-tsong[2], 1265-1274). Les armées mongoles, dans cette guerre, furent conduites par deux grands capitaines, Bayan[3] — en chinois Po-yen[4] — et Arču[5], que secondait l'ingénieur uiġur A-li-hai-ya[6]. En 1268, Arču entreprit le siège des deux cités jumelles de Siang-yang[7] et de Fan-tch'eng[8], au Hou-pei. Ce siège, célèbre dans l'histoire chinoise, dura cinq ans (1268-1273). A la fin, A-li-hai-ya fit venir de Mésopotamie des ingénieurs musulmans, ʿÂla al-

1. Sur Orġâna, veuve de Ḳarâ Hûlâgû, petit-fils et successeur de Čaġatâi. Peu après d'ailleurs, Alġû se réconcilia avec Orġâna, l'épousa. et régna avec elle sur le « Čaġatâi ». Cf. p. 483, n. 9.

2. 度宗.

3. En mongol Bayan = riche, fortuné. Arabo-persan : بايان. — — Bayan vécut de 1237 à 1295.

4. 伯 (ou 巴) 顏 Po-yen, et quelquefois Pa-yen.

5. 阿朮 (A-chou). — آجو.

6. 阿里海牙. En turc, probablement Arïġ ḳaya (M. Pelliot).

7. La défense de cette ville était dirigée par l'héroïque Liu Wen-houan 呂文煥. Cf. Couvreur, *Géographie*, nº 1086 p. 137.

8. Défendue par le héros Fan T'ien-chouen 范天順.

Dîn de Mossoul[1] et Ismâʿîl de Ḥilla[2], ainsi que des machines de guerre, qui eurent raison de la résistance des assiégés[3]. Après la prise de ces deux places, Bayan et Arču descendirent le cours du Yang-tseu, soumettant le Ngan-houei, Nankin et Yang-tcheou. Toutes les armées mongoles convergèrent alors vers la capitale Song, Hang-tcheou (Lin-ngan), au Tchö-kiang. Le trône des Song se trouvait occupé par un enfant, Kong-tsong ou Kong-ti[4] (1275-1276). A l'approche des Mongols, l'impératrice régente prit peur et demanda à capituler. Bayan se fit remettre par elle une transmission de pouvoirs en règle, puis il envoya (25 février 1276) le petit empereur à Ḳubilai qui le traita avec humanité[5]. On mesure par là l'étape franchie par les Mongols depuis Gengis-khan. Dans l'intervalle de deux générations, ils s'étaient élevés au niveau des vieilles races civilisées.

Tout n'était pas fini cependant. Restait à soumettre la région cantonaise où s'étaient réfugiés les derniers princes Song. Mais la ville de Canton, citadelle de la résistance, fut prise par les Mongols en 1277[6]. De la race des Song il ne restait qu'un enfant de neuf ans, Ti-ping[7], que ses fidèles proclamèrent empereur à bord de la flotte chinoise, mouillée d'abord près de l'îlot de Kang-tcheou[8], puis près de l'îlot du Yai-chan, au large de la baie de Canton : le 3 avril 1279

1. علا لدين. — Transcr. chinoise 阿老瓦丁 A-lao-wa-ting.

2. اسماعيل. — Transcr. chinoise 亦思馬因 Yi-sseu-ma-yin.

3. On sait que Marco Polo attribue la construction de ces machines à son père et à son oncle (éd. Pauthier, II, 470-476).

4. 恭宗 ou 恭帝.

5. Marco Polo, éd. Pauthier, II, 460. Cf. Moule, *Hang-chou to Shang-tu*, T'oung pao, 1915, 393.

6. Repris presque aussitôt par les Chinois, Canton fut définitivement soumis la même année 1277 par les Mongols.

7. 帝昺.

8. M. H. Imbert identifie Kang-tcheou avec l'île du territoire français de Kouang-tcheou-wan. Cf. *T'oung pao*, oct. 1924, 273.

cette flotte fut détruite par l'escadre mongole, et le dernier des Song périt dans les flots[1].

Pour la première fois dans l'histoire, la Chine tout entière tombait au pouvoir d'un conquérant étranger. Ḳubilai put réaliser le constant objectif de sa politique : devenir un véritable Fils du Ciel, faire de l'empire mongol un empire chinois. Depuis 1264, il avait transporté sa capitale de Chang-tou à Pékin, qu'il appela Ḫânbaliġ ou Ḫânbaliḳ (la ville du khan)[2]. Les Song une fois disparus, il devenait le maître légitime de l'empire. Sa dynastie, qui prit le nom de dynastie *Yuan* 元 (1280-1368), n'aspira plus qu'à continuer les XXII dynasties nationales qui, depuis l'époque archaïque, s'étaient succédé sur le trône chinois.

Expéditions mongoles au Japon, en Indochine et à Java.

Devenu empereur de Chine, Ḳubilai réclama l'hommage des autres États de l'Extrême-Orient, que la politique traditionnelle chinoise considérait à tort ou à raison comme des satellites naturels.

La Corée, bien qu'occupée militairement par les Mongols, avait été jusque-là en état de rébellion permanente. Le roi de Corée Ko-tjong[3] retiré dans l'îlot de Kang-hoa, en

1. Cette lutte suprême fut illustrée du côté des Song par l'héroïsme de leur amiral, Tchang Che-kie 張世傑.

2. En persan : خان بالیق —. Pékin, à l'époque des Kin, était connu sous le nom de *Tchong-tou* 中都 (« Capitale Centrale »), ainsi que sous son ancien nom de *Yen-king* 燕京. En 1267 Ḳubilai construisit au N.-E. de l'ancienne ville une ville nouvelle, emplacement du Pékin actuel, et qu'il appela en 1271 *Tai-tou* 大都 « Grande Capitale ». C'est cette ville nouvelle qui est le Ḫânbaliġ historique. Elle devint la résidence d'hiver des souverains mongols, tandis que Chang-tou (K'ai-p'ing) restait leur villégiature d'été. Cf. notice de Vissière, in : Madrolle, *Chine du Nord*, p. 8-10 (avec 3 plans historiques de Pékin), et pour Chang-tou, *ibid.*, p. 243. — Bretschneider, *Recherches... sur Pékin*, Cartes III, p. 52 et V, p. 84.

3. 高宗 (1213-1259). Cf. P. Demiéville, in : *B. E F. E. O.*,

LIBRARY
FLORIDA STATE UNIVERSITY
TALLAHASSEE, FLORIDA

face de Seoul, dirigeait de là la résistance. A la fin de son règne, il se décida pourtant à envoyer son fils en otage au grand-khan Moṅka (1258). Dès son avènement, Ḳubilai envoya le jeune prince régner en Corée. Ce nouveau roi, Wen-tjong[1], reçut le titre de *tch'eng-siang de gauche* et la main d'une fille de Ḳubilai[2]. La Corée fut dès lors une vassale docile[3].

Ḳubilai jeta ensuite les yeux sur le Japon, qu'il somma de se reconnaître également vassal. Le *shikken* (régent) Hôjô Tokimune[4] qui gouvernait le Japon (1251-1284) ayant obstinément refusé l'hommage demandé (1268, 1271), Ḳubilai envoya contre l'archipel une flotte de 150 vaisseaux avec un corps expéditionnaire qui s'embarqua sur la côte sud-est de la Corée, ravagea Tsushima et Ikishima et aborda dans la baie de Hakozaki, au Chikuzen, près du détroit de Shimonoseki, dans l'île Kyûshû (1274). Mais les *daymyô* de Kyûshû, retranchés dans Mizuki, offrirent une si vigoureuse résistance qu'après une surprise passagère, due aux armes à feu chinoises, ils forcèrent l'envahisseur à se rembarquer. En 1276, nouvelle sommation de Ḳubilai, nouveau refus de Hôjô Tokimune. En juin 1281, Ḳubilai après une assez longue préparation envoya contre

1924, 1-2, p. 195, n. 5. Le roi Ko-tjong était inspiré dans sa politique de résistance aux Mongols par son ministre Tch'eû Ou, dernier représentant d'une famille de maires du palais héréditaires qui exerçait le pouvoir depuis 1196 (Courant).

1. 元宗 (1259-1274).

2. A partir de ce mariage, note M. Courant, « la Corée ne fut plus qu'une province sous des rois indigènes. Ceux-ci, mariés à des Mongoles, fils de mères mongoles, conseillés par des résidents mongols, étaient, au bon plaisir du khan, appelés à Pékin, exilés, déposés. Ils parlaient la langue, portaient le costume des Yuan, ils n'avaient plus rien de coréen ».

3. Rappelons que la dynastie régnante en Corée était celle de Korye (918-1392) qui a donné son nom au pays. La capitale était Kai-syeng 開城 (japonais Kai-jô), ou Song-to, à 150 *li* au N. W. de Seoul. Cf. Hulbert, *Hist. of Korea*, I, 209 et sq. — *Ibid.*, I, 214-226 pour le rôle de la Corée dans l'invasion du Japon par Ḳubilai.

4. 北條時宗.

le Japon une armada plus puissante, portant, dit-on, 45.000 Mongols et 120.000 Sino-Coréens qui débarquèrent à Kyûshû, dans la baie de Hakozaki et sur les îlots de Takashima et de Hirado, au Hizen. Mais toutes les attaques se brisèrent devant l'héroïsme nippon, et le 15 août 1281 un typhon détruisit l'escadre mongole. L'armée mongole, coupée de ses bases, fut prise ou détruite[1].

Ḳubilai ne fut pas beaucoup plus heureux en Indochine et dans l'Insulinde. L'Indochine était alors partagée entre quatre États : l'Annam (Tonkin et nord de l'Annam actuel), le Čampa (centre et sud de l'Annam actuel), le Cambodge, et la Birmanie avec le Pégu. En 1280, le roi de Čampa, intimidé par les ambassadeurs de Ḳubilai, accepta le protectorat mongol. Des commissaires impériaux vinrent prendre possession du pays, mais un soulèvement populaire les chassa (1281-82)[2]. Le général mongol Sögätü (*ch.* So-tou)[3] s'embarqua alors avec une petite armée à Canton et débarqua au Čampa (fin 1282). Il prit la capitale čame, Cha-ban, près de Binh-dinh (1283), mais il ne put venir à bout de la résistance des habitants, et, en présence des épidémies qui décimaient son armée, il évacua le pays.

Cet échec était dû en partie aux Annamites qui avaient refusé le passage par terre à l'armée mongole. La nouvelle expédition que Ḳubilai envoya en Indochine prit donc la route de terre par le Yun-nan et le Tonkin (1285). Elle était commandée par le fils même de Ḳubilai, Toġon ou Toġan[4], qui occupa Hanoi, tandis que Sögätü, débarqué

1. Cf. Murdoch and Yamagata, *History of Japan*, I, 491-592 (bonne carte historique). — Voir les peintures japonaises de cette guerre, in : *Kokka*, nos 371-379 (1921) : Shizuya Fujikake, *On the scroll painting of the Mongol invasion*; et le récit de l'invasion dans le *Taiheiki*, passage traduit par W. G. Aston, *Littérature Japonaise*, trad. H. D. Davray, p. 170.— Récit très vivant in : Yamada, *Ghenko, the mongol invasion of Japan*, L. 1916. (Cartes historiques, p. 178 et 182, et bibliographie des sources et des ouvrages japonais, p. 269). — 2. Cf. G. Maspero, *Hist. du Champa*, T'oung pao, 1911, 462. — 3. 唆都 ou So-to 索多. Cf. Pelliot, *B. E. F. E. O.*, II, 140, et *Cours* (Coll. d. France), 13 déc. 1926. G. Maspero, *T. P.*, 1911, 457. — 4. طوغان. — Étymologie discutée. En turc *ṭuġan*, *ṭukan* ou

sur la côte čame avec une autre armée mongole, remontait par le Nghê-an et le Thanh-hoa et y prenait les Annamites à revers sur leur front méridional. Mais les chaleurs de l'été forcèrent Toġon à rentrer au Yun-nan. Sögätü, isolé, fut surpris à Tay-kiêt et massacré avec tous les siens. En 1287 Ḳubilai renvoya Toġon au Tonkin avec une armée plus forte. Toġon occupa de nouveau Hanoi, mais fut surpris par les Annamites et contraint à une retraite précipitée. Toutefois, à peine rentré en possession de sa capitale, le roi d'Annam, Trân Nho'n-tôn, jugea prudent de se reconnaître vassal de Ḳubilai (1288)[1]. Le roi de Čampa en agit de même.

En Birmanie (*chinois* : Mien[2]), les Mongols s'étaient emparés dès 1277 du défilé de Bhamo qui leur ouvrait la vallée de l'Irawaddy. En 1287, ils descendirent ce fleuve jusqu'à Pagan[3], la capitale birmane, qu'ils pillèrent[4]. En

tuġan = faucon. En mongol *toġon* = chaudron. Si l'étymologie était (?) *tuġan*, le mot n'en est pas moins devenu dans l'orthographe et la prononciation mongoles toġon (*toghon*) et c'est toujours ainsi que l'écrit Sanaṅ Secen. — Transcription chinoise habituelle : T'o-houan 脫歡.

1. Le roi d'Annam refusa cependant d'aller en personne rendre hommage à Ḳubilai. Celui-ci retint donc prisonnier son envoyé Dao-tu Ki (1293). Mais le grand-khan Temür, successeur de Ḳubilai, accorda à son avènement une amnistie générale aux anciens « vassaux rebelles » (1294). A la suite de la réconciliation ainsi acquise, le roi d'Annam, Tran Anh-tôn 陳英宗 se plaignit de ce que les invasions mongoles aient détruit les bibliothèques annamites. Il demanda en conséquence un nouvel exemplaire du canon bouddhique que Temür s'empressa de lui envoyer (P. Demiéville, *B. E. F. E. O.*, 1924, 1, 215). Cf. *infra*, p. 608-609.

2. Mien 緬 ou Mien-tien 緬甸.

3. 蒲甘.

4. L'invasion mongole a laissé des traces dans les fresques de la grotte bouddhique de Kyanzittha, à Pagan : une fresque représente deux Mongols, l'un assis, tenant un faucon sur le poing, l'autre tirant une flèche. On trouve dans la même grotte des peintures de croix, sans doute dues à des soldats mongols nestoriens. (L. Finot, *B. E. F. E. O.*, t. XXII, 1922, p. 207).

1297, le roi de Pagan, Kyozwa, pour arrêter leurs ravages, se reconnut vassal de Ḳubilai. En 1300, les Mongols intervinrent encore en Birmanie pour rétablir l'ordre entre les petits chefs shâns qui se disputaient la succession des rois de Pagan[1]. L'emprise des Mongols s'étendit jusqu'au Cambodge. En 1296, le successeur de Ḳubilai, Temür Öljäitu, envoya dans ce pays une ambassade dont fit partie Tcheou Ta-kouan[2] qui nous a laissé une relation de son voyage, le *Tchen-la fong t'ou ki*[3]. Même, à partir de 1294, les deux royaumes thai (siamois) de Xieng-mai (autre nom : « Lan-na ») et de Sukhôdaya (Sukhotai) (*chinois*, respectivement : « Pa-pe » et « Sien ») firent acte de vassaux[4].

Enfin, comme on l'a vu plus haut, Ḳubilai envoya en 1292-1293, une expédition de Canton à Java[5]. Le principal souverain javanais était le roi de Kĕdiri. Les Mongols le battirent près de Maǰapahit, grâce à l'aide d'un autre chef javanais, nommé Radem Vijaya[6], et prirent sa capitale, Kĕdiri ou Daha[7]. Mais Radem Vijaya se retourna ensuite contre eux et les força à se rembarquer (cf. *supra*, p. 159).

1. Cf. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, B. E. F. E. O., 1909, 633-680. — G. E. Harvey, *History of Burmah*, Londres 1925, p. 64-69.

2. 周達觀.

3. 眞臘風土記 ; Tcheou Ta-kouan, *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, trad. Pelliot, B. E. F. E. O., 1902, 123.

4. Cf. Pelliot, *Deux itinéraires...* B. E. F. E. O., 1904, 242. — Coedès, *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, J. A., 1920, I, 242. Le roi de Sien (= Siam, ici Sukhodaya) qui en 1294 envoya une ambassade en Chine est le célèbre Râma Kamhêṅ. Cf. *infra*, p. 590.

5. Sous le commandement de Che Pi 史弼 ou T'a-la-houen 塔剌渾 qui s'était déjà signalé dans l'armée de Bayan, au siège de Siang-yang. Cf. Krom *Hindoe-javaansche Geschiedenis*, 352-359.

6. Dans le *Yuan che*, ce prince est connu sous le nom de T'ou-han Pi-chö-ye 土罕必闍耶 = Tuwan Vijaya (Pelliot).

7. Intimidé, le roi de Malâyu, à Sumatra, se reconnut aussi tributaire (Ferrand, *L'Empire sumatranais...*, p. 231, alias 175).

Ḳubilai et Ḳaidu.

Ces échecs ou ces demi-échecs ne ternirent pas la gloire de Ḳubilai. Insuccès coloniaux qui, — sauf pour le Japon et pour Java, — n'empêchèrent pas les souverains indigènes de se reconnaître tributaires. Beaucoup plus sérieuse pour Ḳubilai était sa lutte contre les princes mongols rebelles. Depuis qu'il s'était transformé en empereur chinois, l'opposition des vieux Mongols n'avait pas désarmé. Elle s'était d'abord incarnée dans Arïk-bögä. Arïk-bögä une fois vaincu, elle fut dirigée par Ḳaidu[1], chef de la maison d'Ögödäi.

Réduit depuis la chute des Ogodaïdes (1251) à son apanage du Tarbagataï et de la Dzoungarie actuelle, Ḳaidu, qui avait pu, un moment, espérer l'empire, ne se résignait pas à sa déchéance. Il commença par attaquer ses cousins, les khans du Turkestan, issus de Čaġatâi[2]. Entre 1267 et 1269, il vainquit le khan de Čaġatâi, Burâḳ[3], lui enleva l'Ili et la Kachgarie et ne lui laissa que la Transoxiane. Les successeurs de Burâḳ ne furent que les vassaux de Ḳaidu qui les nommait ou les déposait à son gré. Dès lors maître de l'Asie Centrale, Ḳaidu attaqua Ḳubilai. En 1277 il défit et captura près d'Almâliġ un des fils de Ḳubilai, le prince Nomoḳan[4], et menaça Ḳaraḳorum. Repoussé par Bayan, il revint à l'attaque en 1287, tandis qu'un de ses alliés, Nayan[5] qui descendait du frère de Gengis-khan, Juči Ḳasar ou Ḥasar, prenait les armes en Mandchourie. Mais Ḳubilai vainquit et tua Nayan sur le Leao-ho et ses lieutenants chassèrent encore une fois Ḳaidu de la Mongolie (1288).

1. *Persan :* قايدو. — En chinois 海都 Hai-tou.

2. Voir plus bas, p. 480 et sq.

3. براق.

4. نومو قان. En chinois 捺那 (ou 諾) 木罕 No-mou-han.

5. نايان —. En chinois 乃顏 Nai-yen. On sait que ce prince était nestorien. Cf. *M. Polo*, éd. Pauthier, p. 247, 248.

Le successeur de Ḳubilai, son petit-fils Temür Öljäitu[1] (1295-1307), en finit avec Ḳaidu. En 1301, le prétendant ogodaïde fut vaincu par les Impériaux près de Ḳaraḳorum et mourut. Son fils Čäpär[2] et le khan de Čaġatâi, Duâ (Duwâ)[3], que Ḳaidu avait tenu dans une étroite sujétion, firent la paix avec Temür (1303). Peu après, Duâ, d'accord avec Temür, attaqua Čäpär. Pris entre deux adversaires, celui-ci dut se rendre à Duâ (*c.* 1306).

Gouvernement de Ḳubilai. — Politique mongole et politique chinoise.

La politique de Ḳubilai est double : mongole et chinoise. Au point de vue mongol, il maintint intégralement le principe (sinon la réalité) de l'unité morale de l'empire gengiskhanide. Khan suprême, dépositaire de l'autorité de Gengis-khan et de Moṅka, il ne cessa de réclamer l'obéissance des grands apanages gengiskhanides, devenus autant de khanats autonomes. Pour imposer cette obéissance aux maisons d'Ögödäi (Ḳaidu) et de Čaġatâi, il n'hésita pas à faire la guerre. Quant à la Perse où régnait son frère Hûlâgû[4], c'était simplement pour lui une province extérieure de l'Empire. Les khans de Perse, Hûlâgû[4] (1256-1265), Abâḳâ ou Abaġâ[5] (1265-1281) et Arġûn[6] (1284-1291) furent à ses yeux de simples *îlkhâns* ou khans subalternes, « des

1. En persan اولجاتمور ou اولجاتیمور —. En chinois 帖(ou 鐵)木兒 T'ie-mou-eul. Noter qu'en mongol, *temür*=fer, et *öljäitü* (transcr. arabe *oljaitu*)=béni, comblé de bénédictions.

2. Transcription persane : چاپار = Čâpâr ; chinois 察八兒 Tcha'-pa-eul.

3. دوا.

4. *Persan :* Hûlâgû. هولاکو. Mongol : Hülägü.

5. ابلقا ou ابقا ou ابغا —. En chinois : A-pa-ha 阿八哈. Cf. Quatremère, éd. de Rachid ed-din, p. 13.

6. ارغون. En chinois : A-lou 阿魯. Quatremère, p. 77, note 95

gouverneurs d'un rang élevé » qui recevaient de lui l'investiture et restaient en étroit contact avec lui[1]. Possesseur de la Chine, suzerain théorique du Turkestan et de la Russie mongole, suzerain effectif de l'Iran, Ḳubilai, selon la remarque de Marco Polo[2], fut vraiment « le grant Sires », « le plus puissant homme de gens et de terres et de trésors qui onques fust ou monde, du temps de Adam jusques aujourd'hui »[3].

Héritier de Gengis-khan dans tout le reste de l'Asie, Ḳubilai fut en Chine le continuateur fidèle des XXII dynasties. « Grand-khan » partout ailleurs, il se montra ici un authentique Fils du Ciel. Son administration réparatrice effaça les maux d'un siècle de guerres. Après la défaite des Song, non seulement il conserva les institutions et les cadres administratifs de la dynastie tombée, mais il mit toute son application à obtenir le ralliement personnel des fonctionnaires en place. Après la conquête du sol il réussit celle des esprits, de sorte que son plus grand titre de gloire ne fut pas d'avoir soumis la Chine, mais de l'avoir pacifiée.

La question des communications, si importante pour l'administration et le ravitaillement de l'immense empire, fut l'objet de la sollicitude de Ḳubilai. Il fit remettre en état les routes impériales, les fit ombrager d'arbres et y éleva de distance en distance des caravansérails ; plus de 200.000 chevaux, répartis entre les différents relais, furent affectés au service des postes impériales. — Pour ravitailler Pékin, Ḳubilai fit remettre en état et acheva le Grand Canal

1. Remarquons en effet que jusqu'à Ġâzân les princes mongols de Perse se contentèrent du titre d'*îlkhân*, c'est-à-dire de « khans subalternes » ou « khans de tribu », les seuls *khans* véritables étant à leurs yeux leurs cousins et suzerains, les grands-khans de Pékin. Blochet, *Introd. à l'hist. des Mongols de Rashîd ad-dîn*, p. 224. — Barthold, art. *Hûlâgû*, Encycl. de l'Islâm, II, 353.

2. Ed. Pauthier, p. 236.

3. Voir la carte des possessions mongoles sous Ḳubilai, dans l'atlas de Shigeno et Kawada, *Shina Kyôiki Enkakuzu*, carte 17 et dans *Tôyô tokushi chizu* de Wataru Yanai, c. 18.

Impérial qui alla du Kiang-sou au Tche-li[1] et par lequel arriva à la capitale le riz de la Chine Centrale[2].

Pour lutter contre la famine, Ḳubilai remit en vigueur une partie de la législation étatiste de Wang Ngan-che. Des inspecteurs impériaux allèrent, chaque année, s'enquérir à travers toute la Chine de l'état des récoltes et de la situation alimentaire des populations. Dans les bonnes années, l'excédent des récoltes était acheté par l'État et emmagasiné dans les greniers publics. En cas de disette ou de hausse des prix, ces greniers étaient ouverts et les grains distribués gratuitement[3]. D'autre part, l'assistance publique fut réorganisée. Un édit de 1260 ordonna aux vice-rois de subvenir aux besoins des lettrés âgés, des orphelins, des malades et des infirmes. Un édit de 1271 institua des maisons d'hospitalisation. Des distributions de riz et de millet furent faites régulièrement aux familles nécessiteuses. Ḳubilai lui-même nourrissait chaque jour 30.000 indigents[4].

Dans les institutions des Song, Ḳubilai avait trouvé l'usage du *tch'ao*[5] ou papier-monnaie. Il le généralisa et en fit la base de sa politique financière[6]. En 1264, il promulgua un véritable édit du maximum, qui établissait la valeur en papier-monnaie de chaque marchandise. Son premier ministre des finances, le musulman Saiyid-i Ejell (Šams al-Dîn ʿOmar)[7] (1210-1279) maintint les émissions

1. Le Canal Impérial avait été commencé au VII[e] s. par Yang-ti, des Souei, qui en fit creuser la partie méridionale, de Hang-tcheou (Tchö-kiang) jusqu'au Houai-ho (Kiang-nan). Ḳubilai restaura cette partie et continua le percement du reste.

2. Marco Polo, éd. Pauthier, 346.

3. Marco Polo, 345.

4. *Ibid.*, 346.

5. 鈔, ou Ts'ien tch'ao 錢鈔. Le *Song che* fait remonter l'institution des billets de banque à 1154 A.D.

6. Note de Pauthier, in : Marco Polo, p. 319-323.

7. سيّد اجلّ, 賽典赤贍思丁烏馬兒. Sai-tien-tch'e Chen-sseu-ting Wou-ma-eul (cf. Vissière, in : *Mission d'Ollone, Recherches sur les Musulmans Chinois*, 1911, p. 28). Rappelons qu'une

dans des limites raisonnables[1]. Mais avec les ministres suivants, le transoxianais Aḥmed Fenâketî (*chinois* A-ha-ma)[2] et l'uiġur Saṅga (*chinois* Sang-ko)[3], les imprudences commencèrent[4]. Aḥmed et Saṅga pratiquèrent une politique d'inflation effrénée qui avilit rapidement le *tch'ao*. Pour trouver de l'argent ils eurent recours à des conversions répétées et à de lourds monopoles. Aḥmed, assassiné en 1282, fut dégradé posthumement par Ḳubilai; Saṅga fut condamné à mort pour malversations. Après la mort de Ḳubilai, il fallut (1303) renoncer à enrayer la baisse des émissions précédentes et fabriquer de nouveaux assignats qui se déprécièrent à leur tour.

Politique religieuse de Ḳubilai. — Bouddhisme et nestorianisme.

Ḳubilai fit preuve de la plus large tolérance envers tous les cultes[5]. Mais il favorisa particulièrement le Boud-

partie importante de cet ouvrage est consacrée au même personnage : *Documents sur le Seyyid Ejell*, par Vissière et Lepage, p. 20 à 203.

1. Ajoutons que dans les dernières années de sa vie (1274-1279) le Saiyid-i Ejell fut gouverneur du Yun-nan. Ses fils Nâṣîr al-Dîn († 1292) et Ḥusain lui succédèrent à la tête de la même province que cette dynastie de gouverneurs musulmans contribua à islamiser. Le Saiyid lui-même fit construire les deux premières mosquées du Yun-nan. Cf. Vissière, *Le Seyyid Edjell*, Rev. du Monde Musulman, vol. IV, nº 2, fév. 1908 —, Ch. B. Maybon, *B. E. F. E. O.*, 1908, 260. — *In* Mission d'Ollone, *Recherches sur les Musulmans chinois*, Vissière, *Études sino-mahométanes*, P. 1911, notamment pp. 25-35, 176-183. — 2. 阿合馬 احمد فناکتی. — 3. 桑哥 سنکه. — 4. Aḥmed exerça le pouvoir de 1270 à son assassinat en 1282, et Saṅga de 1288 environ à 1291. Cf. Pelliot, *Cours au Collège de France*, leçon du 13 déc. 1926 sur l'assassinat d'Aḥmed. — 5. Noter une des causes de cette politique, soulignée par Chavannes et Pelliot : « Les sectes dissidentes, plus ou moins inquiétées par les Song, avaient aidé la dynastie nouvelle, qui leur accorda en retour non seulement la liberté de culte, mais une reconnaissance et une hiérarchie officielles. C'est ainsi qu'à la fin du XIII^e^ et au XIV^e^ siècle,

dhisme[1]. Sous le règne de Moṅka, il avait réuni à Chang-tou une conférence contradictoire où les Bouddhistes triomphèrent des Taoïstes (1258)[2]. Empereur, il reçut en grande pompe des reliques du Buddha, envoyées par le râja de Ceylan[3]. Son principal auxiliaire religieux fut le lama tibétain 'Phags-pa[4] (*circa* 1239-1280), neveu et successeur du célèbre Sa-skya paṇḍita, père-abbé du couvent de Sa-skya dans la province de gTsaṅ. Ḳubilai qui avait fait venir ce personnage du Tibet l'employa à la fois à convertir les Mongols et à gouverner les Tibétains. Il le nomma « Maître du Royaume »[5], avec autorité sur les trois pro-

tant dans l'*Histoire des Yuan* que dans le recueil d'édits intitulé *Yuan tien tchang*, il est souvent question des officialités du *Nuage Blanc*, du *Lotus Blanc*, de la Secte des *Dhûta*, sans compter les mentions de plusieurs sectes taoïques et de toutes sortes de religions étrangères, christianisme nestorien et catholique, islam, judaïsme. » (Chavannes et Pelliot, *J. A.*, 1913, I, 364).

1. Le pieux bouddhiste qu'est Sanaṅ Secen va jusqu'à joindre aux titres de Ḳubilai ceux de *ḳutuḳtu*, ou *ḫutuḫtu* (vénérable, divin) et de *cakravartin*. Cf. Sanaṅ Secen, éd. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen*, 113, 115, etc. ; Quatremère, éd. de Rašîd al-Dîn, p. 189.

2. Les Bouddhistes, dans ce colloque fameux, furent représentés par Na-mo qui avait déjà argumenté devant Moṅka, et par le jeune 'Phags-pa. Comme au colloque de 1255, ils convainquirent les Taoïstes de répandre des apocryphes qui dénaturaient l'histoire des origines bouddhiques et faisaient du bouddhisme un simple satellite du taoïsme. A la suite de cette affaire, Ḳubilai promulgua des édits ordonnant des auto-da-fé d'ouvrages suspects et fit rendre par les Taoïstes des couvents qu'ils avaient usurpés sur les Bouddhistes (édits de 1258, 1261, 1281). Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie*, T'oung pao, 1904, 382 et sq.

3. Marco Polo, éd. Pauthier, 599.

4. Chinois : Pa-sseu-pa 巴(ou 拔)思巴 ou Fa-sseu-pa, 發思巴. En religion : Matidhvaja Çrîbhadra. Quant au nom même de *'Phags-pa*, c'est la transcription tibétaine du qualificatif sanskrit *ârya* = « honorable, saint » (en mongol *ḫutuḫtu*). Cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 139 ; — Sanaṅ Secen, trad. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen*, 115 ; — Grünwedel, *Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, 65. *Supra*, p. 364.

5. M. Pelliot fait observer que le titre de Maître du Royaume (*Kouo-che*) donné à 'Phags-pa ne constitue pas une innovation, mais

vinces tibétaines (Tibet Central ou dBus et gTsaṅ, Khams et Amdo) (*circa* 1264). Les Mongols ne connaissaient jusque-là d'autre alphabet que l'alphabet uiġur. A la demande de Ḳubilai, 'Phags-pa composa pour eux un nouvel alphabet, l'écriture *dürbäljin* ou « carrée », inspirée de l'alphabet tibétain (1269). Ajoutons d'ailleurs que l'écriture carrée n'eut qu'un succès éphémère, puisque, après comme avant, les Mongols continuèrent à employer un alphabet copié sur l'alphabet uiġur et qui est devenu leur alphabet national[1].

Tous les successeurs de Ḳubilai, à commencer par son

qu'on le retrouve dans le bouddhisme chinois ancien et même dans le bouddhisme indien du N.-W., à l'époque de Paramârtha par exemple (Pelliot, *Les « Kouo-che », ou « maîtres du Royaume », dans le Bouddhisme chinois*, T'oung pao, 1911, 671).

1. Pelliot, *T'oung pao*, 1924, 62, et : *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, Asia Major, II, 2, (1925), p. 284. — Les caractères mongols se distinguent seulement des caractères uiġur par une différence « de main », ayant pris à la longue un aspect plus anguleux. Le plus ancien monument en langue mongole que nous connaissions, la pierre dite de Gengis-khan, au Musée Asiatique de Léningrad, datant de 1220-1225 environ, est en cette écriture mongolo-uiġure. « Ce ne peut être aussi qu'en écriture uiġure que fut mise par écrit en 1240 la chronique épique *Mongol-un ni'uča tobči'an*, ou *Histoire secrète des Mongols*, qui nous est parvenue en traduction et transcription chinoises » (Pelliot, *Asia Major*, II, 2, 1925, p. 288). C'est aussi en écriture uiġure que sont écrites la grande inscription mongole de 1362 trouvée par M. Pelliot au Kansou en 1908, et les deux lettres des khans de Perse Arġun et Öljäitü à Philippe-le-Bel, conservées aux Archives Nationales de Paris. Également en langue mongole transcrite en caractères uiġur, le cachet du grand khan Güyük sur sa lettre au Pape Innocent IV (1246), étudiée par M. Pelliot (*Les Mongols et la Papauté*, Rev. Or. Chrétien 1922-1923, 3-30). Il convient d'ajouter que l'alphabet uiġur emprunté par les Mongols ne notait qu'assez imparfaitement les sons de la langue mongole telle qu'on la parlait aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. « Non seulement cette écriture ouigoure ne distingue pas entre *o* (ou *ö*) et *u* (ou *ü*), mais, même parmi les consonnes, elle confond le *g* véritable avec ce qui n'était souvent qu'un hiatus intervocalique. Et surtout il est un autre phonème que l'écriture ouigouro-mongole a supprimé purement et simplement, encore que la prononciation mongole des XIII^e^ et XIV^e^ siècles le comportât certainement : le *h* initial » (Pelliot *Les mots à H initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e^ e XIV^e^ siècles*, J. A., 1925, I, 133).

héritier Temür Öljäitü, se montrèrent comme lui fervents bouddhistes. La faveur qu'ils témoignèrent aux lamas et aux bonzes devait finir par leur aliéner l'opinion chinoise, restée profondément confucéenne[1].

Les préférences de Ḳubilai pour le Bouddhisme ne l'empêchèrent nullement de montrer une réelle sympathie au Nestorianisme : aux grandes solennités chrétiennes, il se faisait présenter par les prêtres nestoriens attachés à son *ordu* les Évangiles qu'il encensait et baisait pieusement. « En 1289, il institua même un Bureau spécial, le *Tch'ong-fou-sseu*, chargé de l'Administration du culte chrétien dans tout l'Empire ». Notons à ce propos que les Mongols désignaient les chrétiens sous le nom de *tarsâ* et d'*ärkägün*, les prêtres et les moines sous le nom de *rabban-ärkägün* et les évêques sous le nom de *mâr-hasiâ* (Pelliot, *T'oung pao*, 1914, 637)[2].

Le Nestorianisme, on l'a vu, était à la fin du XII[e] siècle la religion de trois au moins des tribus turco-mongoles : 1° les Turcs d'Almâliġ (Almâliġ était la résidence d'un métropolitain, et Ṭokmaḳ, plus à l'Ouest, celle d'un évêque)[3] ; 2° les Keräit du Gobi (on avait appliqué aux rois chrétiens des Keräit, dont le dernier fut le Wang-ḫân Ṭoġril, la légende du « Prêtre-Jean ») ; 3° les Öngüt (anciens Cha-t'o, *Tanduc* de Marco Polo, pays du « Prince Georges » des missionnaires)

1. Voir les remarques de Quatremère, in : éd. de Rašîd al-Dîn, p. 189.

2. En principe les souverains mongols protégèrent également toutes les religions. Les édits d'Ögödäi, de Moṅka et de Ḳubilai, traduits par Chavannes, portent exemption de taxes et octroi de privilèges divers en faveur des *ho-chang* ou *t'o-yin*, c'est-à-dire des moines bouddhistes, des *sien-cheng* ou moines taoïstes, des *ye-li-k'o-wen*, c'est-à-dire des *ärkägün* ou prêtres nestoriens, et des *ta-che-man*, c'est-à-dire des *danišmend* ou docteurs musulmans. Devéria, *Notes d'épigraphie mongole chinoise* (l'édit de Buiantu-khan), J. A. 1896, II, 396. Cf. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie...*, T'oung pao, 1904, 388, et cours de M. Pelliot au Collège de France, 1927.

3. Sur les cimetières nestoriens de Pîšpek et de Toḳmaḳ, cf. Nau, *L'expansion nestorienne*, Musée Guimet, Bibl. de Vulg., t. 40, p. 331 ; W. Barthold, art. *Čû* in. *Encycl. de l'Islâm*, I, 903 ; Pelliot, *J. A.*, 1914, I, 497 et *T'oung pao*, 1914, 627.

au grand coude du Houang-ho[1]. Mais il y avait aussi des Nestoriens parmi les Turcs musulmans de Kachgarie (Marco Polo signale une église à Kâšġar), chez les Naiman de l'Altaï, chez les Uiġur du Gobi et chez les Tanġut du Si-Hia, au Kansou (églises à Touen-houang, Sou-tcheou, Kan-tcheou, Si-ning et Ning-hia)[2].

Mais les Nestoriens ne se contentaient pas de leurs conquêtes en Asie Centrale. Le Céleste Empire, à son tour, leur était désormais ouvert. De fait, le Nestorianisme, expulsé de la Chine Septentrionale depuis 845, y rentra à la suite des conquérants mongols : en 1275 le patriarche de Baġdâd créa un archevêché à Pékin. Avec les Mongols, la foi nestorienne pénétra même dans la région du Yang-tseu. Ḳubilai ayant, en 1278, donné le gouvernement de Tchen-kiang (Kiang-sou) à un certain Ma Sie-li-ki-sse[3] (= Mâr Särgis ou Sergius), celui-ci se hâta d'y élever une église nestorienne (1281)[4]. D'autres églises nestoriennes furent bâties à Yang-tcheou et à Hang-tcheou[5].

Deux Nestoriens sino-mongols, uiġur ou öngüt[6], Rabban Çauma († 1294) et Marcos, depuis Mâr Yahbalahâ III (1245-1317), jouèrent un rôle considérable au XIIIe s.[7]. Tous deux étaient nés au Tche-li, le premier à Pékin même.

1. Pelliot, *Chrétiens de l'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 629-630. M. Pelliot a relevé un certain nombre de noms chrétiens en usage chez les Öngüt : Chen-wen (Siméon), K'ouo-li-ki-sseu (Georges), Pao-lou-sseu (Paul), Yo-nan (Jean), Ya-kou (Jacques), T'ien-ho (Denha), Yi-cho (Išo, Jésus), Lou-ho (Luc).

2. On trouvera un tableau d'ensemble du Nestorianisme à l'époque mongole, in : Nau, article cité, p. 272-294 (avec une carte indiquant les évêchés nestoriens).

3. 馬薛里吉思.

4. Cf. Moule et Giles, *Christians at Chên chiang*, T'oung pao, 1915, 627.

5. Cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 638.

6. Mâr Yahbalahâ et Rabban Çauma ont été tenus longtemps tous deux pour des Uiġur, mais M. Pelliot a établi que le premier tout au moins était Öngüt (*T'oung pao*, 1914, 632.

7. Cf. Chabot, *Histoire de Mar Jaballaha III, patriarche des Nestoriens*, p. 11.

Ayant reçu les ordres à Pékin, ils partirent ensemble en pèlerinage à Jérusalem (*c.* 1278?). En 1281, Mâr Yahbalahâ fut élu patriarche de l'Église nestorienne (siège pontifical de Baġdâd). Il établit sa résidence en Aḏarbaiǰân, auprès des khans mongols de Perse, dont plusieurs, comme Abâġâ ou Abâḳâ (1265-1281) et Arġûn (1284-1291), furent ses protecteurs et ses amis. — Quant à Rabban Çauma, Mâr Yahbalahâ et le khan Arġûn l'envoyèrent en 1287 en mission en Europe. Rabban Çauma se rendit à Rome par Constantinople (mars 1287). Le pape venant de mourir, il passa en France et y négocia au nom d'Arġûn un accord politique avec Philippe le Bel et avec Edouard Ier d'Angleterre[1]. Il revint ensuite à Rome où Nicolas IV venait d'être élu pape et prépara avec lui une entente religieuse entre l'Église nestorienne et l'Église latine (1288). Il rentra en Perse la même année[2].

Un autre nestorien « mongol », Ngai-sie[3], en arabe ʿIsa (Jesus) (1227-1308) — sans doute un chrétien de langue arabe venu de Syrie — exerça d'importantes fonctions auprès de Ḳubilai[4]. Médecin, astronome et polyglotte, il avait servi sous Güyük, quand Ḳubilai le nomma directeur du bureau astronomique (1263). ʿIsa semble avoir été un des inspirateurs de l'édit de 1279 par lequel Ḳubilai s'opposa à la propagande musulmane en Chine. En 1284, il accompagna le *tch'eng-siang*[5] Bolod[6], envoyé en ambassade auprès du khan

1. Rabban Çauma remit à Philippe le Bel une lettre en caractères uiġur qui est encore aux Archives Nationales. Cf. Chabot, p. 220.

2. Cf. Chabot, *op. cit.*, p. 86.

3. 愛薛. — Persan : عیسی.

4. Cf. Deveria, *Notes d'épigraphie mongole-chinoise*, J. A., 1896, II, 409. — Pelliot, *T'oung pao*, 1914, 640, et *Revue de l'Orient Chrétien*, 1924, 3-4 (1926), p. 248.

5. *Tch'eng-siang* 丞相, titre d'un grade administratif chinois transcrit en persan چینکسانك.

6. *Bolod* (Chinois : Pou-la 布拉, transcription arabe ou persane بولاد ou بولاد), mot qui revient souvent dans les noms mon-

de Perse Arġûn. A son retour, il fut nommé commissaire pour le culte chrétien (1291), puis membre des Han-lin, et enfin ministre (1297). Ses fils, Elya, Denha, « Hei-sseu », Georges et Luc, nestoriens comme lui, remplirent également de hautes fonctions à la cour de Pékin.

Ajoutons que Ḳubilai et ses successeurs comptèrent dans leur garde particulière à Pékin 30.000 Alains chrétiens, venus du Caucase à l'époque de Moṅka. Vers 1275, un corps de ces Alains fut massacré en trahison par les Song, lors du siège de Tchen-tch'ao, au nord du bas Yang-tseu[1] ; les revenus de la ville de Tchen-tch'ao furent alors donnés par Ḳubilai aux familles des Alains morts à son service. Les descendants de ces Alains envoyèrent, en 1336, une lettre de soumission au pape Benoît XII. L'ambassade qui présenta leur missive au pape en Avignon, en 1338, comprenait, avec André et Guillaume de Nassio, l'Alain Thogay et treize de ses compagnons[2].

Voyage de Marco Polo.

Nicolo et son frère Maffeo Polo étaient deux commerçants vénitiens qui avaient longtemps séjourné à Constantinople. En 1260, ils partirent de cette ville pour une tournée com-

gols et qui signifie « acier » (turc oriental *bulât*, turc osmanli *pulâd*). Sur Bolod, et sa mission comme commissaire impérial et agent de confiance du grand-khan auprès des khans de Perse, cf. Blochet, *Introd. à l'hist. des Mongols*, p. 230 ; Pelliot, *T. P.*, 1927, 159.

1. M. Pelliot a établi en effet (*T'oung pao*, 1914, 641) que le massacre des Alains avait eu lieu à Tchen-tch'ao, et non, comme l'indique Marco Polo, à Tch'ang-tcheou.

2. Cf. De La Roncière et Dorez, *Bibl. de l'École des Chartes*, LVI, 1895, p. 29 ; De Backer, *L'Extrême Orient au Moyen Age*, p. 256 ; et *Cathay and the way thither*, III, 180-183. — M. Pelliot a établi l'authenticité de cette mission, en retrouvant, dans le *Yuan che*, les noms des chefs alains mentionnés dans la lettre de 1336. Le « Fodim Jovens » de la lettre = Fou-ting ; « Chyansam » = Hiang chan ; « Cenboga » (Jayanboġa) = Tche-yen-p'ou-houa, etc. M. Pelliot a rappelé d'autre part que le vieux manichéisme retrouva sous les Mongols un regain d'activité au Fou-kien, où il était déjà signalé sous les Song. Cf. Pelliot, *Les traditions manichéennes au Fou-kien*, T'oung pao, 1923, 193.

merciale dans le khanat mongol de Ḳipčâḳ (Russie méridionale)[1]. Ils furent reçus à Sarâi (*Sara, Saray*) sur la Volga (le « Tigre » de Marco Polo) par le khan de Ḳipčâḳ[2], Berké[3] (*Barca*), frère et successeur de Bâtû, et lui vendirent leur assortiment de bijouterie (1262). Ils se rendirent ensuite, par la route de Ḫwârizm, à Buḫârâ[4], dans le khanat de Čaġatâi ou Turkestan[5], et y restèrent trois ans, le chemin du retour leur étant interdit par les guerres entre princes mongols. Ils se décidèrent finalement à suivre une ambassade que le khan de Perse Hûlâgû envoyait à son frère Ḳubilai. Ils passèrent sans doute avec cette ambassade, par Otrâr, Almâliġ, Bešbâliġ, Ha-mi (*Camul*) et Touen-houang, et atteignirent Pékin. Ḳubilai[6] leur fit le meilleur accueil et les chargea d'aller demander au pape cent missionnaires savants dans les Sept Arts[7]. Les Polo quittèrent la Chine en 1266 ; ils passèrent par « Layas » ou Lajazzo (Ayâs en Cilicie) et, en avril 1269, atteignirent Saint-Jean-d'Acre, d'où ils se rendirent à Rome. N'ayant pu obtenir du pape les missionnaires réclamés par Ḳubilai, ils regagnèrent Acre, d'où ils repartirent pour la Chine à la fin de 1271. Dans cette seconde expédition, ils amenaient avec eux le fils de Nicolo, Marco Polo, qui nous a laissé le récit de son voyage.

Partis de Lajazzo, les Polo gagnèrent par Sivas le khanat mongol de Perse[8]. La guerre du khan de Perse contre celui

1. Pour l'itinéraire des Polo, cf. cartes de Yule-Cordier, p. 1 (Asie Antérieure).

2. Les Mongols du Ḳipčâḳ étaient connus des Occidentaux sous le nom de « *Tartares du Ponent* ».

3. بارکه. Ce prince, qui régna sur le Ḳipčâḳ de 1257 environ à 1266, avait embrassé l'Islâm, religion dans laquelle il avait été instruit dans sa jeunesse, à Ḫoǰend, par un savant de cette ville. Mais il ne manifestait aucun fanatisme puisqu'en 1261 un évêque chrétien résidait dans sa capitale. Cf. W. Barthold, art. *Berké*, Encycl. de l'Islâm, I, 725.

4. Dans Marco Polo, Buḫârâ = *Bocara* ; Samarḳand = *Samaracan*.

5. Le khanat de Čaġatâi est appelé — fort justement — par Marco Polo « la grant Turquie ».

6. « Cublay kaan », « le grant Sires », dans Marco Polo.

7. Marco Polo, éd. Pauthier, 10.

8. Cartes de l'itinéraire de M. Polo, à l'aller et au retour, dans

de Čaġatâi leur interdisant la route de la Transoxiane, ils descendirent par Mardin, Mossoul, Baġdâd (« *Baudas* ») et s'embarquèrent à Baṣra pour Ormuz (« *Hormos* »)[1] sur le golfe Persique ; puis, à Ormuz, au lieu de prendre la voie de mer, ils se ravisèrent et remontèrent par le Ḫorâsân[2], Nišâpûr, Šibirġân (« *Sapurgan* ») et Balḫ (« *Balac* »), vers le Pâmir, en évitant la Transoxiane. Ils traversèrent le Badaḫšân (« *Balacian* »), franchirent le Pâmir (*Pamier*) par le défilé du Waḫân (*Vocan*), en longeant le Bolor (*Belor*), et, par Tâš Kurgân et le petit Ḳara Köl, redescendirent en Kachgarie ou Turkestan Oriental (*Grant Turquie*). Ils visitèrent Kâšġar (*Cascar*), Yârkand (*Carcan* ou *Yarcan*), Ḫotan (*Cotan*), Čerčen (*Charchan*, *Siarciam*), longèrent le Lob-nor[3], gagnèrent le pays tangut de Si-Hia, puis, par Touen-houang ou Cha-tcheou (*Saciu*, *Sachiu*), Sou-tcheou du Kan-sou (*Suciur*, *Sukchur*), Ning-Hia (*Egrigaia*) et le pays Öngüt (*Tanduc*), ils parvinrent en mai 1275 à la résidence d'été de Ḳubilai, Chang-tou[4] (*Cyandu*, *Chandu*)[5]. Ils remirent au monarque mongol une lettre du pape Grégoire X. Ḳubilai prit en particulière amitié Marco Polo, l'amena à sa cour de Pékin

l'édition Yule-Cordier (1903). Notons qu'un séjour en Perse constituait à certains égards la meilleure préparation au voyage d'Asie Centrale. « A l'époque de Marco Polo, dit M. Pelliot, le persan devait constituer une sorte de *lingua franca* pour l'Asie Centrale et Orientale ». (*J. A.*, 1913, II, 185).

1. Cette partie de l'itinéraire des Polo n'est pas certaine. Reconstituée sous cette forme par Yule, elle a été contestée par Sykes qui y substitue un itinéraire Tabrîz, Sulṭânîya, Kâšân, Yezd, Kirmân, Ormuz. Cf. Sykes, *Persia*, 262, et Yule-Cordier, I, 19.

2. Le Ḫorâsân est appelé par Marco Polo le pays de « l'Arbre Sec » ou de « l'Arbre Sol », (éd. Yule-Cordier, I, 129).

3. Sir Aurel Stein, d'accord avec M. F. Grenard, pense que la ville du Lob, décrite par Marco Polo, correspond à l'actuel Čarklik (*Serindia*, Ch. IX, p. 318 et sq.).

4. 上都.

5. Chang-tou était situé dans l'extrême nord du Tche-li sur la frontière de la Mongolie Intérieure, au pied de la chaîne du Grand Khingan, dans la région du Dolon nor, sur les bords du Louang-ho, rive opposée à celle de la ville actuelle de Dolon nor. C'était la résidence mongole de Ḳubilai, dont Pékin était la résidence chinoise.

(*Cambaluc* = Ḫânbaliġ)[1], le fit entrer dans l'administration mongole et le chargea de plusieurs missions de confiance. Nous savons que Marco Polo eut ainsi l'occasion de visiter notamment le Chen-si avec Si-ngan-fou (*Quengianfu*, *Kenjanfu*), le Sseu-tch'ouan, province appelée par lui *Sindafu* (ou *Sindifu*, mauv. lect. *Sardansu*) du nom de sa capitale, notre Tching-tou, et le Yun-nan (pays de *Caraian*, *Carajan*), avec Tali (cité de *Caraian*)[2] et Yun-nan-fou (*Yachy*, *Xachi*[3])[4]. Du Yun-nan, il alla en Birmanie (*Mien*) ou royaume de Pagan (Pagan = « *Amien* » de Polo), à la suite de l'armée d'invasion mongole (*circa* 1283-1284?). Ḳubilai fut si content de ses services qu'il le nomma fonctionnaire à Yang-tcheou (*Janguy*, *Yangu*) au Kiang-sou. — Il semble, en outre que Marco Polo ait fait partie d'ambassades mongoles[5] envoyées en Annam (*Anin*, *Aniu*?)[6] (*circa* 1277?), au Čampa (*Chamba*, *Cyamba*) (*circa* 1288?)[7], et auprès des râja de Ceylan (*Seilan*) et du Malabar (*Malabar*, *Melibar*, *Maabar*, *Manibar*) (?). Ce serait au cours d'une de ces ambassades et non à son retour qu'il aurait visité le tombeau de saint Thomas à Méliapur[8] et le grand marché des épices à Kûlam (*Coilum*, *Coilon*, *Quilon*) au Travancore (?). Quoi qu'il en soit, Marco Polo, lors de sa visite à Ceylan, se fit raconter la vie du Buddha[9], dont il nous a laissé un récit très fidèle[10].

Les Polo quittèrent la Chine au commencement de 1292.

1. خان نالیق.

2. En arabe : قرایان. Sur ce nom, cf. Pelliot, *B. E. F. E. O.*, 1904, 158.

3. یاچی.

4. Cf. Carte de l'itinéraire de Marco Polo au Yun-nan, in Yule-Cordier, II, 131.

5. Sur la question des ambassades de Marco Polo, éd. Pauthier, VIII-XVII, et 587. Sur ses fonctions à Yang-tcheou (comme adjoint de sous-préfet?), cf. Pelliot, *T'oung pao*, 1927, I, 164-168.

6. Marco Polo nomme aussi le Tonkin « *Caugigu* », c'est-à-dire Kiao-tche kouo.

7. Date proposée par Yule, II, 271, et par G. Maspero, T'oung pao, 1911, 476.

8. Ed. Pauthier, p. 623.

9. Qu'il appelle « Sagamoni Borcam *ou* Borcan », *buddha* se disant en mongol *burḫan*.

10. Ed. Pauthier, 588.

Ils s'embarquèrent à Ts'iuan-tcheou, au Fou-kien, que Marco Polo appelle Zayton ou Çayton, emmenant avec eux de la part de Ḳubilai la princesse mongole Kökäčin [1], destinée au khan de Perse *Arġûn*[2]. Ḳubilai leur confia en même temps des lettres pour le pape, les rois de France, d'Angleterre et de Castille. Leur navire fut retenu cinq mois à Sumatra (« *Java la Mineure* ») par la mousson ; ils firent une autre escale à Ceylan, puis remontèrent la côte du Malabar par Kûlam (Quilon), Ely et Tana, traversèrent la mer d'Oman, abordèrent à Ormuz[3], d'où ils rentrèrent en Perse par Kirmân (Creman) et Yezd (Yasdi, Zasdi). Le khan Arġûn venait de mourir. Les Polo remirent la princesse Kökäčin à son fils Ġâzân[4], gouverneur du Ḫorâsân. Ils se rendirent de là à Tabrîz chez le nouveau khan de Perse, Kaîḫâtû (ou Gaîḫâtû)[5], et y restèrent trois mois, puis allèrent à Trébizonde s'embarquer pour Constantinople. Ils étaient de retour à Venise en 1295.

Un demi-siècle environ après Marco Polo, le voyageur arabe Ibn Baṭṭûṭa se vante d'avoir également visité la Chine. Étant entré, dans l'Inde, au service du sultan de Delhi, Muḥammed Ṭaġlaḳ, celui-ci le chargea de se rendre comme ambassadeur auprès de l'empereur mongol de Chine, Toġan Temür (1342). Le mauvais état de la mer empêcha le voyageur de remplir sa mission et le retint aux Maldives. Il aurait recommencé sa tentative peu de temps après et abordé vers 1345 à « Zaytûn » (Ts'iuan-tcheou), où se trouvait établie une florissante colonie persane avec un ḳâdî originaire d'Ardabîl, un shaikh al-islâm originaire d'Ispahan, et des marchands de Tabrîz et de Kâzerûn[6]. Le voyageur arabe aurait poussé

1. « *Cocachin* » de Polo. — *Cogatra* est une mauvaise lecture.
2. ارغون « *Argon* » de Polo.
3. Ville connue des géographes chinois sous le nom de Hou-li-mo-tseu 忽里模子.
4. غازان. ou غزان. En chinois Ho-tsan 合贊.
5. كيخاتو « Quiacatu » de Marco Polo.
6. Ibn Baṭṭûṭa, trad. Defrémery et Sanguinetti, IV, 270. — Notons d'autre part qu'une inscription arabe de la mosquée de Ts'iuan-

ensuite une pointe vers « Ṣîn al-Ṣîn » ou « Ṣînikalân » (Canton)[1] puis serait allé, — à ce qu'il raconte[2], — visiter « al-Ḫansâ » (Hang-tcheou)[3] et Ḫânbâliḳ[4] (Pékin). De Chine, il serait rentré, par Sumatra et l'Océan Indien, en Arabie, où il atterrit en 1349.

Le commerce de l'Extrême-Orient à l'époque de Marco Polo.

Une des parties les plus intéressantes du livre de Marco Polo (comme de celui d'Ibn Baṭṭûṭa) est le tableau qu'il nous trace de l'activité économique des deux Chine, Chine du Nord, que le voyageur vénitien appelle *Catai* ou *Cathay* (des anciens K'i-tan ou Ḫitâi)[5] et Chine du Sud, ancien empire Song, qu'il appelle *Manzy*[6], *Manzi* ou *Mangy*[7]. Nous apprenons par lui que toute la Chine du Nord exploitait les mines de charbon « manière de pierres noires qui se cavent (s'extraient) des montagnes comme vaine (= comme par veines) et qui

tcheou nous apprend que cette mosquée, qui daterait de 1009-1010?, fut restaurée en 1310-1311 par un certain Rokn (al-Dîn) de Šîrâz (Van Berchem. *Les inscriptions arabes de Ts'iuan-tcheou*, T'oung pao, 1911, 704),

1. صين الصين ou صين ملان.

2. On a mis en doute qu'Ibn Baṭṭûṭa ait dépassé en Chine Zaytûn et Canton. Sur la véracité de son témoignage, cf. Yule, *Cathay and the way thither*, II, 433 et 477-510 et Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient* (1914), II, 426. M. G. Ferrand estime « qu'on doit conclure qu'Ibn Baṭṭûṭa n'est jamais allé en Indochine et en Chine et a inventé ce voyage de toutes pièces ; ou que, soit Ibn Ǧuzaiy, soit les copistes des manuscrits de la relation, en ont modifié le texte au point qu'il est devenu actuellement dénué de toute exactitude » (*loc. cit.*, p. 432-433).

3. الخنسا.

4. خان بالق. Autre leçon : Ḫânbâliġ.

5. Chez Ibn Baṭṭûṭa (IV, 294) : al Ḫiṭâ الخطا.

6. Du chinois Man-tseu 蠻子.

7. De même en arabe et en persan : مانزى ou منزى. — Ibn Baṭṭûṭa appelle simplement la Chine du Sud, « la Chine », *al-Ṣîn* الصين, par opposition au Cathay, « *al-Ḫiṭâ* ». Notons que pour d'autres auteurs, « al-Ṣîn » désigne plutôt l'Indochine, la presqu'île malaise et l'Insulinde, — la Chine elle-même étant « Mâṣîn » (Cf. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1924, 3-4, p. 577).

ardent (brûlent) comme bûche, si qu'elles sont si bonnes que par toute la province (de Catai) n'ardent autre chose ». L'utilisation des voies commerciales ne l'émerveille pas moins. Il remarque surtout l'importance commerciale du Yang-tseu-kiang (le « *Quian* » ou « *Kian* »)[1], artère maîtresse de l'économie chinoise : « Il va par ce flun (fleuve) et vient plus de naviere (navires) et plus de riches marchandises et de richesses qu'il ne va par tous les fluns et par toute la mer des Crestiens ». Marco Polo ajoute « que il passoit amont le fleuve, chascun an, CCM (200.000) nefs (navires), sans (compter) celles qui retournent. » Marco Polo note aussi le rôle économique du Canal Impérial creusé par Ḳubilai pour amener jusqu'à *Cambaluc* (Pékin) le riz et le millet du bas Yang-tseu.

Pour diriger cet énorme commerce intérieur comme pour trafiquer avec l'Inde et l'Insulinde, il s'était fondé, dans les ports de la Chine centrale et de la région cantonaise, de puissantes guildes marchandes qui pouvaient rivaliser avec les Métiers des Flandres et les Arts de Florence. Parlant des guildes de « Quinsay » (Hang-tcheou au Tchö-kiang), Marco Polo écrit : « Il y avoit tant de marchans, et si riches, qui faisoient tant de marchandises et si grans, qu'il n'est homs (homme) qui la vérité en sceut dire pour la grant quantité qu'il y a. Et sachiez que les maistres des mestiers qui estoient chiefs des maisons, ne leurs femmes ne touchoient riens de leurs mains, mais demouroient si nettement (proprement, élégamment) et si richement comme se ilz feussent roys ». L'emploi général du papier-monnaie ou *tch'ao* que Marco Polo appelle plaisamment la véritable pierre philosophale, « l'arquenne parfaite », facilitait les transactions : « et vous di que chascun les prent volentiers (les billets de banque), pour ce que là où ils vont, sous la seigneurie du grant Kaan, les dependent et font leurs paiements des marchandises que ils achatent et vendent, aussi bien comme se il feussent de fin or »[2]. Les merveilleuses aptitudes commerciales des Chinois

1. Marco Polo appelle l'autre grand fleuve chinois, Hoang-ho, de son nom mongol « Caramoran » (pour Karamüren = *fleuve noir*) (M. Pelliot).

2. Ed. Pauthier, p. 325. Cf. note Yule-Cordier, I, 426-430. — Voir de même Ibn Baṭṭûṭa, éd. Defrémery, IV, 259-260.

frappent d'admiration le voyageur vénitien. A tout instant il évoque devant nous le spectacle de toute cette richesse : nefs revenant de l'Inde, chargées d'épices, de poivre, de gingembre, de cannelle ; jonques descendant le Yang-tseu ou remontant le Grand Canal avec leur cargaison de riz ; boutiques de Hang-tcheou et de Ts'iuan-tcheou, débordant de marchandises précieuses : soie grège, soie damassée, *camocans* et brocarts d'or, *samis* ou soieries lourdes de luxe, *tartaires* ou vêtements de soie décorés de dessins, *cendals* ou taffetas, satins *(zetani)* ou tissus de « Zayton », etc.[1].

Dans le même esprit Marco Polo nous renseigne sur les principaux marchés chinois : *Cambaluc* (Pékin), centre des soieries du Nord (« il n'est de jour que, de soie seulement, n'y entre mille charretées, de quoi maints draps d'or et de soie se travaillent ») ; — *Sindafu* (Tch'eng-tou, au Sseu-tch'ouan), qui fabriquait des *cendals* et exportait des soieries de Chine en Asie Centrale ; — *Nangin* ou *Nanghin* (Ngan-king, au Ngan-houei) et *Siguy* ou *Suju* (Sou-tcheou, au Kiang-sou), qui fabriquaient des draps d'or ; — *Yanguy* ou *Yanju* (Yang-tcheou, au Kiang-sou), le grand marché de riz du Yang-tseu. Une place spéciale est réservée à *Quinsay* ou *Kinsay*[2] (Hang-tcheou, au Tchö-kiang), sorte de Venise chinoise[3], un des plus grands marchés du sucre. D'innombrables navires apportaient, en outre, dans cette dernière ville les épices de l'Inde et de l'Insulinde et en exportaient les soieries destinées à l'Inde et au monde musulman. Aussi rencontrait-on à « Quinsay » une nombreuse colonie de marchands

1. On lira toujours avec fruit les nomenclatures données par Heyd, trad. Furcy Raynaud, *Histoire du Commerce du Levant*, II, 670 (soie grège) et 693 (tissus).

2. Autres lectures : Khansa, Khinsa, Khingsai, Khanzai, Cansay, Campsay. En arabe خنزای ou خنسای ou خنسا. Cette appellation vient du nom chinois King-che 京師 = « ville capitale ».

3. Plan historique de Hang-tcheou et de ses canaux, Yule, Marco Polo, éd. Cordier, II, p. 193. Cf. Moule, *The ten thousand bridges of Quinsai*, in : *New China Review*, 1922, p. 32. Voir la notice historique de M. Vissière et les indications de M. Madrolle, in : Madrolle, *Chine du Sud*, 92-100.

étrangers, arabes, persans et chrétiens. (Mêmes renseignements chez Odoric de Pordenone qui appelle Hang-tcheou Casaïe). Enfin, le Fou-kien renfermait les deux grands ports de *Fuguy* ou *Fuju* (Fou-tcheou) et de *Zayton* (Ts'iuan-tcheou)[1]. Des marchands de « Fuguy », Marco Polo nous raconte « qu'ils ont gimgembre et gaingal, que c'est outre mesure. Et on y fait aussi grand quantité de sucre, et y a grand marché de perles et de pierres précieuses. Car plusieurs navires de l'Inde y viennent et y apportent moult de chères marchandises. »

Mais le plus grand emporium de la Chine restait encore « Zayton » (Çayton ou Çaiton)[2], c'est-à-dire Ts'iuan-tcheou, « où, dit Marco Polo, toutes les nefs d'Ynde viennent, ce qui amainent les espiceries et autres chières marchandises. Et c'est le port où tuit (tout) li marchant de Mangy arrivent. Si que, pour ce, y vient si grant quantité de marchandises et de pierres précieuses et de perles, que c'est une merveilleuse chose ; et de ce port se portent en la contrée du Mangy. Et vous di que pour une nef (navire) de poivre qui va (de l'Inde) en Alixandre (à Alexandrie) ou autre port pour porter en terre des Crestiens, en vient a ce port de Çayton cent et plus ». Ces renseignements sont confirmés par le voyageur arabe Ibn Baṭṭûṭa[3], qui, écrivant sur « Zaitûn », vers 1345, parle de son trafic d'épices, de ses tissus de satin (*zaitûniyya*) et — comme on l'a déjà dit — de sa colonie de marchands arabo-persans[4]. Ajoutons que près de Zayton était situé

1. Notices historiques de M. Vissière, in Madrolle, *Chine du Sud*, 80 et 90. — Couvreur, *Géographie*, nos 1348 et 1362.

2. Autres lectures : Zeiton, Zaitun. — Arabe : زيتون.

3. Ibn Baṭṭûṭa, IV, 269 : « Le port de Zaytûn est un des plus vastes du monde. Je me trompe, c'est le plus vaste de tous les ports. »

4. Si l'on en croit une inscription arabe de 1310, qui se donne comme la restauration d'une inscription plus ancienne, datant de 1010, il aurait existé, dès cette dernière date, une mosquée à Ts'iuan-tcheou. Cf. Van Berchem, *T'oung pao*, 1911, 704. Rappelons que, en 1225, un magistrat de Ts'iuan-tcheou, Tchao Jou-koua 趙汝适, profita des renseignements fournis par les marchands arabes, persans et indiens, pour écrire un précieux

« Tiunguy », c'est-à-dire Tö-houa, au Fou-kien, dont Marco Polo vante la céramique[1]. — Quant à la ville de Canton, Marco Polo ne la mentionne pas, mais Odoric de Pordenone qui l'appelle, comme Ibn Baṭṭûṭa, *Sincalan*[2], en fait, comme celui-ci[3], une des plus grandes cités chinoises.

Comme on le voit, le marché chinois, à l'époque mongole, était étroitement lié au marché indien et malais. Au témoignage de Marco Polo, les navires chinois fréquentaient en grand nombre les ports de Java ; ils rapportaient « poivre noir, noix muguette, gaingal, cubèbes, girofle et autres épices dont les marchands de Zayton tiraient grant avoir »[4]. D'autre part, nous savons que Ḳubilai et ses successeurs passèrent de véritables traités de commerce avec les râja du Travancore et du Carnate. Les jonques chinoises apportaient régulièrement à Cavéripatam, à Cail (Kayal), à Kûlam (Coilum, Quilon) et à Ceylan les ballots de soie brute, les soieries multicolores, les satins, les *cendals* et les brocarts d'or ; en échange, elles rapportaient en Chine le poivre, le gingembre, la cannelle, la noix muscade, les mousselines, les cotonnades, les perles et les diamants du Dékhan[5]. Par ail-

livre, le *Tchou fan tche* 諸蕃志, sur les mers, les contrées et le commerce de l'Inde, de l'Indochine, de l'Insulinde, etc. Cf. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua ; his work on the chinese and arab trade in the XII*e *and XIII*e *cent.* (et C. R. de Pelliot, *T'oung pao*, 1912, 446 et de Vissière, *J. A.*, 1914, I, 196). Sur la présence d'une colonie musulmane à Ts'iuan-tcheou, voir aussi Pelliot, *Anciens monuments de l'écriture arabe en Chine*, T'oung pao, 1913, II, 134.

1. Ed. Pauthier, 529. — Cf. Heyd, trad. Furcy-Raynaud, II, 247.

2. La *Ṣîn kalân* صين كلان ou *Ṣîni kalân* d'Ibn Baṭṭûṭa. (*Tesculan* est une mauvaise lecture.)

3. Ibn Baṭṭûṭa (IV, 272) signale notamment l'importance de Ṣînkalân pour l'exportation de la porcelaine chinoise à destination de l'Inde et du Yémen.

4. Ed. Pauthier, 561. — Sur le commerce des épices, voir Heyd, trad. Furcy-Raynaud, II, p. 644 (noix muscade) et 658 (poivre) ; aussi G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, I, 31, etc.

5. Marco Polo nous renseigne surtout sur le point de vue commercial. Sur l'agriculture chinoise, consulter le *Keng tche t'ou* 耕織圖

leurs, l'établissement, en Perse, d'une branche cadette de la dynastie mongole de Chine provoqua un actif courant commercial entre les deux pays. Restés très mongols de goûts en plein milieu musulman, les khans hulagides faisaient venir de Chine tous les éléments de leur luxe, notamment les soieries et les porcelaines. (Nous verrons ailleurs l'action des maîtres chinois sur la peinture persane de cette époque.) Inversement, la Perse mongole exportait en Chine ses tapis, sa sellerie, ses armures, ses bronzes et ses émaux.

Enfin — les voyages des Polo et la *Pratica della mercatura*[1] de Pegolotti en témoignent — la conquête mongole avait mis le monde chinois en contact avec l'Europe. Deux grandes routes transcontinentales unissaient au XIIIe siècle l'Occident et l'Extrême-Orient : 1° la route du Ḳipčâḳ, par Touen-houang, Ha-mi, Bešbâliġ (Gučen), Almâliġ (Ḳulǧa sur l'Ili), Otrâr en Transoxiane, Ûrgenč près Ḫîwa au Ḫwârizm, Sarâi et Astrakhan sur la Volga. Cette route aboutissait aux comptoirs génois de Crimée, Caffa et Tana. 2° La route de Perse, par Touen-houang, le Lob-nor, la Kachgarie, le Pamir, le Badaḫšân, le Ḫorâsân, le ʿIrâḳ ʿAǰemî et Tabrîz (Tauris). Cette route aboutissait soit aux comptoirs génois et vénitiens de Trébizonde, soit à ceux de Lajazzo (Ayâs, en Cilicie). Par ces deux pistes de caravanes, les marchandises de l'Extrême-Orient arrivaient directement en Europe.

A côté de ces *routes continentales*, ou Routes de la Soie, la conquête mongole rouvrit *la route maritime* ou Route des Épices. Tandis que l'Iran ʿabbâside et seljûḳide était resté fermé aux Occidentaux, les khans mongols de Perse ouvrirent librement leurs États aux missionnaires et aux marchands chrétiens qui désiraient se rendre en Chine par voie de mer. De la chute du khalifat au triomphe définitif de l'Islam dans le khanat de Perse, ce fut un courant ininterrompu de voya-

(composé vers le milieu du XIIe siècle par Leou Cheou 樓璹), in : O. Franke, *Kêng tschi t'u, Ackerbau und Seidengewinnung in China*, Hamburg, 1913. Cf. Pelliot, *A propos du Keng tche t'ou*, in : *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, I, 1913, p. 108.

1. Ouvrage composé à Florence entre 1335 et 1343. Cf. Heyd, trad. Furcy-Raynaud, I, XVIII.

geurs latins qui traversaient l'Iran de Tabrîz à Ormuz pour s'embarquer dans cette dernière ville vers Kûlam et « Zayton ». Un courant ininterrompu aussi de marchandises indiennes et chinoises, venues de Zayton ou de Kûlam à travers la mer d'Oman et le golfe Persique, et qui traversaient la Perse d'Ormuz à Tabrîz, à destination de Lajazzo ou de Trébizonde.

Ainsi la réunion de la Chine, du Turkestan, de la Russie et de la Perse dans un immense empire régi par un *yasaḳ* sévère, sous des princes attentifs à la sécurité des caravanes et tolérants envers tous les cultes, rouvrait par terre et par mer les routes mondiales obstruées depuis la fin de l'antiquité. Mais les voyages des Polo témoignent d'une activité bien supérieure à celle dont le nom de Maes Titianos est resté le symbole. En réalité, pour la première fois dans l'histoire, la Chine, l'Iran et l'Occident entraient en contact.

Le Catholicisme en Chine sous la dynastie mongole.

Le voyage des Polo ne fut pas une exception. En 1291, un marchand italien, Petrus de Lucalongo alla de Tabrîz en Chine par l'Océan Indien. Il s'établit à Pékin où il dut faire fortune, car, en 1305, on le voit donner au Franciscain Jean de Monte-Corvino un terrain près du palais impérial. Une vingtaine d'années plus tard, le génois Andalo de Savignone se rendit également en Chine où il acquit la confiance du grand-khan ; il revint en Occident comme ambassadeur mongol, puis repartit pour la Chine en 1338, probablement par la route de Tana[1].

En même temps que ces hardis commerçants arrivèrent les missionnaires. En 1289, le pape Nicolas IV, qui venait d'apprendre par Rabban Çauma l'existence de nombreuses chrétientés indigènes dans l'empire mongol, envoya en Extrême-Orient le franciscain Jean de Monte-Corvino, avec des lettres pour le khan de Perse Arġûn et le grand-khan Ḳubilai. Monte-Corvino s'arrêta quelque temps à Tabrîz

1. Heyd, trad. Furcy-Raynaud, *Hist. du commerce du Levant*, II, 218.

auprès d'Arġûn. Il en repartit en 1291, et se rendit aux Indes où il séjourna treize mois à Méliapur[1] en compagnie du négociant Petrus de Lucalongo. Il s'embarqua de là pour la Chine où le grand-khan Temür, petit-fils et successeur de Ḳubilai, lui fit bon accueil. Odoric de Pordenone écrit à ce sujet : « Nous avons un frère mineur évesque en l'hostel de l'empereur ; il lui donne sa bénédiction quand il (l'empereur) doit chevaucher, et l'empereur baise la croix moult dévôtement »[2]. Monte-Corvino convertit au catholicisme le prince des Öngüt, « Georges » (*mong.* Körgüz) († 1298) jusque-là nestorien, qui le protégea efficacement[3].

Monte-Corvino construisit à Pékin deux églises, dont une due à la libéralité de Petrus de Lucalongo qui l'avait accompagné depuis Méliapur (1305). En peu d'années, il baptisa 5.000 personnes et commença de traduire le psautier en langue tartare. En 1307, Clément V décida de le nommer archevêque de Pékin ; en 1308, arrivèrent à Pékin trois frères mineurs qu'il lui envoyait comme suffragants : André de Pérouse, Gérard et Peregrino. En 1312, le pape envoya encore chez les Mongols les frères Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. Jérôme fut nommé évêque de Crimée (Gazaria) avec juridiction sur le khanat de Ḳipčâḳ. Gérard devint évêque de Zayton (Ts'iuantcheou du Fou-kien), ville où une riche arménienne fit bâtir une église ; après lui, l'évêché de Zayton passa successivement à Peregrino, à André de Pérouse (1322) et à Jacques de Florence (1326). (Ce dernier aurait été martyrisé en 1362, lors de la révolution Ming.) Telle était la faveur dont jouissaient ces missionnaires auprès du gouvernement mongol que vers 1325 nous voyons le grand-khan accorder une pension de cent florins d'or à André de Pérouse qui put ainsi construire près de Zayton un couvent pour vingt-deux religieux. Nous

1. Cf. Hosten, *St Thomas and St Thomé, Mylapore*, Journ. As. Soc. Bengale, 1924, p. 153.

2. *Les voyages en Asie du bienheureux Odoric de Pordenone*, éd. Cordier, p. 375.

3. Sur la généalogie et l'histoire de ce prince, apparenté à la famille gengiskhanide, cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 631-633.

parlerons ailleurs des missions catholiques dans le khanat mongol de Perse (1318) et de leur rayonnement dans l'Inde méridionale à l'époque de Jourdain de Sévérac, nommé évêque de Columbum (Quilon ou Kûlam) en 1329[1].

Après Monte-Corvino, le plus célèbre missionnaire catholique de la Chine mongole fut Odoric de Porderone (1286-1331). Odoric était un frère mineur d'Udine. Chargé d'une mission en Extrême-Orient, il quitta Padoue en 1318 et passa par Constantinople, où il s'embarqua pour Trébizonde. Il traversa le khanat de Perse par Trébizonde, Tabrîz, Sulṭânîya, Kâšân et Yezd, et s'embarqua à Ormuz pour les Indes. Il aborda à Tana près Bombay et gagna Ḳûlam au Malabar[2], où il aida quelque temps Jourdain de Sévérac. Après avoir vénéré à Méliapur, le « tombeau de saint Thomas », visité Ceylan, il s'embarqua pour la Chine, en faisant escale à Sumatra, à Java et au Čampa. Il aborda à *Sincalan* (Canton) et visita au passage *Cartan*[3], le Zayton de Marco Polo (Ts'iuan-tcheou) où il trouva deux couvents de franciscains, *Casaie* (*Quinsay* de Polo, Hang-tcheou), où il note la présence de très nombreux chrétiens, *Jamathay* ou *Jansu* (*Yanguy* de Polo, Yang-tcheou), où était établie une communauté de frères mineurs. Parvenu à Pékin, il y séjourna trois ans auprès de Monte-Corvino et rentra en Europe en 1330 par le Sseu-tch'ouan ; il ne traversa pas, comme on l'a cru, le Tibet[4] (*Tiboth* ; mauvaise lecture : *Riboth*), mais en entendit assez parler pour noter le caractère théocratique du pays[5].

Monte-Corvino mourut à Pékin vers la même époque (1328 ou 1329). En 1338, le pape Benoît XII envoya en Chine le franciscain Jean Marignolli, qui passa par le Ḳipčâḳ, Almâliġ et arriva à Pékin en 1342. Le 19 août 1342, Marignolli fut reçu en audience par le grand-khan à qui il fit don

1. Cf. Jourdain Catalani de Sévérac, *Mirabilia descripta : Les Merveilles de l'Asie*, éd. Cordier, P. 1925. — 2. Pordenone note au passage l'importance du Malabar pour l'exportation du poivre (éd. Cordier, p. 99). — 3. Nous donnons ici avec Cordier les lectures des manuscrits français, mais il y aurait lieu de préférer celles des manuscrits latins : *Kaitam* pour Cartan, *Cansaia* pour Casaie, *Ianzu* pour Yamathuy, etc. — 4. Laufer, *T'oung-pao*, 1914, 405. (*Was Odoric of Pordenone ever in Tibet?*) — 5. Éd. Cordier, 450.

d'un cheval « franc ». Le 26 décembre 1347, il s'embarqua à « Zayton » pour l'Inde, où il resta un an à Kûlam et à Méliapur. Il rentra à Avignon en 1353. — En 1370, Urbain V nomma archevêque de Pékin, Guillaume de Prato, professeur à l'Université de Paris, et l'année suivante, il envoya en Chine, comme légat, Francesco de Podio. Mais la dynastie mongole venait d'être renversée. Les Chinois vainqueurs (Ming) détruisirent les missions catholiques.

La mission catholique du Turkestan Oriental (khanat de Čaġatâi) eut un sort analogue. Elle paraît avoir profité d'une dernière accalmie sous le khan čagataïde Jenkšî (*ca* 1334-1338) dont un des fils aurait même reçu l'enseignement des missionnaires (?). En 1338, le pape Benoît XII put encore nommer à « Armalech », c'est-à-dire à Almâliġ (Ḳulja) un évêque qui fut le franciscain Richard de Bourgogne (Les Turcs d'Almâliġ, ne l'oublions pas, avaient été, jusque-là, nestoriens). Mais l'islamisation du pays, qui se consommait précisément vers cette époque, entraîna la ruine de la petite chrétienté de l'Ili. Vers 1340, Richard de Bourgogne fut massacré avec tous ses moines.

L'empire mongol de Chine et les autres khanats gengiskhanides : Coup d'œil sur le khanat de Čaġatâi

Comme nous l'avons vu, Ḳubilai (1260-1294), son héritier Temür Öljäitü[1] (1295-1307) et leurs successeurs (1308-1368) ne cessèrent, à titre de khans suprêmes, de réclamer l'hommage des trois autres maisons gengiskhanides, savoir : des khans de Ḳipčâḳ (Russie méridionale), descendants de J̌uči, des khans de Turkestan, appelés « khans de Čaġatâi », parce qu'ils descendaient de ce prince, et des khans de Perse descendants de Hûlâgû. Et, de fait, la révolte de Ḳaîdû une fois domptée, la suzeraineté de Pékin sur les trois autres cours mongoles fut généralement reconnue sans conteste et

1. Temür =, en chinois, T'ie-mou-eul 鐵(ou 帖)穆(ou 木 ou 睦)兒(ou 爾 ou 耳). — Öljäitü-khan = Houan-tchö-tou houang-ti 浣澤篤皇帝.

se maintint jusqu'à la catastrophe finale. Toutefois, cette suzeraineté qui sauvegardait le principe de l'empire unique ne fut bientôt qu'une fiction diplomatique. D'abord la Russie et la Perse étaient trop loin pour que les grands-khans de Pékin pussent s'en occuper autrement que par l'octroi de vagues *yarliġ* d'investiture. Puis les Mongols n'avaient pas tardé à se dénationaliser et à se différencier en adoptant les mœurs et la mentalité des divers pays où ils étaient établis. Au bout d'un demi-siècle, les descendants de Ḳubilai étaient devenus Chinois, ceux de Čaġatâi étaient devenus Turcs[1], ceux de Hûlâgû, Persans. Enfin l'adoption de l'Islamisme par les Mongols de Čaġatâi, de Ḳipčâḳ et de Perse acheva de les séparer de ceux de Chine restés bouddhistes. — L'histoire des khanats de Ḳipčâḳ[2] et de Perse[3] sera racontée par nous dans un autre ouvrage. Mais celle du « Čaġatâi » suffira à illustrer ici cette sécession progressive[4].

L'apanage attribué dans la succession de Gengis-khan à son deuxième fils Caġatai (Tsaghatai)[5], et mieux : Čaġa-

1. La « turcisation » des Mongols de Čaġatâi fut si rapide qu'à partir du XIVe siècle, le nom de « *langue čaġatâi* » commença, dit le *Lehjé*, à désigner le turc oriental rédigé sur le modèle persan.

2. Notons seulement ici que les Mongols du Ḳipčâḳ se « turquifièrent » presque aussi vite que ceux du Čaġatâi. Les khans de la Horde d'Or, au XVe siècle, n'usaient que du turc comme langue administrative. — Cf. sur le khanat de Ḳipčâḳ, W. Barthold, articles *Bâtû-khân*, Encycl. de l'Islâm, I, 699; *Berké*, *ibid.*, I, 725; *Sarai*, *ibid.*, III, 163.

3. Pour l'histoire du Khanat de Perse, nous nous permettons de renvoyer au chapitre que nous consacrerons à ce sujet dans un autre ouvrage.

4. Cf. Khondémir, trad. Defrémery, *Hist. des khans mongols du Turkestan et de la Transoxiane*, J. A., 1852, I, 58 et 216. — *Ta'rîkh-i Rashîdî*, de Muḥammed Ḥaidar, trad. Denison Ross (*History of the Moghuls of Central Asia*). L. 1895. — Skrine et Ross *The heart of Asia*, L. 1899. — Et le substantiel article « Čaghatâi-khân » de W. Barthold, in *Encyclopédie de l'Islâm*, I, 831-835, dans lequel l'auteur résume son *Turkestan v epokhu mongol'skago našestviya* et ses autres travaux parus en russe sur la question. Du même, *Encyclopédie de l'Islâm*, I, 746, l'article *Bishbaliḳ* —; I, 795, l'article *Bukhârâ* —; I, 814, l'article *Burâḳ-khân* —; I, 1112, l'article *Dûghlât*.

5. Cf., en ḫalḫa, *cagân* (tsaghân) = blanc (?). Notons d'ailleurs que,

tâi[1] (Tchaghatâi)[2] — comprenait : 1° le Turkestan Oriental, pays uiġur de Ṭurfân et de Bešbâliġ, pays ḳarluḳ de l'Ili (Almâliġ), région du Čû et Kachgarie propre (Tarim)[3] ; 2° le Turkestan occidental ou Transoxiane (Boukharie)[4]. Quant aux cantons afghans, au sud de l'Oxus, Badaḫšân [5], Balḫ et Bâmiyân, il semble qu'ils n'aient été rattachés que plus tard, à partir du règne d'Alġû, à l'*ûlûs* de Čaġatâi[6]. L'ûlûs de Čaġatâi, c'était, en somme, le vieux pays turc (la « *Grant Turquie* », comme l'appelle Marco Polo), encore nestorien et

si ce mot est devenu *tsaghân* en ḫalḫa, il se prononçait *tchaghân* en mongol gengiskhanide comme en turc (M. Pelliot).

1. چغتای. Telle était bien, enseigne M. Pelliot, la prononciation gengiskhanide. Cf. *supra*, p. III.

2. Comme on va le voir, ce nom est devenu un terme géographique et littéraire turc.

3. Remarquons toutefois que, si Kâšġar et la majeure partie de la Kachgarie appartenaient aux Čaġataides, Ḫotan, tout au moins au début, relevait de la Maison de Ḳubilai. Ce fut ainsi que le čaġataide Burâḳ, ayant à se venger de Ḳubilai, envoya une armée piller Ḫotan.

4. Les résidences de Čaġatâi étaient situées dans la vallée de l'Ili (Cf. Bretschneider, *Mediaeval researches*, I, 98). Ses successeurs habitèrent aussi le plus ordinairement dans la région de l'Ili, de l'Issiḳ-kûl et du Tchou. Ils ne se fixèrent jamais dans les cités de la Kachgarie ni, à plus forte raison, dans celles de la Transoxiane. Ainsi, tandis que les lignées de Ḳubilai et de Hûlâgû s'adaptaient, en Chine et en Perse, aux conditions d'*habitat urbain*, c'est-à-dire, somme toute, à la civilisation locale, les khans de la famille de Čaġatâi au Turkestan, comme aussi les khans de la maison de J̌uči au Ḳipčâḳ, ne se décidèrent pas à rompre avec la *vie semi-nomade* de leurs aïeux. Il en résulta que les cités de Transoxiane et même du Tarim ne se sentirent jamais plus étroitement solidaires des khans čaġataides que les cités russiennes, des khans de la Horde d'Or. C'est une des raisons pour lesquelles l'*ûlûs* čaġataide ne réussit jamais à devenir un véritable État, suivant la conception musulmane ou confucéenne.

5. Badaḫšân =, en chinois : Pa-t'a-k'o-chan 巴達克山 ou 巴達哈傷.

6. Il en est de même du Ḫwârizm (pays actuel de « Khiva »). Le Ḫwârizm avait tout d'abord fait partie du khanat de Ḳipčâḳ, et appartenu aux khans Bâtû et Bérké. Vers 1265 il fut conquis sur Bérké par le prince čaġataide Alġû. Cf. W. Barthold, article *Berke*, in *Encyclop. de l'Islâm*, I, 725-727.

bouddhiste à Ṭurfân et à Almâliġ, mais déjà profondément islamisé en Kachgarie et surtout en Transoxiane. Čaġatâi († 1242), le fondateur et le héros éponyme du khanat (car le nom de Čaġatâi servit à désigner depuis le pays et le peuple) était le type du vieux mongol fidèle au « yâsâḳ », hostile à l'Islâm et donc, sans doute, plutôt favorable au nestorianisme. Or, 50 ans ne s'étaient pas écoulés que ses petit-fils passaient à l'Islâm. Dès 1252, le dernier roi (*idiḳut*) uiġur de Bešbâliġ, représentant du passé vieux-turc, fut mis à mort à l'instigation des Musulmans, et l'influence des Transoxianais devint prépondérante. Le gouverneur du Turkestan occidental, sous les premiers Čaġataïdes, fut d'ailleurs un musulman, Mas'ûd Yalawâj [1], fils de ce Maḥmûd Yalawâj qui avait été l'un des conseillers de Gengis-khan. Le khan Burâḳ[2], sixième successeur de Čaġatâi (1266-1271) se fit lui-même musulman sous le nom de Ġiyâṯ al-Dîn[3], « Secours de la Religion »[4]. Une réaction bouddhico-nestorienne appuyée sur l'élément uiġur sembla l'emporter pendant les règnes de Duâ[5], (1274-1306 ou 7) et de Kebek[6] (*c.* 1309, 1318-1321 ou 26?), qui restèrent « païens » ; mais à partir de la conversion du khan Tarmâšîrîn[7], devenu 'Alâ al-Dîn[8] (« Prééminence de la Religion ») (*c.* 1322 ou 26-1334), le triomphe de l'Islâm ne fit plus de doute.

Au point de vue extérieur, l'histoire de la Maison de Čaġatâi, peu brillante dès le début en raison d'une suite de guerres civiles et de minorités[9], faillit, on vient de le voir, être

1. مسعود يلواج. — Ce personnage mourut en 1289.
2. براق.
3. غياث الدين.
4. Notons que l'éphémère prédécesseur de Burâḳ, Mubâreḳšâh مباركشاه (1266), l'avait déjà devancé dans l'Islamisme.
5. Ou Duwâ : دوا.
6. كبك.
7. ترمه شيرين. — Ce mot est la transcription turque du terme bouddhique sanskrit : *Dharmaçrî*.
8. علاء الدين.
9. A la mort de Čaġatâi (1242), son petit-fils Ḳarâ Hûlâgû قرا هولاكو

interrompue brusquement dans le dernier quart du XIIIe siècle par l'usurpation de Ḳaîdû[1]. Ce prince gengiskhanide, représentant de la Maison d'Ögödäi et dont le fief était situé au Tarbagatai et sur l'Emil, attaqua et vainquit en 1266 le khan de Čaġatâi, Burâḳ[2]. Il enleva à Burâḳ l'Ili et la Kachgarie et ne lui laissa — et encore à titre de fief — que la Transoxiane[3]. Les Čaġataïdes furent, dès lors, les humbles vassaux de Ḳaîdû. Le successeur de Burâḳ, Nîkpaî Ôġûl[4] (1270-1272) voulut regimber et fut tué par Ḳaîdû. Duâ[5] (Duwâ), successeur de Nîkpaî Ôġûl, parut se résigner à son sort et servit de second à Ḳaîdû qu'il suivit, comme on l'a vu, dans toutes ses campagnes contre Ḳubilai. Mais Ḳaîdû étant mort en 1301, Duâ ne tarda pas à se révolter contre le fils de ce prince, Čâpâr (en mongol Čäpär ou Čeber)[6], le chassa du Turkestan Oriental, le força à se rendre (1306) et recouvra ainsi, avec son indépendance, l'intégrité de son patrimoine. Une dernière tentative de Čâpâr fut brisée par Kebek, fils de Duâ (c. 1309). — Les Čaġataïdes, dans cette lutte, ne l'avaient emporté que grâce à l'aide prêtée à Duâ par le grand-khan Temür. Aussi se réconcilièrent-ils avec la Maison de Ḳubilai dont ils reconnurent la

lui succéda. Puis le grand-khan Güyük le détrôna et le remplaça par un fils cadet de Čaġatâi, Yîsû Mangû يسو منكو ou يسو مونككا (1247). Le grand khan Moṅka restaura ensuite Ḳarâ Hûlâgû (1251) à qui succéda sa veuve Orġana اورغنه (1252). En 1261, cette princesse fut détrônée par son cousin Alġû الغو qui se réconcilia depuis avec elle et l'épousa. Alġû (1261-1266) fut le premier čaġataïde qui ait fait œuvre personnelle. On a vu, page 449, son rôle dans la lutte entre Ḳubilai et Arik-bögä. A Alġû succéda Mubârek-šâh مبارکشاه (fils d'Orġana et de Ḳarâ Hûlâgû) qui fut détrôné la même année par son cousin Burâḳ (1266).

1. Nous suivons dans ce § l'orthographe persane : قيدو. Cf. p. 456.
2. براق.
3. Signalons sur Burâḳ l'article de W. Barthold in : *Encyclop. de l'Islâm*, I, 814.
4. نيكپى اوغول.
5. دوا.
6. Nous suivons ici la transcription persane : چاپار.

suzeraineté. Mais leur conversion à l'Islâm devait annihiler les effets de ce rapprochement.

Les Čaġataïdes profitèrent de leur restauration pour tenter la conquête de l'Iran et de l'Inde. Du côté de l'Iran, ils avaient pris pied en Afghanistan, au détriment de leurs cousins, les khans de Perse de la Maison de Hûlâgû et ils cherchaient à enlever encore à ceux-ci la province de Ḫorâsân. Déjà le khan de Čaġatâi, Burâḳ, avait, vers 1268-1269 ou 1269-1270, envahi cette province[1], mais avait été repoussé près de Hérât par le khan de Perse Abâḳâ, successeur de Hûlâgû (1270)[2]. Duâ réussit, il est vrai, à affermir sa domination sur l'Afghanistan (Balḫ, Ḳûndûz, Talékân, Bâmiyân, Kâbul, Ġazna). Il le donna à son cadet Ḳûtlûḳ ḫôjâ[3] qui y ajouta encore divers cantons. Mais, en 1313, le khan de Perse Oljâitû reconquit l'Afghanistan sur Dâwud (ou Dâ'ûd) ḫôjâ[4], fils de Ḳûtlûḳ ḫôjâ. Îsen bûḳâ[5], khan du Čaġatâi et oncle de Dâwud, intervint en faveur de celui-ci et, vainqueur sur le Murġâb, occupa le Ḫorâsân (1315). Mais de son côté, le khan de Perse Oljâitû avait obtenu l'intervention du grand-khan de Pékin qui envoya au Turkestan une armée commandée par le tch'eng-siang Togači[6]. Celui-ci vainquit Îsen bûḳâ entre Kučâ et l'Issiḳ-köl et pénétra jusqu'au Talas[7]. Du coup, les Čaġataïdes durent renoncer définitivement au Ḫorâsân.

1. Burâḳ était poussé à cette entreprise par Ḳaîdû qui, l'ayant dépouillé du Turkestan Oriental, désirait détourner ses ambitions du côté de l'Iran.

2. Abâḳâ envoya par la suite une expédition de représailles détruire Buḫârâ, sur les terres des Čaġataïdes (1273). La ville fut anéantie presque en entier par le fer et par le feu et ne fut reconstruite que sept ans après. Encore ne se releva-t-elle pas entièrement et le premier rôle passa à Samarḳand qui, sous les Timourides, sera capitale de la Transoxiane. Cf. W. Barthold, art. *Buḫârâ* et art. *Samarḳand*, Encycl. de l'Islâm, I, 800, et III, 135.

3. قوتلوق خواجه. — Uiġur : *Ḳutluġ* ; turc postérieur : *ḳûtlûk* et *ḳûtlû* = heureux, fortuné.

4. داود خواجه.

5. ایسنبوقا. Règne : *circa* 1309-1318?

6. Cf. Blochet, *Introd. à l'Histoire des Mongols*, p. 239-240.

7. Les deux résidences du khan de Čaġatâi étaient situées l'une près de l'Issiḳ-köl, l'autre sur le Talas.

Pendant leur domination en Afghanistan, les Čaġataïdes avaient aussi essayé la conquête de l'Inde. A plusieurs reprises, vers 1297, 1299, 1305 et 1327, Duâ, puis ses fils, Ḳûtlûḳ-Ḫôjâ, Kebek et Tarmâšîrîn envahirent le Panjâb et menacèrent Delhi, mais ils furent chaque fois repoussés par les sultans mameluks (turco-afghans) qui régnaient dans cette ville. Vers 1297[1], Duâ saccagea la région de Lahore. Vers 1299, Ḳûtlûḳ-Ḫôjâ parvint aux portes de Delhi, mais fut arrêté sur la Jumna par le sultan de Delhi 'Alâ' al-Dîn Muḥammed Ḫalǧi. Vers 1305-6, Kebek ravagea le Multân, mais fut battu par 'Alâ' al-Dîn près de Lahore. Enfin, en 1327, Tarmâšîrîn ravagea encore le Panjâb et menaça Delhi, mais le nouveau sultan de Delhi, Muḥammed Taġlaḳ acheta sa retraite.

Vers 1318, le khanat des Čaġataïdes se divisa[2]. Une branche de cette famille régna au Turkestan Oriental ou « *Mogôlistân* » (Ili, Čû et Kachgarie), l'autre en Transoxiane[3]. Si les khans du Mogôlistân — comme l'actif Tûġlûḳ Tîmûr[4] (1347-1363) — conservèrent en général leur autorité, ceux de la Transoxiane devinrent des rois fainéants, qui laissèrent s'émanciper la noblesse transoxianaise. Au milieu du xv[e] siècle, les derniers d'entre eux n'étaient que des figurants aux mains du chef de la noblesse, le tout puissant vizir Ḳazaġân (Ḳazġân)[5]. A la mort de Ḳazaġân, le khan du Mogôlistân, Tûġlûḳ, envahit la Transoxiane et la réunit à ses États[6], rétablissant ainsi momentanément l'intégrité de l'ancien domaine de Čaġatâi (1360). Mais un seigneur turc[7] qui avait

1. La chronologie de ces invasions čaġataïdes dans l'Inde entre 1297 et 1305 est mal établie.

2. Chronologie confuse. Cf. Elias in : *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, 28 et sq. ; Zambaur, *Man. de généal. et chronol. de l'Islam*, 235, 253, p. 249, 272.

3. Cf. carte d'Elias et Denison Ross in : *Ta'riḫ-i Rašîdi*.

4. توغلوق تيمور ou توقلوق. Mongol *tuġluḳ*, turc *tuġluġ* = qui porte le *tuġ* ou étendard (Pelliot). Notons ici que Tuġluḳ Tîmûr acheva l'islamisation du Turkestan Oriental. Sa conversion est racontée tout au long par le *Ta'riḫ-i Rašîdi*, éd. Elias et Den. Ross, p. 10.

5. قزغان.

6. *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, éd. cit., p. 15 et sq.

7. Rappelons en effet une fois pour toutes que Tamerlan, qu'on a donné comme un Mongol, était, en dépit de ses généalogies et

épousé la petite-fille de Ḳazaġân, l'émir Tîmûr Kûrgân[1] — notre « *Tamerlan* » — se fit le champion de l'indépendance transoxianaise et, après une longue lutte, chassa Ilyâs Ḫôǰâ[2] fils et successeur de Tûġlûḳ (1365).

Les Čaġataïdes, désormais écartés de la Transoxiane par les Tîmûrides, puis par les Šaybânides, et définitivement réduits au Turkestan Oriental — le « Mogôlistân »[3] comme disaient les Persans — ne firent plus que végéter. Vers 1456, leur héritage se divisa entre deux frères. L'un, le khan Yûnus[4], régna au Mogôlistân propre autour de l'Issyḳ-kûl, de Taškend à Kulǰa ; l'autre, Îsen bûḳâ II, régna en « Uiġuristân », autour de Ṭurfân. Pendant ce temps, la Kachgarie propre, connue alors sous le nom d' « Altî-šahr[5] », était tombée au pouvoir d'émirs vassaux, de la puissante famille mongole des Dûġlât ou famille tûlekide[6], ces émirs ayant su se rendre pratiquement indépendants. Un de ces Dûġlât de Kachgarie, Ḳamar al-Dîn[7] avait même, un moment, usurpé, en 1367, le khanat de Mogôlistân après avoir tué le khan légitime, Ilyâs Ḫôǰâ, et c'est contre lui que Tamerlan, en 1390, dirigea ses premières expéditions au « Čaġatâi »[8].

Les Čaġataïdes du Mogôlistân furent éteints v. 1502-3 par

dans la pratique, un véritable Turc. Sa langue maternelle était et resta le turc čaġatâi.

1. تیمور کورکان.

2. الیاس خواجه. Cf. *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, éd. cit., p. 23 et sq.

3. مغولستان.

4. یونس. Cf. *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, éd. cit., p. 83-115.

5. Turc التی شهر, « les six villes » : Kučâ, Aḳṣu, Uč Ṭurfân, Kâšġar, Yârkand et Ḫotan.

6. La fortune de cette maison remonte à l'émir Tûlik ou à son frère Bûlâǰî qui aurait reçu Kâšġar en fief du khan Tûġlûḳ Tîmûr.

7. قمر الدین. Cf. *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, p. 38-51.

8. Par la suite, l'émir (Dûġlât) Ḫudâidâd (*circa* 1390-1430?) reconnut de nouveau la suzeraineté des khans Čaġataïdes, mais ses successeurs restèrent pratiquement, jusqu'en 1513, maîtres de la Kachgarie qu'ils surent d'ailleurs défendre contre les tentatives d'empiètement des épigones Timûrides. Cf. W. Barthold, art. *Dûghlât*, n : *Encyclop. de l'Islâm*, I, 1112. Voir tableau généalogique des Dûġlât par Elias dans trad. du *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, p. 50.

les Šaybânides de Transoxiane[1] qui s'emparèrent de Tâškend. Toutefois un cadet de cette branche, Âḥmed († 1502-3) s'était rendu maître de l'héritage de l'autre branche, Uiġurie, Akṣû et Ṭurfân. Manṣûr, fils d'Âḥmed (*ca* 1503-1543), enleva Hami aux Chinois et résista à toutes les attaques de la dynastie des Ming pour reprendre cette ville. De plus, en 1514, le sulṭân Sa'îd, frère de Manṣûr, détrôna les émirs Dûġlât de Kâšġar et de Yârkand et fonda, dans ces deux villes, une nouvelle lignée čaġataïde[2]. — Les Čaġataïdes se trouvèrent ainsi restaurés dans toute la vieille Kachgarie. Mais leur autorité y fut bientôt annihilée par la théocratie musulmane des Ḫôǰâ qui, dès le début du XVII[e] s., usurpa graduellement le pouvoir. Vers 1680, les Ḫôǰâ, aidés par les Eleuthes, s'emparèrent définitivement du pays (cf. p. 533).

Sous la confusion de ces guerres civiles, nous assistons au triomphe de l'élément turc sur l'élément mongol, et, parmi les Turcs, de l'élément musulman piétiste de Samarḳand sur les gens encore à demi « païens » d'Almâliġ et de Kâšġar. — A partir du XV[e] siècle, le divorce du Turkestan et de la Chine est consommé. *Le Turkestan ne regarde plus vers la Chine mais vers l'Islâm*[3]. Du coup, les grandes routes transcontinentales, ouvertes par la conquête mongole, se referment.

1. Dynastie mongole issue de Šaybân, cinquième fils du Gengiskhanide J̌uči, et qui, longtemps fieffée à l'est du fleuve Oural, chassa les Tîmûrides de la Transoxiane en 1500 (conquêtes de Muḥammed Šaybânî). Cf. Zambaur, *Manuel de Généal. de l'Islam*, p. 270, n° 252.

2. L'histoire de cette époque a été racontée par un prince de la famille Dûġlât, Mîrzâ Muḥammed Ḥaidar Dûġlât (1499-1551) qui se trouvait en même temps par sa mère le petit-fils du khan Čaġataïde Yûnus. L'histoire de Ḥaidar, écrite en persan, le *Ta'rîḫ-i Rašîdî*, va de l'avènement du Čaġataïde Tûġlûḳ Tîmûr (1347) jusqu'aux événements contemporains de l'auteur. Elle a été traduite en anglais avec de bonnes cartes, par N. Elias et Denison Ross (Londres, 1895). (Cf. notamment p. 120, règne d'Aḥmed ; p. 123, règne de Manṣûr ; p. 130, règne de Sa'îd). Voir aussi Barthold, art. *Ḥaidar Mirza*, in : *Encyclop. de l'Islâm*, II, 232.

3. Cf. Bouvat, *Essai sur la civilisation timouride*, J. A., 1926, I, 193. Nous renvoyons à cette étude, précise et documentée, pour la discrimination de ce qui, dans la Transoxiane timouride, relevait, soit de la tradition gengiskhanide, soit de la réaction musulmane.

Et comme le khanat de Perse a subi une évolution analogue et s'est, lui aussi, entièrement islamisé, la route maritime de Chine en Europe par le Golfe Persique se ferme à son tour. La Chine retombe dans son isolement.

Les lettres et les arts en Chine sous les Yuan.

L'époque de la dynastie mongole fut assez brillante pour la littérature chinoise[1]. Le drame, genre apparu en Chine au début du VIIIe siècle, jeta alors un vif éclat[2]. Le drame le plus connu de l'époque mongole, est le *Pavillon Occidental* (*Si siang ki*)[3] par Wang Che-fou[4], *circa* XIIIe siècle. L'époque mongole produisit aussi quelques romans curieux, comme le *Voyage en Occident, Si yeou ki*[5], œuvre bouddhique inspirée du récit de Hiuan-tsang et qui renferme le célèbre épisode de la descente de l'empereur T'ai-tsong aux Enfers. Deux autres romans célèbres ont été composés vers le même temps : les Rives du fleuve (*Chouei hou tch'ouan*[6]), attribué soit à Lo Kouan-tchong[7], soit parfois à Che Nai-ngan[8] (XIIIe s.) ; et le *San kouo tche yen yi*[9], attribué à Lo Kouan-tchong et qui est une affabulation de l'Histoire des Trois Royaumes (*San kouo tche*). — A l'époque Yuan appartient également en partie (et partie aux Song) l'encyclopédiste Ma Touan-lin[10], auteur du *Wen hien t'ong k'ao*[11] (1322).

1. Cf. Bazin, *Le siècle des Youen*, J. A., 1850-1852.
2. Bazin, *Le théâtre chinois sous les empereurs mongols*, P. 1863.
3. 西廂記.
4. 王實甫 Giles, *Chinese literature*, p. 273.
5. 西遊記.
6. 水滸傳.
7. 羅貫中.
8. 施耐菴.
9. 三國誌演義.
10. 馬端臨. Cf. Ma Touan-lin, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*, trad. d'Hervey Saint-Denys, P. 1876-1883.
11. 文獻通考.

Pour ce qui est de l'art, la Chine mongole continue directement celle des Song. Certains paysages, traités dans la manière impressionniste de Hia Kouei et de Ma Yuan, peuvent être indistinctement classés Yuan ou Song. Mais, d'autre part, les princes mongols pouvaient-ils bien goûter la monochromie savante, l'impressionnisme philosophique des paysagistes Song? Par delà les Song, toute une école, très en faveur à la cour de Pékin, revint donc au style T'ang du Nord, à la netteté et à la vigueur du trait, à la précision des contours, à l'amour de la couleur. De plus, bouddhistes pieux, les Mongols de Chine eurent en grand honneur la peinture religieuse. Un de leurs artistes préférés fut Yen Houei[1] (*jap.* Ganki) (XIII^e^-XIV^e^ siècle) qui peignit des ermites et des *arhat* (cf. l'ermite Kanzan, plein de malice monastique, collection Kawasaki à Osaka)[2]. Enfin, les Mongols étaient avant tout des soldats. Ce qu'ils demandèrent personnellement à leurs peintres, ce furent des scènes de chasse et de guerre, de la peinture militaire, un art d'animaliers.

Ces diverses tendances se retrouvent chez le plus célèbre artiste de l'époque Yuan, Tchao Mong-fou[3] (1254-1322). — Tchao Mong-fou était bien placé pour personnifier une époque aussi complexe. Prince de la famille Song, il se rallia en 1286 au régime mongol et devint bientôt le peintre favori de la cour de Ḳubilai et de Temür. Comme paysagiste, il se rattache à Wang Wei et à l'École du Sud, à la grande tradition du lavis Song. Il peint ses paysages, note Petrucci, non dans le dessin brutal et les couleurs saturées du Nord, mais dans les dégradés subtils et les couleurs délicates du Sud[4]. Cependant il accuse déjà plus que ses devanciers le goût du coloris. Après lui, les peintres Yuan, puis les peintres Ming reviendront à la couleur intense, aux richesses somptueuses du ton, voire à l'enluminure violente de l'École T'ang du Nord.

1. 顏輝.
2. Fenollosa, adapt. Migeon, pl. 171.
3. 趙孟頫.
4. Cf. L. Binyon, *A landscape of Chao Mêng-fu in the British Museum*, T'oung pao, 1905, 56.

Mais c'est surtout dans la peinture des chevaux et des guerriers que Tchao Mong-fou triomphe. Là, il est admirable de vigueur, de robustesse, de mouvement et ressuscite le grand art des animaliers T'ang. On a cru retrouver sa main ou la main de ses élèves dans plusieurs peintures de nos collections : les quatre chevaux au vert du Musée Guimet (avec l'épisode du cheval se roulant sur l'herbe)[1], les chevaux paissants, et le cavalier lavant les jambes de son cheval, de la collection R. Petrucci[2], le cavalier sanglant son cheval, et la halte de chevaux et de voyageurs de la collection Henri Rivière[3]; enfin le merveilleux cheval échappé poursuivi au lazzo par un cavalier mongol, de la collection A. Kahn, ce dernier peut être réellement de Tchao Mong-fou lui-même[4].

Tchao Mong-fou n'est pas seulement un animalier. C'est un admirable peintre d'histoire. Ce descendant des empereurs Song a su sortir de la rêverie subjectiviste et impressionniste des paysagistes de Hang-tcheou pour devenir l'observateur attentif des événements extraordinaires où il venait d'être jeté. Contemporain de Kubilai, il fait revivre pour nous tous les héros de la conquête mongole, Mongols du Gobi, Chinois du Nord, Musulmans du Turkestan, Tangut du Si-Hia, chacun avec son type ethnique et son costume national, les uns montés sur le petit cheval tartare de Mongolie, les autres sur les grands chevaux de Transoxiane. Et toute une École qui se continue jusque sous les premiers Ming l'a suivi dans cette voie. Fortune inespérée pour l'historien, illustrations parlantes de l'épopée gengiskhanide ! Quels documents ethnographiques et historiques plus précis que les représentations

1. Tchang Yi-tchou et Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, pl. VII.

2. R. Petrucci, *Tchao Mong-fou*, Rev. de l'Art Ancien et Moderne, sept. 1913, p. 173, 184.

3. R. Petrucci, *Article cité*, p. 183, et planche de la page 180. Cette admirable peinture, d'une puissance et d'une largeur singulières, que nous reproduisons ici, a figuré à l'*Exposition de la rue de La Ville-l'Evêque*, en mai 1925 (n° 781 du *Catalogue*).

4. R. Petrucci, *Ibid.*, p. 175. C'était du moins l'opinion de Petrucci (Petrucci et Chavannes, *Peinture chinoise au Cernuschi*, pl. XX). — Catalogue de l'Exposition précitée, n° 361.

de cavaliers tartares dans les œuvres déjà citées : cavalier sanglant son cheval et voyageurs à la halte, de la collection Rivière, cavalier poursuivant un cheval de la collection A. Kahn? Quel texte vaut, pour nous éclairer sur la société tartare, le cavalier mongol rentrant de la chasse, sur un poney de Mandchourie, de la collection Doucet[1], ou que le portrait de chasseur tangut ramenant un cerf tué, de la collection Bushell, attribué à Tchao Yong[2], fils de Tchao Mong-fou[3] ?

Les mêmes causes produisent les mêmes effets : l'épopée mongole ramenait en Chine l'art de l'épopée T'ang.

D'autre part, la conquête mongole, en soumettant à la fois la Perse et la Chine, les avait rapprochées. Les rapports restèrent très intimes entre les deux frères Ḳubilai et Hûlâgû, devenus, le premier, empereur de Chine, le second, khan de Perse, puis entre Ḳubilai, son petit-fils Temür et les successeurs de Hûlâgû. Les échanges d'ambassades et de cadeaux étaient incessants entre eux. Nombreux furent à la cour de Ḳubilai les musulmans venus de Perse ou de Transoxiane. D'où une influence persane évidente sur l'art chinois de cette époque. Une peinture de l'ancienne collection Worch, assez douteusement attribuée à Tchao Yong et qui est en tout cas soit Yuan, soit Ming (il importe peu ici), est bien curieuse à cet égard. Elle représente le départ d'un seigneur et de sa suite pour la chasse au faucon. Or, tout y décèle une influence iranienne : la netteté du paysage, la construction puissante des formes, les couleurs saturées, jusqu'au type des élégants

1. Chavannes et Petrucci, *La peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXI (peinture intéressante, mais faussement attribuée à Tchao Mong-fou lui-même).

2. 趙雍.

3. Bushell, *L'art chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac, pl. 233, 313. — On a attribué au même Tchao Yong un paysage champêtre avec un pâtre, une vache et un veau près d'un étang, de la collection Goloubew (Chavannes et Petrucci, *Peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXV). — Enfin, pour ce qui concerne Tchao Mong-fou, il faut rappeler que cet artiste, sur l'ordre de la Cour, peignit aussi des scènes de la vie agricole. Cf. Pelliot, *A propos du Keng tche t'ou*, in : *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, I, 108 (1913).

cavaliers avec leur barbe en pointe, jusqu'à la race des chevaux arabes. On dirait une miniature de l'École de Hérât ou d'Iṣfahân[1]. — L'influence persane se traduit surtout dans le bronze et la céramique ; dans la forme des vases (évidement du goulot, renflement du col, évasement des bords, courbes des anses), dans le décor de la céramique (rinceaux et arabesques, ornementation de palmes, pampres, tulipes et iris), enfin par l'introduction de la peinture de cobalt sur porcelaine crue, empruntée aux faïences persanes. Ce sont également les Persans qui ont appris aux Chinois le procédé byzantin des émaux cloisonnés (fin du XIII^e siècle)[2].

Nous dirons, dans un autre ouvrage, tout ce qu'inversement la Transoxiane et la Perse doivent à la Chine, à partir du XIII^e siècle, tant pour la miniature que pour la céramique et les arts du tissu. Et non seulement la Transoxiane des Čaġataïdes, mais celle des Timurides et des Šaybânides, non seulement la Perse des Hulagides, mais celle des Timurides et des Ṣafawides. La diffusion des influences chinoises dans le monde turco-arabe a en effet, survécu pendant près de trois siècles à l'unification mongole qui l'avait rendue possible. On ne comprend bien les miniaturistes de Buḫârâ, de Hérât et d'Iṣfahân que si l'on songe à l'action exercée sur eux par les modèles chinois.

1. Chavannes et Petrucci, *La peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXVI.

2. A côté de l'influence persane, il y aurait peut-être à signaler en Chine, sous les Yuan, une influence indienne qui se traduisit dans le domaine de l'iconographie bouddhique. Nous savons, en effet, qu'en 1263 ou 1264 arriva à la cour de Ḳubilai un artiste népalais, nommé en chinois A-ni-ko 阿尼哥 « qui y travailla jusqu'à sa mort à fabriquer des statues bouddhiques de style hindou ». A-ni-ko forma plusieurs élèves, dont le sculpteur Lieou Yuan 劉元 qui florissait notamment pendant la période 1264-1294. Cf. Sylvain Lévi, *Le Népal*, III, 185-189 et Pelliot, *Les statues en laque sèche dans l'ancien art chinois*, Journal Asiatique, 1923, I, 193.

VI

CARTE DE L'EURASIE

VERS 1260-1280

PARTAGES MONGOLS

Frontières de l'Empire Mongol

Frontières des Khanats mongols

Frontières des autres Etats

Grande Muraille de Chine

Abréviations dans les noms chinois:

t= tcheou l= lou k= kiun f= fou

1000 K

OCÉAN ATLANTIQUE

ANGLETERRE

ECOSSE

IRLANDE

NORVÈGE

DANEMARK

SUÈDE

FRANCE

CASTILLE

NAVARRE

ARAGON

PORTUGAL

BALÉARES

SARDAIGNE

SICILE

EMPIRE DE CHARLES QUINT

MER MÉDITERRANÉE

HONGRIE

SERBIE

BULGARIE

EMPIRE GREC

MER NOIRE

CAZARIE

PRINCIPAUTÉS RUSSES

POLOGNE

LITHUANIE

ORDRES TEUTONIQUES

MER BALTIQUE

NOVGOROD

KHANAT DE KIPČAK

SIBIR

SELJUKIDES DE RUM

ARMÉNIE

R. DE CHYPRE

MAMLUK

KHANAT DE PERSE

MER ROUGE

EMPIRE DE DELHI

TURCO-AFGHANS

MALVA

GUJERAT

MAHARASTRA

DEVARASTRA YADAVA

WARANGAL

ORISSA

MER D'OMAN

GOLFE DU BENGALE

OCÉAN INDIEN

PANDYA

CEYLAN

DVARASAMUDRA

KHANAT DE CAGATAI

LAC BALKACH

MONGOLIE

TIBET

NÉPAL

ETATS BIRMANO-SHAN

TAUNGU

PEGU

HARIPUNJAYA

EMPIRE KHMER

Angkor

Cadan Vijaya Campapura

NAGARA ÇRI DHARMARAJA

TÂMBRALINGA

ÇRÎVIJAYA PALEMBAN

EMPIRE DU JAPON

JE-PEN KOUO, NI-HON

MER JAUNE

KORYE

EMPIRE DES YUAN

MER DE CHINE

Ta tou Hanbalik Pékin

Karakorum

Lhasa

Samarkand

Bukhara

Tabriz

Baghdad

Damas

Le Caire

Constantinople

Paris

Londres

Naples

Rome

Venise

Gênes

Pise

Barcelone

Toulouse

Montpellier

Lyon

Bruges

Cologne

Prague

Vienne

Budapest

Belgrade

Salerne

Bari

Tarente

Durazzo

Thessalonique

Smolensk

Kiev

Volynsk

Tchernigov

Riazan

Moscou

Vladimir

Novgorod

Sibir (Isker)

Karakorum

Kan-ning f.

Ching t'ou

Kien-tchang

Hoang-tong Hanoi

Hai-nan

Chaot'ong

Kouei-yang

Yun-nan f.

Ta-li

Kiang-long

Pagan

Pegu

Martaban

Ayuthia

Malacca

Singapour

Sumatra

Java

Bornéo

Célèbes

Moluques

Timor

Nouvelle-Guinée

Philippines

Formose

Chine

Inde

Arabie

Perse

Mésopotamie

Syrie

Palestine

Egypte

Nubie

Abyssinie

Soudan

Maroc

Algérie

Tunisie

Libye

Mer Caspienne

Mer Noire

Mer Rouge

Mer d'Oman

Golfe du Bengale

Océan Atlantique

Océan Indien

Océan Pacifique

Mer de Chine

Mer Jaune

Mer Méditerranée

Mer Baltique

Mer du Nord

Mer Adriatique

Mer Egée

Mer Tyrrhénienne

Mer Ligurienne

Mer Tyrrhénienne

Mer Ionienne

Mer Adriatique

Mer Egée

Mer Noire

Mer Caspienne

CHAPITRE IV

LA CHINE DES MING ET DES MANDCHOUS

§ 1. — Les Ming.

Restauration de l'indépendance chinoise. — L'empereur Hong-wou.

La dynastie mongole de Chine tomba dans une décadence rapide. Après la mort de Temür Öljäitü (1295-1307), petit-fils et successeur de Ḳubilai, elle ne compta guère que des princes incapables. Les populations de la Chine du Sud, chez lesquelles les souvenirs de l'indépendance étaient tout récents, commencèrent à relever la tête. Sous le règne de l'empereur Toġon Temür[1] (1333-1368), neuvième successeur de Ḳubilai, des révoltes éclatèrent sur le bas Yang-tseu et dans la région cantonaise (1351). Vers 1360, toute la Chine au sud du Yang-tseu était délivrée des Mongols, mais restait en proie à une affreuse anarchie. Plusieurs des chefs rebelles étaient de simples capitaines de brigands, comme Tch'en Yeou-leang[2] qui se rendit maître du Hou-nan et du Hou-pei et comme le corsaire Fang Kouo-tchen[3] qui, à la tête d'une flotille, opérait sur les côtes du Tchö-kiang et du Fou-kien. Au contraire, Tchou Yuan-tchang[4], qui, à la tête d'une autre bande d'insurgés, s'était emparé d'une partie du Ngan-houei et du Kiang-sou avec Nankin (1356), se signalait par

1. 妥歡 (ou 懽) 帖 (ou 貼) 木 (ou 睦) 兒 (ou 爾), T'o-houan T'ie-mou-eul.
2. 陳友諒.
3. 方國珍.
4. 朱元璋. Né en 1328, † 1398.

son humanité et son esprit de justice. Fils d'un pauvre laboureur du Ngan-houei, il avait été bonze et venait d'abandonner la vie monastique pour la carrière des armes. Une fois maître du Nankin, il y constitua un gouvernement régulier que les populations méridionales, tyrannisées par les autres chefs de la révolte, accueillirent avec joie. Les Mongols, retranchés dans les provinces du Nord, semblaient se désintéresser du Sud. Tchou Yuan-tchang en profita pour abattre l'un après l'autre ses rivaux. En 1363, il tua Tch'en Yeou-leang dont il annexa les possessions (les deux Hou). Puis il enleva à d'autres aventuriers le Tchö-kiang, le Fou-kien et la région cantonaise (1366-1368).

Toute la Chine au sud du Yang-tseu, à l'exception du Sseu-tch'ouan et du Yun-nan, reconnaissait l'autorité de Tchou Yuan-tchang. Celui-ci entreprit alors d'enlever aux Mongols les provinces septentrionales. Dans la même année 1368, il leur reprit le Chan-tong et le Ho-nan, envahit le Tche-li, marcha sur Pékin et s'en empara, tandis que le dernier empereur mongol, Togon Temür s'enfuyait sur la lisière du Gobi. Tchou Yuan-tchang se fit alors proclamer empereur, en donnant à sa dynastie le nom de dynastie Ming[1]. Lui-même est connu dans l'histoire sous le nom impérial de Hong-wou[2]. Même après la reprise de Pékin, il garda Nankin comme capitale[3].

1. 明. — Sources de l'histoire des Ming : le *Ming che* 明史, histoire officielle rédigée de 1739 à 1742 par une Commission présidée par Tchang T'ing-yu 張廷玉 ; le *Ming che kao* 明史稾 documents pour l'histoire des Ming recueillis en 1715 par Wang Hong-siu 王鴻緒 ; le *Ming-tch'ao ki-che pen-mo* 明朝紀事本末 par Kou Ying-t'ai 谷應泰 en 1648 ; le *Wou hio pien* 吾學編 par Tcheng Hiao 鄭曉. — Résumé historique dans Wieger, *Textes historiques*, II, 1740-1776. Cartes 18 du *Shina Kyôiki Enkakuzu*, 20 et 23 du *Tôyô Tokushi Chizu*.

2. 洪武. Ce nom est le nom de période (*nien-hao*) des années 1368 à 1398. Le nom de temple (*miao-hao*) du premier Ming est T'ai-tsou 太祖.

3. Sur cette ville et son histoire, cf. Le P. Gaillard, *Nankin d'alors*

Une armée mongole intacte était encore campée au Chan-si. Siu Ta[1], le meilleur lieutenant de Hong-wou, la détruisit à T'ai-yuan et délivra la province (1368). En 1369 Siu Ta délivra de même Si-ngan et le Chen-si, puis il alla chasser les Mongols du Kan-sou, leur dernière possession en Chine. Les Mongols une fois expulsés, Hong-wou soumit le Sseu-tch'ouan où un aventurier avait fondé une principauté autonome (1371). En 1381-1382 il soumit en outre la province sino-thaï du Yun-nan qui était restée jusque-là fidèle aux Mongols, et l'annexa. La Chine tout entière était unifiée sous une dynastie nationale.

Libérateur de sa patrie, Hong-wou ne craignit pas de relancer les Mongols chez eux. En 1372, il envoya une armée en Mongolie sous les ordres de Siu Ta qui entra à Ḳaraḳorum, mais qui subit un échec sur la Tula et dut battre en retraite. En 1388 une autre colonne chinoise entra de nouveau à Ḳaraḳorum, poursuivit les Mongols jusqu'au Kérulèn et les vainquit sur le lac Böyür ou Buîr-nor. Enfin les Chinois enlevèrent aux Mongols l'oasis de Ha-mi[2].

et d'aujourd'hui, Chang-hai, 1903, et le C. R. de Pelliot, *B. E. F.E. O.*, 1903, 481. — Notice de Vissière, in Madrolle, *Chine du Nord*, p. 303, et Couvreur *Géographie*, nº 188, p. 24.

1. 徐達 (1329-1383 ou 1385). — Un autre des lieutenants de Hong-wou, fut Fou Yeou-tö 傅友德 qui soumit notamment le Sseu-tch'ouan et les Mongols du Yun-nan (*Nan-tch'ao ye che*, 147).

2. Hong-wou ne se contenta pas, comme héritier des grands-khans gengiskhanides de Pékin, de prétendre à la suzeraineté des tribus mongoles. En vertu des mêmes droits théoriques, il revendiqua l'hommage de l'ancien khanat de Čaġatâi, le double Turkestan. Ce fut ainsi qu'en 1385 il envoya en Asie Centrale Fou Ngan (Tche Tao) 傅安 (志道) et Lieou Wei 劉惟 qui visitèrent Ha-mi, Ḳarâḫojo (Ṭurfân), Ilibâliḳ (près Ḳulja), où ils obtinrent sans difficulté la reconnaissance nominale de la suzeraineté chinoise. Mais à Samarḳand, capitale du royaume de Tamerlan, ils furent d'abord emprisonnés et ne furent relâchés qu'après de longs pourparlers. Cependant Tamerlan envoya à diverses reprises à la cour de Chine ses ambassades portant des cadeaux qui purent passer pour un tribut (1387, 1392, 1394). En 1395, Hong-wou renvoya Fou Ngan à Samarḳand avec une lettre de remerciements pour Tamerlan. Sous le

A l'intérieur Hong-wou restaura dans tous les domaines les traditions millénaires interrompues par la conquête mongole. Bien qu'ancien bonze, et personnellement plutôt favorable au Bouddhisme[1], il se trouva inaugurer le mouvement de réaction confucéenne qui marqua toute la période Ming. Dans cet esprit, il associa à son œuvre l'Académie des Han-lin qui, sous les Mongols, avait été le foyer de l'opposition contre l'hégémonie bouddhique. En 1373 il publia un code inspiré de celui des T'ang.

La révolution chinoise eut son contre-coup en Corée. La dynastie Wang, qui régnait sur ce pays depuis 918, fut renversée en 1392 par Li Tan[2], tenant de l'ancienne dynastie du Sin-lo, qui fonda la dynastie Li (*jap.* Ri)[3], destinée à gouverner la Corée jusqu'à l'annexion japonaise de 1910. Sous cette nouvelle maison, la Corée se montra une vassale fidèle de la Chine[4].

règne de l'empereur de Chine Yong-lo, Fou Ngan retourna en mission à Samarḳand et à Hérât, capitales du fils et successeur de Tamerlan, Šâh Rûḫ. Yong-lo et Šâh Rûḫ échangèrent plusieurs autres ambassades amicales (en 1417, notamment, Šâh Rûḫ envoya à Pékin une ambassade conduite par Ardašir Tugači) et s'entendirent pour faciliter le transit des caravanes entre l'Extrême-Orient et la Transoxiane. Cf. *Maṭla' al-sa'dain*, trad. Quatremère, p. 387, in : *Notices et extraits des manuscrits*, t. XIV, Paris, 1843. — Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols*, p. 243-244.

1. Voir les textes cités par Wieger, *Textes historiques*, II, 1746. Voir cependant aussi in : Chavannes et Pelliot, *J. A.*, 1913, I, 364-366, les mesures prises par Hong-wou contre les sectes bouddhiques et autres, Lotus Blanc, Nuage Blanc, etc. (édit de proscription de 1370).

2. Li Tan, de son nom coréen antérieur : Ri Seng-kyei, était un général que la conspiration militaire de 1392 mit à la place du roi Kong-yâng, déposé. Cf. Hulbert, *Hist. of Korea*, I, 270-293.

3. 李.

4. La Corée sous la dynastie Li fut connue sous le nom de Tyossyen (*chinois* Tchao-sien, 朝鮮, *japonais* Chôsen) « Terre du matin calme ». La capitale fut alors transférée de Kai-syeng (Kaijô) à Han-yang, appelé dès lors Sye-oul « la capitale par excellence » notre *Séoul* (1394).

Règne de Yong-lo.

En mourant (1398) Hong-wou désigna comme successeur son petit-fils Kien-wen[1], jeune homme sans expérience. Le prince de Yen, fils cadet du défunt empereur et oncle de Kien-wen, se révolta contre ce dernier, le renversa et monta sur le trône où il est généralement connu des historiens sous sous le nom de Yong-lo[2] (1402).

Le règne de Yong-lo (1403-1424) marqua l'apogée de la dynastie des Ming. Ce souverain énergique et guerrier rétablit l'hégémonie chinoise en Extrême-Orient. Geste significatif, il transporta sa résidence de Nankin à Pékin, près de la frontière mongole (1409)[3]. Puis il entreprit de se subordonner la Mongolie. En Mongolie, les Gengiskhanides, déconsidérés par leur expulsion de Chine, étaient aux prises avec l'insubordination des autres clans. Vers 1399, le chef kergüd [4]

1. 建文.

2. 永樂. Remarquons toutefois que ce nom n'est qu'un « nom de période » (*nien-hao*) pour la période 1403-1424. Le « nom de temple » (*miao-hao*) du même prince est Tch'eng-tsou 成祖. Nous emploierons de préférence le nom de Yong-lo parce que plus connu.

3. Ce fut Yong-lo qui donna à cette ville son nom de « capitale du Nord » : Pe-king, 北京, tandis que Kiang-ning-fou 江寧府 devenait la capitale du Midi, Nan-king 南京, notre Nankin. Ajoutons que Pékin ne devint officiellement capitale qu'en 1421. Nous rappelons ici les principaux noms que Pékin avait antérieurement portés : sous les T'ang, la ville s'appelait 幽州 Yeou-tcheou, sous les K'i-tan (Leao) d'abord 南京 Nan-king *ou* « capitale du Sud » (938), puis 燕京 Yen-king en 1012 —; sous les Kin, en 1153, Pékin reçut le nom de 中都 Tchong-tou —; sous les Mongols, Pékin reprit d'abord le nom de Yen-king (lou) 燕京(路), puis, en 1264, celui de Tchong-tou ; enfin Ḳubilai, en 1271, ayant construit le Nouveau-Pékin ou le Pékin mongol, le nomma 大都 Ta-tou.

4. C'est-à-dire *ḳirgiz*.

Ügeči, que certains rattachent à l'ancienne dynastie keräit[1], vainquit et tua le grand khan gengiskhanide Elbek, et usurpa l'hégémonie. Yong-lo, heureux de voir détrôner les Gengiskhanides, reconnut l'usurpateur. Mais celui-ci fut renversé par ses voisins jaloux, l'asod Aruḳtai *ou* A-lou-t'ai [2] et l'oirat Ma-ha-mou[3]. Aidé par Aruḳtai, l'héritier gengiskhanide Öljäi Temür[4], fils d'Elbek, recouvra le trône (1403 ou 1404). Yong-lo essaya en vain d'obtenir de lui un acte de vassalité. Ayant essuyé un refus, le monarque chinois envahit la Mongolie, poussa jusqu'à l'Onon et au Baïkal, et mit en fuite Öljäi Temür et Aruḳtai (1410). A la suite de

1. Notamment Howorth qui assimilait les Kergüd de Sanaṅ Secen (p. 143-145) aux Keräit du XIIIe siècle (Howorth, I, 559). D'autre part, M. Courant (*L'Asie Centrale aux XVIIe et XVIIIe siècles*) fait d'Ügeči un roi des Torġud (Courant, *op. cit.*, p. 11). Mais Kergüd = Ḳirġiz (Pelliot). — Pour cette période, cf. aussi E. A. Parker, *Mongolia after the Ghenghizides and before the Manchus*, Journ. North China branch R. A. S., XLIV, 1913, 76-100.

2. Nous tenons pour évident, avec M. Pelliot, que l'Aruḳtai de Sanaṅ Secen est l'A-lou-t'ai 阿魯台 du *Ming-che*. Il est vrai que le *Ming-che* prête un rôle de premier plan à « A-lou-t'ai » à une époque où Sanaṅ Secen nous donne son Aruḳtai comme prisonnier. Howorth (I, 353) s'est basé là-dessus pour assimiler l'A-lou-t'ai des Chinois, non plus au chef asod Aruḳtai, mais au chef ḫorčin Adai. Une telle assimilation paraît phonétiquement insoutenable. Sans doute faut-il admettre que les rédacteurs du *Ming-che* se sont quelque peu embrouillés au milieu de toutes ces guerres civiles mongoles, réellement fort confuses. D'autre part, Sanaṅ Secen paraît plus friand d'anecdotes légendaires et aussi d'étymologies pittoresques (Aruḳtai, Toġon) que de chronologie. — Noter enfin qu'*asod*, en mongol, = *ase*, *alain* (Pelliot).

3. Ici encore discordance entre Sanaṅ Secen et le *Ming-che*. Pour Sanaṅ Secen, le chef oirat qui règne dans les premières années du XVe siècle s'appelle Batula. Il a pour successeur (*circa* 1415, 1418) son fils Baḫamu *(sic)* « surnommé Toġon ». Au contraire, pour le *Ming-che*, le personnage correspondant à Batula s'appelle Ma-ha-mou 馬哈木 et son fils s'appelle Toġon. — Rappelons d'autre part que plusieurs historiens, avec M. Maurice Courant, désignent ces princes *Oirat* sous le nom de *Coros (Tsoros)* que nous emploierons pour le XVIIe siècle (Courant, p. 11).

4. J'admets que l'Öljai de Sanaṅ Secen est le Pen-ya-che-li 本雅失里 du *Ming che* (étym. de ce mot : *skr.* Puṇyaçrî).

cette défaite, Öljäi Temür fut tué par l'oirat Ma-ha-mou qui s'empara à son tour de l'hégémonie (*c.* 1412). Ma-ha-mou avait été jusque-là en coquetterie avec Yong-lo. Une fois le plus fort, il rompit avec les Chinois. Yong-lo marcha contre lui et lui livra, près de la Tula, une bataille sans résultat, puisque le chef oirat parvint à dérober sa fuite (1414). Toutefois le prestige de Ma-ha-mou disparut après son échec, et l'hégémonie passa au chef des Ḫorčin, Adai, qui rattachait sa lignée à Ütsüken, frère de Gengis-khan. Adai, soutenu par le chef asod Aruḳtai [1], régna, semble-t-il, sur le gros des Mongols, tandis que les Oirat faisaient dissidence sous leurs chefs Ma-ha-mou, puis (*ca* 1415, 1418) Toġon, fils et successeur de Ma-ha-mou. Comme de juste, tandis que ceux-ci se rapprochaient de la Chine, Adai et son vassal Aruḳtai se brouillèrent avec elle. Leurs bandes étant venues ravager le Kan-sou, Yong-lo entreprit de nouvelles campagnes en Mongolie (1422-1424), poussant jusqu'au Dalai-nor, mais sans parvenir à « accrocher » l'adversaire. Après la mort de Yong-lo, le chef oirat Toġon devait finir par triompher de son rival Adai qu'il tua vers 1434-38. Les Oirat s'emparèrent ainsi de l'hégémonie des tribus mongoles, qu'ils devaient conserver pendant près d'un demi-siècle.

En somme, Yong-lo, conformément à son programme, avait largement contribué à ruiner en Mongolie le pouvoir des Gengiskhanides. Il est vrai aussi qu'il avait préparé la formation dans ce pays d'une nouvelle puissance, — celle des Oirat, non moins dangereuse pour la Chine, comme on le verra par la suite.

L'activité de Yong-lo ne fut pas moindre en Indochine. En 1406, il profita des révolutions dont l'Annam était le théâtre, pour faire occuper militairement ce pays [2]. Après

1. Telle est du moins la leçon qui paraît se dégager des renseignements assez contradictoires de Sanaṅ Secen et du *Ming che*. Celui-ci semble avoir confondu Adai et son lieutenant Aruḳtai.

2. La conquête de l'Annam fut conduite par le général chinois Tchang Fou 張輔. En 1411, notamment, il vainquit les Annamites dans une grande bataille dans laquelle les Chinois employèrent des armes à feu.

FLORIDA STATE UNIVERSITY
TALLAHASSEE, FLORIDA

une courte période de transition, le territoire annamite (Tonkin et Annam actuel jusqu'à Tourane) fut annexé à l'Empire et partagé en départements chinois (1407) (cf. *infra*, p. 610). D'autre part Yong-lo envoya en 1403 une escadre, commandée par Ma Pin[1] à Java et à Calicut, et en 1405, une autre escadre, commandée par Tcheng Ho[2] ou San Pao T'ai-kien, reconnaître plus complètement les côtes de la Cochinchine, Java, Sumatra, le Cambodge et le Siam. En 1408, Tcheng Ho conduisit une croisière jusqu'à Ceylan[3]. Le roi de Ceylan (Vijaya Bâhu VI, ou bien plutôt, en l'espèce, le vice-roi Alakesvara) ayant insulté les envoyés chinois, Tcheng Ho le fit prisonnier. Un des chefs sumatranais qui avait menacé de même l'escadre chinoise reçut un châtiment analogue (1412)[4]. Quant au royaume de Malakka, il se reconnut tributaire sans combat (1416). Tcheng Ho conduisit encore d'autres croisières dans les mêmes parages en 1421

1. 馬彬.

2. 鄭和. On avait attribué à ce personnage l'introduction en Chine des fumeries d'opium(?). Sur ses voyages, voir les textes rassemblés par Rockhill, *Relations and trade of China...*, T'oung-pao, 1915, p. 8 et sq. Carte 20 de l'atlas *Tôyô tokushi chizu*.

3. Sylvain Lévi, *Ceylan et les Chinois*, J. A., 1900, I, 429. — Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, 41. — V. W. F. Mayers, *Chinese explorations of the Indian Ocean during the XV^e century*, China Review, III, 219-331, IV, 61-190 (1874-1876). — Rockhill, *Relations and trade of China with the Malayan Archipelago and coats of the Indian Ocean during the XIV^th century* (T'oung pao, 1914, 1915). — H. Bidder, *Siamische Gesandschaften und die ersten Ming Kaiser*, Ostasiat. Zeitschr. avril 1922, 1. — A citer encore : G. Phillips, *The seaports of India and Ceylon*, Journ. North China branch R. A. S., XX, 1885, 209, XXI, 1886, 30. — *Mahuan's account of the Kingdom of Bengala*, et : *of the Kingdom of Calicut*, J. R. A. S. 1895, 523 ; 1896, 203, 341. — Arunachalam, *Sketches of Ceylon history*, Ceylon National Review, janv. 1906, 67-68. — *Ceylon b. R. A. S.*, XXII, 65 (1912), 316.

4. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, p. 33-36. Notons que le royaume sumatranais où Tcheng Ho châtia et captura un chef de pirates (d'ailleurs d'origine chinoise) était connu des Ming sous les noms de 淳淋邦 Po-lin-pang (Palembañ) et de 舊港 Kieou-kiang. C'était l'ancien San-fo-ts'i.

et en 1424 (cette dernière fois à Sumatra). Enfin, en 1430, il poussa jusqu'à Ormuz, en Perse[1].

A l'intérieur, l'État chinois accentua, sous Yong-lo, les tendances confucéennes et anti-bouddhiques du règne précédent[2]. En 1408 fut pris un édit de laïcisation partielle contre les bonzes[3]. En 1416 l'empereur fit recueillir les écrits de l'école néo-confucéenne (Jou kiao) de Tchou Hi *(Sing-li-ta-ts'iuan*[4]*)*. Enfin il s'appuya sur l'Académie des Han-lin dont on connaît l'importance dans la culture chinoise.

La dynastie des Ming après Yong-lo.

Yong-lo fut le dernier empereur guerrier de sa maison. Ses successeurs renoncèrent à son programme de domination asiatique. Du vivant même de Yong-lo, les Annamites s'étaient révoltés (1417). Après dix ans de guerilla, leur chef Lê Lo'i finit par chasser les Chinois (reprise de Hanoi, 1428). Le petit-fils de Yong-lo, l'empereur Siuan-tsong[5] ou Siuan-tö[6] (1426-1435), las d'une guerre épuisante, reconnut l'indépendance de l'Annam (1431).

Sous le règne de l'empereur Ying-tsong[7] (1436-1464), la

1. Ormuz est transcrit en chinois Hou-lou-mo-sseu, 忽魯謨斯. Les Chinois, dès 1411, avaient même atteint Aden qu'ils appelaient A-tan 阿丹. Cf. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung pao, 1915, 607.

2. Notons cependant que Yong-lo était personnellement favorable aux idées bouddhiques et qu'il protégeait particulièrement les lamas tibétains (Textes cités par Wieger, *Textes historiques*, II, 1751, 1752). Mais la réaction anti-bouddhique était générale dans les milieux lettrés qui fournissaient le personnel administratif.

3. Mais grâce aux tendances personnelles de Yong-lo, il y avait encore à Pékin, en 1421, près de 10.000 bonzes.

4. 性理大全.

5. 宣宗.

6. 宣德. Siuan-tsong est le *miao-hao* du souverain. Siuan-tö est le *nien-hao* de 1426-1435.

7. 英宗.

Chine se heurta en Mongolie à la puissance croissante des Oirat ou Oirad[1]. Les Oirat, on l'a vu, avaient acquis l'hégémonie depuis les victoires de leur chef Toġon[2]. Esen (en chinois Ye-sien)[3] (*ca* 1444-1452 ou 54), fils et successeur de Toġon, demanda la main d'une princesse chinoise. Éconduit, il vint ravager la région de Ta-t'ong, au Chan-si. L'empereur Ying-tsong qui se porta à sa rencontre fut vaincu à T'ou-mou, près de Siuan-houa (N.-W. du Tche-li), perdit cent mille hommes et fut fait prisonnier (1449). Les Chinois se ressaisirent d'ailleurs rapidement. Ils appelèrent au pouvoir le frère de Ying-tsong, King-t'ai[4] ou King-ti[5], et, lorsque Esen vint menacer les murailles de Pékin, il fut repoussé. Le chef oirat se décida alors à relâcher Ying-tsong (1450) et fit peu après sa paix avec l'Empire (1453). A la suite de cette alerte, les Chinois renoncèrent définitivement à intervenir dans les affaires mongoles. Toute leur activité de ce côté se borna, dans le dernier quart du xv[e] siècle, à disputer l'oasis de Ha-mi (*turc* : Ḳomul) aux sultans čagataïdes de Ṭurfân[6] et d'Aḳṣû[7] qui finirent (1513) par en rester maîtres[8].

1. Transcription K'ien-long : 烏喇特 Wou-la-t'ö. Du mongol Oirat ou Oirad (Oyrad) « les Confédérés ». Ces tribus (d'ailleurs en nombre variable) sont désignées par Sanaṅ Secen sous le titre de style de *Dörbön Oirad* « les quatre Confédérés ».

2. Transcription chinoise (postérieure) T'o-houan : 脫懽.

3. 也先. Cf. Sanaṅ Secen, 153 et sq. — Sur les rapports de ce prince avec les populations musulmanes de l'Asie Centrale, cf. W. Barthold, art. *Kalmouks*, Encycl. de l'Islam, II, 743.

4. 景泰. (King-ti est un *miao hao*, King-t'ai le *nien-hao* de 1450-1456).

5. 景常. Après la capture de son frère par les Oirat, King-ti fut nommé empereur (1450). Il resta sur le trône quand les Oirat eurent libéré Ying-tsong, après un an de captivité. Mais en 1457 les officiers de la garde remirent Ying-tsong sur le trône, en profitant d'une maladie de King-ti.

6. Turc طرفان. Chinois 土魯番.

7. اق صو.

8. Nous retrouvons ici (cf. p. 488) le sultân Aḥmed (en chinois :

Au commencement du XVI^e siècle, une restauration gengiskhanide se produisit en Mongolie. Le gengiskhanide Dayan[1] (*c.* 1470-1543) vainquit les tribus oirat et refit pour quelques années l'unité de la nation mongole. De son vivant ses possessions furent partagées par lui entre ses nombreux fils et petits-fils[2] qui fondèrent les sept royaumes mongols modernes, savoir :

a) Au Sud, branche aînée partagée entre : 1° le khanat des Čaḫar *(Tchakhar)*[3] (pays de Kalgan) dans lequel se perpétuaient les droits impériaux de Gengis-khan et de Dayan ; 2° le khanat des Ordos Tümed[4] (steppe des Ordos).

b) Au Nord, les khanats ḫalḫa[5], fondés par les héritiers de Geresanja (Geresandza) le plus jeune fils de Dayan, et qui étaient au nombre de cinq : 1° Secen (Setsen) khan[6], 2° Tušetu khan[7], 3° Saïn noyan[8], 4° Jasagtu ou Dzasagtu khan[9], 5° Altan khan[10].

A-hei-ma) († *ca* 1503) et son fils Manṣûr-šâh (chinois : Man-sou-eul) (1503-1543 ou 1544), — Cf. Imbault-Huart, *Le pays de Hami*, p. 38 et sqq. Pour les sources musulmanes de cette histoire, cf. le *Ta'rîḫ-i Rašîdî*, édition N. Elias et Denison Ross, Londres, 1895. — Pour les sources chinoises, art. *Turfân* (d'après le *Ming-che*), par Bretschneider, *Mediaev. res.*, II, 189. — Sur les divergences qui se révèlent entre le *Ta'rîḫ-i Rašîdî* et le *Ming-che*, voir la discussion d'Elias, dans la préface du *Ta'rîḫ-i Rašîdi*, p. *101-106.

1. Cf. Sanaṅ Secen, éd. Schmidt (*Geschichte der Ostmongolen*), p. 181-195. — Maurice Courant, *L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, 1-8 (1912).

2. Cf. Sanaṅ Secen, éd. Schmidt, 205 et sq.

3. 察哈爾 *Tch'a-ha-eul.*

4. Ordos = 鄂爾多斯, *Ngo-eul-to-sseu.* — Tümed = 土默特 *Tou-mei-tö.*

5. 卩客爾卩客 *K'a-eul-k'a.*

6. 車臣汗 *Tch'ö-tch'en han.*

7. 土謝圖汗 *T'ou-sie-t'ou han.*

8. 三音諾顏 *San-yin no-yen.*

9. 扎薩克圖汗 *Tcha-sa-k'o-t'ou han.* — Chef de la branche

Le plus remarquable des fils de Dayan fut le roi des Ordos Tümed, Altan khan[1] (*ch.* Ngan-ta)[2], qui résidait à Kökehoto (N. du Chan-si). De 1529 à 1550, ce prince fut en guerre perpétuelle contre la Chine. En 1542, notamment, il ravagea le Chan-si jusqu'à T'ai-yuan, et en 1550, il vint incendier les faubourgs de Pékin. Tout le règne de l'empereur Kia-tsing [3] (1522-1566) fut occupé par la lutte contre ce redoutable voisin qui ne fit la paix qu'en 1571.

Pendant ce temps, les corsaires japonais assaillaient les côtes chinoises. Vers 1523, une flotille japonaise pille Ning-po, au Tchö-kiang. En 1552, nouvelle incursion japonaise au Tchö-kiang[4]. En 1555, les Japonais débarquent à l'embouchure du Yang-tseu et viennent assiéger Nankin. En 1563 ils ravagent les côtes de Fou-kien[5].

aînée des quatre princes halha, le Jasagtu khan exerçait une sorte de prééminence sur les trois autres. Nous les énumérons ici dans l'ordre géographique de leurs fiefs.

10. Tous ces noms, en mongol, sont des qualificatifs : *Secen* (prononcé Setsen) = sage ; *saïn* = bon ; *noyan* = noble ; *altan* et *altïn* khân = le roi d'or, etc...

1. Consulter Sanaṅ Secen, éd. Schmidt, p. 199-247. — G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, aus dem tibetischen des Jigs med nam mka ubersetzt*, Strasb., 1896, II, 63. — Courant, *L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 8-15. — Sur la politique religieuse de ce prince et son alliance avec l'Église Jaune Tibétaine, voir plus bas, p. 519.

2. 俺答. Autre lecture : Yen-ta. Nom mongol : Amda (M. Pelliot).

3. 嘉靖. C'est le *nien-hao* de ce souverain dont le *miao-hao* est 世宗 Che-tsong.

4. Notons que les rapports des Japonais avec la région du Tchö-kiang, sous les Ming, ne se réduisent pas à ces actes d'hostilité. C'est à Ning-po qu'en 1468 se rendirent le peintre bouddhiste Sesshû et ses élèves Shugetsu et Shûko pour s'y perfectionner à la fois dans la doctrine dhyânique (Zen) et dans la peinture de l'École des Lettrés. Cf. Elisséev, *Sur le paysage à l'encre de Chine au Japon*, R. A. A., juin 1925, 35.

5. Les Japonais firent également de nombreux débarquements à Hai-nan. Cf. *T'oung pao*, 1906, p. 369 (*Les Japonais à Hai-nan*). Voir dans N. Yamada, *Ghenko*, p. 240, une carte d'ensemble pour les raids des corsaires japonais en Extrême-Orient.

Ce n'étaient encore là que des attaques isolées. Sous le règne de l'empereur de Chine Wan-li[1] (1573-1620), les Chinois entrèrent en lutte avec l'empire japonais lui-même. La cause du conflit fut le royaume de Corée. La dynastie coréenne (dynastie *Li* ou *Ri*, au pouvoir depuis 1392) avait reconnu la suzeraineté chinoise. Mais depuis le haut moyen âge, le Japon convoitait la péninsule. En 1592 le grand Hideyoshi[2] qui sous le titre de *Taikô*[3] gouvernait (1585-1598) le Japon en dictateur envoya en Corée[4] une armée de 190.000 h. qui débarqua à Fou-san sous les ordres, notamment, de Katô Kiyomasa[5] et de Konishi Yukinaga[6] (mai 1592). Katô et Konishi, par deux itinéraires différents, marchèrent sur Seoul, la capitale coréenne, où ils entrèrent le même jour (12 juin). A leur approche, le roi de Corée s'était enfui vers le Ya-lou, en implorant l'aide de la Chine. Après Seoul, les deux colonnes japonaises se séparèrent de nouveau. Tandis que Katô allait soumettre la côte nord-est de la Corée jusqu'au Tou-men, Konishi marcha sur P'yong-yang où il arriva le 15 juillet. Cependant les Japonais n'avaient eu jusque-là affaire qu'aux Coréens. L'arrivée d'une grande armée chinoise changea la situation. Elle les força à évacuer P'yong-yang (février 1593), Seoul (mai) et à battre en retraite sur Fou-san. —

1. 萬歷 (*nien-hao*). Le *miao-hao* de ce prince est Chen-tsong 神宗. Carte de l'Asie sous Wan-li, *Tôyô tokushi chizu*, n° 23.

2. 秀吉.

3. 太閤.

4. Hidéyoshi avait en 1591 envoyé une ambassade au roi de Corée Sen-tcho ou Sun-djo (règne 1567-1608), pour demander son concours contre la Chine. Le roi ayant refusé, la Corée fut envahie la première. Cf. Hulbert, *History of Korea*, I, 337-409.

5. 加藤清正. Ces deux derniers caractères lus « Kiyomasa » en japonais, se lisent en chinois « Ts'ing-tcheng », nom sous lequel ce général est désigné par Mailla.

6. 小西行長. Ces deux derniers caractères (Yukinaga) sont lus en chinois « Hing-tchang », nom sous lequel ce général est désigné dans Mailla. On sait que Konishi Yukinaga était catholique.

Les Japonais ne conservèrent finalement que les places de la côte méridionale, et ils consentirent à ouvrir des négociations. Ces négociations qui eurent lieu d'abord à Nagoya (1593), puis à Pékin (1595-1596), échouèrent, la Chine prétendant faire reconnaître sa suzeraineté sur le Japon. En 1597 Hideyoshi envoya en Corée une seconde expédition qui occupa la province de Tchoen-la ou Zenradô (sud-est de la Corée). Mais cette fois, les Japonais ne purent atteindre Seoul. Ils furent arrêtés par les Sino-Coréens à Chik-san (Shokuzan), dans le nord de la province de Tch'ong-tch'ong (Chukeidô) et finalement rejetés sur la côte méridionale, vers Yolsan (Urusan) et Fou-san où la lutte dégénéra bientôt en guerre de siège. Le général japonais Katô, bloqué avec son armée dans Yolsan par des forces supérieures, endura des souffrances terribles (hiver 1597-1598). Il fut enfin dégagé, et les troupes japonaises remportèrent encore plusieurs brillantes victoires (batailles de Sö-chön ou Shisen, et de Syoun-tyen ou Jun-ten, oct. 1598). Mais la mort du dictateur japonais Hideyoshi, survenue sur ces entrefaites, entraîna le rapatriement des troupes nipponnes et la cessation des hostilités (1598)[1]. La paix entre la Chine et le Japon fut officiellement rétablie en 1607. La Corée resta un royaume pratiquement indépendant, mais théoriquement vassal de la Chine[2].

En 1514 étaient arrivés sur les côtes de Chine les premiers navires portugais. Entre 1549 et 1557, les Portugais s'établirent à Macao, à l'entrée de la baie de Canton. Il semble que cet établissement, d'un caractère surtout commercial, ait eu lieu du consentement des Chinois eux-mêmes. En tout cas en 1582 les Portugais de Macao payaient au vice-roi du Kouang-tong un tribut de 500 taels.

Avec les Portugais, le Christianisme, chassé de Chine depuis

1. Cartes avec l'itinéraire des diverses expéditions japonaises, in : Murdoch et Yamagata, *History of Japan during the century of the foreign intercourse, 1542-1651*, p. 320-321, et dans l'atlas *Tôyô tokushi chizu* de Wataru Yanai, carte 22.

2. Le *shôgun* Tokugawa Ieyasu 徳川家康, qui succéda à Hideyoshi à la tête du Japon (1600-1616), renonça définitivement à toute intervention en Corée, et cette attitude fut imitée par ses descendants.

la chute des Mongols, y pénétra de nouveau[1]. Cette nouvelle évangélisation de la Chine fut l'œuvre de la Compagnie de Jésus, à qui appartinrent les grands missionnaires Matthieu Ricci[2] et Adam Schall[3]. — Matthieu Ricci arriva en Chine, à Macao en 1582. Après divers voyages, il s'établit à Pékin en 1601[4]. Par un trait de génie, il renonça au costume des bonzes, jusque-là porté par les missionnaires, et revêtit celui des lettrés. C'était associer fort habilement le Christianisme à la réaction confucéenne alors en pleine faveur. Toute la politique des Jésuites fut basée sur cette heureuse adaptation à la mentalité chinoise[5]. Par ailleurs les connaissances astronomiques de Ricci lui valurent la protection personnelle de l'empereur Wan-li. Il mourut à Pékin en 1610.

Le Père Adam Schall arriva en 1622. Mathématicien et astronome comme le P. Ricci, il jouit de la faveur de l'empereur Tch'ong-tcheng qui le chargea de la réforme du calendrier. En 1636 il établit pour l'empereur une fonderie de canons près de Pékin. Après l'invasion mandchoue, il sut se rallier à la nouvelle dynastie et fut maintenu à la tête du bureau astronomique par l'empereur mandchou Chouen-tche. Il mourut à Pékin en 1666.

Lettres et arts sous les Ming. — Peinture et sculpture.

La littérature chinoise ne produisit sous les Ming aucune œuvre de génie, mais, dans tous les domaines, un grand nombre d'œuvres distinguées.

1. Cf. De La Servière, *Saint François Xavier et la Chine*, New China Review, avril 1920, p. 19.

2. De son nom chinois : Li Ma-teou 利瑪竇 († 1610).

3. De son nom chinois : T'ang Jo-wang 湯若望.

4. Cf. Moule, *The first arrival of the Jesuits at the capital of China*, New China Review, 1922, 450.

5. Parmi les plus brillantes recrues faites par le P. Ricci dans les milieux lettrés, citons Siu Kouang-k'i 徐光啓 (1562-1634), plus tard (1628) Président du Tribunal des Rites, et qui fut en religion — et en mathématiques — l'élève du célèbre jésuite. Cf. E. T. C. Werner, *Christ in the Li tai shen t'ung chien*, Journal North China branch R. A. S., LII, 1921, p. 186.

En philosophie, citons le nom de Wang Yang-ming[1], ou Wang Cheou-jen[2] (1472-1528 ou 1529). Cet écrivain que les Japonais appellent Ôyômei fut ministre des Ming (1499) et démissionna en 1506 pour se consacrer à l'étude. Wang Yang-ming s'éleva contre les doctrines, alors universellement régnantes, de Tchou Hi[3]. Au Confucéisme matérialiste de Tchou Hi il opposa un Confucéisme purement moral dans la tradition de Mencius, doublé d'un idéalisme à lui propre. Il enseigna que la vérité s'acquiert non dans les encyclopédies, mais dans l'expérience morale individuelle, dans la connaissance intuitive. Avec lui le Confucéisme devint, à l'exemple du Bouddhisme, subjectiviste et intuitif, et tendit à une sorte de monisme idéaliste[4]. Assez mal accueillie en Chine du vivant de son auteur, la philosophie de Wang Yang-ming eut un grand succès au Japon où elle se répandit dès le XVII^e siècle.

L'époque ming nous a laissé plusieurs romans célèbres, encore agréables à lire, comme l'*Histoire du luth (P'i-pa-ki*[5]*)*, *Les deux cousines (Yu kiao li)* (*circa* XV^e siècle) et *Les pruniers refleuris (Eul tou mei)* (*circa* XVI^e -XVII^e siècle). Parmi les poètes, deux maîtres charmants : Lieou Ki[6] (1311-1375), qui fut le compagnon de guerre et le conseiller de l'empereur Hong-wou ; et Yang Ki[7] ou Mei-yen (fin du XIV^e, début du XV^e siècle) qui s'efforça d'imiter Li T'ai-po.

1. 王陽明.
2. 王守仁.
3. De préférence à Tchou Hi, Wang Yang-ming chercha à se rattacher à deux autres philosophes Song, les frères Lou Kieou-yuan 陸九淵 (1139-1192) et Lou Kieou-ling 陸九齡, fondateurs de l'École Kin-k'i 金谿.
4. Cf. Goodrich Hencke, *The philosophy of Wang Yang-ming*, p. 13 (L. 1916).
5. 琵琶記. Écrit par Kao-ming 高明 qui vivait au commencement des Ming.
6. 劉基.
7. 楊基.

***

La grande sculpture, sous les Ming, est généralement en décadence. Les statues d'animaux qui bordent les avenues des tombeaux des Ming[1], au nord de Pékin[2] — éléphants accroupis, dragons, béliers — sont traitées dans un style empâté qui contraste avec la vigoureuse facture des animaliers T'ang. En revanche les statuettes de bronze Ming, par la pureté encore classique de leur ligne et la joliesse de leur métier, comptent parmi les plus charmantes de l'art d'Extrême-Orient. D'élégants specimens figurent au Musée Cernuschi et dans la collection Migeon[3].

La peinture se maintient encore à un rang honorable. Mais elle aussi manque de puissance et surtout d'originalité. Elle est caractérisée par une élégance un peu conventionnelle, une grâce un peu grêle et froide, un peu débile, que sauve une connaissance parfaite du métier. On ne retrouvera plus dans les personnages la fougue, le mouvement, l'autorité des époques antérieures. Et dans le paysage l'observation directe de la nature fera place à des compositions artificielles qui d'ailleurs ne manqueront pas de charme. Là où la peinture Ming fait preuve de profondeur ou de vigueur, elle imite simplement les paysagistes et les portraitistes Song ou les animaliers de l'école de Tchao Mong-fou.

Citons parmi les artistes de cette époque : Lin Leang[4], peintre de fleurs, de fruits et d'oiseaux ; — le paysagiste Chen K'i-nan[5] ou Chen Tcheou[6] (Che-t'ien) (1427-1509) ; —

1. Che san ling 十三陵.

2. Cf. Bouillard et Vaudescal, *Les sépultures impériales des Ming*, B. E. F. E. O. 1920, III, et le C. R. de Pelliot, *T'oung pao*, 1920-1921, p. 57. — Quelques pages nourries in Madrolle, *Chine du Nord*, 57.

3. Cf. Migeon, *L'Art Chinois* (au Louvre), pl. 42-47.

4. 林良.

5. 沈啟南.

6. 沈周.

Wen Tcheng-ming[1] (1470-1559), peintre et poète, qui imita les paysages de Tchao Mong-fou ; — son contemporain T'ang Yin [2] (1470-1523), peintre de femmes ; — K'ieou Ying[3] (Che-fou)[4] imitateur des paysagistes Song qui nous a laissé une agréable « Scène de printemps au palais impérial » (Bushell trad. d'Ardenne de Tizac, pl. 236, p. 313 et 343) ; — Tch'en Chouen[5] et Tcheou Tche-mien[6], peintres d'oiseaux, d'insectes et de fleurs ; — enfin l'auteur de *la Visite des Immortels à l'Empereur d'En-Haut* (connue improprement sous le nom de *Paradis Terrestre*), peinture aujourd'hui au British Museum et qui est une pure féerie[7].

Les maîtres Ming n'ont pas été seulement d'agréables paysagistes, d'impeccables peintres de fleurs et d'oiseaux, mais aussi des portraitistes de talent. Les portraits de femmes de cette époque se distinguent par l'élégance raffinée des figures, et la délicatesse du trait. Citons seulement trois œuvres d'un art exquis : le portrait de la magicienne Ma Kou par Tch'en Hong-cheou[8], Mission Pelliot, au Musée du Louvre[9] ; le portrait de jeune femme de la collection Langweil, attribué à T'ang Yin[10] et le charmant portrait de jeune femme assise

1. 文徵明.
2. 唐寅.
3. 仇英.
4. 寶爻.
5. 陳淳.
6. 周之冕.

7. Fenollosa, adapt. Migeon, *L'Art en Chine et au Japon*, pl. 10-11, p. 248-249. Cf. les « Génies et Immortels » de la Collect. Bouasse-Lebel, Chavannes et Petrucci, *Peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXXVII.

8. Peintre qui florissait dans la première moitié du XVII[e] s., avant la chute des Ming.

9. Migeon, *L'Art Chinois* (au Louvre), p. 36, n° 113, pl. 56. Cf. Chavannes, *La peinture chinoise au Louvre*, T'oung pao, 1904, p. 321.

10. Marquis de Tressan, *La peinture en Orient et en Extrême-Orient*, in : *L'Art et les Artistes*, n° d'octobre 1913, p. 13. La Collection Goloubew renfermait également un portrait de femme respirant des pivoines,

sous un arbre, de la collection Vever (*circa* XVII^e siècle)[1]. Enfin, si la peinture Ming manque en général de force, il faut faire exception pour certains portraits funéraires. Tel portrait de mandarin de la collection Langweil, avec sa physionomie ridée, usée, méditative, avec l'acuité de son regard froid, est un chef-d'œuvre d'analyse psychologique[2]. Notons que quelques beaux portraits Ming figurent au Louvre (portrait de dame âgée ; image de Kouan-ti, dieu de la guerre, rapportée par M. Pelliot)[3].

L'époque Ming vit se développer, à défaut d'écoles originales, la critique d'art. C'est alors que fut composée la célèbre encyclopédie de la peinture chinoise, appelée *Kiai tseu yuan houa tchouan*[4] (« les enseignements de la peinture du jardin grand comme un grain de moutarde »), traduite en français par R. Petrucci. Le premier fond de l'ouvrage est dû à Li Tch'ang-heng [5] ou Li Lieou-fang [6], lettré et paysagiste (XVI^e-XVII^e). Le travail fut repris et préfacé par Li Yu[7], écrivain et critique (XVII^e-XVIII^e) et par son ami le paysagiste Wang Ngan-tsie [8] et les deux frères de celui-ci, et définitivement publié en 1701. On y trouve codifiés tous les préceptes de l'École des Lettrés : l'art de faire du pittoresque et du « naturel » en imitant adroitement les maîtres T'ang et Song, et, pour tout dire, *l'académisme*[9].

attribué à T'ang Yin : Chavannes et Petrucci, *Peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXXVIII.

1. Marquis de Tressan, *La peinture en Orient...*, p. 15.

2. Reproduit in : De Tressan, *La peinture en Orient...*, « l'Art et les Artistes », n° d'oct. 1913, p. 11. Voir de même un des portraits de la Collect. Kalebjian, reproduit in : Chavannes et Petrucci, *La peinture chinoise au Musée Cernuschi*, pl. XXXIX.

3. Migeon, *L'Art Chinois* (au Louvre), p. 36, n° 111, pl. 54.

4. 芥子園畫傳.

5. 李長蘅.

6. 李流芳.

7. 李漁, avec son gendre, Chen Sin-yeou, « éditeur » de l'ensemble.

8. 王安節.

9. Il y aurait lieu de mentionner à part l'influence chrétienne sur

La céramique sous les Ming.

Le grand art, sous les Ming, ce n'est ni la sculpture, ni la peinture, c'est la céramique. La période Ming est en effet la période classique de la céramique chinoise.

L'empereur Hong-wou, fondateur de la dynastie, avait fait rouvrir la manufacture impériale de King-tö-tchen[1] dans le nord du Kiang-si, déjà prospère sous les Song. Cette manufacture résuma désormais toute la production de l'empire. La production de King-tö-tchen, au cours des trois siècles que dura la dynastie Ming, est si diverse qu'il est difficile de la résumer en quelques lignes. Il faut toutefois signaler le changement survenu alors dans le goût chinois. Tandis que les céramiques Song avaient été caractérisées par une grande sobriété de formes, de décor et de couleurs, celles des Ming affectent des formes et des couleurs extraordinairement riches et variées. La variété des formes est d'autant plus grande que la céramique fut alors utilisée pour un plus grand nombre d'objets de toute taille et de tout usage, depuis des encriers, des porte-pinceaux et des bonbonnières, jusqu'à des sièges de jardin, à des statues de temple et à des tuiles pour les toitures. Quant au décor, il se renouvelle presque entièrement. Les pièces à émail monochrome, qui avaient été presque exclusivement à la mode sous les Song, sont beaucoup moins nombreuses. On continue bien à fabriquer des verts « céladon » à Long-ts'iuan[2] et des blancs Ting à King-tö-tchen, mais la qualité de ces pièces est bien inférieure à ce qu'elle était sous les Song. Seuls certains monochromes blancs, dont les décors étaient tantôt moulés, gravés ou sculptés, tantôt peints en blanc sur blanc sous l'émail, furent en vogue, notamment sous Yong-lo. Ils étaient fabriqués à Tö-houa[3], au Fou-

l'art des Ming et des Ts'ing. Cf. B. Laufer, *Christian art in China*, Mitteil. d. Semin. f. orient. Sprach., t. XIII, I (1910), p. 100. — Pelliot, *La peinture et la gravure européennes en Chine au temps de Mathieu Ricci*, T'oung pao, 1920-1921, 1.

1. 景德鎮. — 2. Marquet de Vasselot et Ballot, *Céramique hinoise au Louvre*, I, pl. 12. — 3. 德化.

kien, seule manufacture qui ait pu conserver son activité en face de la manufacture impériale de King-tö-tchen.

Les pièces polychromes forment la grande majorité de la production de King-tö-tchen. Elles comprennent les pièces à glaçures de diverses couleurs et les pièces à décor peint.

Les pièces à glaçures de diverses couleurs sont décorées d'émaux de différents tons, cuits à une température moyenne tandis que le corps même de l'objet était cuit au grand feu. Ces émaux sont souvent cernés d'un mince rebord qui contient la couleur et rappelle la disposition des émaux cloisonnés. Les tons les plus souvent employés sont : l'aubergine, le vert, le jaune, la turquoise et le violet-bleu foncé[1]. Ce procédé de décoration a été surtout en usage à partir du *nien-hao* Siuan-tö[2] (1426-1435).

La céramique à décor peint comprenait en première ligne les pièces décorées en bleu sur blanc, qui furent à la mode durant toute la dynastie Ming. La qualité de cette décoration varie avec la qualité de la couleur bleue. Celle-ci changea souvent. Au XVI^e siècle nous voyons triompher le bleu le plus célèbre, originaire de Perse et appelé pour cela *Houei ts'ing*[3] « bleu musulman »[4]. Importé à grands frais, le bleu musulman était naturellement considéré comme un produit de luxe. Nous n'en voyons pas de trace sous Tch'eng-houa[5] (1465-1487) qui n'employa que du bleu indigène. Au contraire, il domine sous Tcheng-tö[6] (1506-1521) et sous Kia-tsing[7] (1522-1566), mais en composition ; le bleu musulman, en effet, ne pouvait guère être employé seul, non seulement à

1. Cf. Hobson, *Chinese pottery and porcelain*, I, pl. 53-54 et Marquet de Vasselot, *Céramique chinoise*, I, 15-18.

2. 宣德.

3. 回青.

4. Hobson, II, pl. 72 et Marquet de Vasselot, I, pl. 23 (vase du Louvre).

5. 成化 (*nien-hao* de l'empereur Hien-tsong).

6. 正德 (*nien-hao* de l'empereur Wou-tsong).

7. 嘉靖 (*nien-hao* de l'empereur Che-tsong).

cause de son prix, mais aussi en raison de sa trop grande fluidité. On lui adjoignait donc du bleu indigène qui, de qualité inégale et mélangé dans des proportions variables, produisit avec lui toute une gamme de coloris allant d'un bleu profond, intense, aux bleus ternes et grisâtres. Sous Wan-li[1] (1573-1620) les céramistes ne l'employaient déjà plus que rarement, et il disparut tout à fait aux règnes suivants[2].

A côté des pièces peintes en bleu sur blanc apparaissent sous Siuan-tö (1426-1435) les pièces à décor peint de diverses couleurs. Celles-ci furent classées par les Chinois en deux grandes catégories : *san ts'ai*[3] ou pièces en trois couleurs, *wou ts'ai*[4] ou pièces en cinq couleurs[5]. La première série, qui fleurit sous Tch'eng-houa (1465-1487) et Hong-tche[6] (1488-1505),comprend le vert, le jaune et l'aubergine peints sous la couverte[7]. A ces trois couleurs s'adjoignit sous Kia-tsing (1522-1566) la couleur turquoise. La seconde série, qui apparaît également sous Kia-tsing et a son plein développement sous Wan-li (1573-1620), comprend toutes les pièces polychromes, décorées, sur la couverte, de couleurs émaillées dont le dessin est cerné d'un trait rouge ou bleu noir[8]. On y voit apparaître les tons rouges (rouge corail et rouge fer) qui prendront une si grande importance sous les Ts'ing. L'abandon des bleus et blancs pour cette polychromie à rappels de

1. 萬歷 (*nien-hao* de l'empereur Chen-tsong).

2. Cf. Hobson, II, pl. 77. — Marquet de Vasselot, I, 25-29.

3. 三采.

4. 五采.

5. Remarquons que la classification « trois couleurs » et « cinq couleurs » ne s'applique pas seulement aux *pièces peintes*, mais aussi aux *pièces à glaçure*. Cf. Hobson, *Guide to the Chinese pottery and porcelain of the British Museum*, p. 42.

6. 弘治 (*nien-hao* de l'empereur Hiao-tsong).

7. Marquet de Vasselot, I, pl. 30 et Hobson, *Chinese pottery*, II, pl. 73.

8. Marquet de Vasselot, I, pl. 31-36.

rouge constitue la grande transformation du goût chinois sous le règne de Wan-li[1].

Notons que, à l'époque Ming, la porcelaine chinoise fut l'objet d'une exportation assez active notamment à destination de l'Égypte. On sait en effet qu'au xv[e] siècle les navires de commerce chinois atteignaient les côtes de l'empire des Mamlûk. On ne s'étonnera donc pas de trouver de la porcelaine chinoise dans les présents envoyés par les sultans d'Égypte aux souverains de l'Europe (au doge de Venise en 1442, à Charles VII en 1447, à Laurent de Médicis, en 1487, etc.)[2].

Le Tibet à l'époque Ming. — La réforme lamaïque.

A l'époque Ming, la théocratie bouddhique qui, pratiquement, gouvernait le Tibet depuis le x[e] siècle fut réformée par bCoṅ-kha-pa (Tsoṅ-kha-pa)[3], fondateur de la secte des *dGe-lugs-pa* (littéralement : « les vertueux »), vulgairement appelée « Secte des Bonnets Jaunes ».

bCoṅ-kha-pa (1357-1419) chercha à dégager le Bouddhisme tibétain de l'influence prédominante du Tantrisme en combattant la sorcellerie et en éliminant de la liturgie les rituels çaiva. Il réforma en même temps la discipline monastique en rétablissant dans les couvents la pratique du renoncement et du célibat. Il provoqua une véritable renaissance littéraire en remettant en honneur parmi les moines la lecture des Écritures indiennes. Lui-même en était nourri et on retrouve dans son œuvre l'idéal de charité universelle du Bouddhisme primitif[4]. L'école qu'il fonda tira du vieux dogme bouddhique

1. Hobson, II, pl. 80. Cf. Hobson, *Wares of Ming dyn.*, 1923. — 2. Heyd, trad. Furcy-Raynaud, *Hist. du commerce du Levant*, II, 679. — 3. Chinois : Tsong-k'a-pa 宗喀巴. Le nom sanskrit de ce personnage, en religion, est Âryamahâratna Sumatikîrti. — Cf. Grünwedel, *Mythologie du Bouddhisme au Tibet*, 72. — *Biographie des Tsongkhapa*, in : G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei (Jigs med nam mka)*, II, 176. — G. Schulemann, *Geschichte der Dalailamas*, p. 55-88 (Die Reformation Tsong-kha-pas). Pour la chronologie lamaïque, Pelliot, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, J. A., 1913, I, 633. — 4. Au point de vue philoso-

de la transmigration, des applications nouvelles sur l'incarnation et la réincarnation des *bodhisattva*, des *dhyâni-buddha* et des *arhat*. Chaque peuple, chaque province adhérant à la réforme de bCoṅ-kha-pa eut par la suite son incarnation locale. Il n'y eut pas au Tibet moins de soixante-dix incarnations de cet ordre, et bCoṅ-kha-pa lui-même passa pour la personnification d'Amitâbha[1] ou de Mañjuçrî[2]. Ce fut ainsi que s'établirent les divers pouvoirs spirituels dont l'ensemble constitua la secte jaune ou réformée.

Le foyer de l'Église jaune fut le couvent de dGa'-ldan près de Lha-sa, fondé vers 1409 par bCoṅ-kha-pa (les autres monastères fondés par ce docteur furent 'Bras-spuṅs et Sera, *ca* 1416-1419). De là la doctrine se répandit dans le Tibet central et, plus tard, dans le Tibet oriental. Toutefois si le clergé jaune acquit une situation prépondérante, son succès n'alla pas jusqu'à faire disparaître les organisations antérieures. Le vieux clergé rouge, attaché aux doctrines tantriques qui se réclamaient de Padmasambhava et des autres docteurs médiévaux, conserva de nombreux adeptes.

dGe-'dun-grub, neveu de bCoṅ-kha-pa lui succéda comme *rGyal-dbaṅ* ou chef de la secte jaune, vulgairement : « grand-lama » (1419-1475)[3]. Il paracheva la réforme religieuse de son oncle. Il semble notamment que ce fut sous son pontificat que fut organisée dans la pratique l'application de la théorie des incarnations bouddhiques. Et tout d'abord dGe-'dun-grub fut considéré (et ses successeurs après lui) comme une incarnation d'Avalokiteçvara (Padmapâṇi)[4]. Vers 1447 il fonda près de Šigatsé le monastère de Tašilunpo (bKra-

phique, les *dGe-lugs-pa* semblent s'être inspirés de toutes les écoles du Mahâyâna, Mâdhyamika, Yogâcâra, Kâlacakra et école du Mantra ; notons, en outre, que leur Âdi-buddha (*en tibétain* : mC'og-gi-daṅ-poi Saṅs-rgyas) fut Vajradhara, *en tibét.* rDo-rje 'čhaṅ.

1. Amitâbha, en tibétain 'Od-dpag-med.

2. Mañjuçrî, en tibétain 'Jam-dpal.

3. Il est possible qu'en réalité le premier successeur de bCoṅ-kha-pa ait été son disciple préféré mKhas-grub-rje. dGe-'dun-grub n'aurait occupé la première place qu'à la mort de ce personnage, vers 1439 (Schulemann, *Gesch. d. Dalailamas*, p. 89-92).

4. *Tibét.* sPyan-ras-gzigs dbaṅ-phyug.

çis-lhun-po) qui devint par la suite la résidence d'un autre dignitaire dGe-lugs-pa, mais lui-même se fixa dans un monastère de Lha-sa.

Le deuxième grand-lama fut dGe-'dun rgya-mcho (*circa* 1476-1542) qui résida au monastère de 'Bras-spuṅs à Lha-sa. Il affermit considérablement la prépondérance du clergé jaune sur le clergé rouge. Non que les deux sectes en soient venues aux mains ; mais les sectes rouges, sans d'ailleurs abdiquer pour cela, se virent éclipsées par le clergé jaune si bien qu'au début du XVI^e^ siècle une partie des moines rouges quittèrent Lha-sa pour les régions himâlayennes,

Sous le troisième grand lama, bSod-nams rgya-mcho (1543-1588), un grand nombre de clans mongols se convertirent au clergé jaune[1]. En 1577 un des khans mongols, le gengiskhanide Altan khan (Ngan-ta) († 1583), khan des Ordos Tümed, pria bSod-nams rgya-mcho de venir présider une diète sur le Köke-nor[2]. A cette diète, Altan proclama le Lamaïsme jaune religion officielle de ses Mongols et décerna à bSod-nams rgya-mcho le titre (mongol) de *dalai-lama* (lama-océan, c'est-à-dire universel)[3] qui fut porté par tous les successeurs du pontife. En rentrant au Tibet, bSod-nams rgya-mcho laissa chez les Ordos un haut dignitaire ecclésiastique, incarnation de Mañjuçrî, qui s'établit à Köke-ḫoto (1579). L'exemple d'Altan fut suivi par les Mongols Ḫalḫa qui se convertirent aussi : conversion du Jasagtu (Dzasagtu) khan, *circa* 1585. L'alliance de l'Église jaune et des Mongols devint si étroite que le quatrième dalai-lama, Yon-tan rgya-mcho (1589-1616) fut choisi dans la descendance d'Altan khan. En 1602 ce pontife créa chez les Ḫalḫa un nouveau siège, celui du *Ḫutuḫtu* ou *Ḳutuḳtu lama* ou *rje-bcun* (tchep-

1. Cf. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, aus dem tibet. des Jigs med nam mka übersetzt*, II, 200. — Schulemann, *Gesch. d. Dalailamas*, p. 110 et sq.

2. Cf. *supra*, p. 506.

3. Notons toutefois que, si le terme mongol était nouveau, il ne faisait que confirmer une idée ancienne, car si *dalai* en mongol signifie océan, *rgya-mcho* a exactement la même signification en tibétain. Or, ce dernier titre était déjà porté par le pontife.

tsoun) *tampa*, qui incarna Maidari[1] (Maitreya) et eut, par la suite, Urga pour résidence (*circa* 1602)[2].

Sous le cinquième grand-lama, Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ (*circa* 1617-1682), les Mongols Occidentaux ou Kalmouks — Junġar (Dzungar), Dörböd, Ḫošod de l'Irtych et Torġud —, se convertirent à leur tour au lamaïsme (*circa* 1620). Mais un prince tibétain laïque, le régent (*sDe-srid* ou *desi*) de gTsaṅ, protecteur du vieux clergé rouge, s'empara de Lha-sa (*circa* 1630-1635). En ce péril Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ fit appel aux Mongols. Les Gengiskhanides, depuis la mort d'Altan, étaient retombés en décadence, mais les Mongols Occidentaux (Kalmouks) paraissaient en plein essor, et une de leurs tribus, celle des Ḫošod se trouvait précisément en train de s'installer au Köke-nor (*circa* 1636)[3]. A l'appel du dalai-lama, le khan des Ḫošod du Köke-nor, Guši ou Gučri khan, aidé par le chef d'une autre tribu kalmouke, Bahadur ḫongtaiji, khan des Junġar, entra au Tibet et défit tous les ennemis du dalai-lama, tant partisans du clergé rouge que sectateurs Bon-po (1639?) ; dans une deuxième campagne il fit prisonnier le *sDe-srid* de gTsaṅ (1642?), occupa Lha-sa et proclama Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ souverain du Tibet Central (dBus et gTsaṅ). Comme signe de sa souveraineté, Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ se fit construire une résidence sur l'emplacement du palais des anciens rois, au Po-ta-la (1643-1645). En revanche, Gušikhan, déjà maître du nord du Tibet, fut reconnu par le pontife,

1. En tibétain Maitreya = Byams-pa. — En mongol : Maidari.

2. Cf. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 221 ; II, 326 (*Aufzählung der buddhist. Prädiger bei den Khalkha*). — Grünwedel, *Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, 84, 86. — Schulemann, *Gesch. d. Dalailamas*, p. 121. — Rockhill, *The dalai-lamas of Lhasa and their relations with the manchu emperors of China*, T'oung pao, 1910, p. 5.

3. Cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus...*, II, 265 (*Biographie des 5^en^ Dalai lama Ṅag-dbaṅ blo-bzaṅ*) et p. 248 (*Die Thaten des Gušri Gegen Khan zum Schutze des dGe-lugs-pa Lehre*). — Schulemann, *Geschichte des Dalai lamas*, p. 127-159 (sur Guši khan, p. 133 et sq.). — Aussi Maurice Courant (d'après le *Tong houa lou*), *L'Asie Centrale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, p. 18-26 (Triomphe du Lama sme au Tibet. Les Khochot à Lhasa et au Kouk nor). — W. Rockhill, *The Dalai lamas of Lhasa*, T'oung pao, 1910, p. 7-8.

à Lha-sa même, protecteur et vicaire temporel de l'Église jaune († 1656). D'autre part Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ obtint également l'appui de la nouvelle dynastie mandchoue de Chine, qui en 1652 l'invita à Pékin et lui fit une réception magnifique [1].

Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ avait eu comme précepteur un lama âgé et savant, nommé Chos-gyi-rgyal-mchan. Après le triomphe de 1642, il installa ce personnage, avec la dignité ecclésiastique de *pan-čhen rin-po-čhe* ou *bkra-çis-lama* (taši-lama), au monastère de Tašilunpo (bKra-çis-lhun-po). Ce fut l'origine d'un nouveau siège pontifical. Tandis que les dalai-lama étaient l'incarnation d'Avalokiteçvara, les *pan-čhen rin-po-čhe* de Tašilunpo furent l'incarnation d'Amitâbha [2]. L'autorité des *pan-čhen rin-po-čhe* resta en général subordonnée à celle des dalai-lama. Tandis que les seconds, établis dans la ville royale de Lha-sa, unissaient le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, les pontifes de Tašilunpo, moins mêlés aux affaires du siècle, restèrent des chefs purement religieux. Toutefois, il leur arriva, durant la minorité des *dalai-lama*, d'agir au temporel aux lieu et place de ceux-ci.

L'Église jaune fut loin de négliger les arts. On lui doit, à la fin du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle une remarquable école de peintres hagiographes et paysagistes, dont on peut admirer au Musée Guimet plusieurs chefs-d'œuvre rapportés par la mission Bacot [3]. Enfin elle a produit un grand écrivain,

1. Schulemann, p. 152. — Rockhill, *The Dalai-lamas of Lhasa and their relations with the manchu emperors of China*, 1644-1908, T. P., 1910, 9-18.

2. En tibétain, Amitâbha = 'Od-dpag-med.

3. Cf. Hackin, *Guide-catalogue du Musée Guimet*, p. 69-119. — Hackin, *L'art tibétain*, introduction de Jacques Bacot, P., 1911. — Hackin, *Les scènes figurées de la vie du Bouddha dans l'iconographie tibétaine*; Mémoires concernant l'Asie Orientale, t. II, 1916. — Hackin, *Somes notes on tibetan paintings*, Rûpam, n° 7. — Hackin, *Documents tibétains de la Mission Bacot*, Bullet. archéol. du Musée Guimet, fasc. II, 1921. — Sur les origines de la peinture tibétaine, notons ici que M. Pelliot a dégagé en 1908, au nord des Ts'ien-fo-tong de Touen-houang, deux grottes dont la décoration est déjà « du pur tantrisme tibétain » et date, sans nul doute, du XIII^e ou du XIV^e siècle (Cf. *Mission Pelliot*, I, *Grottes de Touen-houang*, pl. CCCXLIV-CCCLI). « Il est frappant de constater, note M. Goloubew après examen de

Târanâtha (né en 1575), qui composa vers 1608 sa précieuse *Histoire du Bouddhisme*[1].

§ 2. — La dynastie mandchoue (Ts'ing).

Conquête de la Chine par les Mandchous.

Sous le règne de l'empereur Ming Wan-li (1573-1620), la Chine entra en lutte avec les Mandchous[2]. Les Mandchous, peuple de race tongouse, apparentés aux anciens Jučen ou Kin du XII^e^ siècle, habitaient le bassin du Sungari (provinces actuelles de Girin et de Hei-long-kiang)[3]. Un chef énergique, Nurḫatsi ou Nurḫači[4] (*circa* 1559-1626) réunit en un seul khanat leurs diverses tribus (*circa* 1606) et déclara la guerre à la Chine[5]. En 1621-1622, il enleva aux Chinois

ces œuvres, à quel point la peinture tibétaine s'est maintenue jusqu'aux temps modernes dans les traditions fixées à l'époque mongole et peut-être même avant ». De fait tandis, par exemple, que la peinture chinoise accuse, des Song aux Ts'ing, une dégénérescence continue, la peinture tibétaine du XVIII^e^ siècle, telle qu'elle se montre à nous dans la Collection Bacot, présente, malgré le caractère strictement traditionnel du traitement des diverses scènes, une fraîcheur d'inspiration et de coloris qui nous rend, à des siècles d'intervalle, la sensation directe des premiers modèles bengalis et népalais. Ajoutons qu'on distingue deux écoles principales de peinture : celle de Šigatsé (influence indo-népalaise) et celle de Dergé (influence sino-mongole). Cf. Bacot, *Journ. des Savants*, avril 1926, 183.

1. Târanâtha, trad. Schiefner, *Geschichte des Buddhismus in Indien*, Pétersbourg, 1869. — Citons également, comme historiens tibétains, Čhos-kyi ñi-ma dpal-bzaṅ-po († 1740?) et Sum-pa Khan-po ye-šes-dpal († 1775?), historiens du Bouddhisme dans l'Inde et au Tibet, et 'Jigs-med-nam-mkha (écrivait en 1818), historien du Bouddhisme en Mongolie. — 2. *Ch.* Man-tcheou 滿洲. — 3. Le premier centre des Mandchous Ts'ing était à *Odoli*, aux sources de la Hurkha, affluent du Sungari, près de l'actuel Ninguta. — 4. *Chinois :* Nou-eul-ha-tch'e 努兒哈赤. — 5. Notons que l'éveil de la conscience nationale chez les Mandchous se traduisit également dans le domaine littéraire. Les tribus mandchoues avaient usé jusque-là de la vieille écriture Jučen, due à leurs ancêtres les Kin du XII^e^ siècle. Mais cette écriture était très inadéquate au parler tongous. En 1599,

Moukden (où en 1625 il mit sa capitale)[1], puis la province de Leao-tong, avec Leao-yang. Son fils Abaḫay, de son *miao-hao* chinois « T'ai-tsong »[2] (1627-1643) envahit à plusieurs reprises le Tche-li et vint menacer Pékin (1629, 1634)[3].

Le trône des Ming était occupé par l'empereur Tch'ong-tcheng[4] ou Tchouang-lie-ti[5] (1628-1644), prince lettré mais sans énergie. A l'intérieur de terribles révoltes paralysaient les forces de l'Empire. La plus redoutable était celle de Li Tseu-tch'eng[6], aventurier audacieux qui se rendit maître du Ho-nan et d'une partie du Chen-si (1640-1642). En 1644 Li Tseu-tch'eng soumit de même le Chan-si, puis marcha sur Pékin dont il s'empara (3 avril 1644). Le malheureux empereur Tch'ong-tcheng se pendit pour ne pas tomber entre ses mains.

Il restait pourtant à l'Empire une dernière armée, celle qui guerroyait contre les Mandchous du côté de Chan-hai-kouan. Le chef de cette armée, Wou San-kouei[7], en apprenant la prise de Pékin par les insurgés et le suicide de l'em-

sous le règne de Nurḫatsi, les Mandchous adoptèrent l'alphabet mongol (uiġur). C'est cet alphabet qui, complété par quelques signes diacritiques et avec une légère différence de « main », est devenu l'alphabet littéraire de la dynastie des empereurs mandchous. Cf. Deny, in : *Les langues du monde*, p. 238.

1. Moukden était alors appelée Chen-yang. Cf. notice de Vissière, in Madrolle, *Chine du Nord*, p. 203. — Couvreur. *Géographie*, p. 19. — 2. 太宗, connu aussi sous le qualificatif de T'ien-ts'ong 天聰 ; né en 1591†1643. — 3. En même temps les Mandchous imposèrent leur suzeraineté aux Čaḫar, importante tribu mongole du Dolon-nor (1634), puis à la Corée (1637). Dans un premier raid, en 1627, les Mandchous avaient pénétré jusqu'à Seoul, tandis que le roi de Corée In-tcho (1623-1649) se réfugiait à l'île de Kang-hoa. En 1637, dans une seconde invasion les Mandchous assiégèrent le même roi à Koang-tchou, au S. de Seoul. Pressé par la famine il se reconnut vassal (février 1637). Cf. Imbault-Huart, *Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens de* 1618 *à* 1637, J. A., 1879, II (oct.-déc.). — Courant, *L'Asie Centrale...* (d'après le *Tong houa lou*), p. 21-22. — 4. 崇禎 (*nien-hao*). — 5. 莊烈帝 (*miao-hao*). — 6. 李自成. — Cf. E. Hauer, *Li Tzĕ-ch'eng u. Chang Hsien-chung, Beitrag z. Ende der Ming*, Asia Major, II, 3/4, 436 (1925). — 7. 吳三桂.

pereur, conclut la paix avec les Mandchous, puis s'allia avec eux pour venger, avec leur aide, la mort de son maître. Grâce à ses contingents mandchous, il écrasa Li Tseu-tch'eng à Yong-p'ing et sous les murs de Pékin, et le chassa de la capitale. Il remercia alors ses auxiliaires mandchous et chercha à les renvoyer chez eux. Mais les Mandchous, qui venaient d'entrer à sa suite dans Pékin, s'emparèrent de la ville et proclamèrent empereur de Chine leur propre chef, le jeune Chouen-tche[1], neveu et successeur de T'ai-tsong. Wou San-kouei était joué, mais il était trop tard pour protester. Il s'inclina devant le fait accompli. Les Mandchous le nommèrent prince du Chen-si avec mission de conquérir cette province sur Li Tseu-tch'eng qui s'y était retiré. Li Tseu-tch'eng fut vaincu par son adversaire (1644) et tué dans sa fuite[2].

Les Mandchous se trouvaient maîtres de la Chine du Nord. Restait pour eux à soumettre la Chine Méridionale demeurée fidèle à la dynastie des Ming. Un prince Ming[3] avait été proclamé empereur à Nankin. Les Mandchous prirent la ville en 1645 et le prétendant se noya[4]. Trois autres princes Ming, le prince de Lou, le prince de T'ang et le prince de Kouei essayèrent d'organiser la résistance plus au Sud, le premier à Hang-tcheou au Tchö-kiang, le deuxième à Fou-tcheou au Fou-kien, le troisième dans la région cantonaise. Mais ces trois prétendants se querellèrent entre

1. 順治. Ce nom est le *nien-hao* de la période 1644-1661. Le *miao-hao* du souverain fut Che-tsou. — Sur la fondation de l'Empire Mandchou, cf. Erich Hauer, *Geschichte der Gründung des mandschurischen Kaiserreichs*, Ostas. Zeitschr., oct. 1921, 232. — E. Hauer, *Beiträge zur frühen Geschichte der Mandschudynastie*, O. Z., janv.-déc. 1925, 1, 190, 273 et janv. 1926, 9-57. — *Houang Ts'ing k'ai kouo fang lio*, trad. Hauer, Berlin, 1927. — 2. Sur 吳三桂, voir plus bas, p. 529. — 3. Le roi Fou 福王. — 4. Un habitant de Yang-tcheou, Wang Sieou-tch'ou 王秀楚, nous a laissé le récit de la prise de cette ville par les Mandchous. Cette narration, qui insiste sur les atrocités commises par les envahisseurs, a été traduite par M. P. Aucourt, *Le journal d'un bourgeois de Yang-tcheou en 1645*, B. E. F. E. O., 1907, 297.

eux et leurs discordes firent le jeu de l'envahisseur. En 1646 les Mandchous écrasèrent les princes de Lou et de T'ang et soumirent le Tchö-kiang et le Fou-kien. Le prince de Kouei[1], Yong-li ou Yong-ming[2], résista plus longtemps. Ce dernier des Ming, qui avait établi sa résidence à Koueilin[3], au Kouang-si, était à demi-chrétien. Le père jésuite Köffler avait baptisé sa femme sous le nom d'Anne, son fils sous le nom de Constantin, et les impératrices douairières sous les noms de Marie et d'Hélène (1648). Le général de Yong-li, le vaillant K'iu Che-sseu[4], avait été baptisé sous le nom de Thomas. En 1650, le jésuite Boym partit de Kouei-lin pour Rome, solliciter en faveur des Ming l'aide du pape Innocent X[5].

Une première offensive des Mandchous contre Kouei-lin échoua devant l'héroïsme de K'iu Che-sseu (1647-8). Mais ils revinrent en 1650 et écrasèrent la petite armée Ming. Canton, la dernière citadelle chinoise, tomba en leur pouvoir, tandis que Yong-li s'enfuyait au Yun-nan (1651), puis en Birmanie (1659). Quant à K'iu Che-sseu, il se fit tuer plutôt que de se rallier au vainqueur[6].

Maîtres de la Chine entière, les Mandchous, comme autrefois les Mongols, s'efforcèrent de faire oublier leur origine étrangère et de s'attacher la population indigène. Leur

1. 桂. — Nom personnel : Tchou Yeou-lang 朱由榔.
2. 永明.
3. Cf. Couvreur, *Géographie*, nº 1522, p. 191.
4. 瞿式耜.
5. Girard de Rialle, *Une mission chinoise à Venise au XVII^e siècle*, T'oung pao, 1890, 99. — Parker, *Letters from a chinese empress to the Pope in* 1650, Contemporary Review, janv.-juin 1912, 79.
6. Notons qu'au cours de ces dernières luttes, les Musulmans du Kan-sou avaient profité de l'inattention générale, du changement dynastique et de l'absence de troupes impériales pour secouer l'autorité du Céleste Empire. Ils se révoltèrent en 1648 et ne purent être réduits qu'après plus d'un an d'efforts (reprise de Sou-tcheou, 1649). Cf. Imbault-Huart, *Insurrections des Musulmans du Kan-sou, 1648-1789*, J. A., 1889, II, 492. Mission d'Ollone, *Recherches sur les Musulmans Chinois*, 1911, p. 231-306 *(Musulmans du Kansou)*.

famille royale prit rang, sous le nom de dynastie des Ts'ing[1], à la suite des XXIV dynasties impériales. Ils maintinrent partout les institutions existantes et, surtout dans le Sud, conservèrent des Chinois à la tête de l'administration. Le prince mandchou Dorgon, oncle du jeune empereur Chouen-tche, qui exerça la régence en son nom de 1644 à 1650, puis l'empereur Chouen-tche qui gouverna lui-même de 1651 à 1661, réussirent à se rallier ainsi l'opinion chinoise. Le port de la natte mandchoue, imposée aux indigènes, indiqua seul que la Chine avait changé de maîtres. Il n'est pas jusqu'au Catholicisme qui n'ait conservé auprès des Mandchous la situation dont il jouissait sous les derniers Ming. Le jésuite Adam Schall qui avait été si bien en cour sous le dernier Ming de Pékin, Tch'ong-tcheng, conserva sa situation auprès du premier empereur mandchou, Chouen-tche, qui le nomma président des sciences astronomiques (1645).

Koxinga et le royaume de Formose.

Le dernier défenseur de l'indépendance chinoise, après la chute des Ming, fut le corsaire Tcheng Tch'eng-kong[2], titre : Kouo-sing-ye[3], notre « Koxinga ». — Le père de Koxinga, Tcheng Tche-long[4], simple pêcheur du Fou-kien devenu capitaine de pirates, avait passé sa jeunesse à Macao, où il avait été baptisé par les Portugais ; il avait ensuite séjourné à Manille, chez les Espagnols, puis au Japon, où il s'était marié : Koxinga naquit de ce mariage.

1. 清. Résumé de textes chinois divers sur l'histoire des premiers Ts'ing dans Wieger, *Textes historiques*, II, 1777-1804. — Pour la politique étrangère des Ts'ing, on possède une sorte d'histoire diplomatique, le *Kouo tch'ao jeou yuan ki* 國朝柔遠記 par Wang Tche-tch'ouen 王之春 (1891). Cf. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, IV, 232-426 (Geuthner éd.), G. Maspero, *La Chine*, 2e éd., 1925, A. Duboscq, *La Chine en face des Puissances*, P. 1926 (Delagrave) et F. E. A. Krause, *Geschichte Ostasiens*, t. II, Gottingue, 1925. — 2. 鄭成功 (1623-1662). — 3. 國姓爺. — 4. 鄭芝龍.

Rentré dans sa patrie, Tcheng Tche-long embrassa la profession de pirate et, comme tel, aida les derniers Ming contre les Mandchous, sur les côtes du Tchö-kiang, du Fou-kien et du Kouang-tong (1645). Capturé en trahison par les Mandchous, il fut envoyé à Pékin et n'en revint plus (1646). Son fils, Koxinga, jura de le venger et reprit la mer. A la tête d'escadrilles insaisissables, il dirigea pendant 16 ans une terrible guerre de courses contre les gouverneurs mandchous de la région cantonaise. En 1653 il s'empara de l'île d'Amoï au Fou-kien, où il établit sa base navale ; en 1656 il occupa de même l'île Tsong-ming, à l'entrée du Yang-tseu. En 1657 il remonta le Kiang et osa assiéger Nankin.

Repoussé par la garnison de Nankin, Koxinga jeta ses vues sur l'île Formose (*chinois* : T'ai-wan[1]) où les Hollandais venaient (1624-1625) de s'établir. En 1661, il débarqua dans l'île. La citadelle hollandaise, Zelandia, fut prise après un long siège (1662) et Koxinga se proclama roi de Formose. Il mourut cette même année, mais son royaume insulaire passa à son fils, Tcheng King[2] (1662-1681). Après la mort de ce dernier, les Mandchous s'emparèrent de Formose (1683)[3].

La thalassocratie chinoise créée par Koxinga n'eut donc qu'une existence éphémère. Elle n'en est pas moins curieuse. Ce fils d'un cantonais et d'une japonaise, cet élève des conquistadors hispaniques est un des premiers représentants de la *Chine Extérieure* qui s'étend aujourd'hui de Singapour à San Francisco.

1. 臺灣.
2. 鄭經 ou Tcheng Kin 鄭錦.

3. Cf. W.-M. Campbell, *Formosa under the Dutch*, Londres, 1903 (p. 412). — J.-W. Davidsohn, *The island of Formosa*, Londres, 1903 (p. 49).

Règne de K'ang-hi. — Suppression des autonomies sudistes.

Chouen-tche, le premier empereur de la dynastie mandchoue des Ts'ing, mourut en 1661. Son fils K'ang-hi[1] n'ayant que huit ans, un conseil de régence fut institué. En 1669, K'ang-hi, malgré son jeune âge, fit arrêter le principal régent et prit en mains le pouvoir. Au cours de son long gouvernement personnel (1669-1722), il s'égala aux plus grands empereurs chinois du passé.

A l'exemple de Chouen-tche, K'ang-hi se montra favorable aux missions catholiques. En 1669, il fit nommer le jésuite Verbiest [2] vice-président du Tribunal astronomique. Verbiest fondit pour lui plusieurs pièces de canon et mourut en pleine faveur en 1688. Le père Gerbillon[3], qui continua l'œuvre de Verbiest, trouva auprès du souverain la même protection. Il fut appelé à donner à K'ang-hi des leçons de géométrie et d'arithmétique. En 1689 il fut adjoint aux négociateurs chinois qui signèrent avec les Russes le traité de Nertchinsk[4]. Le 22 mars 1692, K'ang-hi, reconnaissant les services rendus par les Jésuites, publia un édit de tolérance en faveur du Christianisme[5].

Les premiers conquérants mandchous et l'empereur Chouen-

1. 康熙, né en 1654, † le 20 déc. 1722. Rappelons que le nom de K'ang-hi est le *nien-hao* de la période 1662-1722. Le *miao-hao* du souverain fut Cheng-tsou.

2. Le P. Ferdinand Verbiest était connu en chinois sous le nom de Nan Houai-jen 南懷仁.

3. Nom chinois : Tchang Tch'eng 張誠 (Pelliot, *T'oung pao*, déc. 1924, 363).

4. L'histoire des rapports de la Chine avec les Puissances Européennes n'entrant pas dans le cadre de ce récit, je renvoie pour les relations russo-chinoises sous K'ang-hi et Pierre le Grand, à G. Cahen, *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand 1689-1730* (Lyon, 1912). — Du même auteur : *Les cartes de la Sibérie au XVIII^e siècle.*

5. Cf. Hollis Hering, *Study of Roman Catholic Missions in China, 1692-1744*, New China Rewiew, avril 1921, p. 107. — Pelliot, *Un recueil de pièces imprimées concernant la question des rites*, et : *La Brevis relatio*, T'oung pao, déc. 1924, 347.

tche, pour obtenir le ralliement de la population indigène, avaient confié le gouvernement des provinces méridionales (Fou-kien, Kouang-tong, Yun-nan) à trois hauts fonctionnaires chinois, auxquels ils donnèrent le titre de princes et à qui ils laissèrent une large autonomie. Le plus puissant de ces princes était Wou San-kouei qui avait échangé son fief du Chen-si contre un véritable royaume du Sud-Ouest, comprenant le Yun-nan et le Sseu-tch'ouan. Mais K'ang-hi, sentant sa dynastie désormais affermie, supportait impatiemment ces autonomies provinciales. En 1672-3, il menaça Wou San-Kouei qui se révolta. Wou San-kouei entraîna dans sa rébellion les deux autres princes vassaux du Kouang-tong[1] et du Fou-kien[2]. Mais les trois chefs révoltés ne surent pas coordonner leurs efforts. Les Mandchous soumirent d'abord les princes du Fou-kien et du Kouang-tong (1676-1677), puis chassèrent Wou San-kouei du Sseu-tch'ouan et le rejetèrent au Yun-nan (1678)[3]. Wou San-kouei mourut sur ces entrefaites. Son fils le remplaça comme prince du Yun-nan, mais en 1681, il fut vaincu par les Mandchous qui annexèrent le Yun-nan. En 1683, les Mandchous vainquirent de même le petit-fils de Koxinga et annexèrent Formose.

K'ang-hi et les Éleuthes.

La grande œuvre de l'empereur K'ang-hi fut la soumission de la Mongolie. Depuis les derniers Ming, de grandes

1. En réalité, le prince titulaire du Kouang-tong, Chang K'o-hi 尚可喜 (†1676) resta fidèle aux Mandchous, ou du moins sut éviter de trop se compromettre, mais son fils, Chang Tche-sin 尚之信, se joignit ouvertement à Wou San-kouei. Obligé de se soumettre aux Impériaux, il fut « invité à se suicider » (1680).

2. Le prince du Fou-kien était Keng Tsing-tchong 耿精忠. Il se joignit à Wou San-Kouei en 1673-1674, se soumit en 1676, et fut exécuté en 1681.

3. Pour la révolte de Wou San-kouei, voir E. Haenisch, *Aufstand des Wu San-kuei aus dem Shêng-wu-chi übersetzt*, T'oung pao, 1913, 1-112 (bonnes cartes) (*Bruchstücke aus der Geschichte Chinas*).

transformations s'étaient produites dans ce pays. Les Mongols Gengiskhanides ou Mongols Orientaux, un moment replacés à la tête des nations mongoles par Dayan (1470-1543) et par son fils Altan khan ou Ngan-ta (1529-1583), retombèrent en décadence à la mort de ce dernier[1]. Ils s'étaient, on l'a vu, partagés en deux groupes : Mongols Méridionaux et Mongols Septentrionaux ou Ḫalḫa[2]. Les Mongols Méridionaux —, Čaḫar (Tchakhar) du Dolon-nor, dont les chefs représentaient la branche aînée de la famille gengiskhanide, et Ordos du Houang-ho, — acceptèrent la suzeraineté mandchoue (*circa* 1634). En 1675, toutefois, le khan des Čaḫar, Burni[3], se révolta contre K'ang-hi, d'accord avec Wou San-kouei. Mais il ne fut pas suivi par les Ḫalḫa et cette tentative malheureuse marqua la fin de la fiction d'unité gengiskhanide. K'ang-hi se substitua au khan Čaḫar comme suzerain de la confédération mongole, en particulier auprès des Ḫalḫa. — Les Ḫalḫa étaient, on l'a vu, divisés entre cinq dynasties gengiskhanides : Secen (Setsen) khan (Kérulèn), Tušetu ou Tušietu khan (Orkhon), Saïn noyan (Khangaï), Jasagtu (*Dz*asagtu) khan (Irdyn Ola) et Altan khan (Obsa nor). Mais les désordres de ces princes (notamment, en 1662, le meurtre, par l'Altan khan, du Jasagtu khan, chef de la branche aînée et hegemon des Ḫalḫa) les affaiblirent et finirent par entraîner la disparition de l'un d'entre eux, l'Altan khan, dont le territoire fut occupé par les Mongols Occidentaux (*post* 1691)[4].

1. Notons que vers l'époque qui nous occupe, les Mongols Orientaux produisirent un grand écrivain qui nous a laissé leur histoire, le prince ordos Sanaṅ Secen (prononcé Setsen), (*circa* 1662). Cf. Sanang Setsen, trad. J.-J. Schmidt, *Geschichte der Ostmongolen*, Pétersb., 1829, — Haenisch, *Die chinesische Redaktion des Sanang Setsen*, M. S. O. S., 1904.

2. Voir la liste des groupes čaḫar et ḫalḫa par Deny, *Les langues du monde*, p. 223, avec la carte nº 6, correspondante.

3. 布爾尼 *Pou-eul-ni*, cf. Courant, *L'Asie Centrale...* (d'après le *Tong houa lou* 東華錄), p. 22.

4. Sur l'histoire de la Mongolie à cette époque, consulter Maurice Courant, *L'Asie Centrale aux XVII*e *et XVIII*e *siècles* (d'après le

L'hégémonie des tribus mongoles passa alors aux Mongols Occidentaux ou Kalmouks[1] qui habitaient le haut Irtych, le Tarbagataï et l'Ili. Les Kalmouks, à cette époque, étaient divisés en quatre tribus principales : Coros (*Tsoros*)[2], Dörböd[3], Ḫošod[4] et Torġud ou Torġôt[5] ou, selon d'autres listes : Junġar[6] (Dzoungares), Dörböd, Ḫošod et Torġud[7]. Pour certains auteurs en effet, Junġar serait synonyme de Coros[8].

Tong houa lou), notamment p. 27 (les Khalkha), et p. 35 (les Dourben Ouirat ou Kalmoukes). — Aussi J.-F. Baddeley, *Russia, Mongolia, China* (Londres, 1919), notamment, II, p. 97-121 et 169-176, récit de missions russes chez l'Altan khan (avec carte), et II, 128, voyage chez le Secen khan. Les diverses missions diplomatiques ou commerciales russes auprès de l'Altan khan, étudiées par Baddeley, se réfèrent aux années 1634-1666.

1. *Ḳalmaḳ* des historiens musulmans, mot qui désignerait les Oirat restés païens, par opposition aux islamisés (?) (Barthold). De même, le terme russe de « Ḳalimag, surnom des Mongols installés en Russie d'Europe » (Deny). Cf. W. Barthold, art. *Kalmouks*, Encycl. de l'Islâm, I, 743.

2. 綽羅斯 Tch'ao-lo-sseu.

3. 杜爾伯特 Tou-eul-po-t'ö.

4. 和碩特 Houo-cho-t'ö. Les généalogistes rattachaient la lignée royale des Ḫošod à J̌uči Ḳasar, ou Ḫasar, frère de Gengis-khan. Voir plus haut, page 412, note 1.

5. 土爾扈特 T'ou-eul-hou-t'ö. — Du mongol Torġaġut, pluriel de Torġak, « garde, sentinelle » (M. Pelliot).

6. Du mongol *jägün ġar* = Mongols « de l'aile gauche » (Pelliot). En chinois *Tchouen-ko-eul*, ou simplement Tchouen 準.

7. C'est la nomenclature à laquelle reste fidèle M. Deny, in : *Les langues du monde*, p. 223.

8. Faisons observer que les données historiques sont ici peu claires. Les sources chinoises du *Tong houa lou*, traduites par Maurice Courant *(L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles)*, fournissent des renseignements contradictoires. On nous dit un moment (Courant, p. 6) que le *Mong kou yeou mou ki* fait des Coros le nom de la race royale des Junġar et des Dörböd. Plus loin, que l'empereur K'ien-long (*Tong houa lou*) fait des Junġar un synonyme des Dörben Oirat, dont il énumère quatre sections principales : Coros, Dörböd, Ḫošod et Torġud, plus les Ḫoit, vassaux des Dörböd. Plus loin enfin (p. 10) qu'au nombre des Quatre Tribus (Dörben Oirat) « on énumère les Coros, comprenant les diverses tribus des Ḫoit, des Junġar, des Dör-

En réalité si le nom de Junġar a fini un moment par être en quelque sorte « accaparé » par la tribu dominante des Coros, il s'appliquait originellement à l'ensemble des quatre tribus[1]. Mais au XVII[e] siècle les Coros éliminèrent ou se subordonnèrent les autres tribus « Junġar » ou « Kalmoukes », et assumèrent l'hégémonie. Pressée par eux, la grande tribu congénère des Torġud partit pour l'Occident sous son chef Ḫo-Örlök (1616). En 1643, Ḫo Örlök s'établit en Russie, près d'Astrakhan et, en 1673, son successeur Ayuka devait se reconnaître sujet des Russes[2].

Ainsi débarrassés de toute rivalité au pays natal, les Junġar-Coros, que nous désignerons désormais sous leur nom occidental d'Eleuthes[3] (en mongol : Ögelet, Ölöt, Ölöd, Olut)[4] dominèrent du Grand Altaï au Köke-nor[5]. Leur chef, le ḫongtaiji[6] Bahadur ou Baatur[7] (chronologie discutée), devint

böd, qui obéissent à une même race royale ; en second lieu les Torgud ; enfin les Ḫošod, commandés par la race de Ḫasar, frère de Gengis-khan ».

1. « Le nom de Junġar (jägün ġar), enseigne M. Pelliot, s'applique *à l'ensemble des Quatre Oirat.* C'est à tort que Courant paraît distinguer Junġar et jegon ġar » (Pelliot, *J. A.*, 1914, II, 187).

2. Notons qu'à cette fermentation politique paraît avoir correspondu chez les Mongols Occidentaux une certaine activité intellectuelle. C'est, en effet, en 1648 que les Kalmouks, par la réforme de Zaya Paṇḍita, perfectionnèrent le vieil alphabet uiguro-mongol en y introduisant, par adjonction de signes diacritiques, sept caractères nouveaux qui facilitèrent beaucoup la transcription des sons mongols. Cf. Deny, in : *Les langues du monde*, p. 231.

3. Le nom d'*Eleuthes* est souvent appliqué abusivement à l'ensemble des tribus de Mongols Occidentaux ou Kalmouks. On le confond, en effet, à tort avec le mot d'Oirat ou Oirad « les Confédérés » (« Dörben Oirat », les « Quatre Confédérés »), par lequel ces tribus se désignaient parfois. En réalité, le mot « Eleuthes », qui est la transcription d'Ölöt ne doit désigner que les seuls Junġar-Coros. Cf. Pelliot, *J. A.*, 1914, II, 187, et Deny, *Les langues du monde*, p. 223.

4. En chinois 額 ou 厄魯特 Ngo-lou-t'ö.

5. Demi-nomades, demi-sédentaires, leurs centres principaux étaient sur l'Imil et l'Ili.

6. Ce titre, M. Pelliot l'a établi, est dérivé de l'expression chinoise *houang t'ai tseu* 皇太子.

7. Cf. Courant, *L'Asie Centrale*, p. 45. (Les Soungar : Baatour Khongtaidji).

l'arbitre du Gobi. Il se posa en défenseur du Lamaïsme tibétain (Église jaune), ce qui lui valut en 1635 des lettres patentes du dalai-lama. Il envoya même un de ses fils, Galdan[1] auprès du dalai-lama, à Lha-sa, où le jeune homme entra dans les ordres et se concilia pour toujours l'amitié de l'Église jaune.

Après la mort de Baatur, Galdan revint du Tibet et revendiqua le trône éleuthe. Il dut d'abord lutter contre les compétitions des siens (*c.* 1673-1677)[2]. S'en étant débarrassé, il régna à partir de 1677 sur tout le vieux pays kalmouk, avec capitale à Kulja. Il entreprit aussitôt de reconstituer à son profit l'ancien empire de Gengis-khan. Il pouvait compter dans cette œuvre sur l'appui du Lamaïsme tibétain qui ne lui fit jamais défaut.

Galdan intervint d'abord en Kachgarie. Depuis un siècle, la vieille dynastie de Čaġatâi y était annihilée par une famille de saints musulmans, les Ḫôǰâ[3]. Vers 1678 le chef d'une branche de ces Ḫôǰâ, Apâk Ḫôǰâ[4], chassé par le khan Ismâ'îl, appela Galdan. Celui-ci entra à Kâšġar, captura Ismâ'îl et nomma à sa place, avec résidence à Yârkand, son client Apâk (*c.* 1680). Sous le couvert du Ḫôǰâ, le prince éleuthe

1. 噶爾丹 Ka-eul-tan.

2. Les circonstances de la jeunesse et de l'avènement de Galdan sont assez obscures et ont donné lieu à des versions très différentes. Cf. les versions du *Tong houa lou*, du *Cheng wou ki*, de Mailla et des *Mémoires concernant les Chinois*, in : M. Courant, *L'Asie Centrale aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles* ; *Empire Eleuthe ou Empire Mandchou* p. 48. Pour la généalogie de la maison royale éleuthe, cf. Howorth, *History of the Mongols*, I, 680.

3. خواجه. Les Ḫôǰâ descendaient du saint musulman Maḫdûm-i A'ẓem qui, vers 1533, vint, de Transoxiane, s'établir en Kachgarie. La rivalité de leurs deux branches, Ḳarâtâġlik (à Yârkand) et Aḳtâġlik (à Kâšġar), troubla longtemps le pays. Cf. Martin-Hartmann, *Ein Heiligenstaat im Islâm*, Islam. Orient, I, 195.

4. *Ou* Ḥaḍrat Apâk. Le tombeau de ce saint personnage est aujourd'hui un des monuments les plus importants de Kâšgar. — Cf. Hartmann, *Chinesiches. Turkestan*, Halle 1908 (p. 17, 45). — W. Barthold, art. *Kâshghar*, Encycl. de l'Islâm, II, 835. — M. Courant, *L'Asie Centrale*, p. 50. — Le *Cheng wou ki*, trad. Lepage, in : *Recherches sur les Musulmans chinois*, Mission d'Ollone, 1911, p. 330.

établit sur la Kachgarie un protectorat très effectif. Il compléta la soumission du Turkestan Oriental en s'emparant de Ṭurfân et de Ha-mi (*post* 1681).

Galdan intervint ensuite chez les Ḫalḫa. En 1688 il envahit leur pays et vainquit leur principal chef, le Tušetu khan, sur le Tämir, affluent de l'Orkhon. Fuyant devant lui, le Tušetu khan et les autres khans Ḫalḫa se réfugièrent du côté de Köke-ḫoto, sur la frontière de l'empire chinois, dont ils sollicitèrent la protection. Après avoir subjugué le pays de l'Orkhon et de la Tula, Galdan descendit la vallée du Kérulèn, jusqu'à la frontière de Mandchourie (1690).

K'ang-hi ne pouvait laisser se constituer aux portes de la Chine un nouvel empire mongol. Galdan ayant relancé les Ḫalḫa jusqu'en Mongolie Méridionale, le souverain mandchou envoya contre lui une armée qui l'arrêta à « Oulan-pou-t'ong », sur la route de Kalgan à Urga (1690). Galdan, intimidé, évacua le pays ḫalḫa et K'ang-hi réunit au Dolonnor une diète où les principaux chefs ḫalḫa — le Tušetu khan, le Secen khan, etc. — se reconnurent sujets de l'Empire (1691). — La guerre reprit en 1695. Galdan envahit encore le pays ḫalḫa et s'avança jusqu'au Kérulèn. K'ang-hi marcha contre lui avec toutes ses forces[1]. Le chef éleuthe chercha à se dérober, mais le principal lieutenant de K'ang-hi, Fei-yang-kou[2], qui commandait l'avant-garde, le rejoignit et l'écrasa à Tchao-modo, près d'Urga, sur la Tula (1696). Ayant perdu la moitié des siens, Galdan s'enfuit dans la direction de l'Ouest. Les Impériaux lancés à sa poursuite opéraient dans la région de Ḳaraḳorum sur l'Orkhon, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de son décès (1697)[3].

Le principal bénéfice que la Chine tira de sa victoire

1. Pendant cette campagne, K'ang-hi fut accompagné par le P. Gerbillon qui nous en a laissé le récit.

2. 費揚古. Ce général s'était déjà distingué en 1674-1679, durant la guerre contre Wou San-kouei. Il mourut en 1701.

3. On trouvera des détails pittoresques sur les campagnes de K'ang-hi en Mongolie, détails dus au P. Gerbillon, in : Mailla, *Histoire de la Chine*, XI, 95 et sq. — Conférer avec les éléments du *Tong houa lou*, résumés par Courant, *L'Asie Centrale*, 56-63.

fut l'établissement définitif de son protectorat sur les Ḫalḫa. K'ang-hi avait sauvé les Ḫalḫa de la domination éleuthe. En retour leurs chefs le reconnurent comme suzerain. Des résidents impériaux s'établirent auprès d'eux et une garnison chinoise s'installa à Urga, au centre de leur pays[1]. De plus, K'ang-hi arracha aux Êleuthes la route du Turkestan, en établissant des colonies militaires à Ha-mi, Barköl, Lukčûn et Ṭurfân. Quant aux Êleuthes eux-mêmes (c'est-à-dire aux Junġar), K'ang-hi, satisfait d'avoir abattu leur redoutable ḫongtaiji, ne songea pas à les relancer dans leur territoire propre, sur l'Ili. Le neveu de Galdan, Cewaṅ (Tsewang) Rabdan[2], succéda tranquillement à son oncle (1697-1727). Il fut quelque temps pour la Chine un voisin correct, puis se brouilla avec elle sur la question tibétaine.

Pendant la lutte entre K'ang-hi et Galdan, l'Eglise jaune (dGe-lugs-pa), au Tibet, n'avait cessé de travailler en faveur du chef éleuthe. L'instigateur de cette politique était Saṅs-rgyas (Sanggyé) rgya-mcho, vraisemblablement fils du dalai-lama Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ et nommé par celui-ci, depuis 1670, « *sDes-rid* » (*desi*) ou administrateur laïque du Tibet [3]. A la mort de Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ (*ca* 1680-82), Saṅs-rgyas rgya-mcho avait caché aux Chinois le décès du pontife, et il continuait depuis à gouverner le Tibet en mettant l'influence morale de l'Église jaune au service de ses amis éleuthes. En 1697, sur les représentations de K'ang-hi, il se résigna à introniser un dalai-lama. Il avait choisit un jeune garçon, Chaṅs-dbyaṅs rgya-mcho-sous le nom duquel il gouverna encore. Après la mort de Galdan, K'ang-hi chercha à en finir avec l'opposition

1. Courant, *L'Asie Centrale*, p. 58 et sqq. K'ang-hi laissa d'ailleurs aux Mongols leur organisation nationale. Cette organisation était « fondée sur une division, à la fois tribale, militaire et administrative, en *tsuglân* (diètes ou ligues), *aymaḳ* (tribus ou corps d'armée), *ḫošûn* (bannières) et *sumun* (escadrons ou compagnies, proprement : flèches) » (Deny).

2. 策旺阿喇蒲坦 ou 策妄阿喇布坦. Tch'ai-wang A-la-pou (*ou* p'ou)-t'an.

3. Cf. *supra*, p. 520.

tibétaine. Il s'appuya dans ce but sur le khan ḫošod du Köke-nor, Latsaṅ khan, petit-fils de Guši khan, à qui, en droit lamaïque, était toujours dévolu, comme à son aïeul, le rôle de protecteur de l'Église jaune. En 1705-1706, Latsaṅ, agissant avec l'assentiment de l'empereur, entra à Lha-sa, mit à mort Saṅs-rgyas rgya-mcho et déposa le jeune dalai-lama Chaṅs-dbyaṅs rgya-mcho. Après des intrigues ecclésiastiques assez compliquées, Latsaṅ et K'ang-hi firent accepter par les Tibétains un dalai-lama plus sûr, muni de l'investiture chinoise (1708-1710)[1].

Cewaṅ Rabdan, en succédant à Galdan sur le trône éleuthe, avait hérité de ses ambitions. L'influence morale de l'Église tibétaine était trop considérable en Asie Centrale pour qu'il se résignât à la voir mettre au service de la Chine. En 1717 il envoya au Tibet une armée commandée par son frère Ceren Donduk (ou Dondub)[2], qui s'empara de Lha-sa, massacra tous les représentants du parti chinois et ḫošod et fit nommer un dalai-lama dévoué aux Éleuthes[3]. Les Éleuthes restèrent deux ans maîtres de la ville sainte. Mais en 1720, K'ang-hi envoya à Lha-sa une expédition qui les chassa et établit le protectorat chinois sur le Tibet[4].

1. Cf. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 269 et sq. — G. Schulemann, *Geschichte des Dalailamas*, p. 161-170. — W. Rockhill, *The Dalai lamas of Lhasa and their relations with the Manchu emperors of China*, T'oung pao, 1910, p. 20-36. — On trouvera des pages encore toutes vivantes d'actualité, in : Mailla, *Histoire générale de la Chine*, XI, 216 et sq. — Aussi les données du *Tong houa lou*, in : Courant, *L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, 70-75.

2. 策零敦多布, Ts'ö-ling Touen-to-pou.

3. Pendant ce temps, Cewaṅ Rabdan lui-même avait attaqué les avant-postes chinois du Gobi, Ha-mi en 1715, Barköl en 1717, Ṭurfân en 1721, mais il fut chaque fois repoussé par le général mandchou Fou-ning-ngan 富寧安. Cf. Courant, p. 78.

4. Courant, *L'Asie Centrale*, p. 76. — Schulemann, 171. — Rockhill, *The Dalai lamas of Lhasa*, T'oung pao, 1910, 38-43. — E. Haenisch, *Bruchstücke aus der Geschichte Chinas*, I. *Die Eroberung von Tibet, aus dem « Feldzug gegen die Dzungaren » übersetzt*, T'oung pao, 1911, 197.

Un dalai-lama acquis à la Chine fut intronisé et deux hauts commissaires chinois furent placés auprès de lui avec mission de diriger sa politique.

Règnes de Yong-tcheng et de K'ien-long. — Destruction du royaume éleuthe.

K'ang-hi mourut en décembre 1722. Son fils, Yong-tcheng[1] lui succéda (1723-1735). Le règne du nouvel empereur fut rempli par la lutte contre le nouveau roi des Éleuthes, Galdan Cereṅ[2], fils et successeur de Cewaṅ Rabdan. En 1731, Yong-tcheng envoya une armée qui pénétra au cœur du pays éleuthe et occupa Kobdo. Mais les Éleuthes surprirent cette armée et la détruisirent[3]. Yong-tcheng envoya alors une autre expédition qui atteignit Uliasutai et poussa jusqu'à l'Irtych (1733-1734). En 1735, tout en continuant à occuper Uliasutai et Kobdo, il offrit à Galdan Cereṅ un accord qui laissait à la Chine la suzeraineté du pays à l'est du Khangai (pays ḫalḫa) et aux Éleuthes les pays à l'ouest et au sud-ouest de cette chaîne (Dzoungarie et Kachgarie). Une trêve tacite s'établit sur ces bases.

L'empereur Yong-tcheng eut pour successeur son fils K'ien-long[4] (1736-1796). En 1740 celui-ci sanctionna par un traité la trêve de 1735 avec les Éleuthes. En 1745, le

1. 雍正. Ce nom est celui du *nien-hao* 1723-1735. Le *miao-hao* de l'empereur fut Che-tsong 世宗.

2. 噶爾丹策零, Ka-eul-tan Tch'ai-ling.

3. Il y a lieu de remarquer que depuis la mort de Galdan, les Éleuthes avaient travaillé à perfectionner leur armement. Un suédois nommé Jean Gustave Renat, fait prisonnier par les Russes à la bataille de Poltawa, fut pris en 1716 par des pillards kalmouks et resta seize ans en Dzoungarie. Il apprit aux Éleuthes à fondre des canons et des bombes et fit campagne avec eux contre les Chinois (*T'oung pao*, 1911, 280).

4. 乾隆 Né en 1711 ; monte sur le trône le 18 oct. 1735 ; abdique le 9 fév. 1796 ; † 7 fév. 1799. Notons que K'ien-long est un *nien-hao*. Le *miao-hao* devait être Kao-tsong 高宗.

roi éleuthe Galdan Cereñ mourut, et son trône fut disputé entre les membres de sa famille, dont les principaux étaient Davaji ou Davači[1] et Amursana[2]. Davaji l'ayant emporté et ayant été reconnu roi des Éleuthes (1753), Amursana se réfugia en Chine (1754). L'empereur K'ien-long le prit sous sa protection et le renvoya en Dzoungarie avec une armée chinoise, commandée par le maréchal Pan-ti[3]. Pan-ti entra à Kulja, détrôna Davaji et le remplaça par Amursana, non sans s'installer à Kulja même, aux côtés du nouveau roi, comme résident impérial (1755).

Mais Amursana ne supporta pas longtemps la tutelle de ses protecteurs. Dès 1755, il se révolta, surprit la garnison chinoise de Kulja et la massacra. Pan-ti se suicida de désespoir. Un énergique général mandchou, Tchao-houei[4], rétablit les affaires de l'Empire. Assiégé dans Urumči, il tint bon jusqu'à l'arrivée de renforts ; puis, reprenant l'offensive, il pénétra jusqu'à l'Imil, au fond du Tarbagataï (1756), et rejeta Amursana en Sibérie où le chef éleuthe trouva une mort obscure (1757)[5].

Ce fut la fin de l'indépendance éleuthe. Le pays éleuthe, — arrondissement de Kobdo, Tarbagataï, « Dzoungarie », province de l'Ili (Kulja) —, fut directement annexé à l'empire chinois. La population même fut changée. Le peuple jungar, qui formait le noyau du royaume éleuthe, avait disparu dans le désastre. Les Chinois repeuplèrent le pays avec des émigrants de toute origine, notamment des Musulmans de la Kachgarie et du Kan-sou, voire des colons mandchouriens, Sipo et Solon. En 1771, ils établirent sur l'Ili les Torgud, qui, sous leur khan Ubaša[6], avaient quitté le territoire russe d'Astrakhan pour revenir au pays natal[7].

1. 達瓦齊, Ta- wa-ts'i.
2. 阿睦爾撒納, A-mou-eul-sa-na.
3. 班第.
4. 兆惠.
5. Cf. Courant, *L'Asie Centrale*, 97-114.
6. *Ou* Ubuši.
7. Notons toutefois que, malgré ces brassages de races, la Mongolie

La conquête du royaume éleuthe entraîna celle de la Kachgarie propre[1]. — La Kachgarie, on l'a vu, formait une principauté turque vassale des Éleuthes, depuis qu'en 1678 le roi éleuthe Galdan avait établi à Yârkand la dynastie musulmane des Ḫôǰâ. Les représentants de cette dynastie en 1757, les deux frères Burhân al-Dîn et Ḫoziḫân ou Ḫôǰo Jân[2] (surnommés le Grand et le Petit Ḫôǰâ) profitèrent de la lutte entre Eleuthes et Chinois pour se rendre indépendants des premiers et s'associer à la révolte générale contre les seconds. Après en avoir fini avec les affaires éleuthes, les Chinois se retournèrent contre les Ḫôǰâ. En 1758 l'armée chinoise, commandée par Tchao-houei, descendit de l'Ili au Tarim. Les Ḫôǰâ se défendirent vaillamment, Burhân al-Dîn dans Kâšġar et Ḫôziḫân dans Yârkand. Après une longue guerre de sièges, les deux places furent emportées par les Chinois (1759). Les Ḫôǰâ se réfugièrent au Badaḫšân[3], mais le beg local céda aux menaces de la Chine[4]. Il fit exécuter les deux fugitifs et envoya leurs têtes à Pékin. Tchao-houei annexa la Kachgarie à l'Empire, où elle forma la nouvelle

Occidentale conserve encore aujourd'hui des représentants des diverses tribus « kalmoukes » qui se signalèrent du XVe au XVIIIe siècle. On trouve des Dörbet ou Dörböd au S.-E. de l'Ubsa-nor et de l'Altšit-nor, des Ḫošot ou Ḫošod à l'est de la rivière Činguil, des Torġôt ou Torġud sur l'Urungu, enfin des Ölöt, Ölöd ou Olüt, c'est-à-dire, des Junġar à l'ouest de Kobdo. De plus, les descendants du clan ḫošod émigré jadis au Köke-nor, y subsistent également. Voir la carte de J. Deny, *Les langues du monde*, pl. 6 (P. 1924).

1. La Kachgarie = en chinois, Si-yu 西域. Cf. Le *Cheng wou ki* trad. Lepage (*Soumission des tribus musulmanes du Turkestan*, 1757-1759), in : Mission d'Ollone, Recherches sur les Musulmans chinois, 1911, p. 321. — Maurice Courant, *L'Asie Centrale*, 115).

2. Respectivement transcrits en chinois Po-lo-ni-tou *ou* Pou-la-ni-touen *ou* Pou-na-touen 布那敦, et Houo-tsi-tchan 霍集占.

3. Pa-ta-k'o-chan.

4. Cf. Vissière, *Trois lettres de l'empereur K'ien-long au khan de Badakchan*, in : *Mission d'Ollone, Recherches sur les Musulmans Chinois* (1911), p. 362.

province de Kan-sou Sin-k'iang[1]. Il sut d'ailleurs ménager les sentiments musulmans des indigènes.

L'annexion de l'Ili et de la Kachgarie par K'ien-long marqua la réalisation définitive du programme poursuivi depuis dix-huit siècles par la politique chinoise en Asie Centrale. Le prestige qui en rejaillit sur la Chine fut tel, on l'a vu, que les Torgud qui avaient émigré sur la Volga, en Russie[2], revinrent en 1771, s'établir au Turkestan chinois[3].

Politique de K'ien-long au Tibet, au Népâl et en Birmanie.

Au Tibet, comme au Turkestan, K'ien-long réalisa intégralement le programme chinois.

Depuis 1727, le Tibet était gouverné sous le nom du dalaï-lama par le ministre ou vice-roi laïque Pho-lha-nas, entièrement acquis à la politique chinoise. A la mort de Pho-lha-nas (*circa* 1747 ou 1748), son fils Gyur-med rNam-rgyal lui succéda, mais, abandonnant l'amitié chinoise, il s'entendit avec les Éleuthes (1749). Les deux *amban* ou commissaires chinois de Lha-sa[4] éventèrent sa trahison, le mandèrent auprès d'eux et le firent exécuter. La population de Lha-sa se souleva aussitôt contre eux et les massacra avec tous les résidents

1. Sin k'iang 新疆 = « Nouvelles frontières ».

2. Cf. Courant, *L'Asie Centrale*, 40-44 et 129-138. — W. Barthold, art. *Kalmuks*, Encycl. de l'Islâm, II, 743.

3. Après l'annexion du Turkestan, en 1760, K'ien-long, voulant éterniser les victoires de ses armées, chargea des artistes européens de dessiner les scènes principales des guerres éleuthes. Il s'adressa pour cela à quatre missionnaires de la Mission de Pékin, les Jésuites Castiglione, Attiret, Sichelbart et l'Augustin Jean Damascène. Les seize dessins exécutés par ces religieux furent envoyés en France en 1765 pour y être gravés. Cette dernière opération, dirigée par Bertin, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, et exécutée par les graveurs Le Bas, Saint-Aubin, B.-L. Prévot, Aliamet, Masquelier, Née et Choffard, ne fut terminée qu'en 1774. Cf. Cordier, *Les conquêtes de l'Empereur de la Chine*, in : *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, I, 1913, 1, et Pelliot, *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine*, T'oung pao, 1920, 183.

4. Le principal d'entre eux était le mandchou Fou-ts'ing 傅清.

chinois (1750). K'ien-long envoya alors à Lha-sa une armée qui rétablit l'ordre (1751).

K'ien-long profita de cette occasion pour régler définitivement le statut du Tibet. Pour couper court aux ambitions laïques, il confirma solennellement le dalai-lama dans le titre de roi temporel du Tibet. Mais les deux *amban* chinois, accrédités auprès du pontife, furent chargés du contrôle de tous ses actes politiques. Au décès du dalai-lama, les deux *amban* eurent voix prépondérante dans le conclave chargé de lui trouver une réincarnation. L'Église jaune entra ainsi dans les cadres de l'administration chinoise. Par surcroît de précautions, les Chinois, tout en étendant les attributions du dalai-lama, eurent soin d'accroître d'autant celles du pan-čhen rin-po-čhe de Tašilunpo (bKra-çis lhun-po), le second dignitaire de l'Église jaune, devenu, grâce à eux, presque l'égal de son chef avec le titre de roi de Chigatsé. En 1779, sur l'invitation de K'ien-long, le pan-čhen rin-po-čhe bLo-bzaṅ dpal-ldan ye-çes[1] rendit visite à la cour impériale (à Jéhol et à Pékin), où il fut reçu en grande pompe.

Le rôle de protecteur de l'Église tibétaine assumé par K'ien-long amena les Chinois à intervenir au Népâl. En 1791, les Gurkha du Népâl firent une incursion au Tibet et pillèrent Tašilunpo d'où le Pan-čhen rin-po-čhe n'eut que le temps de s'enfuir. K'ien-long dépêcha aussitôt au Tibet un corps expéditionnaire, commandé par le mandchou Fou-k'ang-ngan[2] qui franchit l'Himâlaya et alla relancer les Gurkha jusqu'au Népâl. Les Gurkha furent écrasés à Debuṅ, à une journée de marche de Katmandu, leur capitale (septembre 1792) et reconnurent la suzeraineté de la Chine[3].

1. Biographie de ce personnage, in : G. Huth, *Geschichte des Buddhismus*, II, 299. — Sur la politique de K'ien-long au Tibet, cf. Courant, *L'Asie Centrale* (d'après le *Tong houa lou*), p. 90 ; et G. Schulemann, *Geschichte der Dalailamas*, 183 et sq. (révolution de 1750), 189 et sq. (l'assujettissement du Tibet à la Chine). — W. Rockhill, *The Dalai lamas of Lhasa and their relations with the manchu emperors of China*, T'oung pao, 1910, 44-63.

2. 福康安.

3. Imbault-Huart, *Histoire de la conquête du Népal par les Chinois* J. A., 1878, II, 348. — Sylvain Lévi, *Le Népal*, I, 177.

Sous K'ien-lòng, les Chinois cherchèrent également à pénétrer en Birmanie (royaume d'Ava)[1]. Ils occupèrent le Pas de Bhamo (1765), mais toutes leurs tentatives pour descendre vers Ava aboutirent à un échec (1766-1769). Cependant le roi d'Ava se reconnut tributaire (1769)[2]. Enfin, en Chine même, K'ien-long réduisit les Miao-tseu[3], aborigènes des montagnes du Sseu-tch'ouan (1775)[4]. Ainsi la colonisation intérieure de la Chine s'achevait à l'heure même où les Chinois réalisaient en Asie leur programme millénaire : l'annexion définitive de la Mongolie, du Tibet et du Turkestan Oriental.

L'art des Ts'ing. — La céramique.

L'art des Ts'ing continue l'art des Ming[5]. D'une part, la sculpture accentue sa décadence[6]. D'autre part, la céramique, dont la technique avait déjà été tant améliorée sous les Ming, parvient, sous les empereurs mandchous, à son plus haut degré de perfection. Sous K'ang-hi et K'ien-long, elle est véritablement le grand art chinois[7].

1. Birmanie, *en chinois* : Mien 緬.

2. Cf. Imbault-Huart, *Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois*, J. A., 1878, I, 135. — G. E. Harvey, *History of Burma*, 1925, p. 253-258.

3. 苗子.

4. Sur les populations non-chinoises de la Chine et leur résistance à la sinisation, cf. d'Ollone, Fleurelle, Lepage et de Boyve, *Langues des peuples non-chinois de la Chine*, Mission d'Ollone, t. VI, 1912. — D'Ollone, *Écritures des peuples non-chinois de la Chine* (Lolo, Miao-tseu), Mission d'Ollone, t. VIII, 1912. — D'Ollone, *Les derniers Barbares*.

5. Pour la peinture, cf. F. Hirth, *Chinese painters of present dynasty*, T'oung pao, 1905, 363. — Pour l'architecture, le bel ouvrage de O. Sirén, *Les palais impériaux de Pékin* (Paris, Van Oest, 1926), auquel nous ne pouvons que renvoyer ici.

6. Statues des tombeaux de l'Est (Tong-ling), cf. Madrolle, *Chine du Nord*, 68 ; statues des tombeaux de l'Ouest (Si-ling), cf. Fonssagrives, *Si-ling, étude sur les tombeaux de l'Ouest de la Dynastie des Ts'ing*, Annales du Musée Guimet, t. XXXI, I, 1907, et la notice de Madrolle, *op. cit.* 97.

7. Cf. Hobson, *The later ceramic wares of China, being the blue and*

La manufacture impériale de King-tö-tchen avait été dévastée pendant la révolte de Wou San-kouei (1674, 1678). Elle fut reconstruite en 1680. L'activité de la Manufacture Impériale nous est décrite dans les lettres d'un missionnaire jésuite, le P. d'Entrecolles (*Lettres édifiantes et curieuses* 1712-1722). — De cette époque datent, en effet, l'intérêt porté par les Européens à la céramique chinoise et du même coup l'influence de l'Europe sur cet art : non seulement de nombreuses pièces sont expédiées en Europe, mais de nombreux modèles en viennent, sur lesquels travaillent les céramistes chinois. Les grandes compagnies commerciales — Compagnies anglaise, hollandaise et française des Indes — qui trafiquent dans les ports, et les missionnaires qui ont accès jusqu'au palais impérial, sont les principaux agents de cette influence. Influence réciproque d'ailleurs car, à partir de 1750, nos manufactures de Nevers et de Rouen se mettent à l'école de la céramique chinoise.

Les porcelaines K'ang-hi se reconnaissent par quelques traits caractéristiques que nous résumons ici, en divisant les pièces, avec Hobson et Marquet de Vasselot, en deux grandes séries : pièces sans décor peint, pièces à décor peint. Les pièces sans décor peint d'époque K'ang-hi ne comprennent que des monochromes (sang de bœuf[1], peau de pêche[2], rouge corail, bleus, vert, jaune, noir brillant, violet-aubergine). Nous avons vu que, sous les Ming, on pouvait ranger encore dans cette catégorie les pièces polychromes à glaçure de diverses couleurs. Mais les spécimens de ce genre ne sauraient être mentionnés pour l'époque K'ang-hi, car, s'ils n'ont pas encore disparu, ils sont si semblables à ceux des Ming qu'il est presque impossible de les distinguer. — Les pièces à décor peint comprennent deux grandes catégories : *a*) décor en bleu (sous couverte) sur fond blanc, série déjà popularisée par

white, famille verte, famille rose, monochromes etc., of the Kang Hsi, Yung Cheng, Ch'ien Lung and others periods of the Ch'ing dynasty, L., 1925. W. Bondy, *Kang Hsi, Blüte Epoche der Porzellankunst*, Munich, 1923.

1. Marquet de Vasselot, *Céramique chinoise*, II, pl. 1. — 2. Hobson, *Chinese pottery and porcelain*, II, pl. 88, et pl. 111, fig. 2.

les Ming, mais qui, grâce à des raffinements particuliers de technique, atteint sa perfection sous K'ang-hi par la pureté de la matière et l'intensité de la couleur[1] ; *b*) décor polychrome subdivisé lui-même en trois groupes : d'abord les couleurs cuites au grand feu (bleu, rouge cuivre, vert céladon, jaune-brun, brun-olive, la couleur la plus typique étant le rouge cuivre dont les nuances vont du marron au sang de bœuf et à la peau de pêche) ; puis le décor en couleurs sur biscuit, caractérisé par l'emploi des trois émaux jaune, vert, violet, cuits au demi-feu et, de ce fait, moins brillants, moins lisses que les précédents[2] ; à cette série se rattache le décor à fond noir qui atteint aujourd'hui de si hauts prix[3] ; enfin — dernier groupe — le décor en couleurs de la famille verte, ainsi nommé parce que le plus souvent le vert y domine, mais qui, en réalité, comprend tous les décors polychromes autres que ceux des séries précédentes, avec une gamme de sept couleurs : vert foncé, vert clair, violet-aubergine, jaune, noir-verdâtre, bleu et rouge de fer. Ajoutons que la famille verte est la marque propre du style K'ang-hi[4].

Quant à la technique K'ang-hi, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire l'appréciation suivante de M. Marquet de Vasselot dans son excellent catalogue : « La technique (du style K'ang-hi), écrit le conservateur des collections du Louvre, est parfaite, la pâte est soigneusement pétrie, les objets sont tournés avec le plus grand soin, les formes sont élégantes et le polissage très fini. L'émail est pur, limpide et lustré, mince dans les monochromes, avec une teinte verdâtre dans l'émail blanc... Les couleurs puissantes des émaux de la famille verte et le beau bleu des pièces en bleu et blanc s'allient avec des décors ayant conservé l'allure artistique de la période précédente... Les sujets sont encore tirés des légendes religieuses ou historiques et des romans ; mais on voit aussi des décorations de branches de fleurs avec

1. Marquet de Vasselot, II, pl. 4-6 et Hobson, II, 89-90.
2. Marquet de Vasselot, II, 12. — Cf. Hobson, II, pl. 96.
3. Marquet de Vasselot, II, 14-15.
4. Marquet de Vasselot, II, pl. 16-26. — Hobson, II, pl. 103, 108.

papillons, oiseaux et insectes » (*Musée du Louvre, La Céramique Chinoise*, II, 7).

Cette perfection de technique qui subsiste aux règnes suivants est mise au service d'un art désormais en décadence.

Les modes de fabrication utilisés sous le règne de Yong-tcheng et de K'ien-long sont les mêmes que sous K'ang-hi. Nous y retrouvons les mêmes séries, soit en monochromes, soit en polychromes. Toutes sont continuées, mais avec moins d'art. Quelques-unes décroissent ou se transforment : c'est ainsi que la décoration en bleu sur blanc est décidément moins employée ; elle n'est plus guère utilisée que pour les menus objets. La tonalité même du bleu change, et la belle teinte saphir de l'époque K'ang-hi devient un indigo. La famille verte, si en faveur sous K'ang-hi, perd sa vogue, et sa place est prise par une variété nouvelle, appelée la « famille rose ». Car aux colorations déjà existantes s'ajoutent des coloris nouveaux. Dans la catégorie des monochromes, après avoir signalé les effets dus à l'emploi d'un double émail et connus sous le nom d'émail « œuf d'oiseau », « poussière de thé », et « rouille de fer », citons comme nouveautés le jaune-citron, le bleu craquelé, le jaune moutarde, le jaune soufre, un rouge corail, puis les diverses couleurs de la « famille rose ».

La famille rose reste la principale innovation de l'époque[1]. « Ce groupe, dit M. Marquet de Vasselot, tire son nom de la série des teintes de rouge, allant du rose pâle au cramoisi foncé, dérivant toutes de l'or, dont l'emploi comme colorant pour les émaux vitreux fut alors seulement pratiqué avec succès par les potiers chinois. » Parmi les nombreuses variétés de cette porcelaine, une des plus précieuses est la porcelaine « coquille d'œuf », dont la finesse, la transparence et la légèreté justifient le nom. Elle fut spécialement employée pour les assiettes, les tasses, les soucoupes, et d'ordinaire décorée de délicates peintures représentant des femmes, des enfants, des fleurs et des oiseaux dans un médaillon central, entouré de bordures multicolores.

A cette époque furent souvent pratiquées des imitations,

1. Marquet de Vasselot, II, pl. 31-33, 36, 39. — Hobson, II, pl. 120.

en porcelaine, d'autres matières, bronze, marbre, jade. Mais la grande habileté d'imitation des céramistes s'employa surtout à reproduire les pièces des époques précédentes, surtout celles des Song et des Ming. Ils y excellaient, et la perfection de leur travail rend souvent très difficile la tâche de l'amateur. Notons aussi que c'est du règne de K'ien-long que datent les premiers traités chinois de céramique, dont le *T'ao-chouo*[1], par Tchou Yen (*circa* 1774).

Il faut enfin signaler le grand nombre de pièces qui furent alors décorées d'après des modèles venues d'Europe[2]. On sait, par ailleurs, le développement qu'avait pris le goût chinois sous Louis XVI.

Quant à la littérature des époques K'ang-hi et K'ien-long, elle est caractérisée par des travaux d'érudition consciencieux, tels que l'*Histoire des Ming*, et par d'agréables poésies, comme celles de K'ien-long lui-même (« éloge du thé », « éloge de Mukden ») ou de son contemporain Yuan Mei[3] ou Yuan Tseu-ts'ai[4] (1715-1797).

1. 陶說, ouvrage traduit par Bushell sous le titre de *Description of the chinese pottery and porcelain* (1910). Cf. Pelliot, *Notes sur l'histoire de la céramique chinoise*, T'oung pao, 1923, p. 45.

2. Marquet de Vasselot, II, 41 (pot K'ien-long fleurdelisé).

3. 袁枚.

4. 袁子才. Imbault-Huart, *Un poète chinois du XVIII^e siècle, Yuan Tseu-ts'ai*, Changhaï, 1884. — Du même : *La poésie chinoise du XIV^e au XIX^e siècle*, P., 1886.

CHAPITRE V

L'INDOCHINE

§ 1. — L'influence indienne : Čams et Khmèrs.

Les races de l'Indochine.

Les populations civilisées de l'Indochine se répartissent en cinq familles linguistiques[1] : 1° la famille tibéto-birmane

1. A côté des données linguistiques, il convient de noter ici, tout au moins à titre documentaire, les éléments fournis par la préhistoire indochinoise. Cf. notamment H. Mansuy, *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine*, Bulletin du Service Géologique de l'Indochine, tomes VII-X, Hanoï, 1920-1923. — Mansuy et Fromageot, *Stations néolitiques de Hang-rao et Khé-tong*, ibid., XIII, 1924. C. R. de Verneau, *Anthropologie*, XXXIII, 1924, 589. — *L'Indochine préhistorique* in *T'oung pao*, oct. 1924, p. 268. — E. Patte, *Note sur le préhistorique indochinois*, ibid., XII, 1923. — C. R. de Ch. Robequain, *B. E. F. E. O.*, 1925, 1-2, 205-213 ; 3-4, 477. Aussi E. Patte, *Le Kjökkenmödding néolithique de Bau-tro, à Tam-toa près de Dong-hoi*, B. E.F. E.O., 1925, 3-4, 521 (avec planches, cf. XXIV, p. 560). Notons seulement ici que les crânes néolithiques de Pho-binh-gia, de forme hyperdolichocéphale et qui contrastent avec les crânes mongoloïdes, se rapprochent de ceux d'autres populations primitives de l'Indochine actuelle, comme les Kha et les Moï, et aussi des crânes des Battak et Dayak de la Malaisie. Un autre crâne néolithique indochinois, celui de Dông thuoc, se rapprocherait de ceux des Papoua de la Mélanésie. Cf. *B. E. F. E. O.*, 1925, 1-2, p. 210, 211. Signalons enfin la poterie peinte néolithique de Bau-tro près de Dong-hoi (peinture par bandes à l'ocre rouge). Et remarquons à ce sujet combien serait utile la préparation d'un *atlas d'archéologie préhistorique* est-asiatique, permettant de grouper les poteries peintes néolithiques, énéolithiques et protohistoriques de Chine, d'Indochine, du Japon, du Turkestan et de l'Indus, comparées à celles de l'Orient classique et de l'Occident.

représentée par les Birmans ; 2° la famille môn-khmèr, qui comprend les Pégouans et les Cambodgiens (groupe austro-asiatique) ; 3° la famille thaï-shan, qui comprend les Siamois, les Shan et les Laotiens et qui s'apparente au groupe chinois (M. H. Maspero estime que le chinois archaïque et le thaï commun étaient des langues très voisines)[1] ; 4° la famille giaochi ou annamite qui, d'après les travaux de H. Maspero, se rattacherait plutôt à la famille thaï[2] ; 5° la famille čame qui se rattache au groupe malayo-polynésien[3].

Lorsque commence en Indochine la période historique, soit aux environs de notre ère, on peut supposer que la distribution géographique de ces diverses populations était à peu près la suivante : les Birmans, en liaison avec leurs congénères Tibétains, occupaient sans doute déjà le haut Irawaddy, et les Pégouans (Môn), la basse vallée de ce fleuve et aussi, peut-être, la vallée du bas Ménam où nous les verrons établis par la suite. Les Thaï devaient vraisemblablement tenir le Yun-nan, leur patrie d'origine, où, comme on l'a vu à propos de l'histoire de la Chine, plusieurs de leurs clans devaient conserver leur indépendance jusqu'au

1. H. Maspero, *Contribution à l'étude phonétique des langues thaï*, B. E. F. E. O., XI, 153 ; B. E. F. E.O., XIX, V, 65, 74 ; B. E. F. E. O., XX, 22, 1. On sait que tel n'est pas le point de vue de M. Przyluski, qui, dans son article sur le *Sino-Tibétain* (in: *Les langues du monde*, p. 361), considère comme autant de groupes indépendants, ou tout au moins de même plan, le chinois, le thaï et le tibéto-birman.

2. *B. E. F. E. O.*, 1912, n° 1 *(Étude sur la phonétique historique de la langue annamite)*. Dans ce travail, M. Maspero professe que la langue pré-annamite est « née de la fusion d'un dialecte mon-khmèr et d'un dialecte thai », mais que « l'influence dominante » a été exercée par le fond thai. — Article résumé in *B. E. F. E. O.*, XXI, I, 275. — Mais ici encore il convient de noter le point de vue de M. Przyluski qui range l'annamite parmi les langues austroasiatiques, à côté du môn-khmèr et du munḍa (*Les langues du monde*, p. 395).

3. Sur l'ancienne parenté qui existerait en outre, entre le mon-khmèr d'une part, le čam et le vieux-javanais d'autre part, cf. Huber, *B. E. F. E. O.*, 1910, 625, et G. Ferrand, *J. A.*, 1919, 320, ainsi que les travaux du P. Schmidt, notamment : *Les peuples mon-khmèr, trait d'union entre les peuples de l'Asie Centrale et de l'Austronésie*, trad. franç. B. E. F. E. O., 1907.

XIII^e siècle (Nan-tchao)[1]. Les Khmèrs ou Cambodgiens (ou leurs ancêtres et leurs parents) peuplaient non seulement le Cambodge actuel, mais vraisemblablement une grande partie du Laos et notre Cochinchine. Les Čams habitaient l'Annam méridional, depuis (approximativement) le cap Saint-Jacques au Sud jusque vers Tourane au Nord. Enfin les Annamites occupaient le nord de l'Annam depuis la région de Tourane, et le Tonkin. Et déjà l'Indochine était partagée en deux zones de civilisation : la zone chinoise qui comprenait le pays annamite, et la zone indienne qui comprenait le Pégou, le Cambodge et le Čampa.

Nous savons par les historiens chinois que l'influence chinoise pénétra en pays annamite dès l'époque des Ts'in (*circa* 214 av. J.-C.). Quant à l'indianisation du Cambodge et du Čampa, M. Ferrand estime qu'elle commença également au III^e ou même au IV^e siècle avant J.-C.[2]. Il faut d'ailleurs, semble-t-il, se représenter cette indianisation des côtes méridionales et sud-orientales de l'Indochine comme une pénétration pacifique, progressive et insensible, analogue à ce que dut être l'indianisation des pays telougous, kanarais et tamouls dans le Dékhan. Les « civilisateurs indiens », venus, soit par la Birmanie, soit par mer (peut-être à travers l'isthme de Kra), apportèrent et firent prévaloir leur culture. Le sanskrit devint la langue officielle des Khmèrs et des Čams. Khmèrs et Čams adoptèrent les croyances hindoues, depuis la religion du sacerdoce brahmanique jusqu'aux cultes sectaires : le Çivaïsme, notamment, exerça sur eux une action prépondérante. Avec le Brahmanisme, le Bouddhisme dut pénétrer très anciennement en Indochine : on le trouve au Čampa et au Cambodge dès le V^e siècle A. D.

1. Cf. supra, p. 285, 287. Source : *Nan-tchao ye che* (*Histoire particulière du Nan-tchao*), traduction d'une histoire de l'ancien Yunnan par G. Sainson, P., École des Langues Orientales, 1904.

2. G. Ferrand, *Le Kouen-louen et les anciennes navigations*, J. A., 1919, I, 239. Cf. Finot, *Les origines de la colonisation indienne en Indochine*, B. E. F. E. O., t. XII, n° 8 (1912).

Le Čampa[1] jusqu'au XI[e] siècle.

Le Čampa était connu des anciens Chinois sous le nom de *Lin-yi*[2] (*Lam-âp*). Plus tard, les Chinois l'appelèrent *Tchan-tch'eng*[3].

Les Čams[4], on l'a vu, étaient un peuple de race malayo-polynésienne[5] établi sur la côte sud-orientale de l'Indochine (Annam méridional actuel), depuis, semble-t-il, le Col des Nuages et la Baie de Tourane, jusqu'au Cap Saint-Jacques. Le Čampa historique embrassait donc les provinces actuelles de Quang-nam, Quang-ngai, Binh-dinh, Phu-yên, Khanh-hoa, Phan-rang et Binh-thuân. Une partie de ces territoires dut subir la domination de la dynastie chinoise des Han. Il semble, en effet, qu'à l'époque Han, les Čams (d'ailleurs non encore politiquement organisés) ne possédaient à titre indépendant que la région méridionale entre le Cap Varella et le Cap Saint-Jacques, les territoires du Nord, entre le Col des Nuages et le Cap Varella, ayant été englobés dans la province chinoise d'Annam (Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XIV, n° 9, 26[6] et XXIV, n° 1, 243). Mais ils furent pour la Chine les plus incommodes des sujets ou des voisins et durent refouler bientôt la domination chinoise jusqu'au Cap Bantam. Vers 192 A. D., ils enlevèrent même à l'Empire

1. Selon la remarque de M. Pelliot, le mot *Čampâ* étant un féminin, il conviendrait de l'écrire avec un *â* long terminal. Pour se conformer à l'usage établi, on dira cependant *le* Čampa.

2. 林邑 ou exceptionnellement 臨邑.

3. 占城. Cartes archéologiques du Čampa, par Parmentier, in : *Inventaire descriptif des monuments chams de l'Annam.*

4. Prononcez Tiam.

5. Sur les affinités de la langue čame, cf. Aymonier et Cabaton, *Dictionnaire Čam-français*, E. F. E. O., Hanoï, 1906, Introduction, p. VII-X.

6. « C'est au sud de la commanderie (chinoise) de Je-nan, par conséquent dans la région comprise entre Nha-trang et Phan-rang, qu'a dû se constituer au début de notre ère le groupement cham qui devait d'abord inquiéter la commanderie, puis, après s'être donné l'importance d'un royaume indépendant, la ronger peu à peu du Sud au Nord, et l'absorber presque entièrement. »

Chinois le Quang-nam, puis (*c.* 248 et 347) la région de Huê ou Thu'a-thiên. Les Chinois reconquirent à diverses reprises le Thu'a-thiên (*c.* 270 et 360), mais le Quang-nam resta aux Čams et devint le boulevard de leur puissance.

Quand commence leur histoire, vers le IIIe siècle A. D.[1], les Čams nous paraissent déjà indianisés. La dynastie čame descend de Çiva lui-même. Le nom de « *Fan*[2] » que lui donnent les Chinois traduit soit la terminaison indianisante « Varman », soit plutôt la désinence d' « Indien ». Un de ces rois, Gaṅgâ-râja (*circa* 415?), fit le pèlerinage de la terre sainte du Gange[3]. Un autre, Indravarman III († 959) se vantera de « se jouer dans les belles ondes des six *darçana*, particulièrement de la *Mîmâṃsâ* ». Le culte dominant était le çivaïsme, Çiva étant adoré sous les noms de Maheçvara et Parameçvara. Les soixante-sept édifices du cirque de Mi-so'n, au Quang-nam[4] (33 km. S.-E. de Tourane), sont autant de sanctuaires et de constructions annexes çaiva. Le plus ancien, le grand sanctuaire du *liṅga* Bhadreçvara, fut fondé vers 400 par le roi Bhadravarman[5]. L'autre grand sanctuaire čam, celui de Pô Nagar, à Nha-trang, était dédié à la *çakti* de Çiva[6]. Mais le Bouddhisme était également honoré, bien qu'à titre secondaire : le roi Indravarman II, surnommé Paramabuddhaloka[7], fonda, en 875, à Dông-*d*u'o'ng, au Quang-nam, un monas-

1. Nous suivons ici la chronologie et les listes dynastiques de M. G. Maspero, *Histoire du Champa, T'oung-pao*, 1910-1913, non sans tenir compte du système, parfois différent, de M. L. Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, 2, 181 et *J. A.*, 1913, II, 436. Tenir également compte, pour l'ensemble, des remarques de M. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XIV, nº 9, p. 8-43 (1914).

2. 范.

3. Cf. Finot, *Les inscriptions de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 900.

4. Cf. Parmentier, *Les monuments du cirque de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 805. — L. Finot, *Les inscriptions de Mi-so'n*, *ibid.*, p. 895.

5. Cf. Finot, *Inscriptions de Bhadravarman Ier*, B. E. F. E. O., 1902, 185. (L'une des stèles étudiées, provenant de Mi-so'n, est la stèle de fondation du sanctuaire de Bhadreçvara).

6. Cf. Parmentier, *Le sanctuaire de Po Nagar*, B. E. F. E. O., 1902, 17, et 1906, 291.

7. Le nom complet de ce prince est, d'après les inscriptions : Indra-

tère bouddhique placé sous l'invocation du bodhisattva Lokeçvara (Avalokiteçvara)[1].

Au point de vue territorial, le pays était divisé en quatre grandes provinces, baptisées de noms indiens : au Nord, l'Amarâvatî (Quang-nam) où se trouvait la première capitale du Čampa, Indrapura (Trà-kiêu actuel, la cité de Siang-lin, puis de Lin-yi[2] des historiens chinois) ; au centre le pays de Vijaya (Binh-dinh), capitale Vijaya (Cha-ban) ; au Sud, le Kauṭhâra (Khanh-hoa, Nha-trang) et le Pâṇḍuraṅga[3], chef-lieu Râjapura (Phan-rang et Binh-thuân). Au haut moyen âge, deux clans principaux dominaient le Čampa : au Nord, au Quang-nam, le clan du Cocotier ; au Sud, au Pâṇḍuraṅga, le clan de l'Aréquier[4].

Le sol du Čampa était pauvre. Mais ce pays était situé au carrefour des grandes routes maritimes de l'Extrême-Orient. C'est ce qui explique sa fortune. Peuple de marins, les Čams s'enrichirent par le commerce et la piraterie. Du VII^e^ au X^e^ siècle, ils contrôlèrent le commerce des épices entre l'Insulinde et la Chine et le commerce maritime de la soie entre l'empire T'ang et l'empire 'abbâside. Ils exportaient, en outre, en Chine et chez les Arabes l'ivoire et le bois d'aloès de leur pays[5].

D'après M. G. Maspero, le royaume historique ou unitaire

varman Lakṣmîndra Bhumîçvara Grâmasvâmin Paramabuddhaloka. Il est attesté en 875 et 889.

1. Cf. L. Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Études Asiatiques, I, 231. A l'heure actuelle, l'École Française d'Extrême-Orient est sur le point de dégager au Quang-nam tout un groupe de sanctuaires dédiés à Lokeçvara (article de MM. Finot et Goloubew sous presse au *B. E. F. E. O.*, 1926-1927).

2. Siang-lin 象林 ; Lin-yi 林邑. Cf. Aurousseau, *B. E.F.E. O.*, XIV, n° 9, p. 23 (1914).

3. Cf. L. Finot, *Le Pâṇḍuraṅga*, B. E. F. E. O., 1903, 630.

4. Le clan de l'Aréquier, en sanskrit : *Krâmukavaṃça*. Le clan du Cocotier : *Nârikela*. Cf. Huber, *Le clan de l'Aréquier*, B. E. F. E. O., 1905, 170.

5. Sur le facteur économique dans l'histoire du Čampa, cf. conférence donnée au Musée Guimet en 1923 par M. Przyluski (*Le Čampa*).

de Čampa fut fondé vers 192 de notre ère[1]. Le fondateur du royaume serait, de son nom indien, un certain Çrî Mâra qui représenterait la Ire dynastie čame[2]. La capitale à cette époque, aurait été située au Nord, sans doute à Indrapura (Trà-kiêu) au Quang-nam. Une IIe dynastie (336-420?)[3] aurait été fondée par un aventurier chinois, nommé Fan Wen[4] qui, malgré sa naissance, guerroya pour enlever aux gouverneurs chinois de l'Annam le Je-nan (Thu'a-thiên, Quang-tri et Quang-binh); pays sans cesse disputé depuis (surtout le Thu'a-thiên), avec alternance d'occupations čames (comme en 248 et 347) et de reconquêtes chinoises (270, 360, 446). Après la maison de Fan Wen, G. Maspero compte une IIIe (420-530?), puis une IVe dynastie (530-758?), celle-ci fondée par le brahmane Rudravarman Ier[5]. Sous le deuxième (?) roi de cette IVe maison, Çambhuvarman Ier[6], l'empereur de

1. Date confirmée par les recherches ultérieures. Cf. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, t. XXIII, 1923 (1924), p. 222.

2. M. G. Maspero identifie Çrî Mâra au K'iu Lien 區連 des Chinois. Cf. Pelliot, *Liste provisoire des rois Čams nommés par les Chinois jusqu'au milieu du VIIIe siècle.* B. E. F. E. O., 1904, 382. Peut-être aussi Çrî Mâra était-il roi, non de tout le Čampa, mais seulement du Pâṇḍuraṅga, ce dernier pays ayant, en ce cas, émergé avant le Čampa proprement dit (M. Finot).

3. La nomenclature de ces diverses dynasties est présentée par M. G. Maspero *à titre d'hypothèse* et doit être considérée de même par le lecteur. Voir en regard, le tableau proposé par M. Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, 2, 181 et *Hindu kingdoms in Indochina*, dans l'*Indian Historical Quarterly*, I, 4 : M. Finot suppose que le royaume de Çrî Mâra était un État particulier, celui-là même qui apparut plus tard sous le nom de Pâṇḍuraṅga, comme vassal du Čampa. Quant à ce dernier royaume, sans chercher à établir une succession continue de « dynasties », il se borne à signaler trois groupes dynastiques particulièrement importants : celui de Gaṅgârâja (jusque vers 750); celui du Pâṇḍuraṅga (vers 750-860); enfin celui d'Indrapura (vers 860-1000).

4. 范文. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XIV, 9, p. 21 (1914).

5. Descendant de Gaṅgârâja. Aussi M. Finot fait-il remonter la « IVe dynastie » de M. Maspero à Gaṅgarâja, antérieur de plusieurs règnes à Rudravarman Ier.

6. Mort vers 629 (Finot). Cf. Finot, *Stèle de Çambhuvarman à Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1903, 207. Ce roi est le Fan T'eou-li 范頭黎

Chine, Yang-ti, pour punir les Čams de leurs empiètements au « Je-nan », envoya contre eux une armée[1] qui saccagea leur capitale, Indrapura (605). Les rois čams durent (au moins en théorie) rendre même le Thu'a-thiên à la Chine, à qui ils payèrent tribut durant tout le VII^e s. et la première partie du VIII^e. Le roi Kandarpadharma se concilia les bonnes grâces de l'empereur T'ai-tsong par la richesse de ses présents (630).

On suppose que le centre du royaume avait été jusque-là à Indrapura, au Quang-nam, dans le clan du Cocotier. Avec la cinquième (?) dynastie (758-860?), fondée par Pṛthivîndravarman Rudraloka, l'hégémonie passa au Pâṇḍuraṅga, dans le clan de l'Aréquier. Sous cette dynastie, le Čampa eut à subir les attaques de pirates malais, qui ravagèrent le pays et pillèrent le temple de Pô-Nagar, à Nha-trang (774, 787). Ce contre-temps n'empêcha pas les Čams de profiter de la décadence de l'empire T'ang pour enlever définitivement à la Chine le Thu'a-thiên, et aussi le Quang-tri et le Quang-binh, qu'ils convoitaient depuis longtemps (*c.* 780)[2]. Le roi Indravarman I^er porta même ses armes au Nghê-an (803). Ce fut sans doute l'apogée de la puissance čame.

Serait ensuite venue, d'après M. G. Maspero, une VI^e dynastie (*circa* 860-900) fondée par Indravarman II Paramabuddhaloka. D'après la rectification de M. Finot, cette maison (« Dynastie d'Indrapura ») aurait eu pour fondateur le 2^e prédécesseur du même Indravarman II, Rudravarman II Maheçvaraloka et elle aurait duré de Rudravarman II à 1000 environ (cf. Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, 2, p. 126). On pense que cette maison était originaire du Quang-nam (clan du Cocotier) ; aussi reporta-t-elle la capitale, du Pân-

des auteurs chinois. Cf. Finot, *Les inscriptions de Mi-so'n*, B.E.F.E.O., 1904, 901.

1. Commandée par Lieou Fang 劉方. — Notons qu'au cours de cette campagne, Lieou Fang ramena du Čampa en Chine des musiciens *du Fou-nan* qui propagèrent la musique cambodgienne en Chine d'où elle devait passer au Japon. Cf. Demiéville, *La musique čame au Japon*, Études Asiatiques, I, 223.

2. Pour l'histoire de cette région, cf. Cadière, *Géographie historique du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1902, 55 et sqq.

ḍuraṅga, à Indrapura[1]. La septième (?) (900-988)[2] se rattache, d'après M. Finot, à la même souche. Au contraire, d'après G. Maspero, elle marque un retour à l'hégémonie du Pâṇḍuraṅga (Aréquier). Le deuxième roi de cette maison, Indravarman III († 959) se piquait de ses connaissances en littérature indienne ; il enrichit le sanctuaire de Pô Nagar à Nhatrang, ce qui excita d'ailleurs les Cambodgiens à venir le piller (945). Jaya Indravarman Ier, son successeur, renoua avec la Chine et se déclara tributaire de la nouvelle dynastie chinoise des Song (960). Cette entente se resserra lorsque les Annamites se furent rendus indépendants de la Chine et eurent fondé au Tonkin, au Thanh-hoa et au Nghê-an un royaume menaçant pour le Čampa (965). Ici, en effet, commence un nouveau chapitre de l'histoire du Čampa : au lieu d'un empire pacifique et lointain, les Čams allaient avoir pour voisin un peuple jeune en pleine expansion.

Les conséquences de la fondation du royaume d'Annam ne tardèrent pas à se faire sentir au Čampa. Vers 982 (?), les Annamites envahirent le pays, tuèrent le roi Parameçvaravarman Ier et saccagèrent Indrapura. Une nouvelle dynastie, fondée par Indravarman V[3], — la huitième d'après M. G. Maspero, — monta alors sur le trône čam (*circa* 989). Elle subit, elle aussi, une invasion annamite qui saccagea une fois de plus Indrapura. Indravarman V, il est vrai, obtint l'intervention diplomatique de la Chine (dynastie Song) qui obligea les Annamites à faire la paix. Mais, vers l'an 1000, son successeur jugea prudent de transporter sa résidence, du Quang-nam, trop menacé, au Binh-dinh, d'Indrapura à Vijaya ou Cha-ban (*chinois* : Chö-p'an)[4], ville qui resta capitale jusqu'à

1. Notons que cette dynastie, bien que çivaïte d'origine (fondateur, d'après M. Finot, un Maheçvaraloka), commença bientôt à favoriser le bouddhisme. Bhadravarman II, le second de ses rois, d'après M. Finot, fonde un monastère de Lokeçvara. Indravarman II, qui vient ensuite, est appelé Paramabuddhaloka et fonde un temple de Lakṣmîndra-Lokeçvara à Dong-*du*'o'ng. Cf. Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Étud. Asiat., I, 231. — 2. Fondée par Bhadravarman III. — 3. Le nom de ce roi doit, peut-être, être lu Harivarman. Cf. Finot *Notes d'épigraphie*, B. E. F. E. O., t. XV, 2, p. 49, note 2 (1915). — 4. 闍槃.

la chute du Čampa. Toutefois, le roi Jaya Siṃhavarman II ayant recommencé la guerre (1043), les Annamites pénétrèrent jusqu'à Vijaya qu'ils saccagèrent. Ce désastre provoqua l'avènement d'une IX[e] (?) dynastie (v. 1044-1074)[1] fondée par Jaya Parameçvaravarman I[er]. Le troisième roi de cette maison, Rudravarman III essaya de prendre sa revanche. Il ne réussit qu'à provoquer une nouvelle invasion annamite qui le fit prisonnier et brûla Vijaya (1069). Pour sa délivrance, il dut céder le Quang-binh et le N. du Quang-tri aux Annamites (1070). La lutte du Čampa et de l'Annam s'interrompit alors pour environ deux siècles. Les Čams tournèrent leurs forces contre leurs voisins du S.-W., les Khmèrs.

Histoire de l'empire khmèr jusqu'au XI[e] siècle.

Les Khmèrs[2] ou Cambodgiens sont apparentés aux Môn du Pégou et appartiennent comme ceux-ci au groupe austro-asiatique. Quand ils apparaissent dans l'histoire, ils étaient déjà indianisés[3]. Comme au Čampa, le culte dominant était chez eux le Çivaïsme avec, en seconde ligne, le Vichnouisme et le Mahâyâna (culte de Lokeçvara ou Avalokiteçvara)[4].

Le futur pays cambodgien était divisé, à cette époque, en deux États frères[5], dont les dynasties se réclamaient

1. Dynastie attestée, en tous cas, à partir de 1050 et 1055.

2. Les Khmèrs se désignent eux-mêmes sous le nom de « *Mnis Khmèr* » (les hommes khmèrs) et leur pays sous le nom de « *Srok Khmèr* », « *Nokor (Nagara) Khmèr* » (le pays, le royaume khmèrs). Le chinois des T'ang en a fait *Ki-mao* 吉篾 et les Annamites *Cao-men* 高蠻. Pour les Siamois, khmèr est devenu *khamen*. Les Arabes ont transcrit Ḳimâr ou Ḳumâr, قمار. Cf. G. Maspero, *Grammaire de la langue khmère*, 1915, 1-2.

3. A l'époque de la première ambassade du « Fou-nan » en Chine (225 A. D.), il est dit que le « Fou-nan » avait déjà une écriture indienne (*Hou*). (Quant à la première mission chinoise au Fou-nan, celle de K'ang T'ai 康泰 et Tchou Ying 朱應, elle remonte à 245-250).

4. Cf. L. Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Études Asiatiques, publiées par l'E. F. E. O., I, 227-256 (1925).

5. Nous n'entendons nullement dire par là que le « *Fou-nan* » et le

toutes deux d'une origine indienne. Le premier était appelé par les Chinois *Fou-nan*[1]. Il comprenait le Cambodge méridional et notre Cochinchine. Sa capitale était sans doute Vyâdhapura ou Aṅkor-borei au N.-E. de Kampot, N.-W. de Chau-doc. La dynastie du « *Fou-nan* » se disait issue du brahmane Kauṇḍinya (*chinois* Houen-t'ien[2]), venu de l'Inde en Indochine — (*circa* seconde moitié du 1er siècle A. D.? cf. Pelliot, *Fou-nan*, p. 290, ou antérieurement à notre ère? cf. G. Ferrand, *J. A.*, 1919, 1, p. 28). — Le second État, qui était le Cambodge propre, était connu des Chinois sous le nom de *Tchen-la*[3]. La légende lui donnait comme fondateur un autre indien, le maharṣi Kambu, père des Kambuja[4]. Il embrassait le nord du Cambodge actuel et vraisemblablement tout le Laos, jusqu'à Luaṅ Prabaṅ. Sa capitale était située à Çreṣṭhapura, près de Vat Phu, dans la région de Bassac[5]. La primauté appartint longtemps au « *Fou-nan* ». Les textes chinois nous parlent de la puissance de cet État qui était entré de bonne heure dans la clientèle chinoise. La première ambassade du Fou-nan à la cour de Chine est de 225 A. D. Inversement en 245-250, les Chinois envoyèrent

« *Tchen-la* » soient rigoureusement synchroniques. Il est plus que probable que le Fou-nan émergea bien avant le Tchen-la.

1. 扶 (ou 夫) 南. Cf. Pelliot, *Le Fou-nan*, B. E. F. E. O., 1903, 248-303, étude capitale où toutes les questions relatives à l'ancien Fou-nan sont abordées et discutées. (Sur le nom même du Fou-nan, *ibid.*, p. 288).

2. 混塡. Cf. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 265. Sur l'hindouisation du Fou-nan par Kauṇḍinya, cf. Pelliot, *Textes chinois concernant l'Indochine hindouisée*, Études Asiatiques, II, 243.

3. 眞臘.

4. Les deux légendes de Kauṇḍinya et de Kambu se déroulent sur des thèmes parallèles : union de Kauṇḍinya avec la nâgî Somâ, et de Kambu avec l'apsaras Merâ. Kauṇḍinya devient l'ancêtre de la race lunaire (Somavaṃça); Kambu, l'ancêtre de la race solaire (Sûryavaṃça). Cf. Finot, *Sur quelques traditions indochinoises*, B. C. A. I., 1911, 20, et B. E. F. E. O., 1915, nº 2, 123. — V. Goloubew, *Les légendes de la Nâgî et de l'Apsaras*, B. E. F. E. O., 1925, nº 3-4, 501.

5. Inscription de Vat Phu. Cf. Coedès, *Le site primitif du Tchen-la*, B. E. F. E. O., 1918, nº 9, p. 3.

au Fou-nan, deux ambassadeurs, K'ang T'ai et Tchou Ying[1]. En 484, le roi de « *Fou-nan* »[2] envoya en ambassade à la cour impériale de Nankin le moine bouddhiste Çâkya Nâgasena[3]. A cette époque, selon la remarque de M. Pelliot, le Fou-nan était l'escale normale entre l'Inde et la Chine.

Vers le milieu du VI^e^ siècle, le roi du « *Tchen-la* », c'est-à-dire du Cambodge propre, Bhavavarman I^er^ (*circa* 550) vainquit le royaume de Fou-nan, le subjugua et s'empara ainsi de l'hégémonie. Son frère et successeur Citrasena Mahendravarman[4], qui, comme prince royal, avait, semble-t-il, dirigé cette conquête, nous a laissé la première inscription khmère jusqu'ici connue (604). Îçânavarman qui vint ensuite (attesté en 616, 626) et qui aurait bâti Vyâdhapura (Aṅkor Borei?)[5] se

1. Détail curieux et qui montre bien les relations étendues du Fou-nan dès cette époque reculée : K'ang T'ai rencontra au Fou-nan un envoyé d'un roi de l'Inde qui amenait au roi du Fou-nan des chevaux sogdiens. De sorte que l'envoyé chinois rapporta du Fou-nan de nouvelles informations sur les Yue-tche et l'Orient méditerranéen (Pelliot, *T'oung pao*, 1923, 122, complètant sur ce point *Le Fou-nan*).

2. Nommé en chinois K'iao-tch'en-jou 僑陳如 (Kauṇḍinya) et Chö-ye-pa-mo 闍耶跋摩 (Jayavarman).

3. Na-k'ie-sien 那伽仙. Cf. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 257. Et l'article de Sylvain Lévi, in *Mélanges de Harlez*.

4. Le Tche-to-sseu-na des annales chinoises. Cf. Barth, *Inscriptions du Phou Lokhon*, B. E. F. E. O., 1903, 442. — Pelliot, *Le Fou-nan*, ibid., 1903, 295. Aussi Coedès, *Le site primitif du Tchen-la*, B. E. F. E. O., 1918, n° 9, p. 2 : « Çrutavarman et Çreṣṭhavarman seraient les premiers princes du Tchen-la, constituant au sein du Fou-nan cet État qui, au VII^e^ siècle, sous leurs successeurs plus ou moins proches, Citrasena Mahendravarman et Bhavavarman I^er^, devait vaincre et absorber l'État suzerain ». Notons la restriction de M. Coedès en ce qui concerne la suite chronologique de ces souverains.

5. Sur le bas Mekhong, à la frontière de la Cochinchine, près de Chau-doc. Nous savons aussi que l'autorité d'Îçânavarman s'étendait sur Cakrâṅkapura (Chikreṅ), Amoghapura (Battambaṅ) et Bhîmapura (Phimai?), c'est-à-dire sur la région du Tonlé-Sap et sur les pays au nord des Monts Dangrek. — Il faut peut-être reconnaître la ville d'Îçanapura, mentionnée par Hiuan-tsang, dans les ruines de Sambor Prei Kuk où on a trouvé plusieurs inscriptions d'Îçânavarman. (*Bull. de la Comm. archéol. de l'Indochine*, 1912, p. 184.)

reconnut vassal de la dynastie chinoise des Souei à laquelle il envoya une ambassade en 615 [1]. Jayavarman Ier (attesté en 664, 667) fut également en bons rapports avec les T'ang.

Vers 670, ce premier empire cambodgien fut partagé en deux principautés appelées par les Chinois « Tchen-la (Cambodge) d'eau »[2] ou *P'o-leou*, et « Tchen-la de terre »[3] ou *Wen-tan*[4], la première dans l'ancien Fou-nan, c'est-à-dire en Cochinchine, avec, pour capitale, Vyâdhapura (Aṅkor Borei), la seconde au Cambodge actuel et au Laos, dans le vieux Tchen-la, avec capitale aux environs de Tha-kêk (Laos)[5]. Cette division, qui se perpétua durant tout le VIIIe siècle, affaiblit le pays. Les rois sumatranais de Çrîvijaya (Palembaṅ), déjà maîtres de la presqu'île de Malakka, semblent en avoir profité pour étendre leur influence sur les côtes du Cambodge[6].

En 802, les deux principautés cambodgiennes furent réunies par Jayavarman II Parameçvara (802-869) que l'on peut considérer comme le fondateur de l'empire khmèr historique. Ce prince qui était apparenté à l'une des familles royales de Vyâdhapura et de Tha-kêk ou peut-être aux deux[7] venait, nous dit l'inscription de Sdok Ḳak Thoṃ, de « Javâ », c'est-à-dire, d'après M. Ferrand, du royaume sumatranais

1. Notons qu'une inscription de ce roi, trouvée à Chantaboun, atteste l'extension de l'empire khmèr au S.-W. — Cf. Coedès, *L'extension du Cambodge vers le S.-W. au VIIe siècle*, B. E. F. E. O., XXV-2-3, 352 (1925). — 2. Chouei Tchen-la 水眞臘. — 3. Lou Tchen-la 陸眞臘. — 4. 文單. Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, B. E. F. E. O., 1904, 211. — 5. Le « Cambodge de Terre » devait s'étendre sur le haut Laos jusqu'à la frontière de Chine (cf. H. Maspero, *La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIIe au XIVe siècle*, in : *B. E. F. E. O.*, XVIII, nº 6, 31). — 6. Peut-être est-ce en effet à cette époque que doit se placer l'irruption victorieuse d'un roi de Çrîvijaya au Cambodge, irruption mentionnée par les géographes arabes. Cf. G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, p. 59-61. — 7. Il est à remarquer, en tous cas, que Jayavarman II cherchait à se rattacher au fondateur légendaire du Tchen-la, Kambu, et à la race solaire (Sûryavaṃça) issue de Kambu. Il se proclamait en ce sens roi des Kambuja *(Kambujarâjendra)* et « c'est sous son règne que ce titre de *Kambuja* est attesté pour la première fois. Après lui l'expression *Kambujendra, Kambujeçvara*, demeurera le titre officiel des rois khmèrs ». (Finot, *B. E. F. E. O.*, 1918, nº 9, p. 3).

de Çrîvijaya[1] : Çrîvijaya aurait envoyé aux Cambodgiens un prince khmèr de son choix qui se serait ensuite affranchi de la suzeraineté çrîvijayenne. Parmi les cités que les inscriptions attribuent à Jayavarman II, on cite Amarendrapura. D'après le système jusqu'ici en cours, Amarendrapura serait Banteai Čhmar, au nord de la province de Battambaṅ, au pied des monts Dangrek[2]. Les inscriptions nous disent d'autre part que le même roi avait établi sa résidence sur « le mont Mahendra » (Mahendraparvata), et l'on voit avec raison dans ce « Mont Mahendra » le Phnoṃ Kulèn [3], à 25 km. au nord-est du site d'Aṅkor[4]. La région d'Aṅ-

1. On a songé successivement pour les origines de ce prince, à Luaṅ Prabaṅ, puis à la péninsule malaise (Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, II, 53, et *J. A.*, 1919, I, 345). En fait l'inscription de Sdok Kak Thoṃ dit seulement que Jayavarman II vint de « Javâ », et Luaṅ Prabaṅ, comme diverses régions de la péninsule et de l'archipel malais, a porté ce nom. Mais M. G. Ferrand estime qu'à cette date « Javâ » ne peut désigner que l'empire sumatrano-javanais de Çrîvijaya (G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, p. 221, *alias* 165). M. Ferrand suppose que cet événement est lié à l'expédition victorieuse d'un roi de Çrîvijaya au Cambodge, rapportée par les chroniqueurs arabes (*ibid.*, p. 59-61), expédition à la suite de laquelle le vainqueur aurait imposé aux Khmèrs un souverain de son choix.

2. L'identification Amarendrapura = Banteai Čhmar est soutenue par M. G. Groslier (Groslier, *Amarendrapura dans Amoghapura*, B. E. F. E. O., XXV, 1925, II-III, 359). Elle est remise en question par M. Philippe Stern. M. Stern n'aperçoit aucune objection à ce que la fondation de Jayavarman II, Amarendrapura, ait été située dans la région N.-W. Mais il estime que Banteai Čhmar étant construit dans le style du Bayon et *en grès* (alors que le grès manque au Kulèn, centre principal de Jayav. II), ce monument ne peut être antérieur au milieu du x[e] siècle.

3. Cf. Roeské, *Inscription... du Mont Koulèn*, J. A., 1914, I, 637, — et l'observation de G. Groslier, *Angkor*, p. 8. Aussi V. Goloubew, *Le Phnom Kulèn*, Cahiers de la Soc. de Géog. de Hanoï, 8[e] cahier, 1924. — R. Grousset, *L'École Française d'Extrême-Orient et ses récents travaux*, Revue des Arts Asiatiques, juin 1926, p. 60 (article résumant les dernières découvertes de MM. Parmentier et Goloubew dans deux anciens sanctuaires du Phnoṃ Kulèn, le *Prasat Kraham* et le *Prasat Damrei Krap*, édifices en briques des VII[e]-VIII[e] siècles).

4. Une autre résidence de Jayavarman II, nommée dans les inscriptions Hariharâlaya, ne serait autre, d'après M. Aymonier, que Praḥ Khan, monument situé au N.-E. de l'enceinte d'Aṅkor. Hypo-

kor[1] resta d'ailleurs le centre du nouvel empire cambodgien[2].

En 877, la maison de Jayavarman II fut remplacée par une nouvelle famille royale, fondée par Indravarman Ier, fils d'un dignitaire de la cour. Indravarman Ier Îçvaraloka (877-889) fut le premier des grands rois bâtisseurs du Cambodge. Il éleva le temple de Bakô et sans doute aussi celui de Bakoṅ et creusa le bassin de Lolei[3]. Dans les hypothèses jusqu'ici envisagées, il commença aussi la construction d'Aṅkor Thoṃ. Son fils Yaçovarman Ier « Paramaçivaloka » (889-*circa* 908 ou 910) transporta sa capitale de Hariharâlaya à Aṅkor Thoṃ, ville à laquelle il donna son nom : Yaçodharapura[4]. La stèle de Sdok Kak Thoṃ[5] nous dit à ce sujet : « Alors S. M. Paramaçivaloka (Yaçovarman) fonda la ville de Yaçodharapura et emmena le *Kamrateṅ jagat ta râja* hors de Hariharâlaya pour le fixer dans cette capitale. Alors S. M. Paramaçivaloka érigea le Mont Central »[6]. *Kamrateṅ jagat ta râja* est le nom khmèr du *liṅga Devarâja*, le « roi-

thèse admise par M. Groslier qui tient, en outre, Praḥ Khan pour un monument vishnuite (*Angkor*, 6), mais remise en question par la théorie de M. Ph. Stern.

1. Corruption cambodgienne du mot sanscrit *nagara*, ville, cité.

2. Ce déplacement du centre de gravité de l'empire khmèr est bien marqué par le groupement des inscriptions datées (cf. Cartes de M. Parmentier, *B. E. F. E. O.*, 1916). Le principal groupement avait été jusque-là sur le bas Mekhong, depuis Stuṅtreṅ et Sambor jusqu'à Phnoṃ Penh, et à l'ouest de Chau-doc et Ha-tiên dans la Cochinchine actuelle. A partir de Jayavarman II, les inscriptions datées se groupent surtout autour du Tonlé Sap.

3. L'inscription de Baksei Čaṃkroṅ nous apprend en effet, qu'Indravarman Ier érigea les six tours de Bakô dédiées à Îça et à Devî, qu'il érigea le liṅga *Indreçvara* (probablement à Bakoṅ) et qu'il creusa l'étang d'*Indrataṭâka* (étang de Lolei) Cf. Coedès, *L'inscription de Baksei Čaṃkroṅ*, J. A., 1909, I, 467.

4. « Quel que soit le monarque qui posa la première et la dernière pierre, Indravarman ou Yaçovarman », M. Groslier estime que le groupe principal d'Aṅkor fut créé entre 877 et 910. Selon lui, ce groupe comprenait aussi le Bayon. D'après M. Stern, les édifices de cette 1re période seraient moins nombreux.

5. A 25 km. de Sisophon. Stèle érigée vraisemblablement en 1052.

6. Cf. Finot, *L'inscription de Sdok Kak Thoṃ*, B. E. F. E. O., XV, II, 53.

dieu », palladium du royaume et substance éternelle de la dynastie considérée comme son émanation[1]. Dans le Mont (c'est-à-dire monument) Central, élevé pour recevoir ce Devarâja, les archéologues voyaient jusqu'ici le Bayon, qui aurait été ainsi un temple du *liṅga* royal, c'est-à-dire un édifice çivaïte. Mais la découverte par M. Parmentier de motifs bouddhiques dans le Bayon *primitif* et les études faites à ce sujet par M. Finot incitent à penser que le Bayon fut au début dédié au bodhisattva Lokeçvara, et qu'il ne fut remanié que plus tard dans un sens çivaïte[2]. De plus, la récente théorie de M. Philippe Stern tend à voir dans le « Mont Central » de Yaçovarman, non le Bayon, qui ne daterait que de la première moitié du XI^e^ siècle, mais le Phimeanakas[3]. Quoi qu'il en soit du Bayon, c'est bien, en effet, vers la fin du règne de Yaçovarman, en 910 ou un peu plus tôt, que le Phimeanakas[4] dut être construit[5].

Jayavarman IV Paramaçivapada (928-942), beau-frère de Yaçovarman, transporta la capitale d'Aṅkor à Chok Gargyar, c'est-à-dire dans le groupe de Koḥ Ker, à une centaine de kilomètres au nord-est d'Aṅkor. — Son fils, Râjendravarman Çivaloka (944-968) ramena la cour à Aṅkor. De cette « restauration d'Aṅkor » datent l'achèvement du Mébôn au centre du Baray Oriental[6] et le temple de Bat

1. Sur le *Devarâja*, cf. Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, II, 57. Le culte du Devarâja fut assuré de 802 à 1052 par une famille sacerdotale descendant du brahmane Çivakaivalya, contemporain de Yaçovarman. Le sacerdoce se transmettait dans cette famille en ligne matriarcale *(mâtṛvaṃça)* (cf. Finot, p. 54).

2. Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Études Asiatiques, I, 255 et sq.

3. Ph. Stern, *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*, Bibl. de vulg. du Musée Guimet, T. 47, 1927, Geuthner éd. Cf. *infra*, p. 582.

4. *Phimeanakas*, du sanskrit *Vimâna âkâça* « palais céleste ».

5. Certains archéologues (dont Commaille) font « inaugurer » le Phimeanakas par Harṣavarman I^er^ (*circa* 908, 910), fils et successeur de Yaçovarman I^er^. Tout ce que nous savons, grâce à une inscription, c'est que le Phimeanakas existait déjà vers la fin du règne de Yaçovarman, *ca* 910, date où y fut érigée une statue de Viṣṇu-Kṛṣṇa.

6. Les *baray*, — oriental et occidental, — sont deux immenses réservoirs, deux lacs artificiels creusés par les rois khmèrs pour les besoins de l'agglomération d'Aṅkor. Le Baray Oriental fut

Čum[1]. Plusieurs archéologues ont cru également pouvoir dater de ce règne les temples de Banteai Kdei et de Ta Prohm[2]. Jayavarman V (968-*circa* 1001), fils de Râjendravarman, dut continuer ses traditions. Plusieurs archéologues lui ont attribué le temple du Baphuon[3], dont les bas-reliefs, qui comptent parmi les plus beaux du Cambodge, représentent des sujets vaiṣṇava (épisodes du Râmâyaṇa ou de la vie de Kṛṣṇa et de Viṣṇu). On reporte aussi à ce règne le temple d'Einkosei à Siemréap(?) — Notons que le plus large syncrétisme religieux présidait à cette floraison architecturale. Râjendravarman et Jayavarman V, comme tous les princes de leur maison, devaient être de fervents çivaïtes : ce qui ne les empêcha nullement de favoriser le Bouddhisme. C'est ainsi que le temple de Bat Čum, élevé par un des ministres de Râjendravarman, était consacré au Buddha et au bodhisattva

creusé par Yaçovarman qui l'appela *Yaçodharataṭâka* « le lac de Yaçovarman ». Nous savons par l'inscription de la Tour de Baksei Čaṃkroṅ et par celle de Bat Čum que le Mébôn élevé au centre de ce baray fut construit par Râjendravarman vers 944-947. Cf. Coedès, *Les Inscriptions de Bat Čum*, J. A., 1908, II, 213.

1. « Les tours de Bat Čum sont une fondation bouddhique du ministre Kavîndrârimathana qui les dédia au Buddha, à Vajrapâṇi et à la Prajñâpâramitâ ». Cf. Coedès, *Inscriptions de Bat Čum*, loc. cit.

2. Notons contre cette opinion celle de M. Groslier (*Angkor*, p. 40 et 70). Tout en constatant que, par leurs portes à quatre visages, Banteai Kdei et Ta Prohm se rattachent au groupe d'Aṅkor, il tend à situer Banteai Kdei antérieurement à la *construction définitive* de cette ville, soit au IXe siècle : *avant* 890. Et s'il laisse Ta Prohm au Xe siècle, c'est avec un grand point d'interrogation. Au contraire, M. Philippe Stern, considérant que Banteai Kdei et Ta Prohm sont du style du Bayon, les ramène à la même époque, soit, pour lui, vers le début du XIe siècle.

3. En réalité, rien ne permettait jusqu'ici de dater avec certitude le Baphuon. M. Groslier constate seulement que, par son style, ce monument annonce Aṅkor Vat : et comme Aṅkor Vat date du règne de Sûryavarman II (première moitié du XIIe siècle), c'est un peu avant cette date qu'il tendrait à placer le Baphuon. Mais M. Philippe Stern estime que le Baphuon « étant, au point de vue architectural et sculptural, postérieur au Phimeanakas et antérieur au Bayon», a, en effet, dans sa nouvelle chronologie, des chances de dater de Jayavarman V.

Vajrapâṇi. Quant à Banteai Kdei, ce serait aussi un sanctuaire bouddhique, mais l'attribution de ce monument à Râjendravarman n'est rien moins que certaine[1].

La maison d'Indravarman Ier qui occupait le trône khmèr depuis 877 fut remplacée aux environs de l'an mille par une nouvelle dynastie, fondée par Sûryavarman Ier Paramanirvâṇapada (*circa* 1002-1049)[2]. Cette maison était vraisemblablement originaire de la presqu'île de Malakka : d'après les récents travaux de M. G. Coedès, Sûryavarman Ier était fils d'un roi de Nagara Çrî Dharmarâja (Tâmraliṅga), l'actuel Ligor[3].

Ce changement dynastique paraît avoir eu des conséquences considérables. — Le Nagara Çrî Dharmarâja, vassal ou client de l'empire sumatranais de Çrîvijaya, était, dès le VIIIe s., comme ce dernier, un important foyer bouddhique. Aussi l'avènement de Sûryavarman Ier dut-il entraîner chez les Khmèrs une période de ferveur bouddhique, comme en témoigne le nom posthume du souverain : Paramanirvâṇapada[4]. D'autre part le roi de Nagara Çrî Dharmarâja, père de Sûryavarman Ier, avait soumis la région de Lavô (Lopburi), sur le bas Ménam (Siam méridional actuel), pays qui avait formé jusque-là le Royaume de Dvâravatî, *môn* de race, bouddhiste de culture, dont M. Coedès vient de ressusciter l'histoire[5]. Ce pays dut passer au nouveau roi. Ainsi l'avènement de Sûryavarman Ier eut pour conséquence le rattachement du pays de Dvâravatî à l'Empire Khmèr, comme l'atteste la langue des inscriptions locales

1. D'après M. Stern, ce monument, du style du Bayon, se situerait, comme le Bayon, autour du commencement du XIe siècle.

2. Pour asseoir sa maison, Sûryavarman Ier se fit prêter un serment solennel. Cf. Coedès, *Le serment des fonctionnaires de Sûryavarman Ier*, B. E. F. E. O., 1916, VI, p. 11.

3. Coedès, *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental*. B. E. F. E. O., 1925, p. 25.

4. Notons d'ailleurs que le bouddhisme du roi n'empêcha nullement le culte officiel (çivaïte) du Liṅgarâja de continuer comme par le passé (Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, II, 91).

5. Coedès, *Le Royaume de Dvâravatî*, in : *Recueil des Inscriptions du Siam*, t. II (sous presse).

en môn du VIIIe au XIe siècle, en khmèr du XIe au XIIIe[1]. Orientés de ce côté, les Khmèrs cherchèrent à conquérir l'autre État créé par les Môn dans le bassin du Ménam, le Royaume de Haripuñjaya, situé plus au nord, autour de Lâmphûn. Mais leurs attaques (ultérieures) contre Haripuñjaya devaient échouer. Inversement une tentative d'Âditya râja, roi de Haripuñjaya, pour enlever Dvâravatî aux Khmèrs, fut arrêtée par ceux-ci (milieu du XIIe siècle)[2]. Les inscriptions datées nous apprennent d'autre part qu'au temps de Sûryavarman Ier, l'Empire Khmèr s'étendait au N. dans le Laos jusqu'à Sakhun Lokhon, à l'W. de That Phanom[3]. Elles nous disent enfin que ce prince était un protecteur des lettres, « profondément versé dans les Veda[4] ».

Comme on le verra, M. Philippe Stern tend à attribuer au souverain bouddhiste que fut Sûryavarman Ier les premières constructions du Bayon d'Aṅkor, qui, d'après MM. Finot et Parmentier, fut, en effet, à l'origine, un monument de caractère bouddhique. Le règne de Sûryavarman Ier serait, d'après cette théorie, le centre de ce que M. Stern appelle « le style du Bayon » et qui comprendrait, avec le Bayon, les Portes de la ville, Ta Prohm, Banteai Kdei, le Praḥ Khan d'Aṅkor, Banteai Čhmar, etc.

Après Sûryavarman Ier régnèrent ses deux fils, Udayâdityavarman II (1049-*circa* 1065) et Harṣavarman III Sadâçivapada (*ante* 1066-*circa* 1090). Udayâdityavarman II aurait élevé le grand monument de Phimai, dans la province de Korat. Dans la théorie de M. Ph. Stern, c'est lui qui aurait construit le Massif Central du Bayon.

Lutte du Cambodge et du Čampa (XIe-XIIIe siècles).

Sous Udayâdityavarman II et Harṣavarman III, les grandes guerres entre le Cambodge et le Čampa commencèrent. Les

1. Coedès, *Le Royaume de Dvâravatî*, inscriptions mones.
2. Coedès, *Documents sur l'histoire... du Laos Occidental*, p. 26.
3. Parmentier, *Cartes de l'Empire khmèr d'après les inscriptions datées*, B. E. F. E. O., 1916, p. 74, carte V.
4. Cf. Aymonier, *Le Cambodge*, III, 499.

Čams eurent d'abord le dessus. Leur roi, Harivarman [1] († vers 1081), fondateur de la X[e] (?) dynastie čame (*circa* 1074-1139), vainquit les Khmèrs à Someçvara (*circa* 1078?) et son successeur Paramabodhisattva (avènement : 1081) envoya, semble-t-il, au Cambodge une armée qui pilla Çaṃbhupura ou Sambor.

Jayavarman VI Paramakaivalyapada qui régna au Cambodge entre 1090 environ et 1108 (?) semble avoir été le fondateur d'une nouvelle dynastie khmère. Il aurait commencé le temple de Vat Phu à Bassac, au Laos. Sûryavarman II (Paramaviṣṇuloka?), sans doute neveu du précédent, lui succéda (1112-1152?). Il semble bien que ce fut sous son règne que fut construit (par le paṇḍit Divâkara?) le temple d'Aṅkor Vat[2], « le Parthénon cambodgien », lequel était vraisemblablement vichnouite. Les bas-reliefs de ce temple ont, en effet, un caractère nettement vaiṣṇava (scènes de la vie de Râma et de Kṛṣṇa, empruntées au *Râmâyaṇa*, au *Mahâbhârata*, au *Harivaṃça* et au *Bhâgavatapurâṇa*) et la divinité qu'on y adorait était sans doute Sûryavarman II lui-même (Paramaviṣṇuloka), sous la forme de Viṣṇu. Sûryavarman II édifia en outre pour certains auteurs Phimai (Bhîmapura?[3]) au nord des Monts Dangrek (Siam actuel) [4]. Au dehors, il renoua les anciennes relations avec la Chine (1116) et s'allia avec les Čams pour attaquer l'Annam qui commençait à devenir un péril pour les États indianisés du Sud. Son armée et sa flotte furent envoyées contre le Nghê-an et les côtes du Thanh-hoa (1128-1129)[5]. Trouvant sans doute

1. Harivarman III de M. G. Maspero, Harivarman II de M. Finot.

2. Construction localisée entre 1115 et 1180 par M. Coedès, grâce à l'inscription de Phimai. Cf. G. Coedès, *A propos de la date d'édification d'Aṅkor Vat*, J. A., 1920, I, 96.

3. Identification de M. Groslier, non admise par M. Finot.

4. Temple en effet relativement tardif et se rapprochant du style d'Aṅkor Vat.

5. Cette attaque fut d'ailleurs repoussée. Échouèrent de même deux nouvelles tentatives : 1° des Khmèrs et des Čams contre le Thanh-hoa en 1132 ; 2° des Khmèrs seuls au Nghê-an en 1150. Cf. H. Maspero, *Les frontières de l'Annam et du Cambodge du VIII[e] au XIV[e] siècle* B. E. F. E. O., 1918, VI, p. 34.

que les Čams ne l'avaient pas suffisamment aidé, il se retourna ensuite contre eux. Vers 1145, il surprit la capitale čame, Vijaya ou Cha-ban (Binh-dinh), et captura le roi de Čampa, Jaya Indravarman III. La résistance des vaincus se concentra au Pâṇḍuraṅga (Phanrang) où un certain Jaya Harivarman Ier, prince Çivânandana (1147-1162?) fonda une XIIe (?) dynastie čame[1]. Sûryavarman II essaya de réduire le Pâṇḍuraṅga, mais ses armées furent défaites deux fois par Jaya Harivarman en 1148 et 1149[2], dans la région de Phanrang. Jaya Harivarman chassa de Vijaya le roi vassal (Harideva) que les Cambodgiens y avaient installé. Tout le Čampa était délivré.

La guerre continua sous le roi de Cambodge Dharaṇîndravarman II (*circa* 1152-1182?). Le roi de Čampa Jaya Indravarman IV (*circa* 1163-1190?[3]) équipa une flotte qui remonta le Mékhong et vint piller Aṅkor (*circa* 1177)[4]. Le roi de Cambodge Jayavarman VII (1182 — 1201), fils de Dharaṇîndravarman II, après plusieurs années de préparatifs secrets, envoya contre le Čampa une armée commandée par un transfuge čam, Vidyânandana. Cette armée s'empara de la capitale čame, Vijaya, et fit prisonnier le roi čam Jaya Indravarman IV[5] (1190). Jayavarman VII donna comme roi aux Čams son propre beau-frère, et nomma Vidyânandana, prince du Pâṇḍuraṅga. Mais, vers 1191, un chef čam nommé Raṣupati chassa de Vijaya le roi cambodgien. Jayavarman VII envoya alors aux Čams, pour les pacifier et les gouverner, leur ancien roi Jaya Indravarman IV. A ce moment, coup de théâtre. Le prince de Pâṇḍuraṅga, Vidyânandana l'ancien agent des Cambodgiens, se retourna contre eux, les

1. Cf. L. Finot, *Inscriptions de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 905, et *Le Paṇḍuraṇga*, B. E. F. E. O., 1903, 639.

2. Sur ces dates, cf. G. Maspero, *T. P.*, 1911, 299, n. 8.

3. Règne : 1163 — *circa* 1190, d'après M. Finot, 1166-1190 d'après M. G. Maspero.

4. D'après les chroniques chinoises, ce coup de main aurait eu lieu à l'instigation d'un naufragé chinois. Cf. Pelliot, *B. E. F. E. O.*, 1902, 130.

5. Jaya Indravarman Où Vatuv de certaines sources.

repoussa, vainquit et tua Jaya Indravarman IV. Comme il tua de même Raṣupati, il put, sous le nom de Sûryavarman, se proclamer roi du Čampa reconstitué (1192)[1]. Le successeur de Jayavarman VII, le roi de Cambodge Indravarman II (1201-1221), reprit la lutte en 1203 et força Vidyânandana Sûryavarman à s'enfuir au Tonkin. De 1203 à 1220 environ, le Čampa ne fut qu'une province khmère.

Ce fut, — à la veille de la ruine, — l'apogée de l'Empire Khmèr. En plus du Čampa, tout le Laos et une partie du Siam lui obéissaient. Du côté du Laos, Jayavarman VII et Indravarman II étendaient leur autorité jusqu'à Vieṅ Čan[2] et Luaṅ Prabaṅ. Du côté du Siam, la possession cambodgienne de Dvâravatî (Lopburi ou Lophaburi) prouve qu'ils atteignaient le Ménam. A l'intérieur, le bouddhisme du Mahâyâna commençait à égaler le brahmanisme. Jayavarman VII était personnellement bouddhiste. La Stèle de Ta Prohm (1186)[3] nous apprend que, pour se conformer au *dharma* bouddhique, il se montrait miséricordieux envers les rois vaincus et qu'à l'exemple d'Açoka il avait fondé un grand nombre d'hôpitaux[4].

L'art čam.

L'architecture čame, comme on peut s'y attendre quand on connaît la civilisation du pays, présente de nombreux points communs avec l'architecture indienne, notamment

1. Cf. Finot, *Inscriptions de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 907.

2. *Inscription de Say-fong près de Vieṅ-Čan*, Finot, *B. E. F. E. O.*, 1903, p. 18. — Cf. H. Maspero, *Frontières de l'Annam et du Cambodge, du VIII^e au XIV^e siècle*, B. E. F. E. O., 1918, n° 3, p. 28.

3. Cf. Coedès, *La stèle de Ta-Prohm*, B. E. F. E. O., 1906, 44-81. — Aussi Finot, *L'inscription sanscrite de Say fong*, B. E. F. E. O., 1903, p. 18; et Finot, *Note additionnelle sur l'édit des hôpitaux*, B. E. F. E. O., 1915, p. 108.

4. Cf. carte des Stèles des hôpitaux de Jayavarman VII, in : Parmentier, *Cartes de l'Empire Khmèr d'après les inscriptions datées*, *B. E. F. E. O.*, 1916, p. 74, carte VI. — Sur le bouddhisme à la cour des rois khmèrs, cf. Senart, *Rev. archéologique*, 1883, 182-192, et Aymonier, *Le Cambodge*, III, 493.

avec l'architecture pallava de Mâvalipuram (VII^e-VIII^e s.)[1]. Rien de plus éloquent à cet égard que les rapprochements opérés par M. Goloubew entre tel temple čam et tel temple çaiva de Mâvalipuram. Mais ce serait une erreur de ne voir dans l'art čam qu'une copie de l'art indien. En réalité, l'art čam constitue une « province artistique autonome », bien distincte des styles de l'Inde propre.

L'architecture čame, qui use uniquement de la brique, a laissé de nombreux monuments, principalement groupés au sud de Tourane, au Quang-nam : le groupe du cirque de Mi-so'n, sanctuaires çaiva (apogée vers le VII^e siècle)[2], celui de Dông-*d*u'o'ng, monastère bouddhique (IX^e siècle)[3], et celui de Trà-kiêu, qui est Indrapura, l'ancienne capitale. — Cette architecture ne date guère dans son état actuel que du VII^e siècle. Mais sa perfection suppose un système de constructions légères antérieures, dont rien n'a subsisté.

M. Henri Parmentier distingue plusieurs écoles d'architecture čame : 1° L'art dit « primitif » qui est la forme la plus parfaite de l'art čam et qui a donné les admirables édifices de Mi-so'n et de Trà-kiêu. Ce serait la traduction en briques des constructions légères antérieures. 2° Un art moins bien représenté en nombre, plus massif et que M. Parmentier appelle l'art « cubique ». Cet art s'apparenterait à l'art khmèr préangkoréen et surtout aux plus anciens édifices en pierre de Java[4]. 3° Au XI^e siècle commence la période « secondaire »

1. Et aussi, ajoute M. Goloubew, avec l'art de Ceylan.

2. Cf. Parmentier, *Les monuments du cirque de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 805-896. — Finot, *Inscriptions de Mi-so'n, ibid.*, p. 917. — Une inscription atteste que le premier temple de Mi-so'n fut celui que le roi Bhadravarman I^er fit ériger vers 400. Ce serait le monument architectural le plus vieux que la civilisation indienne ait laissé en Indochine et dans l'Insulinde. Mais il fut détruit au VI^e s. et les monuments actuels ne datent que du début du VII^e.

3. Voir par exemple l'inscription de consécration du temple de Lakṣmîndra Lokeçvara, du règne de Indravarman II, 875 A. D. (Finot, *Inscriptions du Quang-nam*, B. E. F. E. O., 1904, 83. — Aussi Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Études Asiatiques, I, 233).

4. Sur les affinités de l'art čam avec l'art javanais, cf. Parmentier, *B. E. F. E. O.*, 1907, 52.

de l'architecture čame, qui, après l'exécution, au XI^e siècle, de monuments de forme encore « classique », tombe en décadence, en suivant la retraite de la puissance čame vers le Sud[1].

La sculpture des Čams, comme leur architecture, emprunte ses motifs à l'Inde. La statue de bronze de Buddha, de 1 m. 20, provenant de Dông-*d*u'o'ng et aujourd'hui au Musée de Hanoï (D. 22, 1), avec son drapé indo-classique[2], est la réplique exacte de la statue décapitée de Buddha d'Amarâvatî (1 m. 10), au Musée de Madras[3]. Après l'art d'Amarâvatî, ce fut l'art pallava, né dans la même région (Madras et Teliṅgâna), qui inspira la sculpture čame. Parmi les œuvres čames d'inspiration indienne, notons le buste de Pârvatî en grès (0 m. 40), de Huong-qua, au Quang-nam, aujourd'hui au Musée de Tourane (11, 1, *circa* VII^e-VIII^e s.)[4]. Cette statue qui ne semble pas postérieure au VI^e siècle A. D. est encore indo-classique par la noblesse du profil et l'insaisissable sourire errant sur ses traits. Non moins indiens le splendide Gaṇeça debout et le Skanda sur un paon du même Musée. Indienne aussi, et directement apparentée aux Lakṣmî dravidiennes, mais avec un exotisme malayo-polynésien en plus, l'exquise danseuse en bas-relief d'un piédestal de Trà-kiêu (haut. 0^m,63, Musée de Tourane, 22, 5, *circa* VII^e s. ou antérieur[5]). Voir aussi, au Musée de Tourane (3, 1 et 2), les admirables torses de Çiva découverts à Trà-kiêu par le D^r Sallet et qui, selon la remarque

1. *B. E. F. E. O.*, 1921, I, p. 70, et sq., résumant les divers articles de M. Parmentier, in *B. E. F. E. O.*, et dans son *Inventaire descriptif des monuments cams de l'Annam*, t. II, 449, 512 et sq.

2. *B. E. F. E. O.*, XXI, 1, pl. XI, p. 72.

3. Foucher, *Art gréco-bouddh.*, II, fig. 585, p. 757. — Notons d'ailleurs que M. Goloubew tend aujourd'hui à voir dans cette œuvre une pièce singhalaise du IV^e ou du V^e siècle, directement importée de Ceylan au Čampa (*B. E. F. E. O.*, 1925, 3-4, p. 312).

4. Parmentier, *Art čam*, pl. XXVII et *B. E. F. E. O.*, t. XXI, I, pl. X.

5. Parmentier, *Art čam*, pl. XX-XXI, et *B. E. F. E. O.*, 1921, I, pl. IX. Comparer la frise des danseuses à Aṅkor-Vat (vestibule des entrées ouest, face intérieure). Wiliam Cohn, *Sculpt. hindoue*, pl. 141, Groslier, *Angkor*, fig. 75 et les danseuses du Bayon, Dufour, *Le Bayon* pl. 49, Commaille, *Guide*, pl. 5, p. 32.

(Archives photographiques du Musée Guimet. Et Parmentier, L'ART CHAM, *Van Oest, éditeur).*

Danseuse came, bas-relief provenant de Tra-kiêu, aujourd'hui au Musée de Tourane (circa VII^e siècle ou antérieur ?)

de Parmentier, « ont presque le mérite de l'antique[1] ».

Tous ces chefs-d'œuvre sont de l'époque dite primitive (VII^e-X^e s.). Mais peu à peu, l'indo-classicisme fait place aux tendances ethniques malayo-polynésiennes. Ces tendances, combinées avec l'influence diffuse de l'art chinois, détournent le génie čam de l'idéal gupta, pour l'orienter vers la représentation des monstres fantastiques, non dénués d'ailleurs d'une réelle élégance décorative[2]. Voir dans ce style la riche et barbare statue de Çiva debout, en grès, du temple principal de Dông-*d*u'o'ng (1^m,11, *circa* IX^e-X^e s.)[3], les représentations du lion čam stylisé en forme de dragon[4], et le nâga, si pur, de l'art khmèr, devenu au Čampa une manière d'hydre. — Notons pour terminer que le bas-relief čam — peut-être en raison de la date — se distingue du bas-relief khmèr en ce qu'il est moins chargé et plus simple, mais plus profondément modelé.

Dans l'ensemble, si on compare l'art čam et l'art khmèr, on constate — selon l'heureuse formule de M. Guillaume Janneau — que l'art khmèr semble « plus nuancé, plus méditatif, plus riche en expressions subtiles, tandis que l'art čam est caractérisé par un style plus large, plus mâle et plus rude ».

L'art khmèr : L'architecture.

M. H. Parmentier, à qui nous devons la première étude, à la fois historique et technique, de l'architecture khmère, distingue à la base de cette architecture un art « primitif » ou « indo-khmèr[5] » ou mieux *préangkoréen*, qui va des origines au IX^e siècle. Cet art préangkoréen employait presque uniquement la brique. Il ne construisait que des sanctuaires isolés ou groupés en quinconces, mais sans galeries de jonction. Son aire dépasse sensiblement celle de l'art d'Aṅkor, car on

1. Parmentier, *Sculptures chames*, pl. XXII.
2. Parmentier, *Inventaire descriptif*, II, 460 *(Génie de la sculpture čame)*.
3. Parmentier, *Sculpt. chames*, pl. XXIX.
4. Comparez à la figure analogue de l'art khmèr, Dufour, *Le Bayon*, pl. 29.
5. Cf. M. Parmentier, *B. E. F. E. O.*, XXIII, 1923, p. 418 (1924).

le retrouve dans tout le Laos (*ex.* : That Phoṅ et That Iṅ Raṅ près de Savannakhet). Signes caractéristiques : plan octogonal, tours isolées, colonnettes rondes, emploi général de la brique, traitement particulier du rinceau, du linteau, du lion, du nâga, de la toilette (c'est ainsi que les statues de cette époque se distinguent par une coiffure en forme de mitre cylindrique). Ce style fleurit particulièrement dans la province de Tây-ninh (tour de Chot-mat), en Cochinchine, siège de l'ancien « Fou-nan », puis du « Tchen-la d'eau » (principauté de Vyâdhapura, Aṅkor-borei). M. Parmentier fait remarquer qu'il présente les plus grandes affinités avec l'architecture pallava de l'Inde, celle qui a inspiré les temples *çaiva* et les *ratha* de Mâvalipuram. Les *ratha* de Mâvalipuram et les *gopuram* dravidiens qui en dérivent d'une part, les temples khmèrs préangkoréens d'autre part, affectent la même disposition générale : « carrés et presque en plan, mais couronnés le plus souvent par un ou plusieurs étages de même section, dont le dernier reçoit une voûte en berceau de deux pignons[1]. » Non que, pour M. Parmentier, l'art khmèr préangkoréen provienne de l'art pallava : ce sont seulement deux écoles parallèles basées sur quelques principes architecturaux communs. Mais ces affinités devaient se maintenir jusque dans l'évolution ultérieure des deux architectures (architecture khmère « classique » et architecture « dravidienne »). Les *pràsàt*, ou tours cambodgiennes, et les *gopuram* cambodgiens de l'époque d'Aṅkor conserveront, malgré de profondes différences de style et de construction, un air de famille avec les *vimâna* et *gopuram* dravidiens, ou avec ces temples vichnouites-çivaïtes du Dékhan qui combinent, un peu à la manière khmère, la pyramide tronquée « dravidienne » et le *çikhara* ou tronc de cône « indo-aryen ».

M. Groslier[2] — et sur ce point sa thèse ne paraît pas con-

1. *B. E. F. E. O.*, XXI, I, 1922, 75-76. — *Ibid.*, 45. Cf. de même, Parmentier, *B. E. F. E. O.*, XXIII, 418.

2. G. Groslier, *Arts et archéologie khmèrs*, Introd. à l'histoire générale des arts khmèrs, fasc. 2, tome II, Paris, 1924 et G. Groslier, *Sur les origines de l'art khmèr*, Mercure de France, 1er décembre 1924, 382-406. Voir dans ce dernier article, p. 390, une carte du domaine de l'art du Fou-nan.

tredire celle de M. Parmentier — estime que « l'art primitif » ou « préangkoréen », représenté pour l'architecture par une soixantaine de tours cochinchinoises, n'est pas autre chose que *l'art du Fou-nan*, cet ancien royaume qui, du IIIe au VIe siècle de notre ère, avait fleuri dans le Delta du Mékong, notre Cochinchine actuelle. État maritime, le Fou-nan était en relations incessantes avec le Dékhan : d'où la ressemblance de l'art préangkoréen avec l'art pallava de Mâvalipuram. Et derrière le Dékhan, c'était toute l'Inde qui inspirait *directement* les artistes du Fou-nan : « des statues du Buddha, que nous avons découvertes en 1923, conservent l'influence grecque qu'on retrouve dans les écoles anciennes de l'Inde Centrale[1] ». En réalité, pour ce qui est de la sculpture, l'art préangkoréen, c'est-à-dire l'art du Fou-nan, ne serait pas un art khmèr, mais un art indien, un art d'importation (?). L'art khmèr proprement dit, l'art indigène ou national du Cambodge, serait né avec la victoire du Tchen-la sur le Fou-nan, au VIIe siècle. Pour l'architecture, les gens du Fou-nan, habitants d'un pays de rizières inondées, n'avaient construit, en dehors de leurs tours isolées et en briques, que des maisons de bambous. Ce seraient les gens du Tchen-la, descendus du Nord-Est, qui auraient substitué à l'architecture en bambous, l'architecture en troncs d'arbres, originaire de leurs forêts natales ; puis, qui, au IXe siècle, après leur expansion dans la région plus montagneuse des Dangrek, au N.-W., auraient traduit le fût de bois en fût de grès, manière jusque-là peu familière aux constructeurs cambodgiens. En outre, tandis que l'art préangkoréen ou du Fou-nan était d'inspiration purement indienne, l'art cambodgien, apporté par les gens du Tchen-la, aurait introduit des éléments d'inspiration chinoise, comme le plan de plain-pied (et non plus surélevé) et l'usage de la tuile[2], apport d'autant plus naturel que le Tchen-la, longtemps coupé par le Fou-nan du contact maritime avec l'Inde, avait dû se rejeter du côté de la Chine dont il était en effet devenu le voisin immédiat au Laos.

1. Groslier, *Sur les origines...*, p. 393.

2. M. Groslier estime que les Khmèrs doivent aussi aux Chinois la formule de leur bronze et leur céramique.

L'architecture khmère « classique » apparaît au commencement du IXe siècle, avec le groupe d'Aṅkor. On y distinguait naguère encore deux grands courants[1] :

1° L'art proprement « classique » qui débutait avec Praḥ Khan et Banteai Čhmar (*circa* 802-870) et avec le Bayon (*circa* 880?),et auquel appartenaient la plupart des temples de cette époque, jusques y compris le monument de Ta Prohm[2]. Les caractéristiques en auraient été la substitution du grès à la brique ; la substitution, aux façades lisses, d'un redentement qui donne à la coupe du sanctuaire la forme d'un carré curviligne ; l'introduction de la galerie dans la composition ; la substitution, comme motif décoratif, du *nâga* au *makara*, etc. « Cette architecture en grès, si spéciale et si homogène, écrivait M. Parmentier (d'accord, on le voit, avec M. Groslier), apparaît brusquement sans la moindre liaison avec l'art antérieur, et l'on peut se demander si elle n'est pas propre à la population septentrionale (Tchen-la de terre) qui établit à l'époque de Jayavarman II sa suprématie sur le Cambodge du Centre et du Sud (Tchen-la d'eau), et qui aurait réalisé, au moyen du grès abondant en ce pays, les monuments durables qu'elle n'avait jamais possédés auparavant, ne disposant que de matériaux périssables ».

2° A côté de cette architecture, M. Parmentier en discernait une autre, moins éloignée de l'art préangkoréen et qu'il appelait « l'Art d'Indravarman », du nom d'Indravarman Ier (877-889). Le type en est fourni par les monuments du groupe de Roluoḥ au S.-E. d'Aṅkor, Bakoṅ, Bakô et Lolei (*circa* 880-890)[3]. Les monuments de Koḥ Ker (*circa* 930-960) marqueraient un passager retour en faveur de cette manière qui se serait continuée jusqu'à la fin de l'empire khmèr, dans l'architecture des temples en briques[3].

De la fusion du style classique du Bayon avec l'art d'Indravarman sortirent, pensait M. Parmentier, les chefs-d'œuvre

1. Résumé par M. Parmentier de la chronologie universellement admise en 1920, mais que remet en doute le travail de Ph. Stern. Depuis, M. Parmentier a entièrement adhéré au système de M. Stern.

2. Prohm, corruption khmère du mot *Brahmâ*.

3. Cf. H. Parmentier, *L'art d'Indravarman*, B. E. F. E. O., 1919 I.

(Cliché V. Goloubew).

Prasat Damrei Krap (Phnom Koulèn).
Statue brahmanique (VII[e] siècle ?).

déjà mentionnés, du x^e siècle : les *gopura* du Phimeanakas (*circa* 908?), le Baphuon (*circa* 970-1000?), et le Tàkèo d'Aṅkor. Ce style nouveau, écrivait naguère Parmentier, « remplace le décor surchargé des édifices du type du Bayon, par la belle simplicité des surfaces nues (de) l'art khmèr primitif. On est frappé de l'opposition qui existe entre le parti de broderie générale ne laissant aucune surface nue, au Bayon, et la composition par points brillants, à la sculpture accentuée, de certains édifices de cette seconde série de l'art classique. Le premier donne l'idée de peintures ou du moins de ciselures dans une surface continue d'enduits, le second de sculptures sur bois, et l'impression s'accentue de l'emploi fréquent d'un beau grès rouge qui permet une taille aussi nerveuse et aussi découpée que celle d'une matière ligneuse ». Cet art, né de la fusion des deux styles antérieurs, parvint à sa forme la plus parfaite avec Aṅkor Vat (*circa* 1112-1152?) et avec le temple de Phimai. Puis il tomba dans l'abâtardissement et la décadence avec le « palais » de Vat Phu et le monument de Phnom Chisor[1].

L'art khmèr. — Sculpture et bas-relief

La statuaire khmère dérive, comme l'architecture, de l'art indien. Elle provient directement de la sculpture gupta.

En février 1923, M. G. Groslier a découvert à Romlok, au N. de Prei Krabas, Takev, dans l'ancienne région de Vyâdhapura (Fou-nan) des bouddhas de grès chez lesquels l'eurythmie hellénistique s'allie au fondu gupta : têtes remarquables par « la construction, l'élipse parfaite du visage, la sinuosité des lèvres, l'empâtement de la région digastrique, la facture des yeux sous une arcade sourcilière haute et courbe »; bouddhas debout « si déliés, hanchés avec tant

1. H. Parmentier, *B. E. F. E. O., passim.* Résumé in *B. E. F. E. O.*, 1921, I, 74 et sq. — Quant à la question des rapports de l'architecture khmère avec l'architecture javanaise, M. Parmentier estime qu'on ne peut découvrir entre Aṅkor et Bôrôbudur qu'un « lointain cousinage dont le degré nous échappe ». Au contraire, l'art javanais présenterait une certaine similitude avec l'art čam de la seconde période (*B. E. F. E. O.*, 1907, 52).

d'élégance, et étroitement moulés dans la sanghâṭi ». M. Groslier ne peut s'empêcher de prononcer à ce sujet le mot d'art gréco-bouddhique, mais il ajoute aussitôt que d'autres statues du même groupe évoquent le classicisme d'Éléphanta. Il s'agit en effet, comme à Mathurâ, d'un art qui n'est déjà plus gandharien, mais gupta, c'est-à-dire d'un art spécifiquement indien[1]. — Dans le même ordre d'idées il convient peut-être de mentionner la magnifique statue debout, décapitée, découverte au Prasat Damrei Krap, dans le Massif du Phnoṃ Kulèn et qui semble dater du VII^e siècle, — pièce qui, par la douceur du modelé, l'eurythmie de la construction et la noblesse de la ligne est proche des plus beaux nus antiques[2].

Mais cet art indien ne tarde pas à s'adapter au milieu, — Fou-nan d'abord, Cambodge ensuite. Il suffit pour s'en convaincre d'admirer au Trocadéro le moulage du Harihara debout, du Musée de Phnoṃ Penh, provenant de Prasat Andèt (époque préangkoréenne, VII^e ou VIII^e siècle, d'après M. Parmentier). Par la liberté du geste, l'élégance simple de ces membres longs et souples, la pureté et la douceur du nu, l'admirable modelé du ventre et des jambes, cette statue compterait parmi les œuvres les plus heureuses de l'Inde Extérieure. Et pourtant ne s'affirme-t-elle pas déjà comme spécifiquement khmère? Non moins beau, et sans doute encore plus ou moins gupta d'origine mais déjà si exclusivement khmèr cependant, le Harihara de Mahâ Rosei (VII^e siècle) qui orne le centre du vestibule d'entrée du Musée Guimet[3]. Il en est de même, dans l'art angkoréen classique, du Buddha en méditation assis sur un nâga, statue en grès de 0^m,93, découverte par Commaille, en 1913, à l'entrée de la façade sud du Bayon, et aujourd'hui au Musée de Phnoṃ Penh[4]. Pureté du

1. G. Groslier, *Note sur la sculpture khmère ancienne*, Études Asiatiques, I, 298 (cf. pl. 28, 29, 31). — *Art et archéologie khmèrs*, II, pl. III, IV et V. — *Sculpture khmère ancienne*, pl. 33.

2. Cf. René Grousset, *L'Illustration* du 26 juin 1926, p. 661, fig. 3. — Reproductions de l'article de M. Goloubew sur *le Phnoṃ Kulèn*, Soc. de Géog. de Hanoi, 8^e cahier, 1924, p. 16 et 17.

3. Cf. Goloubew, Le *Harihara de Mahâ Rosei*, Ét. Asiat., II, 285.

4. *B. E. F. E. O.*, XXI, 1, 1922, pl. XV. Description par Groslier, *Note sur la sculpture khmère ancienne*, Études Asiatiques, I, 300.

profil aryen (en dépit des lèvres déjà épaisses), expression harmonieuse et calme de la physionomie, plasticité émouvante du buste qui semble respirer, autant de traits où s'avère l'influence de l'art si justement appelé par M. Goloubew « indo-classique ». Et pourtant là encore, ce n'est plus à l'arbre indien, c'est à son rejeton khmèr que, visiblement, nous avons affaire[1]. — La même pureté de profil se retrouve d'ailleurs dans une tête de buddha du Bayon, aujourd'hui au Musée Guimet. Mais, rencontre curieuse, sans aucune influence présumable, ou du moins directe, du Gandhâra, le classicisme khmèr arrive à équivaloir ici le classicisme gréco-bouddhique[2].

Le canon indo-classique — gupta ou pallava — ne tarda pas, chez les Khmèrs, à se modifier insensiblement sous l'influence indigène. Le type aryen des statues fit place au type indochinois — face courte, tempes accentuées, yeux bridés, nez aplati, lèvres épaisses — ou plutôt il l'admit à côté de lui. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que l'adoption de ce type ait immédiatement coïncidé avec une décadence esthétique. Tout au contraire. Ce facies indigène était peut-être moins pur que le facies aryen, mais les artistes khmèrs le rendent évidemment avec plus de vérité et de vie. Aussi, lorsqu'il s'éclaire à son tour de l'ineffable sourire bouddhique, on a les œuvres à la fois les plus savoureuses et les plus profondément émouvantes de l'art cambodgien. Voir à ce sujet à la salle khmère du Musée Guimet la statue du Buddha assis sur le nâga Mucilinda et une autre tête de buddha du dépôt d'Aṅkor. Et quand cette tendance « indigène » peut se donner libre cours en dehors de toute influence bouddhique, on a la tête de yakṣa, d'un réalisme saisissant, yeux ronds, crocs aux commissures des lèvres, reproduite par Marchal et Miestchaninoff, *Sculptures khmères*, pl. V. Sur la plupart de ces visages flotte le « sourire d'Aṅkor ».

1. Spécifions bien, en effet, qu'en constatant les origines indiennes de l'art khmèr, nous ne croyons méconnaître en rien *l'originalité profonde, indeniable de celui-ci*. Nous sommes, à cet égard, entièrement d'accord avec MM. H. Marchal et G. Groslier.

2. Cf. Marchal et Miestchaninoff, *Sculptures khmères*, pl. XII.

Sans doute on le retrouve sur des monuments réputés çaiva, notamment sur les têtes colossales en haut-relief qui couronnent les tours du Bayon[1]. Pourtant il est bien spécifiquement bouddhique, ce qui n'est pas pour nous étonner, si nous songeons à quel point Çivaïsme et Mahâyâna se pénétraient au Cambodge. Et ce sourire bouddhique, expression la plus haute de la béatitude, peu d'artistes nous semblent l'avoir rendu avec autant de mysticité que ceux d'Aṅkor. A Sârnâth même et à Bôrôbudur, il restait encore humain, trop humain. Ici, il se trouve allégé de toute contingence, c'est vraiment « le sourire immobile, insaisissable », reflet mystérieux de la lumière intérieure du *nirvâṇa*. Citons seulement à ce sujet la première tête, placée à droite, à l'entrée, dans la salle khmère du Musée Guimet[2] : c'est la quintessence même du sourire bouddhique, et qui a *compris* cette statue a compris tout le Bouddhisme. Voir aussi le « sourire énigmatique et plein d'une majestueuse béatitude » de la tête de la collection Stoclet, reproduite par W. Cohn[3] et Karl With[4].

Les Khmèrs, enfin, ont été d'admirables bronziers. Les statuettes de bronze reproduites par M. Coedès dans son bel ouvrage[5] peuvent rivaliser en force et en élégance avec celles de n'importe quel peuple : têtes de brahmanes d'une finesse toute classique, exquises statuettes féminines qui semblent descendues des bas-reliefs, princes ou guerriers d'une élégance aussi sobre mais moins sèche que l'élégance égyptienne, torses dignes du gupta ou de l'antique[6], petits buddha méditant qui sont la réduction délicieuse des grandes

1. Mais peut-être faut-il faire observer que l'étude de M. Finot sur *Lokeçvara* en *Indochine (Études Asiatiques E. F. E. O.)* et la récente thèse de M. Philippe Stern (voir plus bas, p. 582) concourent à faire supposer que les tours du Bayon peuvent précisément avoir été élevées *à l'époque bouddhique de ce monument.* Bonne reproduction in *B. E. F. E. O.*, 1921, I, pl. XIV. — 2. Rez-de-chaussée, galerie de droite, côté Iéna. — 3. *Sculpture hindoue*, pl. 146. — 4. *Asiatische Monumental Plastik*, pl. 5. Cf. *ibid.*, pl. 8, une tête du Musée indochinois du Trocadéro. Voir aussi la tête retrouvée dans la brousse d'Aṅkor et reproduite in : Marchal et Miestchaninoff, *Sculptures khmères*, pl. VIII. — 5. Coedès, *Bronzes khmèrs*, Ars asiatica, V, 1924. — 6. Cf. notamment Coedès, pl. XLVII.

(Musée Guimet).

Tête de Bodhisattva (?).
Art khmèr, époque angkoréenne.

statues du Guimet, nâga polycéphales ou divinités aux cent bras d'un éblouissant effet décoratif, la plupart de ces menus objets sont de purs chefs-d'œuvre.

Mais la sculpture khmère par excellence n'est pas la ronde-bosse, c'est le bas-relief. L'évolution du bas-relief historique khmèr, d'après M. Goloubew, présente « deux phases : 1° celle de Banteai Čhmar (*circa* 802-869), où l'art est encore fruste et sommaire, et celle du Bayon (date discutée), caractérisée déjà par la richesse et la profusion des motifs, mais où le relief, sans atteindre la saillie des œuvres čames, reste encore assez accusée ; 2° celle d'Aṅkor Vat (1110-1150), plus riche encore de dessin, mais d'une composition plus surchargée et de plus faible saillie ». M. Parmentier fait observer dans le même sens que « à la sculpture décorative trop souvent molle et lâchée du Bayon et de Banteai Čhmar succède une sculpture nerveuse, creusée en plein pied, avec de telles saignées que les parties saillantes doivent être maintenues par des languettes de matière réservées dans la taille. Enfin, avec Aṅkor Vat et Phimai, nous voyons la même finesse du décor. Mais la sculpture a perdu sa nervosité et se transforme en une ciselure charmante, à plus faible relief en général, et, par suite, d'un effet plus mièvre » (*B. E. F. E. O.*, XXIII, 419). Le bas-relief khmèr, avec toute la décoration architecturale, s'éloigne donc de plus en plus de la ronde-bosse pour n'être plus à la fin qu'une simple ciselure sans profondeur, une tapisserie de grès.

Ainsi débarrassés des difficultés qu'ils éprouvaient du côté de la ronde-bosse, les sculpteurs des bas-reliefs cambodgiens ont recouvré leur liberté de ciseau. Ils ont raconté toute la terre khmère, tout le ciel hindou. Voici au Bayon des scènes de la vie de Çiva et de Pârvatî (Çiva et Kâma, Çiva et Râvaṇa)[1] au Baphuon et à Aṅkor Vat les scènes du *Râmâyaṇa*[2], à Aṅkor Vat les batailles du *Mahâbhârata*[3], le barattement de la mer, les exploits de Viṣṇu et de Kṛṣṇa d'après les

1. Commaille, *Guide aux ruines d'Angkor*, pl. 31-32, fig. 17-18.
2. Commaille, fig. 19, 26, pl. 35 et pl. 52. Coedès, *Bas-reliefs d'Aṅkor Vat*, pl. XIV, n° 225, XVIII, n° 220.
3. Cf. notamment Coedès, *Bas-reliefs d'Aṅkor Vat*, pl. XII, n°s 30-32.

Purâṇa[1], etc. Voici un peu partout le roi en costume de parade, les reines s'adonnant aux plaisirs de la vie de cour, la cour en barque ou en palanquin (notamment façade S. du Bayon et Aṅkor Vat)[2], une chasse royale à dos d'éléphant (terrasse d'honneur du Phimeanakas)[3], puis l'armée khmère défilant dans une forêt, les chefs montés sur des éléphants, des chars ou des chevaux[4] (Bayon et façade d'Aṅkor Vat)[5], puis la mêlée (entre Khmèrs et Čams?) (Bayon, premier étage; façade N.)[6], une bataille navale entre mêmes adversaires (*ibid.*, façade S.)[7], puis les funérailles d'un roi (*ibid.*, façade W.) A côté de ces scènes historiques, des scènes de genre, réalistes (scènes de marché, vie agricole, pêcheries, etc.)[8].

Un mouvement intense anime toutes ces scènes (cf. à Aṅkor Vat le barattement de la mer[9] et le défilé de l'armée[10]), enchaîne les épisodes et leur confère une remarquable unité. En même temps, un juste sentiment des proportions préside au groupement des personnages et des motifs ornementaux, qualité d'autant plus précieuse ici que le bas-relief khmèr est chargé de figurants et qu'à l'inverse du bas-relief čam

1. Commaille, fig. 22-25. — 2. Mission Dufour, *Le Bayon*, pl. 91, 92. Commaille, pl. 28. — 3. Commaille, pl. 51. — 4. Le type de l'éléphant d'Aṅkor diffère peu de celui de Bôrôbudur. Il présente toutefois plus de dureté, de « rugosité » réaliste, moins de charme gupta, mais aussi plus d'animation dramatique, sans doute parce qu'il est associé, à Aṅkor, à des scènes de combat. Cf. Dufour, *Le Bayon*, pl. 46 ; Commaille, *Guide*, pl. 51 ; Groslier, *Angkor*, fig. 69 ; Coedès, *Bas-reliefs d'Aṅkor-Vat*, pl. I, n° 136 ; II, n° 149-151, VI, n° 192. Quant au cheval, c'est à Aṅkor comme à Bôrôbudur l'animal le moins bien observé. Voir toutefois les chevaux encore classiques du Bayon (Dufour, pl. 32, 33, 34, 71, avec cavalcade, pl. 72) et ceux d'Aṅkor Vat (Groslier, *Angkor*, fig. 68).— 5. Dufour, *Le Bayon*, pl. 2, 3, 12, 13, 32-40 et Commaille, pl. 29-30. Comparez avec les scènes analogues de Bôrôbudur (Krom et Van Erp, *Beschrijving*, t. II, fasc. II, pl. 31, 34, 42, 46, 54). — 6. Dufour, *Le Bayon*, pl. 59, 123, 124, 125. Commaille, fig. 33. Aussi à Aṅkor Vat : Cf. Coedès, *Bas-reliefs d'Aṅkor Vat*, pl. VIII, n° 199-201 ; IX, n° 203-205. — 7. Dufour, pl. 23. Commaille, fig. 35. — 8. Commaille, fig. 34.— 9. Bonne figuration au Musée Guimet, salle khmère. — 10. Commaille, pl. 29, 30 ; Coedès, *Bas-reliefs d'Aṅkor Vat*, pl. XXX, n° 44-45. Voir aussi armée en marche, du Bayon, W. Cohn, *Sculpture hindoue*, pl. 134.

il recherche le fini du détail, traitant par exemple les arbres et les poissons avec une minutie qui rappelle l'assyrien. Le sentiment décoratif se joignant à l'art du narrateur, ces kilomètres de frise, où pas un pouce de surface n'est perdu, s'ordonnent avec une science de composition vraiment classique. Toutes ces qualités qui sont plutôt du peintre que du sculpteur et la faible saillie du modelé font des bas-reliefs d'Aṅkor de véritables tableaux. Ce sont des fresques de pierre où chaque détail a le fini de la miniature sans que la vaste unité de la fresque soit rompue[1].

L'histoire du bas-relief khmèr, que l'on arrêtait jusqu'ici à Aṅkor Vat, doit, depuis de récents travaux, se prolonger jusqu'à Banteai Srei [2]. « La magnifique décoration sculptée de Banteai Srei, écrit M. Goloubew, date pour la plus grande partie, ainsi qu'en témoignent les inscriptions, *du commencement du XIV*e *siècle*. On croyait jusqu'à présent que l'art classique khmèr avait atteint au XIIe siècle son plein épanouissement et le terme même de son évolution et qu'il avait ensuite subi, en raison de circonstances inexpliquées, une brusque éclipse. Il y a lieu, maintenant, semble-t-il, de faire descendre d'au moins cent cinquante ans les limites chronologiques assignées à ses dernières manifestations. »

Banteai Srei, en effet, est bien une surprise. Quel étonnement pour l'archéologue quand, après le classicisme un peu froid et sec des reliefs d'Aṅkor Vat, il aperçoit au fronton de la « bibliothèque Sud », le groupe si éminemment plastique de Çiva, sur le Kailâsa, tenant sur son genou son épouse Pârvatî, tandis que Râvaṇa essaie d'ébranler la montagne; et, au fronton de la « bibliothèque Nord », la scène repré-

1. Signalons avec M. Goloubew que des ouvriers chinois ont participé aux dernières sculptures d'Aṅkor Vat (Goloubew, *B. E. F. E. O.*, 1925, 3-4, 513). Mais sans influence appréciable.

2. L'ancien Içvarapura, ou ville de Çiva. La divinité qu'on y adorait primitivement était en effet Çiva. Voir L. Finot, H. Parmentier et V. Goloubew, *Le Temple d'Îçvarapura* (Banteai Srei). Paris, 1926, in-4° (T. I des *Mémoires archéologiques de l'École française d'Extrême-Orient*).

sentant le jeune Kṛṣṇa et son frère dans la forêt tropicale au-dessus de laquelle Indra déverse ses ondées[1] — scènes d'un naturalisme attendri, d'une grâce bucolique digne des poètes bengalis et qui nous apportent une note plus intime, plus tendre, plus sensuelle et plus plastique que tout ce que nous avions pu admirer jusqu'ici dans l'art cambodgien. En même temps la profusion et l'élégance éblouissantes des éléments décoratifs à Banteai Srei aboutissent, selon la formule de M. Goloubew, à un « flamboyant khmèr » qui est une fête pour les yeux. De plus ces qualités si diverses se combinent avec une tendance archaïsante, bien curieuse à la veille de la catastrophe finale.

Enfin, toute une étude serait à faire sur les motifs khmèrs de « sculpture architecturale », comme, par exemple, les célèbres têtes de balustrade d'Aṅkor en forme de *nâga*, d'une élégance décorative incomparable[2]. Nous ne pouvons que renvoyer ici à l'étude de M. Philippe Stern où est esquissée l'évolution de ces divers motifs.

En résumé, l'art khmèr, bien que dérivé de l'esthétique indienne, est devenu un grand art indépendant, qui a atteint un véritable classicisme[3]. Comme tel, il doit prendre rang dans l'esthétique universelle « où il égale en charme l'art hellénique, en autorité l'art chinois primitif, en dignité l'art égyptien. »

L'art khmèr et la nouvelle chronologie de M. Philippe Stern.

L'étude de la sculpture khmère a amené M. Philippe Stern, Conservateur du Musée Indochinois du Trocadéro, à un système

1. Cf. Finot, Parmentier et Goloubew, *Le temple d'Îçvarapura*, pl. 21, 22, 25-28. Voir aussi les photographies rapportées par M. Goloubew au Musée Guimet. Cf. René Grousset, *Les dernières découvertes archéologiques en Indochine*, Illustration du 26 juin 1926, p. 661, fig. 1 et 2; et *L'École française d'Extrême-Orient et ses derniers travaux*, Revue des Arts Asiatiques, juin 1926, pl. XVIII, p. 58.

2. Commaille, pl. 8. Cf. le même motif dans l'art mobilier, *B. E. F. E. O.*, XXI, I, pl. XXII.

3. Cf. Goloubew, *B. E. F. E. O.*, 1925, 3-4, p. 585-586.

(Musée Guimet).

Tête bouddhique.
Art khmèr, enceinte d'Angkor Vat.

de chronologie nouveau, qui bouleverse les données jusqu'ici admises[1].

M. Philippe Stern a remarqué dans la sculpture khmère de l'époque angkoréenne deux styles successifs. Dans le premier, l'arcade sourcilière est droite, formant arête au-dessus des yeux, les yeux et la bouche sont généralement bordés d'un double trait ; chez l'homme la moustache et la barbe sont fréquentes ; le vêtement masculin descend assez bas, presque jusqu'aux genoux et finit brusquement, sans décoration. Au « second style », la bouche, désormais non bordée, s'élargit ; le *sourire khmèr*, si caractéristique, apparaît ; les arcades sourcilières se courbent et s'adoucissent ; les yeux se ferment souvent, ce qu'on n'avait jamais vu dans le premier style ; la moustache disparaît, et la barbe, quand elle persiste, se stylise en barbiche ; le vêtement masculin, devenu beaucoup plus court, s'arrête à mi-cuisses, terminé le plus souvent par un perlage ; en même temps apparaît, chez la femme, la robe à fleurs, sans rayures, inconnue jusque-là.

Or M. Stern a constaté que, si le premier style se rencontre dans les monuments de la province de Roluoḥ, à Koḥ Ker, dans l' « art d'Indravarman » et jusqu'au Baphuon, le Bayon au contraire se range, avec Aṅkor Vat, parmi les monuments du second style. Se basant sur ce critérium, et sur plusieurs autres considérations, il propose d'envisager ainsi l'évolution architecturale d'Aṅkor :

Vers les débuts de l'art angkoréen se placent le temple de Bakô et celui de Bakoṅ, tous deux attribués à Indravarman Ier (877-889). C'est, — avec le temple de Lolei, qui date du début du règne de Yaçovarman Ier, —l'ensemble que M. Stern désigne sous le nom d'art de Roluoḥ et qui correspond aux débuts de « l'art d'Indravarman » de M. Parmentier.

1. Philippe Stern, *Sur la date du Bayon d'Angkor Thom et des monuments de même style*, communications à la Société Asiatique, 8 janvier et 12 février 1926 (*J. A.* 1926, I, 188) ; Ph. Stern, *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*, Bibl. de vulgarisation du Musée Guimet, tome 47, Paris 1927, Geuthner éditeur. *C'est cette dernière étude que nous résumons ici*, l'auteur ayant eu l'amabilité de nous en communiquer les épreuves.

Yaçovarman Paramaçivaloka (889-908 ou 910) construit, d'après M. Ph. Stern, le *Phimeanakas* qui serait le Yaçodharagiri sanskrit, *le « Mont Central »* (« Vnam Kantal ») qu'attribue à ce roi la stèle de Sdok Kak Thoṃ et où, d'après cette même stèle, il installa le *Devarâja*, Liṅga dynastique. Dans ce « Mont Central » on voyait jusqu'ici le Bayon. Mais le Phimeanakas répond bien mieux à la définition posée. Visiblement plus ancien que le Bayon comme technique architecturale, il ne saurait, d'après une inscription, être postérieur à 910. Au reste, le Phimeanakas, qui n'est plus central dans le plan actuel de la ville, l'était parfaitement avant la construction du Bayon et des Murailles, quand Aṅkor se bornait aux autres constructions de Yaçovarman : Baray Oriental (Yaçodharataṭâka), Phnoṃ Bakheṅ (Yaçodhareçvara), couvent çivaïte et couvent bouddhique du même roi.

Jayavarman V (968-1001) pourrait avoir construit le Baphuon qui serait, en ce cas, l'Hemaçṛṅgagiri des inscriptions et qui, de fait, forme, au point de vue de la technique architecturale et sculpturale, transition entre l'art dit d'Indravarman et le second style[1].

Le *second style* débute à la fin du x[e] ou au commencement du xi[e] siècle, avec le style du Bayon. Ce monument, M. Finot l'a établi[2], était au début plutôt bouddhique et la figure de Lokeçvara y dominait. Or le premier souverain avérément bouddhisant[3] de l'Empire Khmèr est sans doute Sûryavarman I[er] Paramanirvâṇapada (1002-1049). De plus, ce roi, fils d'un prince de la péninsule malaise qui avait conquis Dvâravatî[4], pouvait introduire de nouvelles influences dans l'art khmèr. De fait, on a trouvé dans le pays de Dvâravatî (Lopburi) des statues bouddhiques marquant la tran-

1. M. Philippe Stern montre que, par son plan, ses galeries, son fronton, ses diverses sculptures et surtout celle, récemment découverte, représentant un dvârapâla, le Baphuon se place entre le Phimeanakas et le Bayon.

2. *Lokeçvara en Indochine*, Études Asiatiques, I, 227-256.

3. Notons qu'il put y avoir avant ce prince des rois plus ou moins bouddhisants au Cambodge, mais il est le premier dont le nom d'apothéose atteste, à cet égard, les tendances.

4. Cf. articles de M. Coedès, cités *supra*, p. 564.

sition entre le premier et le second style de sculpture khmère. Enfin le règne de ce prince correspond à l'avènement d'une nouvelle dynastie, à un *renouveau* politique général. Il est donc naturel que Sûryavarman Ier ait présidé à une reconstruction d'Aṅkor sur un plan nouveau. D'où l'abandon de l'ancien centre (Phimeanakas), le désaxement de l'ensemble, et l'adoption d'un plan plus vaste dont le centre fut marqué par la construction du Bayon. En même temps que le Bayon, Sùryavarman Ier aurait construit les murailles de la ville qui ne sont que l'enceinte, élargie, du Bayon, avec les têtes souriantes de leurs tours, sœurs des têtes du Bayon. De la même époque serait le Buddha de Tep Pranam (1005?).

Avec Udayâdityavarman II (1049-1065), successeur de Sûryavarman Ier et en tous cas avec les rois suivants il peut s'être produit une certaine réaction brahmanique. Du moins, les fouilles de M. Parmentier et les travaux de M. Finot[1] viennent d'établir que le Bayon, primitivement soumis à l'influence bouddhique, a été ensuite remanié dans un sens civaïte, les figures bouddhiques étant transformées, cachées ou martelées pour faire place à des thèmes brahmaniques[2]. Par ailleurs, Udayâdityavarman II se vante (inscription de Lovêk) d'avoir, lui aussi, construit un Mont d'Or au centre de la ville et d'y avoir installé un liṅga. Or M. Parmentier estime que le Bayon, bien que probablement achevé dans une phase antérieure, fut ensuite l'objet d'un remaniement au cours duquel on démolit le Massif Central déjà élevé, on masqua les frontons et on construisit le Massif Central actuel. Pour M. Philippe Stern, ce serait là l'œuvre d'Udayâdityavarman et le Massif Central *actuel* correspondrait ainsi au « Mont d'Or » de l'inscription de Lovêk. Mais, comme

1. Finot, *Lokeçvara en Indochine.*

2. Ajoutons avec M. Stern qu'il faut éviter ici toute affirmation chronologique trop formelle, le martèlement ayant chance d'être postérieur à Udayâdityavarman II lui-même. Il est d'ailleurs particulièrement regrettable pour nous d'ignorer le nom d'apothéose de ce prince, ce qui nous eut au moins renseigné sur ses tendances religieuses. En revanche nous avons vu que son frère et successeur Harṣavarman III reçut un nom d'apothéose çivaïte.

le fait observer M. Stern, ce remaniement du Bayon n'est pas nécessairement lié à la réaction brahmanique entrevue, et peut, en tout état de cause, être indépendamment envisagé à l'actif d'Udayâdityavarman II.

L'art khmèr, tel qu'il nous apparaît au Bayon, ira ensuite se perfectionnant de plus en plus et atteindra son classicisme avec Aṅkor Vat que M. Coedès a définitivement daté de l'époque de Sûryavarman II (1112-1152?). C'est « la seconde phase de la seconde période », phase caractérisée en architecture comme en sculpture par une technique plus sûre de ses moyens et plus parfaite, mais sans doute plus froide. On finit avec Banteai Srei (*circa* 1300) et sa décoration « flamboyante » qui marque à la fois des préoccupations plus plastiques et un retour d'archaïsme, complexe tel qu'il constitue peut-être un « troisième style »[1].

1. Le système de M. Stern ne se borne pas d'ailleurs à cette chronologie générale. Il rend compte de l'évolution de la technique et de la décoration architecturales et de l'évolution de la sculpture elle-même. — Au début dans l'art de Roluoḥ, la brique presque seule est employée. Au Phimeanakas, elle est encore mêlée au grès et celui-ci s'associe d'ailleurs à la latérite. Le grès s'impose progressivement, et triomphera enfin dans l'art du Bayon. Les tours, séparées dans la première période angkoréenne, sont reliées par des galeries dans la deuxième période et le plan à la fois se complique et s'unifie. La galerie « *à fenêtres* » (c'est-à-dire voûtée et s'appuyant sur deux murs), inconnue à Roluoḥ, apparaît au Phimeanakas, mais encore bien timide et ne dépassant pas deux mètres de hauteur. La galerie voûtée sur piliers, de forme normale, n'apparaît qu'au second style, avec le Bayon; c'est alors seulement qu'elle prend sa structure définitive et qu'elle est constamment employée. Le chapiteau prend aussi sa forme définitive au Bayon et à Aṅkor Vat. Le fronton fournit, tant par son encadrement que par son tympan, d'intéressantes indications : à la première époque, l'encadrement, d'abord terminé par le *makara*, reçoit ensuite une terminaison à volute ou à *nâga*, mais reste toujours plat ; à partir de l'art du Bayon, le fronton est toujours encadré par un nâga au corps bombé. Le tympan d'abord à décoration végétale avec, parfois, de petits personnages, cède ensuite souvent la place au tympan à scènes. Sur le linteau la branche centrale semble disparaître au second style. L'évolution de la colonnette est particulièrement importante : les parties plates entre les groupes des moulures diminuent de hauteur et les petites feuilles dont elles

Histoire du Siam.

Le grand empire khmèr du XII^e siècle fut détruit par l'invasion thaï à l'ouest, par la révolte définitive du Čampa à l'est.

Comme on l'a vu, la race *thaï*[1] (Siamois, Shan et Laotiens actuels) serait, d'après les recherches de M. H. Maspero, apparentée au point de vue linguistique et social à la race chinoise primitive[2]. Elle serait originaire du Yun-nan où une tribu thaï avait fondé, au VIII^e siècle A. D., le puissant royaume Nan-tchao, ou de Ta-li, qui se maintint jusqu'à la conquête mongole du XIII^e siècle. Vers cette dernière époque du XIII^e siècle et sans doute sous la pression mongole, les

sont décorées deviennent de plus en plus petites, puis s'évanouissent. Ces observations, si elles sont vérifiées, permettront peut-être de dater plus sûrement les monuments khmèrs. — En sculpture, on assiste à l'évolution du type du lion d'abord assis ou légèrement soulevé, puis qui se redresse sur ses quatre pattes, — et à l'évolution du *nâga :* au premier style le nâga rampe à terre ou sur un petit mur, son corps se termine par des têtes et une queue et les têtes ne sont pas auréolées de décorations ; au second style, il repose sur des dés de pierre, et des têtes, désormais auréolées de décorations, terminent toutes les extrémités de son corps. — L'évolution des grandes figures en bas-relief, qui ornent les murs, est tout à fait saisissante. Les figures masculines ont une attitude différente suivant les époques : Au premier style, bras écartés du corps, tenant une arme ; au second, bras ramenés près du corps, s'appuyant sur une massue. Enfin, on a déjà vu plus haut l'évolution du costume et de la toilette, ce à quoi on peut même ajouter l'évolution de la coiffure féminine.

1. Sur l'orthographe de ce mot, cf. H. Maspero, *B. E. F. E. O.*, 1911, 1-2, p. 153.

2. Ce rapprochement paraît ressortir des études, déjà citées, de H. Maspero. M. Przyluski note aussi les analogies qui « sont de nature à faire classer le thaï dans le groupe sino-tibétain ». Mais il remarque « qu'aucun de ces rapprochements n'a une importance décisive ». Et il relève, par contre, les curieuses analogies que présentent certaines formes thaï avec des formes austroasiatiques (môn-khmèr et annamite). Cette double affinité, ajoute le linguiste, s'expliquerait aisément « si on trouvait que le sino-tibétain et les langues austro-asiatiques appartiennent à un même groupe linguistique et que les langues thaï sont apparentées à la fois aux unes et aux autres. » (Przyluski, in : *Les langues du monde*, p. 383).

Thaï quittèrent leurs montagnes pour descendre dans le bassin du Ménam. — Un retour est ici indispensable sur les destinées antérieures de cette dernière région, c'est-à-dire sur « l'histoire du Siam avant les Siamois », telle que M. Coedès vient de la ressusciter[1].

Avant l'occupation siamoise, le bassin du Ménam, M. Coedès vient de l'établir, était occupé par deux États *môn* : le Royaume de Dvâravatî au sud, dans la région de Lopburi, et le Royaume de Haripuñjaya au nord dans la région de Lâmphûn. — Le Royaume de Dvâravatî (*T'o-lo-po-ti* de Hiuan-tsang), môn de race, indianisé de culture, bouddhiste de religion, nous est attesté par des inscriptions en môn, remontant aux VI^e^-VIII^e^ siècles. Sa statuaire, également mise en lumière par M. Coedès[2], se rattache étroitement à la statuaire gupta de l'Inde et forme en quelque sorte le lien entre cet art gupta et l'art pré-angkoréen du Cambodge ou art du Fou-nan. — Au VIII^e^ siècle environ, des Môn, originaires de ce royaume de Dvâravatî et conduits, d'après la tradition, par la reine Câmadevî, remontèrent le Ménam et allèrent fonder plus au nord un second État de même culture, également môn, indianisé et bouddhiste, — l'État de Haripuñjaya, aujourd'hui Lâmphûn, au sud de l'actuel Xieng-mai. Comme on l'a vu plus haut, le Royaume de Dvâravatî fut réuni à l'Empire Khmèr au XI^e^ siècle, mais les efforts des Khmèrs pour soumettre Haripuñjaya échouèrent, et le roi de Haripuñjaya, Âditya râja (milieu du XII^e^ siècle), repoussa toutes leurs attaques[3].

L'attaque de ces deux royaumes par les Thaï se produisit au XIII^e^ siècle, assez brusquement et peut-être comme contre-coup des incursions mongoles, évoquées plus haut[4]. Vers 1220,

1. G. Coedès, *Le Royaume de Dvâravatî*, in : *Recueil des Inscriptions du Siam*, Tome II, sous presse, étude dont l'auteur a eu l'amabilité de nous communiquer les bonnes feuilles. — Aussi Coedès, *Documents sur l'histoire... du Laos Occidental*, B. E. F. E. O., XXV, n° 1-2, p. 1-201 (1925).

2. Cf. les reproductions jointes à l'étude sur *Le Musée de Labapurî*, J. S. S., mai 1925.

3. Coedès, *Documents...*, B. E. F. E. O., XXV, 1-2, p. 18-19 (1925).

4. Cf. *supra*, pp. 447, 454..

M. Coedès relève encore à Lâmphûn des inscriptions en langue mône[1]. Mais vers 1262 le chef thaï Mangrai fonda la ville de Xieng-rai. Vers 1290-1292, il conquit sur les Môn le Royaume de Haripuñjaya et fonda à la place le royaume thaï de Yonakarattha (mot pâli) ou des Yunes, — en thaï : Lan-na, en chinois : Pa-pe. Après avoir pris Lâmphûn (1292), les princes du Yonakarattha fondèrent une nouvelle cité, Xieng-mai, destinée à dominer la région (1296)[2]. Notons que Mangrai et tous les siens furent de pieux bouddhistes qui, loin de combattre la religion, travaillèrent à son expansion au Laos[3].

Le second royaume môn du Ménam, celui de Dvâravatî, alors sujet des Khmèrs, ne fut entièrement conquis par les Thaï qu'au milieu du XIVe siècle. En tout cas deux États rivaux coexistèrent un moment sur le Ménam : au centre, un royaume thaï, celui de Sukhothai (pâli : Sukhôdaya), le *Sien*[4] des Chinois (le Syaṃ des inscriptions cambodgiennes)[5] ; au sud, le Lavô (Lopburi, dans l'ancien Dvâravatî), le Lo-hou[6] des Chinois qui était soit déjà thaï, soit plutôt le débris d'une vice-royauté cambodgienne. — D'après M. Coedès[7], le chef thaï qui chassa les Cambodgiens du futur « *Sien* », Phâ Mu'aṅ, connu sous le nom d'Indrapatîndrâditya, premier roi de Sukhothai, régna de 1256 à 1283[8]. Son fils et successeur Râma

1. Coedès, *Documents*, 189 (inscription du roi Sabbâdhisiddhi).
2. Coedès, *B. E. F. E. O.*, XXV, 1-2, p. 29.
3. *Ibid.*, p. 31.
4. 暹.
5. Le nom de Siam apparaît pour la première fois dans une inscription d'Ankor Vat, avec la forme *Syaṃ*, sous laquelle les Khmèrs désignaient les Thaï. Les Môn désignaient de même les tribus congénères au N.-E. sous le nom de *Šan* (Shans).
6. 羅斛. — Cf. Prince Damrong, *Historical sketch of Lophburi*, Journ. Siam Soc., t. V, nº III, 1908. — *Ibid.*, R. Giblin, *Lopburi past and present*. — E. Seidenfaden, *Excursion to Lophburi*, ibid., t. XV, 2e partie (1922), p. 66-78.
7. Coedès, *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, J. A., 1920, I, 233. — Coedès, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, B. E. F.E. O. XVII, II, 33 (1917). — Coedès, *Inscriptions du Siam*, t. I, *Les inscriptions de Skuhodaya*, Bangkok, 1924.
8. Cette conquête fut en réalité l'œuvre de deux chefs thaï : Bâṅ

Kaṃhêṅ (*circa* 1283-1292 ou 1297) fit de son jeune État un puissant royaume et étendit sa suzeraineté depuis Luaṅ Praban jusqu'à Ligor et de Vieṅ Chan au Pégou[1]. Ces conquêtes furent effectuées au détriment de l'empire khmèr qui ne devait plus se relever de cette invasion. De fait, le voyageur chinois Tcheou Ta-kouan qui visita le Cambodge en 1296, note : « Dans sa récente guerre avec les Siamois, le pays a été entièrement dévasté. » Les Siamois étaient d'ailleurs loin d'être des barbares. Vers 1283, Râma Kaṃhêṅ inventa l'écriture siamoise[2], comme il l'atteste lui-même dans une splendide inscription[3]. Son petit-fils et deuxième successeur, Lu'thai (Lidaiya) ou Dharmarâja Ier, pieux bouddhiste comme lui et, comme lui, « féru de science », composa en 1345 un traité de cosmologie resté célèbre et, en 1361, se fit bonze[4]. Mais, fait capital, vers 1350, il laissa l'hégémonie passer à l'autre groupe thaï de la région, celui de Lavô ou Lopburi, devenu, vers la même époque, le *Royaume d'Ayuthyâ*.

En effet, la fondation du Siam historique ne fut pas l'œuvre de la principauté de Sukhothai, mais d'un groupe thaï plus méridional, établi sur le domaine de l'ancien Dvâravatî,

Klaṅ Thao, et Phâ Mu'aṅ. Le premier avait été en faveur auprès du roi de Cambodge qui lui avait donné, avec une princesse khmère, le titre de Çrî Indrapatîndrâditya. Les deux chefs ayant réussi à enlever Sukhothai aux Khmèrs, Bâṅ Klaṅ Thao abandonna à Phâ Mu'aṅ leur conquête commune, avec son titre d'Indrapatîndrâditya.

1. Coedès, *Documents sur la dyn. de Sukhodaya*, B. E. F. E. O., XVII,II, p. 32. — Le royaume le plus méridional de la région, celui de Lopburi, le *Lo-hou* des Chinois devint donc, vraisemblablement dès cette époque, vassal du « Sien ». Mais bien que placé ainsi dans une situation secondaire, il n'en subsista pas moins à côté du Sien, comme il ressort de la double ambassade envoyée par les deux États en Chine en 1294-1299. Cf. Seidenfaden, *J. Siam Soc.*, t. XV, 2e partie (1922), p. 70.

2. Cf. Finot, *B. E. F. E. O.*, XVII, nº V, p. 11.

3. Coedès, *Documents sur la dyn. de Sukhodaya*, B. E. F. E. O., XVII, nº II, p. 4 et 33. — Coedès, *Notes critiques sur l'inscription de Râma Khamheng*, Journ. Siam society, t. XII, nº I, 1918, et *Nouvelles notes critiques...*, ibid., t. XVIII, nº III, 1923.

4. Coedès, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, 48.

à l'ouest de l'actuel Lopburi (Lavô). Quand l'invasion thaï commença à disputer cette région à l'Empire Khmèr, une maison thaï, originaire de Xieng-rai, dans le Nord, vint se fixer à Mu'aṅ U Thoṅ, sur le bas Ménam (début du XIVe s.)[1]. L'un des princes de cette maison, Phraya U Thoṅ quitta Mu'aṅ U Thoṅ vers 1350, occupa Lopburi en y effaçant les derniers restes de la domination cambodgienne[2], et fonda vers 1351[3] une nouvelle capitale, la célèbre cité d'Ayuthyâ ou Ayudhyâ, qui devait rester durant quatre siècles la métropole du Siam. En même temps, il prenait le titre de Râmâdhipati et se subordonnait les princes de Sukhothai[4], fondant ainsi l'unité siamoise[5].

Les Siamois étaient maintenant assez forts pour porter à leur tour la guerre au Cambodge. A quatre reprises en un siècle (*circa* 1357, 1394, 1420, 1460), ils envahirent ce pays et pillèrent Aṅkor. Les rois du Cambodge, abandonnant la glorieuse cité désormais trop proche de la frontière, reportèrent leur résidence sur le bas Mékhong, à Lovêk, Oudoṅ et Phnoṃ Penh (Phnoṃ Pêñ)[6] du côté de la Cochinchine.

1. D'après les travaux du Prince Damrong. Cf. Prince Damrong, *Siamese history prior the founding of Ayudhya*, translat. by Crosby, Journ. Siam Soc., t. XIII, n° II, 1919.

2. Quand Phraya U Thoṅ eut fondé Ayuthyâ, il laissa à Lopburi, comme gouverneur, son fils, Phra Ramesvara. Cf. Prince Damrong, *Historical sketch of Lophburi*, Journ. Siam Soc., t. V, part III (1908), et E. Seidenfaden, *Excursion to Lophburi*, ibid., t. XV, 2e partie, p. 69, 70.

3. Cf. Huber, *B. E. F. E. O.*, 1909, 586. — Les Annales d'Ayuthyâ font également régner ce prince en 1350. Cf. Coedès, *Une récension pâlie des Annales d'Ayuthyâ*, B. E. F. E. O., XIV, n° 3, p. 18. La chronologie à laquelle est parvenu M. Coedès, est résumée in *B. E. F. E. O.*, 1921, I, p. 316.

4. Le dernier prince de Sukhothai mentionné dans une inscription l'est en 1432.

5. La liste chronologique des rois de Siam a été établie sur des bases critiques par le Prince Damrong. On la trouvera reproduite par Frankfurter, *Beiträge z. Geschichte und Kultur Siams*, Mitteil. d. Seminars f. oriental. Sprachen, XXIII-XXV (1922), p. 84.

6. Ce fut vers le milieu du XVe siècle que le roi khmèr Poña Yat abandonna définitivement Aṅkor pour chercher au sud du Tonlê-sap, une résidence à l'abri des incursions siamoises. Il s'établit d'abord

En même temps les Siamois établissaient au détriment des Malais leur hégémonie dans la Presqu'île de Malakka et prenaient dans la diplomatie orientale, notamment dans les rapports avec la Chine, la place jadis occupée par l'Empire Khmèr [1].

Les Siamois avaient une civilisation moins raffinée que celle des Khmèrs : Ayuthyâ fut loin d'égaler Aṅkor. Toutefois c'était une race singulièrement douée. Ils paraissent d'ailleurs s'être mis rapidement à l'école de leurs vaincus [2]. Ils apportaient même à ceux-ci une nouvelle forme de culture : le Hînayâna singhalais qu'ils avaient adopté avec ferveur au contact de la Birmanie. Nous avons vu qu'un des derniers princes de Sukhothai (*circa* 1350) fit venir de Ceylan un *thera* renommé, présida avec lui un concile et se fit bonze. Le pâli devint la langue sacrée du Siam et l'Église siamoise fut comme une annexe de l'Église singhalaise. Du Siam, le Hînayâna se répandit au Cambodge où il remplaça non seulement les cultes hindous mais encore le Mahâyâna du temps d'Aṅkor [3].

à Basan, province de Srei Santhor, puis, à la suite d'inondations, transporta sa capitale à Phnom Pêñ. Cf. G. Coedès, *La fondation de Pnom-Penh*, B. E. F. E. O., 1913, nº 6, 6-11.

1. Sur les rapports du Siam comme grande Puissance indochinoise, avec la Chine, cf. H. Bidder, *Siamische Gesandschaften und die ersten Ming Kaiser*, Ostasiat. Zeitschr., 1922-1923. Notons qu'en 1414, le roi de Malakka, le malais islamisé Muḥammed Iskander Šâh vint en Chine implorer la Cour des Ming contre les Siamois, qui avaient réduit son pays au tribut et voulaient l'annexer. Intervention diplomatique chinoise, arrêt des Siamois (1419). Même demande d'intervention en 1431. L'Empereur de Chine envoya Tcheng Ho qui obtint de nouveau des Siamois le respect du *statu quo*. (Ferrand, *Malakka*, J. A., 1918, I, 468).

2. Pour ce qui concerne, par exemple, l'influence de la statuaire khmère sur la statuaire siamoise, voir la collection de statuettes siamoises réunie dans la salle khmère du Musée Guimet, et l'importante Collection Pila. Consulter le bel album de M. Salmony, *La sculpture au Siam*, P., 1925. Aussi G. Coedès, *Une exposition de sculptures khmères et siamoises au Musée Cernuschi*, Asia Major, III, 1926.

3. On connaît le rôle éminent assumé dans le monde contemporain par le Siam comme conservatoire du Bouddhisme et les services qu'à ce titre il a rendus et rend chaque jour à la Science.

Le Pégou et la Birmanie jusqu'au XIV^e siècle.

A l'ouest du Siam s'étendaient deux autres États plus anciens, plus ou moins indianisés, le Pégou et la Birmanie. Les Birmans, au Nord, étaient apparentés aux Tibétains. Les Pégouans (Môn ou Talaiṅ) au Sud l'étaient aux Khmèrs. Le royaume historique du Pégou (nom indien : Râmaṇya-deça) aurait été fondé d'après la tradition vers 573 A. D., autour de la ville de Pégou ou Haṃsavatî. Mais sans doute l'indianisation du pays était beaucoup plus ancienne. Au haut Moyen Age — l'époque exacte est encore discutée[1] — le Pégou reçut de Ceylan le Hînayâna, en particulier la doctrine du *Theravâda (Sthaviravâdin)*. Le pâli devint alors la langue sacrée du Bouddhisme pégouan qui resta en rapports suivis avec l'Église singhalaise. Toutefois, comme on l'a dit, le voyage de Buddhaghoṣa au Pégou n'est qu'une légende[2].

Dans la Birmanie propre, le « Livre des Rois » *(Mahâyâzâwin*[3]) mentionne dès la plus haute antiquité des listes royales à Çrîkṣetra ou Tharekhettarâ (Prome) et à Vieux-Pagan (Tagauṅ[4]). La première grande dynastie historique birmane fut la dynastie dite de Pagan (108 A. D. — 1298). En réalité la capitale du royaume resta longtemps Prome, qui était encore capitale à l'époque T'ang (VII^e, VIII^e siècles) : le transfert de la capitale de Prome à Pagan n'eut lieu qu'au début du IX^e siècle[5]. L'époque de Prome nous a laissé des inscriptions dans une écriture indienne de caractère archaïque et dans une langue inconnue qu'on est convenu de désigner sous le nom de *Pyu*. Les *Pyu* avaient leur centre à Prome et c'est d'après eux que les Chinois ont appelé *P'iao* le royaume bir-

1. Vers le V^e siècle A. D. ?. — Cf. C. Duroiselle, *Pictorial representations of Jatakas in Burma*, p. 87 (in : *Archaeol. Surv. of India*, Ann. Rep. 1912-1913, paru en 1916).

2. Finot, *La légende de Buddhaghoṣa*, Bibl. des Hautes Études, P. 1921. — Pelliot, in *T'oung pao*, 1922, 243.

3. *Skr.* : *Mahârâjavaṃça.* — Cet ouvrage a été composé par des bonzes à Ava, vers 1830, à l'aide d'archives royales et d'inscriptions. L'*History of Burma* de Phayre est un abrégé de cette chronique.

4. Cf. Phayre, *Hist. of Burma*, p. 14.

5. Cf. G.-E. Harvey, *History of Burma* (1925), p. 12, 15.

man primitif. M. Blagden a reconnu dans cette langue un idiome tibéto-birman. Il estime que ce fut la langue officielle de la dynastie indianisée de Prome[1].

Sous la dynastie de Pagan, la religion de la Birmanie fut jusqu'au XI^e siècle un mélange de mahâyâna (introduit vers le V^e siècle), de tantrayâna et d'hindouisme. Vers 1057, le roi de Pagan Anuruddha (Anaurahta, Anoarahta) « l'Açoka birman »[2], soumit le Pégou[3] qui resta possession birmane jusqu'en 1287. A la suite de cette annexion, Anuruddha se convertit à la religion des vaincus, au Hînayâna singhalais (Theravâda)[4]. Événement capital, grâce auquel le Hînayâna fit la conquête pacifique de la Birmanie, au point que Pagan remplaça dès lors le Pégou comme centre littéraire pâli (XII^e et XIII^e siècles)[5].

Le royaume de Pagan fut attaqué en 1277 par les Mongols de Ḳubilai (cf. *supra*, p. 454)[6]. En 1283-1284, les Mongols ayant de nouveau envahi le pays, le roi Narasîhapati[7] s'enfuit de sa

1. Cf. Blagden, *J. R. A. S.*, 1911, et *The Pyu inscriptions* in : E. I. XII, 1913, 127. Voir la mise au point de Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, 133. Sur les rapports des Pyu avec les Nan-tchao, cf. Harvey, p. 13.

2. 1044-1077 d'après G. E. Harvey, *History of Burma*, p. 23. Chronologie encore peu sûre. Cf. Duroiselle, *B. E. F. E. O.*, 1905, 150. — Bode, *Pâli literature of Burma*, p. 15.

3. La capitale du Pégou était alors Thaton. Voir les cartes de la Birmanie au VIII^e et au XI^e siècles in : Harvey, p. 2 et 22.

4. Cf. Duroiselle, in : *Archaeol. Surv.*, 1912-1913, p. 87. — Kyanzittha (1084-1112), fils d'Anuruddha, continua son œuvre pour la propagation du Hînayâna. On lui doit (*circa* 1090) la fondation du célèbre temple d'Ânanda, à Pagan. Cf. Bode, *Pâli literature*, p. 11-15 ; et *The stone sculpture in the Ananda temple at Pagan*, Archaeol. Surv. of India, Rep. 1913-1914 (1917), p. 63, 64.

5. C'est peu après l'unification de la Birmanie et du Pégou que nous est attestée l'écriture birmane, représentée notamment par le pilier quadrilingue de Myazedi (1112). Le texte inscrit sur ce pilier est reproduit en pâli, en birman, en môn et en *pyu*, langue de la région de Prome. Cf. Harvey, p. 43 et reproduction p. 44-45.

6. L'invasion, ou plutôt les incursions mongoles en Birmanie, avec leurs contre-coups intérieurs, ont fait le sujet d'une étude définitive, celle d'Ed. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, B. E. F. E. O., IX, p. 633 (1909).

7. Transcription anglaise : Narathihapate (Harvey, p. 60). Ce roi régna de 1254 à 1287.

capitale. Néanmoins les Mongols ne prirent Pagan[1] que dans une troisième campagne, en 1287. Après leur départ, le roi Kyozwa[2], fils de Narasîhapati, se reconnut vassal des Mongols (1297). Mais l'invasion mongole avait ruiné le prestige de la dynastie de Pagan. Les Shan qui commençaient de ce côté le même mouvement d'expansion que leurs frères Thaï dans le bassin du Menam et du Mékhong, en profitèrent pour s'infiltrer en Birmanie. En 1298, trois seigneurs shan, Asaṃkhaya (Atheṅkhaya) et ses deux frères, déposèrent Kyozwa, le firent périr et usurpèrent le pouvoir. Les trois principautés qu'ils fondèrent à Myinsaiṅ, Pânya ou Pinya et Sagaiṅ, se perpétuèrent sous diverses familles birmano-shanes, de 1298 à 1364[3]. En 1364 un seigneur birmano-shan, Thadomeṅbya, apparenté d'ailleurs à la maison d'Asaṃkhaya[4], s'empara du trône et fonda une nouvelle métropole, Ava, qui resta capitale de la Birmanie jusqu'en 1781.

De Bureṅ Nauṅ à Alauṅphrâ : Luttes du Siam et de la Birmanie.

A la faveur de l'invasion mongole et de la chute de la dynastie de Pagan, le Pégou avait secoué la domination birmane sous un aventurier d'origine shan, nommé Warêru (1287). Le principal roi de cette nouvelle dynastie pégouane fut Râjâdirit (1385-1423) qui engagea une grande guerre contre les rois d'Ava, Meṅ Kyi Swâ Soakai[5] et Meṅ Khauṅ[6]. Son dernier descendant fut vaincu et déposé en 1539 par

1. Pagan est écrit en chinois des Yuan : *P'ou-kan* 蒲甘. Cf. aussi *supra*, p. 454, note 2.

2. Transcript. anglaise : Kyawzwa (Harvey, p. 75-77).

3. Ces principautés formèrent depuis deux groupements : celui de Myinsaiṅ et de Pânya gouverné de 1312 à 1324 par Thihatu, le plus jeune des trois frères Shan qui avait survécu aux deux autres et qui eut Pânya pour résidence ; et le groupe de Sagaiṅ où s'établit, en 1315, un fils cadet de Thihatu, nommé Sawyun (Harvey, p. 365-366).

4. Ce personnage était le fils d'un seigneur shan et d'une princesse de Sagaiṅ, descendante de Thihatu.

5. (1368-1401). — Transcription anglaise : Minkyiswasawke.

6. (1401-1422). Transcription anglaise : Minhkaung.

un prince de Taungu, d'origine birmane[1], Tabeñ Shwéhti. Tabeñ Shwéhti conquit le Pégou (1538-39), et se subordonna la Birmanie propre, jusques y compris Pagan (1544). Devenu roi de Pégou, il gouverna avec le concours de son compagnon d'armes devenu son beau-frère, le vaillant Bureñ Nauñ (Bayin Nauñ). Après sa mort (1550), Bureñ Nauñ s'empara du Pégou, s'y fit nommer roi (1551), puis conquit le royaume d'Ava sur la dynastie birmano-shane héritière de Thadomeñbya (1555). Maître de tout l'empire birman (Ava et Pégou), Bureñ Nauñ soumit les États shan de la Salouen, puis le Siam, et fit prisonnier le roi de Siam (1563, 1564). Les Siamois s'étant révoltés, il revint chez eux et, après un siège de dix mois (1568-1569), s'empara de la capitale siamoise, Ayuthyâ[2]. Après sa mort (1581), son fils aîné Nandabayin (1581-1599) à qui il avait laissé le Pégou fut vaincu et détrôné par la coalition de ses parents et de ses vassaux révoltés. Mais son fils cadet Nyauñ Râm Meñ, qui avait eu Ava en partage, garda son bien, et en 1613 Anaukpetlun Mahâ Dhamma Râja[3], fils de Nyauñ Râm Meñ, conquit le Pégou et reconstitua le grand empire birman.

Pendant ce temps, les Siamois, un moment accablés par l'invasion de Bureñ Nauñ, s'étaient ressaisis. Un chef énergique, Phra Naret, chassa les Pégouans et restaura le royaume de Siam, de Xiêng-mai à la mer[4]. — Les Cam-

1. A l'époque de la prépondérance shane en Birmanie, un grand nombre de familles birmanes émigrèrent au Taungu qui devint « la citadelle de la race birmane » (Harvey, p. 123. Cf. la carte historique de Harvey pour la période shane, 1287-1531, Harvey, p. 72).

2. Voir dans le *Journal of the Siam Society*, vol. V, part. I, la traduction anglaise, par M. Nai Thien, de l'histoire des invasions birmanes au Siam à l'époque de Bureñ Nauñ, telle que la raconte le *Hmannan Yazawin Dawgyi*, histoire de la Birmanie en birman compilée en 1829. — Dans le même journal (*Siam Society*, vol. XX, part I, juin 1926), on trouvera, dans un article de W.-A.-R. Wood, *(Fernao Mendez Pinto's account of events in Siam*, p. 28), le tableau des désordres intérieurs de la Cour de Siam, qui, à partir de 1548, déterminèrent les Birmans à envahir le pays.

3. (1605-1628). — 4. Dates incertaines : 1578-1593 ou 1590-1605?

bodgiens ayant profité de la diversion pégouane pour recouvrer une partie des territoires perdus, Phra Naret envahit leur pays et le subjugua. — Par la suite, le Cambodge réussit à recouvrer son indépendance, mais ce fut pour mener une existence précaire, bouleversée durant tout le XVII^e siècle par de périodiques invasions siamoises. Le Siam, qui avait pris à son service une petite armée d'aventuriers japonais, devint l'État le plus puissant de l'Indochine. Le roi de Siam Phra Narai (1656-1688) fut en relations d'ambassades avec Louis XIV[1] et prit pour ministre l'aventurier grec Constance Phaulkon [2], qui peut être regardé comme le précurseur de l'européanisation du pays[3].

L'équilibre politique dans l'Indochine occidentale fut bouleversé au XVIII^e siècle par les révolutions birmanes. En 1740 les Pégouans secouèrent le joug birman et se donnèrent un roi dans la personne de Smim Htaw Buddhaketi ; sous le successeur de ce chef, Binnya Dala (1747-1757), ils

1. Il alla même jusqu'à concéder à la France des établissements à Bangkok et à Mergui. Cf. A. Launay, *Histoire de la Mission de Siam*, I, 103-195, où on trouvera la correspondance diplomatique de la France et du Siam, avec les rapports des missionnaires. Résumé in Lanier, *Relations de la France et du Siam*, p. 27, 40 et sq., et dans Séauve, 7-20. Bibliographie *in* Lanier, 203.

2. De son nom siamois : *Chao Phayâ Vijayendra*. Voir le portrait que trace de lui de Lionne, in : Launay, *Mission du Siam*, I, 124. Sur la politique francophile de ce personnage, textes de Launay, I, 165, 169, 179.

3. La toute-puissance de Phaulkon ayant mécontenté un grand nombre de seigneurs, il fut renversé le 18 mai 1688 par une conspiration conduite par Phra Phetrâja et qu'appuyait le clergé bouddhique froissé de l'appui donné aux Missionnaires. Phra Phetrâja monta sur le trône comme fondateur de la dynastie de Ban Phlu Luan, non sans légitimer son usurpation en épousant la fille de Phra Narai, opportunément décédé. Cf. O. Frankfurter, *Beiträge zur Geschichte und Kultur Siams*, Mitteil. d. Semin. f. Orient. Sprach. Jahrg. XXIII-XXIV, 1922, 73, 85. Les documents français sur cette révolution ont été publiés par Launay, *Mission de Siam*, I, 196-289. Voir aussi le récit hollandais paru à Amsterdam en 1691 et traduit en anglais par Frankfurter, sous le titre : *Siam in* 1688 —, *a narrative of the revolutions in Siam in the year* 1688, Journal of the Siam Society, vol. V, part 4, 1908-1909.

passèrent à l'offensive ; en 1752 ils envahirent la Birmanie et prirent Ava. Un héros birman, Alauṅphrâ[1] († 1760) les chassa (1753), assaillit à son tour le Pégou et l'annexa (1757). Restaurateur de l'Empire d'Ava et maître des deux Birmanies, il envahit le Siam et vint assiéger Ayuthyâ (1760). Il ne put prendre la ville, mais son successeur Hseṅphyuseṅ[2] (1763-1775) continua la guerre contre le Siam. L'armée birmane, après un cruel blocus, prit enfin Ayuthyâ et la détruisit (1767)[3]. — Pour la seconde fois au cours de son histoire, le Siam semblait conquis par ses voisins de l'Ouest, quand un métis sino-siamois, Phaya Tak, se mit à la tête des habitants et chassa les Birmans (1769)[4]. Reconnu par la population, il mit sa capitale à Bangkok (1772)[5]. Il fut mis à mort pour sa cruauté et remplacé par un de ses généraux, Chao Phaya Chakkri, ou Phra Buddha Yot-Fa Chulalok (1782-1809)[6], fondateur de la *Dynastie Chakkri* aujourd'hui encore heureusement régnante. — Quant à la Birmanie,

1. Autre transcription (adoptée par Harvey) : Alaungpaya. Ce personnage était né à Shwebo, en 1714. Il mourut en 1760.

2. Autre transcription anglaise : Hsinbyushin.

3. Récit très vivant des invasions birmanes au Siam dans les lettres des Missionnaires reproduites par Launay, *Mission de Siam*, II, 211, 217 et sq. — Cf. Turpin, *Histoire du Royaume de Siam et des révolutions qui ont bouleversé cet Empire jusqu'en* 1770, Paris, 1771.

4. L'affranchissement du Siam se trouva facilité par les attaques répétées des armées chinoises contre la Haute-Birmanie pendant les années 1765-1769. Cf. *supra*, p. 542.

5. Phaya Tak avait d'abord organisé la résistance à Chantabun (1768). Il s'installa ensuite à Bangkok, en raison des fortifications élevées par les Français sous Phra Narai. — Sur l'intervention de ce roi au Cambodge et en Cochinchine, cf. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, p. 128. Voir aussi le portrait que tracent de lui les lettres des Missionnaires, in Launay, *Mission de Siam*, II, 268, 269, 276. — Sur sa politique anti-chrétienne à partir de 1774, *ibid.*, p. 280, 293.

6. Notons que le clergé bouddhique dont Phaya Tak avait menacé la situation, semble avoir largement contribué à cette révolution. Cf. Frankfurter, *art. cit.*, p. 73, et récit de cette révolution, *in* Launay, II, 309. — Ajoutons qu'à peine sur le trône, Chao Phaya Chakkri eut à repousser une nouvelle invasion birmane (1785-1786). Non seulement il en triompha, mais, en 1803, les armées siamoises pénétrèrent à leur tour en territoire birman jusqu'à Keṅtuṅ dont la population fut emmenée en captivité à Xiêngmai. Cf. Harvey, p. 271, et Launay, II, 321.

le second successeur de Hseñphyuseñ, Badun Meñ[1] (1782-1819), transporta sa capitale d'Ava à Amarapura (1783), en attendant qu'un nouvel empereur, Meñ dun Meñ[2], la mette à Mândalay (1857).

§ 2. — L'INFLUENCE CHINOISE : LES ANNAMITES [3].

L'Annam ancien : Domination chinoise.

L'Annam[4] ancien comprenait le Tonkin et les provinces de Thanh-hoa, Nghê-an, Ha-tinh, Quang-binh, Quang-tri et Thu'a-thiên[5]. Plus au Sud s'étendait le Čampa.

L'étude de la phonétique a amené M. H. Maspero à reconnaître la parenté de l'annamite avec la famille thaï, donc avec le groupe linguistique sino-thaï[6]. Les Annales chinoises, au IIIe siècle avant notre ère, réunissent d'ailleurs sous les mêmes rubriques le pays annamite (Tonkin et nord de l'Annam actuel) et les deux Kouang (Kouang-si, Kouang-tong), preuve qu'il s'agissait de régions habitées par des populations congénères. Élargissant ces données, M. L. Aurousseau[7] sup-

1. *Ou* Bodawpaya.

2. *Ou* Mindon (1853-1878).

3. Pour les sources de l'histoire annamite, cf. Le Père Cadière, *Première Étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, B. E. F. E. O., 1904, I, 617 (avec additions de M. Pelliot), — et les pages sur le même sujet (*sources annamites et chinoises*) données par M. Aurousseau dans son compte rendu de l'*Histoire moderne du Pays d'Annam* de C.-B. Maybon, in : *B. E. F. E. O.*, XX, nº 4, p. 75-96, (1920).

4. *Chinois :* Kiao-tche. *Annam. :* Giao-chi 交阯 ou 交趾.

5. Pour les noms successifs et les subdivisions des diverses provinces annamites ou cours de l'histoire, se reporter au précieux article de M. Aurousseau, *Exposé de Géographie historique du pays d'Annam, traduit du Cuong muc*, B. E. F. E. O., t. XXII (1922), p. 143.

6. Notons toutefois que M. Przyluski, après le P. Schmidt, range l'annamite, non dans le groupe sino-tibétain et thaï, mais dans le groupe austro-asiatique, qui comprend le môn-khmèr et les langues munḍa et kolariennes de l'Inde. (*Les langues du monde*, p. 395, P. 1924).

7. Aurousseau, *La première conquête chinoise des pays annamites, IIIe siècle avant notre ère*, B. E. F. E. O., t. XXIII, 1923 (1924), p. 137-264 (avec carte).

pose que la race annamite, d'après sa théorie originaire du Yang-tseu moyen (Hou-pei et Hou-nan) où on la trouverait installée dès le XII^e-XI^e siècle avant J.-C.[1], aurait occupé, du IX^e au IV^e siècle avant notre ère, la province chinoise actuelle du Tchö-kiang, où elle fonda le royaume historique de Yue[2] (en annamite *Viêt*). Le Yue ayant été détruit en 333 avant J.-C. par l'État voisin de Tch'ou, les tribus annamites qui le constituaient auraient émigré vers le Sud où elles auraient fondé trois nouvelles principautés : le Min-yue[3] au Fou-kien, le Nan-yue[4] au Kouang-tong et au Kouang-si, et le Ngeou-lo ou Âu-lac[5] au Tonkin, pays que les futurs Annamites durent conquérir sur les aborigènes sauvages[6]. Dans leur descente vers le Sud, les Annamites parvinrent jusqu'au Col des Nuages, au delà duquel le pays resta occupé par les ancêtres des Čams. Le Min-yue et le Nan-yue furent annexés par les Chinois sous le règne de l'empereur Ts'in Che-houang-ti, en 221 avant

1. Le Hou-pei et le Hou-nan étaient occupés à l'époque archaïque par le belliqueux royaume de *Tch'ou*, dont l'existence est attestée depuis le XII^e siècle et qui ne fut détruit qu'en 223 av. J.-C. par la dynastie Ts'in. A l'époque confucéenne, cet État comptait parmi les principautés chinoises, mais M. Aurousseau pense que, s'il avait été rapidement sinisé, le fond ethnique en restait apparenté aux populations de l'État voisin de Yue, c'est-à-dire annamite comme ces dernières. Ce seraient d'ailleurs des clans sortis du Tch'ou qui auraient, au XII^e siècle avant J.-C., fondé, au Tchö-kiang, l'État de Yue. Toutefois, c'est ce même État de Tch'ou qui, complètement sinisé par la suite, détruisit, en 333 av. J.-C., l'État de Yue et força ainsi la race annamite à émigrer vers la région cantonaise et le Tonkin. Cette théorie a été combattue par M. H. Maspero, *T'oung pao*, déc. 1924, p. 393.

2. 越.

3. 閩越.

4. 南越.

5. 甌雒 ou 駱. Plus anciennement : *Si-ngeou (-lo)* 西甌(駱) ou *Si-ngeou*. — Ajoutons que ce pays de *Si-ngeou* ou de *Ngeou-lo*, comprenait, en plus du Tonkin, certains districts méridionaux du Kouang-tong et du Kouang-si.

6. Comme on vient de le dire, l'ensemble de cette théorie s'oppose aux vues de M. H. Maspero.

J.-C. Le pays tonkinois résista quelques années, mais fut subjugué à son tour (*circa* 218-214). En 214, il fut organisé en gouvernement chinois sous le nom de « Commanderie de Siang[1] », cette commanderie comprenant d'ailleurs non seulement les terres habitées par les Annamites (de la frontière chinoise au Col des Nuages), mais aussi le nord du futur Čampa (du Col des Nuages au Cap Varella).

A la chute de l'empire chinois des Ts'in, un des généraux chinois qui avait soumis le Nan-yue, Tchao T'o[2] (en annamite Triêu Da) se rendit indépendant dans sa résidence de Canton et forma avec les deux Kouang et le pays annamite (Tonkin, Thanh-hoa, Nghê-an, Ha-tinh, et aussi (?) Quang-binh, Quang-tri et Thu'a-thiên), un nouveau royaume de Nan-yue (en annamite Nam-viêt[3]) qui put même s'étendre, au moins en théorie[4], jusque sur les régions limitrophes du pays

1. 象. Telle est du moins la leçon de M. L. Aurousseau. Mais M. H. Maspero professe que la « Commanderie de Siang » à l'époque des Ts'in ne désignait nullement le pays annamite, mais une province *chinoise*, le Kouang-si méridional (H. Maspero, *La Commanderie de Siang*, B. E. F. E. O., 1916, n° I, III, p. 49-55). M. H. Maspero estime que la conquête chinoise de 221-214 ne dépassa guère les deux Kouang et que le Tonkin ne fut réuni au pays cantonais, et encore à titre de vassal, que par le roi de Nan-yue, Tchao T'o (*T'oung pao*, 1924, 391, 392).

2. 趙佗.

3. 南越. Cf. *supra*, p. 207.

4. Il est vraisemblable, en effet, que la domination de Tchao T'o ne se fit sentir directement que sur les deux Kouang et qu'il n'exerça en pays proprement annamite et *a fortiori* aux confins du pays čam qu'une simple suzeraineté sur les chefs locaux. — M. H. Maspero estime en ce sens que ce fut seulement après sa victoire sur les troupes des Han, en 181, que Tchao T'o, grâce au prestige ainsi acquis, put faire reconnaître sa suzeraineté par le roi des Lo de Si-ngeou (Tonkin). « Le Tonkin lui resta soumis depuis lors. Ce devait être une sorte de protectorat. Il avait laissé subsister toute l'organisation indigène mais en installant au-dessus du roi et des seigneurs locaux deux légats, l'un au Kiao-tche (Tonkin), l'autre au Kieou-tchen (Thanh-hoa, etc.). Rien ne permet de supposer qu'il y ait eu conquête violente du Tonkin par le roi de Nan-yue, si ce n'est un conte de folklore » (H. Maspero, *T'oung pao*, 1924, 391).

čam (Quang-nam et provinces du Sud jusqu'au Cap Varella) et qui eut Canton pour capitale (207).

Cet État sino-annamite, gouverné par la dynastie Triêu, fut annexé en 111 par l'empereur de Chine Wou-ti, des Han. Les deux Kouang (Canton) furent alors sinisés. Les pays annamites formèrent trois commanderies impériales : Kiao-tche[1] (Tonkin), Kieou-tchen[2] (Thanh-hoa, Nghê-an, Ha-tinh, jusqu'à la Porte d'Annam) et Je-nan[3] (Quang-binh, depuis la Porte d'Annam, Quang-tri, Thu'a-thiên, plus la partie qui put être soumise du Čampa et qui s'étendit, semble-t-il, jusqu'au Cap Varella)[4]. Les Chinois respectèrent toutefois l'organisation féodale et les coutumes du peuple annamite. Ils se contentèrent de lui apporter des éléments de civilisation, comme l'usage de la charrue de métal et des animaux de trait, qui remplacèrent pour le labour la houe de pierre polie annamite[5]. A la suite d'une révolte, en 40 de notre ère[6], le général chinois Ma Yuan (*annam.* Ma Viên)[7] dut soumettre à nouveau le Tonkin (43) et le Thanh-hoa après deux campagnes célèbres[8]. Cette fois la main des maîtres se fit plus lourde. Ma Yuan imposa aux Annamites, beaucoup plus étroitement que par le passé, l'administration et les institutions chinoises. Pendant

1. 交阯 (ou 趾) nom qui est resté par la suite le nom chinois de l'ensemble des pays annamites. (En annamite : Giao-chi).

2. 九眞 (en annamite : Cu'u-cho'n).

3. 日南 (annamite : Nhu't-nam). Le chef-lieu du Je-nan, d'après M. Aurousseau, était K'iu-sou, le Si-k'iuan des Han, situé à Long-tho, près de Huê. (Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1914, 9, p. 31.).

4. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1914, 9, 24 et G. Ferrand, *J. A.*, 1919, 33.

5. H. Maspero, *Le Royaume de Văn-lang*, B. E. F. E. O., XVIII, n° 3, p. 9. — Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1923 (t. XXIII), p. 244.

6. Révolte dirigée par l'héroïne Tru'ng Trăc 徵 攻 側 dont un gouverneur chinois avait fait exécuter le mari.

7. 馬援.

8. Cf. Maspero, *L'expédition de Ma Yuan*, in : *B. E. F. E. O.*, XVIII, III, 17. Voir ci-dessus, p. 212.

9 siècles, l'Annam fit partie de l'Empire chinois. A signaler seulement quelques brèves tentatives d'indépendance[1] : 541-547[2], 590, 602 (pseudo « Li — ou Ly — antérieurs[3] »). Durant cette longue période, le pays annamite se sinisa très profondément, adoptant les classiques chinois et l'écriture chinoise, le bouddhisme chinois et la morale confucéenne ; mais cette sinisation fut surtout le fait des lettrés ; le peuple conserva sa langue « *giao-chi* », ses traditions et la majeure partie de ses coutumes, de sorte que s'il y eut pénétration, il n'y eut pas dénationalisation. Les gouverneurs chinois défendirent d'ailleurs le pays contre les invasions malaises ou čames[4]. En 767, le gouverneur chinois Tchang Po-yi[5] (en annamite : Tru'o'ng Ba-nghi) repoussa au Tonkin une attaque des pirates malais qui avaient remonté le Fleuve Rouge jusqu'à Hanoi. En 862 les Nan-tchao ou gens du Yun-nan (Ta-li) envahirent le Tonkin et prirent Hanoi (863). Le

1. Sur le caractère de ces révoltes, cf. Ch.-B. Maybon, *La domination chinoise en Annam*, New China Review, juillet-août 1919, 346.

2. Révolte de Li Bi 李賁, descendant d'une famille chinoise, qui prit la direction d'un mouvement contre l'administration tyrannique du gouverneur Siao Tseu. Ayant réussi, il se proclama roi de Nam-viêt, en 544. Il fut vaincu par le général chinois Tch'en Pa-sien 陳霸先 et dut s'enfuir chez les Barbares Lao qui, vers 547, envoyèrent sa tête aux Chinois. Son lieutenant Triêu-quang-Phuc 趙光復 aurait continué la lutte et tenu un moment la campagne du côté de Hai *du*'o'ng, mais M. Maspero a établi qu'il s'agissait là d'une simple légende. — Plus historique est un certain Li-phât-Tu' 李佛子 qui dirigea une révolte entre 600 et 602. En 602, il fut vaincu et capturé par l'armée chinoise commandée par Lieou Fang. Cf. *supra*, p. 554, note 1.

3. Tiên Li 前李. Cf. H. Maspero, *Études d'histoire d'Annam* ; *La dynastie des Li Antérieurs*, *B. E. F. E. O.*, 1916, n° 1, 1-26.

4. Cf. Pelliot, *B. E. F. E. O.*, 1904, 135 et 141. — H. Maspero, *Le protectorat d'Annam sous les T'ang*, 1910, n° 3, p. 539. — Ch. B. Maybon, *La domination chinoise en Annam*, 111 *av. J.-C.*-939 *A. D.*, in : *New China Review*, juillet-août 1919, 237 et 340.

5. 張伯儀.

général chinois Kao P'ien[1] (*annam.* Cao Biên) les chassa (866) et, pour prévenir leur retour, construisit la forteresse de Dai-la (*ch.* Ta-lo)[2] (angle N.-W. de Hanoi). Les gouverneurs chinois défendirent également l'Annam contre la poussée čame. Ce ne fut qu'au moment de la décadence de l'Empire T'ang, vers 780, que les Čams réussirent, comme on l'a vu (p. 553-554), à enlever au territoire annamite, en plus du Thu'a-thiên (Huê), le Quang-tri et le Quang-binh, du Col des Nuages à la Porte d'Annam environ. — Enfin l'organisation politique donnée par la Chine aux pays annamites exerça sur leur destinée une action décisive. « Les coutumes de la société féodale annamite furent profondément modifiées par les méthodes administratives chinoises. Ces méthodes donnèrent à l'Annam le goût et le besoin d'institutions solides. Ce fut précisément dans le nouvel ordre social ainsi créé que le pays trouva, par la suite, la force de chasser les maîtres qui le lui avaient enseigné » (Aurousseau)[3].

Les Antiquités chinoises du Tonkin et du Thanh-hoa.

« Il existe, tant au Tonkin que dans l'Annam du Nord (Thanh-hoa), de nombreux vestiges qui remontent indiscutablement à l'époque de la domination chinoise. Les plus importants de ces restes sont des tombes ayant la forme de caveaux voûtés et construites en briques sèches, sans emploi de mortier. Les briques sont de dimensions considérables (mesure moyenne : $0^m,50 \times 0^m,25 \times 0^m,07$) et portent souvent sur la tranche des dessins géométriques tels que : losanges, cercles, bâtons rompus ou chevrons. Elles sont

1. 高駢. Voir plus haut, p. 287.

2. 大羅. Sur les déplacements successifs du chef-lieu du Tonkin à l'époque de la domination chinoise, cf. H. Maspero, *Le protectorat d'Annam sous les T'ang*, B. E. F. E. O., 1910, nº 3, 552-559.

3. Parmi les gouverneurs chinois qui contribuèrent le plus à civiliser le pays, l'histoire doit retenir les noms de Che Sie (Si Nhiêp) 士燮 (187-226) et de Ma Song (Ma Tông) 馬宋 qui vivait sous les T'ang. Cf. Ch.-B. Maybon, *Domination chinoise en Annam*, New China Review, août 1919, 344.

d'habitude recouvertes, sur la surface ornée, d'un émail grossier, de couleur tantôt jaunâtre, tantôt vert-olive. Les objets provenant de ces tombes présentent beaucoup de ressemblance avec les pièces de mobilier funéraire, trouvées en Chine. Ce sont des jarres, des bols, des cuillers, des jattes en terre blanche ou rouge, ou bien des maisonnettes, des modèles de fourneaux et de puits, exécutés dans la même matière friable. Un tombeau ouvert dans la région de Bắc-ninh en octobre 1923[1] a livré la reproduction en miniature d'une citadelle chinoise avec ses quatre portes, tours d'angle et chemin de ronde[2]. Ce document unique est conservé actuellement au Musée de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi. Jusqu'ici on n'a pas trouvé, au Tonkin, de figurines humaines en céramique provenant d'une tombe. Les représentations d'animaux sont extrêmement rares. Parmi les objets de bronze on peut citer une belle épée aux fines ciselures[3], des miroirs, des plats et des vases rituels[4].

« Il est fort difficile de préciser l'époque à laquelle appartiennent toutes ces antiquités, aucune dalle inscrite ancienne ou pilier funéraire n'ayant été découvert dans le voisinage immédiat des tombes ; mais, si l'on s'en réfère au témoignage des caractères gravés sur les miroirs et à celui des sapèques exhumées avec les terres cuites et les bronzes, on peut considérer la plupart des pièces comme n'étant pas postérieures aux Six Dynasties (IIIe-VIe siècles de notre ère). Certaines paraissent même dater des Han. Les principaux tombeaux étudiés par l'École française d'Extrême-Orient se trouvent à Quang-yên, à Sept-Pagodes et à Nghi-vê près de Bắc-ninh. Un fait curieux à noter est qu'aucun d'entre eux ne

1. Par MM. H. Parmentier et V. Goloubew (R. G.).

2. Cf. René Grousset, *L'École Française d'Extrême-Orient et ses récents travaux*, 1920-1925, Revue des Arts Asiatiques, juin 1926, pl. XXI, p. 64.

3. Découverte par M. Pajot au Thanh-hoa.

4. Citons notamment le beau vase de bronze trouvé à Bai-tu'o'ng, au Thanh-hoa, et reproduit dans notre article précité de la *Rev. des Arts Asiatiques*, juin 1926, pl. XIX, p. 60.

renfermait, au moment de son ouverture, de cercueil ni même d'ossements ou de cendres[1]. »

L'indépendance annamite et le duel contre le Čampa (X^e-XIV^e siècle).

En 939, les Annamites profitèrent de l'anarchie chinoise[2] pour recouvrer leur indépendance. Leurs premières dynasties furent celles des Ngô[3] (939-968), des Dinh[4] (968-979) et des Lê antérieurs[5] (980-1009). Elles ne régnaient que sur le Tonkin, le Thanh-hoa, le Nghê-an et le Ha-tinh[6]. Mais toute leur ambition fut de reprendre aux Čams les provinces perdues: Quang-binh, Quang-tri et Thu'a-thiên. En 982, le roi Lê Hoan[7], des Lê, saccagea, comme on l'a vu, la capitale čame, Indrapura (Tra-kiêu) au Quang-nam. Sous la poussée annamite, les Čams durent, vers l'an 1000, reporter leur capitale plus au Sud, à Vijaya ou Cha-ban, au Binh-dinh.

1. Cet article est dû à M. Victor Goloubew qui nous autorise à l'insérer ici. Nous l'en remercions bien vivement.

2. Cf. *supra*, p. 367.

3. 吳. Les origines de cette dynastie sont liées à l'histoire chinoise des Heou Leang. C'était l'époque où, en Chine, les gouverneurs de province tendaient à l'hérédité. Le gouvernement de l'Annam était passé aux mains de la famille annamite des Khuc 曲, d'ailleurs régulièrement revêtue de l'investiture impériale. Un gouverneur du Kouang-tong ayant fait mettre à mort l'héritier de cette maison, le lieutenant de la victime, Du'o'ng-diên-Nghê, prit les armes et battit les troupes chinoises envoyées contre lui, mais fut assassiné en 937 par un de ses lieutenants. Un autre de ses officiers, Ngô Quyên 吳權 punit l'assassin, chassa une armée chinoise envoyée de Canton et fonda la dynastie nationale des Ngô (939). Cf. Ch.-B. Maybon, *art. cit., New China Review*, août 1919, 354.

4. 丁.

5. 前黎.

6. Cf. H. Maspero, *Géographie politique de l'Annam sous les Ly les Trân et les Hô*, B. E. F. E. O., 1916, I, 27-48.

7. 黎桓. Nom impérial : Lê Dai-hanh hoang-dê 黎大行皇帝. Règne 980-1005.

La dynastie Li[1] qui gouverna l'Annam de 1009 à 1225, poussa avec énergie la guerre nationale contre le Čampa. Deux fois, en 1044 et 1069, les Li pénétrèrent jusqu'à la nouvelle capitale čame, Vijaya et la pillèrent. En 1044 le roi Li Thai-tôn (1028-1054) tua le souverain čam. En 1069, son successeur Li Thanh-tôn[2] (1054-1072) fit prisonnier le nouveau roi de Čampa, Rudravarman III. Pour prix de sa liberté, Rudravarman dut céder le Quang-binh [3] aux Annamites (1070). La dynastie des Trân[4] (1225-1400), qui succéda aux Li, poursuivit la lutte. Le premier Trân, Trân Thai-tôn[5] (1225-1258) envahit lui aussi le Čampa (1252) [6].

1. 李. « Le fondateur de cette maison Li Thai-tô 李太祖 (1009-1028) transféra la capitale de Hoa-lu' 華閭 à Dai-la 大羅 qu'il appela Thăng-long 昇龍 (Hanoi) ». Cf. H. Maspero, *B. E. F. E. O.*, 1910, 3, p. 559.

2. 李聖宗.

3. Et même les cantons Nord du Quang-tri. — Cf. Cadière, *Géographie politique du Quang-binh*, B. E. F. E. O,. 1902, 59.

4. 陳. Cette dynastie était originaire de Thiên-tu'o'ng-phu aujourd'hui Tu'c-mäc, au Nam-dinh. Les Trân y construisirent un palais et un sanctuaire bouddhique, le *Pho-minh tu'*, où leurs rois se retiraient quand ils abdiquaient en faveur de leur fils. (Cf. Demiéville, *B. E. F. E. O.*, XXIV, 1-2, 1924, p. 215.)

5. 陳太宗. — Ce prince est d'autre part connu pour avoir fait rédiger par l'historiographe Lê-văn Hu'u 黎文休 le *Dai-viêt su' ki* 大越史記 qui contenait les annales de l'Annam de 207 avant J.-C. à 1224. Cet ouvrage n'existe plus, mais il constitue le noyau de tous les livres historiques postérieurs.

6. Notons que la nouvelle royauté annamite suivit, dans le domaine religieux comme dans l'ordre administratif, la tradition des anciens civilisateurs chinois. « Dès leur avènement, écrit M. Demiéville, les dynasties nationales de l'Annam mirent en honneur le taoïsme et surtout le bouddhisme. Lorsqu'en 971 Tiên-hoang-dê 先皇帝, des Dinh, institua une hiérarchie administrative, il y fit figurer en bon rang auprès des fonctionnaires civils et militaires les dignitaires de l'une et de l'autre Église. En 1007, le roi Long-dinh 龍錠 des Lê Antérieurs obtint des Song, avec les Neuf Classiques, un exem-

Le duel de l'Annam et du Čampa fut interrompu par l'invasion mongole qui les menaça tous deux. Les Mongols achevaient alors la conquête de la Chine[1]. En 1257, une armée mongole pénétra au Tonkin, pilla Hanoi, mais dut se retirer devant les chaleurs. En 1278, l'empereur mongol de Chine, Ḳubilai porta ses vues sur le Čampa, dont les richesses et la position maritime le tentaient[2]. Le roi de Čampa, Indravarman[3] se reconnut vassal, mais le peuple refusa de laisser partager le pays en départements chinois (1281). Ḳubilai envoya alors par mer (1282), de Canton au Čampa, une petite armée commandée par Sögätü (*chin.* So-tou), qui s'empara de Vijaya (1283), mais ne put triompher de la guerilla čame et se résigna à se rembarquer. En 1285 Ḳubilai envoya en Indochine, cette fois par le Tonkin, viâ Lang-so'n, une armée plus nombreuse, commandée par son propre fils Toġon ou Toġan[4] qui s'attaqua aux Annamites. Vainqueur près de

plaire du canon bouddhique. L'influence du bouddhisme s'accentua sous la dynastie des Li (1010-1225). Le fondateur, Thai-tô 太祖 avait fait ses études dans un monastère bouddhique ». Une fois sur le trône, il fit restaurer tous les monastères bouddhiques et taoïstes de son royaume. Son successeur Thai-tôn 太宗 envoya des ambassades recueillir en Chine des collections de textes bouddhiques et taoïques et fit élever plusieurs bibliothèques pour les y déposer. Même politique religieuse sous les Trân : on vit (Trân) Nho'n-ton 仁宗 abdiquer pour se faire moine (1293) et son successeur (Trân) Anh-tôn 英宗 qui abdiqua aussi, écrire, après sa retraite, vingt volumes sur le Canon bouddhique avec son propre sang (1319) (P. Demiéville, *B. E. F. E. O.*, XXIV, 1-2, 1924, p. 212-215). — Enfin, pour ce qui est du rituel confucéen, de son adoption par les Annamites, voire de sa naturalisation chez eux, je ne puis que renvoyer à l'étude de M. Aurousseau sur *le temple de Confucius à Hanoi*, étude à paraître dans les *Mémoires Archéologiques de l'École Française d'Extrême-Orient.*

1. Sur ces événements, voir plus haut, p. 447 et 453.

2. Cf. G. Maspero, *Histoire du Champa*, T'oung pao, 1911, 462.

3. Indravarman VI de G. Maspero. — Çrî Harideva Indravarman IV de Finot.

4. 脫忽.

Bắc-ninh, Togon pénétra jusqu'à Hanoi, mais fut ensuite battu à Chu'o'ng-*d*u'o'ng dans le Delta et rejeté en Chine. Pendant ce temps Sögätü avait voulu prendre le Tonkin à revers par le Sud ; débarqué au Čampa, il avait remonté par le Nghê-an et le Thanh-hoa à la rencontre de Togon, mais il avait été surpris et massacré à Tây-kiêt (1285). Une nouvelle expédition mongole par le Tonkin, en 1287, occupa encore Hanoi[1], mais ne put s'y maintenir et dut évacuer le pays. Le roi d'Annam Trân Nho'n-tôn[2] (1278-1293), qui avait victorieusement résisté à toutes les invasions, rentra en triomphe dans sa capitale[3].

Čams et Annamites avaient lutté ensemble contre les Mongols. Pour sceller cette union, le roi d'Annam Trân Anh-tôn[4] donna au roi de Čampa Jaya Simhavarman III sa sœur, Perle-de-Jais. Mais il dut céder en retour aux Annamites le Quang-tri et le Thu'a-thiên (Huê) (1306). Après la mort de Jaya Simhavarman, les Čams essayèrent de recouvrer les deux provinces, mais Trân Anh-tôn les vainquit et les subjugua (1312). Jusqu'en 1326 le Čampa ne fut guère qu'une vice-royauté annamite[5]. Les Čams implorèrent alors la Chine qui se considérait comme suzeraine de tous les États indochinois. Cet appel fut entendu. Un exprès de Pékin invita les Annamites à respecter le Čampa (1324).

A la fin du XIVe siècle un héros čam, le roi Chê-bông-nga[6]

1. Les troupes mongoles, remontant le Canal des Rapides, dispersèrent à Gia-lâm l'armée annamite qui s'efforçait d'empêcher leur flotte de déboucher dans le Fleuve Rouge. Cette victoire leur ouvrit la route de Hano.

2. 陳仁宗.

3. Notons qu'au cours de cette guerre, un Annamite rallié aux Mongols, Lê Tắc 黎則, alla s'établir en Chine (1285) où il écrivit l'*Annam chi lu'o'c* 安南志畧 qui est le plus ancien ouvrage historique annamite parvenu jusqu'à nous.

4. 陳英宗 (1293-1314).

5. Entre temps le roi d'Annam Trân Minh-tôn 陳明宗 (1314-1329) écrasa une révolte des Čams (1318). — 6. 制蓬峩.

(nous ne connaissons que son nom annamite) restaura un moment la puissance de son pays (*c.*1360-1390). Marin audacieux et soldat infatigable, il débarqua en 1371 dans le Delta tonkinois, surprit Hanoi et le pilla. Le roi d'Annam, Trân Duê-tôn[1], riposta par une invasion au Čampa ; il pénétra jusqu'à Vijaya, mais y tomba dans une embuscade et périt avec tous les siens (1377). Chê-bông-nga vint alors par mer piller de nouveau Hanoi (1377), réoccupa les anciennes provinces čames (Thu'a-thiên, Quang-tri, Quang-binh), occupa même le Ha-tinh et le Nghê-an, voire le Thanh-hoa. En 1383 il revint encore, cette fois par terre, insulter Hanoi. Il fut tué en 1390, au cours d'une quatrième invasion dans le Delta tonkinois. Sa mort marqua l'effondrement définitif du Čampa. Les Annamites recouvrèrent tout le pays jusqu'à Tourane. Le Čampa, déchiré par des guerres civiles, ne subsistait que comme satellite de l'Annam. Signe visible de la « descente annamite » vers le Sud : la Cour d'Annam, en 1398, put transporter sa résidence de Dông-dô ou Hanoi à Tây-dô au Thanh-hoa[2].

L'occupation chinoise du XV^e siècle, la guerre de libération et la dynastie Lê.

Un des principaux généraux annamites durant la grande guerre contre les Čams se nommait Lê-qui-Li[3]. Après la victoire, il déposa la dynastie Trân et plaça sa famille sur le trône sous le nom de dynastie Hô[4] (1400). Les partisans des Trân implorèrent l'aide de la Chine. L'empereur de Chine Yong-lo (des Ming) envoya au Tonkin une armée qui prit

1. 陳睿宗 *alias :* Khâm Hoang (1372-1377).

2. Notons que c'est vers cette époque, au XIV^e siècle, que nous voyons apparaître pour la première fois une écriture annamite. Les Annamites, jusque-là, se servaient uniquement de caractères chinois. Ils inventèrent alors des caractères nouveaux, inspirés par les caractères chinois et qui sont connus sous le nom de *chu'-nôm* ou caractères vulgaires.

3. 黎季犛.

4. 胡.

Hanoi et captura Lê-qui-Li (1407)[1]. Le prétendant Trân étant mort dans l'intervalle, les Chinois annexèrent purement et simplement le royaume annamite[2].

Cette conquête chinoise, née d'une surprise, eût peut-être été acceptée, si grand était le prestige chinois en Annam. Mais les gouverneurs chinois commirent la faute de vouloir dénationaliser le pays. L'œuvre de sinisation fut entreprise de force, les indigènes furent contraints d'adopter la langue et les mœurs chinoises. La fiscalité impériale s'abattit sur eux. Le mécontentement populaire finit par dégénérer en révolte. Un seigneur du Thanh-hoa, nommé Lê Lo'i[3], se mit à la tête des insurgés et entreprit contre les troupes chinoises une épuisante guerilla (1418). En 1427, l'armée d'occupation chinoise, partout harcelée, n'occupait plus que Hanoi. Lê Lo'i entreprit le siège de cette ville, siège pénible, car Hanoi était défendu par la puissante citadelle Dông-quan[4], et une armée de secours arrivait de Chine. Mais Lê Lo'i détruisit l'armée de secours au débouché des montagnes. La garnison de Hanoi, découragée, capitula (1428.)

Libérateur de son pays, Lê Lo'i se proclama roi (ou empereur) d'Annam (titre posthume : Lê Thai-tô[5]) comme fondateur de la dynastie des Lê postérieurs[6] (1428) (capitales de la nouvelle dynastie : Dông-dô[7] ou Hanoi et Tây-dô[8],

1. L'armée chinoise consacra son triomphe en s'emparant de la « Citadelle des Hô », *Hô-thanh* (Thanh-hoa), construite par Lê-qui-Li en 1397. L'emplacement de cette citadelle a été étudié par M. V. Goloubew, en 1923. Cf. René Grousset, *L'École française d'Extrême-Orient*, Rev. des Arts Asiatiques, juin 1926, p. 63.

2. Cf. *supra*, p. 501-502.

3. 黎利.

4. *Chinois :* Tong-kouan 東關. Cf. H. Maspero, *B. E. F. E. O.*, 1910, *art. cit.*, p. 562.

5. 黎太祖 † 1433.

6. 後黎.

7. 東都.

8. 西都. Cette cité était la patrie de Lê Lo'i. C'est près de là, à l'actuel Lam-so'n que se trouvent les *Tombes des Lê*. — Sur la géogra-

au Thanh-hoa). La Cour de Chine, dont Lê Lo'i eut l'adresse de se déclarer vassal, finit par reconnaître son élévation (1431)[1].

Une fois délivrés de la domination chinoise, les Annamites reprirent leur expansion vers le Sud au détriment des Čams[2]. Le roi d'Annam Lê Thanh-tôn (1460-1497) détruisit en 1471 Vijaya ou Cha-ban, la capitale čame, captura le dernier roi čam et annexa le Quang-nam et le Binh-dinh[3]. Les autres provinces čames, Khanh-hoa et Phan-rang, eurent bientôt le même sort. Une petite principauté čame se maintint encore au Binh-thuân, mais finit par être également annexée au XVII^e siècle. — Du côté de l'Ouest, les Annamites portèrent leurs armes au Laos et pillèrent Luaň Prabaň (1479)[4].

phie historique de l'Annam au XV^e siècle, cf. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XX, n° 4, 84 et sq.

1. La courte domination des Ming ne fut pas sans bénéfices pour l'Annam. L'Annam, dit H. Maspero, vivait depuis cinq siècles sur les principes administratifs des T'ang. La conquête Ming fit profiter le pays des progrès réalisés depuis par l'administration chinoise, progrès que Lê Lo'i et ses successeurs s'empressèrent d'adopter. Aussi le gouvernement des Lê eut-il un caractère d'unité administrative qui manquait aux dynasties précédentes (H. Maspero, *B. E. F. E. O.*, 1916, 48). Notons aussi la renaissance littéraire qui se produisit après l'expulsion chinoise. Le roi Lê Nho'n-tôn 黎仁宗 (1442-1459) fit rédiger par Phan-phu Tiên les Annales de l'Annam depuis 1225 jusqu'à 1427. Le roi (Lê) Thanh-tôn 聖宗 (1460-1497) les fit reviser par Ngô-si Lien (1479). Cet ouvrage est connu sous le nom de *Dai-viêt su' ki toan tho'* 大越史記全書.

2. Prise de Vijaya par les armées de Lê Nho'n-tôn (1446).

3. Ce fut à cette époque (1471) que le Quang-nam; le Quang-ngai et le Binh-dinh furent organisés en provinces annamites régulières (Cadière, *B. E. F. E. O.*, II, 66; Aurousseau, *ibid.* XX, IV, 86).

4. Un État assez puissant s'était fondé au Laos au XIV^e siècle par la réunion des principautés de Mu'o ň Čhwa (Javâ), c'est-à-dire de Luaň Prabaň, et de Viêň Chan. Cet État Laotien avait mis fin aux derniers vestiges de la domination khmère en ces régions. Les Annales de Viêň Chan et de Luaň Prabaň attribuent la conquête de Viêň Chan au roi Fa-ngum, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Le successeur de Fa-ngum, Sam-sên thai, reçut en 1404 des titres chinois (D'après H. Maspero, *B. E. F. E. O.*, XVIII, n° 3). Cet État

Après ces grandes victoires, la dynastie Lê tomba en décadence. Un ministre ambitieux, Măc-đăng-*D*ong[1], mettant à profit le mécontentement causé par les crimes d'un souverain à moitié fou, déposa la dynastie et usurpa le trône (1527). Les Măc[2] restèrent en possession du Tonkin, avec Hanoi pour capitale, de 1527 à 1592. Toutefois, si le Tonkin reconnut l'usurpateur, les légitimistes, partisans des Lê, restèrent maîtres des provinces méridionales, l'Annam actuel. Leur chef, le vaillant Nguyên Kim[3] (ou Nguyên Câm), chassa les Măc du Nghê-an et du Thanh-hoa (1540, 1541), et il avait entrepris la reconquête du Tonkin lorsqu'il fut assassiné (1545). Les fils de Nguyên Kim étant trop jeunes, ce fut son gendre, l'habile Trinh Kiêm[4], qui lui succéda comme chef du parti légitimiste et aussi comme ministre tout puissant des Lê. En effet à partir de cette époque les souverains Lê ne furent plus que des rois fainéants qui abandonnèrent tout le pouvoir aux Trinh, devenus de véritables maires du palais[5].

Laotien fut arrêté dans son essor par la puissance croissante des Annamites.

1. 莫登庸.

2. 莫.

3. 阮淦. Sur les origines de la Maison Nguyên, cf. R. Orband, *Les tombeaux des Nguyên*, B. E. F. E. O., XIV, n° 7, p. 2. — Tôn Thât Hân, *Généalogie des Nguyên avant Gia-long*, Bullet. des amis du Vieux Hué, 1920, 301.

4. 鄭檢 († 1570).

5. Remarquons d'ailleurs que les rois Lê, s'ils se désintéressèrent de la politique, à la manière des tennô japonais leurs contemporains, continuèrent, comme ceux-ci, à s'intéresser aux lettres et aux arts. C'est ainsi qu'en 1665 l'empereur Lê Huyên-tôn fit écrire par Hô-si Du'o'ng et d'autres lettrés un nouveau *Dai-viêt su' ki toan tho'*, « Livre complet des annales de l'Annam », mis à jour jusqu'en 1662 (cf. *supra*, p. 612, note 1).

Les deux seigneuries annamites au XVII^e siècle : Les Trinh et les Nguyên.

Trinh Kiêm avait écarté de la mairie du palais son neveu, Nguyên Hoang[1], fils de Nguyên Kim. Pour dédommager ce jeune homme, il lui fit donner en fief les provinces méridionales de l'Annam : Quang-binh, Quang-tri, Thu'a-thiên (Huê)[2] et Quang-nam (Tourane), avec le protectorat de l'ancien Čampa (1558, 1570)[3]. Le domaine annamite se trouva ainsi partagé entre trois pouvoirs :

1° A Hanoi les usurpateurs Mäc, maîtres du Tonkin ;

2° A Tây-dô les maires du palais Trinh qui gouvernaient, au nom des rois fainéants de la dynastie Lê, le Thanh-hoa, le Nghê-an et le Ha-tinh ;

3° Dans les provinces méridionales ci-dessus énumérées, les Nguyên également sujets des Lê, et qui eurent leur siège d'abord au Quang-tri, puis, à partir de 1626, à Huê[4].

Ces trois États furent bientôt réduits à deux. En 1592, le maire du palais Trinh Tòng[5], fils et successeur de Trinh Kiêm, envahit le Tonkin, s'empara de Hanoi[6] et força les Mäc à se réfugier sur la frontière de Chine, à Cao-bäng (où ils se maintinrent jusqu'en 1677). En 1593, Trinh Tông ramena en triomphe son maître, le souverain Lê, de Tây-dô à Hanoi, ville qui redevint le siège de la Cour. En réalité c'étaient les Trinh qui, par la reconquête du Tonkin, assuraient définitivement leur pouvoir. Il y eut dès lors, sous la fiction de la dynastie unique des Lê, deux seigneuries anna-

1. 阮潢 † 1613.

2. Ces trois provinces formaient la subdivision appelée Thuân hoa 順化.

3. Cf. Cadière, *Le mur de Dông ho'i, étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine*, B. E. F. E. O., 1906, 90 et sq.

4. Cadière, *La résidence des premiers seigneurs de Cochinchine*, Bull. de la Commission archéol. d'Indochine, 1914-1916, p. 103-185. — Sur le nom de Cochinchine appliqué aux États des Nguyên, cf. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1925, 3-4, 563.

5. 鄭松 1570-1623.

6. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XX, n° IV, 103-106, 109.

mites indépendantes et rivales : 1° Une seigneurie du Nord ou du Tonkin, celle des Trinh, embrassant le Tonkin, le Thanh-hoa, le Nghê-an, le Ha-tinh et l'extrême nord du Quang-binh, avec Hanoi pour capitale ; 2° Une seigneurie du Sud ou de Cochinchine, celle des Nguyên qui eut pour capitale Huê et comprit les trois quarts du Quang-binh (centre et sud), le Quang-tri, le Thu'a-thiên, le Quang-nam, le Quang-ngai et les provinces de l'ancien Čampa. La frontière entre ces deux États était située au cap Da-nhay, dans le nord du Quang-binh, sur la rive droite du fleuve Sông-giang ou Linh-giang[1].

Tout le XVII[e] siècle fut rempli par la lutte des deux principautés annamites. En 1627, le seigneur du Nord, Trinh Trang[2] s'avança sur le territoire des Nguyên, jusqu'à Dông-ho'i, au cœur du Quang-binh[3] ; il occupa la partie de cette province située entre les fleuves Song-giang et Nhu't-lê, mais dut l'évacuer presque immédiatement. Le seigneur du Sud, Nguyên Sai-vu'o'ng[4] (1613-1635) construisit alors au Quang-binh, pour prévenir de nouvelles attaques, le Mur de Dông-ho'i[5], long d'une quinzaine de kilomètres, qui partait de cette localité, à l'embouchure du Nhu't-lê et longeait la rive gauche du fleuve jusqu'au Mont Dâu-mâu (1631), — système complété plus tard (en 1662) par le Mur dit « de Trân-ninh[6] ». En 1648, Trinh Trang força les premiers bastions de cette défense mais échoua sur la seconde

1. Bonnes cartes historiques du P. Cadière dans ses articles sur *Les lieux historiques du Quang binh*, B. E. F. E. O., 1903, cartes pages 165, 167, 172, 175, 183, 191 ; et sur *Le mur de Dông ho'i*, B. E. F. E. O., 1906, cartes pages 254-255. Cf. aussi Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, 1920, n° 4, p. 111.

2. 鄭梉 (1623-1657).

3. Cf. Cadière, *Les lieux historiques du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1903, 164-205.

4. 阮仜王 appelé aussi Nguyên-phuc-Nguyên 阮福源.

5. Dông-ho'i luy 洞海壘.

6. Trân-ninh luy 鎮寧壘.

ligne (mur de Tru'o'ng-du'c) et fut rejeté dans ses États[1]. Le seigneur du Sud, Nguyên Hiên-vu'o'ng[2] (1648-1687) prit à son tour l'offensive. Il enleva aux Trinh et occupa pendant cinq ans (1655-1660) le Ha-tinh et le Nghê-an, mais ne put s'y maintenir et rentra dans ses frontières. Ce fut alors aux Trinh d'attaquer : en 1661, ils essayèrent inutilement de forcer le Mur de Dông-ho'i[3]. Leur chef, Trinh Tăc[4] revint à la charge en 1672 et, malgré de furieux assauts, échoua encore[5]. Ce fut la fin de la lutte. Leurs forces s'équilibrant, les deux cours annamites, Hanoi et Huê, continuèrent à se haïr, mais restèrent désormais dans le *statu quo*[6].

Sous le régime des deux seigneuries, l'expansion annamite continua. Elle fut l'œuvre des Seigneurs du Sud, des Nguyên de Huê. Une principauté čame subsistait encore au Khanh hoa, au Phan-rang et au Binh-thuân. Nguyên Hiên-vu'o'ng (1648-1687) annexa la plus grande partie de ces provinces, refoula les Čams dans la montagne[7] et repeupla le pays

1. Cf. Cadière, *Le mur de Dông-ho'i*, B. E. F. E. O., 1906, 159.

2. 阮賢王. Appelé aussi Nguyên Phuc-Tân 阮福瀕. Sur ce règne, cf. J.-B. Roux, *Les premiers missionnaires chrétiens à la Cour de Hiên Vuong*. Bull. des amis du vieux Hué, oct-déc. 1915, p. 407.

3. Cf. Cadière, *B. E. F. E. O.*, 1906, 211.

4. 鄭柞 (1657-1682).

5. Toutes ces guerres des Trinh et des Nguyên au Quang-binh ont été étudiées en détail dans les articles du Père Cadière donnés au B. E. F. E. O. et cités à la bibliographie du présent ouvrage (Annam). L'article intitulé *Le mur de Dông-ho'i*, B. E. F. E. O., 1906, contient, p. 254, une bonne carte historique. — Compléter pour les luttes au Ha-tinh et au Nghê-an sous Nguyên Hiên-vu'o'ng, 1655-1660, par Tru'o'ng-vinh-Ky, *Cours d'histoire annamite*, II, 128.

6. La division du royaume en deux seigneuries n'empêchait d'ailleurs nullement la culture annamite de suivre une évolution continue. C'est ainsi qu'on voit l'historien Lê-qui-Dôn 黎貴惇 originaire de Hanoi, publier, après son *Dai-viêt thông su'* (1749), une autre histoire, uniquement consacrée celle-là aux États Nguyên, le *Phu biên tap luc* 撫邊雜錄 composé pendant un séjour à Huê, en 1776.

7. Ces derniers Čams se sont convertis en partie à l'Islamisme qu'ils professent encore aujourd'hui (= Čams Banî). Cf. Durand, *Les Chams Bani*, B. E. F. E. O., 1903, 54. Aussi article *Indochine* par A. Cabaton,

d'immigrants annamites. L'administration annamite avait été installée à Phu-yên en 1611[1], elle le fut à Nha-trang et à Phan-rang en 1653, et au Binh-thuân (Phan-thiêt) en 1697[2].

Le Čampa une fois absorbé, les Nguyên entamèrent le Cambodge, pays qui comprenait alors, avec le Cambodge actuel, notre Cochinchine française. Les guerres civiles de ce pays leur fournirent un prétexte d'intervention. Le roi du Cambodge venait de se convertir à l'Islamisme sous le nom d'Ibrâhîm[3]. A l'appel des bouddhistes, Nguyên Hiên-vu'o'ng envahit le Cambodge, captura Ibrâhîm et se fit céder par lui Biên-hoa et Baria en Basse-Cochinchine (1658)[4]. Par la suite, intervenant encore dans les querelles intérieures du Cambodge, il partagea le pays entre deux princes cambodgiens qui eurent l'un Phnom Penh, l'autre Saigon. Le roi de Saigon fut remplacé en 1698 par un simple préfet annamite. — De nombreux émigrants chinois (la plupart cantonais), fuyant la domination mandchoue, venaient d'arriver à Tourane. Nguyên Hiên-vu'o'ng établit ces Chinois comme fourriers de la colonisation annamite, à Baria et à Mytho (*circa* 1680). En 1715 de nouveaux immigrants cantonais vinrent s'établir comme sujets des Nguyên à Camau, Rach-gia et

in *Encyclopédie de l'Islam*, II, 537-542 ; joindre à la bibliographie de cet article : Jeanne Leuba, *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui*, Hanoi, 1915, et *Un royaume disparu, les Chams et leur art*, Paris, 1924.

1. On voit que la « descente annamite » avait marqué un arrêt assez considérable durant les guerres civiles du XVI^e^ siècle : les Annamites qui avaient atteint Qui-nho'n à la fin du XV^e^ siècle, n'occupèrent Song-can, quelques kilomètres plus loin, qu'en 1611. Ajoutons que Quang-ngai et Qui-nho'n ne furent organisés en circonscriptions régulières qu'en 1602.

2. Cf. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, pp. 116, 121.

3. Sur cette tentative d'islamisation du Cambodge, cf. *La stèle arabe du Phnom Bakheń*, B. E. F. E. O., 1922, 160. Aussi Goloubew, *B. E. F. E. O.*, 1925, 3-4, p. 582, et Cabaton, *Notes sur l'Islam dans l'Indochine française*, Rev. du monde musulman, nov. 1906, p. 37 (voir dans ce dernier article, p. 33, une carte religieuse de l'Indochine).

4. Organisation du *phu* de Trân-biên (Biên-hoa) et du *phu* de Gia-dinh (Sa'gon) en 1698. Organisation du *trân* de Ha-tiên en 1714.

Ha-tiên. Derrière eux, le paysan annamite prit possession du sol, si bien qu'aujourd'hui il n'y a pas de terre plus profondément annamite que ce vieux « Cambodge maritime ». — Au point de vue politique, l'administration annamite fut établie à Ha-tiên en 1714, à Vinh-long et Tra-vinh en 1732, à Mytho en 1753, à Chau-dôc et Soc-trang en 1757[1].

Révolte des Tây-so'n. Gia-long et la Restauration Nguyên.

Les deux principautés annamites sombrèrent à la fin du XVIIIe siècle dans la révolte des Tây-so'n[2]. Ces Tây-so'n étaient une famille de bannis, devenus contrebandiers, d'origine tonkinoise, établis à Qui-nho'n, au Binh-dinh, dans les États des Nguyên. Entre 1770 et 1777, ils enlevèrent aux Nguyên d'abord le pays de Qui-nho'n (1773), puis toute la Basse-Cochinchine. Les Trinh ou Seigneurs du Tonkin, en profitèrent pour attaquer les Nguyên à revers et occuper Huê (1775). Les Tây-so'n, se retournant alors contre les Trinh, leur prirent Huê et Hanoi (1786) : tout le pays annamite leur appartenait.

Les rois fainéants Lê et les seigneurs du Nord (Trinh) avaient disparu dans la tourmente. Mais l'héritier des Seigneurs du Sud, Nguyên Anh[3], avait pu s'enfuir au Siam. Or ce banni avait l'âme d'un héros. Ayant rallié ses derniers fidèles et obtenu quelques secours des Siamois, il entreprit d'arracher aux Tây-so'n la Basse-Cochinchine. Pendant seize ans de l'existence la plus romanesque, il mena dans le Delta ou autour de Saigon une guerre de partisans. Il trouva enfin un précieux appui dans le grand missionnaire français Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui alla solliciter pour lui l'aide de Louis XVI (1787). Avec les canons et les officiers que la France lui envoya (Olivier de Puymanel, Dayot, Vannier, Chaigneau, de Forsant, etc.)[4], Nguyên Anh commença

1. Cf. Aurousseau, *B. E. F. E. O.*, XX, 4, p. 87. — 2. 西山. Cf. Maybon, *Hist. moderne du pays d'Annam*, 183 et sq. — 3. 阮映. — 4. Cf. Cl.-E. Maitre, *Documents sur Pigneau de Béhaine*, Revue Indochinoise, 1913, I, 1 ; II, 323. — Cl.-E. Maitre, *Pigneau de Behaine*,

la reconquête de son royaume. Il reconquit Saigon en 1788, s'empara, après des péripéties mémorables (1799-1802), de Qui-nho'n, boulevard des Tây-so'n dans le Sud, leur reprit Tourane et Huê en juin 1801, le Tonkin en 1802, et fit son entrée à Hanoi[1] au milieu de la joie universelle (20 juillet 1802).

Ces vingt années de guerre civile avaient fait table rase du passé. La dynastie des Lê avait pratiquement disparu (et, de plus, perdu toute considération) en même temps que ses maires du palais Trinh. Nguyên Anh, qui joignait à la noblesse de sa maison le prestige de son héroïsme personnel, fut proclamé empereur, et c'est sous son « *nien-hao* » de Gia-long[2] qu'il est connu dans l'histoire (1802). Sa dynastie, la dynastie Nguyên[3], règne encore aujourd'hui sur le trône d'Annam, sous le protectorat de la France à laquelle pour une bonne part elle doit ce trône.

Les origines de l'Art Annamite[4].

« Les plus anciens spécimens d'art annamite, actuellement connus, sont des objets en céramique, des bronzes, quelques rares sculptures sur pierre. Ils trahissent presque tous une forte influence chinoise. Le Delta du Fleuve Rouge et la pro-

évêque d'Adran, initiateur de la politique française en Indochine, Conférence à la Société de Géographie, 5 juin 1914. — A. Salles, *J.-B. Chaigneau*, Bullet. des Amis du Vieux-Hué, janv.-mars 1923. — Cadière, Salles, Cosserat, *Les Français au service de Gia-long*, Bull. des Amis du Vieux Hué, 1917-1926. — Cosserat, *Les grandes figures de l'histoire d'Annam : Vo Tanh*, Bull. des Amis du Vieux Hué, avril-juin 1923. — Cadière, *Le tombeau de Gia-long, ibid.*, juillet-sept., 1923. — Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, notamment p. 192 et sq., 225 et sq. — Cadière, *Le nom annamite de l'évêque d'Adran*, « Extrême-Asie », juin 1926, 255.

1. Hanoi, appelé, sous les Lê, Thang-long 昇龍, fut nommée, à partir de Nguyên Anh, Thang-long 昇隆.

2. 嘉隆. Cf. Maybon, *Hist. mod.*, p. 349. Aussi Maybon, *Nguyên Anh, empereur et fondateur de dynastie*, Revue d'Histoire Coloniale, 1919.

3. 阮.

4. Cet article est dû tout entier à la plume de M. Victor Goloubew qui veut bien donner ici la primeur de ses recherches sur le sujet.

vince de Thanh-hoa ont fourni un grand nombre de bols, de jattes et de vases de terre émaillée dont l'âge exact est encore à déterminer, mais qui paraissent bien appartenir à des périodes antérieures au XV^e siècle. Si aucune de ces pièces ne présente les caractéristiques des belles poteries polychromes fabriquées en Chine sous les T'ang, on rencontre en échange maint exemple rappelant la céramique des Song et des Yuan. Un groupe à part est constitué par les « celadons », aux nuances vert-bleuté et vert grisâtre dont le décor, souvent exécuté en très légère saillie, s'inspire du lotus, de la pivoine et du nymphéa à pétales pointus. Ces pièces sont généralement d'un modelé et d'une cuisson très soignés, et rendent au toucher un son métallique. La pâte en est presque blanche. Fort recherchées par les amateurs, elles passent pour les produits d'artisans chinois établis au Tonkin vers le XII^e ou XIII^e siècle, peut-être même avant.

Un autre type de céramique est représenté par des fragments en terre rouge non émaillée : tuiles décoratives, figurines animales, dalles ornées de rinceaux ou de rosaces, qu'on trouve en assez grande quantité dans certains sites du Tonkin et de l'Annam du Nord ; ils proviennent de villes, de pagodes et de palais disparus. Une collection très complète de ces fragments a été réunie au Musée de Hanoi, par l'École française d'Extrême-Orient. La plupart ont été extraits des digues et rizières qui occupent aujourd'hui l'emplacement de Dai-la, l'ancienne capitale du Tonkin, non loin de Hanoi. De la même provenance sont un certain nombre de faïences fines, à vernis blanc, dont par malheur il n'existe que très peu de spécimens intacts.

Nous ignorons quand furent fondus en Annam les premiers vases rituels et autres objets en bronze, mais il est plus que probable qu'il existait dans ce pays, dès l'époque des Lê antérieurs (980-1009), d'habiles ciseleurs capables d'exécuter des trépieds et des vases à libations d'après les modèles chinois. Nous sommes tenté, en tout cas, d'attribuer une origine annamite aux bronzes anciens conservés au temple de Confucius à Hanoi (Pagode de Corbeaux)[1]. De même origine sont

1. Rappelons que le Temple de Confucius (*Văn miêu*, « Pagode des Corbeaux »), avec ses nombreux stèles dont les plus anciennes

probablement le magnifique siège de génie au Musée de Hanoi (E. F. E. O.), ainsi que la statue apocryphe du roi Thuc An-du'o'ng, à Cô-loa, près de Bắc-ninh.

Les débuts de l'architecture annamite, tant religieuse que laïque, remontent sans nul doute à l'époque de la colonisation chinoise ; mais comme les Annamites, à l'instar de leurs anciens maîtres, n'ont utilisé dans leurs constructions que la brique, la tuile et le bois, il n'existe plus de pagode, de fondation antérieure aux Lê, qui soit parvenue jusqu'à nous dans son état originel.

L'ancienne sculpture sur pierre annamite mérite d'être étudiée, mais les éléments qui la constituent sont à l'heure actuelle encore trop épars pour que l'on puisse déjà les utiliser pour un travail d'ensemble. Fort remarquables sont les stèles portées par des tortues en pierre et les perrons décoratifs, à dragons et nuages, que l'École française a dégagés de la brousse, à Lam-so'n (Thanh-hoa), en 1923[1] ; ces monuments datent du xv[e] siècle. Ils sont consacrés à la mémoire de Lê Lo'i, le fondateur de la dynastie des Lê (1428-1787) et de quelques-uns d'entre ses parents. Franchement chinois de style, ils présentent néanmoins quelques particularités, notamment dans les bordures des stèles, qui permettent de les classer parmi les œuvres d'art annamites. Enfin, dans la sculpture sur bois, il convient de citer plusieurs statues récemment inventoriées par l'École française d'Extrême-Orient ; notamment le buste de bonzesse trouvé au tombeau de Trach-lâm, sur la route de Mytan (Than-hoa), — œuvre qui, par son réalisme émouvant et sobre, par son caractère profondément humain, est digne des statues-portraits japonaises de la fin du Moyen Age »[2].

remontent à 1484 et les plus récentes au xviii[e] siècle, vient de faire l'objet d'une monographie de M. Aurousseau, qui paraîtra dans les *Mémoires Archéologiques* de l'École Française d'Extrême-Orient.

1. Fouilles de Victor Goloubew. Cf. René Grousset, *L'École Française d'Extrême-Orient et ses récents travaux*, Rev. des Arts Asiatiques, juin 1926, p. 62.

2. R. Grousset, art. cit. *Rev. des Arts Asiat.*, juin 1926, pl. XX. Cf. Finot, *L'apport artistique de l'Indochine*, Correspondant, 10 août 1927.

VII

CARTE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDOCHINE

aux XI. XII et XIII[e] siècles

LÉGENDE

Pour l'Annam les divisions administratives de l'époque Le (XI[e] siècle) sont écrites en capitales ordinaires les divisions administratives de l'époque Tran (XIII[e] s.) en capitales soulignées
Les peuplades demi civilisées sont indiquées en lettres barrees : Man

Echelle
0 50 100 150 200

ROYAUME DE TA-LI
NAN-TCHAO

Peuples Thai Shan

PATTEIKKAYA

BIRMANIE PYU

ROYAUME BIRMAN DE PAGAN

ROYME MÔN DE HARIPUNJAYA

PEGU: RÂMANNADEÇA

ROYAUME KHMER DE YAÇODHARAPURA

DVARAVATI

ROYME MÔN SUJET DES KHMER

GOLFE DU BENGALE

GOLFE DU TONKIN

GOLFE DE SIAM

MER DE CHINE MÉRIDIONALE

OCÉAN PACIFIQUE

Istme de Kra

GRAHI

NAGARA CRI DHARMA RÂJA, TAMBRALINGA

Angkor Thom Yaçodharapura

Phnom Dannek

Phnom Ruh

Phnom Srok

Pechaburi

Ratchaburi

Margui

Kui

Bandon

Nakhon Sawan

Nakhon Sri Thammarat (Nagara Cri Dharmaraja, Tambralinga)

Phra Noto

Phu Khao Krom

Kampheng Phet (Nagara Jum)

Sukhodaya Sokhothai

Xieng Mai

Xieng Hong

Xieng Sen

Xieng Khong

Xieng Rai

Vieng Chan

Say Fong

Sakhon Lokhon

That Phanom

Huen Hin

Nakhon Phanom

Mukdahan

Khemmarat

Ubon

Korat

Phimai

Vat nom Yang

Vat Phu Basset Cresthapura?

Prasat Kina San Koo

Prah Khan et Prah Thko

Banteai Neang

Banteai Prei Ankor

Phnom Penh

Cap Padaran

Pô Nagar Tawat et Pô Kabrah

Pandurânga

Kauthâra

Kha Brao

Kha

Khmou

Lao

Tchen Lap

Cambodge

Cochinchine

Tonkin

Annam

Siam

Mekhong

Tonlé Sap

Mt Popa

Pagan (Arimaddanapura)

Mrohaun (Mrauk-u)

Salin

Maywe

Prome (Sri Ksetra)

Thaton

Martaban

Moulmein

Bhamo

Hsenwi

Myedu

Inacanadi

Haripunjaya

Lamphun

Lopburi (Lavo)

Ayuthya

Suphan

Tavoy

Mergui

Tenasserim

Mergui Archipel

Mt Dôn

Mt Phnom Kulen

Mt Phnom Penom

Mt Phnom Bayang

Mt Phnom Kravanh

Mt Phnom Dang Rek

Mt Phnom Kradung

Mt Phnom Chuor Phnom Dek

Mt Phnom Preah Vihear

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE[1]

CHAPITRE PREMIER — L'INDE

Généralités. — Pour les sources, collections de l'*Archaeological Survey*, du *Corpus Inscriptionum Indicarum*, d'*Epigraphia Indica*, de l'*Indian Antiquary*, des *Sacred Books of the East*, de la *Bibliotheca Indica* et de la *Bibliotheca Buddhica*.

Masson-Oursel, *Bibliographie sommaire de l'Indianisme*, Isis, Bruxelles, 1920. — Sylvain Lévi, article « *Inde* », Histoire Larousse, 1925. — Masson-Oursel et René Grousset, *Les études indiennes*, dans le volume du *Cinquantenaire de la Revue Historique*, Alcan, 1928. — *Bibliography relating to India (1900-1926), published by the National books council, edited by* Sir John Cumming, Londres, 1927.

Vincent Smith, *Early history of India*, 4e éd. (Edwardes), Oxford, 1924. — Vincent Smith, *Oxford history of India, from the earliest times to 1919*, Oxford, 1919; ed. Edwardes, 1923. — E. B. Havell, *History of Aryan rule in India, from the earliest times to the death of Akbar*, Londres, 1918. — E. B. Havell, *A short history of India, from the earliest times to the present day*, Londres, 1924. — Rapson, *Ancient history of India*, Cambridge, 1914. — Rapson, *Cambridge history of India*, t. I, *Ancient India*, Londres, 1922. — L. de La Vallée-Poussin, *Indo-Européens et Indo-Iraniens; l'Inde jusque vers 300 av. J.-C.* (tome III de l'*Histoire du monde* de Cavaignac) P., 1924. — Sylvain Lévi, *L'Inde et le monde*, P., 1926. — Bhandarkar, *Lectures on the ancient history of India*, Calcutta, 1919. — Hemchandra Raychaudhuri, *Political history of Ancient India from the*

(1) N. B. Cette bibliographie comprend surtout les volumes ou articles d'intérêt général et qui, de ce fait, ne sont pas nécessairement cités au cours de l'ouvrage. Inversement, plusieurs articles traitant de sujets spéciaux ont été cités dans l'ouvrage et ne le sont pas dans la bibliographie.

accession of Parikshit to the extinction of the Gupta dynasty, Calcutta, 1923. C. R. de Edwardes, in Indian Antiquary, juillet 1927. — H. von Glasenapp, *Indien*, Münich, 1925. — K. de B. Codrington, *L'Inde Ancienne, des origines aux Gupta*, préface de W. Rothenstein, traduction de Madame Locquin, sous presse, Paris, 1928.

Grundriss der indoarischen Philologie und Altertumskunde, begründet von G. Bühler, Strassburg, Berlin, 1896-1920 — : I, Winternitz, *Geschichte der Sanskrit. Philologie und indischen Altertumskunde.* — Macdonell, *Vedic Grammar.* — Geiger, *Pali Litèratur und Sprachè* (trad. part. par E.-M. Coomaraswamy, *Sinhalese Literature*, in *Ceylon National Review*, 1908, 111 et 208). — Pischel, *Grammatik der Prakrit-Sprachen.* — Geiger, *Litteratur und Sprache der Singhalesen.* — Bühler, *Indische Paleographie.* —II : Bloomfield, *The Atharva Veda.* — S. Konow, *Das indische Drama.* — Rapson, *Sources of Indian history.* — Baines, *Ethnography, castes and tribes.* — Jolly, *Recht und Sitte.* — III : Macdonell, *Vedic Mythology.* — Hopkins, *Epic Mythology.* — Hillebrandt, *Ritual Literatur.* — R. Garbe, *Sâṃkhya und Yoga.* — Bhandarkhar, *Vaiṣṇavism, Śaivism and minor religious systems.* — H. Kern, *Manual of Indian buddhism.* — Thibault, *Astronomie, Astrologie und Mathematik.*

A. Cunningham, *The ancient geography of India* (I, *Buddhist period*; II, *Hindu and Muhammedan period*). L., 1871 ; ed. Mazumdar, Calcutta, 1924. — Nundolal Dey, *Geographical dictionary of ancient and mediaeval India*, 2e éd., Indian Antiquary, 1919 et sq., paru en volume aux Calcutta Oriental Series, nº 21, 1927.

Collection du *Linguistic Survey of India* de Grierson (avec bonnes cartes des domaines linguistiques) : *Indo-Aryan family* par Grierson et Konow ; *Dravidian* par Konow ; *Munda* par Konow ; *Tibeto-Burmese* par Conrady et Konow. — Jules Bloch, *La formation de la langue mahratte*, Paris, 1914-1919. — Suniti Kumar Chatterji, *Origin and development of the Bengali language*, Calcutta, 1926. — Biren Bonnerjea, *L'ethnologie du Bengale*, Geuthner, 1927 ; C.

R. de J. Bloch, *J. A.* 1927, I, 160. — Sir John Marshall (et Stella Kramrisch), *Influence of race on early indian art*, Rûpam, avril 1924, p. 73.

Origines indo-européennes. — S. Reinach, *L'origine des Aryens*, P., 1892. — Sylvain Lévi, article *Aryens*, Grande Encyclopédie. — De Michelis, *L'origine degli Indo-Europei*, Turin, 1903. — H.-A. Hirt, *Die Indo-Germanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur*, Strassburg, 1905-1907 (avec cartes). — O. Schrader, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde, Grundriss einer Kultur und Völkergeschichte Alteuropas*, Strassburg, 1901. — M. Much, *Die Heimat der Indogermanen*, Iéna, 2e éd., 1904. — O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, Iéna, 1906-7. — O. Schrader, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1911. — S. Feist, *Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der indogermanischen Sprachwissenschaft*, Berlin, 1910. — S. Feist, *Indogermanen und Germanen*, Halle, 1914. — S. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913. — S. Konow, *The Aryan Gods of the Mitani people*, Kristiania, 1921. — A. Carnoy, *Les Indo-Européens*, Bruxelles-Louvain, 1921. — Meillet, *Les dialectes indo-européens*, P., 1908. — Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5e éd., P., 1922. — R. Grousset, *Le Celtisme et nos origines historiques*, Revue Universelle, septembre 1923, et article sur les *Indo-Européens et leurs premières migrations* in : *Peuples et civilisations, Histoire générale* par Halphen et Sagnac, I, p. 122. — Sur le même sujet, articles de J.-L. Myres, in : *Cambridge ancient history*, I, p. 84, et de P. Giles, in : *Cambridge history of India*, I, 70. — V. Gordon Childe, *The Aryans, a study of Indo-European origins*, Londres et N.-Y., 1926 *(Hist. of Civilization series)*. — V. Gordon Childe, *Traces of the Aryan on the Middle Danube*, Rev. *Man*, sept. 1926, nº 100, p. 153. — Jarl Charpentier, *The original home of the Indo-Europeans*, Bulletin of School of Oriental Studies, London Institution, Vol. IV, Part I, 1926, 147-170. — H. Pedersen, *Le groupement des dialectes indo-européens*, Det

Danske Vidensk. Selsk., Hist. Fil. Medd., Copenhague, 1925. — KEITH, *Early history of the Indo-Iranians*, Bhandarkar commemoration volume, Poona, 1917. — N. K. DUTT, *The aryanisation of India*, 1926.

SYLVAIN LÉVI, *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*, J. A., juillet 1923. — PRZYLUSKI, *Noms de villes indiennes dans la Géographie de Ptolémée*, Soc. Linguistique de Paris, t. 27, fasc. 3, n° 83, p. 218. — P. RIVET, *Le groupe océanien*, ibid., p. 141. — RAMAPRASAD CHANDA, *The Indus valley in the Vedic period*, Memoirs of the Archaeological Survey of India, n° 31, 1926. — Sur Harappa et Mohenjo Daro, la bibliographie est donnée page 5, note 2. Y ajouter : VIKTOR CHRISTEN, *Beziehungen der altmesopotamischen Kunst zum Osten*, Wiener Beiträge zur Kunst und Kulturgeschichte Asiens, I, 63 (1926). — R. P. CHANDA, *Note on prehistoric antiquities from Mohen-jo Daro*, Calcutta, 1924. — *Archaeological Survey of India, Ann. Report* 1923-1924 *by* SIR JOHN MARSHALL, *Section* II, *Exploration and research at Harappa and Mohenjo Daro*, 1926.

Religions hindoues : A. BARTH, *Les religions de l'Inde*, P., 1879. — A. BARTH, *Bulletin des religions de l'Inde*, Revue de l'Histoire des Religions, 1882-1902. — SYLVAIN LÉVI, *La formation religieuse de l'Inde*, Conf. du Musée Guimet, 1907. — HELMUTH VON GLASENAPP, *Brahma und Buddha*, Berlin, 1926. — SENART, *Les castes dans l'Inde*, P., 1896, 2e édition, Geuthner, 1927.

BERGAIGNE, *La religion védique*, P., 1878-1897. — P. REGNAUD, *Le Rig-Veda et les origines de la mythologie indo-européenne*, P., 1892. — P. REGNAUD, *Études védiques et post-védiques*, P., 1898. — P. DEUSSEN, *Allgemeine Einleitung und Philosophie des Veda bis auf die Upanishads*, Leipzig, 1894. — MACDONELL, *Vedic Mythology* (op. cit.). — E. HARDY *Die vedische-bramanische Periode des alten Indiens*, 1893. — HILLEBRANDT, *Vedische Mythologie*, 1891-1902. — OLDENBERG, trad. VICTOR HENRY, *La religion du Veda*, P., 1903. — OLDENBERG, *Rgveda, Textkritische und exegetische Noten*, Berlin, 1912. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Le Védisme*, P., 1909. —

A. Roussel, *La religion védique*, 1909. — A. Hillebrandt, *Die Religion des alten Indiens*, 1921. — Macdonell et Keith, *Vedic index*, L., 1912. — Arbman, *Rudra*, Upsal, 1922 (C. R. d'A. Hillebrandt, in Asia Major, II, 3/4, 1925, p. 612). — K. J. Johansson, *Die altindische Göttin Dhiṣaṇâ*, ibid., 1917. — J. Charpentier, *Die Suparṇasage*, ibid., 1920. — A.-B. Keith, *Indische Mythologie*, Boston, 1917. — S. Lévi, *La théorie du sacrifice dans les Brâhmaṇas*, P., 1898. — H. Oldenberg, *Weltanschauung der Brâhmaṇa Texte* 1919. — H.-D. Griswold, *The religion of the Ṛgveda*, Oxford, 1923. — A.-B. Keith, *The religion and philosophy of the Veda and Upanishads*, Harvard oriental series, 1925. — Abinas Chandra Das, *Rigvedic culture*, Calcutta, 1925. — Abinas Chandra Das, *Indo-aryan polity*, Londres, 1925. — Hillebrandt, *Die Anschauungen über das Alter des Ṛgveda*, Z. D. M. G., N. F., Bd 6, H. 1, p. 46.

The Upanishads, trad. Max Muller *(Sacred books of the East)*, Oxford, 1879-1884. — A. Gough, *Philosophy of the Upanishads and ancient Indian metaphysics*, Trubner or. ser., L., 1882-1884. — F. Herold, *L'Upanishad du grand âraṇyaka*, P., 1894. — P. Regnaud, *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde*, Bibl. de l'École des H. É., 1876-1878. — P. Deussen, *Philosophie der Upanishaden*, Leipzig, 1904. — Alf. Hillebrandt, *Aus Brâhmaṇas und Upanishaden*, Iéna, 1921. — Alf. Hillebrandt, *Über die Upanishaden*, *Zeitschrift für Buddhismus*, janv.-mars 1922. — F. Heiler, *Die Mystik in den Upanishaden*, *Zeitschrift für Buddhismus*, 1925. — R.-D. Ranade, *A constructive survey of upanishadic philosophy, being a systematic introduction to indian metaphysics*, Poona, 1926.

Max Muller, *The six systems of Indian philosophy*, L. et N.-Y., 1899. — O. Oltramare, *La théosophie brahmanique*, Musée Guimet, 1906. — Deussen, *Die nachvedische Philosophie der Inder*, Leipzig, 1908. — Oldenberg, *Die indische Philosophie*, in : *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, collection : Kultur der Gegenwart, de Hinneberg, Leipzig (Teubner), 1913. — Luigi Suali, *Introduzione allo studio*

della filosofia indiana, Pavia, 1913. — Ch. Eliot, *Hinduism and Buddhism*, L., 1921. — R. Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, P., 1921. — H. von Glasenapp, *Der Hinduismus*, Munich, 1922. — S. Dasgupta, *A history of Indian philosophy*, t. I, Cambrigde, 1922. — P. Masson-Oursel, *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, P., 1923 (C. R. de Jarl Charpentier, in : *Le monde oriental*, Revue d'Upsal, t. XVIII, fasc. 1-3, 1924, p. 221). — Masson-Oursel, *La philosophie comparée*, P., 1923. — R. Grousset, *Histoire de la philosophie orientale*, P., 1923. — O. Strauss, *Indische Philosophie*, Munich, 1925. — S. Radhakrishnan, *Indian philosophy*, Londres-Calcutta 1925-1927. — H. Gomperz, *Die indische Theosophie vom geschichtlichen Standpunkt dargestellt*, B., 1925.

Deussen, *Das System des Vedânta*, 3e éd., Leipzig, 1921. — L.-D. Barnett, *Brahma knowledge; outline of the philosophy of the Vedânta*, L., 1907. — La Vallée-Poussin, *Le Brahmanisme*, P., 1910. — M. Walleser, *Der altere Vedânta*, Heidelberg, 1910. — V.-S. Ghate, *Le Vedânta*, Paris-Tours, 1918. — Mukund R. Jayakar, *Studies in Vedânta*, Bombay, 1924. — Guénon, *L'homme et son devenir selon le Vedânta*, P., 1925. — Kokileshwar Shastri, *Introduction to Advaita Philosophy*, Calcutta University, 1924. — H. von Glasenapp, *Madhva's Philosophie des Vishnu Glaubens, mit einer Einleitung über Madhva und seine Schule* (Geistesströmungen des Ostens, II), Bonn, 1923. — P. V. Kane, *Brief sketch of the Pûrva Mîmâṃsâ system*, Poona, 1924. — J.-C. Chatterji, *The Hindu realism (Nyâya-Vaiśeṣika)*, Allahabad, 1912. — H. Ui, *Vaiśeṣika philosophy, according to the Daśapada-śâstra Chinese text*, Orient. transl. f., N. s., XXIV, L., 1917. — B. Faddegon, *The Vaiśeṣika system*, Amsterdam, 1918. — A. B. Keith, *Indian logic and atomism (Nyâya-Vaiśeṣika)*, 1922. — Masson-Oursel, *L'atomisme indien*, R. P., 1925. — W. Ruben, *Zur indischen Erkenntnisstheorie; die Lehre von der Wahrnehmung nach den Nyâyasûtras*, 1926. — Vidyabushan, *Short history of mediaeval school of Indian logic*, Universty of Calcutta, 1907. — G. Tucci, *Linee di una storia del materialismo indiano*, R. A. N. dei Lincei, Rome, 1924. — R. Garbe

Die Sâṃkhya Philosophie, Leipzig, 1894, nouv. éd., 1917. — R. Garbe, *Sâṃkhya und Yoga*, Bühler's Grundriss, Strassburg, 1896. — P. Martinetti, *Il sistema Sâṅkhya*, Turin, 1897. — Takakusu, *La Sâṃkhyakârikâ, étudiée à la lumière de sa version chinoise*, B. E. F. E. O., 1904. — A.-B. Keith, *The Sâṃkhya system*, Oxford, 1922. — E. Senart, *Rajas et la théorie des trois guṇas*, J. A., 1915, II, 151. — *La Bhagavadgitâ*, trad. Senart, *Les classiques de l'Orient*, P., 1922. — George C. O. Haas, *Recurrent and parallel passages in the principal Upanishads and the Bhagavad-Gîtâ*, J. A. O. S., New-York, 1922. — Strehly, *Les lois de Manou*, Musée Guimet, 1893. — Madhava Âcharya, *The Sarva Darśana Saṃgraha*, trad. Cowell and Gough, new éd., L., 1914. — Raychaudhuri, *Early history of the Vaishnava Sect*, Université de Calcutta, 1926. — Dinesh Candra Sen, *Vaishnava literature of mediaeval Bengal*, Calcutta, 1917. — D.-C. Sen, *Chaitanya and his companions; Chaitanya and his age* (préface de Sylvain Lévi), Calcutta, 1917-1922. — Melville T. Kennedy, *The Chaitanya movment; a study of the Vaishnavism of Bengal*, Oxford, 1925 (C.-R. d'Hermann Goetz, *Zeitschr. f. Buddhismus*, 1926, 250.) — Thompson and Spencer, *Bengali religious lyrics*, L., 1913. — Paul Althaus, *Mystische Lyrik aus dem indischen Mittelalter*, Munich, 1923. — S. N. Dasgupta, *Hindu mysticism, six lectures on the development of Indian mysticism*, Norman Wait Harris Foundation Lectures, 1926-1927. — J. Tambyah, *Psalms of a Saiva Saint*, L., 1926. — M. A. Macauliffe, *The Sikh religion*, Oxford, 1909. — Hermann Jacobi, *Entwickelung des Gottesidee bei den Indern*, 1923 (C. R. de O. Strauss, *Ostas. Zeitschr.*, 1925, I, 80). — A. Roussel, *Cosmologie hindoue d'après le Bhâgavata purâṇa*, P., s. d. — W. Kirfel, *Kosmographie der Inder nach den Quellen dargestellt*, Bonn,1920. — P. C. Ray, *A history of Hindu Chemistry*, Calcutta 1902.

Le Bouddhisme : E. Senart, *Essai sur la légende du Bouddha*, P., 1882. — Rhys Davids, *Buddhism, its history and literature*, N.-Y., 1896-1901. — H. Kern, trad. Huet, *Le*

Bouddhisme dans l'Inde, Musée Guimet, 1901-1903. — OLDENBERG, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, trad. FOUCHER, 3e éd., P., 1903. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Études et textes tantriques ; le Pañcakrama*, Gand-Louvain, 1896. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Bouddhisme, Études et matériaux : Âdikarmapradîpa Bodhicaryâvatâraṭîka*, Londres, 1898. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Bouddhisme, Opinions sur l'histoire de la dogmatique*, 3e éd., 1925. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Recherches* et : *Nouvelles recherches sur la doctrine de l'acte*, J. A., 1902-1903. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Les conciles bouddhiques*, Museon, 1905. — LA VALLÉE-POUSSIN, *La Théorie des Douze Causes*, Gand, 1913. — LA VALLÉE-POUSSIN, *Nirvâṇa*, P., 1925. — E. HARDY, *Buddha*, Berlin, 1903. — MAX WALLESER, *Die buddhistische Philosophie in ihrer geschichtlicher Entwickelung*, Heidelberg, 1904-1911, 1927. — P. OLTRAMARE, *La théosophie bouddhique*, Musée Guimet, 1923. — P. DAHLKE, *Der Buddhismus, seine Stellung innerhalb des geistigen Lebens der Menschheit*, Leipzig, 1926. — G. TUCCI, *Il buddhismo*, Foligno, 1926. — A. ROUSSEL, *Le Bouddhisme primitif*, et : *Le Bouddhisme contemporain*, 1911, 1916. — SYLVAIN LÉVI, *Les saintes Écritures du bouddhisme. Comment s'est formé le Canon sacré*, Ann. Musée Guimet, Bibl. de vulg., t. XXXI. — *Le Lotus de la Bonne Loi*, trad. BURNOUF, nouvelle éd. avec préface de SYLVAIN LÉVI, P., 1925. — *Lalitavistara*, trad. FOUCAUX, Annales du Musée Guimet, VI, XIX, 1887-1892. — *Le Mahavastu*, éd. SENART, P., 1882-1897. — MASSON-OURSEL, *Les trois corps du Bouddha*, J. A., 1913. — PRZYLUSKI, *Le concile de Râjagṛha, introduction à l'histoire du canon et des sectes bouddhiques*, fasc. I, Paris, Geuthner, 1926. — MAX WALLESER, *Die Sekten des alten Buddhismus*, Zeitsch. f. Buddhismus, 1922. — JIRYO MASUDA, *Origin and doctrines of early Indian buddhist schools, translation of the Hsüan-Chwang version of Vasumitra treatise*. Asia Major, II, fasc. 2, 1-78. — NALINAKSHA DUTT, *Early History of the spread of Buddhism and the Buddhist schools*, Calcutta, 1925. — O. SCHRADER, *Über den Stand der ind. Philosophie zur Zeit Mahâvîras u. Buddhas*, 1902. — OTTO SCHRADER, *On Ahiṃsa and vegetarianism, mainly in Boud-*

dhism, Ceylon national Review, mars 1910. — PRZYLUSKI, *La place de Mâra dans la mythologie bouddhique*, J. A., 1927, I, 115.

T. SUZUKI, *Outlines of Mahâyâna Buddhism*. L., 1907. — W.-M. MAC GOVERN, *Introduction to Mahâyâna Buddhism*, L., 1922. — SYLVAIN LÉVI et CHAVANNES, *Les seize arhats, protecteurs de la loi*, J. A., 1916. — JOACHIM WACH, *Mahâyâna, besonders im Hinblick auf das Saddharmapundarika*, Zeitschrift fur Buddhismus, VI Jahrgang, IIes Heft, 1926, p. 331, Heidelberg, 1927.

M. WALLESER, *Die Mittlere Lehre, Madhyamika śâstra*. Heidelberg, 1911-1913. — M. WALLESER, *Die Mittlere Lehre des Nâgârjuna, nach der chinesichen Version übertragen*, Heidelberg, 1912. — M. WALLESER, *The life of Nâgârjuna from Tibetan and Chineses sources*, Hirth anniversary volume, Londres, 1921. — M. WALLESER, *Die Lebenszeit des Nâgarjuna*, Zeitschrift für Buddhismus, IV Jahrg., 1es Heft, 1924-25, p. 95. — NÂGÂRJUNA, *Der chinesische Dharmasaṃgraha*, édit. FR. WELLER, Leipzig, 1923. — YAMAGUCHI SUSUMU, *Nâgârjunas Mahâyânaviṃçaka*, Kyôto, 1925.

SYLVAIN LÉVI, *Le Buddhacarita d'Aśvaghoṣa*, J. A., 1892. — AÇVAGHOṢA, *Buddhacarita*, trad. COWELL, L., 1893, et traduction d'après la version tibétaine par FRIED. WELLER, *Das Leben des Buddha von* AÇVAGHOṢA. 1er Teil, Leipzig, 1926. — AŚVAGHOṢA, *Sûtrâlaṃkâra*, trad. HUBER, P., 1908. — FORMICHI, *Aśvaghoṣa, poeta del Buddhismo*, T., 1912. — SYLVAIN LÉVI, *Aśvaghoṣa, le Sûtrâlaṃkâra et ses sources*, J. A., 1908, II, 57. — BASTON, *Le Saundarananda kâvya d'Açvaghoṣa*, J. A., 1912, I, 79. — T. SUZUKI, traduction de : AŚVAGHOṢA, *Discourse on the awakening of the faith in the Mahâyâna*, Chicago, 1909. — Même ouvrage d'AÇVAGHOṢA, trad. T. RICHARD, Shanghai, 1907.

T. SUZUKI, *Philosophy of the Yogâcâra*, Museon, 1904. — STCHERBATSKY, *La littérature Yogâcâra*, d'après BOUSTON, Museon, 1905, II. — ASAṄGA, *Mahâyâna sûtrâlaṃkâra, exposé de la doctrine du Grand Véhicule selon le système Yogâcâra*, trad. SYLVAIN LÉVI, Bibl. Hautes

Études, Paris, 1907-1911. — Wogihara, *Asaṅga's Bodhisattvabhûmi*, Leipzig, 1908. — Takakusu, *The life of Vasubandhu*, T'oung pao, 1904 (discussion in J. R. A. S., 1905). — Sylvain Lévi, *La date de Candragomin*, B. E. F. E. O., 1903, 38. — N. Peri, *A propos de la date de Vasubandhu*, B. E. F. E. O., 1911, 339. — La Vallée Poussin, trad. de Vasubandhu, *Viṃsakârarikâ prakaraṇa*, Museon, 1912. — La Vallée-Poussin, *Vasubandhu et Yaçomitra*, 3e ch. de l'*Abhidharmakoça*, Londres, 1914-1918. — Çântideva, *Bodhicaryâvâtâra, La marche à la lumière*, trad. La Vallée-Poussin, P., 1890 et trad. Finot, P., 1920. — Çântideva, *Çikṣa samuccaya*, trad. Bendall, L., 1922. — *L'abhidharma de* Vasubandhu, trad. La Vallée-Poussin, P., 1923-1926. — *Les questions de Milinda (Milindapañha)*, trad. Finot, *Classiques de l'Orient*, P., 1923. — Vaidya, *Études sur Aryadeva*, P., 1923. — J. Masuda, *Der individualistische Idealismus der Yogâcâra-Schule, Versuch einer genetischen Darstellung, Materialen zur Kunde des Buddhismus*, 1926. — Stcherbatsky, *Rapports entre la théorie bouddhique de la connaissance et l'enseignement des autres écoles philosophiques de l'Inde*, Museon, 1904. — Stcherbatsky, *Erkenntnisstheorie und Logik der späteren Buddhisten*, Zeitsch. f. Buddh., 1922; et trad. franç. du texte russe par Mme de Manziarly et Masson-Oursel, sous le titre : *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs*, Bibliothèque d'Études du Musée Guimet, t. XXXVI, P., 1926 (avec introduction nouvelle par l'auteur). — Stcherbatsky, *The central conception of Buddhism and the meaning of the word « Dharma »*, L., 1923. — Stcherbatsky, *The conception of buddhist nirvâṇa*, Léningrad, 1927. — Otto Rosenberg, *Die Probleme der buddhistischen Philosophie*, Heidelberg, 1924. — A.-B. Keith, *Buddhist philosophy in India and Ceylon*, Oxford, 1923.

M. Walleser, *Sprache und Heimat des Pali-Kanon, Materialien zur Kunde des Buddhismus*, Heft 4, 1924. — S.-Z. Aug und M. Walleser, *Dogmatik des modernen südlichen Buddhismus, Materialien zur Kunde des Buddhismus*, Heft 5, 1924. — Ed. Hardy, *Der Buddhismus nach älteren Pâli-*

Werken dargestellt auf Grund der Jâtakas, 1927. — *The Jâtaka or stories of the Buddha's former births, translated from the Pâli under the editorship of* E. B. Cowell, Cambridge,1895-1913. — Mrs Rhys Davids, *Buddhist psychology, analysis and theory of mind in Pali Literature*, 2e éd., L., 1924.

Waddell, *The dhârani cult in Buddhism*, Ostasiat. Zeitschr., juillet 1912, 155. — Avalon (Woodroffe), *Principles of Tantra*, Calcutta, 1914-1916 ; *The world as power, Reality* ; *Power as life*, Madras, 1922 ; *Shakti and Shakta*, 1920. — — *Tantric Texts, under editorship of* Arthur Avalon, 12 vol. parus. — Miss Alice Getty, *The Gods of the northern Buddhism*, L., 1914 ; nouv. éd. 1928. — H. Haus, *Bibliographie zur Frage nach den Wechselbeziehungen zwischen Buddhismus und Christentum*, in *Veröffentlichungen des Forschungsinstitutes für vergl. Religionsgeschichte an der Univers. Leipzig*, 1922, nº 6. — H. Günter, *Buddha in der abendländischen Legende*, Leipzig, 1922.

Dokuzan Oshio, *Indo bukkyoshi chizu* (*Carte pour l'Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*), Tôkyô, 1925.

Signalons l'heureuse nouvelle qu'une Encyclopédie bouddhique ou *Vocabulaire technique du Bouddhisme* est en préparation à la Maison Franco-Japonaise de Tôkyô, sous la direction de MM. J. Takakusu et Sylvain Lévi et avec le concours de M. Sonyu Otani, du Nishi Honganji (Cf. Sylvain Lévi, *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, 1, Tôkyô, 1927).

Le Jainisme : Guérinot, *Essai de bibliographie jaina*, P., 1906. — Guérinot, *Répertoire d'épigraphie jaina, précédé d'une esquisse du jainisme*, P., 1908. — Guérinot, *La religion Djaïna, histoire, doctrine, culte, coutumes, institutions*, Geuthner, 1927. — Barodia, *History and Literature of Jainism*, Bombay, 1909. — J. Jaini, *Outline of Jainism*, L., 1916. — Champat rai Jain, *The practical path*, Arrah, 1916. — Champat rai Jain, *The key of knowledge*, Arrah, 1919. — Ernst Leumann, *Buddha und Mahâvîra*, Z. f. Buddhismus, 1922. — H. von Glasenapp, *Der Jainismus*, Berlin, 1925. — Schubring, *Worte* Mahaviras, *kritische*

Übersetzung aus dem Kanon der Jaina, 1926. (*Quellen der Religionsgeschichte*).

Études particulières : SENART, *Études sur les inscriptions de Piyadasi*, P., 1881-1886. — SENART, *Un nouvel édit d'Aśoka à Maski*, J. A., 1916, I, 425. — HULTZSCH, *Inscriptions of Aśoka*, Corpus Inscriptionum Indicarum, I, nouvelle édition, Oxford, 1925. — V. SMITH, *Aśoka*, Oxford, 1901. — E. HARDY, *Aśoka*, Mayence, 1913. — D.-R. BHANDARKAR, *Aśoka*, Calcutta, 1925 (*C. R.* de S.-M. EDWARDES, Ind. Antiq., déc. 1926, p. 239). — J. PRZYLUSKI, *La légende de l'empereur Açoka*, P., Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'Études, t. 31, 1923. — JULES BLOCH, *Deux édits de l'empereur Açoka*, « Europe » du 15 sept. 1924 (n° 21), p. 65. — JAMES M. MACPHAIL, *Aśoka*, Calcutta, 2e éd., 1926 (Heritage of India). — M. H. GOPAL, *The date of Asoka's rock-edits*, Indian Antiquary, fév. 1927. — O. STEIN, *Megasthenes und Kauṭilya*, Vienne, 1922. — K. NAG, *Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'Arthaçâstra*, P., 1923. — SAMADDAR, *The glories of Magadha*, Patna, 1922. — RAMESH CHANDRA MAZUMDAR, *Observations on Pushyamitra and his empire*, Indian Historical Quarterly, mars 1925, 91. — N. C. BANERJEE, *Economic life... in Ancient India*, t. I, Calcutta Orient. Ser., n° 13, 1925.

SYLVAIN LÉVI, *Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint*, et *La Grèce et l'Inde d'après les monuments indiens*, P., 1890-1891. — SYLVAIN LÉVI, *L'histoire ancienne de l'Inde*, Journal des Savants, 1905. — A. WEBER, *Die Griechen in India*, B., 1890. — GOBLET D'ALVIELLA, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, P., 1898. Nouvelle édition, Geuthner, 1926. — MAC CRINDLE, *Ancient India as described in classical literature*, Westminster, 1901. — H.-G. RAWLINSON, *Intercourse between India and the western World... to the fall of Rome*, Cambridge, 1916, 2e éd., 1926. — H.-G. RAWLINSON, *Bactria, a forgotten Empire*, Londres, 1912. — G.-N. BANERJEE, *Hellenism in ancient India*, 2e éd., Calcutta, 1920. — G. BANERJEE, *India as known to the ancient world, or India's intercourse in ancient times with Egypt, Western Asia, Greece, Rome, Central Asia, China, Indonesia*, Oxford, 1921. — P.-T.

Srinivasa Iyangar, *The trade of India from the earliest period up to the end 2nd century A. D.*, Indian Historical Quarterly, 1926. — P. Pelliot, *Les noms propres dans les traductions chinoises du Milindapañha*, J. A., 1914, IV, p. 379. — Finot, *Les questions de Milinda*, Classiques de l'Orient, 1920. — Demiéville, *Les versions chinoises du Milindapañha*, B. E. F. E. O., 1924. — Jouveau-Dubreuil, *L'Inde et les Romains*, P., 1921. — Arrien, *L'Inde*, éd. et trad. Chantraine, P., Collect. G. Budé, 1927. — J.-N. Farquhar, *The apostle Thomas in North India*, 1926.

B.-M. Barua, *The capital of Nahapana* (Junnar = Minnagara?), Indian Antiquary, août 1926. — S. Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, J. A., 1896-1897. — Sten Konow, *Documents relat. to the ancient history of the Indo-Scythians*, J. R. A. S., 1920, 156. — Kennedy, *The secret of Kaniṣka*, J. R. A. S., 1912. — Kennedy, V. Smith, Waddell, Barnett, Longworth Dames, Hoey Thomas, etc..., *The date of Kaniṣka*, J. R. A. S., 1913. — Jarl Charpentier, *Die ethnographische Stellung der Tocharer*, Zeitschr. d. deutsch. Morgenland. Gesellsch., 71 Band, 3/4 Heft, Leipzig, 1917, p. 347-388. — Aurel Stein, *Zoroastrian deities on Indo-Scythian coins*, Indian Antiquary, t. XVII, 1888. — Allote de la Fuye, *L'alphabet araméo-sogdien*, J. A., 1923, 163. — Przyluski, *Le N.-O. de l'Inde dans le Vinaya des Mûlasarvâstivâdin*, J. A., 1914, II, 493. — Sylvain Lévi, *Le catalogue des Yakṣa dans la Mahâmâyûrî*, J. A., 1915.

Y.-R. Gupte, *Gupta chronology*, Journal of Indian History, vol. IV, 1926. — H. Heras, *The final defeat of Mihirakula*, Indian Historical Quarterly, vol. III, n° 1, mars 1927. — S. Lévi, *Donations religieuses des rois de Valabhi*, in *Études de critique et d'histoire de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses*, 1896. — Diskalkar, *Some unpublished copper plates of the rulers of Valabhi*, Journ. Bombay branch R. A. S., 1925, 13. — Ettinghausen, *Harṣa Vardhana*, Paris et Leyde, 1906. — Panikkar, *Sri Harsha of Kanauj*, Bombay, 1922. — Radhakumud Mookerji, *Harsha*, Calcutta-Oxford, 1925-1926 (C. R. de M. Pelliot, T'oung pao, 1927, 169). — Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuan-ts'ö*

dans l'Inde, J. A., 1900, 279. — Sylvain Lévi, *Le Népal*, Musée Guimet, 1905-1908. — Girindra Mohan Sarkar, *Early history of Bengal, Sena period*, University of Calcutta, Journal of Department of Letters, vol. XVI, 1927.

Vaidya, *History of mediaeval Hindu India, from 600 to 1200*, Poona, 1921-1923 (t. I, *circa 600-800*, t. II, *Early history of the Rajputs, 750-1000*). — Ishwari Prasad, *History of mediaeval India, from 647 to the Mughal conquest*, Allahabad, 1925. — S. Lane Poole, *Mediaeval India under Mohammedan rule, 712-1764*, L., 1903.

Jouveau-Dubreuil, *Pallavas*, Pondichéry, 1917, et : *Histoire ancienne du Deccan*, Pondichéry, 1920. — Krishnaswami Aiyangar, *Beginnings of South-Indian history*, Madras, 1918. — Sesha Iyengar, *Dravidian India*, I, Madras, 1926. — G. Slater, *Dravidian element in Indian culture*, L., 1924. — *Quarterly Journal of the Andhra historical research society*, Rajahmundry, depuis juillet 1926 (signalons, en juin 1927 : Subba Rao, *Hala and Śalivahana era*, et Nilakantha Das, *Short history of Kaliṅga*). — Nilakanta Sastri, *The later Satavahanas and the Sakas*, J. R. A. S., octobre 1926, 643-667. — Venkatarangaya, *The Andhras and Telugus*, Ind. Hist. Quart., juin 1925, p. 561. — R. Gopalan, *History of the Pallavas*, Madras University, 1926. — D.-R. Bhandarkar, *Identification of the princes and territories mentioned in Allahabad pillar of Samudragupta*, Indian Historical Quarterly, juin 1925, 250. — C. Ramdas, *Kingdoms of the Deccan* (in times of Samudragupta, with map), Ind. Histor. Quart., décembre 1925, 679. — Srinivasa Aiyangar, *Tamil studies*, Madras, 1914. — Krishna Sastri, *Early Cholas*, Arch. Survey of 1913-1914, Calc., 1917. — Sewel, *A forgotten empire, Vijayanagar*, L., 1900. — H. Heras, *Râma Raya, Regent of Vijayanagar (1542-1565)*, Indian historical Quarterly, mars 1925, 79 ; juin 1925, 226. — Krishnaswami Ayyangar, *Sources of Vijayanagar history*, Madras, 1919. — K. Ayyangar, *South India and her Mohammedan invaders, 1100-1300*, Oxford, 1922. — K. Ayyangar, *Some contributions of South India to Indian culture*, Calc., 1923.

Herm. Goetz, *Die Stellung der indischen Chroniken in der*

indischen Geschichte, Zeitschrift fur Buddhismus, VI. Jahrg. 1es Heft, 1925-26, p. 139. — F. G. Pargiter, *Ancient Indian historical tradition*, Oxford, 1922. — Banerji Sastri, *Ancient Indian historical tradition*, Journal of Bihar and Orissa research society, mars 1927, p. 62.

Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, L., 1912. — Mookerji, *Fundamental unity of India*, L., 1914. — G. Ferrand, *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations dans les mers du Sud*, J. A., 1919. — Kalidas Nag, *Greater India (Indian Internationalism)*, nº 1 de la Collection Greater India, Calcutta, 1926.

J.-J. Meyer, *Ueber das Wesen der altindischen Rechtsschriften und ihr Verhältniss zu einander und zu Kautilya*, 1927.

J. Emerson Tennent, *History and topography of Ceylon*, L., 1860. — *Mahâvaṃsa* (Chronique de Ceylân), trad. angl. de Geiger et Bode, L., 1912. — Chavannes et S. Lévi, *Ceylan et la Chine*, J. A., 1900, I, 411. — P. Arunachalam, *Sketches of Ceylon history*, Ceylon National Review, 1906, I, 39. — H. Parker, *Ancient Ceylon*, L., 1910. — J. M. Senaveratna, *The Story of the Sinhalese*, t. I et II, Colombo, 1923. — W. Geiger, *A short history of Ceylon*, Indian Historical Quarterly, mars 1926. — W. Geiger, *The Dîpavamsa and Mahavamsa and their historical development in Ceylon*, trad. angl. de E.-M. Coomaraswamy, Colombo, 1908. — *Memoirs of the Archaeological Survey of Ceylon* (A. M. Hocart), t. II, p. 1 : *Chronology of Polonnaruva kings* (Colombo, 1926). — H. W. Codrington, *Short history of Ceylon, with a chapter of archaeology by* M. Hocart, 1927. — Edward Perera, *The age of Parakrama Bahu VI, 1412-1467*, in : Journal of Ceylon Branch R. A. S., XXII, nº 63, 1910. — Simon de Silva, *Vijaya Bahu VI*, ibid., XXII, nº 65, p. 316, 1912. — S. Paranavitana, *The Colas and Ceylon*, Ceylon Antiquary and Literary Register, vol. X, part II, 1925. — Bimala Charan Law, *The life and work of Buddhagoṣa*, Calcutta Oriental series, nº 9, E. 3, 1923. (C. R. de Finot, B. E. F. E. O., XXV, 3-4, 485). — Pieris and Fitzler, *Ceylon and Portugal*, 1539-1552, L., 1927. — Fried. Trautz,

Ceylon (Coll. : *Indischer Kulturkreis*, de K. Döhring), Munich, 1926.

R. Sewell, *Indian Chronography*, Londres, 1912. — C.-E. Buckland, *Dictionary of Indian biography*, L., 1906. — Chas. Joppen, *Historical atlas of India*, L., 1914.

Littérature : A. Macdonell, *A history of Sanskrit Literature*, L., 1900. — V. Henry, *Les littératures de l'Inde*, P., 1904. — Winternitz, *Geschichte der indischen Literatur*, 2e éd., Leipzig, 1908. — Farquhar, *An outline of religious literature of India*, Oxford, 1920. — Winternitz, *Geschichte der indischen Literatur*, t. II, *Buddhistische Literatur und Jaina Texts*, Berlin, 1920. — Winternitz, *Indische Literatur*, t. III, *Kunst, Dichtung, Wissenschaft. Lit.*, etc., 1923. — A. B. Keith, *Classical Sanskrit Literature*, Oxford, Heritage of India, 1924. — G. K. Nariman, *Literary history of Sanskrit Buddhism*, Bombay, 1920. — Otto Franke, *Pâli und Sanskrit in ihrem historischen und geographischen Verhältnis auf Grund der Inschriften und Münzen*, Strasbourg, 1902.

Holtzmann, *Geschichte und Kritik des Mahâbhârata*, Kiel, 1892. — Dahlmann, *Genesis des Mahâbhâratas*, 1899. — Washburn Hopkins, *The great ancient epics of India*, N.-Y., 1901. — Schoebel, *Le Râmâyana au point de vue religieux, philosophique et moral*, Paris, 1888. — S. Lévi, *Pour l'histoire du Râmâyaṇa*, J. A., 1918.

S. Lévi, *Le théâtre indien*, P., 1892. — Sten Konow, *The Sanskrit drama*, G. I. A. P., Berlin, 1920. — A. B. Keith, *The Sanskrit drama, its origin, development, theory*, L., 1924. — Hillebrandt, *Kâlidâsa*, Breslau, 1921. — Hari Chand, *Les citations de Kâlidâsa dans les traités d'alaṃkâra*, J. A., 1916, II, 51.

Dinesh Chandra Sen, *History of Bengali language and literature*, Calcutta, 1911. — K. N. Das, *History of Bengali Literature*, 1927.

Art indien : Ananda Coomaraswamy, *Bibliographies of Indian Art*, Boston, Harvard university press, 1925. — *Bibliography of Indian art; list of books, edited by the Com-*

mittee of India Society, published by the National Books Council, Londres, 1927.

Panchanan Mitra, *Prehistoric arts and crafts of India*, Calcutta University, 1920.

V. Smith, *History of fine arts in India and Ceylon*, Oxford, 1911. — Havell, *Handbook of Indian Art*, L., 1920. — Havell, *Indian sculpture and painting*, L., 1908. — Havell, *The ideals of Indian art*, L., 1911. — Havell, *Indian Architecture*, L., 1913, 2e éd. 1927. — William Cohn, *La sculpture hindoue*, trad. Budry, P., 1922. — Ananda Coomaraswamy, *The arts and crafts in India and Ceylon*, L., 1913; trad. française : *Les arts et métiers de l'Inde et de Ceylan*, P., 1924. — A. Coomaraswamy, *Pour comprendre l'art hindou*, trad. Buhot, P., 1926. — A. Coomaraswamy, *La danse de Çiva*, trad. Rolland, P., 1922. — A. Coomaraswamy, *Portfolio of Indian Art (Museum of Boston)*, B., 1923. — A. Coomaraswamy and Gopala Kristnaya Duggirala, *The mirror of gesture*, Cambridge, 1917. — Coomaraswamy, *Indian drawings*, Londres, 1910. — Coomaraswamy, *History of Indian and Indonesian art* (with 140 illustrations on 128 plates and 9 maps), Londres, 1927. — Coomaraswamy, *Catalogue of the Indian Collections of the Museum of Fine Arts*, Boston, 1923-1926. — Gopinatha Rao, *Elements of Hindu iconography*, Madras, 1914-16. — Stella Kramrisch, *Grundzüge der indischen Kunst*, Dresde, 1924. — Otto Höver, *Indische Kunst*, Breslau, 1923. — Karl Doehring, *Indische Kunst. Eine Einführung und Übersicht*, Berlin, 1925. — Ernst Diez, *Die Kunst Indiens*, Postdam, 1925. — Subodh Chandra Mukerjea, *Le Rasa, essai d'esthétique indienne*, Paris, 1926. — Duchesse Nancy Leishman de Croy, *Best known symbolical gesture of the East*, sous presse, Paris, 1928. — J. Ph. Vogel, *Indian serpent lore (The Nâgas in Hindu legend and art)*, Londres, 1926. — H. Zimmer, *Kunstform und Yoga im indischen Kultbild*, Berlin, 1926.

Fergusson, *History of Indian and Eastern architecture*, J. Burgess and Spiers, L., 1910. — Fergusson and Burgess, *The cave temples of India*, L., 1880. — A. Cunnin-

GHAM, *The stûpa of Barhut*, Calcutta, 1879. — B.-M. BARUA, *Barhut inscriptions*, University of Calcutta, 1926.

GRÜNWEDEL, *Buddhist art*, trad. angl. revue par BURGESS, L., 1901. — GRÜNWEDEL, *Buddhistische Kunst in Indien*, Museum für Völkerkunde, Berlin, 1900. — A. FOUCHER, *La porte orientale du stûpa de Sânchi*, Conf. du Musée Guimet, 1910. — A. FOUCHER, *Études sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, P., 1900-1905. — A. FOUCHER, *Les débuts de l'art bouddhique*, J. A., 1911, 1-55. — A. FOUCHER, *L'origine grecque de l'image du Bouddha*, Conf. du Musée Guimet, 1912. — A. FOUCHER, trad. THOMAS, *Beginnings of buddhist art*, L., 1917. — A. FOUCHER, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, P., 1905-1923. (Compte-rendu par V. GOLOUBEW, B. E. F. E. O., XXIII, 438-454). — FOUCHER, *Lettre à la Société Asiatique sur les découvertes bouddhiques de Bâmiyân*, J. A., 1923, I, 354. — BENOYTOSH BHATTACHARYYA, *The Indian buddhist iconography*, Oxford 1924. (C. R. de FINOT, B. E. F. E. O., XXV, 3-4, 488). — LUDWIG BACHHOFER, *Zur Datierung der Gandhâra Plastik*, Zeitschrift fur Buddhismus, VI, Jahrg. Erstes Heft, 1924-25, p. 4-30 (avec planches datées). — LEONHARD ADAM, *Buddhastatuen, Ursprung und Formen der Buddhagestalt*, Stuttgart, 1925. — WILLIAM COHN, *Buddha in der Kunst des Ostens*, Leipzig, 1925. — J. MARSHALL, *A guide at Taxila, -a guide at Sânchi*, Calcutta, 1918. — Cartes des trois sites de *Taxila*, Archaeological Survey, Rep. 1914-1915 (1920), p. 40-41. — SPOONER, *Handbook to the sculptures in the Pashawar Museum*, Bombay, 1910. — RENÉ GROUSSET, *Les grandes périodes de l'art indien d'après les dernières acquisitions du Musée Guimet* (gréco-bouddhique, Amarâvatî, bronzes du Sud), Revue de l'Art, t. LII, n° 288, juillet-août 1927, p. 99. — ACHYUTA KUMAR MITRA, *Mauryan art*, Indian Historical Quarterly, III, 3, septembre 1927, p. 541-561. — R. P. CHANDA, *The Mathurâ school of sculpture* A. S. I., A. R. 1922-23, p. 164. — V. SMITH, *Indian sculpture of the Gupta period*, 300-650, Ostasiatische Zeitschrift, avril 1914. — HAVELL, *Zenith of Indian Art* (Gupta), Ostasiatische Zeitschrift, avril 1912.

V. GOLOUBEW, *Peintures bouddhiques aux Indes*, Conf. du

Musée Guimet en 1913 (Bibl. de Vulg., t. 40). — GOLOUBEW, *Documents pour servir à l'étude d'Ajanta*, collection Ars Asiatica : premier volume (tome X d'Ars Asiatica), *Les peintures de la première grotte*, Paris, 1927. — V. GOLOUBEW, *Le Kailasa d'Ellora*, Conf. du Musée Guimet en 1914 (1916) (Bibl. de Vulg., t. 41). — A. COOMARASWAMY, HAWELL et GOLOUBEW, *Sculptures çivaïtes de l'Inde*, Ars Asiatica, III, Bruxelles, 1921.

PERCY BROWN, *Indian Painting*, Calcutta et Oxford, s. d. — NANALAL CHAMANLAL MEHTA, *Studies in Indian painting*, Bombay, 1926. — *Musée Guimet, Exposition des récentes découvertes en Afghanistan* (mars 1925). — J. GRIFFITHS, *Paintings in the cave temples of Ajantâ*, L., 1896-1897. — LADY HERRINGHAM, *Ajantâ's frescos*, Oxford, 1915. — SAMARENDRANATH GUPTA, *Les mains dans les fresques d'Ajantâ*, trad. KARPELÈS, P., 1921. — ABANINDRANATH TAGORE, *Art et anatomie hindous*, trad. KARPELÈS, P., 1921. — ABANINDRANATH TAGORE, *Sadanga ou les six Canons de la peinture hindoue*, trad. KARPELÈS, P., 1922. — STELLA KRAMRISCH, *Vishnudharmottaram, Treatise on Indian painting*, Calcutta, 1924. — STELLA KRAMRISCH, *Some wales paintings from Kelaṇiya*, Indian Historial Quarterly, mars 1925, 111. — SATISCHANDRA MITRA, *Bengal school of art* (art Pâla). Ind. Hist. Quart., mars 1925, 69 ; juin 1925, 303. — AJIT GHOSE, *Comparative survey of indian painting*, Ind. Hist. Quart., juin 1926, p. 299. — D. V. THOMSON, *Notes on the early Hindu paintings at Ellora frescoes of Ḳailâsa temple, cave XVI*, Rûpam, nº 26, avril 1926. — MARCELLE LALOU, *Trois récits du Dulva reconnus dans les peintures d'Ajanta*, J. A., 1925, II, 333. — JOHN MARSHALL, GARDE, VOGEL, HAVELL et COUSINS, *The Bagh caves*, Londres, India Society, 1927. — A. COOMARASWAMY, *Rajput painting*, Boston, 1916. — A. COOMARASWAMY, *Rajput painting*, tome VI du *Catalogue of Indian Art of the Museum of Fine Arts*, Boston, 1926. — HERMANN GOETZ, *Relations between Indian painting and Indian sculpture*, Rûpam, avril-juillet 1925, 46.

H. COUSENS, *Architectural Antiquities of Western India*, L., 1926, — GANGULY, *Orissa and her remains* (*Indo-Aryan*

architecture), Calcutta, 1926. — G. SARKAR, *Notes on the history of Sikhara temples*, Rûpam, 10, 1922.

JOUVEAU-DUBREUIL, *Archéologie du sud de l'Inde*, P., 1914. — JOUVEAU-DUBREUIL, *La femme indoue à Mâvalipuram*, Bull. des Amis de l'Orient, juin 1923, 50. — O. GANGOLY, *South Indian bronzes*, 1916. — HADAWAY, *Some Hindu Silpa shastras in their relations to the South Indian Sculpture*, Ostasiatische Zeitschrift, avril 1914, p. 34. — COOMARASWAMY, *Mediaeval Sinhalese art*, N. Y., 1908. — COOMARASWAMY, *Bronzes from Ceylon*, Colombo, 1914. — KRISHNA SASTRI, *South Indian images of gods and goddesses*, Madras, 1916. — P. V. J. AYYAR, *South Indian shrines*, Madras, 1920. — MANINDRABUSHAN, *Ancient painting in Ceylon*, Modern Review (of Calcutta), août 1927.

O. REUTHER, *Indische Paläste und Wohnhäuser*, 1926.

RAPSON, *Indian coins*, Bühlers Gründriss, Strassb., 1898. — V. SMITH, *Catalogue of the coins of the Indian museum of Calcutta*, Oxford, 1906. — C.-J. BROWN, *Coins of India*, L., 1923. (Voir aussi sur le même sujet, les planches I-VIII, du tome Ier de la *Cambridge history of India* de RAPSON, reproductions de monnaies d'échelle suffisante et d'impression très claire.) — V. SMITH, *Coinage of the early or imperial Gupta dynasty*, L., 1889.

STRZYGOWSKI, VOGEL, VISSER, GOLOUBEFF, HACKIN, NELL, *The influences of Indian art*, L., 1925.

FOX STRANGWAY, *The music of Hindostan*, Oxford, 1914. — POPLEY, *The music of India*, Oxford, 1921. — PH. STERN, *La musique hindoue et la conception des râgas*, Conf. au Musée Guimet, et *Revue Musicale*, avril 1923. — PH. STERN, *Sur les danses de Java, de l'Indochine et de l'Inde*, Revue Musicale, nº 4, t. II, 1924. — ATIYA BEGUM FYZEE RAHAMIN, *The music of India*, L., 1927.

CHAPITRES II ET IV — LA CHINE

Généralités : — Pour les sources, les histoires officielles de chaque dynastie sont indiquées, dans le présent ouvrage, à la mention de cette dynastie. On en trouvera la liste *(Die nien-*

sseu che oder 24 Reichsannalen) dans un article de E. Hauer, *Mitteil. d. Seminars f. oriental. Sprachen*, XXVI-XXVII, 1924, p. 124-125. Indications sur le même sujet, suivant l'ordre alphabétique, dans l'*Index bibliographique* en appendice (p. 485), de Wieger, *La Chine à travers les âges*, Hien-hien, 1920. — Walter T. Swingle, *Les sources de l'histoire de Chine*, Americ. Hist. Rev., 1921. — E. Hanisch, *Chinesische Geschichtsliteratur*, in : *Ostasiatische Zeitschrift*, X, p. 141 ff.

H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, 2e éd. avec suppl. et index, P., 1922. — H. Maspero, *Les études chinoises (Chine et Asie centrale)* dans le volume du *Cinquantenaire de la Revue historique*, 1927.

De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, P., 1777-1785. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les Missionnaires de Pékin, P., 1776-1814. — Richthofen, *China*, B., 1877. — Le P. Richard, *Géographie de la Chine*, Zi-ka-wei, 1905. — H.-A. Giles, *Chinese biographical dictionary*, L., 1898. — Hannah, *Eastern Asia, a history*, 2e éd. Londres, 1911. — Mathias Tchang, *Synchronismes chinois*, Chang-Hai, 1905. — Le P. Hoang, *Concordances des chronologies néoméniques chinoise et européenne*, Chang-Hai, 1910 (n° 29 des *Variétés sinologiques*). — Havret et Chambeau, *Notes concernant la chronologie chinoise*, Chang-Haï, 1920 (n° 52 des *Variétés Sinologiques*). — Conrady, *China* (Pflugk-Harttung's Weltgeschichte), Berlin, 1908. — H. Giles, *Chinese biographical dictionary*, L., 1897 (cf. Pelliot, in *T'oung pao*, 1927, 64, article sur *les Yi nien lou*). — H. A. Giles, *China and the Chinese*, N.-Y., 1912. — Li Ung Bing, *Outlines of Chinese history*, Chang-Haï, 1914. — S. Couling, *Encyclopedia sinica*, Chang-Haï, 1918. — G. Maspero, *La Chine*, 2e éd., 2 vol., P., 1925. — E. Hovelacque, *La Chine*, P., 1920. — H. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, P., Geuthner éd., 1920-1921. — L. Wieger, *La Chine à travers les âges*, Hien-hien, 1920. — L. Wieger, *Textes historiques*, 2e éd., Hien-hien. 1922-1923 (avec atlas de cartes historiques). — René Grousset, *Histoire de l'Asie*, t. II, *L'Inde et la Chine*, P., 1922. — Krause, *Geschichte Ostasiens*, Göttingen, 1925 (C. R. de

PELLIOT, *T'oung pao*, 1927, 149). — C.-W. ALLAN, *The makers of Cathay*, 1925. — TH. F. CARTER, *Periods of Chinese history*, 1926.

Pour la géographie historique, le précieux atlas historique de la Chine par les Japonais A. SHIGENO et K. KAWADA, intitulé *Shina Kyôiki Enkakuzu*, Tôkyô, édition Fusambô, 1897 ; un autre excellent atlas historique japonais, celui-là pour l'ensemble de l'histoire de l'Asie, le *Tôyô tokushi chizu* de WATARU YANAI, Tôkyô, édition Fusambô, 1926 — et COUVREUR, *Géographie ancienne et moderne de la Chine*, Hien-hien, 1917.

Études particulières : — Sur les origines chinoises : TEILHARD DE CHARDIN et LICENT, *Paleolithic industry in Northern China*, Geolog. Surv. of China, Pékin, 1924. — LICENT, *Hoang-ho, Pai-ho ; Dix années (1914-1923) dans le bassin du Fleuve Jaune*, Tien-tsin, 1924. — LICENT et TEILHARD DE CHARDIN, *Le paléolithique de la Chine, in L'Anthropologie*, XXXV (1925), 201-234. — J.-C., ANDERSSON, *An early Chinese culture*, Geological Surv. of China, n° 5, 1923. — ANDERSSON, *The cave deposit at Sha Kuo T'un* in *Fengtien*, Palaeontologia Sinica, VI, fasc. 1, 1923. — ANDERSSON, *Preliminary report on the archaeological researches in Kan-su*, Geolog. Surv., Pékin, 1925. — T.-J. ARNE, *Painted stone age pottery of the Province of Honan*, Paleontologia Sinica, Pékin, 1925. — BLACK (DAVIDSOHN), *Human skeletal remains of Sha Kuo T'un and Yang Shao*, 1925. — ARNE, *La Chine et l'Occident vers la fin du néolithique* (en suédois), Svenska Orient-Sällskapets, 1925, 13.— R. PUMPELLY, *Explorations in Turkestan*, 1903-1904. *Prehistoric of Anau*, Washington, 1905-1908. — PERCEVAL YETTS, *Painted neolithic pottery in China*, et FRED. H. ANDREWS, *Painted neolithic pottery in Sîstan*, Burlington Magazine, vol. XLVII, déc. 1925. — H. FRANKFORT, *Studies in early pottery of the Near East, Asia, Europe and Aegean and their earliest interrelations*, L. 1927.

H. MASPERO, B. E. F. E. O., XIX, V, 65. — H. MASPERO, *Contribution à l'étude du système phonétique des langues thai*,

B. E. F. E. O., XI, 153. — H. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, B. E. F. E. O., XX, 11. — Cf. Bibliographie de l'œuvre de Auguste Conrady par M. Pelliot, in *T'oung pao*, 1925-26, p. 131. — B. Karlgren, *Études sur la phonologie chinoise*, Lundells Archives d'Études orientales, Leyde et Stockholm, 1915-1919. — Karlgren, *Prononciation ancienne des caractères chinois*, T'oung pao, 1918-1919, p. 104 (avec liste des caractères). — Karlgren, *Le proto-chinois, langue flexionnelle*, J. A., 1920, I, 205. — Karlgren, *Contribution à l'analyse des caractères chinois*, in : Asia Major, Hirth's anniversary volume, L., 1923. — Karlgren, *The reconstruction of ancient Chinese*, T'oung pao, 1922, I, 1. — Karlgren, *Sound and symbol in Chinese*, Oxford, 1923. — Karlgren, *Analytic dictionary of Chinese and Sino-japanese*, Londres, 1923 (avec prononciation ancienne des caractères chinois). — Wieger, *Caractères chinois*, 4e éd., Hien-hien, 1924 (p. 361, *Graphies antiques*). — Bruno Schindler, *Prinzipien der chinesischen Schriftbildung*, Ostasiatische Zeitschrift, janvier 1916, p. 284. — Bruno Schindler, *Äussere Gestaltung der chinesischen Schrift*, octobre 1917-mars 1918, p. 213. — Erkes et Schindler, *Ursprung d. Chines.*, Ostas. Zeitschr., janvier 1916, 317. — Alfred Forke, *Ursprung der Chinesen auf Grund ihrer alten Bilderschrift*, Hambourg, 1925. — Won Kenn, *Origine et évolution de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise*, Paris, 1926. — Tchang Fong, *Recherches sur les « Os du Honan » et quelques caractères de l'écriture ancienne*, Paris, 1925, C. R. de H. Maspero, *J. A.* 1927, I, 127. — H. Maspero, in : *J. A.*, 1927, I, 129, important compte rendu de : Takata Tadasuke, *Kou tcheou p'ien*, paru à Tôkyô en 1925. — Pelliot, *L'origine du nom de Chine*, T'oung pao, 1912, 727.

Ed. Chavannes, *Les mémoires de Sse-ma Ts'ien*, traduits et annotés, P., 1895-1898. — Hirth, *The ancient history of China to the end of the Chou Dynasty*, N.-Y., 1908 (avec cartes) ; 2e édition, 1923. — Karlgren, *On the authenticity and nature of the Tso Chuan*, Göteborgs-Högsk. Arsskr. XXXII, 1926. — Tschepe, *Histoire du royaume de Ou* (Variétés sinologiques),

t. 10, Chang-Haï, 1896. — TSCHEPE, *Histoire du royaume de Tchou*, ibid., t. 22, 1903. — TSCHEPE, *Histoire du royaume de Ts'in*, ibid., t. 30, 1909. — TSCHEPE, *Histoire des royaumes de Han, Wei et Tchao*, ibid., t. 31, 1910. — H. MASPERO, *La Chine antique* (jusqu'aux Ts'in), in *Histoire du Monde*, collect. Cavaignac, 1927 (avec trois cartes historiques de la Chine : au VIII^e siècle, aux VII^e-VI^e s. et au IV^e s.). — H. MASPERO, *Origines de la civilisation chinoise*, Annales de Géographie, 15 mars 1926, n° 194, p. 135-154 (p. 140, carte de la Chine au début de la période historique). — G. HALOUN, *Die Rekonstruktion der Chinesischen Urgeschichte, Japan-deutsch. Zeitschrift f. Wissensch.* 7, 243, 1925 ; C. R. de H. MASPERO, *J. A.*, 1927, I, 142. — Pour la période féodale chinoise, cartes historiques très claires, dans l'Atlas historique japonais *Tôyô tokushi chizu* de WATARU YANAI, cartes 2 et 3 (Tôkyô, éd. Fusambo 1926).

ED. CHAVANNES, *Trois généraux chinois de la dynastie des Han*, T'oung pao, 1906. — ED. CHAVANNES, *Les pays d'Occident d'après le Heou Han Chou*, T'oung pao, 1907. — CHAVANNES, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale*, Mém. de l'Académie des Inscriptions, XI, 2^e part., pp. 193-295 (1903) (C. R. de PELLIOT, B. E. F. E. O., 1903, 117). — CHAVANNES, *Les pays d'Occident d'après le Wei-lio*, T'oung pao, 1905. — BIOT, *Mém. sur les colonies militaires et agricoles des Chinois*, J. A., 1850, I, 348. — K. SHIRATORI, *Über den Wusunstamm in Centralasien*, Keleti Szemle, III (1902), 103. — J. J. M. DE GROOT, *Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens*, t. I, *Die Hunnen der Vorchristlichen Zeiten*, 1921 (C. R. de O. FRANKE, Ostas. Zeitschr., 1920-1921, 144, sous le titre : *Wiedergabe fremder Völkernamen durch die Chinesen*). Cf. V. ZACH, *Einige Verbesserungen zu De Groot*, Asia Major, I, 1, 125. — DE GROOT, *Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens* ; t. II, *Die Westlande Chinas in der vorchristlichen Zeiten*, 1926. — K. INOSTRANZOV, *Hunnu and Huns, analysis of the theories of the Origin of the Hunnu people of Chinese annals and of the European Huns*, L., 1926. — G. HALOUN, *Seit wann kannten die Chinesen die Tocharer oder Indogermanen überhaupt*, t. I, *T'ai-hia in den*

chinesischen Quellen vor 126 v. u. Z., Verlag der Asia Major, Leipzig, 1926 ; C. R. de H. Maspero, *J. A.* 1927, I, 144-152. — Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale (Inde, Bactriane, Chine) pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne*, Paris, 1863. — Hirth, *China and the Roman Orient*, Leipzig, 1885. (Compléter avec Pelliot, *Les anciens itinéraires chinois dans l'Orient romain*, J. A., 1921, I, 139.) — Vidal-Lablache, *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée* et : *Note sur l'origine du commerce de la soie par voie de mer*, Bull. de l'Acad. des Inscript., 1896-1897. — A. Hermann, *Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien, nach Sse-ma Ts'ien und den Annalen der Han-Dynastie*, avec une carte, B., 1910. — A. Hermann, *Die Verkehrswege zwischen China, Indien und Rom um 100 nach Chr. (mit Karte)*, in *Veröffentlichungen des Forschungsinstitutes für vergl. Religionsgeschichte an der Univers. Leipzig*, 1922, n° 7. — C. Srinavasa Iyangar, *The trade of India from the earliest period up to the end of II century* A. D., Indian Historical Quarterly, 1926. — Coedès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, P., 1910. — Pelliot, *Note sur un ancien itinéraire chinois dans l'Orient romain*, J. A., 1921, I, 139. — Aurel Stein, *Centralasian relics of China's ancient silk trade*, T'oung pao, 1920-1921, 130. — Pour l'époque Han et les relations avec le monde yue-tche et avec le monde romain, ajouter aux cartes citées, les excellentes cartes de l'Atlas historique japonais *Tôyô tokushi chizu* (éd. Fusambo, 1926), cartes 7 et 8.

Chih Louh Kouoh Kiang Yuh Tchi, Histoire géographique des XVI Royaumes, trad. Des Michels, P., 1891 (compléter avec les cartes 10 et 12 du *Tôyô tokushi chizu*). — Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, J. A., 1877. — — *Inscriptions de l'Orkhon recueillies et publiées par la Société Finno-Ougrienne* avec introduction et glossaire par Donner, Helsingfors, 1892. — W. Radloff, *Alttürkische Inschriften der Mongolei*, Pétersb., 1894-1899 (série de 1899, avec appendice de W. Barthold, *Die alttürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*) et *Atlas der Altertümer der Mongolei*,

Pétersb., 1893. — V. THOMSEN, *Les inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, Helsingfors, Soc. Finno-Ougrienne, t. V, 1896. — ED. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Pétersb., 1903 (C. R. DE PELLIOT, B. E. F. E. O, 1904, 479). — ED. CHAVANNES, *Nouvelles recherches sur les Toukiue*, T'oung pao, 1904. — BLOCHET, *Les inscriptions turques de l'Orkhon*, Rev. Archéol., 1898. — BLOCHET, *Le pays de Tchata et les Ephtalites*, Acad. d. Lincei, juin 1925. — J. MARQUART, *Historische Glossen zu den alttürkischen Inschriften*, W. Z. K. M., XII, 1898. — J. MARQUART, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, 1898. — J. MARQUART, *Erânšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, Berlin, 1901. — J. MARQUART, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903. — W. BANG et J. MARQUART, *Osttürkische Dialektstudien*, Berlin, 1914. — O. FRANKE, *Beiträge aus chinesischen Quellen zur Kenntniss der Türkenvölker und Skythen Zentralasiens*, Berlin, 1904. — E. H. PARKER, *A thousand years of the Tartars*, 2e éd., L., 1923. — KURAKICHI SHIRATORI, *A study on the title of Kaghan and Katun*, Memoirs of the researches department of the Toyo Bunko, nº 1, Tôkyô, 1926. — F. JAGER, *Leben und Werke des P'eikü, ein Kapitel aus der chinesischen Kolonialgeschichte*, Ostasiatische Zeitschrift, avril 1920, p. 87. — PELLIOT, *Note sur les T'ou-yu-houen*, T'oung pao, 1920, 323. — H. A. R. GIBB, *The Arab conquests in Central Asia*, Londres, Asiatic Society, 1923.

SYLVAIN LÉVI, *Les missions de Wang Hiuan-tse dans l'Inde*, J. A., 1900, I. — P. PELLIOT, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle*, B. E. F. E. O., 1904, 121. — G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIe au XVIIIe siècles*, P., 1913-1914, in : *Doc. hist. et géog.*, t. II. — G. FERRAND, *Voyage du marchand arabe Sulaymân en Inde et en Chine* (851), P., 1922. — GRENARD, *La légende de Satok Boghra Khân*, J. A., 1900, I, — HIRTH et ROCKHILL, *Chau-Ju-kua (Chinese and Arab trade)*, Pétersb., 1912 (C.-R. PELLIOT, T'oung pao, 1912, 446). — MA TOUAN-LIN, trad. HERVEY SAINT-DENYS, *Ethnographie des peuples étran-*

gers à la Chine (au XIII[e] siècle). P. 1876-1883. — PFIZMAIER, *Der Stand der chinesischen Geschichtsschreibung im Zeitalter der Sung*, Vienne, 1878.

ROCHER, *Hist. des princes du Yun-nan*, T'oung-pao, 1899, 1, 437. — MATHIAS TCHANG, *Tableau des souverains du Nan-Tchao*, B. E. F. E. O., 1901, 312. — CHAVANNES, *Une inscription du royaume de Nan-tchao* (inscription du roi Ko-lo-fong, 766), J. A., 1900, II, 381. — SAINSON, *Nan Tchao Ye-che, Histoire particulière du Nan Tchao*, P., 1904 (C.-R. PELLIOT, B. E. F. E. O., 1904, 1094). — SAVINA, *Histoire des Miao (tse)*, Hongkong, 1924.

H. HULBERT, *History of Korea*, Séoul, 1905. — LONGFORD, *The story of Korea*, L., 1911. — Pour l'histoire de la Corée, consulter les cartes 7-b, 11, 15, 19, 22 de l'Atlas historique japonais *Tôyô tokushi chizu* (1926).

GABELENTZ, *Geschichte der grossen Liao* (trad. du *Leao-che*), Péterb., 1877. — HOWORTH, *The Khitai or Khitans*, J. R. A. S., 1881, 121, 182. — De HARLEZ, *Aisin gurun-i suduri bithe; Histoire de l'Empire Kin ou empire d'Or*, P., 1886. — W. GRUBE, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, Leipzig, 1896. — CHAVANNES, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, J. A., 1897, I, 377. — CHAVANNES, *Le Royaume de Wou et de Yue*, T'oung pao, 1916. — HOWORTH, *Hia or Tangut*, J. R. A. S., 1883, 438. — BUSHELL, *The Hsi Hia dynasty*, J. R. A. S., 1895-1896. — DEVERIA, *L'écriture du royaume de Si Hia ou Tangout*, Acad. des Inscript., 1901, 19. — IMBAULT-HUART, *Le pays de Hami*, P., 1892. — KOZLOW-FILCHNER, *Mongolei, Amdo und Chara-Choto*, trad. Breitfusz et Zeidler, Berlin, 1925. — BRETSCHNEIDER, *Notes on the Chinese mediaeval travellers*, Shang-hai, 1875. — BRETSCHNEIDER, *Notices of mediaeval geog. and hist. of Central and Western Asia*, L., 1876, et *Chinese intercourse with Central and Western Asia*, 1879. — BRETSCHNEIDER, *Mediaeval researches*, L., 1888.

BRETSCHNEIDER, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, P. (Éc. Langues orientales), 1879. — FAVIER, *Péking, histoire et description*, Pékin, 1897. — O. SIRÉN, *Tch'ang-ngan au temps des Souei et des T'ang*, Rev. des Arts

Asiat., mars 1927. — J. BREDON, *Peking, a historical and intimate description*, 2e éd., Shangai, 1922. — L. GAILLARD, *Nankin d'autrefois et d'aujourd'hui* (Variétés sinologiques, t. 23), Changhaï, 1903.

E. HAUER, *Geschichte der Gründung des mandschurischen Kaiserreichs, chinesisches Geschichtwerk aus dem Ende des XVIII Jahrhunderts*, Ostasiat. Zeitschr., oct. 1921, p. 232. — E. HAUER, *Beiträge zur frühen Geschichte der Mandschudynastie*, Ostasiat. Zeitschrift, janv.-déc. 1925, 1, 190, 273, et janv.-juin 1926, 9-57 (cf. PELLIOT, T'oung pao, 1927, 180). — *Huang Ts'ing k'ai-kuo fang-lüeh; die Gründung des mandschurischen Kaiserreiches*, übersetzt von ERICH HAUER, Berlin, 1927. — E. HAENISCH, *Bruchstücke aus der Geschichte Chinas unter der Mandschu-Dynastie*, T'oung-pao, 1911 et 1913. — E. HAENISCH, *Chinesische Feldzug in Ili, 1755*, Ostasiatische Zeitschrift, avril 1918, p. 63. — VISSIÈRE, *Recherches sur les Musulmans Chinois*, Mission d'Ollone, 1911. — C. WESSELS, *Early Jesuit travellers in Central Asia*, 1603-1721, La Haye, 1924.

G. MASPERO, *La Chine*, 2e éd., P., 1925. — ANDRÉ DUBOSCQ, *La Chine en face des Puissances*, P., 1926, Delagrave éd. — MA-TA, *Étude sur les transformations du système de la propriété foncière en Chine*, Paris, 1927.

MURDOCH et YAMAGATA, *A history of Japan*, Kobé-Yokohama, t. I et II, 1903-1910 (C.-R. de N. PERI, *B. E. F. E. O.*, 1910, 710) ; t. III, 1925. — PAPINOT, *Dictionnaire d'histoire et de géographie du Japon*. Tôkyô, 1906 (il est déplorable que cet excellent ouvrage ne soit pas réédité). — TSCHEPE, *Japans Beziehungen zu China (to 1600)*, Jentschoufou, 1907.

Le Confucéisme et le Taoïsme : S. COUVREUR, *Cheu-King* Ho-Kien-fou, 1896. — S. COUVREUR, *Chou King*, Ho-kien-fou, 1897. — S. COUVREUR, *Li Ki*, Ho-kien-fou, 1899. — S. COUVREUR, *Les Quatre livres*, Ho-Kien-fou, 1910. — LEGGE, *Chinese classics*, Hong-Kong et Londres 1860-1872.

CHAVANNES, *Le dieu du sol dans l'ancienne religion chinoise*, Rev. de l'Histoire des religions, 1901. — CHAVANNES, *Le T'ai chan*, Musée Guimet, 1910. — WIEGER,

Textes philosophiques, Ho-kien-fou, 1906. — H. Cordier, *La piété filiale et le culte des ancêtres*, P., 1910. — J. J. M. de Groot, *The religious system of China*, Leyde, 1910. — J. J. M. de Groot, *Sectarianism and religious persecutions in China*, Amsterdam, 1904. — J. J. M. de Groot, *Religion in China, Universism, a key to the study of Confucianism*, N.-Y., 1912, éd. allemande, Berlin,1918 (C. R. de Pelliot, *J. A.*, 1920, II, 158). — Parker, *Studies in Chinese religion*, L., 1910. — Wieger, *Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine*, Ho-kien-fou, 1917. — M. Granet, *Programme d'études sur l'ancienne religion chinoise*, Rev. de l'hist. des religions, 1914.— Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, 1919. — Granet, *La vie et la mort, croyances et doctrines de l'antiquité chinoise*, B. E. H. E., 1920. — Granet, *La polygynie sororale et le sororat dans la Chine féodale*, P., 1920. — Granet, *La religion des Chinois*, P. 1922 — Granet, *Danses et légendes de la Chine ancienne*, P., 1926. — Le P. H. Doré, *Recherches sur les superstitions en Chine*, Chang-haï, 1911-1919. — H. Maspero, *Légendes mythologiques dans le Chou-king*, J. A., I, 1, 1924. — Krause, *Ju-Tao-Fo, Die religiösen und philosophischen Systeme Ostasiens*, Munich, 1924 (C. R. de Wilhelm Schüler, *Ostas. Zeitschr.*, 1925, I, 99). — Krause, *Terminologie und Namenverzeichnis zur Religion und Philosophie Ostasiens*, Munich, 1924. — Léopold de Saussure, *Les origines de l'astronomie chinoise*, T'oung pao, 1909-1922, et : *Le système astronomique des Chinois*, Arch. des Sciences phys. et nat., 1919-1920. — A. Forke, *The world conception of the Chinese. Their astronomical, cosmological and physico-philosophical speculations*, L., 1925. — Forke, *Die Gedankenwelt der chinesischen Kulturkreises*, Berlin, 1927. — Carl Hentze, *Les figurines de la statuette funéraire, matériaux pour l'étude des croyances et du folk-lore de la Chine ancienne*, Dresde (1927).

J. Legge, *Texts of Confucianism, Sacr. books of the East*, L., 1879-1885. — J. Legge, *The life and teaching of Confucius; The life and works of Mencius*, Londres, 1875-1887. — Chavannes, *Confucius*, Revue de Paris, 1903, 827-844. —

R. Stübe, *Confucius; Das Zeitalter des Confucius*, Tubingue, 1913. — Suzuki, *Brief history of the early Chinese philosophy*, Tôkyô, 2e éd, 1914. — R. C. Armstrong, *Light of the East, Studies in Japanese Confucianism*, Toronto, 1914. — H. Giles, *Confucianism and his rivals*, L., 1915. — P. L. Couchoud, *Sages et poètes d'Asie*, P., 1916. — Chen Huan Chang, *The economic principles of Confucius and his schools*, New-York, 1911. — O. Franke, *Studien zur Geschichte des konfuzianischen Dogmas und der chinesischen Staatsreligions*, Hambourg, 1920. — O. Franke, *Lun Hêng, Philosophical essays of Wang Ch'ung*, Londres-Berlin, 1907-1911 (C. R. de Pelliot, J. A., 1912, II, 156). — Richard Wilhelm, *Die Religion und Philosophie Chinas*, Iéna, 1910. — Richard Wilhelm, *Kung-tse, Leben und Werk*, Stuttgart, 1925. — Richard Wilhelm, *Die Seele Chinas*, B., 1927. — G. Tucci, *Storia della filosofia cinese antica*, Bologne, 1922. — Hou Che (Hu Shih), *The development of the logical method in ancient China*, Chang-hai, 1922 (C. R. de Pelliot, T'oung-pao, 1923, 309). — E.-V. Zenker, *Geschichte der chinesischen Philosophie*, I : *Das klassische Zeitalter bis zur Han-Dynastie*, Reichenberg, 1926. — Yue-Yue Tsu, *The spirit of Chinese philanthropy*, 1912. — Alexandra David, *Socialisme chinois; le philosophe Meh-Ti et l'idée de solidarité*, P., 1907. — Forke, *Me ti, des sozialethikers und seiner Schüler philosophische Werke*, Mitt. d. Semin. f. orient. Sprach., 1922. — H. Maspero, *La logique de Mo-tseu et de son école*, T'oung pao, 1927, 1. — Hoang Tseu Yue, *Étude comparative sur les philosophies de Lao tseu, Khong tseu, Mo tseu*, Annales de l'Université de Lyon, 1925. — H. Maspero, *La logique de Mo-tseu et de son école*, T'oung pao, 1927, 1. — Siu Tchoan-pao, *Le droit des gens dans la Chine antique*, P., 1926. — A. Pfizmaier, *Die philosophischen Werke Chinas im Zeitalter der Thang*, T. Ac., Wien, 1878. — T. Watters, *The life and works of Han Yu*, 1873. — Le Gall, *Le philosophe Tchou Hi* (Variétés sinologiques, t. VI), Chang-Hai, 1894. — Farjenel, *La métaphysique chinoise*, J. A., 1902. — Chu Hsi, *Philosophy of human nature, (Hsing Li)*, transl. by J.-P. Bruce, L., 1922. — J.-P. Bruce, *Chu Hsi and his masters. Introduction to Chu Hsi and the Sung School of*

Philosophy, L., 1923. — F. Goodrich Hencke, *The philosophy of Wang Yang Ming*, Chicago, 1916. — Pott, *Chinese political philosophy*, New-York, 1925. — Sous presse : Chaucer Yuan, *La philosophie morale et politique de Mencius*, Lyon, 1928 (Geuthner).

Giles, *The remains of Lao Tzŭ*, L., 1888. — J. Legge, *The texts of Taoism. The Tao Teh King* (*Sacr. b. of the East*, t. 39), Oxford, 1891. — J. Legge, *The writings of Chuang Tzŭ* (*ibid.*, t. 40), 1892. — Dschuang dsi, trad. allemande et commentaire de R. Wilhelm, Iéna, 1912. — Chuang Tzŭ, *translated by* Giles, 2e éd., L., 1926. — *Musings of a Chinese mystic. Selections from* Chuang Tzŭ, *transl. by* Giles, L., 1920. — Le P. Wieger, *Taoïsme, I. Le canon taoïste. II. Les Pères du système taoïste*, Ho-Kien-fou, 1911-1913 (C.-R. de Pelliot, J. A., 1912, II, 141). — Stube, *Lao Tse*, Tubingue, 1913. — H. Maspero, *Le saint et la vie mystique chez Lao Tseu et Tchouang Tseu*, Bull. des Amis de l'Orient, juin 1922. — Forke, *Chinesische Mystik*, Berlin, 1922. R. Vilhelm, *Lao Tse und der Taoismus* Stuttgart, 1925. — Imbault-Huart, *La légende du premier pape des Taoïstes*, J. A., 1884. — Pelliot, *Autour d'une traduction sanscrite du Tao tö king*, T'oung pao, 1912. — Louis Laloy, *Contes magiques, d'après le P'ou Soung-li*, P., 1925.

Le bouddhisme chinois et japonais.

Bunyiu Nanjio, *Catalogue of the Chinese translation of the buddhist Tripitaka*, Oxford, 1883. — *Tripitaka in Chinese; new edition revised, collated, addeded and rearranged, together with original treatises, by Chinese, Korean and Japanese authors;* editors : Prof. J. Takakusu and K. Watanabe, published by theTaisho Issai-Kyo Kanko Kwai (Society for the publication of the Taisho edition of the Tripitaka), Tôkyô, 1926. — Cl. E. Maitre, *Une nouvelle édition du Tripitaka chinois*, B. E. F. E. O., 1902, 341. — Prabodh Chandra Bagchi, *Le Canon bouddhique en Chine; les traducteurs et les traductions*, t. I, Paris, Geuthner, 1927. — Sakaki (Ryôsaburô), *Honyaku meigi daishû (Bonzôkanwa shiyaku taikô)*, Annales de la

Faculté des Lettres de l'Université impériale de Kyôto, tome III, Kyôto, 1916. — O. Rosenberg, *Introduction to the study of Buddhism, according to material preserved in Japan and China*, Part I, *Vocabulary : a survey of buddhist terms and names arranged to radicals with Japanese readings and Sanskrit equivalents*, Tôkyô, 1917.

Sylvain Lévi, *Le Bouddhisme dans l'Asie actuelle*, Conf. du Musée Guimet, 23 mars 1924. — Edkins, *Chinese Buddhism*, L., 1880. — Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, L., 1888, 2e éd., Tôkyô, 1904. — De Groot, *Le code du Mahâyâna en Chine*, Amsterdam, 1893. — H. Hackmann, *Der Buddhismus in China, Korea and Japan*, Tubingue, 1906. — H. Hackmann, *Die Schulen des Chinesischen Buddhismus*, Mitteil. Semin. Orient. Sprach., t. XIV, 1911, p. 232. — Hackmann, *Laien Buddhismus in China*, Gotha, 1921. — L. Wieger, *Bouddhisme chinois*, Ho-Kien-fou, 1910-1913. — R. Fleming-Johnston, *Buddhist China*, L., 1913. — Chavannes, *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois*, P., 1910-1911, et : *Contes et légendes du bouddhisme chinois*, P., 1921. — Riauyon Fujishima, *Le Bouddhisme japonais, histoire des XII sectes bouddhiques*, P., 1889. — Bunyiu Nanjio, *History of the twelve Japanese buddhist sects*, Tôkyô, 1885 (avec caractères chinois). — M. Anesaki, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, P., 1921. — M. Anesaki, *Buddhist art in its relations to buddhist ideals*, L., 1916. — Reischauer, *Studies in Japanese Buddhism*, N.-Y., 1917. — E. Leumann, *Maitreya-samiti, das Zukunftsideal der Buddhisten*, Strasb., 1919 ; C. R. de Demiéville, in *B. E. F. E. O.*, 1920, nº 4, p. 158. — Hans Haas, *Amida Buddha, Urkund. z. Verständniss des japanischen Sukhavati-Buddhismus*, Leipzig, 1910. — Ohsumi, *Principaux enseignements de la vraie secte de la Terre Pure*, P., 1922. — Coates and Ichizuka, *Hônen, the buddhist saint*, Kyôto, 1925. — Gessho Sasaki, *A study of Shin Buddhism*, Kyôto, Eastern Buddhist, 1925. — De Visser, *The bodhisattva Ti-Tsang (Jizô) in China and Japan*, Ostasiatische Zeitschrift, 1913-1914. — De Visser, *The arhats in China and Japan*, Ostasiatische Zeitschrift, 1918-1923. — K. Nakariya, *The religion of the samurai ; study of Zen philosophy*,

L., 1912. — A. Waley, *Zen Buddhism and its relation to art*, 1922. — D.-T. Suzuki, *Zen buddhism as Chinese interpretation of the Doctrine of Enlightenment*, The Eastern Buddhist, vol. II, mars 1923, p. 293. — Suzuki, *Essays on Zen Buddhism*, Londres, 1927. — Suzuki, *Development of the Pure Land doctrine*, Eastern Buddhist, t. III, nº 4, 1926. — Franke Käthe, *Nichirens Charakter ; ein Beitrag zur Erforschung des Mahâyâna Buddhismus*, Hanovre, 1926. — Pelliot, *La secte du Lotus Blanc...*, B. E. F. E. O., 1903, 304 ; 1904, 436. — Pelliot, *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kansou*, B. E. F. E. O., 1908, 501. — Hermann Smidt, *Die Buddha des fernöstlichen Mahâyâna*, Artibus Asiae, 1926-1927. — Jean Buhot, *La pluralité des Bouddhas. Les principaux personnages du panthéon bouddhique*. Bull. des Amis de l'Orient, déc. 1923, I, 27. — C. Clemen, *Christlische Einflüsse auf den chinesischen und japanischen Buddhismus*, Ostasiatische Zeitschrift, 1920 (p. 10), 1921, 1922.

P. N. Bose, *The Indian teachers in China*, Madras, 1923. — Probhat Kumar Mukherjee (of Visvabharati), *Indian Literature abroad*, Indian Historical Quarterly, 1925-1926. — Prabodhi Chandra Bagchi, *India and China*, Greater India, nº 3, Calcutta, 1927.

O. Franke, *Zur Frage der Einführung des Buddhismus in China*, Mitteil. d. Seminars f. orient. Sprach., Berlin, 1910 (C. R. de H. Maspero, B. E. F. E. O., 1910, 629. — H. Maspero, *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, B. E. F. E. O. 1910, 95. — H. Maspero, *Communautés et moines bouddhistes chinois aux IIe et IIIe siècles*, ibid., 222. — Chavannes, *Guṇavarman*, T'oung pao, 1904, 193. — Chavannes, *Jinagupta*, T'oung pao, 1905, 332. — Chavannes, *Seng Houei*, T'oung pao, 1909, 199. — J. Nobel, *Kumârajîva*, Sitzungsber. d. phil.-hist. Klasse d. Preuss. Akad. d. Wiss., XX, 1927, 206-233. — Masson-Oursel, *Le Yuan jen louen*, J. A., 1915, 299. — Chy Fa Hian, *Foe Koue Ki*, trad. Rémusat, P., 1836. — Fa-hien, *Record of Buddhistic Kingdoms*, trad. Legge, L., 1886. — *The travels of* Fa-Hsien, trad. Giles, Cambridge, 1923. — Chavannes, *Le voyage de Song Yun dans l'Udyâna et le Gandhâra*, B. E. F. E. O.,

1903, 379. — STAN. JULIEN, *Vie et voyages du pèlerin Hiouen Thsang*, P., 1853-1858. — FOUCHER, *Note sur l'itinéraire de Hiouen Tsang au Gandhâra*, P., 1897. — TH. WATTERS, *On* YUAN CHWANG'S *travels in India, 629-645*, L., 1904-1905. Cf. C. R. de PELLIOT, B. E. F. E. O., 1905, 423-457. — HUEN THSANG, *Si Yu ki, Buddhist record of the Western world, translated by* S. BEAL, L., 1906. — *Life of Hsuan-tsang by* HWUI-LI, trad. BEAL, L. 1911. — I-TSING, trad. CHAVANNES, *Mémoire sur les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident*, P., 1894. — I-TSING, *Record...*, trad. TAKAKUSU, 1896. — CHAVANNES, *L'itinéraire de Ki-ye*, B. E. F. E. O., 1904, 75. — PELLIOT, *Trois manuscrits de l'époque des T'ang retrouvés au Japon*, T'oung pao, 1912, 482. — CHAVANNES, *Voyages des pèlerins bouddhistes*, P., 1895. — CHAVANNES, *Les voyageurs chinois* in : *Guide* MADROLLE, *Chine du Sud*, P., 1904. — SYLVAIN LÉVI et CHAVANNES, *L'itinéraire d'Ou-K'ong*, suivi de : *Le Ki-pin*, J. A., 1895, II, 341. — S. LÉVI, *Ceylan et les Chinois*, J. A., 1900, I, 411. — PELLIOT, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*, B. E. F. E. O., P., 1904. — PELLIOT et HANEDA, *Manuscrits de Touen-houang conservés à la Bibliothèque Nationale*, Série fol. T. I : *Voyage de Houei-tch'ao dans les cinq Indes*, Kyôto, 1926. — COEDÈS, B. E. F. E. O., 1918, t. XVIII, fasc. 6. — PELLIOT, *Meou-tseu ou les doutes levés*, T'oung pao, XIX, 255.

DOKUZAN OSHIO, *Shina bukkyoshi chizu* (*Carte pour l'histoire du Bouddhisme en Chine*), Tôkyô, éd. Fusambo, 1925-1926. Enfin les itinéraires des pèlerins chinois sont bien indiqués dans l'Atlas historique de l'Asie en japonais par WATARU YANAI, *Tôyô tokushi chizu*, cartes 12 et 14 (Tôkyô, éd. Fusambo, 1926).

Manichéisme et Nestorianisme en Extrême-Orient. — J. LABOURT, *Le Christianisme dans l'Empire Perse sous la Dynastie Sassanide*, 2^e éd., P., 1904. — RUBENS DUVAL, *Anciennes littératures chrétiennes ; la Littérature Syriaque*, 3^e éd., P., 1907. — P. ALFARIC, *Les Écritures manichéennes*, P., 1918. — W. BARTHOLD, *Zur Geschichte des Christentums im Mittel-*

asien bis zur mongolischen Eroberungen, Tubingue, 1901 (trad. du russe par R. Stübe). — Havret, *La stèle chrétienne de Singan-fou*, Chang-Hai, 1895-1902. — Deveria, *Musulmans et manichéens chinois*, J. A., 1897, II. — F. Nau, *L'expansion nestorienne en Asie*, Conf. du Musée Guimet, 1913. — Pelliot, *Les Mo-ni et le Houa hou king*, B. E. F. E. O., 1903, 318. — Pelliot, *Les Mo-ni et l'inscription de Kara-Balgassoun*, B. E. F. E. O., 1903, 467. — Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, J. A., 1911, II, 499, et 1913, I, 190. — Pelliot, *Mo-ni et Manichéens*, J. A., 1914, 461. — Pelliot, *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 633. — Pelliot, *Les traditions manichéennes au Fou-kien*, T'oung pao, 1923, 193. — Vissière, *Études sino-mahométanes*, P., 1911. — Frits Holm, *My Nestorian adventures*, N.-Y., 1924. — Pour la suite de l'histoire du Manichéisme, chez les Uigur, voir plus loin, page..., les travaux de F. W. K. Müller. — Troze, *Die Dreizehn und die Zwölf im Traktat Pelliot, Beitrag zu den Grundlagen des Manichaeismus*, Leipzig, 1925. — Waldschmidt et W. Lenz, *Die Stellung Jesu im Manichäismus*, Berlin, 1926. — W. Bang, *Manichaeische Laien Beichtspiegel; Manich. Miniaturen* et : *Manich. Hymnen*, Museon, 1923-1925.

Archéologie du Turkestan oriental : P. Pelliot, *Mission en Asie centrale*, Bull. de la Soc. de Géog., t. XVII, 6 juin 1908. — *Rapport de* M. Pelliot *sur sa mission au Turkestan chinois*, C. R. de l'Acad. des Insc., 1910, p. 58 et sq. ; B. E. F. E. O., X, 274 ; *Annales de la Société commerciale* (section indochinoise), fasc. 4, Hanoi, 1909. — Pelliot, *Trois ans dans la Haute-Asie*, Asie française, janvier 1910. — *Lettre de* M. Pelliot *à* M. Senart, C. R. de l'Acad. des Inscrip., 1907, pp. 9-13, 162-169, 270-272, T'oung pao, 1907, 291-293, B. E. F. E. O., VII, 204. — S. Lévi, *Étude des documents tokhariens de la mission Pelliot*, J. A., 1911. — S. Lévi et Meillet, *Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien*, J. A., 1912-1913. — S. Lévi, *Le tokharien B, langue de Koutcha*, J. A., 1913, II, 311-380. — Pelliot, *Une biblio-*

thèque médiévale retrouvée au Kan-sou, B. E. F. E. O., 1908, 501. — MISSION PELLIOT, *Les grottes de Touen-houang*, 6 tomes de planches in-4°, P., 1920-1924. — PELLIOT, HACKIN et BACOT, *Documents de la mission Pelliot exposés au Musée Guimet*, Bull. arch. du Musée Guimet, fasc. II, Paris, 1921. — PELLIOT, *Un bilingue sogdien-chinois (Mélanges d'indianisme offerts à Sylvain Lévi)*, P., 1911. — MEILLET, *Les nouvelles langues indo-européennes trouvées en Asie centrale*, Rev. du Mois, 10 août 1912. — MEILLET, *Le tokharien*, in : *Indo-germ. Jahrb.*, I, 1914. — GAUTHIOT, *De l'alphabet sogdien*, J. A., 1911, 81. — GAUTHIOT, *A propos des noms de nombre en sogdien*, Mém. Soc. Ling., 1911-1912, p. 137. — GAUTHIOT, *Essai de grammaire sogdienne*, P., 1914-1923. — PELLIOT, *Influences iraniennes en Asie centrale et en Extrême-Orient*, Leçon d'ouverture du Collège de France, 1911, et Rev. d'Hist. et de Litt. rel., 1912. — PELLIOT, *Indian influences in the early Chinese art in Tun-huang*, Indian Art and Letters, vol. II, n° 1, 1926, p. 20. — PELLIOT, *Un fragment du Suvarṇaprabhâsasûtra en iranien-oriental*, Mém. Soc. Ling., 1913, p. 89. — PELLIOT, *Le Cha-tcheou Tou tou fou t'ou king et la colonie sogdienne de la région du Lob-nor*, J. A., 1916, I, 120. — PELLIOT, *Notes sur les anciens noms de Kučâ, d'Aqsu et d'Uč-Turfân*, T'oung pao, 1923, 126. — A. MAYBON, *L'art bouddhique au Turkestan oriental, d'après la mission Pelliot*, Art Décoratif, août 1910. — HACKIN, *Guide-catalogue du Musée Guimet*, P., 1923. — SYLVAIN LÉVI, *Quelques documents sur le Bouddhisme indien, dans l'Asie centrale*, in : *Notes chinoises sur l'Inde*, B. E. F. E. O., 1905, 253. — SYLVAIN LÉVI, *Le sûtra du sage et du fou dans la littérature de l'Asie centrale*, J. A., oct.-déc. 1925, 305. — *Manuscrits de Touen-houang conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris et publiés par le Toa-Kokyukwai de Changhai sous la direction de* MM. P. PELLIOT ET T. HANEDA, *facsimiles et transcriptions avec notices critiques en chinois, en japonais et en français*, Kyôto, 1926.

AUREL STEIN, *Preliminary report on a journey of Archaeological and Topographical Exploration in Chinese Turkestan*, Londres, 1901. — AUREL STEIN, *Sandburied ruins of Khotan*, L., 1903. — AUREL STEIN, *Ancient Khotan*, Oxford, 1907.

— Aurel Stein, *Ruins of desert Cathay*, L., 1912. — Chavannes, *Les documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan Oriental*, Oxford, 1913. C. R. de Pelliot, *J. A.*, 1914, I, 212-222. — A. Stein, *The thousand Buddhas, ancient buddhist paintings from the cave temples of Tun-huang*,, introd. de Binyon, L., 1921-1922. — Aurel Stein, *Serindia*, L., 1921 (important C. R. de V. Goloubew, in *B. E. F. E. O.*, XXV, 1925, n^{os} 3-4, p. 496-541, 1926). — Aurel Stein, *Ancient Chinese Figured Silks excavated by Sir Aurel Stein at ruined sites of Central Asia drawn and described by* F. H. Andrews, Burlington Magazine, juillet-sept. 1920 (C. R. de V. Goloubew, B. E. F. E. O., 1920, n° 4, 170). —Boyer, Rapson et Senart, *Kharoshti inscriptions discovered by Sir Aurel Stein in Chinese Turkestan*, Oxford, 1920-1927. — Aurel Stein, *A third journey of exploration in Central Asia*, 1913-1916, in : Geographical Journal, août-sept. 1916. —Aurel Stein, *Innermost Asia, its geography as factor in history*, Geographical Journal, 1925. — Sous presse : Aurel Stein, *Innermost Asia, Detailed report of his third Central Asian Expedition.* — R. Petrucci, *Les peintures bouddhiques de Touen-houang, Mission Stein*, Conf. du Musée Guimet, 1914. — Agastya, *Buddhist painting from Chinese Turkistan*, Rûpam, octobre 1922, p. 134.

Grünwedel, *Bericht über Archaeol. Arbeit. in Idikutshari, 1902-1903*, Abh. K. Bayer. Ak. d. Wiss., Munich, 1906. — Grünwedel, *Altbuddhistische Kultstätten in chinesisch-Turkestan (Archaeol. Arbeit., 1906-1907, bei Kuča, Qarashar und Turfan)*, B., 1912. (C. R. de Strzygowski in *Ostasiatische Zeitschrift*, 1913, I, 479). — Grünwedel, *Alt Kutscha*, 1920 (C. R. de Pelliot, J. A., 1922, I, 111, et T'oung pao, 1923, 58 et 389). — Von Le Coq, *Exploration archéologique à Tourfan*, J. A., 1909, II, 321. — Von Le Coq, *Chotscho*, Berlin, 1913. — Von Le Coq, *Volkskundliches aus Ost-Turkestan*, 1916. — Von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho*, B., 1911, 1922. — Von Le Coq, *Die buddhistische Spätantike in Mittelasien*, I, *Die Plastik (Turfan-Expedition)*, Berlin, 1922 (C. R. critique de Pelliot, T'oung pao, mars 1923, p. 57); II, *Manichäische Miniaturen*, Berlin,

1923; III, *Die Wandmalereien*, et IV, *Atlas zu den Wandmalereien*, B., 1924; V, *Neue Bildwerke*, B., 1926. — Von Le Coq, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelasiens*, Berlin, 1925. — Von Le Coq, *Auf Hellas Spuren in Ost. Turkistan*, Leipzig, 1926. — A. Wachsberger, *Stilkritische Studien zur Kunst chinesischen Turkestans*, Ostasiatische Zeitschrift, 1914, octobre, p. 277, 1915. — H. Lüders, *Zur Geschichte und Geographie Ostturkestans*, Sitz.-ber. d. preuss. Ak. d. W., 1922. — Ernst Waldschmidt, *Gandhâra, Kustcha, Turfân. Eine Einführung in die frühmittelalterliche Kunst Zentralasiens*, Leipzig, 1925. — Walter Fuchs, *Das Turfangebiet, seine äusseren Geschicke bis in die T'angzeit*, Ostasiatische Zeitschrift, juillet-décembre 1926, Heft 3/4, page 124. — Jarl Charpentier, *Manikeiska miniatyrer fran Centralasien*, Svenska Orient-Sällskapets, 1924, 73. — M. Dimand, *L'origine de la soierie et les trouvailles textiles les plus récentes en Asie Centrale*, ibid., 1923, 84 (en suédois).

Sieg et Siegling, *Tocharisch, die Sprache der Indo-Skythen*, Sitzungsber. Akad. d. Wiss., Berlin, 1908, C. R. de Meillet, *J. A.*, 1908, II, 310. — Sieg et Siegling, *Tocharische Sprachreste*, B., 1921. — E. Smith, *Tocharisch, die neuendeckte indogermanische Sprache Mittelasiens*, Christiania, 1911, C. R. de Meillet et Pelliot, *J. A.*, 1911, II, 630-636. —H. Lüders, *Über die litterarischen Funden in Ost-Turkestan*, B., 1912. — Laufer, *The language of the Yue-chi or Indo-Scythians*, 1917. — F. W. Thomas, *The language of ancient Khotan*, Asia Major, II, 251, 1925. — F. W. Thomas, *Two languages from Central Asia*, J. R. A. S., 1926, 505. — F. W. K. Müller, *Tokhri und Küsän*, Berlin, 1918. — F. W. K. Müller, *Handschriftreste in Estrangeloschrift aus Turfân*, Preuss. Ak. W. Berlin, 1904-1905. — F. W. K. Müller, *Uigurica*, Abhandl. d. kön. preuss. Akad. Wissensch., Berlin, 1908-1911-1922. — Bibliographie des travaux de F. W. K. Müller, in *Asia Major*, II, fasc. I, 1925, p. xi. — Von Le Coq, *Kurze Einführung in die uigurische Schriftkunde*, Mitt. d. Sem. f. Or. Spr., Jahrg. XXII, 1919, p. 93 (avec tableau de la formation du sogdien et de l'uigur). — A. H. Francke, *Ein Dokument aus Turfan in tibetischer Schrift, aber unbekannter*

Sprache, Sitz. d. phil.-hist. Kl. d. Preuss. Akad. d. Wiss., XII-XV, 1927, 124.

Nishi Hongwanji, Seiiki kôko zufu, Mission japonaise en Asie centrale (C. R. de H. Maspero, B. E. F. E. O., 1915, II, 57). — Seiichi Taki, *Pictures of banners in Nepalese style from Tun-huang*, Kokka, n° 399, février 1924. — Yeiichi Matsumoto, *Frescoes in the North-Wei style at the Caves of one thousand buddhas of Tun-huang*, Kokka, 1924, n^{os} 400-402. — Mission K. Ôtani, *Fresco brought back from Kïzil*, Kokka, n° 407, oct. 1924. — Mission Ôtani, *Wodden puppets of the T'ang dynasty excavated at Turfân*, Kokka, n° 408, nov. 1924. — Yeiichi Matsumoto, *Li Shêng-tien, king of Khotan (938) and the thousand caves at Tun-huang*, Kokka, n° 410, janvier 1925. — Yeiichi Matsumoto, *An equestrian picture at Tun-huang*, Kokka, n° 425, avril 1926.

H. A. R. Gibb, *The Arab conquests in Central Asia*, L., 1923.

René Grousset, *L'art de l'Asie centrale et les influences iraniennes*, Revue des Arts asiatiques, juillet 1924. — Th. W. Arnold, *Survivals of Sasanian and Manichaean Art in Persian Painting*, Oxford, 1924 (C. R. de Sarre in : *Ostasiat. Zeitschr.* janv.-juillet 1926, p. 82). — Pour l'art, la peinture en Asie Centrale, tenir également compte de : Godard et Hackin, *Les antiquités bouddhiques de Bâmiyân*, Paris, Van Oest, 1927, et de : E. Herzfeld, *Die Malereien von Samarra*, t. III de : *Ausgrabungen von Samarra*, Berlin, 1927.

Zoltan v. Takacz, *Mittelasiatische Spätantike und Keszthelykultur*, Jahrbuch der asiatischen Kunst, II, 60, Berlin, 1925 (C. R. de M. Pelliot, T'oung pao, 1927, 186).

C. P. Skrine, *Chinese Central Asia*, L., 1926.

Art chinois : J.-G. Andersson, *Preliminary report on the archaelogical researches in Kan-su*, Memoirs of Geological Survey of China, Peking, 1925. — T.-J. Arne, *Painted stone age pottery from the province of Ho-nan*, Péking, Palaeontologica Sinica, 1925. — Viktor Christien, *Beziehungen der altmesopotamischen Kunst zum Osten*, Wiener Beiträge zur

Kunst und Kulturgeschichte Asiens, Bd. I, p. 63, Vienne, 1926. — Kôsaku Hamada, *Engraved ivory and pottery found in the site of the Yin capital*, Memoirs of the Researches Department of the Toyo Bunko, n° 1, p. 40, Tôkyô, 1926.

Paléologue, *L'art chinois*, P., 1877. — Bushell, *L'art chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac, P., 1910. — O. Munsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, Essling, 1910-1912. — Fenollosa, adaptation Migeon, *L'art en Chine et au Japon*, P., 1913. — Otto Kümmel, *Die Kunst Ostasiens*, Berlin, 1922. — Curt Glaser, *Ostasiatische Plastik*, Berlin, 1925. — Burlington Magazine, *Chinese Art*, by R. Fry, L. Binyon, P. Yetts, Kendrick, O. Sirén et Winkworth, L., 1925 (C. R. de M. Pelliot, T'oung pao, 1927, 110). — D'Ardenne de Tizac, *L'art chinois classique*, Paris, Laurens, 1926. — Charles Vignier, *L'Art Oriental, les problèmes d'archéologie et d'esthétique posés par l'Exposition d'Art Oriental de Paris en mai 1925 (Chine, Perse)*, Paris, éditions Pégase, 1927-1928. — P. Pelliot, *Introduction à l'étude de l'art chinois ancien, Cours professé à l'Institut des Hautes Études chinoises (à la Sorbonne) en* 1927-1928.

Tcheou Tö-yi, *Bronzes antiques de Chine, Collection Loo*, préface de M. Pelliot, P., 1924. — P. Pelliot, *Jades archaïques de Chine, Collection Loo*, P., 1925. — Collect. Sumitomo (bronzes), « *Senoku seishô* », par Hamada Kôsaku et Kakada, Tôkyô, 1921. — E.-A. Voretzsch, *Altchinesische Bronzen*, Berlin, 1924. — Perceval Yetts, *Chinese bronzes*, L., 1925. — A.-J. Koop, *Frühe chinesische Bronzen, Bronzes chinois antiques*, P., 1925 (C. R. de Carl Hentze, *Artibus Asiae*, 1927, I, 66). — R. Koechlin, *Les bronzes chinois*, « Art et Décoration », février 1925. — R. Petrucci, *L'épigraphie des bronzes rituels de la Chine ancienne*, J. A., 1916, I. — A. v. Rosthorn, *Altchinesische Bronzen*, Wiener Beiträge zur Kunst und Kulturgeschichte Asiens, Bd. I, Vienne, 1926. — S. Umehara, *Baisenkyo-Kokyozuroku, Illustrated Catalogue of mirrors of M. Yamakawa.*

E. Chavannes, *La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, P., 1893. — Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, I, *La sculpture à l'époque*

des Han, P., 1913; II, *La sculpture bouddhique*, P., 1915. — Chavannes, *Le défilé de Long-men*, J. A., 1902, II, 133. — Chavannes, *Note préliminaire sur les résultats de sa mission*, C. R. de l'Acad. des Inscr., 1908, 193. — Chavannes, *Voyage archéologique dans la Mandchourie et la Chine septentrionale*, T'oung pao, 1908, 503 et 1909, 538. — Petrucci, *Les documents de la mission Chavannes*, Rev. de l'Université de Bruxelles, 1910. — Chavannes, *Six monuments de la sculpture chinoise*, Ars Asiatica, II, 1914. — M. Tchang, *Tombeau des Leang*, Var. sinol., n° 33, Chang-Hai, 1912. — *Résultats archéologiques de la mission* de Voisins, Lartigue, Ségalen, J. A., 1915, I, 485; 1916, I, 363. — Bull. arch. du Musée Guimet, fasc. I, *Salle Ed. Chavannes; Missions Chavannes* (1907), *Segalen, de Voisins et Lartigue* (1914), *Segalen* (1917), par Pelliot, S. Lévi, Vitry et Lartigue, P., 1921. — Segalen, de Voisins et Lartigue, *Mission archéologique*, tomes I et II, P., Geuthner, 1924, 1925. — Herbert Mueller, *Beiträge zur Kenntniss der Han-Skulpturen*, T'oung pao, 1913, 369.

D'Ardenne de Tizac, *Existe-t-il un art touranien?* Revue d'art ancien et moderne, XLIII, 1923. — D'Ardenne de Tizac, *L'art des Barbares*, Monaco, 1925. — Kondakof, J. Tolstoi et S. Reinach, *Antiquités de la Russie Méridionale*, P., 1891 — Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913. — Rostovzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922. — Rostovzev, *L'art gréco-sarmate et l'art chinois de l'époque des Han*, Aréthuse, avril 1924. — Rostovzeff, *Inlaid bronzes of the Han Dynasty, in Collection Loo*, Van Oest, 1927. — Ch. Vignier, *L'aventureux art scythe*, Aréthuse, avril 1925, fasc. 2. — Strzygowski, *Altai-Iran und Völkerwanderung*, Leipzig, 1917, et : *The northern stream of art, from Ireland to China*, Yearb. Or. Art, 1925. — Gr. Borovka, *Scythian art*, 1928. — P. K. Kozlov, *Comptes rendus des expéditions... pour l'exploration du Nord de la Mongolie*, Léningrad, Académie des Sciences de l'URSS, 1925. — W. Perceval Yetts, *Discoveries of the Kozlov expedition*, Burlington Magazine, avril 1926. — v. Merhart, *Bronzezeit am Jenissei, Beitrag zur Urgeschichte*

Sibiriens, Vienne, 1926. — SIRÈLIUS et TALLGREN, *Eurasia septentrionalis antiqua*, t. II, *La Pontide préscythique après l'introduction des métaux*, Société Finlandaise d'Archéologie, Helsinku, 1926.

OSWALD SIREN, *Chinese sculpture from the Vth to the XIVth century*, Londres, 1925; éd. franç. : *La Sculpture chinoise du V^e au XIV^e siècle*, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Art., nouvelle série, P., 1925-1926. — LEIGH ASTON, *Introduction to the study of Chinese sculpture*, L., 1924 (C. R. de VISSER, in *Ostas. Zeitschr.*, 1925, I, 103). — *Daidô Sekibutsu Tai-kwan, Les grottes de Yun-kang*, Kyôto, 1925. —TONOMURA, *Ten-ryû-zan sekkutsu* (Les Grottes de T'ien-long-chan), Tôkyô, éd. Bunnendô, 1920. — TOKIWA DAIJO (DAITEI) et SEKINO TADASHI (TEI), *Shina Bukkyô Shiseki (Monuments bouddhiques de la Chine)*, Tôkyô, 1925 et sq. (5 volumes de planches et 3 volumes de texte parus, traduction anglaise sous presse). — D'ARDENNE DE TIZAC, *L'art bouddhique au Musée Cernuschi*, in : L'Art décoratif, juin 1913. — Musée Cernuschi, 4^e Exposition des Arts de l'Asie, Art bouddhique, *Catalogue* par V. GOLOUBEW et D'ARDENNE DE TIZAC, P., 1913. — Parisia, 5^e *Exposition des Arts de l'Asie au Musée Cernuschi*, par D'ARDENNE DE TIZAC, P., 1914. — D'ARDENNE DE TIZAC, *Catalogue de la collection Goloubew*, P., 1914. — FOCILLON, *L'art bouddhique*, P., 1921. — A. SALMONY, *Europa-Ostasien, Religiöse Skulpturen*, Potsdam, 1922. — A. SALMONY, *Bedeutung der Votivstelen für Gesch. der chin. Plastik*, Stud. z. Kunst des Ost., Mélanges Strzygowski, Vienne, 1923, p. 66. — Ibid., p. 168 : E. DIEZ, *Orientalische Gotik*. — SALMONY, *Chinesische Steinplastik* (Museum v. Köln), Berlin, 1922. — SALMONY, *Chinesische Plastik, ein Handbuch für Sammler*, Berlin, 1925 (C. R. de PELLIOT, *Artibus Asiae*, 1927, I, 69). — TH. KLEE, *Plastik in den Höhlen von Yun-kang, Lung-men und Kung-hsien*, Ostasiatische Zeitschrift, avril-septembre 1918. — LAUFER, *Chinese clay figures*, I, Chicago, 1914. —CARL HENTZE, *Les figurines de la céramique funéraire, matériaux pour l'étude des croyances et du folklore de la Chine ancienne*, Dresde, 1927. — HAMADA, *Ancient Chinese terra cotta figurines, collection of the*

archaeological Museum in the Imperial University Kyôto, Tôkyô, Tôkô-shoin, 1927. — Otto Burchard, *La petite sculpture chinoise*, trad. Taboulet, P., 1922. — D'Ardenne de Tizac, *Les animaux dans l'art chinois*, P., 1923. — Ed. Fuchs, *T'ang Plastik, Chin. Grabkeramik, VII^e-X^e Jahrhund.* Berlin, 1925. — Bosch-Reitz, *Exhibition of early Chinese pottery and sculpture*, N.-Y., 1916. — Omura Seigai, *History of Chinese art, Chinese sculpture* (en japonais), Tôkyô, 1915. — *Shina kobijutsu zufû*, Album des objets d'art de la Chine ancienne réunis par M. Omura Seigai, édité par M. Hakuriusha, Tôkyô, 1925. — Otto Kümmel, *Japanische Quellen für die Geschichte der T'ang-Plastik*, Ostasiat. Zeitschr., juillet-déc. 1926, p. 167. — Kôsaku Hamada, *Buddhist images and earthern puppets of the VI dynasty period*, Kokka, n° 406, sept. 1924. — Umehara Sueji, *Deux grandes découvertes archéologiques en Corée*, Rev. Arts Asiat., mars 1926, p. 24. — A. Eckardt, *Das grosse Königsgrab Yangwon's (König von Kokuryô, Korea, A. D. 565)*, Ostasiat. Zeitschrift, 1926, I, 64. — *Chosen Koseki Zufu*, Album des antiquités de la Corée, Tôkyô, 1915-1921. — Kôsaku Hamada, *Bungo magaisekibutsu no kenkyû*, Taishô, 1925 (C. R. de Hagenauer, *J. A.*, 1926, II, 140). — *Documents d'art chinois de la Collection Sirén*, par Henri Rivière, avec collaboration de Elisséev, G. Munthe, Sirén, préface de R. Koechlin, *Ars Asiatica*, VII, 1925. — K. With, *Buddhistische Plastik in Japan bis in den Beginn des 8. Jahrhund.*, Vienne, 1920. — R. Schlösser, *Chinas Münzen als Kunstwerke*, Ostasiat. Zeitschr., déc. 1925, 283.

Giles, *Introduction to the history of Chinese pictural art*, Shang-Hai, 1905. — Binyon, *Painting in the Far East*, L., 1908. — R. Petrucci, *Les peintres chinois*, P., 1913. — R. Petrucci, *La peinture de figures en Chine*, Gaz. des B.-A., janv. 1913. — R. Petrucci, *Philosophie de la nature dans l'art d'Extrême-Orient*, P., 1911. — R. Petrucci, *Tchao Mong-fou*, Rev. de l'Art ancien et moderne, 10 sept. 1913. — *Kiai Tseu Yuan Houa Tchouan, Encyclopédie de la peinture chinoise*, trad. Petrucci, P., 1918 (cf. *T'oung pao*, 1912, p. 43). — Petrucci, *Morceaux choisis d'esthétique chinoise*

(Kouo Hi, etc.*)*, Ostasiatische Zeitschrift, janvier 1913. — R. Petrucci, *La peinture de figures en Chine*, Gazette des Beaux-Arts, janvier 1913. — Seiichi Taki, *Ink drawing in the T'ang dynasty*, Kokka, nos 386-387, juillet-août 1922. — Seiichi Taki, *On the books of theoretical and historical studies of painting published in Song period*, Kokka, 1922 (nov.), 1926. — Tajima et Omura, *Masterpieces selected from the fine arts of the Far East*, éditions du Shimbi Shoin, volumes VIII à XII, *Chinese paintings*, Tôkyô, 1910. — *Japanese temples and their treasures*, 3 portefeuilles, Tôkyô, Shimbi Shoin, 1915 (t. II, *Sculpture and painting*). — Chavannes, *Biographie de Kou Kai-tche*, et *Note sur la peinture de Kou Kai-tche*, T'oung pao, 1904, 325, et 1909, 76. — O. Kümmel, *L'art de l'Extrême-Orient*, trad. Charlotte Marchand, P., 1922. — E. Grosse, *Le lavis en Extrême-Orient*, trad. Ch. Marchand, P., 1922. — Otto Fischer, *Chinesische Landschaftsmalerei*, Munich, 1921. — Otto Fischer, *China und Japan, Psychologische Erörterung auf dem Gebiet der Malerei*, Ostasiatische Zeitschrift, octobre 1917-mars 1918. — H. Salmony, *Chinesische Landschaftsmalerei*, B., 1921. — C. Ferguson, *Chinese Landscapists*, Asia Major, L., 1923. — Chavannes, *La peinture chinoise au Louvre*, T'oung pao, 1904, 310. — W. Cohn, *Die Malerei in d. Ostasiat. Kunstabteil. des Berliner Museums*, Leipzig, 1910. — Seiichi Taki, *Three essays of Oriental paintings*, L., 1910. — Tchang Yi-Tchou et Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, P., 1910. — Maybon, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, Art décoratif, juillet 1911. — Chavannes et Petrucci, *La peinture chinoise au Musée Cernuschi*, Ars Asiatica, 1914. — *Tchong Kouo Ming Houa Tsi, Recueil des peintures célèbres de la Chine*, Chang-Hai, 1908-1909 (C. R. de Chavannes, T'oung pao, 1909, 515). —De Tressan, *La peinture en Orient et en Extrême-Orient*, L'Art et les Artistes, octobre 1913. — F. Hirth, *Biographical notes on Chinese ancient painters*, T'oung pao, 1905, 421. — Waley, *Index of Chinese artists... in the British Museum*, L., 1922 (et C. R. de Pelliot, T'oung pao, 1922, 322). — Waley, *Introduction to the history of the Chinese painting*, L., 1923. — Pelliot, *Notes sur quelques*

artistes des VI Dynasties et des T'ang, T'oung pao, 1923, 215. — B. Laufer, *T'ang, Sung and Yuan paintings, belonging to various Chinese collections*, Paris-Bruxelles, 1924. — Stiassny, *Bodenständiges und fremdes in der chinesischen Landschaftskunst*, in : *Kunde, Wesen und Entwickelung (Einführung*, von J. Strzygowski, *Beiträge zur vergleichenden Kunstforschung herausgeg. von Kunsthistor. Institut der Universität Wien*, Vienne, 1922, pp. 174-194. — L. Binyon, *L'art asiatique au British Museum*, Ars Asiatica, 1925. — L. Binyon, *Les peintures chinoises dans les collections d'Angleterre*, Ars Asiatica, 1926. — Migeon, *L'art chinois (au Louvre)*, P., 1925. — H. F. E. Visser, *The exhibition of Chinese art of the society of friends of Asiatic art, Amsterdam, 1925*, Amsterdam, 1926. — W. Cohn, *Die altbuddhistische Malerei Japans*, Bibl. d. Kunstgesch., 13. — O. Sirén, *Les Peintures chinoises dans les Collections américaines*, Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'Art, nouvelle série, II, 1927 et sqq. — L. Binyon, *The G. Eumorfopoulos Collection, Early Chinese frescoes*, L., 1927. — V. Goloubev, *Un peintre chinois du XI^e s., Li Long-mien*, Gazette des Beaux-Arts, 1914. — Agnès Meyer, *Chinese painting as reflected in the... art of Li Lung-mien*, 1070-1106, N. Y., 1923.

Grandidier, *La céramique chinoise*, P., 1894. — O. du Sartel, *La porcelaine de Chine*, P., s. d. — Laufer, *Chinese pottery of the Han dynasty*, Leyde, 1909 (C. R. d'Aurousseau, B. E. F. E. O., 1910, 696). — Laufer, *Beginnings of porcelain in China*, Chicago, 1917. — Hobson, *Chinese pottery and porcelain*, L., 1915. — Hetherington, *Early ceramic wares of China*, L., 1922. — Hobson et Hetherington, *The art of Chinese pottery from the Han to the Ming*, Londres, 1923. — Hobson, *Catalogue of the Eumorfopoulos Collection of Chinese, Corean and Persian pottery and porcelain*, t. I à IV parus, L., 1925-1927. Cf. C. R. de M. Pelliot, *T'oung pao*, 1925-1926, 268 et 1927, 101. — Rucker Embden, *Chinesische Frühkeramik*, Leipzig, 1922. — Robert Schmidt, *Chinesische Keramik, von der Hanzeit bis zum XX^en Jahrh.*, Francfort, 1924. — E. Zimmermann, *Chinesisches Porzellan*, 2^e éd. Leipzig, 1924. — Hobson, *The wares of the Ming dynasty*,

L., 1923. — WALTER BONDY, *Kang Hsi, eine Blüte Epoche der Porzellankunst*, Munich, 1923. — G. C. WILLIAMSON, *The book of Famille Rose*, L., 1926. — MARQUET DE VASSELOT et BALLOT, *La céramique chinoise (au Louvre)*, P., 1922. — H. RIVIÈRE, *La céramique dans l'art d'Extrême-Orient*, préface de CH. VIGNIER, P., 1923. — PELLIOT, *Notes sur l'histoire de la céramique chinoise*, T'oung pao, 1923, I.

LAUFER, *Jade*, Chicago, 1912 (C. R. de PELLIOT, T'oung pao, 1912, 434). — LAUFER, *Archaic Chinese jades, Collect. Bahr, now in Field Museum of Natural History of Chicago*, N. Y., 1927. — P. PELLIOT, *Les statues en laque sèche dans l'ancien art chinois*, J. A., 1923, 181. — E. F. STRANGE, *Chinese lacquer*, 1925 (C. R. de PELLIOT, T'oung pao, 1927, 116).

D'ARDENNE DE TIZAC, *Les étoffes de la Chine*, P., 1921. — HACKMACK, *Der chinesische Teppich*, 1921. — MAURICE DUPONT, *Les meubles de la Chine*, Paris, 1926. — MAURICE DUPONT, *La décoration coréenne*, Paris, 1927.

BOERSCHMANN, *Baukunst und religiöse Kultur der Chineser*, Berlin, 1911-1914. — BOERSCHMANN, *Chinesische Architektur*, Berlin, 1925. — BOERSCHMANN, *Chinesische Baukeramik*, B., 1927. — Sur l'architecture chinoise, voir aussi le C. R. de DEMIEVILLE, sur le *Che-yin Song Li Ming-tchong Ying tsao fa che*, B. E. F. E. O., t. XXV, 1-2 (1925), pp. 213-264. — SENTARÔ SAWAMURA, *Die Stûpa im Bezirke des Shao-lin-ssu*, Ostasiat. Zeitschr., déc. 1925, 265. — BOUILLARD et VAUDESCAL, *Les sépultures impériales des Ming*, E. F. E. O., Hanoi, 1920. — FONSSAGRIVES, *Si-ling*, Annales du Musée Guimet, 1907. — O. SIRÉN, *Les palais impériaux de Pékin*, Paris, 1926.

V. F. WEBER, *Ko-Ji Hô-Ten, Dictionnaire à l'usage des amateurs et collectionneurs d'objets d'art japonais et chinois*, P., 1923.

Littérature : H. A. GILES, *Chinese literature*, L. 1901. — GILES, *Gems of Chinese literature* 2e édition, Shanghai, 1923. — WYLIE, *Notes on Chinese Literature*, 2e éd., Shanghai, 1901. — W. GRUBE, *Die chinesische Literatur*, B., 1906. — W.

GRUBE, *Geschichte der chinesischen Literatur*, 2e éd., Leipzig, 1909. — G. SOULIÉ, *Essai sur la littérature chinoise*, P., 1912. — ÉDUARD ERKES, *Chinesische Literatur*, Breslau, 1922. — G. MARGOULIÈS, *Le Kou-wen chinois, recueil de textes avec introduction et notes*, P., 1926. — G. MARGOULIÈS, *Le Fou dans le Wen-siuan*, P., 1926. — R. WILHELM, *Chinesische Literatur*, 1re livraison 1927 (Handbuch der Literaturwissenschaft von O. Walzel).

D'HERVEY SAINT-DENIS, *Poésies chinoises de l'époque des Tang*, P., 1862. — A. FORKE, *Blüthen der chinesischen Dichtung, aus der Zeit der Han und Sechs Dynastie bis zum VI Jahrhundert*, 1899. — OTTO HAUSER, *Die chinesische Dichtung*, B., 1909. — HANS HEILMANN, *Chinesische Lyrik*, Munich, 1905. — A. WALEY, *Hundred and seventy Chinese poems*, L., 1918. — A. WALEY, *More translations from the Chinese*, L., 1919. — A. WALEY, *The poet Li Po*, China Society, 1919. — R. WILHELM, *Chinesische Dichtung*, 1925. — LI T'AI PO, *Gedichte*, trad. HAUSER, Weimar, 1912. BRUNO BELPAIRE, *Quarante poésies de* LI T'AI PE, P., 1921. — E. V. ZACH, LI T'AI-PO'S *Gedichte*, Asia Major, I, 2, 521. — E. V. ZACH, TU FU'S *Gedichte*, Ostasiatische Zeitschrift, 1920-1923 et Asia Major II, 1, 152. — F. AYSCOUGH, *Fir-flower tablets, poems translated from the Chinese*, Boston, 1921 (C. R. de PELLIOT, T'oung pao, mai-juillet 1922, p. 232). — LI T'AI-PO, Choix de poèmes, trad. allemande de A. BERNHARDI, Berlin, 1916. — LI T'AI PO CHÜAN-CHI, *Complete work of the great poet, into English verse by SHIGEYOSHI ABATA*, 1923. — SOULIÉ DE MORANT, *Poèmes chinois de la dynastie Song*, P., 1923. — IMBAULT-HUART, *La poésie chinoise du XIVe siècle au XIXe siècle*, P., 1886. — ELISABETH OEHLER-HEIMERDINGER, *Das Frauenherz; chinesische Lyrik aus drei Jahrtausenden*, Stuttgart, 1926. — BASILE ALEXEIEV, *Sur la poésie chinoise*, Conférences données au Collège de France et au Musée Guimet, en novembre 1926. — R. F. JOHNSTON *The Chinese drama*, Shanghai, 1921. — ZUCKER, *The Chinese theater*, 1925. — SOULIÉ DE MORANT, *Théâtre et musique modernes en Chine*, Geuthner, 1926. — MIEN TCHENG, *Le théâtre chinois*, 1928.

Louis Laloy, *La Musique chinoise*, Paris, 1910. — Maurice Courant, *Essai historique sur la musique classique des Chinois*, 1913. — André Gailhard, *Théâtre et musique modernes en Chine*, P., 1926.

Th. F. Carter, *The invention of printing in China and its spread westward*, N. Y., 1925.

B. Laufer, *Skizze der manjurischen Litteratur*, Rev. Orient., Keleti Szemle, IX, 1908. — Möllendorf, *Essay on Manchu literature*, Shanghaï, 1890.

Le Tibet.

Pelliot, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, J. A., 1913, I, 633, mettant au point la chronologie de Csoma de Körös, *Tibetan Grammar*, p. 181, et de Sarat Chandra Das, *Tibetan Table*, J. A. S. Bengal, 1889, 40-84.

Schlagintweit, *Die Könige von Tibet*, Munich, 1866. — Schlagintweit, *Le Bouddhisme au Tibet*, trad. Milloué, P., 1881. — Waddell, *The buddhism of Tibet or Lamaism*, L., 1895. — Waddell, *Lhassa and its mysteries*, L., 1906. — Bushell, *Early history of Tibet*, J. R. A. S., XII, 1879-80. — Sarat Chandra Das, *Early history of Tibet*, J. A. S. Beng., 1881 et : *Rise and progress of Buddhism in Tibet*, ibid., 1882. — Sum-pa mkhan-po, trad. Sarat Chandra Das, *History of Buddhism in India and Tibet*, Calcutta, 1908. — Dutreuil de Rhins et Grenard, *Mission scientifique dans la Haute-Asie, Turkestan et Tibet*, P., 1897-1898. — De Milloué, *Le Paradis des moines, Bod Youl ou Tibet*, P., 1906. — Grünwedel, *Mythologie du bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, Leipzig, 1900. — Rockhill, *Tibet : History of Tibet, derived from Chinese sources*, J. R. A. S., XXIII, 1891, p. 188. — Rockhill *The land of the lamas*, L., 1892. — Rockhill, *The dalai-lamas of Lhassa, and their relations with the Manchu emperors*, T'oung pao, 1910, I, 105. — Sarat Chandra Das, *Life ...of Tsongkhapa*, J. A. S. Bengal, 1882. — Gunther Schulemann, *Geschichte der Dalailamas*, Heidelberg, 1911. — Sarat Chandra Das, *Journey to Lhassa*, L., 19 . — G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, Strasb., 1896.

— A. Bell, *Tibet past and present*, Oxford, 1924. (C. R. de Pelliot, T'oung pao, 1927, 139). — A.-H. Francke, *History of Western Tibet*, Londres, 1907. — Miss A. Getty, *The gods of Northern Buddhism, their history, iconography and progressive evolution*, L., 1914 (réédition augmentée, sous presse). — Avalon (Sir John Woodroffe), *Principles of Tantra*, L., 1914-1916. — Bacot et Hackin, *L'art tibétain*, P., 1911. — Hackin, *Les scènes figurées de la vie du Bouddha dans l'iconographie tibétaine (Mémoires concernant l'Asie orientale*, II, 1916). — Hackin, *Some notes on Tibetan paintings*, Rûpam, nº 7. — Hackin, *L'art indien au Tibet et en Asie Centrale*, Conf. du Musée Guimet, 13 janvier 1924. — Hackin, *Guide-catalogue du Musée Guimet*, P., 1923. — Leonhard Adam, *Hochasiatische Kunst*. Stuttgart, 1923 (C. R. de K. Seidenstucker, in : *Zeitschr, f. Buddhism.*, 1925, 360). — Bacot, *Trois mystères tibétains*, P., 1921. — Bacot, *Milarépa, Classiques de l'Orient*, P., 1925. — Bacot, *La décoration tibétaine*, P., 1924. — G. Roerich, *Tibetan paintings*, L., 1925. (C. R. de Bacot, *Journal des Savants*, avril 1926, 182.) — Pelliot, *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur*, J. A., 1914, I, 110. — Bacot, *Les Mo-so, ethnographie, religions, langue, écriture* (avec documents historiques et géographiques relatifs à Li-kiang), Leyde, 1913. — Carte détaillée du Tibet in Ch. Bell, *Manual of colloquial Tibetan*, L., 1905.

Historiens tibétains du Bouddhisme : Taranatha's *Geschichte des Buddhismus in Indien*, trad. A. Schiefner, Pétersbourg, 1869. — Čhos-kyi ñi-ma dpal-bzaṅ-po, *Grub-mtha' šel-kyi me-loṅ*, trad. de Sarat Chandra Das, *J. A. S. Bengal*, 1881-1882 *(Contributions in the Religion, history etc of Tibet)*. — Sum-pa khan-po ye-šes-dpal-'byor, *Ppay bsam ljon bzaṅ, History of the rise, progress, downfall of Buddhism in India*, trad. Sarat Chandra Das, Calcutta, 1908. — 'Jigs-med nam-mkha, *Hor-c'os'-byuṅ, Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, trad. Huth, Strasb., 1892, 1896.

CHAPITRE III — LES MONGOLS

Histoire des Mongols : P. PELLIOT, *Les mots à H initiale, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*, J. A., 1925, I, 193. — A. N. J. WHYMANT, *A Mongolian grammar outlining the Khalkha, with notes on the Buriat, Kalmuck and Ordoss*, Londres, 1926.

SSANANG SSETSEN, trad. SCHMIDT, *Geschichte der Ost Mongolen*, Pétersb., 1829 (cf. HAENISCH, *Die chinesische Redaktion des* SANANG SETSEN, *Geschichte der Ostmongolen, im Vergleiche mit dem mongolischen Urtexte*, Berlin, 1904).

D'OHSSON, *Histoire des Mongols*, La Haye, 1834 (résumé par J. CURTIN sous le titre : *The Mongols*, Boston, 1908). — F. VON ERDMANN, *Temudschin der Unerschütterliche*, 1862. — O. WOLFF, *Geschichte der Mongolen oder Tataren*, Breslau, 1872. — DOUGLAS, *The life of* JENGHIS KHAN, L., 1877. — HOWORTH, *History of the Mongols*, L., 1876-1888. — H. PARKER, *A thousand years of the Tartars*, L., 1895, 2^e éd., 1924; C. R. de PELLIOT, *T'oung pao*, 1925-1926, 2-3, p. 285. — CAHUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, P., 1896. — BLOCHET, Art. *Mongols*, Grande Encyclopédie. — BLOCHET, *Introduction à l'histoire des Mongols de Rashid ed-Dîn*, Leyde, 1910. — W. BARTHOLD, *Činghiz Khan*, Encyclop. de l'Islam, I, 877, avec bibliographie et résumé de ses travaux, en russe : *Zapiski vost. otd. arkh. obšč.*, X, 105. — *Turkestan v. epokhu mongolskago našestviya*, II, 409 (traduction anglaise de ce dernier ouvrage par DENISON ROSS sous presse aux *Gibb Memorial S.*, sous le titre : *Turkistan at the time of the Mongol invasion*), et aussi *Mitteil. d. Seminars f. Oriental. Sprach.*, I, 196, IV, 179. — R. STÜBE, *Tschinghiz-Chan, seine Staatsbildung und seine Persönlichkeit*, Neue Jahrbüch. f. klass Altert., 1908, 532. — F. E. A. KRAUSE, *Cingis Han, Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen*, Heidelberg Akten, 1922. — F. E. A. KRAUSE, *Die Epoche der Mongolen*, Mitteil. d. Seminars f. Oriental. Sprachen, XXVI-XXVII, I, Ostasiat. Stud. (1924), 21-60 (avec bibliographie et index en chinois et persan) (sur le *Cingis Han* de

M. KRAUSE, traduction du premier chapitre du *Yuan che*, et sur son article des *Mitteil.*, cf. compte rendu et notes de M. PELLIOT, *T'oung pao*, 1925-26, p. 91). — R. GROUSSET, *Le monde mongol, Histoire de l'Asie*, t. III, P., 1922. — VLADIMIRTSOV, *Tchingis-Chan*, Berlin-Léningrad, 1922; trad. française de Carsow, avec préface de M. Pelliot, Paris, Geuthner, 1929. — A.-C. MOULE, *Tabelle der mongolischen Herrscher*, Journ. North China branch R. A. S., XLV, 124. — PRINCE ROLAND BONAPARTE, *Documents sur l'histoire mongole*, éd. CHAVANNES et DEVERIA, P., 1895. — BAZIN, *Le siècle des Youen*, P., 1850. — E. BLOCHET, *Deux résidents mongols en Chine et en Asie Centrale, de Tchinkkiz Khagan à Khoubilai* (*Yaloutchhou Thsaï et Mahmoud Yalwatch*), 1925.

DEFRÉMERY, trad. de KHONDEMIR, *Histoire des khans mongols du Turkestan et de la Transoxiane*, P., Journal Asiatique, 1852. — OLIVER, *The Chagatai Mughals*, J. R. A. S., 1888. — RACHID ED-DIN, *Histoire des Mongols de Perse*, trad. QUATREMÈRE, P., 1836. — BLOCHET, éd. du texte de RASCHID AD-DIN, *Successeurs de Tchinkhiz Khagan*, Leyde, 1911. — *History of the Mongols of Central Asia, being the Tarikh-i-Rashidi* of MIRZA MUHAMMED HAIDAR; trad. DENISON ROSS, préf. de ELIAS, L. 1898. — HARTMANN, *Chinesisch Turkestan*, Halle, 1908. — HARTMANN, *Ein Heiligenstaat im Islam. Das Ende der Caghataiden und die Herrschaft der Chogas in Kashgarien*, Der Islamische Orient, I, 195-374. — VAMBERY, *Geschichte Bokharas oder Transoxianens*, Stuttgard, 1872, trad. angl. : *History of Bokhara (second edition)* Londres, 1873. — SKRINE et DENISON ROSS, *The heart of Asia, History of Russian Turkestan and Central Asian Khanats*, L., 1899. — W.-E. CURTIS, *Turkestan, the hearth of Asia*, L., 1911. — KOUSNIETSOV, *La lutte des civilisations et des langues en Asie centrale*, P., 1912. — CZAPLIKA, *The Turks of Central Asia in history and present day*, Oxford, 1918. — E. BLOCHET, *La conquête des Etats nestoriens de l'Asie Centrale par les Schiïtes. Les influences chrétienne et bouddhique dans le dogme islamique.* Revue de l'Orient Chrétien, 1925-1926.

DE HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte der Goldenen Horde in Kiptschak*, Pest., 1840. — HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte*

der Chane der Krim unter Osmanischer Herrschaft, Pest, 1856. — J. CURTIN, *The Mongols in Russia*, L., 1908. — PELLIOT, *A propos des Comans*, J. A., 1920, I, 125. — BALODIS, *Alt Sarai und neu Sarai, die Haupstädte der goldenen Horde*, Riga, 1926. — E. BALLOD, *The Volga Pompei*, Moscou, 1923, C. R. de KASANIN, Bull. School Orient. Studies, London Inst., 1926, 197. — BACHFELD, *Die Mongolen in Polen, Böhmen und Maehren*, Innsbrück, 1899. — STRAKOSH GRASMANN, *Einfall der Mongolen in Mitteleuropa*, Innsbrück, 1893.

HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte der Ilchan, d. i. der Mongolen in Persia*, Darmstad, 1842. — ALTUNIAN, *Die Mongolen und ihre Eroberungen in Kaukasus und Kleinasiatischen Ländern* (XIII[en] Jahr.), B., 1911. — LE STRANGE, *Mesopotamia and Persia unde the Mongols* (XIV[e] siècle), L., 1903. — E. G. BROWNE, *History of persian literature under Tartar dominion*, 1265-1502. Cambridge, 1920. — DULAURIER, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, J. A., 1858, I. — K. PUTKANOV, *Histoire des Mongols d'après les sources arméniennes* (en russe), Pétersb., 1873-1874.

N. YAMADA, *Ghenko, the Mongol invasion of Japan*, L., 1916.

CAP. H. MOREL, *Les campagnes mongoles*, Rev. milit. franç., juin-juillet 1922.

P. PELLIOT, *Sur quelques mots d'Asie Centrale attestés dans les textes chinois*, J. A., 1913, I, 151. — PELLIOT, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'oung pao, 1914, 633. — PELLIOT, *Mongols et Papes aux XIII[e] et XIV[e] siècles*, Séance de l'Institut, 25 octobre 1922. — PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté*, Rev. de l'Orient chrétien, 1922-1923, 3-31. — Cours de M. PELLIOT au Collège de France.

E. DE ZAMBAUR, *Manuel de Généalogie et de Chronologie pour l'Histoire de l'Islâm*, Hanovre, 1927 (t. II, n° XII, p. 239-250 « *Mongols* »). — Pour la géographie historique les cartes 17 à 20 du nouvel atlas historique japonais (Histoire de l'Asie) de M. WATARU YANAI, *Tôyô tokushi chizu*, Tôkyô, édit. Fusambo, 1926.

HUTH, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei mit einer Einleitung : Politische Geschichte des Mongolen, aus dem tibetischen des Jigs-med namm'ka herausgegeben und über-*

setzt, Strasb., 1896. — A.-M. Pozdenejev, *Dhyâna und Samadhi in mongolischen Lamaismus*, Zeitschrift fur Buddhismus, VII J., Heft 3/4, p. 378.

Maurice Courant, *L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles, Empire Eleuthe ou Empire Mandchou*, P., 1912. — E. H. Parker, *Mongolia after the Genghizides and before the Manchus*, Journ. North-China branch R. A. S., XLIV, 1913, 76. — Vladimirtsov, *Les Inscriptions sur les rochers du Tsoktu-taiji du Khalka*, Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, 1926-1927 (en russe). — Iwan Jakowlewitsch Korostovetz, *Von Cinggis Khan zur Sowjetrepublik, eine Geschichte der Mongolei*, avec le concours de E. Hauer et O. Franke, Berlin, 1926 (C. R. de E. Haenisch, *Z. D. M. G.* Bd 81, p. 170, 1927).

B. Laufer, *Skizze der mongolischen Literatur* (Rev. Orient. *Keleti Szemle*, VIII, 1907, 164-261 ; 2^e éd. en russe, revue et augmentée par B. Vladimirtsov, Léningrad, 1927. — B. Vladimirtsov, *Die mongolische Literatur*, Leningrad, 1920. — En russe : Pozdneieff, *Lectures sur l'histoire de la Littérature mongole*, Pétersbourg, 1897.

F. R. Martin, *The miniature painting and painters of Persia, India and Turkey from the 8th to the XVIIIth century*, Londres, Quaritch, 1912. — Marteau et Vever, *Miniatures persanes*, Paris, 1913. — Arménag Sakisian, *L'École mongole de miniature en Perse aux XIV^e-XV^e siècles*, Jahrb. d. Asiat. Kunst., II, 2, 1925, p. 136. — Blochet, *Les peintures des manuscrits orientaux de la Bibl. Nationale*, 1914-1920.

Voyages à travers l'Empire Mongol : Yule, *Cathay and the way tither*, Hakluyt Soc., 1914-1915. — Bretschneider, *Mediaeval researches*, L., 1888. — *Voyages de* Benjamin de Tudèle, *de* Jean du Plan Carpin, *du* Frère Ascelin *et de* G. de Rubruquis, Paris, Imprimerie Nationale, 1830. — Rubruquis et Plan Carpin, in : *Recueil de voyages et mémoire de la Soc. de Géog. de Paris*, éd. d'Avezac, 1839. — Rubrouck, *Voyages*, éd. de Backer, P., 1877. — Plan Carpin, *Relation*, éd. d'Avezac, P., 1838. — Bradley,

Texts of Plan Carpinand Rubruquis, Hakluy Soc., 1903. — *Le Livre de* Marco Polo ; éd. Pauthier, P., 1865. — Yule, *The book of ser* Marco Polo, éd. Cordier, L., 1903, suivi de : H. Cordier, *Ser Marco Polo, Notes et Addenda*, L., 1920. — *Le Livre de* Marco Polo..., *publié par* G. Pauthier, *en 1867, mis à jour et annoté par* A.-J.-H. Charignon, Pékin, 1924-1926 (observations de M. Pelliot, *Cours du Collège de France*, 20 déc. 1926 et C. R. de M. Pelliot, T'oung pao, 1927, 156). — *Les voyages d'*Odoric de Pordenone, éd. Cordier, 1891. — Cordier, *Le Christianisme en Chine et en Asie sous les Mongols*, P., 1917. — Jourdain Catalani de Severac, *Les Merveilles de l'Asie*, éd. Cordier, 1925. — Mohesmii, *Historia, Tartarorum ecclesiastica*, Helmstadi, 1741. — Ibn Batouta *Voyages*, trad. Defremery et Sanguinetti, P., 1893-1922. — Von Mzik, *Die Reise des Arabers Ibn Batutas durch Indien und China*, 1912. — Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, trad. Furcy Raynaud, Leipzig, 1885-1886. — Halberg, *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident, XIII*e*-XV*e *siècles*, Göteborg, 1906. — E. Rehatsek, *Christianity among the Mongols (Eastern Great Khans and Western-Persian Khans)*, Bombay Branch R. A. S., tome XIII, année 1877, p. 152-302. — A.-C. Moule, *Hang-chou to Shang-tu*, A. D. 1276, T'oung pao, 1915, 393. — Chabot, *Histoire de Mar Jaballaha III, patriarche nestorien*, P., 1895. — J. Montgomery, *History of Yaballaha III, Nestorian patriarch and his vicar, Bar Sauma*, N. Y., 1927. — G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du VII*e *au XVIII*e *siècles*, P., 1914. — G.-E. Krause, *Das Mongolenreich nach der Darstellung des armeniers Haithon*, Festschrift f. F. Hirth, Ostasiat. Zeitschr., 1920.

Cheref ed-Din, *Zafer nameh* (Histoire de Tamerlan), trad. Petis de Lacroix, P., 1722. — L. Bouvat, *Essai sur la civilisation timouride*, J. A., 1926. — L. Bouvat, *L'Empire mongol, 2*e *phase, Les Timourides*, tome VIII de l'*Histoire du Monde de* Cavaignac, P., 1927.

Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs*

et des Mongols, P., 1911. — L.-H. Dudley Buxton, *The inhabitants of Inner Mongolia* (point de vue anthropologique), Journ. Roy. Antropological Institute, vol. LVI, janv.-juin 1926, p. 143. — Nioradze, *Der Schamanismus bei den sibirischen Völkern*, 1925.

Cf. Poppe, *Russische Arbeiten auf dem Gebiet der Mongolistik*, 1913-1924, Asia Major, I, 2-4 (1924), p. 676.

CHAPITRE V. — INDOCHINE (ET INSULINDE)

Généralités : H. Cordier, *Bibliotheca Indosinica*, P., 1912-1915. — Coedès, *Bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'archéologie du Cambodge et du Čampa*, B. C. A. I., 1909. — Coedès, *Inventaire des inscriptions du Čampa et du Cambodge*, B. E. F. E. O., 1907, 37. — *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXI, 1922, n° 1 (résumé des travaux de l'École). — P. Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*, B. E. F. E. O., 1904, 130. — H. Mansuy (avec collaboration de M^lle Colani), *Contribution à l'étude de la préhistoire en Indochine*, Bulletin de la Société Géologique de l'Indochine, t. VII, 1920; X, 1923; XIII, 1924; XIV, 1925, et Mémoires du Service Géologique de l'Indochine, XII, II-III, 1925. (C. R. de Ch. Robequain, B. E. F. E. O., t. XXV, 1-2, 1925, p. 205; 3-4, 1926, p. 477; cf. aussi bibliog. in *T'oung pao*, 1927, 206). — L. Finot, *Hindu kingdoms of Indochina*, Indian historical Quarterly, décembre 1925, p. 599 (cf. carte p. 603). — L. Finot, *Outlines of the History of Buddhism in Indochina*, Indian historical Quarterly, décembre 1926, p. 673-690. — L. Finot, *L'apport artistique de l'Indochine*, Correspondant du 10 août 1927. — Service géographique de l'Indochine, *Atlas de l'Indochine*, P., 1920, Cartes : 13, Indochine ethnographique; 14, Indochine historique; 15, Tonkin historique; 17, Cambodge archéologique; 18, Annam archéologique (antiquités chames); 46, Région d'Angkor.

Barth et Bergaigne, *Inscriptions sanscrites du Cambodge et du Campa*, Paris, 1885-1893. — *Inscriptions du Cambodge*,

publiées sous les auspices de l'Académie des Inscriptions, 3 volumes déjà parus, 1926-1927.

Cambodge :

FOURNEREAU, *Les ruines khmères*, P., 1890. — LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Atlas archéologique de l'Indochine* (Champa et Cambodge), P., 1901. — LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Carte archéologique du Cambodge*, P., 1910. — LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, (avec 1 vol. de cartes) (E. F. E. O.), 1911. — P. PELLIOT *Le Fou-nan*, B. E. F. E. O., 1903, 248. — AYMONIER, *Le Cambodge*, t. III, *Le groupe d'Angkor et l'histoire*, P., 1904. (Cf. PELLIOT, *B. E. F. E. O.*, 1904, 385.) — GEORGES MASPERO, *L'Empire Khmèr*, Pnom-Penh, 1904. — CH. CARPEAUX, *Les ruines d'Angkor et l'histoire*, P., 1908. — Mission DUFOUR et CARPEAUX, *Le Bayon d'Angkor Thom*, P., 1910-1913. — G. COEDÈS, *Les bas-reliefs d'Angkor-Vat*, P., 1911. — COMMAILLE, *Guide aux ruines d'Angkor*, P., 1912. — ADH. LECLÈRE, *Histoire du Cambodge*, P., 1914. (Cf. C. R. de COEDÈS, B. E. F. E. O., 1914, n° 9, p. 47). — H. RUSSIER, *Histoire sommaire du Royaume de Cambodge*, Saigon, 1914. — L. FINOT, *Liste chronologique des rois khmèrs*, in : *Notes d'épigraphie*, B. E. F. E. O., 1915, n° 2, p. 181. — PARMENTIER, *Cartes de l'Empire Khmèr d'après les inscriptions datées*, B. E. F. E. O., 1916, n° 3, p. 69-73. — G. COEDÈS, *Études cambodgiennes*, Hanoi, 1918. — AYMONIER, *Histoire de l'ancien Cambodge*, P., 1920. — G. GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, P., 1921, et : *Arts et archéologie khmèrs*, 1921-1926. — G. GROSLIER, *Angkor (Collections des villes d'Art)*, P., Laurens, 1924. — G. GROSLIER, *La sculpture khmère ancienne*, P., 1925. — L. DELAPORTE, *Voyage au Cambodge, l'architecture khmère*, P., 1880-1925. — DELAPORTE, *Les monuments du Cambodge*, 1914-1924. — COEDÈS, *Bronzes khmers*, Ars Asiatica, V, 1923. — V. GOLOUBEW, *Introduction à la connaissance d'Angkor*, Bulletin des Amis de l'Orient, 1923. — TCHEOU TA KOUAN, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, trad. Pelliot, B. E. F. E. O., 1902. — PARMENTIER, *L'art d'Indravarman*, B. E. F. E. O.,

XIX, 1. — H. MARCHAL, *Guide d'Angkor* (sous presse). — H. PARMENTIER, *L'art khmèr primitif*, E. F. E. O., 1927. — PHILIPPE STERN, *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*, Bibl. de vulg. du Musée Guimet, t. 47, 1927. — FINOT, PARMENTIER et GOLOUBEW, *Le Temple d'Içvarapura (Banteai Srei)*, Mémoires archéologiques de l'E. F. E. O., t. I, 1926. — H. MARCHAL, *Indépendance de l'art kmèr vis-à-vis de l'art hindou*, Rev. Arts Asiatiques, déc. 1926. — SAPHO MARCHAL, *Danses cambodgiennes*, Saigon, 1926. — SAPHO MARCHAL, *Costumes et parures khmèrs d'après les Devata d'Angkor*, avec préface de V. GOLOUBEW, Paris, 1927. — *Guide* MADROLLE, *L'Indochine du Sud*, P., 1926. — RENÉ GROUSSET (et PHILIPPE STERN). *L'art khmèr au Musée Guimet*, Revue « Beaux-Arts », septembre (octobre) 1927.

Campa :

BERGAIGNE, *L'ancien royaume de Campa*, P., 1888. — AYMONIER, *The history of Tchampa*, L., 1893. — CABATON, *Nouvelles recherches sur les Chams*, P., 1901. — L. FINOT, *Le Pâṇḍuraṇga*, B. E. F. E. O., 1903, 630. — G. MASPERO, *Histoire du Champa*, T'oung pao, Leyde, 1910-1913 (C. R. de L. AUROUSSEAU, B. E. F. E. O., 1914, n° 9, p. 8), nouvelle édition intitulé : *Le Royaume de Champa*, Paris, Van Oest, 1927. — A. MAYBON, *L'art cham*, Art Décoratif, avril 1911. — L. FINOT, *Liste chronologique des dynasties čames*, B. E. F. E. O., 1915, n° 2, p. 181. — H. PARMENTIER, *Caractères généraux de l'architecture čame*, B. E. F. E. O., 1901, 245-258. — PARMENTIER, *Les monuments du cirque de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 805. — L. FINOT, *Les inscriptions de Mi-so'n*, B. E. F. E. O., 1904, 895. — PARMENTIER, *Le sanctuaire de Po-Nagar*, B. E. F. E. O., 1902-1908. — H. PARMENTIER, *Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam*, P. (E. F. E. O.), 1909-1918 (avec cartes archéologiques). — H. PARMENTIER, *Catalogue du Musée čam de Tourane*, H., 1919. — H. PARMENTIER, *Sculptures čames du Musée de Tourane*, Ars Asiatica, IV, P., 1922. — JEANNE LEUBA, *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui*, Hanoi, 1915. — JEANNE LEUBA, *Un royaume*

disparu : Les Chams et leur art, Paris-Bruxelles, 1924. — PRZYLUSKI, *Le Čampa*, conférence du Musée Guimet, 1923.

Birmanie et Siam : PHAYRE, *History of Burmah*, L., 1883. — J.-C. SCOTT, *Burma from the earliest times to the present day*, Londres, 1924. — HARVEY, *History of Burmah*, 1925 (avec 5 cartes historiques). — NISBET, *Burmah under the british rule and before*, Westminster, 1901. — O. CONNOR, *Mandalay and the cities of the past*, L., 1907. — H. BODE, *Pali literature of Burmah*, L., 1909. — DUROISELLE, *Précis de l'histoire de Pagan*, en appendice à DE BEYLIÉ, *L'architecture hindoue en Indochine*. — E. HUBER, *La fin de la dynastie de Pagan*, B. E. F. E. O., 1909, 633. — NHAI-THIEN, *Burmese invasions of Siam*, trad. angl. Bangkok, 1903 (C. R. de HUBER, B. E. F. E. O., 1903, 585). — METTEYYA, *Religion von Burma*, Breslau, 1911. — DUROISELLE, *Inscriptions found in Burmah, Epigraphia birmanica*, 1, RANGOON, 1921. — L. FINOT, *Un nouveau document sur le bouddhisme birman*, J. A., 1912, II, 121.

A. PAVIE, *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, P., 1898. — FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, P., Musée Guimet, 1895-1908. — LEFÈVRE-PONTALIS, *L'invasion thaïe en Indochine*, T'oung pao, 1897-1909. — LEFÈVRE-PONTALIS, *Les Younes du royaume de Lan-na ou de Pape*, T'oung pao, 1910. — PETITHUGUENIN, *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*, B. E. F. E. O., 1916, 3, 13. — G. COEDÈS, *Documents sur l'histoire... du Laos occidental*, B. E. F. E. O., t. XXV, 1925, 1-2, p. 1-200 (1926) — G. COEDÈS, *Le Royaume de Dvâravatî*, Recueil des Inscript. du Siam, t. II (sous presse). — G. COEDÈS, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, B. E. F. E. O., XVII, II (1917). — G. COEDÈS, *Une recension pâlie des annales d'Ayuthyâ*, B. E. F. E. O., XVI, III. — G. COEDÈS, *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, J. A., 1920, I, 233. — G. COEDÈS, *Recueil des inscriptions du Siam*, Bangkok, t. I, *Inscriptions de Sukhodaya*, 1924. — G. COEDÈS, *Recent archaeological progress in Siam*, Indian Art, 1927, I, 57. — *Annales du Siam*, t. I, *Suvaṇṇa Khamdëng, Suvaṇṇa K'ôm Kham*, et *Siṅhavati*, trad. C. NOTTON,

Paris, 1926. — W. A. R. Wood, *A history of Siam, from the earliet times to the year* 1781, 1926. — Lanier, *Relations de la France et du royaume de Siam* 1662-1703, P., 1883. — Seauve, *Relations de la France et du Siam*, 1680-1907, P., 1908. — A. Launay, *Histoire de la Mission de Siam*, P., 1921. — O. Frankfurter, *Beitrage z. Geschichte und Kultur Siams*, Mitteil. d. Seminars f. oriental. Sprachen, XXIII-XXV, 1922, 51. — Il est regrettable que l'*Histoire du Siam* par le Prince Damrong, en siamois (t. I, jusqu'en 1613, Bangkok, 1914), n'ait pas été traduite en anglais ou en français. — Voretsch, *Altbuddhistische Kunst in Siam*, Ostasiatische Zeitschrift, avril 1917. — G. Coedès, *Tablettes votives bouddhiques du Siam*, Etudes Asiatiques, E. F. E. O., 1925. — A. Salmony, *La sculpture siamoise*, P., 1925 (C. R. de Coedès, T'oung pao, 1925-26, 1-2, p. 287). — P.-C. Jinavaramsa Bhikshu (Prince Prisolam of Siam), *Notes on Siamese art and crafts*, Ceylon National Review, juillet 1907, 1. — Karl Döhring, *Siam*, Munich, 1923. — Karl Döhring, *Kunst und Kunst-gewerbe in Siam*, Bangkok, 1926. — Lunet de Lajonquière, *Essai d'inventaire archéologique du Siam*, B. C. A. I., 1912. — — Collège de l'Assomption, *Atlas-Géographie du Siam*, Imprimerie de Montligeon (Orne), 1925 (Carte 42, le Siam ancien ; 78, Bangkok en 1688). — W. Cochrane, *The Shans*, Rangoon, 1915.

Annam :

Truong Vinh Ky, *Cours d'histoire annamite*, Saigon, 1877-1879. — Des Michels, *Les Annales impériales de l'Annam*, P., 1889. — Cadière et Pelliot, *Les sources annamites de l'histoire d'Annam*, B. E. F. E. O., 1904, 617. — G. Maspero, *Tableau chronologique des souverains de l'Annam*, T'oung pao, 1894, 43. — Cadière, *Tableau chronologique des dynasties annamites*, B. E. F. E. O., 1905, 77-145. — Dumoutier, *Étude... sur Co-loa, 255-207 av. J.-C.*, in : Nouvelles recherches des Missions scientifiques, II, 1892. — Dumoutier, *Étude historique sur Trieu-vo-dê, 206-109 av. J.-C.*, T'oung pao, 1906, 413. — H. Maspero, *La commanderie de Siang*, B. E. F. E. O., 1916, I, 53. — H. Maspero,

La dynastie des Li antérieurs, B. E. F. E. O., 1916, I, 1-26. — L. Aurousseau, *La première conquête chinoise des pays annamites, IIIe siècle avant notre ère*, B. E. F. E. O., 1924, 137. — H. Maspero, *Le protectorat d'Annam sous les T'ang*, B. E. F. E. O., 1910 (avec carte, p. 680). — H. Maspero, *Géographie politique de l'Annam sous les Li, les Tran et les Hô*, B. E. F. E. O., 1916, I, 27-48. — Aurousseau, *Notes sur la géographie et l'histoire du pays d'Annam*, B. E. F. E. O., XX, 4, 73-120. — Cadière, *Géographie historique du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1902, 55. — Cadière, *Les lieux historiques du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 903, 164. — Cadière, *Le mur de Dong-hoi, Étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine*, B. E. F. E. O., 1906, 87 (bonne carte historique du Nghê-an et du Quang-binh, p. 254). — Madrolle, *Le Thanh-hoa*, T'oung pao, 1906, 381. — Deveria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Viêt-nam, du XVIe au XIXe siècle*, P., 1880. — Russier et Charles Maybon, *Notions d'Histoire d'Annam*, Hanoi, 1909. — Maybon, *Lecture sur l'histoire d'Annam*, Saigon, 1910, 1919. — Maybon, *La relation sur le Tonkin et la Cochinchine de Mgr de La Bissachière* (1807), P., 1920. — Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, P., 1920 (Cf. C. R. d'Aurousseau, B. E. F. E. O., XX, n° 4, 73-120). — D. Lacroix, *Numismatique annamite*, E. F. E. O., Saigon, 1900. — Maybon, *L'art annamite* (Art décoratif, avril 1912). — M. Bernanose, *Les arts décoratifs au Tonkin*, P., 1922. — Gras et Cadière, *L'Art à Hué*, Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1923. — Albert Durier, *La décoration annamite*, P., 1926. — *Guide* Madrolle *L'Indochine du Nord*, P., 1923, 2e éd., 1925.

Insulinde : Kleiweg de Zwaan, *Die Rassen von den Indischen Archipel*, Amsterdam, 1925. — R. Brandstetter, trad. Blagden, *Introduction to Indonesian Linguistics*, L., 1916. — P. Rivet, *Le groupe océanien*, Bull. Soc. de Linguistique de Paris, t. 27, fasc. 3, n° 83, p. 141. — P. Rivet, *Les Malayo-Polynésiens en Amérique*, J. Soc. des Américanistes de Paris, XVIII, 1926, 421.

W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago and Malacca*, Batavia, Londres, 1877-1887. — Rockhill, *Relations and trade of China with the Eastern Archipelago* (XIVe siècle), T'oung pao, 1914, 419 et sq., 1915, 61 et sq. (compléter avec la carte 20 de l'Atlas historique japonais, *Tôyô tokushi chizu* : l'Asie en 1415, Tôkyô, 1926). — *Encyclopaedie van Nederlandsch Indie* (Dr J. Paulus), 2e éd., La Haye, 1917. — Richard Temple, *A brief sketch of malayan history*, Indian Antiquary, 1919-1920. — P. J. Veth, *Java, geographisch, ethnologisch, historisch*, 2e éd. revue par Snelleman et Niedermeyer. Harlem, 1896-1903. — Karl With, *Java, Buddhistische und brahmanische Architektur und Plastik auf Java*, 1re éd. avec introduction historique, La Haye, 1920, 2e éd. abrégée, *ibid.*, 1922.

G. Coedès, *Le royaume de Crîvijaya*, B. E. F. E. O., XVIII, 1918, no 6. — G. Ferrand, *Malaka, le Malayu et Malayur*, J. A., 1918, 391. — G. Ferrand, *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations dans les mers du Sud*, J. A., 1919, 11, 172. — G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, J. A., P., 1922 (C. R. de G. Cœdès, B. E. F. E. O. XXIII, 468, 1924). — G. Coedès, *A propos de la chute du Royaume de Çrîvijaya*, Bijdragen tot de taalland en volkenkunde van Nederlandsch-Indië, Deel 83, 2e aflavering, La Haye, 1927, p. 458-472. — Bij. Raj Chatterjee, *Indian culture in Java and Sumatra*, Greater India Sy, no 3, Calcutta, 1927.

W. Fruin Mees, *Geschiedenis van Java*, Batavia, 1918-1920. — N. J. Krom, *Inleiding tot de Hindoe Javaansche Kunst*, La Haye-Leyde, 1919 (C. R. de Lulius van Goor et Parmentier, B. E. F. E. O., 1922, 261-276). — Krom, *De sumatraansche Period der javaansche Geschiedenis*, Leyde, 1919, trad. franç., *B. E. F. E. O.*, 1919, 127. — Krom et T. Van Erp, *Beschrijving van Barabudur*, La Haye, 1920. — Krom, *L'art javanais dans les musées de Hollande et de Java*, Ars Asiatica, 1926. — Krom, *The life of Buddha in the stûpa of Borobodur according the Lalitavistara*, La Haye, 1926. — Krom, *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, La Haye, 1926. — Krom, *De ondergang van Çrîwijaya*, Mededeelingen der konink. Akad. v. Wetensch., Afdeel. Letterk., Deel 62 ser. B.

n° 5, Amsterdam, 1926, p. 149-171. — KROM, *Barabudur archaeological description* I, La Haye, 1927. — CORNELIS CHRISTIAN BERG, *Middeljavaansche historische Traditie*, La Haye, 1927. — *Pararaton, boek der Koningen van Tumapel en Majapahit*, trad. BRANDES, Batavia, 1896. — VERNEUIL, *L'art à Java. Les temples de la période classique indo-janavaise : Tjandi Kalasan, Tjandi Mendout, Boroboudour, Tjandi Prambanan*, P., Van Oest, 1927.

JUYNBOLL, *Javanische Alterthümer*, Leipzig, 1909. — SCHELTAMA, *Monumental Java*, L., 1912. — FOUCHER, *L'iconographie bouddhique à Java, Le stûpa de Borobodur*, B. E. F. E. O., 1909, 1-50. — PARMENTIER, *L'architecture interprétée dans les bas-reliefs anciens de Java*, B. E. F. E. O., 1907, 1. — HOENIG, *Das Formproblem des Borobudur*, Batavia, 1924. — B. KERSJES, *Tjandi Mendoet*, La Haye et Batavia, 1903. — J.-L. MOENS, *De Tjandi Mendut*, Weltevreden, 1921 *(Genootschap van Kunsten en Wetenschappen Deel LIX, aflevering 6)*. — G. P. ROUFFAER, *Beschrijving van Tjandi Singasari en Panataran*, La Haye, 1909. — J. L. BRANDES, *Tjandi Jago*, La Haye, 1904. — J. L. BRANDES, *Tjandi Singasari*, La Haye, 1909. — KARL WITH, *Javanische Kleinbronzen*, in : *Studien zur Kunst des Ostens* JOSEPH STRZYGOWSKI *gewidmet*, Vienne, 1923. — R. HEINE-GELDERN, *Altjavanische Bronzen*, I, Leipzig, 1925. — ROELOF GORIS, *Bijdrage tot de Kennis der Oud-javaansche en Balinesche Theologie*, Leyde, 1926. — WILHELM STUTTERHEIM, *Rama Legenden und Rama Reliefs in Indonesien*, Munich, 1925. — J. KATS, *The Râmâyana in reliefs of javanese temples*, Leyde et Londres, 1926. — J. L. MOENS, *Hindu-javaansche portretbeelden ; çaiwapratiṣṭa en boddhapratiṣṭa (Genootschap van Kunsten en Wetenschappen deel LVIII, aflevering 6*, 1919. — F. D. K. BOSCH, *Hypothesis as to the origin of indo-javanese art*, Rûpam, janvier 1924, p. 6.

O. COLLET, *Terres et temples de Sumatra*, Amsterdam, Elzevier, 1925. — WILKINSON, *History of the peninsular Malays*, 3e éd., Papers on Malay subjects, Singapoore, 1923.

N. B. — La bibliographie internationale de l'Orientalisme est tenus au courant par les *Ephémérides Orientalistes* publiées par la Librairie Geuthner, 13, rue Jacob, Paris.

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES MOTS ORIENTAUX

N. B. — Pour les noms chinois, japonais et annamites, on a marqué en italiques la page où on trouvera le mot écrit en caractère chinois.

A

Abaġà, 457, 465.
Abaḫay, 523.
Abâḳâ, 457, 465, 485.
Âbaskûn, 422.
Abbâside, 341, 355, 356, 408, 445, 446, 457, 552.
Abd Allâh Waṣṣâf al Hazrat, 411.
Abe no Nakamaro, 334.
Abhayagiri, 114, 115, 117.
abhaya mudrâ, 173, 322, 327, 328, 329.
Abhidharma, 38, 75.
Abhidharma koça çâstra, 75, *262*, *294*.
Abhidharmapiṭaka, 33.
Abhidharmavibhâṣâ, 64.
Abhinavagupta, 125.
Abhiniṣkramaṇa, 315.
Abû (Mont), 152.
Abu'l-Faraj, 440.
Abu 'l-Fida', 446.
Ab'ul Ġâzî Bahâdur Khân, 411, 426.
A-che-fou-kiu-cha, *171*.
Achéménides, 34.
A-che-na Chö-eul. *273*.
A-chou, *449*.
acit, 134, 135.
Açoka (cf. Aśoka), 25, 33, 35 à 40, 46, 47, 49, 58, 64, 68, 81, 97, 114, 115, 260, 568, 594.
Açokâvadâna, 246, *260*.
Açvaghoṣa (cf. Aśvaghoṣa), 31, 64, 74, 76, 78, 79, 120, 122, 123, *171*, 256, 263.
açvamedha, 39.
açvattha, 26.
Açvin, 9.
Adai, 500, 501.
Adam (le Maître de la Loi), 355.
Adam Schall, 509.
Âdarbaijân, 408, 422, 433, 434, 446, 465.
Aden, 503.
Âdi-buddha, 72, 124, 299, 363, 518.
Aditya râja (roi môn), 565, 588.
Adonis, 84.
Adran, 618, 619.
Adriatique, 437.
Afghans, 409, 482.
Afghanistan, 52, 53, 55, 57, 83, 97, 140, 236, 291, 408, 424, 427, 429, 433, 485, 486, (salle d'), 326.
Afrâsiyâb, 359.
Agathocle, 58.
Agni, 16.
Agnimitra, 40.
aguṇa, 129.
A-ha-ma, *460*.
ahaṃkâra, 127.

A-hei-ma, 505.
ahiṃsâ, 24.
Aḥmed (de Ṭurfân), 488, 504.
Aḥmed Fènâketî, 460.
Aḥmednagar, 113, 114.
A-hou-t'ai, 430.
Ahura Mazdâ, 15.
Aï-bäg, 440.
Aihole, 90, 153.
Airlaṅga, 158.
Airyânâm Vâejô, 8.
Aisin Gurun, 324.
Aitareya (upaniṣad), 17.
Ai Tängridä ḳut bulmyš alp bilgä, 358.
Aiyûbides, 409, 433.
Ajaṇṭâ, 5, 31, 67, 87 à 89, 90, 92, 105, 116, 141, 143 à 148, 151, 163, 164, 166, 307, 310, 313, 317, 319, 320, 322, 323.
Ajâtaçatru, 310, 319.
ʿAjemî ('Irâḳ), 422.
Ajmir, 102, 103.
Akaboshi Tetsuma, 399.
akâça, 23, 126.
Akesines, 35.
Akhshunwâr Hephthal, 254.
A-kou-ta (Kin), *374*, 376.
Aḳšehr, 434.
Aksu, *215*, 217, 219, 222, 291, 487, 488, 504.
Aḳtaġ, 253, 270.
Aḳtâġlik, 533.
ʿÂla al-Dîn (de Mossoul), *450*.
ʿAlâ al-Dîn (Tarmâšîrîn) (čaġataïde), 483.
ʿAlâ al-Dîn Kaï-Ḳobâd Ier (seldjûḳide), 433.
ʿAlâ' al-Dîn Muḥammed (de Ḫwârizm, 1199 - 1220), 408, 420-422.
ʿAlâ' al-Dîn Muḥammed Ḫaljî, 106, 112, 486.
ʿAlâ' al-Dîn Tekeš (de Ḫwârizm), 408.
A-la-chan (Alachan), 252, 416.
Alains, 215, 303, *422*, 466, 500.
Alâ-ḳamâḳ, 441.
Alakesvara, 502.
Âlamût, 445, 446.
A-lao-wa-ting, *450*.
Alasanda, 56, 58.
Alatau, 440, 441.
Alauṅgpaya, 598.
Alaunphrâ, 595, 598.
âlaya, 122.
âlaya-vijñâna, 79, 120, 121, 123, 132, 134.
Alexandre, 34 à 36, 52, 53, 56.
Alexandreia Areiôn, 52.
Alexandreia Eskhatè, 52.
Alexandreia Prophtasia, 52.
Alexandrie-du-Caucase, 53, 56.
Alexandrie-d'Égypte, 56, 58, 82, 241, 474.
Alexandrie-Ḳandahâr, 52.
Alexandrie de Margiane, 52.
Alexandrie de l'Oxus, 52.
Alfaric, 352.
Alġû, 449, 482, 484.
al-Ḫansâ, 471.
al-Ḫiṭâ, 471.
ʿAlî, 137.
ʿAlî ʿÂdil Šâh, 113, 114.
Aliamet, 540.
A-li-hai-ya, 449.
A-li-ma-li, *407*.
A-li-pou-ko, *448*.
Aljigidäi, 440.
Allâh, 137, 421.
Allâhâbâd, 38, 91, 98, 169.
Allemagne, 438.
Almâliġ, ou Almâlik, *407*, 418 à 420, 445, 456, 463, 467, 476, 479, 480, 482, 483, 488.
al Malik al Ašraf, 433.
al Mustaʿṣim, 446.
A-lo-na-chouen, 273.
A-lo-pen, *354*.
A-lou, *457*.
A-lou-la-t'i, *405*.

A-lou-t'ai, *500*.
alp (vaillant), 358.
al-Ṣîn, *356*, *471*.
Altaï, 206, 252, 406, 464, 532.
Altaï-ṣu, 414.
altan (= or) (cf. altïn), 374, *409*, *436*, 506.
Altan-ḫan, ou Altan-khan (= Kin), *374*, *409*.
Altan-ḫan, ou Altan-khan (Tümed), *506*, 519.
Altan-khan, ou Altïn-khan (Khalkha), 505, 530.
Altchoukou, 373, 378.
altčun, 374.
Altî-šahr, 487.
Altšit-nor, 539.
altun, 374.
Altunian, 434, 435, 437.
Aluġû, 449.
âmalaka, 151.
Amana, 267.
Amarapura, 599.
Amarâvatî (Inde), 66, 67, 89 à 91, 99, 141, 151, 163, 570.
Amarâvatî (au Čampa), 552.
Amarendrapura, 560.
ambaṇ, 540, 541.
Âmbhi, 35.
Aṃçuvarman (Népâl), 360.
Amda, *506*.
Amdo, 462.
Amida, 73, *172*, *264*.
Amidisme, 71, 72, 78, 244, 246, 256, 263, 264.
Amien, 469.
Amitâbha, 71 à 73, *172*, *264*, 319, 326, 518, 521.
Amitâbha-sûtra, *245*.
Amitâbhavyûha, 264.
Amitâyurdhyânasûtra, *264*.
Amitâyus, 71.
Amitâyus-sutra, *245*.
A-mi-t'o fo, 73, *172*, 264.
A-mi-t'o king, *245*.
Amoghapura, 558, 560.
Amoghavajra, 115, *298*.
Amoghavarṣa, 105.
Amoï, 527.
A-mou-eul-sa-na, *538*.
Amour (fleuve), 276, 366.
Amsterdam, 335, 597.
Âmû-daryâ, 375, 422, 445.
Amur, 404.
Amursana, *538*.
Amyntas, 56.
A-na-kouei, 252, 253.
A-nan, 396.
Ânanda, 22, 33, 133, 329, 330, 396, 394.
Ânandadhvaja-çrîbhadra, 364.
Anaryens, 3.
Anatolie, 8, 409, 433 à 435.
Anau, 177, 178.
Anaukpetlun Mahâ Dhamma Râja, 596.
Anaurahta, 594.
An-chi, *274*.
Andarae, 66.
Andersson (J.-G.), 176, 178, 179, 223, 231.
Andhra, 49, 66 à 68, 76, 91, 99, 104, 108, 141, 170.
Andhrabhṛtya, 66.
Andigné (d'), 336.
Andley, 232.
André de Pérouse, 478.
Anesaki, 124, 299, 390.
Aṅga, 10, 13.
Angkor (cf. Aṅkor), 560, 561, 563, 570, 579, 580.
angkoréen (art), 583-586.
Angkor Thom (cf. Aṅkor Thom), 583.
Aṅgkor Vat (cf. Aṅkor Vat), 566.
Anh-tôn (Trân), *608*.
Ani, 434.
A-ni-ko, *493*.
Anin, 469.
Aniruddha, 127.

Aniu, 469.
Añjali mudrâ, 174.
Anji, *273*.
Aṅkor 166, 167, 560, 562, 565, 567, 571, 572, 574, 575, 577, 578, 580, 581 à 585, 591, 592.
Aṅkor-Borei, 557 à 559, 572.
Aṅkor Thom, 561.
Aṅkor Vat, 166, 563, 566, 570, 575, 579 à 581, 583, 586, 589.
Annam, 232, 265, 290, 334, 453, 454, 469, 501 à 503, 549, 550, 555, 556, 559, 566, 568, 570, 598, *599*, 603, 604, 607 à 614, 616, 617, 619, 620.
Annam-chi-luoc, *609*.
Annamites, 212, 265, 453, 454, 503, 548, 549, 555, 556, 587, 599, 601, 606, 607, 609, 610, 612, 613, 617 à 619, 621.
Anne, 525.
Anoarahta, 594.
Anochin A. V., 443.
An-sik, *218*.
Antialkidas Niképhoros, 55.
Antigone Gonatas, 39.
Antikena, 39.
Antioche, 52, 83, 241, 242, 308.
Antiochos Ier, 37; (II), 39; (III), 39, 53.
Antiyaka, 39.
Antonins, 83.
aṇu, 121, 132.
Anurâdhapura, 114 à 118, 163.
Anuruddha, 594.
Aoudh, 10, 25, 26, 42, 43, 56, 61, 78, 91, 103, 137, 257.
A-pa-ha, *457*.
Apâk Ḥôjâ, 533.
A-pao-ki (k'i-tan), *366*.
Aphrodite, 307.
A-p'i-ta-mo kiu-chö louen, *262*, *294*.
Apollodotos, 54, 56.
Apollon, 81, 84.
Aqsu (cf. Akṣu), 271, 304.
Ara, 61.
Arabes, 118, 275, *281* à 284, 286, 352, *355*, 356, 430, 552.
Arabie, 471.
Arachosie, 52, 53, 60.
Arad, 437.
araméenne (écriture), 357.
Âraṇyaka (upaniṣad du Grand-), 17.
Araxe, 439, 444.
Arbman (Ernst), 16.
Arbre de la Bodhi, 26, 49 à 51, 58, 98.
Arcate, 199.
Arču, *449*, 450.
Ardabîl, 470.
Ardašir Tugači, 448.
Ardenne (d') de Tizac, 82, 177, 178, 184, 223-225, 229, 232, 233, 235-238, 323, 324, 330, 331, 333, 335-339, 492, 517.
Ardoχšo, 63.
Aréquier (Clan čam de l'), 552, 554, 555.
Argon (cf. Arğûn), 470.
Argun (fleuve), 404.
Arğûn (khan de Perse), *457*, 462, 465, 466, 470, 477, 478.
arhat, 69, 73, 116, *173*, 396, 399, 490, 518.
Arie, 52.
Arig ḳaya, *449*.
Arïk-bögä, *448*, 449, 456, 484.
Arioi, 6.
Arjuna, 150.
Arjuna-ratha, 150.
ärkägün, 463.
Armalech, 480.
Arménie, 422, 434, 435, 439, 444.
Arne, 177 à 179, 231.
Arrân, 8, 434.
Arsaces, 80.
Arsacides, 57, 357.
Arsak, 218.
Arsakès Ier, 53.

Arsi, 303.
arslân (lion), 281, *435*.
Ârslân, roi du Ferġâna, 282 ; roi de Karluk, 416, 418.
Ârslân khan Aḥmed b. Ḥasan, 375.
Arthaçâstra, 36.
Aruḳtai, 500, 501.
Arulat, 405, 412.
Arunachalam, 116, 502.
Ârya, 6, 7, 10, 13 à 15, 43, 461.
Âryadeva, 76.
Âryamahâratna Sumatikîrti, *517*.
Âryâvarta, 11.
Asaṃkhaya, 595.
asaṃskṛta, 28, 30.
Asaṅga, 75, 78, 79, 92, 97, 98, 119 à 121, 132, 133, 141, *171*, 262, 293, 294, 390.
Ascelin, 439, 440.
Ase, 500.
A-seng-k'ie, *171*.
Asiani, 214, 303.
Asie Centrale, 39, 84, 85, 87 à 89, 93, 99, 345, 351, 353, 375, 408.
Asie Mineure, 8, 68, 83, 306.
A-si-lan, 281.
Asioi, 214, 303.
Asita Kumar Haldar, 147.
Asod (cf. A-sou), *422*, 500.
Aśoka (cf. Açoka), 38, 47.
Asoka Piyadasi, 37.
A-sou, *422*.
Assam, 97, 98.
Assassins, 445, 446.
Assourbanipal, 227.
Assyrie, 355.
assyrien, 581.
Astarâbâd, 422.
Asterousia, 53.
Aston W. G., 453.
Astrakhan, 476, 532, 538.
Asura, 15.
Aśvaghoṣa (cf. Açvaghoṣa), 79.
atâbeg, 408, 433, 439, 446.
A-tan, *503*.
Atharvaveda, 12, 13, 17.
Atheṅkhaya, 595.
Atîça, Atîśa, 101, 156, 363.
Aṭlaḫ, 284.
Atlantes, 81, 322.
âtma-bodha, 133.
âtman, 17 à 21, 24, 27, 29, 33, 44, 77, 123, 126, 128, 131, 133, 134.
Atsiz (de Ḫwârizm), 375.
Atthidhamma, 30.
Attiret, 540.
Attock, 55, 82.
Aucourt (P.), 524.
Auguste, 68.
Âu-lac, 182, *600*.
Aulie-ata, 292.
Aurangabad, 148.
Aurousseau (L.), 181, 182, 186, 207, 220, 471, 550 à 553, 599 à 602, 604, 608, 612, 614, 615, 618, 621.
Autraṇ, 5, 8.
Autriche, 437.
Ava, 542, 593, 595, 596, 598, 599.
avadâna, 73.
Avalokiteçvara, 70 à 74, *172*, *264*, 306, 314, 317, 319, 320, 518, 521, 522, 556.
Avares, 238, 251, 253, 416.
Avataṃsaka, 123.
Avataṃsaka-sûtra, 79, 123, 258, 298, 299, 301.
avatar, avatâra, 41, 73, 137.
Avesta, 14.
avidyâ, 30, 131, 132.
Avignon, 466, 480.
avyakta, 127.
awadhi, 137.
Ayâs, 467, 476.
aymaḳ, 535.
Aymonier, 550, 560, 565, 568.
Ayodhyâ (Inde), 39, 43, 56, 92, 98, 119, 137, 169.
Ayscough (Florence), 349, 350.

Ayudhyâ (Siam), 590 à 592, 596, 598.
Ayuka, 532.
Ayuthyâ, 591.
A-yu-t'o, *169*.
A-yu-wang king, *260*.
A-yu-wang tchouan, *246*.
Ayyâvole, 90.
Azès, 60.
Azov (Mer d'), 423.

B

Baatour, Baatur (cf. Bahadur), 532, 533.
Baber, 426.
Bachhofer (L.), 82, 83.
Backer (de), 466.
Bačman, 436.
Băc-ninh, 232, 605, 609, 621.
Bacot (Jacques), 312, 338, 361, 364, 365, 521, 522.
Bactres, 23, 42, 52, 53, 64, *168*, 242.
Bactriane, 39, 52 à 56, 57, 60 à 62, 65, 87, 88, 94, 95, *210*, 215, *216*, 218, 253, 254, 281, 306, 308.
Bactriens, 9.
Bâdaghîs, 94, 95.
Badaḫšân (cf. Badakchan), 95, 254, *283*, 292, 420, 468, 476, *482*, 539.
Badakchan (cf. Badaḫšân), 539.
Bâdâmi, 90, 104, 148, 153.
Bâdarâyaṇa, 130.
Baddeley (J.-F.), 531.
Badun Meń, 599.
Baġatur, ou Bahadur (surnom de Yesugai), *411*.
Baġatur tudun (de Tâškend), 281.
baġbûr, 356.
Bagchi, 116, 245 et sq., 256 et sq.
Baġdâd, 408, 433, 445, *446*, 464, 465, 468.
Bâgh, 147.
bahâder, *411*.
Bahadur (Yesugai) (cf. Bagatur), *411*.
Bahadur (chef éleuthe) (cf. Baatur), 520, 532.
Baḫamu, 500.
Bâhlîka, 42.
Bahrâm II, 61.
Bahrâm V Gor, 87, 94.
Baḥrein, 157.
Baḫtiyâr, 101.
Baïbârs, 435.
Bâîčû (*var.* de Bâǰû, 434, 439, 440, 444.
Baïdar, 435, 436.
Baijû, ou Bâîǰû (cf. Bâîčû), 434, 440, 444.
Baïkal, 279, 404 à 406.
Baird, 229.
Baitschu (cf. Baiču), 434.
Bai-tu'o'ng, 605.
Bäk-čor, *277*.
Bakô, 561, 574, 583.
Bakoń, 561, 574, 583.
Baksei Čaṃkroń, 561, 563.
Balac, 468.
Balacian, 468.
Balagâmî, 153.
Balâsâghûn, Balâsâġûn et Belâsâġûn, 359, 375, 407, 419, 420, 443.
Baldach, 445.
Balḫ (cf. Balkh), 42, 52, 87, 94, 97, *168*, 292, 355, 408, 422, *423*, 468, 482.
Bâli, 161, 167.
balïġ, 357.
Baljiuna, 412.
Balkh (cf. Balḫ), 52.
Balkhâš ou Balkhash, 288, 414, 416, 420.
Ballâla, 103.
Ballot (M^lle), 341, 401, 514.

Baltistân, *283*.
Bâmiyân, 86 à 89, 94, 95, 97, *168*, 254, 275, *281*, 292, 305, 313, 322, 423, 482, 485.
Bâṇa, 97.
Bandhudatta, 256.
Banerji (R.-D.), 3, 66, 92.
Bang (W.), 408, 422.
Bangkok, 597, 598.
Bâñ Klaṅ Thao, 590.
Ban Phlu Luaṅ, 597.
Bantam (cap), 550.
Bantéai Čhmar, 560, 565, 574, 579.
Bantéai Kdei, 563 à 565.
Bantéai Srei, 581, 582, 586.
Baphuon, 563, 575, 579, 583, 584, 586.
baray, 562, 563, 584.
Barca, 467.
Barčuḳ art tägin, 416, 418.
Bargaon, 119.
Bârhut, 49.
Baria, 617.
Bârin, 366, *405*.
Barköl, ou Barkûl, 206, 217, 219, 269, 270, 279, 288, 357, 359, 375, 406, 535, 536.
Barnett, 11, 44, 61.
Barcġil, 283.
bârs, 435.
Barsaba, 353.
Barth (A.), 29, 61, 77, 136, 558.
Barthold (W.), 54, 55, 282, 358, 359, 366, 367, 375, 376, 407, 409 à 413, 415, 419 à 421, 424, 429, 430, 436, 440, 441, 443, 445, 458, 463, 467, 481, 482, 484, 485, 487, 488, 504, 531, 535, 540.
Barua, 48.
Barulas, *405*.
Barygaza, 56, 68.
Basan, 592.
Bas-Empire, 82.
Baṣra, 356, 468.
Bassac, 557, 566.
Bat Čum, 562, 563.
Battaks, 547.
Battambaṅ, 558, 560.
Bâtû, Batu, *429*, 435 à 441, 443, 444, 467, 482.
Batula, 500.
baturu, *411*.
Baudas, 468.
bauddha, 80.
Bau-tro, 547.
Bayan (chef avar), 253 ; (général mongol), *449*, 450, 455, 456.
Bayan-gôl, 366.
Bayaut, *405*.
Bâydâr, 435.
Bayen, *397*.
Bayin Nauṅ, 596.
Bayirku, 279.
Bayon, 166, 560, 562 à 566, 570, 571, 574, 576, 577, 579, 580, 583 à 586.
Bäzäkliḳ, 307, 312 à 315, 318, 320, 359.
Bazin, 278, 300, 400, 442, 489.
bCoṅ-kha-pa, *517*, 518.
Bégrâm, 55.
Béhâr, 10, 23, 25, 26, 35, 91, 101, 125.
Beit-Abé, 355.
Béla IV, 437.
Belâsägün (cf. Balâsâġùn), 359, 375.
Bellary, 38, 135.
Belor, 468
Béloutchistan, 2, 5, 35.
Belpaire (Bruno), 349.
Belur-tag, *283*.
Bénarès, 10, 26, 36, 38, 47, 73, 98, 102, 103, 137, 140, 170.
Bengale, 10, 37, 91, 96, 99 à 101, 110, 123, 125, 137, 138, 157, 296, 363.
Beṅ Mealea, 575, 579.
Benoît XII, 466, 479, 480.
Benson, 337.

Bérâr, 76, 113.
Berchem (van), 471, 474.
Berenson, 343.
Berké, 441, 443, 467, 481, 482.
Berkeley, 131.
Bernhardi, 349, 350, 370, 409.
Bertin, 450.
beš, 357.
Besar, 98.
Bešbalïğ, ou Bešbalïḳ, 275, 357, 358, 375, 407, 445, 476, 482, 483.
Besnagar, 55, 56.
Beš-tograḳ, 211.
Bhadrabâhu, 108.
Bhadravarman Ier (de Čampa), 551, 569; II, 555; III, 555.
Bhadreçvara, 551.
Bhagabat Kumar Shastri, 45.
Bhagavadgîtâ, 44, 45, 127, 128.
Bhagavat, 41, 93.
Bhâgavata, 41.
Bhâgavata-purâṇa, 136, 137, 566.
Bhagelkand, 48.
Bhagvanpur, 25.
Bhairava, 148.
Bhaiṣajyaguru, 73, *173*, 319.
bhakti, 45, 74, 129, 134, 138, 142, 363.
Bhamo, 454, 542.
Bhandarkar (D. R.), 41, 47, 55, 68, 91, 134.
Bhârhut, 40, 48, 50, 52, 80, 89, 141.
Bharukaccha, 68.
Bhâskara Kumâra, 98.
bhâṣya, 126, 130.
Bhaṭârka, 96.
Bhattanatha Svamin, 110.
Bhattasali, 92.
Bhauṭa, 360.
bhâva, 30.
Bhavabhûti, 100.
Bhavavarman Ier (Cambodge), 558.
bhikṣu, 32, *172*, 308, 317, 332.
bhikṣuṇî, 32.
Bhîl, 1.
Bhîlsa, 49, 55.
Bhîma (čandi), 161.
Bhîmapura, 558, 566.
Bhîr, 54.
Bhôja, 103.
Bhoja Adivarâha, 101.
Bhoja-prabandha, 103.
Bhopâl, 49.
Bhûmisparça mudrâ, 174.
Bhûta Tathatâ, 79, 120, 123, *263*.
Bhuvanesvar, 151.
Biâs, 35.
Bîdar, 113, 114.
Bidder (H.), 502, 592.
Biên-hoa, 617.
Bijnaur, 99.
Bîjâpur, 104, 113.
bilğä, 358.
Bilğä-ḳağan, *279*.
Bilsar, 99.
Bimala Charan Law, 116.
Bimbisâra, 26, 319.
Bindusâra Amitraghâta, 37.
Binh-dinh, 453, 550, 552, 555, 567, 606, 612, 618.
Binh-thuân, 550, 552, 612, 616, 617.
Binnya Dala, 597.
Binyon (L.), 234 à 236, 340, 399, 490.
Biot (Ed.), 183, 371.
Birmans, 548, 593, 594.
Birmanie, 154, 285, 453, *454*, 455, 469, 525, 540, *542*, 549, 592 à 596, 598, 599.
Bîshbaliḳ, 407, 481.
Biṭṭa deva, 111.
bKa'-brgyud-pa, 363.
bKa'-gdams-pa, 363.
bKa'-gyur, 365.
bkra-çis-lama, 521.
bKra-çis-lhum-po, 518, 521, 541.

Blagden, 594.
bLo-bzaṅ dpal-ldan ye-çes, 541.
Bloch (Jules), 2, 3, 13, 14, 36, 74, 107, 115, 137.
Bloch (Th.), 26, 46.
Blochet (E.), 411, 427, 458, 466, 485, 498.
Bocara, 467
Bodawpaya, 599.
Bode, 114, 594.
Bodh Gayâ, 26, 37, 48, 49, 98, 100, 145, *169*, 273, 379.
Bodhi, 26, 49 à 51, 58, 70, 98.
Bodhicaryâvatâra, 77.
Bodhiçrî, 264.
Bodhidharma, 124, *260*, 261.
Bodhidruma, 26, *169*.
Bodhisattva, 32, 51, 70, 71, 74, 84, 88, 119, 122, *172*, 245, 325, 327, 344, 347, 361, 365, 518.
Bodhisattvabhûmi, 119.
Bod-pa, 360.
Bod-yul, 360.
bögä, 406, 448.
Boghâz Keuï, 9.
Bogorju, *412*.
bögü, 406.
boka, 448.
Bolġai, 442.
Bolġâr, (cf. Bulgares et Bulghâr), 436.
bolod (= acier), *436*.
Bolod (tch'eng siang), *465*, 466.
Bolor, 283, 468.
Bombay, 104 à 106, 113, 148, 479.
bon (au Tibet), 360, 362.
Bonaventure (Saint), 75.
Bondy (W.), 543.
Bone (K.), 396.
Bonin (Ch.-E.), 217.
Bonnets Jaunes (Révolte des), *220*, 221.
Bonnets Jaunes (Secte tibétaine des), 517.
Bon-po, 361, 520.
Börčigän, 404, 405, *410*, 415, 430.
Bornéo, 569.
boro, *436*.
Bôrôbudur, 31, 156, 157, 161 à 167, 575, 577, 580.
Boroḳočo, 366.
Borotala, 274.
Borovka, 239, 663.
Bosatsu, *172*.
Bosch-Reitz, 225, 230, 232, 233, 337, 340.
Bosnie, 437.
Bosphore, 8, 63.
Boston, 235, 324, 327 à 329, 331, 347.
Botticelli (Sandro), 142, 163, 396.
Bouasse-Lebel, 337, 512.
Boucher (Guillaume), 444.
Bouddha (cf. Buddha), 18, 47, 82, 307, 521, 575.
Bouddhisme, 17, 19, 22 à 24, *25*, 27, 29, 33, 35, 37 à 40, 44, 45, 57, 58, 63, 64, 67, 69, 72 à 74, 76, 77, 79, 81, 89, 93, 100, 101, 105, 109, 116, 120, 125, 127, 155, 201, 243, 255, 291, 345, 350, 351, 360, 362, 364, 379, 389, 390, 391, 407, 442, 444, 460, 463, 498, 510, 517, 522, 549, 551, 555, 563, 568, 578, 592, 593, 603.
Bouddhologie, 69, 70, 73.
Bouillane de Lacoste, 279, 358, 415.
Bouillard, 511.
Boukhara (cf. Buḫârâ), *216*.
Bouvat (L.), 488.
Boyer (A.-M.), 66, 218, 244, 306.
Boym (Le Père), 525.
Böyür, 497.
Boyve (de), 542.
Brahmâ, 16, 27, 41, 45, 84, 136, 137, 574.
brahman, 17 à 20, 22, 27, 40, 41, 43 à 46, 123, 130 à 136, 386.

Brâhmaṇa, 13, 16, 17, 18, 41.
brahman-âtman, 17, 20, 21, 29, 30, 44, 45, 132, 136.
brahmanes, 3, 11, 33, 41, 45, 99, 107, 172.
Brahmanisme, 10, 12, 16, 23, 31, 33, 41, 45, 79, 93, 107, 549, 568.
brahmanirvâṇa, 45.
Brahma-sûtra, 93, 130, 131, 133, 135.
brâhmî, 34, 214, 360.
Brâhûî, 2.
'Bras-spuṅ, 518, 519.
Breasted (J.-H.), 87, 308.
Breslau, 436.
Bretschneider, 365, 367, 371, 376, 427, 451, 482, 505.
Breuer (A.-A.), 337.
Bṛhadâraṇyaka upaniṣad, 17, 19, 20, 21.
'Briguṅ, 364.
'Bri-guṅ-pa, 364.
Brihadeshvar, 149.
British Museum, 87, 234, 236, 307, 314, 317 à 319, 340, 342, 399, 490, 512, 516.
Broach, 56, 58.
Brockelmann (C.), 255.
'Brom-ston, 363.
Brosset, 422, 426, 434, 435, 438.
Brown (C.-G.), 6.
Brown (C.-J.), 92.
Brown (Percy), 57, 141 à 148, 147, 307.
Bruce (J.-Percy), 381.
Brug-pa, 364.
Brünn, 437.
Bruxelles, 330.
Bru-za, 361.
bSod-nams rgya-mcho, 519.
bsTan-'gyur, 365.
bTsong-kha-pa, 364.
Buchara (cf. Buḫârâ), 303.
Buddha (cf. Bouddha), 25, 26, 32, 33, 38, 49, 50, 52, 57, 63, 70 71, 73, 74, 76, 78, 80 à 83, 85, 86, 88, 90, 97, *172*, 243, 315, 319, 320, 327, 331, 344, 389, 461, 469, 563, 570, 573, 576 à 578, 855.
Buddhabhadra, 123, *257*, 258.
Buddhacarita, 74, 78, *263*.
Buddhaghoṣa, 109, 116, 593.
Buddhajîva *257*, 258.
Buddhâvatamsaka-mahâvaipulya-sûtra, *258*.
Buddhayaças, *257*.
buddhi, 127.
bûḡâ, 414.
Bughrâ-khân, ou Buḡrâ-ḫân, 359.
Buḡrâ Sali Tutuḳ, 359.
buḫa, 414.
Buḫârâ, *216*, 254, 272, 275, 280, *281*, 282, 375, *421*, 467, 485, 493.
Bühler, 26.
Buhot, 174.
Buiantu-khan, 463.
Buîr-nor, 497.
buḳa, 414, *435*, 448.
Bukhâra (cf. Buḫâra), 481.
Bukharie, 482.
Bukka Râya, 112, 113.
Bûlâjî, 487.
bulât, 466.
Bulgares (cf. Bolġàr et Bulghâr), 423, 436.
Bulgarie, 438.
Bulghâr (cf. Bolġàr et Bulgares), 436.
Bumin-ḳagan, 252.
Bundelkhand, 103, 151.
Bunêr, 55, 80, 84.
Bunzaburô Matsumoto, 84.
Burâḳ, 456, 467, 481, 483 à 485.
Burchard (Otto), 232, 233, 337, 338, 340.
Bureṅ Naung, 595, 596.
Burḫan, 443, 469.

Burhân al-Dîn, 539.
Büri ou Bûrî, 435, 438.
Burma, Burmah, 455, 542, 593, 594.
Burni, *530*.
Bushell, 492, 512, 546.
Buyuruġ, Buyuruḳ, 413, *414*, 416.
Byams-pa, 520.
Byaṅ-čhub-'od, 362.
Byzance, 253.
Byzantins, 254.

C

Cabaton, 550, 616, 617.
Cachemire (cf. Kâçmîr et Kâçmîra), 42.
cacuminales, 3.
Cadière (Le Père), 554, 599, 607, 614 à 616, 619.
Caffa, 476.
Čaġan murēn, 366.
Čaġan Suburgan, 366.
Čaġatâi (Ča*gh*atâi, Chagatây, Tchaghatây, Tsaghatai), 421, 422, 428, *429*, 436, 441, 449, 456, 457, 467, 468, 480 à 485, 487, 497, 533.
čaġatai (dialecte turc), 411, 481, 487.
Čaġataïdes, 467, 483, 485, 486 à 488, 493, 504.
čaġan, 403, 481.
Čaḥar, *505*, 523, 530.
Cahen (G.), 528.
Cahun, 255.
Cail, 475.
Çailendra, 156 à 158, 162, 166.
Caitanya, 137, 138.
Çaiton, 474.
caitya, 46 à 48, *170*.
Çaiva, 41, 43, 105, 108, 111, 116, 517, 551, 569, 572, 577.
Çaka, 10, 34, 42, 43, 54, 56 à 61, 66 à 68, 92, 144, 210, 215, 236.
Çâkula, 53, 54, 56, 60, 94.
Çaka-Pahlava, 60, 80.
Çakastène, 61.
Çakasthâna, 60.
Çâketa, 56.
Cakrâṅkapura, 558.
cakravartin, 461.
çakti, 150, 362, 551.
Çâkya, 25.
Çâkyamâtra, 124.
Çâkyamuni, 23, 25, 32, 33, 58, 70, 71, 73, 74, 84, 323, 326, 345, 399.
Çâkya Nâgasena, *558*.
Çakuntalâ, 93.
Çaliba Zaḥa, 354.
Calicut, 502.
Calmann (M.), 336.
Calukya, 90, 96, 97, 104 à 106, 109 à 112, 141, 148.
Čam (Cham), 11, 265, 453, 547, 548 à 565, 566 à 569, 570, 571, 575, 579, 580, 600, 601, 602, 604, 606, 609, 612, 616.
Čam Banî (Chams Bani), 616.
Câmadevî, 588.
Camau, 617.
Cambaluc, 469, 472, 473.
Cambaye, 56, 160.
Çaṃbhupura, 566.
Çaṃbhuvarman Ier (Čampa), *553*.
Cambodge, 109, 154, 260, 296, 455, 502, 549, *557*, 558 à 561 563, 565 à 568, 573, 574, 576, 584, 588, 590 à 592, 597, 598, 617, 618.
Cambodgiens, 548, 549, 555, 560, 561, 567, 577, 579, 582, 589.
Camocans, 473.
Camondo, 225, 340.
Čampa (Čampâ, Champa), 109, 154, 155, 265, 334, 453, 454,

469, 479, *550*, 553 à 556, 565, 567, 568, 570, 571, 587, 599, 601, 602, 606, 607 à 610, 615, 617.
Campbell (W.-C.), 364.
Campbell (W.-M.), 527.
Campsay (cf. Cansay, Casaïe, Khansa, Khanzai, Khingsai, Khinsa, Kinsay, Quinsay), 473.
Čâmûḳâ, *413*, 414.
Camul, 467.
Câṇakya, 36.
Canal Impérial, 458, 472.
Canal des Rapides, 609.
Candela, 102, 103.
čaṇḍî, 161 ; (Bhîma), 161 ; (Bôrô-budur), 161 ; (J̌ago), 159, 167 ; (J̌ambi), 167 ; (Kalasan), 156, 157, 161 à 163 ; (Mendut), 161, 162 ; (Pavon), 161 ; (Prambânan), 161 ; (Puntadeva), 161 ; (Sari), 161 ; (Sevu), 161 ; (Singhosâri), 167.
Candrabhânu, 117.
Candragomin, 119.
Candragupta (Maurya) (cf. Sandrocottos), 35, 36.
Candragupta (Dyn. Gupta) (Ier), 91, 92 ; (II), 92, 93, 95, 139.
Candrakîrti, 76.
Candrâpîḍa, *283*.
Candwâr, 103.
Çaṅkara, 121, 125, 130 à 134, 136.
Çaṅkaramîçra, 126.
Cansaia (cf. Casaie), 479.
Cansay (cf. Campsay, Casaïe, Khansa, Khazyai, Khinsa, Khingsai, Kinsay, Quinsay), 473.
Çântideva, 77.
Canton, 206, 211, 260, 262, 288, 296, 298, 356, 368, 369, 450, 453, 455, 471, 475, 479, 508, 525, 601, 602, 604, 608.
Cao-bằng, 614.
Cao-Biên (cf. Kao P'ien), 287, *604*.
Cao-men, *556*.
Čăpăr ou Čâpâr, 403, *457*, 484.
Capitan, 335.
Cappadoce, 444.
Caraian (cf. Carajan), 469.
Carajan (cf. Caraian), 469.
Caramoran, 472.
Carcan, 468.
Carcassonne (Jean de), 440.
Čarikâr, 53, 83, 85.
Čaıklik, 178, 468.
Carnate, 2, 91, 98, 104, 105, 107 à 112, 116 à 118, 125, 134, 148 à 150, 152, 158, 163, 295, 298, 475.
Carnoy, 7, 213.
Carpathes, 7, 437.
Carpenter (J.-W.), 137.
Carrière (Eug.), 394.
Cartan, 479.
Carter (Fr.), 241.
Čâš, 270, 280 à 282, 284.
Casaïe (cf. Campsay, Cansay, Khansa, Khanzai, Khinsa, Khingsai, Kinsay, Quinsay), 474, 479.
Cascan, 468.
Caspienne, 422, 426, 436.
Caṣṭana, 61, 66 à 68.
Castes, 11.
Castiglione, 540.
Castille, 470.
çâstra, 40, 46.
Catai (cf. Cathay), 471, 472.
Çâtaḳarṇi (II), 66, 67, 49.
Catalani de Sévérac (Jourdain), 479.
Çatam, 6, 213.
Çatapatha Brâhmaṇa, 17, 18.
Çâtavâhana, 66, 67.
Cathay (cf. Catai), 370, 471.
Catholicisme, 477, 526.
Cattaro, 437.
Catuḥ-çataka, 76.

Caucase, 7, 422, 444, 466.
Caugigu, 469.
Cauhân, 102.
Çauma (Rabban), 464.
Cavéripatam, 475.
Çayton (cf. Zayton), 470, 474.
Ceber, 484.
Čelu ku, 418.
Cenboga, 466.
Cendals, 473, 475.
Centum (langues du), 213.
Čerčen (cf. Charchan, Siarciam), 292, 468.
Cérébrales (dentales), 3.
Cereṅ Dondub (cf. Cereṅ Donduk), *536*.
Cereṅ Donduk (cf. Cereṅ Dondub), *536*.
Cernuschi (Musée), 82, 225, 232, 233, 236, 323, 328, 330, 331, 336 à 339, 344, 346, 492, 493, 511 à 513, 592.
Césars, 62, 82.
Cewaṅ Rabdan, *535*, 536, 537.
Ceylan, 25, 26, 39, 43, 64, 69, 92, 93, 110, 111, 115 à 117, 142, 144, 147, 155, 158, 163, *171*, 213, 258, 260, 295, 296, 298, 299, 461, 469, 470, 475, 479, 502, 569, 570, 592, 593.
Cha-ban, 453, 552, *555*, 567, 606, 612.
Chabot, 164, 465.
Chagatây (cf. Čaġatâi), 429.
Cha-ho, 370.
Chaigneau (J.-B.), 618, 619.
Chaitanya (cf. Caitanya), 138.
Chakkri, 598.
Chaldée, 4, 8, 236.
Chalukya (cf. Calukya), 104, 106, 110.
Chalukyan, 153.
Cham (cf. Čam), 550, 571, 617.
Chaman, 406.
Chamanisme, 360, 362, 406, 443.
Chamba, 469.
Cham Bani (cf. Čam Banî), 616.
Cha-men, *172*.
Champa (cf. Čampa), 453, 551, 608.
Chan-chan, 216, 221, 251, 259, 304.
chan-chouei, *389*.
Chanda (Ramaprasad) (cf. Ramaprasad Chanda), 5.
Chandâ Yakṣiṇî, 49.
chandas, 13.
Chândogya Upaniṣad, 17, 18, 127.
Chandu, *468*.
Chang, 180, *183*, 191, 223.
Chang chou che wen, 192.
Ch'ang Ch'un, 427.
Chang Hsien-chung, 523.
Chang-king, 373.
Chang K'o-hi, *529*.
Chang-mi, *283*.
Chang Tche-sin, *529*.
Chang ti, *188*.
Chang-tou, *442*, 448, 451, 461, *468*.
Chang-Yin, 191.
Chan-haï-kouan, 206, 523.
Chaṅs-dbyaṅs rgyam-cho, 535.
Chan-si, 180, 181, 204, 206, 209, 220, 228, 247 à 250, 255, 256, 270, 277, 288, 289, 321, 326 à 328, 330, 331, 353, 367, 370, 371, 373.
Chan-si, 374, 377, 417, 497, 504, 506, 523.
Chantabun, 559, 598.
Chan-tao, *264*.
Chan-tch'ouan, 287.
Chan-tong, 180, 184, 191, 203, 225, 227 à 230, 232, 233, 236, 258, 268, 331, 332, 342, 367, 369, 377, 388, 417, 427, 496.
chan-yu, *207*.
Chao-lin sseu, *261*.
Chaô Mêng-fu, *490*.

Chao Phayâ Chakkri, 598.
Chao Phayâ Vijayendra, 597.
Chao Yong, *380*.
Charchan (cf. Čerčen), 468.
Charlemagne, 253.
Charles VII, 517.
Charpentier (Jarl), 7, 14, 23, 25, 34, 59, 214, 215, 303.
Charsâdda, 55, 82.
Cha-tcheou, 468.
Cha tcheou tou tou fou t'ou king, 304.
Cha-t'o, 288, 289, 463.
Chau-dôc (Chaudoc), 557, 558, 561, 618.
Chau Ju-kua, 475.
Chavannes, 61, 62, 95, 99, 142, 155, 156, 183, 184, 189, 190, 192, 193, 199, 203, 205, 208 à 211, 215 à 219, 221, 225, 227 à 229, 232, 235, 240 à 243, 245, 253 à 255, 258 à 260, 262, 266, 270 à 273, 275, 281 à 284, 286, 291, 295 à 298, 305, 322, 323, 325, 329, 333, 335, 336, 339, 343, 344, 346, 350, 352, 353, 356, 358, 359, 361, 366, 368, 369, 371, 373, 376, 379, 397, 398, 425, 428, 432, 442, 443, 447, 460, 461, 463, 491 à 493, 498, 512, 513.
Che, *216*, *280*.
Chê-bông-nga, *609*, 610.
Che-fang-sseu, 328.
Che-fou, *512*.
Che Hou (Heou-Tchao), *255*.
Che-houang-ti, *205*, 206, 207.
cheikh al-islâm, 470.
Che-ki, *208*, *211*, *240*.
Che Ki-long, *255*.
Che-king, 189, *193*.
Che King-t'ang, *289*.
Che-k'i-ni, *283*.
Che-k'ou-sseu, 321, 327.
Che-lie-men, *440*.
Che-li-fo-che, *156*, *171*, 295.
Che-Lo (Heou-Tchao), *248*, *255*.
Che-lo-a-tie-to, *172*.
Che-lo-fa, *170*.
Che-lo-fa-si-ti, *170*.
Che-lo-pa-t'o-lo, *172*.
Che-lo-yi-to, *172*.
Chen (esprits), *186*, *229*, *351*, *388*.
Chénâb, 35.
Che Nai-ngan, *489*.
Chên chiang, 464.
Cheng wou ki, 539.
Che-ni, *283*.
Chen K'i-nan, *511*.
Chen-nong, 179, *182*.
Chen-si, 180, 181, 184, 185, 203, 204, 206, 208, 209, 226, 248 à 250, 252, 268, 286, 328 à 331, 335, 336, 354, 367, 369, 370, 377, 417, 447, 469, 497, 523, 524, 529.
Chen Tcheou, *511*.
Chen-t'ong-sseu, 332.
Chen-tsong (Song), *372*.
Chen-tsong (Ming) (1573-1619), *507*, 516.
Cheng-tsou (des Ts'ing), 528.
Chen-wen, 464.
Chen-yang, 523.
Che Pi, *455*.
Che san ling, *511*.
Che Sie, *604*.
Che-song-liu, *256*, *297*.
Che Sseu-ming, *285*.
Che-tch'a-nan-t'o, *299*.
Che Tch'ao-yi, *285*.
Che-tch'eng (Kâlayaças), *264*.
Che-tch'eng (Uč), *216*.
Che-tch'eng-tchen, 304.
Che-t'ien, 511.
Che-tien-mi, *253*.
Che-tseu-kouo, *171*.
Che-ts'in, *171*.
Che-tsong (Heou-Tcheou), *300*.
Che-tsong (Ming) (1522-1566), *506*, 515, *537*.

Che-tsou (Ts'ing), *524*.
Cheu-king, 193.
Chevaliers Teutoniques, 436.
Ch'ien Lung, 543.
Chigatsé, 518, 541.
Chikreṅ, 558.
Chikuzen, 452.
Chine, 62, 64, 71, 72, 80, 86, 93, 97 à 100, 115, 117, 123, 124, 155, 175, 422, 430, 431, 433, 436, 442, 445, 446, 448, 451, 455, 458, 459, 464, 467, 470 à 474, 476 à 479, 489, 490, 492, 493, 495, 497, 504, 506, 508 à 510, 521, 522, 524, 530, 534, 535, 537, 540, 542, 547, 548, 550, 552 à 556, 558, 573, 590, 592, 602, 605, 606, 608 à 610, 620.
Ch'ing, 543.
Chinois, 481, 488, 493, 526, 538, 539, 541, 542, 550, 551, 553, 559, 566, 571, 582, 587, 589, 590, 593, 599, 600, 611, 617.
Chishaku-in, 348.
Chitatsu, 294.
Chitôr, 56.
Chitsû, *294*.
Chö (dieu du sol), *187*.
Choffard, 540.
Chö-hou, 281.
Chok Gargyar, 562.
Chö-kie-lo, 53.
Chö-lan-ta-lo, *168*.
Cholas (cf. Cola), 108, 110.
Chö-na-kiue-to, *262*.
Chö-p'an, *555*.
Chö-p'o, *155*, *156*, *171*, 258, 260.
Chôsen, *498*.
Chos-gyi-rgyal-mchan, 521.
Čhos-kyi ñi-ma dpal-bzaṅ-po, 522.
Chö ta cheng louen, *262*.
Chö ta cheng louen che, *293*.
Chö ta cheng louen pen, *293*.
Chotän (cf. Ḥotan), 303.
Chot-mat, 572.
Chotscho, 313, 316.
Chou (Sseu-tch'ouan), 181, *203*, 205, 221.
Chouei hou tch'ouan, *489*.
Chouei Tchen-la, *559*.
Chouen, *182*.
Chouen-ling, 335.
Chouen-tao, *267*.
Chouen-tche, 509, *524*, 526, 528.
Chouen-tö, 370.
Chou Han, *221*, 222.
Chou-king, 187, *192*.
Chou-lo, *216*, *272*.
Chou-p'o-kie-lo-seng-ho, *298*.
Chou-tch'e, *429*.
Chö-ye-pa-mo, *558*.
Chö-ye-si-na, *172*.
Christianisme, 72, 422, 508, 509, 528.
Chu Hsi, 381.
Chûjun Nakagawa, 396.
Chukeidô, 508.
Chu'-nôm, 610.
Chûseidô, 267.
Chu'u'ong-du'o'ng, 609.
Chyansam, 466.
Çibi, 32.
çibijâtaka, 32.
çikhara, 151, 162, 572.
Çikṣânanda, 258, *299*, 301.
Çikṣâsamuccaya, 77.
Çîlabhadra, 119, *172*.
Çîlâditya, 96, 172.
Cilicie, 435, 444, 445, 467, 476.
Cimmériens, 7, 9, 213.
Čîn, 356.
Cîna, 42, 168, 206.
Cînasthâna, 168.
Činbuǰé, 419.
činǧa, 415.
Cinggis Khaǧan (cf. Gengis-khan, Činggiz, Činkkîz, Čingis, Čingiz, Jinkiz, Tchinkkiz), *414*.
Činggiz-ḫan (cf. Gengis-khan), 444.

Čingis ou Čingiz Han (cf. Gengis-khan), 411, 415.
Čiṅguil, 539.
Čiṅkai, 431, 439, 442.
Činkkîz (cf. Gengis-khan), *414*.
Cinq Dynasties, 289.
cintâmaṇi, 317.
Circars, 37, 110, 117.
cit, 22, 133 à 135.
Čitral, 65.
Citrasena Mahendravarman (Cambodge), 558.
citta, 120, 134.
cittamâtra, 121.
Çiva, 16, 40, 41, 45, 63, 72, 105, 109, 113, 129, 136, 137, 148 à 150, 153, 167, 319, 323, 551, 570, 571, 579, 581.
Çivaïsme (cf. Saivism), 3, 101, 107, 109, 124, 125, 134, 136, 155, 549, 551, 556, 577.
Çivakaivalya, 562.
Çivaloka, 562.
Çivânandana, 567.
Clément V, 478.
Clovis, 64.
Coates, 72.
Cocachin, 470.
Cochinchine, 502, 549, 557 à 559, 561, 572, 573, 591, 598, 614, 615, 617, 618.
Cocotier (clan du —, au Čampa), 552, 554.
Code des Song, *369*.
Coedès (Georges), 60, 61, 65, 67, 73, 117, 154, 156 à 158, 242, 296, 455, 557 à 559, 561, 563 à 566, 568, 578 à 580, 584, 586, 588 à 590, 592.
Cogatra, 470.
Cohn (William), 48, 51, 90, 116, 138, 140, 146, 149, 150, 153, 154, 162 à 164, 167, 334, 570, 578, 580.
Coilon (cf. Coilum), 469.
Coilum (cf. Coilon), 469, 475.
Cola, 103, 105 à 112, 117, 134, 152, 158.
Cola-Calukya, 111.
Collège des Sages Réunis, *278*.
Cô-loa, 621.
Cologne (Musée), 324, 330.
Columbum, 479.
Comans, 94, 209, 251, 253, 366, 408, 436, 422.
Commaille (Jean), 166, 562, 570, 576, 579, 580, 582.
Comorin (cap), 111.
Compagnie de Jésus, 509.
Confucéisme, 246, 300, 329, 380, 386, 510.
Confucius, 185, *191* à 194, 240, 274, 608, 520.
Conjeevaram, 105, 109, 134, 170.
Constantin, 525.
Constantinople, 253, 254, 443, 465, 466, 470, 479.
Coomaraswamy (Ananda), 115, 116, 143, 147, 149, 150, 174.
Copleston, 116, 118.
Cordier, 377, 415, 473, 478, 479, 526, 540.
Corée, 211, 220, 226, 266, 273, 276, 290, 302, 321, 334, 366, 371, 418, 419, 432, 451, 452, *498*, 507, 508, 523.
Čormaġan (cf. Čurmâġûn), 434.
Coros, 500, *531*, 532.
Cosserat, 619.
Cotan (cf. Ḫotan, Khotan), 468.
Courant (Maurice), 211, 220, 266, 274, 290, 452, 500, 505, 506, 520, 523, 530 à 536, 538 à 541.
Cousens (Henry), 26, 90, 153.
Couvent de la Grande-Bienfaisance, *295*.
Couvreur, 193, 194, 208, 212, 212, 221, 247, 250, 251, 288, 299, 367 à 369, 377, 394, 431, 432, 448, 449, 474, 497, 532, 525.

Cowell, 97.
Cracovie, 436.
çraddhotpâda çastrâ, 79, 80.
çramaṇa, 32, *172*, 321, 444.
Çrâvastî 26 98 170.
Creman, 470.
Çreṣṭhapura, 557.
Čreṣṭhavarman (Cambodge), 558.
Çrî, 51.
Çrîbalaputradeva, 157.
Çrîcûlâmaṇivarmadeva, 157.
Çrî Dharmarâja, 564.
Çrî Harideva Indravarman IV (de Čampa), 608.
Çrî Indrapatîndrâditya, 590.
Çrîkṣetra, 593.
Çrî Mâra, *553*.
Çrîmâravijayottuṅgavarman, 157.
Crimée, 236, 237, 240, 311, 423, 443, 476, 478.
Çringeri, 112, 130.
Çrî Pulumâyi, 67.
Çrîraṅgam, 134, 153.
Çrîvijaya, 110, 117, 154, *156* à 160, 162, *171*, 295, 296, 301, 363, 502, 559, 560, 564.
Crosby, 591.
Çrutavarman (de Cambodge), 558.
Csoma de Körös, 360 à 362.
Čû (Tchou), 349, 359, 375, 407, 419, 420, 463, 482, 486.
Çubhakarasiṃha, 298.
Cublay kaan (cf. Ḳubilai), 467.
Čuči (J̌uči), 421.
çuddhâdvaita, 135.
çûdra, 11, 57.
çudra anirvâsita, 11.
çûdra nirvâsita, 11.
Čugučak, 375, 416.
Cûlavaṃsa, 114.
Çuṅga, 39, 40, 49, 54, 56.
çûnya, 44.
çûnyatâ, 77.
Cuong muc, 599.
Čürčä (cf. Jou-tche), *373*.
Čurmâġûn (Čormaġan, Curmaġun), 434.
Cûtia Nâgpur, 1.
Cu'u-cho'n, 602.
çvetâmbara, 23 à 25.
Cyamba, 469.
Cyandu, *468*.
Cyriacus, 406.
Cyrus, 34.

D

Daçakumâraçarita, 93.
daêvo, 15.
dâgaba, 47, 162.
Daha (Kediri), 158, 455.
Dahlmann, 60.
Daidô-kô, 226, 276.
Dai-la, *604*, *607*, 620.
Dainichi, 73, *172*.
Daitokuji, 397, 399.
Dai-viêt su'ki, *607*.
Dai-viêt su'ki toan tho', 612, 613.
Dai-viêt thông su', 616.
Dakṣiṇâpatha, 107.
dalai, 415, 519.
dalai kaan, 415.
dalai-lama, 415, 520 à 529, 533, 535, 537, 540, 541.
Dalai-nor, 501.
Damas, 433.
Damascène (Jean), 540.
Dames, 61.
Damila, 107.
Damrong (Prince), 589, 591.
Dandân Üilik, 305, 306.
Daṇḍin, 93.
Dangrek (Monts), 558, 560, 566, 573.
Da-nhay (cap), 615.
danišmend, 463.
Dante, 396.
Danube, 7, 437.
Dao-tu ki, 454.

darçana, 24, 75, 125, 126, 129, 551.
Darius, 23, 34.
Darkot, 283.
Darwin, 383.
Dasgupta (S.), 79, 100, 128, 133.
Dasyu, 10.
Dâ'ûd ḫôjâ, 485.
Dâu-mau, 615.
Davači (Davaji), *538*.
David de Géorgie, 438.
David Laša, 438.
David Narin, 438.
Davidsohn (J.-W.), 527.
Davray (H. D.), 453.
Dawlatâbâd, 106.
Dâwud ḫôjâ, 485.
Dayaks, 547.
Dayan, 505, 506, 530.
Daya Ram Sahni, 3.
daymyô, 452.
Dayot, 618.
dbu-can, 360.
dbu-med, 360.
dBus, 462, 520.
Debuṅ.
Deccan (cf. Dékhan), 61, 66, 68, 69.
Déchelette, 178.
Defrémery, 470, 472, 481.
Dékhan, 2, 5, 11, 34, 37, 39, 66, 68, 76, 89, 91, 97, 98, 104, 107, 108, 111, 112, 123, 124, 155, 475, 549, 572.
Dekkan (cf. Dékhan), 66.
Delaporte, 4.
Delhi, 38, 102, 103, 106, 112, 424, 433, 470, 486.
Dĕmak, 161.
Dèmètriades, 53.
Dèmètrios, 53, 54, 56, 57.
Demiéville (P.), 53, 54, 58, 321, 378, 432, 451, 454, 554, 607, 608.
dengiz, 415.
Dengyô, 80.
Dengyô-Daishi, *263*.
Denha, 466.
Denison Ross, 410, 412, 481, 486, 488, 505.
dentales, 3.
Deny (J.), 255, 403, 404, 523, 530 à 532, 535, 539.
Derbend, 422, 444.
Dergé, 522.
Descartes, 122.
desi, 520.
Desmaisons, 411, 426.
Desmazières, 339.
Des Michels, 249.
Deussen, 122, 133.
Deux Cousines (les), 510.
deva (dieu), 15, 318.
Deva, 171.
Devagiri, 106.
Devânampiya Tissa, 114.
Devapâla, 100.
Devapâladeva, 157.
devaputra, 63.
Devarâja Ier (de Vijayanagar), 113.
devarâja (au Cambodge), 561, 562, 584.
devatâ, 308, 309, 313.
Devavarman, 155.
Devéria, 352, 371, 427, 463, 465.
Devî, 561.
d G a-ldan, 518.
dGe-'dun-grub, 518.
dGe-'dun rgya-mcho, 519.
dGe-lugs-pa, 517, 519, 535.
Dhammapada, 22, 31.
Dhammapâla, 109.
Dhaṅga, 103.
Dhâra, 103.
Dharaṇîndravarman II (Cambodge), 567.
Dharasena, 96.
dharma, 26, 28, 75, 77, 568.
dharmacakra, 58, 140.
dharmacakra mudrâ, 173.

Dharmaçrî, 483.
Dharmadharmatâ-vibhaṅga, 119.
dharmadhâtu, 79, 123.
Dharmagupta, *257*.
Dharmakâla, *245*.
dharmakâya, 70, 123.
dharma-lakṣaṇa, *294*.
Dharmamitra, *257*.
Dharmapâla (roi de Bengale), 100.
Dharmapâla (bouddhiste), 119, 156, 172.
Dharmarâja Ier (Siam), 590.
dharmarâja-ratha, 150.
Dharmarakṣa, 74, 246.
Dharwar, 90.
dhâtu, 75.
Dhauli, 38.
dhotî, 308.
Dhruvasena, 96, 97.
Dhûta, 461.
Dhyâna, 123 à 125, 202, *260*, 297, 364.
dhyâna mudrâ, 173.
dhyâni-bodhisattva, 71.
dhyâni-buddha, 71, 73, 362, 518.
diç, 126.
Dieṅ, 155, 161.
Dîgambara, 24.
Dignâga, 119, *172*.
Digvarṇana, 42.
Dinesh Chandra Bhattâcharyya, 100.
Dinesh Chandra Sen, 138.
Dinh, *606*.
Diṅnâga, 119, *172*.
Diodotos, 53.
Dioi, 175.
Dion, 55.
Dionysos, 81.
Dîpavaṃsa, 114.
Diskalkar, 96.
Divâkara, 566.
Dîwân lugât at Turk, 359.
Diyâr-békr, 434.
Dja-bak, 156.
Djelal-eddîn Maṅkobirti (cf. J̌alâl al-Dîn), *423*, 433.
Doâb, 10, 33, 43, 61, 91, 96, 102, 103, 113, 135.
Doḳûz ḫâtûn, 446.
Dolon-nor, 468, 523, 530, 534.
Domoko, 309.
Dông-dô, 610, *611*.
Dông-*d*u'o'ng, 551, 555, 569 à 571.
Dông-ho'i, 547, 614, 615.
Dông-ho'i luy, *615*.
Dông-ho'i (Mur de), 616.
Dông-quan, *611*.
Dông thuoc, 547.
Dôrasamudra, 111, 154.
Dörbän, *405*.
Dörben Oirat, Dörbön Oirad, 504, 531, 532.
Dörbet ou Dörböd, 520, *531*, 539.
Dörböt, *405*.
Doré (Le Père), 384.
Dorez, 466.
Dôshô, *294*.
Doucet, 330, 492.
Dourben Ouirat (cf. Dörben Oirat), 531.
Dragon, 224, 225, 387, *388*.
Dramida, 107.
Drangiane, 52, 60.
Draupadî-ratha, 150.
Drâviḍa, 2, 99, 107, 136, 170.
Dravidien, 1, 2, 5, 10, 89, 104, 107, 110, 572, 599.
dravya, 30.
Dresde, 337.
Dru-gu, 286.
Dsasagtu khan (Jasagtu), 519.
Duâ, 457, 483 à 486.
Dubosc̣q (André), 526.
Dufour, 166, 570, 571, 580.
Dûghlât (Dûġlât), 481, 487, 488.
Duḫtar-i-Nuširwân, 86, 88, 89.
Dulaurier, 422, 435,
Duldur-âḳur, 309.

Dumézil (G.), 15.
Du'o'ng-diên Nghê, 606.
Durand (Le Père), 616.
dürbäljin, 462.
Dürlükin, 404, 405.
Duroiselle (C.), 593, 594.
Dussaud, 178.
Dutreuil de Rhins, 305, 359.
Duwâ, 457, 484.
dvaita, 135.
dvaitâdvaita, 135.
dvârapâla, 146, 322, 332, 584.
Dvârasamudra, 111, 112, 154.
Dvâravatî, 564, 565, 568, 584, 588 à 590.
Dvîpa, 10.
dvyaṇuka, 126.
dyauḥ pitâ, 15.
Dzasagtu-khan (cf. Jasagtu-khan), *505*, 530.
Dzimsa, *215*.
Dzoungares, 531.
Dzoungarie, 456, 537, 538.
Dzungar (cf. Jungar), 520.

E

Ebedjesu, 355.
Ebiṅor, 274.
Ecbatane, 64, 242.
École Française d'Extrême-Orient, 552, 605, 620, 621.
École des Lettrés (Jou-kiao), 379.
École du Nord (Peinture), 345 à 347, 397, 490.
École du Sud (Peinture), 348, 387, 397, 490.
Édesse, 64.
Édouard Ier, 465.
Egrigaia, 468.
Égypte, 68, 108, 342, 409, 517.
Ekṭağ, 253, 270.
Elbek, 500.
Éléphanta, 148 à 150, 319, 323, 389, 576.
Éleuthes, 488, 529, *532*, 533 à 540.
Elias (N.), 429, 486 à 488, 505.
Eliseev, 226, 239, 342, 392, 393, 411, 412, 425, 506, 539.
Ellora, 105, 141, 148 à 150, 153.
El Nesawî, 433.
Ely, 470.
Elya, 466.
Emil, 430, 438, 440, 443, 448, 484, 532.
Endere, 306.
eneolithique, 7, 209.
Enryaku-ji, 263.
Entrecolles (le P. d'), 543.
Éphèse, 83.
Erân, 6.
Eranšahr, 54, 218.
Erkes (Ed.), 225.
Erp (van), 164, 167, 580.
Érythrée (Mer), 68.
Erzinjân, 433, 434.
Esen, *504*.
Esen buga, cf. Îsen buğa, 485, 486.
Esen Témür, *447*.
estranghélo, 353, 357.
Etah, 99.
Eṭâwa, 103.
Ettinghausen, 96, 97.
Eukratidès, 54, 56.
Eul-Tch'eng ts'iuan-chou, *380*.
Eul tou mei, 510.
Eul tsong king, *352*.
Eumorfopoulos, 231 à 233, 236, 336 à 341, 402.
Euphrate, 8, 87.
Europe, 431, 435, 476, 479, 489, 517, 543, 546.
Euthydème de Magnésie, 53, 56.
Euthydèmia, 53.

F

Fa che, *245*, 291, 355.
Fa-chouen, *298*.

Faḍl 'Allâh Rašîd al-Dîn, 410.
faġfûr, 356.
Fa-hien (Fa-hsien), 93, 115, 155, 156, *258*.
Fa-hsien, 258.
Fa-la p'i, *170*.
Fan (= sanscrit), *168*, *301*.
Fan (chez les rois čams), *551*.
Fang Hiuan-ling, *269*.
Fa-ngum, 612.
Fan K'ouan, *395*.
Fan Kouo-tchen, *495*.
Fan-tch'eng, 449.
Fan T'eou-li, *553*.
Fan T'ien-chouen, *449*.
Fan Wen, *553*.
Fan Ye, *212*.
Fan-yen-na, *168*, *281*.
Farjenel, 381.
Farquhar, 139.
Fârs, 408, 433.
Fa-seou-p'an-teou, *171*.
fa-siang, *294*.
Fa-sieou, *257*.
Fa sing tsong, *298*.
Fa-sseu-pa, *461*.
Fayûm, 308.
Fei-chö-li, *170*.
Feist (Sigmund), 7, 302, 303.
Fei-yang-kou, *534*.
Fen, 184.
Fenollosa, 345, 396, 397, 399, 490, 512.
Ferġâna, 52, 54, 55, 59, 65, 210, *216*, 218, 219, 222, 241, 242, 254, 275, 280, *281*, 282, 284, 419, 420.
Ferguson (J.-C.), 234, 387.
Fergusson, 154.
Ferrand (Gabriel), 111, 117, 118, 154 à 157, 159, 160, 356, 455, 471, 475, 502, 548, 549, 557, 559, 560, 492, 602.
Fettich (F.), 238.
finno-ougriennes (langues), 403.
Finot (Louis), 1, 39, 41, 56, 58, 71, 78, 107, 114, 116, 123, 162, 454, 549 à 557, 559 à 562, 564 à 569, 577, 581, 584, 585, 590, 593, 594, 608.
Fioretti, 78.
Fîrûz, 113.
Fîrûz Šâh Ḫaljî, 106.
Fischer (Otto), 227, 392.
Flaviens, 82.
Fleet (J.-F.), 61, 91, 105.
Fleurelle, 542.
Fleuve Rouge, 603, 609, 619.
Florence, 163, 476.
Fo, *172*, *243*.
Fo chouo A-mi-t'o king, *256*.
Fo chouo kouan wou leang cheou fo king, *264*.
Fodim Jovens, 466.
Fo kouo ki, *258*.
fong (cime), *392*.
fong (phenix), *388*.
Fong (Fl.), 184.
Fong Houan, *228*, 229.
Fonssagrives, 542.
Foote (R. Bruce), 6.
Fo pen hing tsi king, *263*.
Forke (Alfred), 176, 189, 196, 381.
Formose, 265, 526, *527*, 529.
Forsant (de), 618.
Fo-t'o, *172*.
Fo-t'o-che, *257*.
Fo-t'o pa-t'o-lo, *257*.
Fo-t'ou-tch'eng, *255*, 256.
Fo-t'ou-teng, 255.
Fo-t'o ye-chö, *257*.
Fou (wang, des Ming), *524*.
Fou Cheng, 192.
Foucher, 27, 39, 47 à 49, 51, 53, 55, 57, 61 à 64, 71, 81, 82, 84, 85, 90, 97, 138, 139, 141, 144, 145, 163, 218, 291, 305, 570.
Fou-hi, 179, *182*.
Fou-ho-lo, *168*.

Fou-k'ang-ngan, *541*.
Fou-kie-lo-wei, *168*.
Fou-kien (province), 181, 182, 206, 352, 369, 369, 377, 380, 402, 466, 470, 474, 475, 478, 495, 496, 506, 514, 524 à 527, 529, 600.
Fou Kien (roi de Ts'in), *249*, 250, *256*, 267.
Fou-k'o-lo, *168*.
Fou-lin, *241*.
Fou-nan, 260, 296, 554, 556, *557*, 558, 559, 572, 573, 575, 576, 588.
Fou Ngan, *497*, 498.
Fou-ning-ngan, *536*.
Fou-san, 507, 508.
Fou-tcheou, 328, 474, 524.
fou-ting (céramique), 401.
Fou-ting, 466.
Fou-tou, 272.
Fou-ts'ing, *540*.
Fou Yeou-tö, *497*.
Fou Yi, *299*.
Fra Angelico, 320.
Francesco de Podio, 480.
Francfort, 232.
Franke (O.), 34, 192, 193, 207, 209, 476.
Frankfurtur (O.), 591, 597, 598.
Franz (Léonard), 177.
Frazer, 108.
Freer, 345, 396.
*Frôm, 241.
Fromageot, 547.
Fugen, 73, *173*.
Fuguy, 474.
Fuju, 474.
Furcy-Raynaud, 475 à 477, 517.
Fu-yo, 267.

G

Gabelentz, 365.
Gadag, 153.
Ġahadavâla, 102.
Gaharwâr, 102.
Gaillard (Le P.), 496.
Galdan, 533 à *535*, 539.
Galdan Cereṅ, *537*, 538.
Galicie, 432, 436.
Gal-Vihâra, 117.
Ganda, 103.
Gandhak, 98.
Gandhâra, 23, 34, 36, 37, 39, 52 à 57, 60 à 62, 65, 71, 74, 78, 80, 81, 85, 86, 89, 90, 93 à 95, 97, 119, 120, *168*, 218, 254, 258, 259, 262, 291, 292, 295, 297, 304, 309, 311, 322, 323, 577.
Gaṇeça, 570.
Gaṅgâ, 50, 109, 150.
Gaṅgârâja, 551, 553.
Gange, 10, 22, 26, 33, 35, 36, 39, 40, 91, 93, 100, 102, 106, 258, 297, 551.
Gangoly, 113, 149.
Ganki, *490*.
Ganymède, 81.
Gardner, 329.
Garuḍa, 55, 81, 322.
Gaspar, 60.
Gâthâ, 12, 14.
Gaubil (Père), 269, 376, 415.
Gauḍapâda, 131.
Gaudaveri (mont), 363.
Gaulois, 7.
Gautama, 25.
Gautamîputra, 67.
Gauthiot, 215, 303, 304, 354, 357.
Gayâ, 99.
Ġâzân, 410, 411, 458, *479*.
Gazaria, 478.
Ġazna, 102, 408, *424*, 485.
Ġaznawides, 102, 103, 409.
gCaṅ, 364.
Gedrosie, 35.
Geiger, 114.
Gejô Masao, 399.

Gengis-khan, 364, 403 à 406, 409 à 412, *414*, 415 à 424, 426 à 429, 431, 433, 441, 450, 456 à 458, 462, 481, 501, 505, 531 à 533.
Gengiskhanides, 499, 520, 530.
Georges II (de Souzdalie), 436.
Georges (fils de Ngai-sie), 466.
Georges (prince des Öngüt), 478.
Géorgie, 422, 433, 438.
Géorgiens, 422, 434, 435.
Gérard (Frère), 478.
Gerbillon (Père), *528*, 534.
Geresandza (Geresanja), 505.
Ghate, 130, 132, 133.
Ghenko, 506.
Ghiberti, 163.
Ghirlandajo, 163.
Gia-lâm, 609.
Gia-long, 613, 618, *619*.
Gia-dinh, 617.
Giaochi (race), 548.
Giao-chi (Annam), *599*, *602*.
Giao-chi (langue), 603.
Gibb, 282.
Giblin (R.), 589.
Giles (H.-A.), 197, 258, 300, 349, 354, 372, 381, 400, 464, 489.
Giles (P.), 7, 8.
Gilgit, 65, 94, *283*.
Girard de Rialle, 525.
Girin, 276, 522.
Girnâr, 38, 68, 152.
Gîtâ, 44, 45.
Gîta Govinda, 101.
Ġiyâṯ al-Dîn (cf. Burâk), 483.
Ġiyâṯ-al-Dîn Kaï Ḫusraw II, (seljûḳide), 434.
gLaṅ-dar-ma, 362.
Glasenapp, 135.
Glaser (Curt), 317, 318, 322 à 329, 331, 333 à 335, 337, 338, 340, 343.
Glück (H.), 239.
Gnose, 72, 120.
Gnôsis, 72.
Gnostiques, 72.
Gobi, 54, 59, 89, 97, 185, 204, 209, 210, 214, 215, 219, 251, 270, 311, 367, 416, 420, 440, 463, 464, 491, 496, 533, 536.
Godan, 364.
Godard (M. et Mme André), 86 à 89, 305.
Godâvarî, 67, 104, 111, 155.
Go-dô-shi, *344*.
Goetz (H.), 138.
Golkonde, 114.
Goloubew (Victor), 4, 82, 90, 108, 109, 113, 115, 116, 138, 140, 141, 143, 144, 148 à 150, 153, 232, 306 à 308, 318, 319, 321, 324, 329, 330, 339, 346, 347, 396, 397, 492, 512, 521, 552, 557, 560, 569, 570, 576, 577, 579, 581, 582, 606, 611, 617, 619, 621.
Goṇḍa, 2, 102, 103.
Gonds (cf. Goṇḍa), 2, 103.
Gondopharnès, 60.
Gondvana, 2.
Gopâla, 41.
gopuram, 152, 572, 575.
Gorakhpur, 98.
Goths, 10, 236, 311.
Govindacandra, 102.
Govindacharya Swamin, 107.
Gran, 437.
Grand Canal Impérial, 473.
Grande Étude, *379*.
Grand-lama, 518.
Grand Véhicule, 69, *171*.
Granet, 179, 182, 183, 185 à 188, 192, 193, 195, 200, 202, 242.
Gray (L.-H.), 72.
Grèce, 141.
Grecs, 42, 54, 56 à 58, 60, 80, 81.
Gréco-Bactriens, 59.
gréco-bouddhique, 27, 55, 71, 80 à 86, 576, 577.
Grégoire X, 468.

Grenard (F.), 305, 359, 468.
Grenier (A.), 7.
Griffiths, 141 à 146, 320.
Groeneveldt, 502.
Groot (J. J. M. de), 207, 209, 210.
Grosjean, 326.
Groslier (Georges), 560, 561, 563, 566, 570, 572 à 577, 580.
Grosse (E.), 345, 398, 399.
Grottes des Mille Bouddhas, *317*.
Grousset (René), 6, 86, 232, 236, 560, 572, 576, 611, 621.
Grube (W.), 374.
Grünwedel, 88, 238, 307, 309, 310, 312 à 315, 361 à 363, 461, 517, 520.
gTsaṅ, 461, 462, 520.
Gualino, 328.
Gučen, *274*, 275, 286, 357, 375, 407, 440, 445, 476.
Gučri khan, 520.
Guérinot, 22, 24, 29, 105, 106, 111, 152, 154.
Guillaume (dominicain), 440.
Guillaume de Prato, 480.
Guimet (Musée), 49, 82, 83, 85, 86, 139, 226, 228, 229, 309, 312, 317 à 320, 326, 332, 333, 336, 338, 342, 343, 354, 365, 398, 491, 521, 576 à 580, 582, 597.
Gujerât, 22, 24, 61, 66, 68, 92, 96, 98, 101, 113, 115, 160.
guṇa, 44, 127.
Guṇabhadra, *260*.
Guṇavarman, 155, *260*.
Gupta, 48, 68, 83, 84, 86, 90 à 93, 95, 96, 101, 116, 118, 119, 138, 139, 148, 148, 151, 313, 317, 322, 324 à 326, 332, 571, 575, 576, 578, 580, 588.
Gupta (S.), 142.
gür, 375.
Ġureḳ, 280 à 282.
Gurganj, 422.
Gûrḫân (Gûr-ḳaan, Gûrḳân), 375, 407, 408, 413, 416, 418, 419.
Ġûrides, 103, 408, 409.
Gurjara, 95, 96, 101, 104.
Gurkha, 541.
Gûrkhan, cf. Gûrḫân.
Guši khan, 520, 536.
gutturales, 6.
Güyük (Küyük), 415, *435*, *438* à 442, 447, 462, 465, 484.
Gwalior, 147.
Gyur-med Nam-rgyal, 540.

H

Haas (Hans), 71.
Hachisuka, 388.
Hackin (J.), 52, 57, 82, 85, 86, 88, 89, 139, 287, 309, 312, 317 à 320, 324, 325, 338, 360, 363, 365, 398, 491, 521.
Hackmann (H.), 264.
Ḫâdalik, 309.
Haḍḍa-Jelalabâd, 55.
Ḥaḍrat Apâk, 533.
Hadrien, 84.
Haeckel, 383.
Haenisch (E.), 529, 530, 536.
Ḥaidar Mirza, 488.
Ḥaiderâbâd, 66, 107, 141, 148.
Hai *d*u'o'ng, 603.
Hai-nan, 356, 373, 506.
Hai-tou, *456*.
Hakada, 225.
ḫaḳan (cf. kaġan, *kh*aqan), *252*.
Hakata, 452, 453.
Hakozaki, 452, 453.
Hâla, 67.
Ha-la-lou, *407*.
Halébîḍ, 111, 112, 154.
ḫalḫa, 481, 482, *505*, 506, 519, 530, 534, 535, 537.
Hall, 8.
Haloon, *445*.
Haloun (Gustav), 179, 180, 184, 208.

Halphen (Louis), 6.
Hamada, 225, 321.
Hamaḍân, 422.
Hambourg, 337.
Hâm-heung, 211, 220.
Hâmi (Hâ-mi), 210, *215*, 266, 357, 359, 406, 467, 476, 487, 488, 497, 504, 505, 534 à 536.
Ham-kyong-to, 267.
Hammer Purgstall, 411.
Hammurabi, 4.
Hampi, 154.
Haṃsavatî, 593.
Han, 62, 65, 175, 202, *204*, 205, *207*, 210, 212, 215, 223, 225, 229 à 231, 233, 235 à 241, 244, 255, 269, 281, 305, 322, 333, 334, 337, 338, 342, 360, 387, 388, 448, 550, 601, 602, 605; (orientaux), *212*.
Han du Nord (Pei-Han), 289, 367, 370.
Han du Sud (Nan-Han), 368, 369.
Han (fl.), 181, 267.
ḫân (cf. *kh*ân), *252*, 430.
Ḫânbalig (Ḫânbaliḳ), 451; 469, 471.
Ḫânfû, 288, 356.
Hang-chou, 450.
Hang-rao, 547.
Hang-tcheou, 263, 368, 376 à 378, 380, 387, 395, 397, 409, 432, 447, 450, 459, 464, 471 à 474, 479, 491, 524.
Hänisch, 192.
Han jen, 242.
Han Kan, *278*, *346*, 347.
Han-kiang, 377, 432.
Han lin, 278, *400*, 466, 498, 503.
Hannah (Bruce), 5.
Hanoi, 340, 447, 453, 454, 503, 570, 603 à 605, *607*, 608 à 611, 613 à 615, 618, *619*, 620, 621.
Hanovre, 337.
Han-tchong, 205, 377, 431.
Han Wou-ti, *209*, 210, 211.
Han-yang, 498.
Han Yu, *195*, *299*, 300, 349.
Hao, *184*.
Harapâla, 106.
Harappa, 3, 5, 10, 177, 178.
Hargreaves, 5.
Hari, 137.
Haribhadra, 25.
Harideva, 567.
Harihara (Hari-Hara), 41, 576.
Hariharâlaya, 560, 561.
Haripuñjaya, 565, 588, 589.
Haripuṣpa, 271.
Harith Krishna Deb, 67.
Harivaṃça, 44, 45, 566.
Harivarman (sautrântika), 76, 257.
Harivarman (roi de Čampa) (Indravarman V), 555.
Harivarman II (de Čampa), 566; III, 566.
Harlez (de), 374, 558.
Ḫarluḫ (cf. Ḳarluġ, Ḳarluḳ), 359, 407.
Harṣa, ou Harṣavardhana, (Çîlâditya), 94, 96 à 101, 104, 144, 172, 272, 273.
Harṣacarita, 97.
Harṣavarman Ier (de Cambodge) 562; III (Sadâçivapada), 565, 585.
Harsha (cf. Harṣa), 96.
Hartmann (R.), 412, 425, 533.
Hârûn al-Rašîd, 287.
Hârûn Buġrâ Tapḳač Ilik Ḳarâḫân, 359.
Harvey (G.-E.), 455, 542, 593 à 596, 598.
Ḫasar, 532.
Ha-ta-kin, *405*.
Haṭha yoga, 129.
Ha-tiên, 561, 617, 618.
Ha-tinh, 599, 601, 602, *606*, 610, 614 à 616.
ḫatûn, 438.

Ḫatun Bodgo Olà, 270.
Hauer (Erich), 523, 524.
Havell, 51, 90, 91, 140, 143, 144, 147 à 151, 153, 154, 167.
Havret, 354.
Hayam Vurruk, 160.
Hayasaki, 326, 328, 340.
Hayashi Razan, *386*.
Hayton (moine), 445.
Hayton Ier (d'Arménie) (Héthum), 435, 444.
Hazâra, 424.
Hécatompylos, 242.
Hégémons (en Chine), 202.
Heiandô, 267.
Heiji monogotari, 347.
Hei-long-kiang, 522.
Heimann (Betty), 19.
Heine Geldern (H.), 1.
Hei-sseu, 466.
Hélène, 525.
Héliodore, Héliodoros, 55, 56, 57.
Hélioklès (Dikaios), 54, 55.
Hélios, 63.
Hellénisme, 35, 57.
Helmend, 236.
Hemacandra, 25.
Hemchandra Raychauduri, 39, 56, 95.
Hemaçrîṅgagiri, 584.
Hencke (Goodrich), 510.
Henreaux (A.), 236.
Henri de Silésie, 436.
Henry (Victor), 15, 43.
Hentze (Carl), 228, 231, 239.
Heou-Chou, *368*.
Heou-Han, 212, 220, 241.
Heou-Han (du xe siècle), 289, 367.
Heou-Han chou, 61, 62, 155, *212*, 215.
Heou-Leang, *288*, 606.
Heou-Li, 287.
Heou-T'ang, *289*.
Heou-Tchao, *248*, 255.
Heou-Tcheou, *289*, 300, 367.
Heou-t'ou, *187*.
Heou-tsi, *187*.
Heou-Tsin, *289*, 367.
Hephthalites (Huns), 65, 94, 95, *253*, 254.
Héraklès, 40, 63, 305.
Heras, 114.
Hérât, 52, 54, 353, 408, 423, 424, 485, 493, 498.
Hering (Hollis), 528.
Hermaios, 56.
Hermès Criophore, 83, 84.
Hérodote, 6.
Herrmann (Alb.), 95, 213, 216, 242, 254.
Hertel, 11.
Hervey Saint-Denys (d'), 348, 350, 489.
Herzfeld, 88, 316, 341.
Hetherington, 229, 231, 337, 341, 402.
Héthum Ier (d'Arménie) (Hayton), 426, 435, 439, 444, 445.
Hethum (moine) (Hayton), 445.
Heyd, 473, 475 à 477, 517.
Heydt (von der), 335.
Hia, 180, *183*, 190, 371.
Hia Kouei, 395, *398*, 490.
Hiang-ki-sseu, 293.
Hiang Yu, *207*.
Hiao kou fou fan, 191.
Hiao-t'ang Chan, *227*, 228.
Hiao-tsong (des Song), *378*, 380; (des Ming), 516.
Hideyoshi, *507*, 508.
Hiei-zan (mont), 263.
Hie-li, *269*.
hien (vase), *223*.
hien (mazdéisme), *351*.
hien (précipice), *392*.
Hien-tou, *241*.
Hien-tsong (des T'ang), *300*; (des Ming), 515.
Hiên Vuong, 616.
Hien-yang, 184, 206.
Ḫilla, 450.

Himâlaya, 130, 541.
Hînayâna, 46, 69, 70, 73 à 75, 99, 115, 156, *171*, 292, 304, 592 à 594.
hindouisme, 63, 594.
Hindou-Kouch (Hindu-Kush), 53, 54, 56, 284, 424, 428.
hing-cheng (caractères), *190*.
Hing-king, 266.
Hing-tchang, *507*.
Hing-wang fou, 368.
Hio-hi, *299*.
Hiong-nou, 59, *206*, 207, *208*, 209 à 211, 215 à 217, 219, 226, 239, 247 à 251.
Hiong-nou Heou Tchao, 249.
Hiong-nou Tchao, *247*, *248*, 249, 255.
Hiouen-Thsang, 99.
Hirado, 453.
Hirananda Shastri, 157.
Hiroku, 172.
Hirt, 7.
Hirth (F.), 205, 218, 243, 276, 281, 356, 387, 475, 542.
Hiru, 164.
Hiruka, 164.
Histoire du luth, *510*.
Ḫitân (cf. K'i-tan), 366, 428, 471.
Hi-ts'eu, 200.
hittite, 6, 8, 214.
hiu (vide), 200.
hiuan (clair-obscur), 394.
Hiuan-tchao, *295*.
Hiuan-tsang, 53, 55, 62, 97 à 98, 105, 115, 120, 258, *291*, 292, 294, 295, 301, 304, 489, 558, 588.
Hiuan-tsong (des T'ang), 277, *278*, 279, 280, 282, 283, 285, 297, 333, 344, 349, 350, 352, 354.
Hiuen-tchao, 302.
Hiu King-tsong, *265*.
Hiu-lie-lou, *445*.
Hiu-lie-wou, *445*.
Ḫiwa, 421, 476.
Hizen, 453.
Hô, 606, *610*, 611.
Hoai-ho, 432.
Hoa-lu', *602*.
Hoang-hai-to, 267.
Hoang-ho, 472.
Hoang Tsen-yue, 196.
Hobson, 231 à 233, 314, 337, 340, 341, 401, 402, 515 à 517, 542 à 545.
Hocart, 116.
ho-chang, 463.
Ḫočo (cf. Ḳočo), *270*, 313, 336.
Hoenig, 162.
Hoey, 61.
Ḫoit, 531.
Ḫôjâ, 488, 533, 539.
Ḫôjend (cf. Khôjend), 52, 281, 375, 467.
Ḫôjô J̌ân, *539*.
Hôjô Tokimune, *452*.
Ho K'iu-ping, *210*, *226*, 238.
Hokke, *264*.
Ho-la, *377*.
Ho-li-cha-fa-t'an-na, *172*.
Ho-lin, *415*.
Ho-ling, *156*, *171*, 301.
Ho-li Pou-che pi, *271*.
Hollandais, 527.
Hollebecque, 234.
Holm (Frits), 354.
Ho-lo-chö-ki-li-hi, *169*.
Ho-lou (khan), 274, 275.
Ho-lou-la-sseu, *405*.
Ho-nan, 180, 183 à 185, 197, 202 à 205, 208, 220, 223, 227, 231, 248 à 251, 256, 264, 268, 288, 289, 327, 329 à 332, 335, 354, 367, 369, 377, 380, 401, 402, 417, 418, 431, 447, 496, 523.
Ho-nan-fou, 185, 203, 208, 212, 244, 251, 521, 572.
Honda, 192.
Honen, 72.
Hongay, 243.

Hong-jen, *261.*
Hong-ki-la, *404.*
Hong-ki-lie, *404.*
Hong-lou sseu, 244.
Hongrie, 253, 435 à 437.
ḫongtaiji, *532*, 535.
Hong-tche, *516.*
Hongwanji, 72.
Hong-wou, 495, *496*, 497 à 499, 510, 514.
Ḫo-Örlök, 532.
Hôpiân, 53.
Hopkins, 184.
Ḫorâsân, 408, 422, 423, 444, 468, 470, 476, 485.
Ḫorčin, 500, 501.
Horde d'Or, 481.
Hormazd II (sâsânide), 65.
Hormos, 468.
Ḫormusda, 443.
Hôryû-ji, *334.*
Ho-sa-eul, *412.*
Hô-si Du'o'ng, 613.
Ḫošod (Ḫôsot), 520, *531*, 532, 536, 539.
Hosokawa (Marquis), 225.
Hossô, 294.
Hosten, 478.
ḫošûn, 535.
Ḫotan, 62, 93, 99, 213, 214, *216*, 217, 219, 221, 242, 243, 258, 262, 271, *272*, 275, 277, 292, 299, 301 à 306, 309, 312, 359, 375, 407, *420*, 468, 482, 487.
hotar (cf. hotṛ), 12.
Ho-tchong, 431.
Ho-thanh, 611.
Ho-tien, *420.*
Hoti Mardân, 82.
Hotoke, *172.*
hotṛ (cf. hotar), 12.
Ho-tsan, *470.*
hou (vase), *223.*
Hou (Reine —, des Wei), *259.*
houa (transformation), 385.
Houa hou king, 352.
Houai-ho, 183, 377, 459.
Houai-ti (des Tsin), *247.*
Houa Kouo, 242.
Houan (de Ts'i), 204.
Houang-ho, 180, 248, 370, 376, 378, 417, 431, 464, 530.
Houang-ki king-che-chou, *380.*
houang t'ai tseu, *532.*
Houang Tch'ao, *288*, 356.
Houang-ti (empereur légendaire), 179, *182*, 183.
Houang ti (divinité), *188.*
Houang t'ien, *188.*
Houang Ts'ing k'ai kouo fang lio, 524.
Houang-tsö-sseu, 333.
Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou, *410.*
Houan-tchö-tou houang-ti, *480.*
Houan-ti (des Han), *243.*
Houa pi, 393.
Houa-yen (secte), *258.*
Houa-yen (ouvrage), 258, *299.*
Houa-yin-hien, 328.
Hou-che (reine des Wei), 259.
Houdas, 409, 411, 420, 423, 424, 433, 434.
Houei-cheng, *259.*
Houei-ho, *269*, 356, *357.*
Houei-hou, *356*, *357.*
Houei-houei, *356*, *357.*
Houei-k'o, *261.*
Houei-li, *295.*
Houei-louen, *302.*
Houei-neng, *261.*
Houei-ning, 156.
Houei-ning fou, 378.
Houei-sseu, *261*, *263.*
Houei-tch'ao, 297.
Houei-tseu, *196.*
houei ts'ing, *515.*
Houei-tsong (des Song), *373*, 376, 395, *396*, 397.
Houei-wen wang (de Ts'in), *205.*
Houei-yuan, *256*, *264.* Homonyme, 301.

houen (âme), *186.*
houen ti, *384.*
Houen-t'ien, *557.*
Houen-touen, *384.*
Hou-fa, *172.*
Hou-han-tch'eng, 276, 366.
Houlagides (Hulagides), 493.
Hou-li-mo-tseu, *470.*
Hou-lou-mo-sseu, *503.*
Hou-mi, *283.*
Hou-nan, 204, 368, 369, 377, 447, 495, 600.
houo (vase), *224.*
Houo-cho-t'ö, *531.*
Houo K'iu-ping, 239.
Houo-tcheou, 271.
Houo-tsi tchan, *539.*
Hou-pei, 182, 203, 204, 256, 368, 369, 377, 448, 449, 495, 523, 600.
Houpilai, 448.
Hou-pi-lie, *448.*
Hou-t'an, *420.*
Hou-tou-houa Pie-ki, *414.*
Hou-yen, *219.*
Howorth, 365, 374, 404, 406, 407, 500, 533.
Hoysala, 106, 111, 112, 154.
Hoysaleçvara, 154.
Ḫoziḫân, *539.*
Hseṅphyuseṅ, 599.
Hsinbyushin, 598.
Hsüan Tsang (cf. Hiuan-tsang), 291.
Huart, 284.
Huber (Ed.), 78, 379, 455, 548, 552, 569, 591, 594.
Hubilai (Ḳubilai), *448.*
Ḫudâidâd, 487.
Huê, 551, 602, 604, 614 à 616, 618, 619.
Hülägü (Hûlâgû), 429, *445*, 446, 457, 458, 467, 480 à 482, 485, 492.
Hulbert, 267, 274, 432, 452, 498, 507.
Hultzsch, 38, 109 à 111, 117.
Ḫumdân, 356.
Hûṇa, 65, 73, 93, 94, 97, 101, 254.
Ḫunan, 422.
Huns, 59, 92, 93, 95, 96, 180, 204, 206; (Blancs) 94; (cf. Hephtalites), 65, 94, 252, 253, 259.
Hunt (E.-H.), 6, 148.
Huo Kiu-ping, 239.
Ḫuong-qua, 570.
Hurkha, 276, 522.
Ḫusain, 460.
Ḫusain Niẓâm Šâh, 114.
Ḫusraw Anôšarwân, 253.
Huth (G.), 461, 506, 517, 519, 520, 536, 541.
ḫutluḳ, 276.
Ḫuttal, *283.*
ḫutuḫtu, 461.
Ḫutuḫtu lama, 519.
Huviṣka, 62, 138.
Ḫwârizm, 375, 408, 418, 420 à 422-424, 429, 433, 467, 476, 482.
Hyakusai, 267.
Hydaspes, 35.
Hyderabad, 6.
Hyen-to, 211, 220.
Hyphase, 35.

I

Iabadiou, 155.
Ianzu, 479.
Ibn Baṭṭûṭa, 470 à 472, 474, 475.
Ibn J̌uzaiy, 471.
Ibn Wahhâb, 356.
Ibrâhîm (Cambodge), 617.
Îça (Upaniṣad), 17, 20, 501.
Îçanapura, 558.
Îçanavarman (de Cambodge), 558.
Iconium, 409.

Îçvara, 70, 72, 129, 134, 135.
Îçvarakṛṣṇa, 127.
Îçvaranarendra, 157.
Içvarapura, 581.
idiḳut, *416*, 418, 483.
Idiḳut-šähri, 89, 270, 312 à 314, 316.
Ienissei (cf. Jenissei), 209, 416.
Ikiras, *405*.
Iki-shima, 452.
Îlek-ḫân (Îlek-khan), 359, 375.
Ili, 54, 59, 209, 253, 266, 270, 276, 277, 359, 407, 420, 429, 438, 443, 456, 476, 480, 482, 486, 531, 532, 535, 538, 539, 540.
Ilibaliḳ, 497.
Iméréthie, 438.
Îmil, 375, 416, 538.
Inde, 1, 33 à 36, 52, 53, 56, 60, 62 à 64, 68, 70, 72, 78, 80, 81, 86, 89, 92 à 94, 96, 99, 100, 103, 105, 107, 111, 168, 243, 259, 344, 362, 379, 433, 470, 472, 473 à 475, 478 à 480, 485, 486, 522, 557, 558, 569, 570, 572, 576, 588, 599.
îlkhâns, 457, 458.
Îltutmiš, 424, 433.
Ilyâs Ḫôjâ, 487.
Imbault-Huard, 220, 505, 523, 525, 541, 542, 546.
Imbert (H.), 450.
Indian Museum (Calcutta), 48.
Indochine, 11, 70, 71, 107, 154, 290, 451, 453, 471, 475, 501, 547.
Indo-Grecs, 35, 52, 55, 81.
Indo-Iraniens, 7, 8, 9, 65, 80.
Indore, 103.
Indo-Scythes, 35, 52, 59, 61, 64.
indo-sumerien, 5.
Indra, 9, *15*, 27, 72, 84, 443, 582.
Indrapatîndrâditya, 589, 590.
Indrapura, *552*, 553 à 555, 569, 606.
Indrataṭâka, 561.
Indravarman Ier de Cambodge, (Içvaraloka), 561, 564, 574, 583 ; II, 568.
Indravarman Ier de Čampa, 554; II, (Paramabuddhaloka), 551, 554, 555 ; III, 551, 555 ; V, 555 ; VI, 608.
Indreçvara, 561.
indriyas, 75.
Indus, 3 à 5, 10, 23, 34, 35, 54, 55, 60, 65, 92, 94, 420, 424, 547.
Ingoda, 404, 412.
înjû, 430.
Innocent IV, 438, 462.
Inouye, 397, 398.
Institut Staedel, 232.
Insulinde, 11, 158, 259, 453, 472, 473, 475, 552, 569.
In-tcho, 523.
ʿIrâḳ-ʿAǰémî, 408, 422, 433, 476.
ʿIrâḳ ʿArabî, 445.
Iran, 3, 4, 6, 8, 15, 52, 55, 61, 62, 64, 72, 124, 230, 254, 304, 311, 351, 408, 420, 422 à 425, 429, 431, 433, 446, 458, 476, 477, 485.
Irawaddy, 454, 548.
Irdyn Ola, 530.
Irtych, 252, 416, 484, 520, 531, 537.
ʿIsa, *465*.
Isen bûḳâ, 485, 486 ; (II), 487.
Iṣfahân, 470, 493.
Ishizuka, 72.
Islâm, 103, 106, 137, 160, 161, 355, 379, 408, 446, 467, 476, 483, 485, 488, 617.
Islamisme, 355, 359, 481, 616, 617.
Ismâʿîl (de Hilla), 450 ; (khan de Kachgar), 533.
Ismâʿîlî, 445, 446.
Išo, 464.
Ispahan, 470, 493.

Issedon Scythica, 242.
Issedon Serica, 242.
I-sseu-ki, 275.
Issyḳ-köl, ou Issiḳ-kul, 97, 253, 270, 291, 359, 482, 485, 487.
Ištämi Sin yabġu, *253*, 254.
italo-celtique, 6.
Ittagi, 153.
Ivan-le-Terrible, 425.
Ivanov, 371.
Iwasaki, 398, 399.

J

Jäbä (J̌ébé, Yébé), 403, 419, 420, 422, 423.
Jaballaha III (Mar), 464.
Jablunka, 437.
J̌ačirat (J̌ajirat), *405*, 413, 414.
Jackson (W.), 14, 97.
Jackson (V.-H.), 26.
Jacobi (Hermann), 9, 44, 111, 129, 130.
Jacques de Florence (Frère), 478.
Jaekl (O.), 230.
Jagannath Das Ratnakara, 39.
Jäger (F.), 266.
Jago (čandi), 159, 167.
jägün ġar, 531, 532.
Jaina, 22, 23, 37, 106, 108, 138.
Jainisme, 22 à 24, 29, 33, 105, 107, 111.
Jajirat (J̌ačirat), *405*.
J̌akambu, 440.
J̌alair, 403, *405*, 417.
J̌alâl al-Dîn' Mängüberti (Djelal ed-dîn Mankobirti), *423*, 424, 433, 445.
Jâlandhara, 64, 69, 78, 98, 99, 168.
Jamalpur, 140.
Jamathay, 479.
Jambi, 157.
'Jam-dpal, 518.
Jâmi 'al tawârîḫ, 410.
J̌amuḳa (J̌amuġa), 403, *413*, 414.
ǰana, 11.
J̌and, 421.
Jaṅgala, 158.
Janguy, 469.
Janneau (Guillaume), 571.
Jansu, 479.
Japon, 71, 80, 84, 314, 334, 451, 452, 456, 507, 508, 510, 526, 547, 554.
ǰarlik, 444.
Jasagtu-khan, *505*, 506, 519, 530.
ǰasaḳ, 426.
jâtaka, 32, 48, 73, 84, 141, 593 ; (Ṣaḍdanta), 51.
Jaugaḍa, 38.
Java, 84, 93, 154 à 159, 161, 163, 167, 171, 258, 260, 295, 301, 451, 455, 456, 475, 479, 502, 559, 560, 569, 612 ; (la Mineure), 470.
Jâvaka, *156*.
Jaxartes, 282.
Jayacandra, 102, 103.
Jayadeva, 101.
Jaya Harivarman Ier de Čampa, 567.
Jaya Indravarman Ier de Čampa, 555 ; III, 567 ; IV, 567, 568.
Jayakatwaṅ, 159.
Jayanbeġa, 466.
Jaya Parameçvaravarman Ier de Čampa, 556.
Jayasena, 98, 119, *172*.
Jaya Simhavarman II de Čampa, 556 ; (III), 609.
Jayaswal (K.-P.), 39, 40, 102.
Jayavarman, nom de plusieurs rois de Cambodge, *558* ; (Ier), 559 ; (II Parameçvara), 559 à 561, 574 ; (IV Paramaçivapada), 562 ; (V), 563, 584 ; (VI Paramakaivalyapada), 566 ; (VII), 567, 568.
J̌ébé (Jäbä, Yébé), *419*.

Jéhol, 541.
jen (humanité), *194*.
Je-nan, 243, 550, *602*.
Jenissei (cf. Ienissei), 209.
Jenkšî, 480.
Jen-tsong (des Song), *371*.
Jérôme de Florence (Frère), 478.
Jérusalem, 465.
Jésuites, 509, 528.
Jhalawan, 5.
Jhélam, 35, 54.
'Jigs-med-nam-mkha, 522.
Jina, 23, 24.
Jinagupta, 255, *262*.
Jinkiz ḫân (cf. Cinggis, Čingis, Čingiz, Činggiz, Činkhîz, Tchenkhiz), *414*.
Jiryo Masuda, 34.
jîva, 23, 27, 128, 131, 135.
Jivanji Jamshedji Modi, 95.
Jizô, 73, *173*.
Jñânabhadra, 156, 301.
J̌oči (cf. J̌uči), 421.
jočin, 421.
Joinville, 426.
Jolly, 36.
Jong, 180, *185*, 204.
J̌orǰân, 422.
Jouan-jouan, *251*, 252, 253, 416.
Jouei-tsong (des T'ang), *278*.
Jou-kiao, *379*, 380, 381, 383, 386, 389, 503.
Jou-ning, 432.
Jourdain de Sévérac, 479.
Jou-tche (cf. Čurčä, Jou-tchen, J̌učen, J̌určen), *373*.
Jou-tchen (écrit aussi Čorčä, Jou-che, Jou-tcheng, J̌učen, Jurčen), 366, 371, *373*, 374.
Jouveau-Dubreuil, 37, 47, 61, 66 à 69, 91, 104, 108, 109, 146, 150, 151, 153.
J̌učen (cf. Čurčä, Jou-tche, Jou-tchen, J̌určen), 367, *373*, 374, 401, 407, 409, 522.
J̌uči (J̌oči), 416, 421, 422, *429*, 480, 482, 488.
J̌uči Ḳasar (J̌uči Ḫasar), *412*, 456, 531.
Judaïsme, 72, 408.
Juirat (cf. J̌ačirat, J̌aǰirat), *405*.
Jûji, 429.
Julien (Stanislas), 99, 269, 301, 277.
Jumnâ, 92, 486.
Junġar, 520, 531, 532, 535, 538, 539 ; (— Coros), 532.
Jurčen (cf. Čorča, J̌učen, Jou-tche, Jou-tchen, Jou-tcheng), *373*.
Juwainî, 411, 445.
Juzǰânî, 411, 433.

K

ḳaan (cf. ḳagan, *kha*qan et aussi ḫân, *kh*ân, qaan), *252*, 430.
Kabîr, 137.
Kâbul, 9, 34, 36, 52, 53, 55, 65 80, 281, 292, 424, 485.
Kachgar, 216.
Kachgarie, 34, 52, 55, 62, 87, 99, 212, 213, 216, 217, 219, 241, à 243, 246, 256, 271, 308, 318, 284, 302, 304, 305, 355, 360, 362, 375. 379, 416, 418 à 420, 429, 456, 464, 468, 476, 482, 483, 486 à 488, 504, 533, 534, 537, 538, *539*, 540.
Kâçî (Kâçi), 10.
Kâçmîr, 1, 64, 69, 78, 95, 97 à 100, 125, 139, 254, 256, 257, 260, 281, 283, 379.
Kâçmîra, 97, 168.
Kâçyapa, 33, 116, 147, 318, 325, 329.
Ḳadaḳ, 439, 442.
Ḳadân (Kadân), 435, *436*, 437.
ḳâdî, 470.
Kadphisès, 62 ; (II), 62, 63, 66.

K'a-eul-k'a, *505*.
Ka-eul-tan, *533*.
Ka-eul-tan Tch'ai-ling, *537*.
ḳaġan (cf. ḫaḳan, *khaqan*, ḳaan, qaan), *252*, 338, 430.
Ḳaġan-stûpa, 275.
Kahn (A.), 491, 492.
Kahror, 95.
Ḳaîdû (Ḳâydû), 435, 436, 449, *456*, 457, 480, 484, 485.
K'ai-fong-fou, 204, 288, 289, 367, *369*, 370, 373, 376, 378, 380, 395, 417, 418, *431*.
Kaîḫâtû, 470.
Kaï-Ḫusraw II (seljûqide), 435.
Kaijô, 371, *452*, 498.
Kai Kia-yun, *280*.
Kailâsa (d'Ellora), 105, 148 à 150, 153 ; (à Banteai Srei) 581.
K'ai-p'ing, 442, 451.
Ḳaiṣarieh, 435.
Kai-seng, 247.
Kaiser-Friedrich Museum, 341.
Kai-syeng, 371, *432*, *452*, 498.
Kaitam, 479.
K'ai Yuan, 443.
Kakei, *398*.
kâla, 23, 126.
Kâlacaḳra, 363, 518.
Kaladi, 130.
Kâlaruci, 245.
Kalasan (čandi), 156, 157, 161 à 163, 167.
Kâlayaças, *264*.
Kalebjian, 513.
Kalgan, 505, 534.
Kâlidâsa, 93, 142.
Kâlidas Nâg, 36.
Ḳalimag, 531.
Kaliṅga, 36, 37, 110, 115, 170.
Kâliñjar, Kâliñjara, 103.
Kalka, 423.
Ḳalmaḳ, 531.
Kalmouks, 504, 520, 531, 532, 537.
kalpa, 385.
Kâlsî, 38.
Kalyâṇaṃkara, 358.
Kalyâṇî, 106, 110.
Käm, 416.
Kâma, 423, 579.
Ḳamar al-Dîn (de Kâšġar), 487.
Kamarès, 178.
Kâmarûpa, 96, 98, 99, *169*.
Kamboja, 34.
Kambu, 557, 559.
Kambuja, 557, 559.
Kambujarâjendra, 559.
Kambujeçvara, 559.
Kambujendra, 559.
Kambysês, 34.
Kaṃhêṅ (Rama—), 455, 590.
Kampot, 557.
Kamrateṅ jagat ta râja, 561.
kan (arbre), *392*.
Kaṇâda, 126.
Kanara, 107, 135.
Kanarais, 2, 11, 112, 549.
Kanauj, 96, 98 à 104, *169*, 272.
Kanbûjiya, 34.
Kâñcî, 98, 99, 105, 109, 110, 130, 134, *170*, 298.
Kâñcipura, 105, *170*.
Ḳandahâr, 52, 60.
Kandarpadharma, 554.
Kandy, 118.
Kane, 104.
K'ang (Samarḳand), *216*.
K'ang (Sogdiane), *280*.
k'ang (= sogdien), *245*.
K'ang-hi, *528* à 530, 534 à 537, 542 à 544, 546.
Kang-hoa, *432*, 451, 523.
Kang Hsi, 543.
K'ang-kiu, *216*.
Ḳangli, 423.
K'ang Seng-houei, *245*.
Kang Seng-k'ai, *245*.
K'ang T'ai, *556*, 558.
Kang-tcheou, 450.
Kang-wen-to, 267.

K'ang Yen-tien, 304.
Kanishka (cf. Kaniṣka), 61, 63.
Kaniṣka, 54, 61 à 64, 66, 69, 75, 78, 81, 97, 218.
Kañjîvaram, 105.
Kanjur, 365.
Kaṅkâlî, 138.
Kankyôdô, 267.
Kano, 397.
Kanshin, 334, 356.
Kan-sou, 54, 59, 65, 197, 206, 208, 210, 211, 215, 223, 231, 242, 244, 251, 302, 303, 354, 364, 370, 371, 379, 409, 416, 424, 427, 462, 464, 468, 497, 501, 525, 538, 540.
Kan-tcheou, 464.
Kaṇva, 40, 49.
Kan Ying, *218*.
Kanzan, 490.
Kanyâkubja, 96, 98, 169.
Kao (*famille*) (Nan-P'ing), *368*.
Kao (*impératrice* —, des Song), 372.
Kao-keou-li, 220, *266*.
Kao-li, *290*.
Kao-ming, *510*.
Kao P'ien, *287*, *604*.
Kao Sien-tche, *283*, 284.
Kao-tch'ang, *215*, *270*, 271, 291, 313.
Kao-ti (des Han), *207*.
Kao-tsong (des T'ang, 650-684), *273* à 276, 294, 295, 334 à 336, 354.
Kao-tsong (des Song, 1127-1162), *376*, 377.
Kao-tsong (des Ts'ing), *537*.
Kao-tsou, des Han : 207 ; des T'ang : 268.
Kâpiça (Kâpiśa), 34, 53, 55, 62, 80, 97, 99, 100, 168, 272, *281*, 282, 292, 297.
Kâpiçî, 55, 62.
Kapilavastu, 25, 52, 84, 98, *169*.
Kâpiśa (cf. Kâpiça), 86.
Kapur-di-Giri, 38.
Ḳarâ-Balġasun, 352, 358.
Karachar (cf. Karâšahr), *215*.
Ḳarâḫânides, 359, 360, 375.
Ḳarâ-Ḫitâi, 375, 406 à 408, 416, 418 à 420, 429.
Ḳarâ Ḥoǰa ou Ḳarâ Ḥoǰo, 215, 270, 271, 497.
Ḳarâ Hûlâgû, 449, 483, 484.
Ḳara Khitai (cf. Ḳarâ-Ḫitâi), 365, 367, 376, 407.
Ḳarâ K'itan, 375, 407.
Ḳara Köl, 468.
Ḳaraḳorum, 358, *415*, 430, 438, 440, 442, 444, 445, 448, 449, 456, 457, 497, 534.
Karamüren, 472.
Ḳarâšahr (cf. Karachar), 211, *215*, 217 à 219, 222, 249, 251, *271*, 275, 291, 302, 309, 310, 312 à 314, 357, 407.
Ḳarâtəġlik, 533.
Ḳarâtoġin, *283*.
Karlgren, 179, 192.
Kârlî, 48, 138.
Ḳarluġ (cf. Ḳarluḳ), 359, *407*.
Ḳarluḳ, *274*, 275, 279, 280, *284*, 356, 357, 359, 360, *407*, 408, 416, 418 à 420, 482.
karman, 18, 20, 24, 29, 30, 75, 126, 128.
Kar-ma-pa, 364.
Karnâl, 102.
Karpelès (Andrée), 140, 142, 339.
Kars, 434, 444.
Karthli, 438.
Karyanda, 34.
Karyatides, 50.
Kâšân, 468, 479.
Kâschghar (cf. Kâšġar), 303.
Kâšġar, 59, 62, 213, *216*, 217 à 219, 242, 251, 256, *272*, 275, 277, 283, 292, 297, 302, 304, 308, 359, 375, 379, 407, *420*, 464, 468, 482, 487, 488, 533, 539.

Kâšġarî, 359.
Kâshghar (cf. Kâšġar), 282, 533.
Kasia, 26, 98.
kâsikâni vatthâni, 36.
Kassites, 8.
Ḳatagin, *405*.
Kâṭhaka (upaniṣad), 17 à 19.
Kâthiâwâr, 38, 41, 60, 61, 66, 68, 92, 95, 151.
Kâṭhor, 102.
Ḳatmandu, 541.
Katô Kiyomasa, *507*, 508.
Kattigara, 243.
Ḳatun Bogdo Ola, 270.
Ḳaṭwan, 375.
Kâtyâyana, 46.
Kauçâmbî (Kausambi), 46, 69, 92, 98, 115, 169.
Kauṇḍinya, *557*, *558*.
Kaurava, 43.
Kauṭhâra, 552.
Kauṭilya, 36.
kavi, 195, 301.
Kavîndrârimathana, 563.
Kawada (K.), 205, 212, 222, 284, 369, 371, 377, 458.
Kawasaki, 490.
Kâyâ, 267.
Kayal, 475.
Ḳayâlig, 407.
Ḳâydû, 435.
Ḳazagân, 486, 487.
Kâzerûn, 470.
Ḳazgân, 486.
Ḳazwîn, 422, 446.
Kebek, 483, 484, 486.
Kedâreçvara, 154.
Kedarnath, 130.
Kĕdiri, 158, 159, 167, 455.
Kegon, 258.
Keikidô, 267.
Keion Sumiyoshi, 347.
Keirin, *267*.
Keishôdô, 267.
Keishû, 267.
Keith (B.), 10, 14, 16, 93, 128, 136.
Kelaṇiya, 147.
Kelhorn, 111.
Kena Upaniṣad, 17, 19.
Ken Angrok, 158.
Keng Kong, *217*.
Keng Ping, *217*.
Keng tche t'ou, *475*, 476, 492.
Kêng tschi t'u (cf. Keng tche t'ou), 476.
Keng Tsing-tchong, *529*.
Kenjanfu, 469.
Kennedy, 40, 61, 63, 69.
Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou kiai king, *297*.
Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye, *297*.
Ken pen sa p'o to pou licou chö, *297*.
Kenshin, 334.
Kentei (monts), 404, 406.
Keṅtuṅ, 598.
Ken-yû Hori, 305.
Ker (L.), 366.
Keräit, 355, 406, 411 à 415, 417, 428, 431, 440, 442, 446, 463, 500.
Kérâyit, *406*.
Kergüd, 499, 500.
Kern (H.), 25, 45.
Kĕrtanagara, 159.
Kĕrtarajasa, 159.
Kertch, 311.
Kérulèn, 270, 404, 411, 413, 430, 441, 448, 497, 530, 534.
Keszthely, 238.
Keum-kang, 267.
kevalâdvaita, 131.
Khajurâho, 103, 151.
Khalkha, 520, 531.
khamen, *556*.
Khâm Hoang, 610.
Khams, 362, 462.
khân, *252*, 458.
Khandesh, 141, 148.

Khaṅgai, 530, 537.
Khanh-hoa, 550, 552, 612, 616.
Khansa (autres lectures : Khanzai, Khinsa, Khingsai, Khanzai, Cansay, Campsay, Casaïe, etc.), *473*.
Khanzai (cf. Casaïe, Cansay, Quinsay, etc.), *473*.
khaqan (cf. ḫaḳan, ḫân, khân, ḳaan, qaan), *252*.
Khâragraha, 96.
Khara-Khoto, 371.
kharoṣṭhî (kharoṣṭrî), 34, 243, 306, 308.
kharoṣṭrî (cf. kharoṣṭhî), 34.
Khas, 547.
Khazares, 408.
Khelâṭ, 433.
Khé-tong, 547.
Kh'ieou Tch'ang Tch'un, *427*.
Khingan, 209, 468.
Khingsai (cf. Casaïe, Khansa, Cansay, Quinsay, etc...), *473*.
Khinsa (cf. Khingsai, etc.), *473*.
Khirgiz (cf. Ḳirġiz), *416*, 499, 500.
Khitan (cf. K'i-tan), 366, 373.
Khiva, 421, 482.
Khmèrs, 11, 109, 157, 547, 549, *556*, 561, 565, 566, 568, 578, 580, 584, 589 à 593.
Khochot (cf. Ḫošod), 520.
Khôjend (cf. Ḫôjend), 52.
Khondémir, 481.
Khongtaidji, 532.
Khong-tseu, 196.
Khosroès (cf. Khusrau), 275.
Khosroès Ier Anôšarwân, 87, 88, 253, 254.
Khosroès II Parvîz, 144, 145.
Khotan (cf. Ḫôtan), 62, 214, *216*, 271, 272, 303, 305.
Khoubilai (cf. Ḳubilai), *448*.
Khri-gcug-lde-bcan Ral-pa-can, 287, 362.
Khri-sroṅ-lde-bcan (Khrisruom-ldem-brcan) 286, 361.
*Kh*ubilai Secen *khaghan*, 448.
Khuc, *606*.
Khusrau Anôšarwân (cf. Khosroès Ier), 253.
k'i (philosophie), *382*, 833.
k'i (rivière), *391*.
Kia-che-mi-lo, *168*, 283.
Kiai-hien, *172*.
Kiai-je, *172*.
Kiai tseu yuan houa tchouan, *513*.
Kia-kiang hien, 333.
Kia-kien Tchou, 197.
Kia-ling-k'ie, *170*.
Kia-mo-leou-po, *169*.
Kian, 472.
K'iang (Tibétains), 209, 219, *360*.
Kiang-leang-leou-tche, 246.
Kiang-leang-ye-chö, *264*.
Kiang-nan, 368, 377, 459.
Kiang-ning-fou, *221*, 372, *499*.
Kiang-si, 377, 401, 514.
Kiang-sou, 184, 302, 205, 244, 268, 459, 464, 469, 473, 495.
Kiang-tou kiun, 268.
Kia-ni-chö-kia, 97.
Kiao-chang-mi, *169*.
Kiao-tche, 206, 301, 302, *599*, 601, *602*.
Kiao-tche kouo, 469.
K'iao-tch'en-jou, *558*.
Kia-pi-che, *168*.
Kia-p'i-lo, *169*.
Kia-p'i-lo-wei, *169*.
Kia-siang hien, 227.
Kia-tsing (des Ming), *506*, *515*, 516.
Kidâra, 65, 94.
Kie-jo-kiu-chö, *169*.
Kie-kou, 359.
Kie-ling-k'ie, *170*.
Kie-lin-k'ie, 170.
kien (rivière), *391*.

K'ien, 416.
Kieng-siang, 267.
Kien-houei, *172*.
Kien k'ang, 221, *247*, 250, 376.
K'ien-long, 504, 531, *537*, 538 à 546.
Kien-ngan, *402*.
Kien-ning, 402.
Kien-tchen, 334, 356.
K'ien-tcheou, 334, 336.
Kien-tche-pou-lo, *170*.
K'ien-t'o-lo, *168*.
Kien-wen, *499*.
Kien-yang, 402.
Kien-ye, 221, *247*.
Kieou-kiang, *502*.
Kieou king yi cheng pao sing louen, *293*.
Kieou-mo-lo-che, *171*, *256*.
K'ieou-na-pa-mo, *260*.
K'ieou-na-pa-t'o-lo, *260*.
Kieou T'ang chou, *269*.
K'ieou Tch'ang-tch'ouen, *427*, 428.
Kieou-tchen, 601, *602*.
Kieou-tch'eng, 346.
K'ieou Tch'ou-ki, 425, *427*.
K'ieou-tseu, 210, *215*, *271*.
Kieou Wou-tai cheu, *289*.
K'ieou Ying, *512*.
Kie-pi-lo-fa-sou-tou, *169*.
Kiev, 423, 436.
K'ie-ye, *169*.
K'i-li-ki-sseu, *416*.
Ki-lin, *267*.
K'i-li-sou-long-lie-tsan, 361.
Ki-mao, *556*.
Ḳimâr, *556*.
Kim-hai, 267.
kiṃnara, 87.
Kimura, 61.
Kin, 290, 373 à 378 (dont *374*), *409*, 411, 417, 429 à 432, 448, 451, 499, 522.
Kin-che, *374*.
King, 192, 240.
King-che, *473*.
King-kiao, *353*.
King-t'ai (des Ming), *504*.
King-ti (des Ming), *504*.
King-tö-tchen, 401, *514*, 515, 543.
King-tsing, *355*.
Kin-kang-cheou, 73, *173*.
Kin-kang-tche, *298*.
Kin-k'i, *510*.
Kin-ling, 368.
kinnara, 87, 88, 146, 163, 165.
Kinsay (cf. Kansay, Khansa, Khinsay, Quinsay, etc.), 473.
K'in-tch'a, *429*.
Kin ts'i che louen, *262*.
K'in-tsong (des Song), 376.
Kio-cheou, *257*.
Kio-hien, *257*.
Kio-ming, *257*.
Ḳipčâḳ, *429*, 435 à 443, 467 à 481.
Ki-pin, *168*, 257, 260, 272, *281*, 282, 297.
Kiragos (cf. Kirakos).
Kirais, 406.
Kirakos 422, 434, 439, 441, 443, 444, 446.
Ḳirġiz (cf. Khirgiz), 353, 358, 359.
Kirġut, *416*.
Kirmân, 433, 468, 470.
Kish, 4, 177, 178.
Kisô Kôtei, *396*.
Kistnâ, 113.
Kitâb al tajzìyai al-amṣâr wa tazjuyat al â'ṣâr, 411.
K'i-tan, 276, 279, 284, 289, *365*, 366, 370 à 376, 407, 417, 427, 428, 471, 499.
Kit buḳa, 446.
Ki-to-lo, 65, 94.
K'i-tsong-long-tsan, 360.
K'iu, *271*.
K'iu-cha, *272*.
Kiu-che (Kuçinagara), *170*.

Kiu-che (Turfan), 210, *215*, 217.
Kiu-che-na, *170*.
Kiu-che-na-kie-lo, *170*.
K'iu che-sseu, *525*.
Kiu-chö-mi, *169*.
K'iu-feou hien, 192, 203.
K'iu-hien, *228*, 229.
K'iu Kiai, 271.
K'iu Lien, *553*.
Kiu-lou, *402*.
Kiu-mi, *283*.
Kiun-tcheou, *402*.
K'iu Pai-ya, 271.
K'iu-sa-tan-na, *272*.
K'iu-sou, 602.
K'iu-tan, 272.
Kiu-tchan-t'i, *281*.
K'iu-tch'ou-liu, *414*.
K'iu-ts'eu, *215*, *271*.
Kiu-wei, *283*.
K'iu Wen-t'ai, 271, 291.
Ki-ye, 379.
Ḳïzil, 85, 89, 307, 309 à 311, 315, 320.
Kjökkenmödding, 547.
Klee (Th.), 321.
Koang-tchou, 523.
Kobe, 398.
Kobdo, 406, 414, 430, 537 à 539.
Kôbô Daishi, 72, *299*, 321.
Koçala (cf. Kosala), 10.
K'o Chao-min, 410.
K'o-che-ko-eul, *420*.
Ḳočo (cf. Ḥočo), 215, *270*, 313.
Koechlin (Raymond), 224, 230, 232, 233, 236, 339, 340.
Koenigsberg, 7.
Köffler, 525.
Kôgendô, 267.
Koh-i Baba, 424.
Koḥ Ker, 562, 574, 583.
Kökäčin, 470.
Kôkaidô, 267.
Köke-ḫoto, 506, 534.
Köke-nor, 519, 520, 532, 536, 539.
Ko-kou-rye, 220, 247, *266*, 267, 273 à 276, 290, 321.
Köktšü, 411.
kök-turk, 255.
Kôl, 1.
kolarien, 1, 599.
K'o-lie, *406*.
Ko-lo-fong, *285*.
Ko-lo-lou, *274*, *284*.
Kolomna, 436.
Komèdes, 65.
Ko-mo-lou, *169*.
Ḳomul, 504.
Konârak (Konârka), 151.
Konârka (Konârak), 151.
Konchi-in, 397.
K'ong Fou-tseu, *191*.
Kong-hien, *321*, 327.
Koṅġirat, *404*, *405*, 413.
Kong kouo ko, *344*.
Kong-ling, 335.
Kongôbu-ji (temple), 299.
Kongôshu, 73, *173*.
Kongrat, *404*.
Kong-tı (des Song), *450*.
Kong-tö-hien, *260*.
Kong-tö-k'ai, *260*.
K'ong-tseu, 191.
Kong-tsong (des Song), *450*.
K'ong Ying-ta, *265*.
Konishi Yukinaga, *507*, 508.
Ḳôniyâ, 409, 433 à 435, 439.
Koṅkan (Koṅkaṇa), 48, 68, 104.
Koṅḳurat, *404*.
Konow (Sten), 9, 61, 140, 272.
Koop (A.-J.), 224.
Koppam, 106, 111.
Korai (cf. Corée), 267, *290*.
ḳoraišite, 356.
Ḳôrân, 137.
Korat, 565.
Korea (cf. Corée), 267, 274, 432.
Körgüz, 478.
Korigos, 409.
Ḳorlas, *405*.
Korye (cf. Corée), *290*, 432, 452.

Kosala (cf. Koçala), 13, 26, 42, 43.
Kôsam, 69, 92.
Ḳošo Tsaidam, 279, 415.
kosti, 86.
Ko-tjong, *432*, *451*, 452.
Kôtôin, 345.
K'o-touan, *435*.
K'o-tou-lo, *283*.
Kotwicz (W.), 366, 407.
kou (vase), *223*.
kou (ravin), 391.
Kouang (les deux-), 368, 599, 601, 602.
Kouang-si, 181, 206, 211, 397, 447, 525, 599, 600.
Kouang-tcheou (cf. Canton), 368.
Kouang-tcheou-wan, 450.
Kouang-tong, 181, 182, 206, 211, 295, 373, 377, 508, 527, 529, 599, 600, 606.
Kouang-tsong (des Song), *378*.
Kouang Wou-ti (des Han), *212*.
Kouang-yuan, 333.
Kouan-ti, *222*, 513.
Kouan-yin, 73, *172*, *264*, 317, 324, 399.
Kouan yu, *222*.
Kouban, 236.
Koubilai (cf. Ḳubilai), *448*.
kouei (*mânes*), *186*, *388*.
kouei (*tortue*), *388*.
Kouei (Prince de —, Ming), 524, *525*.
Kouei-lin, 447, *525*.
Kouei-tcheou, 377.
Kouei-tö fou, 203.
Kouei-you, *435*.
Kouei-yu, *438*.
Kouen-louen, 111, 154, *301*, 334, 549.
Kou K'ai tche, *234*, 235, 341 à 345.
Koukou-nor, 259, 266, 275, 520.
Kou-mo, *215*.
kouo-che, 298, 461, 462.
Kouo Hi, *395*.
Kouo Jong (des Heou-Tcheou), *289*, *300*.
K'ouo-li-ki-sseu, 431, 464.
Kouo-sing-ye, *526*.
Kouo tch'ao jeou yuan ki, *526*.
Kouo Wei (des Heou-Tcheou), *289*.
kourganes, 239, 240.
K'ou-sa-ho, 275.
Koutcha (cf. Kučâ), 211, 213, *215*, 271, 304.
Kou-tch'eng, *274*.
Kou tcheou pien, 191.
Kou-tou, *283*.
Kou-tou-lou, *276*.
Kouo Tseu-yi, *286*.
Kou-wen, 222, 240, 277.
Kou Ying-t'ai, *496*.
Koxinga, 526, 527, 529.
Kôya (mont), 299.
Ko-yao, *402*.
Közädâğ, 434.
Kozlov, 226, 239, 371, 404.
Kozulo Kadphisès Ier, 61.
Kra, 549.
Kramrisch (Stella), 52, 147.
Krâmukavaṃça, 552.
Krause (F. E. A.), 412, 418, 429, 526, 643.
Krichnaïsme (Kriṣṇaisme), 13, 101, 136.
Krishnâ, 37, 66, 89, 90, 104, 106, 113.
Krishna Sastri, 112, 113.
Krishnaisme (Krichṇaisme), 41.
Krishnamacharlu, 112.
Krishnaswamy Aiyangar, 109, 112, 150.
Krom, 155 à 160, 162 à 164, 167, 168, 580.
Kṛṣṇa, 25, 40 à 45, 101, 135, 138, 563, 566, 579, 582.
Kṛṣṇadeva (de Vijayanagar), 113.

Kṛṣṇarâja (raṣṭrakûṭa), 105.
Kṣaharâta, 66, 67.
Kṣatrapa, 61, 66 à 68, 92.
kṣatriya, 11, 23, 25, 84, 95, 101, 103, 144.
Kshatrapas (cf. Kṣatrapa), 68.
Kṣitigarbha, 70, 73, *173*, 317, 319.
Ḳubilai, 287, 364, 445, 447, *448*, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 472, 475, 477, 478, 480, 481, 482, 484, 490, 491, 492, 495, 499, 594, 608.
Ḳûbîlây Ḳaân (cf. Ḳubilai), *448*.
Ḳûblây Ḳaân (cf. Ḳûbilai), *448*.
Kučâ (cf. Koutcha), 59, 62, 87, 88, 97, 210, 211, 213, *215*, 216 à 219, 221, 249, 251 à 257, 270, *271*, 273 à 277, 280 à 284, 291, 297, 302 à 316, 357, 407, 485, 487.
Kuči, 304.
Kuçinagara, 26, 98, 170.
Küčlüg, *414*, 416, 418, 419.
Küčlük (cf. Küčlüg), 414.
Ḳudadġu biliġ, 359.
Kudara, *267*.
Ḳudatḳu bilik (cf. Kudadġu biliġ), 359.
Kuišan, 59.
Ku K'ai-chih, 234.
Kuku-ḫoto, 519.
Kûlam, 469, 470, 475, 477, 479, 480.
Kül-Bulât, 445.
Ḳuljâ, 407, 429, 445, 476, 480, 497, 533, 538.
Kül-Teġin, 279, 415.
Ḳumâr, 556
Kumâragupta, 92, 93, 95, 119.
Kumârajîva, 78, 171, 255, *256*, 297, 304.
Kumâralabdha, 76.
Kumârilabhaṭṭa, 125.
Kumêd, ou Kumedh (monts) (cf. Komèdes), 65, *283*.
Ḳumdân, 354.
Kümmel (Otto), 345, 347, 358, 397 à 399.
Ḳumturâ, 309, 311.
Kundga'-rgyal-mchan, 364.
Kunduz, 97, 292, 485.
Kung-hsien, 321.
Kung-yei, 290.
Kuonji, 397.
Kur, 444.
Kurakichi Shiratori, 206.
Kural, 107.
Kurdistân, 434.
kurgan, 178.
ḳuriltai, 414, 430, 438, 441, 448.
ḳûrîltây (cf. ḳuriltai), 414.
Ḳurjaḳuz, 406.
Kuroda Naganari, 396, 398, 399.
Kurukṣetra, 10, 13, 43.
ḳûrûltây (cf. ḳuriltai), 414.
Kurunegala, 118.
Küšän, 59.
Kuṣâṇa, 54, 61 à 82, 94, 215, 218, 246, 247, 310, 322, 324.
Kusha, 294.
Kushan, 61.
Ḳutaiba, 280.
Kuṭarâja, 159.
Ḳuṭb al-Dîn Aibeg, 103.
Kutb al-Dîn Mubârak Šâh, 106.
ḳûtlû, 485.
Kutluġ (Ḳûtlûk), nom de divers chefs turcs et mongols, *276*, 277, 358, 458.
Ḳûtlûk (Ḳutluġ), 485.
Ḳûtlûk Ḫôjâ, 485, 486.
Kutscha (cf. Kučâ), 302, 303, 311.
Kütsi, 304.
Ḳutuḳa Bägi, 414.
ḳutuḳtu, 461.
Ḳutuḳtu lama, 519.
Küyük (cf. Güyük), 438.

Kuyûla Kara Kadphisès, 61.
Kwannon, 73, *172*.
Kyanzittha, 454, 594.
Kyawzwa, 595.
Kyeng-jiu, 267.
Kye-rim, *267*.
Kyôhei, 398.
Kyong-koui, 267.
Kyôto, 345, 348, 397 à 399.
Kyozwa, 455, *595*.
Kyûshû, 452, 453.

L

Labapurî, 588.
Lafitte (Jean-Paul), 9.
Lagides, 57.
Lahore, 84, 85, 486.
lai (*eau* courante), *392*.
Lajazzo, 476, 476, 477.
Lakṣmî, 49, 139, 151, 570.
Lakṣmîndra-Lokeçvara, 555, 569.
lalitâsana, 173.
Lalita vistara, 73, 74, *246*, 320.
Lamaïsme, 519, 520, 533.
Lam-ap, *550*.
Lamghân, 80.
Lampaka, 80.
Lâṃphûn, 565, 588, 589.
Lam-so'n, 611, 621.
Lane-Poole (Stanley), 429.
Langdon, 178.
Lang-so'n, 688.
Langweil (Mme), 512, 513.
Lanier, 597.
Laṅkâ, 43, 114.
Lan-na, 455, 584.
Lao, 603.
Lao kiun tong, *325*.
Laos, 549, 557, 559, 565, 566, 568, 572, 573, 588, 589, 612.
Lao-tseu, 196, *197*, 198 à 201, 301, 379.
Lao-tseu tchou, 400.
Lara Joṅgraṅ, 166.
Larcade, 338.
La Roncière (de), 466.
Lartigue, 184, 207, 210, 226 à 230, 236, 326, 332 à 337.
La Servière (de), 509.
lâṭ, 46.
Latchi (mont), 363.
Latsaṅ khan, 536.
Laufer (B.), 59, 228, 230, 232, 233, 238, 347, 348, 361 à 364, 370, 479, 514.
Launay (A.), 597, 598.
Laurent de Médicis, 517.
Lauria Nandangarh, 47.
La Vallée-Poussin, 11, 13, 17, 18, 21, 22, 26-31, 76-80, 120-122, 124, 294.
Lavô, 564, *589*, 590, 591.
Law (B.-L.), 26.
Layas, 467.
Lê (Antérieurs), *606*, 620. — Lê (Postérieurs), *611*, 612, 613, 614, 619, 621.
Leang, 233, *248*, 333 à 335.
Leang chou, *248*.
Leang Houai-k'ing, *272*.
Leang K'ai, 395, *399*.
Leang K'in, *219*.
Leang-tcheou, 371.
Leang Wou-ti (des Leang), *248*, 260 à 262.
Leao, *366*, 499.
Leao che, *365*.
Leao-ho (*fleuve*), 366, 456.
Leao-tong, 211, 220, 247, 266 à 268, 279, 284, 289, 290, *366*, 367, 373, 374, 417, 523.
Leao-yang, 267, 374, 523.
Le Bas, 540.
Le Coq (von), 85, 88, 302 à 304, 309 à 313, 315, 318, 320, 336, 353, 357.
Lê Dai-hanh hoang-dê, *606*.
Le Gall (le Père), 380 à 383, 385.
Légende Dorée, 78.
Legge, 183, 258.

Lehjé, 428, 481.
Lê Hoan, *606*.
Lê Huyên-tôn, 613.
lei (vase), *223*.
Leipzig, 337.
Lê Lo'i, 503, *611*, 612, 621.
Léningrad, 462.
Leou Cheou, *476*.
Leou-lan, 178, 210, *216*, 219, 243, 244.
Lepage, 460, 533, 539, 542.
Lê-qui-Dôn, *616*.
Lê-qui-Li, 610, 611.
Lê-Tăc, *609*.
Lê Thai-tô, *611*.
Lê Thanh-tôn, *612*.
Letto-Lithuanie, 7.
Leuba (Jeanne), 617.
Lê-văn Hu'u, 607.
Levant, 66, 96, 98, 311.
Levi (Sylvain), 1 à 3, 9, 12 à 16, 23, 38, 31, 33, 34, 37, 42, 43, 45, 55 à 57, 61 à 70, 73, 75, 78, 79, 92, 94, 96, 100, 108, 115, 118 à 129, 138, 154, 213, 214, 243, 249, 256, 260, 271 à 273, 282, 294, 297 à 299, 361, 493, 502, 541, 558.
Lévi (Mme D.-Sylvain), 125.
Leyde, 162.
Lha-bla-ma-ye-šes-'od, 362.
Lha-ldan (cf. Lha-sa), 360.
Lha-sa, 287, 360, 362 à 364, 518 à 521, 533, 536, 540, 541.
li (vase), *223*.
Li (principe), *382*, 383, 386.
Li (Nan-T'ang), *367*.
Li (Ri) (Corée), *498*, 507.
Li (Ly), dynasties annamites : 1° Li Antérieurs, 603. — 2° Li historiques (1009-1225), *607*.
Li Bi (*ou* Li Bôn) *603*
Licent (Père), 178, 179.
Li Che-min, *268*.
Lidaiya, 590.
Liegnitz, 436.
lien-ngai, 196.
Lieou (1re dynastie Song, 420-479), *248*.
Lieou Fang, *554*, 603.
Lieou Hiang, *240*.
Lieou Hin, *240*.
Lieou Hiu, *269*.
Lieou Ki, *510*.
Lieou-k'ieou, 265.
Lieou Min (cf. Lieou Tch'ong des Pei-Han), *367*.
Lieou Pang, *207*.
Lieou Pei (Chou-Han), *221*, 222.
Lieou Tchao, *212*.
Lieou Tch'ong (des Pei-Han, xe siècle), *367*.
Lieou Ts'ong (Hiong-nou Ts'ien Tchao), *247*, 248.
Lieou Tsong-yuan, *349*.
Lieou Tche-yuan (Heou-Han), *289*.
Lieou Wei, *497*.
Lieou Yen (Nan-Han), *368*.
Lieou Yin (Nan-Han), *368*.
Lieou Yu (des Lieou-Song), *248*.
Lieou Yu (sous les Kin), *376*.
Lieou Yuan, *493*.
Lie-pien a-ta, 439.
Lie-tseu, *197*, 198, 385.
Ligor, 117, 158, 564, 590.
Li Hia-chou, 285.
Li Hien, *212*.
Li Hien-cheou, *249*.
Li Houa, 285.
Li-k'an, *242*.
Li ki, *193*, 379.
Li-kien, *242*.
Li Kong-lin, *345*.
Li Kouang-li, *210*.
Li Kouang-pi, *286*.
Li K'o-yong, *288*.
Li Lieou-fang, *513*.
Li Ling, *210*.
Li Long-ki (T'ang), *278*.
Li Long-mien, *395*, 396.

Li Lung-mien (cf. Li Long-mien), 396.
Li Ma-teou, *509*.
lin (licorne), *388*.
Lindon, 335.
Lindquist (S.), 59.
liṅga, 551, 561, 562, 584, 585.
liṅgarâja, 151, 564.
ling-ki, *170*.
Ling-nan, 368.
Ling-tcheou, 354.
Linh-giang, 615.
Lin Leang, *511*.
Lin-ngan, *377*, 432, 447, 450.
Lin-t'ong-hien, 207.
Lin-tsi, *261*.
Lin-yi (*Čampa*), 334, *550*.
Lin-yi (*ville*), *552*.
Lionne (De), 597.
Li phât-Tu', *603*.
Li Po (cf. Li T'ai-po), *278*, *349*.
Lissa (F.), 337.
Li Sseu-hiun, *346*.
Li T'ai po, *278*, 285, *349*, 351, 510.
Li tai shen t'ung chien, 509.
Li Tan, empereur T'ang, *278*; roi de Corée, 498.
Li Tch'ang-heng, *513*.
Li Tchao-tao, *346*, 347.
Li Tche-tch'ang, 425, 428, *442*.
Li Thai-tô, *607*.
Li Thanh-tôn, *607*.
Lithinos pyrgos, 65, 242.
Li Tseu-tch'eng, *523*, 524.
Li Tsing, *270*.
Li Tsing-tö, *380*.
Li-ts'iuan-hien, 335.
Li-tsong (des Song), *432*.
Li Ts'ouen-hiu (Heou-T'ang), *288*.
Li Tzĕ-ch'eng, *523*.
Liu Wen-houan, *449*.
Livre des Deux Principes (manichéen), *352*.
Li Ye, *387*.
Li Yen-cheou, *248*.
Li Yi-piao, 99, *272*.
Li Yu (critique d'art, Ming), *513*.
Li-yu (bronzes Ts'in de —), 225.
Li Yuan (des T'ang), *268*.
Lo (au Tonkin), 601.
Lob-nor, 178, 210, 213, 214, *216*, 219, 243, 251, 259, 292, 302, 304, 307, 468, 476.
Lo-han, 73, *173*, 263, 318, 340.
Lo-hou, *589*, 590.
Lokakṣema, *245*.
Lokapâla, 73, *173*, 312, 314, 315, 318, 325, 332, 338.
Lokeçvara, 70, 71, 552, 555, 556, 562, 577, 584, 585.
Lo Kouan-tchong, *489*.
Lolei, 561, 574, 583.
Lolo, 175, 285, 357, 370, 542.
long (dragon), *224*, 387, *388*.
Long-chou, *171*.
Long-dinh, *607*.
Longford, 267.
Longjumeau (André de), 440.
Longhurst (A.-H.), 109, 150, 154.
Long-men, 83, 234, 259, 298, 318, 230, *321*, 323, 325 à 327, 331, 333, 343, 349, 365.
Long-mong, *171*.
Long-tho, 602.
Long-ts'iuan, *401*, 402, 514.
Longworth Dames, 52, 408.
Loo (C. T.), 177, 225, 229, 230, 328, 333, 335, 332.
Lopburi, 564, 568, 584, 588, *589*, 590, 591.
Lophaburi (cf. Lopburi), 568.
Lophburi (cf. Lopburi), 589, 590.
Lo Pin-wang, *277*.
Loriyân Tangai, 82.
Lo Tchen-Yu, 224.
Lotus Blanc (Secte), 461, 498.
Lotus de la Bonne Loi, 74, 80, *263*.

Lou (Principauté de —), 191, 193, *203*, 204.
Lou (Prince de-, Ming), 524, 525.
Lou-chan-hien, 230.
Louen-heng, *240*.
Louen yu, *193*.
Lou-ho, 464.
Lou Houei-neng, *261*.
Louis XIV, 597.
Louis XVI, 546, 618.
Lou Kieou-ling, *510*.
Lou Kieou-yuan, *510*.
Lou Tchen-la, *559*.
Louvre (Musée du—), 47, 84, 225, 317, 323, 335, 340, 341, 401, 511 à 514, 544, 545.
Lovêk, 585, 591.
Lowell (Amy), 349, 350.
Lo-yang, 65, 185, 202, 203, 208, *212*, 221, 222, 227, 228, 230, 232, 233, 242 à 247, 250, 251, 261, 263, 268, 285, 286, 288, 289, 292, 296, 305, 321, 327, 352 à 354, 358, 372.
Lo-yang k'ie lan ki, 260.
Lo-yi, 185.
Luaṅ Prabaṅ (ou Luang Prabang), 557, 560, 568, 590, 612.
Luart (E.), 147.
Luc, 466.
Lucalongo (Petrus de), 477, 478.
Lüders, 78, 215.
Lukčûn, 535.
Lu Kouang, *249*.
Lumbinî, 25.
Lung-men (cf. Long-men), 321.
Lusace, 437.
Lu'thai, 590.
Lu Tong-pin, *344*.
Lwow, 436.
Ly, dynasties annamites, cf. Li.
Lyon, 438.

M

Maabar, 469.
Maâ Čîn (cf. maâ Ṣîn), *356*.
Maâ Ṣîn (cf. maâ Čîn), *356*.
Măc, *613*, 614.
Macao, 508, 509, 526.
Măc-dăng-Dong, 613.
Macdonell, 10, 12, 42, 43.
Macédoine, 39.
Macédoniens, 58.
Mackay (Ernest), 4, 5.
Madagascar, 154, 155.
Mâdhava, Mâdhavâcharya, 112.
Madhva, 130, 134, 135, 137.
Madhyadeça, 10, 13, 169.
Mâdhyamaka câstra, 76, *257*.
Mâdhyamakâvatâra, 77.
Mâdhyamikâ, 45, 56, 76, 78, 112 à 121, 131, 257, 363, 390, 518.
Mâdhyânta vibhâga câstra, *293*.
Madoura basileion Pandionos, 108.
Madras, 90, 105, 109, 130, 149, 150, 570.
Mâdrî, 32, 307.
Madrolle, 192, 212, 247, 250, 251, 258, 263, 288, 321, 367, 369, 377, 431, 448, 451, 473, 474, 497, 511, 523, 542.
Madurâ, 68, 108, 110, 111, 153.
Maesolia, 68.
Maès Titianos, 65, 242, 477.
Magadha, 10, 13, 23, 25, 26, 33, 35, 36, 39, 40, 56, 81, 91, 93, 95, 96, 108, 114 à 116, 119, 156, *169*, 258, 295, 302, 304, 360, 363, 379.
mâgadhî, 33.
Maghâ, 313.
Mahâbalipûr, 109, 150.
Mahâbhârata, 42 à 44, 56, 566, 579.
Mahâbodhi, 99, 379.

Mahâcîna, 168.
Mahâkṣatrapa, 67.
Mahâmâyûrî, 43.
Ma-ha-mou, *500*, 501.
Mahanama, 115.
Mahâprajñâpâramitâ çâstra, *257*.
Mahâprajñâpâramitâ sûtra, *293*.
mahârâjalilâsana, 173.
mahârâja râjâdhirâja, 63.
Mahârâjavaṃça, 593.
Mahârâṣṭra, 11, 66, 67, 97 à 99, 104 à 106, 110 à 112, 148, 153, 170.
mâhârâṣṭrî, 2, 67, 104.
Mahâ Rosei, 576.
[maharṣi, 557].
Mahâsâṃghika, 30, 33, 69, 258.
Mahâsena (Çiva), 63 ; (roi de Ceylan), 114.
Mahâ Vairocana, 72, 123, *299*.
Mahâvaṃśa, 110, 114, 117, 118.
Mahâvastu, 73, 74.
Mahâvihâra, 114, 117.
Mahâvîra, 23, 24.
Mahâyâna, 31, 44, 69 à 71, 73, 74, 76, 78, 80, 97 à 99, 115, 122, 123, 125, 130, 133, 138, 115 à 157, 171, 234, 256, 263, 292, 304, 348, 363, 390, 518, 556, 568, 577, 592, 594.
Mahâyânâbhidharma saṃghîti çâstra, *293*.
Mahâyâna çraddhotpâda çâstra, 79, 120, 123.
Mahâyâna saṃparigraha çâstra, 119, *262*.
Mahâyâna saṃparigraha çâstra mûla, *293*, 294.
Mahâyâna saṃparigraha çâstra vyâkhyâ, *293*.
Mahâyâna sûtrâlaṃkâra, 28, 119 à 121.
Mahâyâzâwin, 593.
Maḥdûm-i A'ẓem, 533.
Maheçamûrti, 149.
Maheçvara, 93, 129, 322, 551.
Maheçvaraloka, 555.
Maheçvarasa, 63.
Mahendra, 39, 114.
Mahendra (mont), 560.
Mahendravarman (pallava), 109, 146.
Mahendraparvata, 560.
Mahîçâsaka, *258*.
Mahindra Mohan Bose, 38.
Maḥmûd de Ġazna, 102 ; de Samarḳand, 375.
Maḥmûd al Kâšgharî, 359.
Maḥmûd Yalawâj, 427, 483.
Mahométisme en Chine, 356 (cf. Islamisme).
Maidari, 520.
Maïkop, 238.
Mailla, 299, 507, 533, 534, 536.
Maitraka, 96.
Maitrâyaṇîya (upaniṣad), 17.
Maitre (Claude-E.), 334, 618.
Maître de la Loi, *294*, *295*, 355.
Maître du Royaume, 461.
Maitreya, 70, 72, 73, 83 à 85, 119, 122, *172*, 293, 319, 520.
Majapahit, 159 à 161, 167, 455.
Ma Jong, *240*.
Majumdar (Ramesh Chandra), 61, 95, 96, 100, 101, 218.
makara, 574, 586.
Ma Kou, 512.
Maksoudoff (Sadry), 357.
Malabar, 110, 130, 469, 470, 479.
Malais, 158, 301, 592.
Malaisie, 547.
Malaiyûr, 110.
Malakka, 110, 157, 159, 502, 559, 564, 592.
Mâlatî Mâdhava, 100.
Mâlava, 10.
Mâlavikâgnimitra, 93.
Malaya, 298.
Malayâla, 107.
Malâyu, 157, 159, 455.
Maldives, 470.
Malik Kâfûr, 106, 112.

Mâl-kâl, 276.
Mâlkhed, 105.
Ma Lin, 395, *398*.
Malprabha, 90.
Mâlunkyâputta, 27.
Mâlva, 10, 37, 39, 46, 49, 55, 66 à 68, 92 à 98, 103, 115, *170*.
Mâmalla, 109.
Mâmallapuram, 109, 150.
Ma-ming, *171*.
Mamlûk, mameluk, 486, 517.
Man, 180, *181*.
manas, 27, 120, 122, 126, 127, 131, 487.
Mânava dharma çâstra, 45.
maṇḍala, 361.
Mândalay, 599.
maṇḍapa, 152, 153.
mandchou, 407, 495, *522*, 523 à 529, 617.
Mandchourie, 233, 373, 376, 403, 456, 492, 534.
Maṇḍûkya upaniṣad, 17.
Mangalore, 68.
Mangrai, 589.
mängü (Dieu), *423*, 441-442.
Mängü (khan), 435, *441*, 442, 445.
Manguberti, Manguwirdî, 423, 433.
Mängü tängri, 439.
Mangy, 471, 474.
Mâni, 315, 352.
Maniach, 254.
Manibar, 469.
Mani bka' 'bum, 361.
Manichéisme, 120, 304, 351 à 353, 358, 402.
Manille, 526.
Mañjuçrî, 70, 73, 123, *173*, 298, 317, 345, 518, 519.
Mânsehra, 38.
Man-sou-eul, 505.
Manṣûr, Manṣûr-šâh, 488, 505.
Mansuy (H.), 547.
Man-tcheou, *522*.
Mantra, 13, 123, 124, 297, *299*, 518.
Man-tseu, *471*.
Manu, 45, 46.
mânuṣi-buddha, 71.
Mânyakheṭa, 105.
Manzi, *471*.
Mâo, 63.
Ma Pin, *502*.
Mâra, 143, 164, 310, 320.
Maracanda, 52.
marathe, 2, 115.
Marâṭhî, 2.
Marc-Aurèle, 38, 243.
Marchal (Henri), 577, 578.
Marco Polo (cf. Polo), 118, 377, 378, 426, 430, 450, 456, 458, 459, 461, 463, 464, 466 à 475, 479, 482.
Marcos, 464.
Marcus, 406.
Mardin, 468.
Margiane, 52.
Margouliès, 222, 240, 277, 285, 300, 349, 350, 400.
Margueritte (M^me^ L.-P.), 276.
Marǧuz, 406.
mâr-hasiâ, 463.
Marie, 525.
Marignolli (Frère Jean), 479.
Marinos de Tyr, 65, 242.
Märkit, *405*, 413, 414, 416.
Mâr Mâni, 352.
Mar-pa, 363.
Marquart (J.), 54, 94, 218, 252, 376, 408, 419, 422.
Marquet de Vasselot, 323, 341, 401, 402, 514 à 516, 543 à 546.
Mâr Särgis, Mâr Sergius, *464*.
Marshall (Sir John), 3 à 6, 26, 34, 47 à 49, 51, 63, 85, 140, 308, 322.
Martin-Hartmann, 533.
Mâr Yahbalahâ, 464, 465.
Ma-Sie-li-ki-sse, *464*.

Mâṣîn, 471.
Maski, 37.
Ma Song, *604*.
Maspero (Gaston), 7.
Maspero (Georges), 453, 469, 526, 551 à 556, 566, 567.
Maspero (Henri), 175, 176, 180 à 187, 192 à 204, 207, 212, 219, 244, 256, 271, 285, 548, 559, 566, 568, 587, 599 à 613.
Masquelier, 540.
Massif central (du Bayon), 585.
Masson-Oursel, 28, 70, 80, 93, 120, 125, 126, 130, 133, 134, 139, 191, 196, 197, 385.
Masuda (Juryo), 294.
Mas'ûd Yalawâj, 483.
Masulipatam, 68, 104.
Ma-ta-kou (des Kin), *378*.
Mataram, 161.
Mathurâ, 33, 40, 41, 60, 62 à 64, 69, 90, 98, 135, 138, 140, 148, 165, 322, 324, 330, 576.
Matidhvaja Çrîbhadra, *461*.
Matipura, 99.
Maṭla 'al-sa'dain, 498.
Ma Tông, *604*.
Ma Touan-lin, *489*.
mâtṛkâ, 33.
mâtṛvaṃça, 562.
Ma Tsou, *261*.
Matsudaira, 399.
Matsumoto Bunzaburo, 72.
Matthieu Ricci, *509*.
Mauès, 60.
Maulvi Muhammed Hamid, 47.
Maurya, 1, 33, 35, 36 à 40, 47, 61, 66, 89, 91.
Mauss (M.), 2.
Mâvalipuram, 91, 109, 148, 150, 151, 153, 154, 162, 163, 569, 572, 573.
Ma Vièn, *602*.
Ma-wang-tong, 333.
Mâwarâ'al-Nahr, 280.
Mâwbâlîg, 423.
Mâyâ, 130, 132 à 137.
mâyâvâdin, 136.
Maybon (Ch.-B.), 309, 460, 598, 599, 603, 604, 606, 617 à 619.
Mayeda Toshitomo, 399.
Ma Yuan (général), *212*, 602.
MaYuan (peintre), 395, *397*, 398.
Mayûra, 97.
Mayers (V. W. F.), 502.
Mâzandérân, 445.
Mazdéisme, 15, 72, 73, *351*.
Mazdeo, 60.
mC'og-gi-daṅ-poi Saṅs-rgyas, 518.
Mébôn, 562, 563.
Mèdes, 6.
Meghadûta, 93.
Mégasthènes, 36, 40.
Meghavarṇa, 92.
Mehta (N. C.), 146.
Meillet, 3, 6, 8, 11, 12, 14 à 16, 213, 214.
Mei-yen, 510.
Mekhong, 558, 561, 567, 573, 591, 595.
Mélanésie, 547.
Méliapur, 469, 478 à 480.
Melibar, 469.
Mély (F. de), 444.
Memling, 396.
Ménades, 81.
Ménam, 159, 548, 564, 565, 568, 588, 589, 595.
Ménandre, 40, 54, 56, 58, 81.
Menant (D.), 152.
Mencius, 193, *195*, 510.
Meṅ dun Meṅ, 599.
Mendut (čandi), 161, 162.
Meṅ Khauṅ, 595.
Meṅ Kyi Swâ Soakai, 595.
Meou-tseu, 244, *246*.
Meou-tseu li houo, *246*.
Merâ, 557.
Mergui, 597.
Merhart (Gero von), 209, 239.

Merw, 52, 178, 353, 355, 406, 423.
Mésène, 218.
Mésopotamie, 4, 5, 449.
Mê Ti, 196.
Mexique, 224.
Meyer (Agnès-E.), 396.
Meyer (J.-J.), 36.
Miao, *181*.
Miao fa lien houa king, *257*, *263*.
miao-hao, 496, 499, 503, 504, 506, 507, 523, 524, 528, 537.
Miao-tseu, 175, 180, *181*, *542*.
Mi- cha-sseu pou wou fen liu, *258*.
Michon, 238, 335.
Mie-eul-h'i, *405*.
Mie-li-k'i, *405*.
Mien, *454*, 469, *542*.
Mien-tch'e-hien, 176.
Mien Tcheng, 276.
Mien-tcheou, *228*, 332, 333.
Mien-tien, *454*.
Miestchaninoff, 577, 578.
Migeon, 225, 334, 335, 345, 396, 397, 399, 440, 511 à 513.
Mihira, 101.
Mihirakula, 94, 95, 254.
Milinda, 58.
Mi-la-ras-pa, 363, 364.
Milarépa, 364.
Milindapañha, 28, 53, 54, 56, 58.
Mille Buddha, 309, 333.
Mi-lo, 73.
Mi-lo fo, *172*.
Mîmâṃsâ, 125, 551.
mîmâṃsâka, 125.
Mimana, 267.
mimansaka, 100.
Min, 368, 369.
Mindon, 599.
Ming, 160, 271, 333, 343, 369, 386, 401, 410, 478, 480, 488 à 492, 495, *496*, 498, 499, 502, 506, 509 à 517, 522 à 529, 542 à 546, 592, 610, 612.
Ming che, *496*, 500, 505.
Ming che kao, *496*.
Ming-houang (des T'ang), *278*.
Ming-kiao, *352*.
ming-öi, 309.
Miṅ-grol-gliṅ-pa, 364.
Ming-tch'ao ki-che pen-mo, *496*.
Ming-ti (des Han), *244*.
Ming-yuan, *296*.
Minhkaung, 595.
Minh-tôn (Trân), 609.
Minkyiswasawke, 595.
Minnagara, 60.
Minobu, 397.
Min-ti (des Tsin), *247*.
Min-ti, *247*.
Min-Yue, 182, *600*.
Mirabaud-Thorens (Mme H.), 137.
Mirân, 87, 302, 307, 308.
Mirât, 38.
Miroku, 72, 73, *172*.
Mîrzâ Muḥammed, 411.
Mîrzâ Muḥammed Ḥaidar Dûġlât, 488.
Miskolcz, 437.
Mi-so'n, 551, 553, 554, 567 à 569.
Mitanni, 9.
Mitanniens, 8.
Mithila, 102.
Mithra, 63, 84, 307.
Mithridate Ier, 54.
Mithridates, 81.
Mitra, 9, 15, 16, 70.
Mizuki, 452.
mKhas-grub-rje, 518.
mleccha, 308, 312.
mÑa'-ris, 362, 363.
Mnis Khmèr, 556.
Mochlos, 178.
Moghuls, 481.
Mogôlistân, 486, 487.
Mohenjo-Daro, 3, 4, 5, 177, 178.
Mo-ho-la-tch'a, *170*.
Mo-ho-p'ou-t'i-chou, *169*.
Mo-ho-seng liu, *258*.

Mo-ho tche-kouan, *263*.
Mo-ho-tou t'ou-touen, 281.
mo-ho-ts'o, 287.
Mohra-Moradu, 83.
Moï, 547.
Mo-ki-lien, *279*, 415.
Mo-kie-t'i, *169*.
Mo-kie-t'o, *169*.
Mokkei, *399*.
mokṣa, 20, 21, 75, 116, 128, 133, 135.
Mo-la-p'o, *170*.
Moldavie, 438.
Mo-lo-nan-t'o, *267*.
Mo-mo-ni, *352*.
Môn, 548, 556, 564, 565, 588, 593, 594; (— khmèr), 1, 176, 548, 587, 599.
Monahan, 100.
Mong, dynastie du Yun-nan, *287*, dynastie du Sseu-tch'ouan, *368*.
Mong, *287*, *368*.
Mongka, *441*, 442.
Mong-ko, *441*.
Mong-kou, *377*, 404.
Mong-kou-sseu, 404.
Mong kou yeou mou ki, 531.
Mongols, 94, 249, 287, 377, 378, 403, *404*, 407, 417, 418, 420, 422 à 424, 430 à 438, 443 à 509, 520, 525, 530 à 535, 594, 595.
Mongolie, 59, 94, 206, 208, 215, 239, 250 à 253, 262, 263, 270, 276, 286, 289, 352, 355, 357, 358, 366, 367, 403 à 460, 448, 491, 499, 504, 505, 522, 529, 530, 534, 538, 542; (orientale), 209.
Moṅgol-un ni'uča tobči'an, 410, 462.
Mong tseu, *193*, *195*.
Moṅgu, 404.
Moṅgul, 404.
Moṅgus, 404.
Mong-wa, *404*.
Mong-wou, *404*.
Mong wou eul che ki, *410*.
Mo-ni, *352*, 353.
Monju, 73, *173*.
möṅkä (cf. moṅka), *423*, *441*.
Moṅka (cf. Möṅkä), 435, 437, 440, *441*, 442 à 448, 452, 457, 461, 463, 466, 484.
Moṅka tängri, 439.
Mont-Abû, 152.
Mont central (à Aṅkor), 562, 584.
Mont d'Or (à Aṅkor), 585.
Mont central, 562, 584.
Mont d'Or, 585.
Monte-Corvino (Jean de), 477, 478, 429.
Mookerji (R.), 154.
Moravie, 437.
Morel (Cap. H.), 437.
Moret, 8.
Morgan (de), 7, 8, 178.
Morgenstierne, 55.
Moscou, 436.
Mo-so, 175, 370.
Mossoul, 450, 468.
Mo-tch'o Ḳapaġan ḳagan, *277*, 279.
Mo-t'eou-lo, *169*.
Mo Ti, *196*.
Mo-t'ou-lo, *169*.
Mo-tseu, *196*.
Mou (de Ts'in), 204.
Mou-han, *253*.
Mou-houa-li, *417*.
Mou-jong, *249* 250.
Moukden, 523.
Mou K'i, 395, *399*.
Moule, 450, 464, 473, 509.
Mou-to-pi, 283.
možak (grand), *352*.
Mozumdar (R.-C.), 40.
Mpu Sindok, 158.
Mṛcchakaṭikâ, 93.
mT'o-gliṅ, 362, 363.

Mu'aṅ U Thoṅ, 591.
Mubâreḳ-šâh, 483, 484.
Mucilinda, 577.
Mudaliyar C. Rasanayagam, 109.
Mudrârâkṣasa, 92.
Mueller (Herbert), 228.
Muġan, 434, 444.
Mugdal, 113.
Muḥammed Baḫtiyâr Ḫalji, 101.
Muḥammed Ġôrî, 101, 102, 103.
Muḥammed Ḫaidar, 481.
Muḥammed Ḫwarizm-šâh, 408, 418, 420, 422, 424.
Muḥammed Iskander Šâh, 592.
Muḥammed Šaybânî, 488.
Muḥammed Ṭaġlaḳ, 106, 470, 486.
Mukden, 546.
Mu-khri-bcan-po, 286, 362.
Muktâpîḍa Lalitâditya, 100, 283.
Mukteçvara, 151.
Muḳuli, ou Muḥuli, *417*, 426.
Mulasarvâstivâda nikâya vinaya, *297*.
Mûlasarvâstvâdin (Vinaya des), 36, 156, *297*, 363.
Müller (F. W. K.), 59, 214, 252, 304, 353, 358, 364.
Müller (Herbert), 233.
Muller (Max), 13, 15, 30, 137.
Mullie (Jos.), 366.
Multân, 95, 486.
muṇḍa, 1 à 3, 10, 548, 599.
Muṇḍaka (upaniṣad), 17, 18, 21.
Mungir, 99.
Munich, 337, 340.
Munke (Rose Ilsa), 138.
Mu'o'ṅ Čhwa, 612.
Muraille (Grande), 406.
Murdoch, 267, 453, 508.
Mur (de Dông-ho'i), *615*, 616; (de Trân-ninh), *615*, 616; (de Tru'o'ng-du'c), 616.
Murġâb, 485.
Murtuḳ, 312, 316.
Mu-shi, *399*.
Musiris, 68.
Musulmans, 114, *355*, 483, 491, 525, 538.
Muth (G.-F.), 224.
Mu-tig-bcan-po, 362.
Mütügen, 423.
Muzzaffarpur, 98.
Myaẑedi, 594.
Myinsaiṅ, 595.
Mylapore, 478.
Myres (J.-L.), 7.
Myrina, 339.
Mysore, 22, 37, 38, 106 à 112, 130, 134, 148, 154.
Mytan, 621.
Mytho, 617, 618.

N

nâga, 5, 51, 81, 146, 150, 163, 571, 574, 576, 578, 579, 582, 586, 587.
nâgakanyâ, 146, 310.
Nâgânanda, 97.
Nagara, 561.
Nagara Çrî-Dharmarâja, 117, 158, 564.
Nagarahâra, 55.
Nâgarâja, 310.
Nâgarakĕrtâgama, 159, 160.
Nagara Khmèr, 556.
Nagarî, 56.
Nâgârjuna, 76, 77, 122 à 124, 171, 257, 297.
Nâgasena, 58.
Ṅag-dbaṅ bLo-bzaṅ, 520, 521, 535.
Nâgî, 109, 150, 306, 557.
Nagoya, 508.
Nahapâna, 66.
Naiman (Nai-man), *406*, 413, 414 à 416, 418, 427, 428, 430, 446, 464.
nairâtmya, 29, 130.
Nai Thien, 596.
Naitô, 193.

Nai-yen, *456*.
Naka, 410.
Naka no Ôe, *334*.
Na-kia-po-tan-na, 295.
Na-k'ie-ho-la-chou-na, *171*.
Na-k'ie-sien, *558*.
nakṣatra, 313.
Nal, 4.
Nâlandâ, 98, 99, 119, 123, 156, 157, 170, 295 à 298, 361.
Na-lan-t'o, *170*.
Na-lien-t'i-li-ye-chö, *262*.
nâma rûpa, 132.
Nam-dinh, 607.
Na-mo, *442*, 461.
Nam-ri Sroṅ-bcan, 272.
Nam-viêt, 206, 211, *601*, 603.
Nana, 63.
Nânak, 137.
Nan-che, *248*.
Nanda, 35, 36.
Nandabayin, 596.
Nanghin (Nangin), 473.
Nangin (Nanghin), 473.
Nan-hai kiun, 368.
Nan-Han, *368*, 369.
Nan Houai-jen, *528*.
Nanjio (Bunyiu), 244, 245, 246, 256 à 258, 262 à 264, 293 à 295, 297 à 299.
Naṅkiad (cf. Naṅkias), 409.
Naṅkias (cf. Naṅkiad), 409.
Nankin (cf. Nan-king), *221*, 243, 245 à 248, 250, 259 à 262 265, 332, 333, 368, 369, 372, 376, 377, 450, 495, 496, *499*, 506, 524, 527, 558.
Nan-king (« capitale du Sud »), nom de plusieurs villes chinoises, 367, *417*, *431*, *499*.
Nankiyâs, 409.
Nan-P'ing, *368*.
Nan-T'ang, *367* à 369.
Nan-tchao, 181, *285*, 286 à 288, *447*, 549, 587, 594, 603.
Nan-tchao ye-che, *287*, 447, 549.
Nan-Yue, 182, 206, 207, 211, *600*, *601*.
Naqš-i-Rustem, 88.
Narâ, 83.
Narasîhapati, 594, 595.
Narasiṃha, 113.
Narasimhachar (R.), 104, 154.
Narasiṃhavarman Ier (pallava), 109.
Narasiṅgha Sâluva, 113.
Narathihapate, 594.
Nârâyana, 41.
Narendrayaças, *262*.
Nârikela, 552.
Nariman, 97.
Narmadâ, 104.
Narsê, Narseh, 275.
Nâsatya, 9.
Nasawî, 423.
Nâsik, 99, 105.
Nâṣîr al-Dîn, 460.
Nassio (Guillaume de), 466.
Naṭarâja, 148, 149.
Ṅau (F.), 354, 463, 464.
Nayan, *456*.
Nayapâla, 101.
Naynkas, 409.
Néarque, 35.
Negapatam, 157, 295.
Negombo, 118.
Nell (Andreas), 147.
néolithique, 3, 176-179, 209, 547.
Népâl, 25, 72, 92, 100, 125, *169*, *273*, 295, 360, 361, 365, 493, 540, 541.
Nertchinsk, 528.
Nesawi, 409, 420, 424, 434.
Nestorianisme, 351, *353*, 354, 355, 406, 407, 439, 460, 463, 464.
Nestoriens, 354, 456, 464, 465.
Neustadt, 437.
Nevers, 543.
Ngai-sie, *465*.
Ngan (Buṇârâ), *216*, *281*.

Ngan-che, *274*.
Ngan Che-kao, 72, *244*.
Ngan Fa-k'in, *246*.
Ngan-houei, 203, 396, 450, 473, 495, 496.
Ngan-king, 473.
Ngan K'ing-siu, *285*.
Ngan Lou-Chan, *285*.
Ngan-si (= Empire Parthe), *218*, *241*. — Nom d'un protectorat chinois au Turkestan, *275*.
Ngan-ta, *506*, 519, 530.
Ngan-ta-lo, *170*.
Ngan-tou, *241*.
Ngan-touen, *243*.
Ngeou-lo, 182, *600*.
Ngeou-yang Sieou, *269*, 290, *400*.
Nghê-an, 211, 265, 287, 454, 554, 555, 566, 599, 601, 602, 606, 609, 610, 613 à 616.
Nghi-vê, 605.
Ngô, *606*.
Ngo-eul-to-sseu, *505*.
Ngo-lou-t'ö, *532*.
Ngô Quyên, *606*.
Ngô-si-Lien, 612.
Nguyên, 614 à *619*.
Nguyên Anh, *618*, 619.
Nguyên Câm, *613*.
Nguyen Hiên-vu'o'ng, *616*, 617.
Nguyên Hoang, *614*.
Nguyên Kim, *613*, 614.
Nguyên-phuc-Nguyên, *615*.
Nguyên-phuc-Tân, *616*.
Nguyên Sai-vu'o'ng, *615*.
Nha-trang, 550 à 552, 554, 555, 617.
Nho'n-ton (Trân), *608*, 609.
Nho'n-tôn (des Lê), *612*.
Nhu't-lê, 615.
Nhu't-nam, *602*.
Nicée, 53.
Nichiren, 80, *264*.
Nicolas IV, 465, 477.
Nicolo Polo (cf. Polo), 467.
nien-hao, 496, 499, 503, 504, 506, 507, 515, 516, 523, 524, 528, 537, 619.
Nien-mou-ho, *377*.
nie-p'an, *170*.
Nieuwenhuis (A.-W.), 161.
Ni-jang, 292.
Nîkpaî Oğûl, 484.
Nimbârka, 45, 130, 134, 135, 137.
Ning-hia, 286, 370, *409*, 416, 424, 464, 468.
Ning-po, 334, 506.
Ning-tsong (d. s Song), *378*, 398.
Ninguta, 276, 366, 522.
Ning-yuan, *281*.
Ni-nie-che, 275.
Niṅkias, *431*.
Nin-kia-sou, *431*, 432.
Ni-po-lo, *169*.
Nippgen (J.), 177.
Nirgrantha, 22.
nirguṇa, 132.
Nirmâṇakâya, 70.
Nirun, 404, 405.
Nirvâṇa, 28, 30, 31, 44, 45, 50, 77, 124, 134, 170, 261, 262, 263, 390, 391, 578.
nirviçeṣa, 132.
Nišâpûr, 422 à 424, 468.
Nisibe, 64.
nito, 274.
Niu-tche, 373.
Niu-tchen, 373.
Niu-tcheng, 373.
Niutchis, 374.
Niya, 243, 292, 305, 306.
Nizâm, 66, 104, 113, 141, 148.
Noïn-ola, 239.
Noire (mer), 443.
Nokor Khmèr, 556.
Nomoḳan, *456*.
No-mou-han, *456*.
Nou-che-pi, 270, *279*.
Nou-eul-ha-tch'e, *522*.

noyan, 434, 506.
Nuages (col des), 550, 600, 601, 604.
Nuage Blanc (Secte du), 461, 498.
Nurhači, 522.
Nurḫatsi, *522*, 523.
Nyâya, 125.
Nyauṅ Râm Meṅ, 596.

O

Oâng-hem, 211.
Oâng Ken, *290*.
Obsa nor, 530.
occlusives, 12.
'Od-dpag-med, 518, 521.
Odes [chinoises], 185.
Oder, 436.
Odoli, 522.
Odoric de Pordenone (cf. Pordenone), 474, 475, 479.
'Od-sruṅ, 362.
Oertel (F.-O.), 140.
Oêṣo, 63.
ögädä, 430.
Ögädäi (cf. Ögödäi), *430*.
Ogden, 97.
Ögelet, 532.
Ögödäi (cf. Ögädäï), 364, 415, 421, *430*, 431 à 435, 437, 438, 440, 441, 446, 447, 449, 456, 457, 463, 484.
Ogotây (cf. Ogödäi), 429.
Ogoz (cf. Uigur), 357.
Ogul Gaimiš, *440*, 441.
Oguz (cf. Uigur), 357, 423.
Ohsson (d'), 404, 423, 426, 427, 434, 439, 446.
Ohsumi, 72.
Oignons (monts des —), *283*.
Oirad ou Oirat, *406*, 414, 500, 501, *504*, 531, 532.
Oka, 436.
Okamoto, 398.
Oldenberg, 15, 16, 18, 21, 25, 29, 73, 115.
Öljäi Temür, *500*, 501.
Öljäitü (Temür —, empereur mongol de Chine), 457, 463, *480*, 495.
Oljäitü, khan de Perse, 462, 485.
Ollone (d'), 459, 460, 525, 533, 539, 542.
Ölöd, Ölöt, Olut, 532-539.
Oltramare, 16, 17, 45, 123, 129.
Olympie, 389.
Ô-ma-kitsu, *348*.
Oman (mer d'), 470, 477.
Omura (Seigai), 345, 396 à 399.
Oṅgirat (Oṅgrat), 404.
Oṅgrat (Oṅgirat), 404.
Öngüt, 417, 463, 464, 468, 478.
Oṅ-ḫân, Oṅ-ḫân Ṭoġril, *412*, 413. 440, 446.
Onon, 270, 404, 411, 414, 430, 441.
Oppenheim, 232.
Orband (R.), 613.
ordo, 438.
Ordos, 179, 530.
Ordos Tümed, *505*, 506, 519.
ordu, 463.
Ordu balïġ, Ordubalïḳ) 358, 415.
Orġâna, 449, 484.
Örgötü, 356.
Orissa, 38, 110, 151.
Orkhon, 206, 253 à 255, 266, 269, 270, 276, 277, 279, 356 à 358, 406, 428, 530, 534.
Ormuz, 468, *470*, 477, 479, *503*.
Ormuzd, 443.
Oros, *436*.
Osaka, 490.
Ossètes, 422.
Otani (Mission), 314.
Otmân (de Samarḳand), 418.
Otrar, 421, 438, 467, 476.
Ou (Royaume chinois archaïque, cf. Wou), 203.

Ouch-Tourfân, *216*.
Oudoṅ, 591.
Ouigours (cf. Uiġur), 286, 357, 407.
Ou-k'ong, 282, 297.
Oulan-pou-t'ong, 534.
Ou-lou (des Kin), *378*.
Oural, 423, 436, 443, 488.
ouralo-altaïque, 403.
Ourga, 239.
Oxus, 254, 282, 292, 482.
Oxus (Alexandrie de l'), 52.
Ôyômei, 510.
Oyrad, 504.
Ozar, 416, 418, 419.
Ozène, 66.

P

Pa (du Sseu-tch'ouan), 180.
pa (*hégemons*), *204*.
Paderia, 25.
Padmapâṇi, 73. 172, 317, 518.
Padmasambhava, 361 à 363, 518.
Padmâsana, 173.
Pad-ma-thaṅ-yig, 361.
Padoue, 479.
Pagan, *454*, 455, 469, 593 594, *595*, 596.
Page (J.-A.), 98.
Pagode des Corbeaux, 620.
Pa-han-na, *216*, *281*.
Pa-ha-t'a, *446*.
Pahlava, 42, 43, 60, 108.
Paik-tjyei, *267*, 274, 276, 290.
Pai-t'a-sseu, 293.
Paiṭhân, 67.
Pai-yo-wou, *405*.
Paǰaṅ, 161.
Pa-je-lo-p'ou-t'i, *298*.
Paǰot, 605.
Pâla, 100, 101, 363.
Palar, 150.
Palembaṅ, 110, 111, 117, 156, 295, 363, *502*, 559.
Pal-hai, *276*.
pâli, 33, 114 à 116, 589, 592, 593, 594.
Palibothra, 35.
Pa-li-hei, *423*.
Pa-lin, *405*.
Palîtâna, 151.
Palladius, 410.
Pallas Athéna, 305.
Pallava, 68, 91, 104, 105, 107, 108, 109, 150, 151, 569, 570, 572, 573, 577.
Palmyre, 83.
Pa-lou-la-sseu, *405*.
Pâmir, 65, 218, 242, *283*, 292, 420, 468, 476.
Panataran, 167.
Panathénées, 336.
Pañcadaçî, 22.
Pañcakrama, 124.
Pañcanada, 10.
pan-čhen rin-po-čhe, 521, 541.
Pâñcika, 85.
Pâṇḍava, 43.
paṇḍit, 103, 363, 566.
Pandit Ram Chandra Kak, 47.
Pâṇḍuraṅga, 552 à 555, 567.
Pâṇḍya, 108 à 111, 116, 117.
Pâṇḍya-Mâthura, 108.
Paṇi, 10.
Panikkar (R.-M.), 96.
Pâṇini, 46.
Pânjâb, 3, 10, 13, 14, 33 à 36, 39, 40, 52 à 57, 60, 61, 64 à 66, 80, 82, 94, 97 à 99, 102, 137, 218, 254, 306, 486.
Pan Kou, *208*, 217, *240*.
P'an Mei, *370*.
Pan Tch'ao, 62, *217*, 218, 219, 243.
Pan Tchao, *208*.
Pan-ti, *538*.
Pânya, 595.
Pan Yong, *219*.
Pao-lou-sseu, 464.
Pao San niang, *230*.

Pao-ta, *446*.
Pao-ting, 370, 371.
Pâpaṃkara, 358.
Pa-pe, 455, 589.
Papouas, 547.
papši, 355.
Pâquette de Metz, 443.
Parâkrama Bâhu Ier 117; III, 117, 118.
Paramabodhisattva, 566.
Paramabuddhaloka, 551, 555.
Paramaçivaloka, 561.
Paramanirvâṇapada, 564.
paramâṇu, 121, 126, 132.
Paramâra, 102, 103.
Paramârtha, *262*, 462.
paramârthasat, 30.
paramâtman, 131.
Paramaviṣṇuloka, 566.
Parameçvara, 551.
Parameçvaravarman Ier (de Čampa), 555.
Paranavitana, 111.
Parâñtâka Ier (Cola), 110.
Pararaton, 159.
Pârçva, 22, 64.
Pargiter, 26, 136.
Parihâra, 101.
Parinirvâṇa, 26, 36.
Paris, 480.
parivâra, 314.
Parker (E.-A.), 253, 500, 525.
Parmentier (Henri), 49, 150, 162, 232, 550, 551, 560 à 562, 565, 568 à 576, 579, 581, 583, 585, 605.
Parsifal, 315.
Parthes, 42, 53, 61, 108, 241, 244, 246.
Parthie, 81.
Pârvatî, 149 à 151, 570, 579, 581.
Pâsè, 160.
Pasoupati, 125.
Pa-sseu-pa, *461*.
Pa-t'a-k'o-chan, *482*.
Pâṭaliputra, 35, 36, 38, 40, 56, 91 à 93, 169.
Patañjali, 40, 46, 129.
Pâtâvâ, 82, 85, 139.
Pa-tch'e-man, 436.
Pathak (R.-B.), 92 à 94, 119.
Pa-ti-yen, 95.
Patna, 35, 56, 91.
Pa-t'o-chan, *283*.
Pa-t'ou, *429*.
pa-tou-eul, *411*.
pâtra, 324, 330.
Pattalène, 53.
Patte (E.), 547.
Pattinî, 147.
Paurava, 35.
Pauthier, 426, 427, 450, 456, 458, 459, 461, 467, 469, 472, 475.
Pavie, 103.
Pavillon Occidental, *489*.
Pavon (Čandi), 161.
Pa-yen, *449*.
Pedersen (Holger), 214.
Pegolotti, 476.
Pégou, 1, 39, 110, 116, 453, 549, 556, 590, 593 à 596, 598.
Pégou (ville), 593.
Pégouans, 548, 593, 597.
pehlvi, 304.
Pei-cheu, *249*.
Pei-Han, 289, *367*, 370.
Pei-king (cf. Pékin).
Pekche, *267*.
Pékin, 202, 289, 367, 370, 371, 373 à 378, 409 à 411, 417, 427, 428, 430, 451, 452, 458, 464 à 466, 468, 471 à 473, 477 à 481, 485, 490, 496 à 498, *499*, 503, 504, 506, 508, 509, 511, 523, 524, 526, 527, 539, 541, 521, 542, 609.
P'ei-kiu, *266*.
P'ei Song-tche, *221*.
Pei-Tcheou (du VIe siècle A. D.), *252*, 262, 329.

Pei-t'ing, *275*.
Pei-tsi, *267*.
Pei-Ts'i, *251*, 262, 265, 326, 329.
Pelliot (Paul), 34, 53, 56, 58, 99, 100, 112, 155, 156, 184, 191, 193, 197, 198, 202, 206, 207, 209, 312, 215, 217 à 220, 225, 231, 234, 241 à 246, 249 à 253, 255, 260, 261, 264, 266, 271, 273, 274, 277, 279, 281, 282, 285 à 288, 291, 294, 295, 297, 298, 301, 304, 308, 309, 312, 316, 317, 319 à 321, 323, 336, 338, 340, 343, 347 à 349, 352 à 361, 364, 366, 370, 372 à 375, 379, 387, 402 à 404, 406 à 410, 412, 413, 415, 416, 419 421, 422, 426 à 428, 431, 434, 436, 439, 440, 442, 444, 445, 448, 449, 453, 555, 460 à 466, 468, 469, 472, 475, 476, 478, 482, 483, 486, 492, 493, 497, 498, 500, 506, 511 à 514, 517, 521, 528, 531, 532, 540, 546, 550, 553, 557 à 559, 567, 593, 599, 603.
Pen-ya-che-li, *500*.
p'eou (vase), *224*.
Peregrino (Frère), 478.
Pergame, 81, 82.
Peri (Noël), 72, 92, 119.
Perle-de-Jais, 609.
Perouse (André de), 478.
Pêrôz (nom de plusieurs princes sassanides), 94, 254, 275.
Perse, 236, 254, 260, *275*, 311, *355*, 357, 396, 408, 433, 436, 439, 444 à 446, 457, 458, 465 à 468, 470, 476 à 478, 480, 481, 485, 489, 492, 493, 503, 515.
Pertal, 113.
Perwân, 424. 485.
Peshâwar, 38, 55, 62, 63, 80, 84, 85, 119, 262.
Pest, 437.
Petchénègues, 408.
Petit Véhicule, 69.
Petrucci (R.), 202, 228, 234, 262, 317, 342, 344 à 346, 348, 389, 392, 394 à 398, 490 à 493, 512, 513.
Peucelaotis, Peukélaôtis, 55, 62.
Peytel, 225, 323.
'Phags-pa, 364, *461*, 462.
Phâ Mu'aṅ, 590.
Phan-phu-Tiên, *612*.
Phan-rang, 550, 552, 567, 612, 616, 617.
Phan-thiêt, 617.
Pharro, 63.
Phaulkon (Constance), 597.
Phaya Tak, 598.
Phayre, 593.
Philadelphie, 327, 331, 332, 335.
Philipon (collection du comte René —), 149.
Philippe-le-Bel, 462, 465.
Phillips (G.), 502.
Philipps (W.-R.), 60.
Phimai, 558, 565, 566, 575, 579.
Phimeanakas, 562, 563, 575, 580, 584 à 586.
Phnoṃ Bakheṅ, 584, 617.
Phnoṃ Chisor, 575.
Phnoṃ Koulèn, 560, 576.
Phnoṃ Pêñ, Phnoṃ Penh, 561, 576, 591, 592, 617.
Pho-binh-gia, 547.
Pho-lha-nas, 540.
Pho-minh tu', 607.
Phou Lokhon, 558.
Phra Buddha Yot-Fa Chulalok, 598.
Phra Narai, 597.
Phra Naret, 596, 597.
Phra Phetrâja, 597.
Phra Ramesvara, 591.
phrygien, (thraco —, dialecte), 214.
phu (division administrative), 617.

Phu biên tap luc, *616*.
Phu-yên, 550, 617.
P'iao (Birmanie), 593.
Pi-chö-li, *170*.
Pien (à Java), 155.
Pien-leang, *369*, *431*.
Pien-tcheou, *288*.
Pien tchong pien louen, *293*.
Pierre de Florence, 478.
Pierre le Grand, 528.
Pigneau de Béhaine (Mgr), 618.
p'i-ho-lo, *170*.
pi-kouan, 261.
Pila, 592.
P'i-lo-ko, *285*.
Pi-lou-sseu, 275.
P'i-lou-tchö-na, 73, *172*.
Pi-mo-lo-tch'a, *257*.
P'ing-tch'eng, *249*, 250, 251.
P'ing-yang (au Chan-si), 180.
P'ing-yang (pilier de —), *228*, 230.
Pinto (Fernao Mendez), 596.
Pinya, 595.
Pin-yang, 325, 343.
P'i-pa-ki, *510*.
pipal (arbre), 5.
Pîrûz ou Perôz III, 352.
Pischel (R.), 34.
Pîšpek, 463.
pi-tch'ou, *172*.
Piyadasi (cf. Açoka), 37, 38.
Plan Carpin, 431, 438 à 440.
Pline, 66, 68.
Plutarque, 58.
Po (Ho-nan), *183*.
po (*hégémon*), 204.
p'o (âme), *186*.
Po Chü-i, 350.
Po-eul-chou, *412*.
P'o-hai, *276*, 290, 366.
Po-keou, 371.
Po Kiu-yi, *349*.
Pokorny, 213, 214.
P'o-leou, 559.
Po-lin-pang, *502*.
Polo (Marco et sa famille), 118, 466 à 477, 479.
Polo (Maffeo), 466.
Polo (Marco), cf. Marco Polo.
Polo (Nicolo), 466.
Pologne, 435, 436, 438.
P'o-lo-men (jouan-jouan), 252.
p'o-lo-men, *172*.
Po-lo-mo-t'o, *262*.
Po-lo-nai, *170*.
Po-lo-ni-sseu, *170*.
Po-lo-ni-tou, *539*.
Polonnaruva, 116 à 118, 147.
Po-lo-p'o-kia-lo-mi-to-lo, *293*.
Polovcy, 408, 422.
Po-lo-ye-k'ie, *169*.
Poltawa, 537.
Polynésie, 224.
Po-ma-sseu, 244, 327.
Po-mi tch'ouan, *283*.
Pompei, 307, 309.
Pô-Nagar, 551, 554, 555.
Poña Yat, 591.
Ponent, 467.
Pont, 81.
Poppe (N.), 292, 412, 443.
porcelaine, *340*, 401, 514, 542.
Pordenone (Odoric de), 474, 475, 478.
Porte-de-Jade, 211.
Porte d'Annam, 602, 604.
Portier (André), 338.
Portugais, 508, 526.
Porus, 35.
P'o-seou-p'an-teou, *171*.
P'o-seou-p'an-teou tchouan, *262*.
Po-sseu, 260, *275*, *355*.
Po-ta-la, 520.
P'o-tch'a-li-tseu, *169*.
Po-ting, 401.
Pou-chö-kie-lo-fa-ti, *168*.
Pou-eul-ni, *530*.
Pou-eul-tche-kia, *404*, *411*.
P'ou-hien, 73, *173*, 345.
Pou-ho, *216*, 281.
Pou-houa, *421*.

Pou-houa-la, *421.*
P'ou-houa-lo, *421.*
P'ou-kan, *595.*
Pou-k'ong-kin-kang, *298.*
Pou-la, *465.*
Pou-la-ni-touen, *539.*
Pou-lou-cha-pou-lo, *168.*
Pou-lou-yu, *414.*
Pou-lu, *283.*
Pou-na-touen, *539.*
P'ou-sa, *172.*
P'ou-tcheou, 431.
P'ou yao-king, *246.*
Pou-ye, 267, 274.
Po-yang, 377.
Po-yen, *449.*
Prabhakaramitra, *293.*
Prabhâkaravardhana, 96.
Prabhûtaratna, 323.
Praçastapâda, 126.
Praçna (upaniṣad), 17.
Praḥ Khan, 560, 561, 565, 574.
Prajña, 258.
Prajña Pâramitâ, 70, 72, 563.
prâkrit, 2, 37, 74, 104, 243, 306.
prakṛti, 27, 44, 46, 127, 128, 130, 135.
Prambânan, 161, 166, 167.
praṇidhi, 313, 315.
Prapañča, 160.
Prasannapâda, 77.
pràsàt, 572.
Prasat Andèt, 576.
Prasat Damrei Krap, 560, 576.
Prasat Kraham, 560.
Praseṇajit, 26.
Prâtihâra, 101.
prâtimokṣa, 245.
Pratiṣṭhâna, 67.
Prayâga, 98, 99, *169.*
Phraya U Thoń, 591.
préangkoréen, 571-573.
pré-aryen, 1-5.
prédravidiens, 2.
Prei Krabas, 575.
preta, 314.
Prêtre-Jean, 406, 446, 463.
Prévot (B.-L.), 540.
Prince Georges, 463.
Prince Li (*Musée du—*, à Seoul), 329.
Prithîrâj, 102.
Priyadarçin (cf. Açoka), 37.
Priyadarçikâ, 97.
Procope, 213.
Progo, 161.
Prohm, 574.
Prome, 593, 594.
Pṛthivîndravarman Rudraloka (de Čampa), 554.
Pṛthivî Râja, 102, 103.
Pruniers refleuris (les), 510.
Przyluski (J.), 1 à 3, 26, 33, 34, 36, 40, 47, 69, 115, 120, 176, 260, 360, 548, 552, 587, 599.
Ptolémée II Philadelphe, 37-39.
Ptolémée (le Géographe), 53, 64 à 66, 108, 155, 242.
pudgala, 23, 75, 76.
pulâd, 466.
Pulakéçin II (Calukya), 97-99, 104, 105, 109, 144.
Pulaṭṭhi, 116.
Pulle (Giorgio), 439.
Pumpelly (R.), 178.
punarmṛtyu, 16.
Puntadeva (čandi), 161.
Puṇyaçrî, *500.*
purâṇa, 73, 136, 580.
Purî, 151.
Purma Chandra Mukerji, 25.
puruṣa, 44, 127 à 130.
Puruṣapura, 55, 62, 98, 119, 168.
Pushyamitra (cf. Puṣyamitra), 40.
Puṣkalâvatî, 55, 62, 168.
Puṣkarâvatî, 55.
Puṣyamitra (cf. Pushyamitra), 39, 40, 54.
Puymanel (Olivier de), 618.
P'yong-an-to, 267.

P'yong-yang, 211, 220, 226, 266, 267, 274, 276, 290, 507.
pyrée, 351, 352.
Pyu, 593-594.

Q

qaan, *252*.
qaghan, 279.
Qarâ-khodja, 271.
Qaraschahr (cf. Ḳarâšahr), 303.
Qočo (cf. Ḥočo), 271.
Quang-binh, 553, 554, 556, 601, 602, 604, 606, 610, 614 à 616.
Quang-nam, 550 à 555, 569, 570, 602, 606, 612, 614, 615.
Quang-ngai, 550, 612, 615, 617.
Quang-tri, 553, 554, 601, 602, 604, 606, 609, 610, 614, 615.
Quang-yên, 243, 605.
Quatre Livres, 193.
Quatremère, 411, 445, 446, 457, 461, 463, 498.
Qudatqu Bilik, 359.
Quengianfu, 469.
Quetta, 5.
Quiacatu, 470.
Quian, 472.
Quilon, 469, 470, 475, 479.
Qui-nho'n, 617 à 619.
Quinsay (cf. Kinsay, etc.), 378, *473*, 479.

R

rabban, 354.
rabban-ärkägün, 463.
Rabban-ata, 434, 439.
Rabban Çauma, 464, 465, 477.
Rabindranath Tagore, 137.
Rach-gia, 617.
Rachid ed-din, 457.
Raden Patah, 161.
Raden Vijaya, 159, *455*.
Radloff, 276, 279, 282, 358.
Râhula, 90.
Râichûr, 113.
Raiy, 341, 408, 422.
Râjadirâja (cola), 106.
Râjâdirit, 595.
Râjagṛha, 25, 26, 33, 34, **169**.
Râjapura, 552.
Râjaputra, 101.
Râjarâja (cola), 110, 111, 117.
Râjarânî, 151.
rajas, 127.
Rajasanagara, 160.
Râjasiṃha, 109.
Râja yoga, 129.
Râjendra Coladêva, Ier, **110**, 111 ; II, 111.
Rajendralal Mitra, 151.
Râjendravarman Çivaloka (Cambodge), 562-563.
Rajgir, 26.
Râjput, 95, 101-103, 409.
Râjputana, 95, 101, 152.
Râjyavardhana, 96.
Rakan, 73, *173*.
Râk-râng, 211, 220, 226-227, 247.
Râkṣasa, 43.
Raku-rô, 227.
Ral-pa-čan, 362.
Râma, 43, 137, 167, 566.
Râmacandra (yâdava), 106.
Râmadeva (yâdava), 106.
Râmâdhipati, 591.
Râma Khamheṅ, Râma Khamheng, 455, 590.
Râma Kaṃheṅ, 455, 590.
Râmânanda, 137.
Râmânuja, 45, 111, 130, 133 à 135.
Ramaṇyadeça, 593.
Ramaprasad Chanda, 5, 10, 40, 41, 49, 55, 92, 151.
Râmarâja (de Vijayanagar), 113.
Râma Râya, 114.
Ramaswami Ayyangar, 108.
Râmâyana, 42, 43, 167, 563, 566, 579.

Ramdas, 91.
Ramesh Chandra Majumdar (cf. Majumdar), 61, 218.
Ramstedt, 356, 404, 424.
Rangachari, 134.
Raṅga Wuni, 159.
Rao Bahadur Narasimhachar, 112.
Rao Sahib Krishna Sastri, 108.
Rapson, 13, 37, 51, 53 à 57, 60, 61, 65, 94, 244, 306.
Rashîd ad-dîn (cf. Rašîd), 458.
Rashtrakuta, 105.
Rašîd al-Dîn, 404, 405, 409, 414, 419, 421, *440*, 445, 446, 448, 458, 461, 463.
Raṣṭrakûṭa, 102, 104, 105, 110, 148.
Raṣupati (de Campa), 567, 568.
Ratan Tata, 36.
ratha, 109, 150, 572.
Ratibor, 436.
Ratnamati, 293.
Ratnâvalî, 97.
Râvaṇa, 150, 579, 581.
Râvaṇa-kâ-Khâi, 149.
Raverty, 411.
Rawak, 83, 305.
rDo-rjé'čhaṅ, 518.
Rea, 89.
Regnaud (P.), 17.
Reï, 422.
Reischauer, 72.
Religion de la Lumière (Manichéisme), *352*.
Religion Radieuse (Nestorianisme), *353*.
Remusat (A.), 427.
Renat (Jean-Gustave), 537.
Ṛgveda, 10, 12-14, 18, 21.
rGyal-dbaṅ, 518.
rgya-mcho, 519.
Rhagès, 64.
Rhodes, 82.
Ri (dynastie coréenne), *498*, 507.
Riazan, *436*.
Riboth, 479.
Ricci (Mathieu) (cf. Mathieu), *509*, 514.
Richard de Bourgogne, 480.
Ri-kô-rin, 396.
Rim-toum, 211.
Ri-ryû-min, 396.
Ri Seng-kyei, 498.
ri-tok, 274.
Rivière (Henri), 491, 492.
rje-bcun tampa, 519.
Ṛk (cf. Ṛgveda), 13, 14.
rÑyiṅ-ma-pa, 364.
Rocher (E.), 287.
Rockhill (W.), 475, 502, 503, 520, 521, 536, 541.
Roeské, 560.
Roi de la Loi, 461.
Rois d'or (cf. Kin), 374.
Rokn al-Dîn Kil'j Arslan IV (seljûqide), 438.
Rolland (Romain), 149.
Roluoḥ, 583, 586.
'Rôm, 241.
Rome, 82, 310, 465, 467.
Romlok, 575.
Roruka, 164.
Rošân, 65.
Rosenberg (Otto), 28, 75.
Ross (Denman V.), 235.
Rosthorn (v.), 412.
Rostovtzeff, 7, 59, 225, 230, 235 à 238, 311, 335, 422.
Rouen, 543.
Route des Épices, 476.
Route de la Soie, 64, 476.
Roux (J.-B.), 616.
Royaume Fleuri, 242.
Royaume du Milieu, *242*.
ṛṣi, 150.
ṛta, 15.
Rubruck (Guillaume de), 406, 442 à 444.
Rubruquis (cf. Rubruck), 443.
Rudra, 16, 41.
Rudraḍâman (kṣatrapa), 67, 68.

Rudravarman (de Čampa) Ier, 553 ; II Maheçvaraloka, 554 ; III 556.
Rui, 88.
Rûm, 434.
Rummindeî, 25, 98.
runiforme (alphabet turc), 255, 356.
rûpa, 121.
Russes, 422, *436*, 528, 537.
Russie, 423, 429, 435, 436, 438, 458, 467, 477, 480, 481, 531, 532, 540.
Rusudan, 438.
Ruwanweli-dâgaba, 163.
Ryô Kai, *399*.

S

Sabada Bahatur, 422.
Sabbâdhisiddhi, 589.
Saces, 59.
Sachiu (cf. Saciu), 468.
Saciu, 468.
Ṣaḍḍanta jâtaka, 32, 51, 145.
Saddharma puṇḍarîka, 73, 74, 80, *257*, *263*.
Ṣafawides, 493.
Sagaiń, 595.
Sâgala, 53.
Sagamoni Borcam ou Borcan, 118, 469.
Sagnac, 6.
saguṇa, 132.
šâḥ, 63.
Sahet-Mahet, 26, 98.
ṣâḥib-dîwân, 445.
Šâh-ji-kî-Ḍherî, 63.
Sahri-Bahlol, 85.
Šâh Rûḫ, 498.
Šaiban, 435, 437.
Šaibanides, 488, 493.
Sa'îd (čaġataide), 488.
Saigon, 617 à 619.
saïn, 506.
Saïn-noyan, *505*, 530.
Sainson (G.), 285, 287, 288, 447, 549.
Saint-Aubin, 540.
Saint François Xavier, 509.
Saint-Jacques (cap), 549, 550.
Saint-Jean-d'Acre, 444, 467.
Saint Louis, 440, 443, 444.
Saint Thomas, 469, 478, 479.
Saint Thomé, 478.
Sai-tien-tch'e Chen-sseu-ting Wou-ma-eul, *459*.
Śaivism (cf. Çaivisme), 41, 134.
Saiyid-i Ejell, *459*, 460.
Šajare-i Turk, 411.
Sajo, 437.
Saka (cf. Çaka), 59, 66, 68.
Sakai, 399.
Sakai Tadamichi, 397.
Sâketa, 56, 78.
Sakhun Lokhon, 565.
Salčigut, *405*.
Ṣaliḥîyé, 87.
Saljiut, *405*.
Salles (A.), 619.
Sallet (Dr), 570.
Salmony (A.), 324, 338, 592.
Salouen, 596.
samâdhi, 116, 124.
Sa-ma-eul-kan, *421*.
Sa-ma-eul-kouo, *421*.
Šaman, 406.
Samantabhadra, 70, 71, 73, *173*, 317, 345.
Samaracan, 467.
Samarḳand, 52, 97, *316*, 254, 272, 275, 280, *281*, 282, 284, 292, *301*, 303, 353, 359, 375, 408, 418, 419, 421, 467, 485, 488, 497, 498.
Samarra, 316, 341.
Sâmaveda, 12, 13.
Saṃbhogakâya, 70.
Sambor, 561, 566.
Sambor-Prei Kuk, 558.
saṃgha, 26.
Saṃghamitrâ, 39, 114.

saṃghâṭî, 82, 83, 576.
Saṃghavara, *260*.
Saṃghavarma, *302*.
Saṃghavarman, 245.
saṃis, 473.
Sâṃkhya, 44, 46, 75, 80, 125 à 129.
Sâṃkhya kârikâ, 127, *262*.
Sâṃkhya-sûtra, 127.
Sâmkhya yoga, 21.
Sa-mo-kien, *281*.
saṃoyèdes (langues), 403.
Šams al-Dîn 'Omar, *459*.
saṃsâra, 11, 18, 20, 24, 27, 29, 30, 124, 126, 128, 133, 201, 261, 263.
Sam-sên thai, 612.
saṃskâra, 28, 77.
saṃtâna (vijñâna-), 76.
saṃtânin, 76.
Samudragupta, 91 a 93, 139.
Samuḳa, *417*.
Saṃyukta âgama, *260*.
Saṃyutta Nikâya, 27.
Šan (en Indochine), 589.
Sanang Setsen (cf. Sanaṅ Secen), 530.
Sanaṅ Secen, 409, 414, 421, 448, 454, 461, 500, 504 à 506, 530.
Sâñchî, 37, 40, 46, 47, 49 à 52, 55, 80, 81, 83, 84, 89, 90, 138, 140 à 142, 145, 146, 166.
Sandomierz, 436.
Sandrocottos, 36.
San-fo-ts'i, *156*, 502.
San Francisco, 527.
Saṅga, *460*.
Sanggyé rgya-mcho, 535.
Sängim, 313 à 315.
Sang-ko, *460*.
Sanguinetti, 470.
Sängün, 413.
Sanjar, 375.
Sankar (K.-G.), 108, 109.
San kouo, *221*.
San kouo tche, *221*, 489.
San kouo tche yen-yi, *222*, *489*.
San-mo-ho, *417*.
San Pao T'ai-kien, 502.
sanskrit, 6, 12, 32, 39, 46, 68, 74, 115, 301, 549.
Saṅs-rgyas rgya-mcho, 535, 536.
Santal, 1.
San-tche-wou, *405*.
san-ts'ai (céramique), *516*.
San-tsang, *295*.
San-yin no-yen, *505*.
ṣaonano ṣao, 63.
Sapor, 87, 88.
Sa-p'o-to-pou, 297.
Saptaçataka, 67.
Saptadaçabhûmi, 119.
Saptadaçabhûmi çâstra yogâcâra bhûmi, *293*.
Saptati (çâstra), 262.
Sapurgan, 468.
Sara, 467.
Sarag, 354.
Sarâi, 429, 438, 467, 476, 481.
Saraikala, 54.
Šara-müren, 209, 366.
Sarasvatî, 10.
Sarat Chandra Das, 363.
Saray (cf. Sarâi), 467.
Sardansu, 469.
Särgis, 440.
Särgis (Mar), 464.
Sari (čandi) 161.
Sari-köl, 292.
Šarjui, 52.
Sarmates, 9, 59, 236, 237, 238, 311, 422.
Sârnâth, 38, 47, 86, 140, 142, 143, 148, 163, 164, 323, 332, 389, 578.
Sarre, 47, 87, 145.
Sartâḳ, 443.
Sarva darçana saṃgraha, 112.
sarvam çûnyam, 77.
Sarvâstivâda, 40, 297.
Sarvâstivâda vinaya saṃgraha, *297*.

Sarvâstivâdin, 30, 33, 64, 69, 74, 75, 78, *256*, *297*.
Sarvata, 68.
Sa-skya, 364.
Sa-skya paṇḍita, 364, 461.
Sassanides, 61, 65, 86-88, 94, 144, 145, 254, 275, 306, 311, 315, 316, 351, 352, 357.
Sastri (N.), 68.
sat, 19, 22, 133.
Sâtavâhana, 66, 68.
Satischandra Mitra, 100.
Satok Boghra Khan, 359.
Sattasaî, 67.
sattva, 70.
Satûḳ Bugrâ-ḫân, 359.
Satûḳ Ḫoja Ḳarâḫân, 359.
satya satyasya, 19.
Satyasiddhiçâstra, 76, *257*.
Sauphar (Jean), 225, 236, 238, 336.
Saussure (Léopold de), 184.
sautrântika, 30, 75 à 77, 257.
Savannakhet, 572.
saviçeṣa, 132.
Savignone (Andalo de), 477.
Sawyun, 595.
Sayâbiga, 156, 157.
Sâyaṇa, 112.
Šaybân, 435, 488.
Šaybânides, 487, 588, 493.
Say-fong, 568.
Schall (Adam), 526.
Scherzer, 267.
Schiefner, 522.
Schindler, 190.
Schlumberger (G.), 341.
Schmidt (J.-J.), 461, 505, 506, 530.
Schmidt (le P.), 1, 548, 599.
Schmidt (W.), 1.
Schott, 365.
Schrader (Otto), 2, 7.
Schuleman (Günther), 364, 517 à 521, 536, 541.
Scythes, 7, 9, 42, 59, 63, 208, 214, 236, 237.
Scytho-Sarmates, 236, 237.
sDe-srid, 520.
Sdok Kak Thom, 559, 560, 561, 584.
Séauve, 597.
Šeburḳân, 468.
Secen (cf. Setsen), 506.
Secen khan *505*, 530, 531, 534.
Sectes Rouges (Tibet), 363.
Segalen, 184, 207, 210, 220, 228 à 230, 232, 332, 333, 335, 336.
Seidenfaden (E.), 589 à 591.
Seilan, 469.
Séistân, 60, 61, 88, 178.
Sekino (Tadashi), 326.
Sélènè, 63.
Selenga, 356.
Seleucides, 36, 53, 57.
Seleucos Nicator, 36.
Seljûḳides, 375, 408, 409, 433, 434, 438, 476.
Sel Tch'ong, 274.
Se-ma Ts'ien, 183, 184, 192, 199, 203, 205, 207, 240.
Sempad (le Connétable), 439.
Sena, 101.
Senart, 25, 30, 37, 38, 44, 45, 73, 85, 120, 127, 147, 244, 306, 568.
Senaveratna, 116.
Seng-ho-lo, *171*.
Seng-houei, *245*, 246.
Seng-kia-pa-mo, *302*.
Seng-k'ie-p'o-lo, *260*.
Seng-k'ie-lo, *171*.
Seng-k'i kiai pen, *245*.
Seng-ts'an, *261*.
Sentarô Sawamura, 146.
Sen-tcho, 507.
Seoul, 226, 329, 371, 432, 452, 498, 507, 508, 523.
Sept-Pagodes, 109, 150, 605.
Sera, 518.
Sera Metropolis, 65, 242.
Serapis, 84.
Serendîb, 213.

Sères, 65, 242, 306.
Sérica, 242.
Serinda, 213.
Sérinde, 302, 308.
Serindia, 213.
Serindia (par Sir Aurel Stein), 302-320.
Seroctan, *440*.
Sesshû, 506.
setsen (cf. secen), 506.
Setsen khan (cf. secen), *505*, 530.
Seufert (W.), 208.
Sevadjean, 324.
Sevu (čandi), 161.
Sewell (R.), 111, 112.
Seyyid Edjell, Seyyid Ejell, *460*.
Shâhbâzgarhî, 38, 84.
Shâh-jî-kî-dherî, 63.
Shamanisme, 411.
Shamasastry, 36.
Shan, 175, 455, 548, 587, 589, 595, 596.
Shang, 184.
Shang-tu, 450.
Shêng-wu-chi, 529.
Shigeno (A.), 205, 212, 222, 284, 369, 371, 377, 458.
shikken, 452.
Shimitsu, 398, 399.
Shimonoseki, 152.
Shingon, 72, *299*.
Shiragi, *267*.
Shiratori Kurakichi, 206.
Shirokogoroff, 404.
Shitennô, 73, *173*.
Shizuya Fujikake (cf. Fujikake), 453.
shôgun, 508.
Shokuzan, 508.
Shoo king, 193.
Shôtoku Taishi, *334*.
Shugetsu, 506.
Shûko, 506,
Shwebo, 598.
Siâlkot, 53, 94.
Siam, 154, 266, 455, 502, 564, 566, 568, 587 à 598, notamment *589*, 618.
Siamois, 455, 548, 556, 587, 618.
Sianfu, 354.
siang (*caractères*), *190*.
Siang (*commanderie de —*), *601*.
Siang (hégémon), 204.
Siang-lin, *552*.
Siang tcheou, 251.
Siang-yang, 256, 377, 449, 455.
Siao-cheng, *171*.
Siao-t'ouen, 184.
Siao Tseu, 603.
Siao Yen, *248*.
Siao Yen-ta, 293.
Siarciam, 468.
Sibérie, 237, 538, 358.
Si-chan-kouan, 333.
Sichelbart, ou Sickelpaert, 540.
Siddhârtha, 25, 84, 85.
Sieg, 59, 214.
Siegling, 59, 214.
Sie Kiu-tcheng, *290*.
Sien (Siam), 455, *589*, 590.
Sien-cheng, 463.
Sien-pi, 209, *219*, 220, 247, 249, 250 à 252, 266.
Si-fou, 368.
Šigatsé, 522.
Sigirîya, 116, 147.
Siguy, 473.
Šihâb al-Dîn al-Nasawî, 411.
Si Han, *208*.
Si-Hia, *370*, 371, *409*, 416, 417, 424, 427, 464, 468, 491.
Sikh, 137.
sikhara, 151.
Si-k'iuan, 602.
Sîkrî, 85.
Si-lan-chan, *171*.
Si-Leao, *375*.
Silène, 81.
Silésie, 436.
Si-ling, 542.
Silla, *267*.
Simhala, 114, 144, 171.

Siṃhalâvadâna, 144.
Siṃhaviṣṇu, 109.
Simon (E.), 337.
Sinae, 206, 242.
Ṣîn al-Ṣîn, 471.
Sincalan, 475, 479.
Sind, 3, 53, 61.
Siṅdafu, Sindifu, 469, 473.
Si-ngan-fou, 65, 184, 206 à 208, 212, 226, 275, 277, 281, 293, 326, 328, 354, 355, 417, 469, 497.
Singapour, Siṅgapura, 160, 527.
Singasari, 160.
Si-ngeou (-lo), *600*, 601.
Singh (Lal), 302.
Singh (R.-S. Ram), 302.
Singhosâri, 159, 161.
Sing-kia-sseu, 293.
Sing-li-ta-ts'iuan, *503*.
Si Nhiêp, *604*.
Ṣînikalân (cf. Ṣîn kalân), 471, 475.
Si-ning, 464.
Ṣîn kalân (cf. Ṣinikalân), 475.
Sin-kiang, *540*.
Sin-lo, 267, 274, 276, 290, 295, 302, 498.
Sinra, 295.
Sin T'ang Chou, *269*.
Sin Wou-tai cheu, *289*.
Sin Yuan-che, *410*.
Sipo, 538.
šira (jaune), 438.
Sîrâf, 356.
Širämön, *440*, 441.
Širamüren, 289, 366.
Sirandîb, 118.
Šira-ordo, 438.
Šîrâz, 471.
Sîr-daryâ, 253, 408, 419, 420, 438.
Sirén (Oswald), 174, 185, 230, 236, 293, 322 à 333, 335, 336, 542.
Sirhind, 10.
Šîrîn, 144.
Sirîvaḍḍhanapura, 118.
Sirkap, 54.
Sirsukh, 54.
Si siang ki, *489*.
Sisophon, 561.
Sîstân, 178.
Sîtâ, 43.
Sita (rivière), 436.
Si-Tsin, *247*.
Si-tsin fou, 367.
Sittan Navâsal, 146.
Siu (des Nan-T'ang), *367*.
Siuan-hoa, 504.
Siuan-ti, (des Han), *211*.
Siuan-tö (des Ming), 503, *515*, 516.
Siuan-tsong (des Ming), *503*.
Siu Kan, *240*.
Siu King-ye, 277.
Siu Kouang-k'i, *509*.
Siun Yue, *240*.
Siu Ta, *497*.
Sivas, 435, 467.
Si-Wei, *251*, 253.
Six Dynasties, 233, 339, 605.
Si yeou ki, *489*.
Si yu, *539*.
Si yu ki (de Hiuan-tsang), *293*, 427.
Si yu ki (de Tch'aṅg-tch'ouen), 427.
Skanda, 63, 151, 570.
Skandagupta, 92 à 94.
skandha, 29, 77.
Skrine, 481.
Skylax, 34.
Slater (G.), 3.
Šlemun, *440*.
sLob-dpon Pad-ma'-byuṅ-gnas, 361.
Smidt (Hermann), 73.
Smim Htaw Buddhaketi, 597.
Smith (V.), 37, 51, 57, 61, 62, 67, 85, 90, 91, 94, 99, 102, 139, 140, 144, 145, 147, 154, 291.

Smolensk, 423.
Soc-trang, 618.
Sögätü, *453*, 454, 608, 609.
Soǧd, 280.
Sogdiane, 50, 52 à 54, 95, 209, 210, *216*, 253, 254, *280*, 281, 282.
Sogdiens (dialecte et alphabet —), 9, 303, 304, 316, 353, 357, 407, 443, 558.
Sokhotaï, 455.
So-kiu, *216*, *272*.
Sök-kulam, 317.
Solon, 538.
So-lou-hou-t'ie-ni, *440*.
soma, 16.
Somâ (nâgî), 557.
Somânanda, 125.
Somavaṃça, 557.
Someçvara (calukya), 106.
Someçvara (bataille de —), 566.
Song (principauté d'époque Tcheou), *203*, 204.
Song (dynastie Lieou-Song, 420-479), *248*, 259.
Song (grande dynastie des-, 960-1279), 193, 289, 333, 347, 348, 355, 365, 368, *369*, 371, 372, 376, 378 à 380, 387, 389, 391, 395, 396, 400, 401, 409, 418, 431, 432, 446 à 451, 458 à 460, 466, 471, 489, à 491, 511 à 514, 522, 546, 555, 607, 620.
Song-âk, 290.
Song-can, 617.
Song-che, *369*, 459.
Song-che ki-che pen-mo, *369*.
Song-dô, 371.
Sông-giang, 615.
Song K'i, *269*.
Song Lien, *410*.
Song liu-wen, *369*.
Song Tche-wen, *348*.
Song-to, *452*.
Song Yun, 258, *259*, 262, 291.
Šorčuḳ, 310, 312, 313.
So-to, ou So-tou, *453*, 608.
Sou Che, *372*, *400*.
Souei, 262, *265*, 268, 269, 326, 330, 331, 333, 559.
Souei chou, *265*.
Souei-ye, *216*.
Souen Che, *369*.
Souen Kien, *221*.
Souen K'iuan, *221*, 246.
Sou-fa Pou-che, 271.
Sou-fa Tie, *271*.
Sou-lei, *216*.
Soungar (cf. Dzoungar), 532.
Soungari, 373, 378.
Sou-p'i, 266.
Sou-pou-t'ai, *419*.
Sourcils Rouges, *212*.
Sou-tcheou (au Kan-sou), 464, 468, 525 ; (au Kiang-sou), 473.
Sou Tch'ö, *400*.
Sou Ting-fang, *274*.
Sou Tong-p'o, *372*, 373, 400.
sou-tou-po, *170*.
Sou-Tseu-yeou, *400*.
Sou-tsong (des T'ang), 285, *286*, 354.
Souzdalie, 436.
Soyorǧaktani-bägi, *440*.
Spencer (Herbert), 383.
Spooner, 36, 63, 85.
sPyan-ras-gzigs dbaṅ-phyug, 518.
Srey Santhor, 592.
Sri Mukul Chandra Dey, 147.
Srinivasachari (C.-S.), 109.
Srinivas Iyengar, 3, 107.
Srok Khmèr, 556.
Sroṅ-brcan sgam-po, 272, 273, 275, 360, 361.
Sse-ma Ts'ien (cf. Sseu-ma Ts'ien), 209, 210.
Sseu (Çaka), 59.
Sseu chou, *193*.
Sseu fen liu, *257*.
Sseu-ma (famille —, cf. Tsin), *222*.

Sseu-ma Kouang, *195*, *372*, 381.
Sseu-ma Piao, *212*.
Sseu-ma Tchao, *222*.
Sseu-ma Ts'ien, 191, 193, 208, *211*, *240*.
Sseu-ma Yen, *222*.
Sseu-tcheou Wei-yin, 251.
Sseu-tch'ouan, 203, 205, 220, 221, 222, 228, 230, 239, 262, 285 à 288, 332, 333, 368, 369, 377, 431, 446, 469, 473, 479, 496, 497, 529, 542.
Staedel (Institut), 232.
Stcherbatsky, 28, 75, 119, 125, 126, 130, 133.
Stein (Sir Aurel), 88, 178, 211, 213, 216, 243, 244, 272, 284, 291, 292, 302, 305 à 309, 312, 314, 316, 317, 319, 320, 350, 353, 370, 468.
Stein (Otto), 36.
Stern (Philippe), 560 à 565, 574 à 577, et particulièrement 582 à 586.
Sthâneçvara, 96.
Sthâṇvîçvara, 96.
Sthavira, 30, 33, 114, 115.
Sthaviravâdin, 46, 64, 69, 593.
Sthiramati, 119, 172.
Stiassny, 387.
Stockholm, 231.
Stoclet, 225, 233, 236, 238, 324, 330, 397, 578.
Stoïciens, 383.
Strabon, 68.
Strakosch-Grossmann (G.), 437.
Straton Ier, 56; (II), 56.
Strzygowski, 89, 145, 308.
Stübe (R.), 412, 425.
Stuṅtreṅ, 561.
stûpa, 46, 58, 63, 145, 162, *170*, 305.
Stutterheim, 167.
Sûbedei (cf. Söbötäi), *419*.
Sübötäi, 416, *419*, 422, 423, 426, 432, 436, 437, 447.
Subraḥmanya Aiyar, 107.
Sübü'ätäi (cf. Sübötäi), *419*.
Sübügätäi (cf. Sübötäi), *419*.
Sübütäi (cf. Sübötäi), *419*.
Suciur, 468.
Sudhana, 163.
ṣûfî, 137.
ṣûfisme, 138.
Sugata, 93.
Šugnân, *283*.
Suhṛllekhâ, 76.
Suiko, *265*.
Sujâtâ, 164.
Suju, 473.
Sukchur, 468.
Sukhâsana, 173.
Sukhâvatî, 71, *264*, 319.
Sukhâvatîvyûha, *256*, 264, *293*.
Sukhôdaya, 455, 589, 590, 592.
Sukhotai, 455, *589*, 590, 591, 592.
Šuḳnân, 283.
Sukthankar, 93.
Sulaymân (le marchand), 356.
Sulṭânîya, 468, 479.
Sumatra, 110, 117, 155, 156, 159, 161, 295, 301, 363, 455, 470, 471, 479, 502, 503, 559, 560.
sumérien, 4.
Sumitomo (Collection), 225.
Sum-pa Khan-po ye-šes-dpal, 522.
sumun, 535.
Suṅga, 40.
Sungar (cf. Jungar), 531, 532.
Sungari, 522.
Surabaja, 158, 159.
Surakarta, 161.
Surâṣṭra, 61, 66, 68, 92.
Sûrya, 15.
Sûryasôma, 256.
Sûryavaṃça, 557, 559.
Sûryavarman Ier Paramanirvâṇapada (de Cambodge), 564, 565, 584, 585; — Sûryavarman II, 563, 566, 567, 586.

Suse, 47, 177, 178, 230.
Sutlej, 10.
sûtra, 38, 73, 76, 78, 126, 129.
Sûtrâlaṃkâra (d'Açvaghoṣa), 31, 78, 79, *256*; (d'Asaṅga), 122, *293*.
Sûtropadeça, 64.
Sûtrapiṭaka, 33.
Suvarṇadeva, 271.
Suvarṇadvîpa, 155.
Suvarṇapuṣpa, 271.
Suyâb, *216*, 349.
Suzuki (T.), 79.
Svât, 55.
Swarnatep, *271*.
Swât, 80.
Syaṃ, *589*.
Sye-oul, 498.
Sykes, 468.
Syong-to, 371.
Syrie, 39, 53, 56, 241, 306, 308, 409, 433, 405.
Syr Tarduš, 270.
Szydlow, 436.

T

t'a (stûpa), *170*.
Ṭabaḳât-i Nâṣirî, 411, 433.
Tabeṅ Shwéhti, 596.
Tabġač, 254.
Tabrîz, 422, 433, 434, 446, 468, 470, 476, 477, 478.
Tabropane, 114.
Ta-che (Arabes), 275, *281*, *355*.
ta-che-man, 463.
Ta-Cheng, *171*.
Ta-cheng a-p'i-ta-mo tsi louen, *293*.
Ta cheng tchouang yen king louen, *293*.
Tae-tong-kang, 226.
Ta fang kouang Fo houa-yen, king, *258*.
Tagauṅ, 593.
tägin, 252, 416.
Tägri, 443.
Tagore (A.), 140.
Ta-hia, *210*, *216*, *281*.
Ta-hing fou, 378.
Ta hio, *193*, 379.
Taibuḳa, 413, 414.
T'ai-chan, 183, 190.
Taiheiki, 453.
T'ai-hiu, *384*.
Taijigot, *405*.
Taijiut, 403, *405*, 411 à 413.
T'ai-k'ang-hien, *183*.
T'ai-ki, 380, *381* à 383, 391.
Taikô, *507*.
Tai-ming, 370.
Tai-pâng, 247.
T'ai-tch'e-wou, *405*.
Tâi-tong, 366.
Tai-tou, *451*.
t'ai-ts'iuan (source), *392*.
T'ai-tsong (des T'ang, 627-649), 99, *268*, 269 à 273, 276, 278, 280, 291, 292, 293, 294, 335, 351, 360, 489, 554.
Tai-tsong (des T'ang, 763-779), *286*, 354.
T'ai-tsong (des Song, 977-997), *369*, 370.
T'ai-tsong (des Ts'ing, 1626-1643), *523*, 524.
T'ai-tsou (des Song, 960-976), *369*, 400.
T'ai-tsou (des Ming, cf. Hong-wou), *496*.
T'ai-wan, *527*.
T'ai-wang, *414*.
T'ai-yang Han, *414*.
T'ai-yuan, 289, 326, 353, 367, 370, 371, 417, 497, 506.
Ta je king, 298.
Tâjîk, *355*.
Tajima (Shiichi), 345, 396 à 399.
Takacs (Zoltan von), 238.
Takakusu, 119, 262, 334.
Taka-shima, 453.

Takata (T.), 191.
T'âk-b'uât, 250.
Tâkèv, 575.
Takhâl, 85.
Taki Seiichi, 314, 320, 322, 389.
Taḳ-i-bustân, 145.
Takṣaçilâ, 35, 54, 55, 56, 60, 85, 97, 168.
T'a-la-houen, *466*.
Talaiṅ, 593.
Ṭâlâs, 253, 279, 280, 284, 292, 407, 419, 443, 485.
Talâwarî, 102.
Ta-leang, *431*.
Talékân, 485.
Ta-li, 181, 285, 287, *447*, 469, 587, 603.
Tâlikoṭa, 114.
Ta-lo, *604*.
Ta-lo-p'i-tch'a, *170*.
taluï kaan, 415.
Tâmbraliṅga, 117, 158, 564.
Tamerlan, 409, 486, 487, 497.
tämir (fer), 409.
Tämir, 534.
Tamluk, 93, 170, 296.
Ta-mo, *260*.
ta mou-chö, *352*.
Tamouls, 2, 11, 107 à 112, 118, 152, 158, 549.
Tâmraliptî, 93, 170, 296.
Tâmraparṇî, 114.
Tam-toa, 547.
Tana (Crimée), 476, 477.
Tana (Inde), 470, 479.
Tanagra, 310, 339.
Tanaka Mitsuaki, 398.
Tanduc, 463, 468.
T'ang, 99, 215, 229, 233, 235, 239, 241, 247, 255, 265, *268*, 269, 272, 274, 277, 278, 280, 281, 284, 287, 290, 291, 293, 300, 310, 311, 314, 315, 317, 318, 320 à 323, 325, 327, 331 à 334, 335 à 347, 349 à 360, 365, 367, 368, 379, 387, 391, 397, 400, 404, 447, 448, 490 à 492, 498, 511, 513, 524, 525, 552, 554, 556, 559, 593, 603, 604, 613, 620.
T'ang houei-yao, *269*.
T'ang Jo-wang, *509*.
T'ang-kou, *370*.
T'ang liu chou-yi, *269*.
Tangout (cf. Tangut), 371.
Tängri (le Ciel), 423, 441, 443.
Tängridä bolmiš el itmiš bilgä ḳaġan, 356.
tängridä ḳut bulmyš alp bilgä, 358.
Tangut, 370, 416, 424, 430, 464, 468, 491.
T'ang Yin, *512*, 513.
T'an-hiao, *321*.
Tanjore, 105, 108, 110, 111, 149, 153.
Tanjur, 365.
T'an-louan, *264*.
T'an-mo-kia-lo, *245*.
Tan-mo-li-ti, *170*, 296.
T'an-mo-mi-to, *257*.
tantra, 124, 361, 363.
Tantrayâna, 361.
Tantrisme, 101, 115, 123, 124, 125, 156, 362, 517.
T'an-yao, *321*.
Tao, *198*, 199 à 202, 261, 382, 390.
Tao-chou, *169*.
T'ao-chouo, 546.
T'ao Han, 349, 351.
Taoisme, 197 à 202, 244, 261, 262, 301, 350, 379, 385, 387, 389, 391, 397, 425, 442, 461.
Taoistes, 220, 300, 390, 461.
tao-jen, 444.
Tao-lin, *296*, 297.
Tao-ngan, *256*.
Tao-sin, *261*.
Tao-tch'ao, *264*.
t'ao-t'ie, *224*, 225, 229, *388*.
Tao tö king, 99, *197*, 202, 400.

Tao-tsong, 366.
Tao-yi, *261*.
Ta pan-jo po-lo-mi-to king, *293*.
Ta P'i-lou-tchö-na, *299*.
Ta P'i-lou-tchö-na tch'eng Fo chen pien kia tch'e king, *298*.
Ta Prohm, 563, 565, 568, 574.
Târâ, 156, 162, 361.
Tarai, 25.
Tarâin, 102.
Târanâtha, 522.
Tarbagataï, 206. 274, 284, 359, 375, 416, 430, 449, 456, 484, 531, 538.
Tardu, *254*.
Ṭarḫân, 282.
Tarîḫ-i Jihân-Kušâi, 411, 445.
Ṭârîḫ-i Mubârak Ġâzâni, 410-411.
Tariḫ-i Rašîdi, 429, 481, 486, 488.
Târîḫ-i Waṣṣâf, 411.
Tarim, 407, 482.
Tarmâšîrîn, 483, 486.
tarsâ, 463.
tartaires, 473.
Tartares, 255, 289, 439, 467.
Tartarie, 415.
taši-lama, 521.
Tašilunpo, 518, 521, 541.
Tâškend, *216*, 253, 266, 270, 275, *280*, 281, 284, 292, 487, 488.
Taš Kurgân, 65, 242, 292, 468.
tat, 19.
T'a-t'a-eul, *404*.
Ta-tan, *404*.
Ta T'ang si yu k'ieou fa kao seng tch'ouan, *296*.
Tatar, *404*, 413, 414, 417.
Tatatonga, ou T'a-t'a-t'ong-a, *427*, 428.
T'a-t'a-t'ong-a, *427*, 428.
Ta-tch'a-che-lo, *168*.
Ta-tch'ang-ho, 287.
Ta tche tou louen, *257*.
Ta tchouang yen king louen, *256*.
Ta-t'eou, *254*.
tathâgatagarbha, 123.
tathatâ, 79, 123, *263*.
Ta-t'ien-hing, 287.
Ta-t'ong fou, 250, 269, 289, *321*, 367, 370, 371, 374, 504.
Ta-tong (fleuve, Corée), 276.
Ta-tou, *499*.
Ta ts'eu-ngen, *295*.
Ta-ts'eu-ngen-sseu san-tsang Fa-che tchouan, *295*.
Ta-ts'in, *218*, *241*, 243.
Taungu, 596.
Tauris, 446, 476.
Ta-wan, 210.
Ta-wa-ts'i, *538*.
Taxila, 34, 35, 54, 85, 292, 308, 312, 322.
Taxile, 35.
T'ayaṅ, 413, *414*, 416, 427.
Tâyčiût, *405*.
Tây-dô, 610, *611*, 614.
Ta Yen-ta, 293.
Ta-yi-ning, 287.
Tay-kiêt, 454, 609.
Tây-ninh, 572.
Tây-so'n, *618*, 619.
Ta-yuan. 210. *216*.
Tazi, *355*.
tchaghân, 482.
Tchaghatâi (cf. Čagatâi), 421, 482.
Tchaghatây (cf. Čagatâi), *429*.
Tch'a-ha-eul, *505*.
Tch'a-han-tai, *429*.
Tch'ai-wang A-la-pou-t'an, *535*.
Tchakhar, *505*, 530.
Tcha-lan-ting, *423*.
Tcha-mou-ho, *413*.
Tch'an (dhyâna), 124, *260*, 261, 262, 295, 297, 350, 379 390.
Tchang (Mathias), 288.
Tch'ang-cha, 368, 447.
Tchang Che-kie, *451*.
Tchang Fei, 222.

Tchang Fong, 184.
Tchang Fou, *501*.
Tchang K'ien, *210*, 242.
Tch'ang Kien (taoïste), 349.
Tchang Lou, *220*.
Tch'ang-ngan, 99, 100, *208*, 212, 226, 242, 246, 247, 250, 252, 256 à 258, 262, 265, 268, 269. 285, 286, 288, 291 à 293, 298, 302, 310, 350, 352 à 356.
Tchang Po-yi, *603*.
Tchang-souen Wou-ki, *265*.
Tchang T'ao-kouang, *297*.
Tchang Tao Ling, *220*.
Tchang Tch'eng, *528*.
Tch'ang-tcheou, 466.
Tch'ang-tch'ouen, K'iecu —), *427*.
Tchang T'ing-yu, *496*.
Tchang-tŏ, 184, 251, 262, 265.
Tchang Touen, *373*.
Tchang Tsai, *380*.
Tchang-tseu ts'iuan-chou, *380*.
Tch'ang Tsiun, *266*.
Tchang Yi-tchou, 398, 491.
tch'an-na, *260*, 261, 298.
Tchan-tch'eng, *550*.
Tchao (principauté de l'époque Tcheou), *204*, 205.
Tchao (royaumes Hiong-nou du IVe siècle A. D.), *247*, 248.
tchao (du Yun-nan), cf. Nan-Tchao.
tch'ao (papier-monnaie), *459*, 460, 472.
Tchao-houa-hien, *230*.
Tchao-houei, *538*, 539.
Tchao Jou-koua, *474*.
Tchao Kia-p'ing, 229.
Tchao K'ouang-yin, *369*.
Tch'ao-lo-sseu, *531*.
Tchao-modo, 534.
Tchao Mong-fou, *490*, 491, 492, 511, 512.
Tchao-Siang wang, *205*.
Tchao-sien, 211, *498*.
Tchao T'o, 207, *601*.
Tchao Yong, *492*.
Tcha'-pa-eul, *457*.
Tcha-sa-k'o-t'ou han, *505*.
Tcha-tche-la, *405*.
tche (monographies), *212*, 265.
tche-che (caractères), *190*.
Tche Fa-hou, *246*.
Tche-hong, *295*, 297.
Tche K'ien, *245*.
Tche-li, 180, 184, 206, 220, 247, 248, 250 268, 277, 284, 288, 289, 328 à 330, 332, 366, 367, 370, 371 373, 377, 401, 417, 420, 426, 442, 448, 449, 459, 464, 468, 496, 504, 523.
Tche-lou-kou (Ḳarâ-Ḥitâi), 408 (cf. Čeluku).
Tch'en (principauté archaïque), *203*, 204.
Tch'en (dynastie impériale, 557-589), *248*, 265.
tch'en (brume), *392*.
Tch'en Cheou, *221*.
Tcheng (principauté archaïque), *203*, 204.
Tch'eng che louen, 76, *257*.
Tch'en Chouen, *512*.
Tch'eng-hai, 439.
Tch'eng Hao, *580*.
Tcheng Hiao, *496*.
Tcheng Hiuan, *240*.
Tcheng Ho, *502*, 592.
Tch'eng-houa (des Ming), *515*, 516.
Tcheng Kin, ou Tcheng King, *527*.
Tch'eng-ki-sseu-han, *414*.
Tch'eng ki sseu han che lou, *410*.
Tch'eng-ki-sseu Houang ti, *414*.
Tch'eng-kouan, *298*.
tch'eng-siang, 452, *466*, 485.
Tch'eng-t'ang, *183*.
Tcheng Tche-long, *526*, 527.
Tcheng Tch'eng-kong, *526*.
Tcheng-ting, 370.

Tcheng-tö (des Ming), *515*.
Tch'eng-tou, 221, 333, 368, 432, 469, 473.
Tch'eng tsan tsing t'ou fo chö cheou king, *293*.
Tch'eng-tsou (des Ming), *499*.
Tcheng Wang (des Ts'in), *205*.
Tch'eng Yi, *380*.
Tch'en Hong-cheou, *512*.
tchen-jou (tathatâ), *263*.
Tchen-kiang, 376, 464.
Tchen-la, *557*, 558, 573.
Tchen-la d'eau (Chouei—), *559*, 572, 579.
Tchen-la de terre (Lou—), *559*, 574.
Tchen-la fong t'ou ki, *455*.
Tch'en-na, *172*.
Tch'en Pang-tchan, *369*, *410*.
Tch'en Pa-sien, *248*, *603*.
Tchen-tch'ao, 466.
Tchen-ti, *262*.
Tchen-t'o-lo-pi-li, 283.
Tch'en-T'ouan, *379*.
Tch'en Tseu-ngang, *348*, 351.
Tchen-tsong (des Song), *371*.
Tch'en Yeou-leang, *495*, 496.
tcheou (prière), *299*.
Tcheou, 175, 181, 183, 184, 185, 191, 193, 194, *202*, *203*, 205, 206, 223, 224, 225, 227, 230, 236, 237, 239, 372.
Tcheou septentrionaux (du VI^e siècle A. D.), cf. Pei-Tcheou, *252*.
Tcheou Ta-kouan, *455*, 590.
Tcheou Tche-mien, *512*.
Tcheou Touen-yi, *380*.
Tcheou-tseu t'ong-chou, *380*.
Tchepe, 203.
tchep-tsoun tanpa, 519-520.
Tchernigov, 423.
Tche Tao, *497*.
Tche Tch'en, *245*.
tche-tchö (caitya), *170*.
Tche-to-sseu-na, 558.
Tch'e-t'ou, *266*.
Tch'eû Ou, 452.
Tch'eû Tch'i-ouen, 274.
Tche-yen-p'ou-houa, 466.
Tche-yi, 80, *263*, 390.
Tchi Houen, 290.
Tching-tou, 469 (cf. Tch'eng-tou).
Tchinguiz-ḫân (cf. Gengis-khan), *414*.
Tchinkkiz Khagan (cf. Gengis-khan), 411.
Tchin-phâ, 211.
Tchoel-la-to, 267.
Tchoen-la, 508.
Tchö-kiang, 181, 182, 203, 205, 256, 263, 368, 369, 377, 401, 432, 447, 450, 459, 472, 473, 495, 496, 506, 524, 525, 527, 600.
Tcho-kiu-kia, 272.
Tcholpon, 266.
tchong (cloche), *224*.
Tch'ong-fou-sseu, 463.
Tchong-kouo, *169*, *242*.
Tchŏng kouo jen, 242.
Tchong louen, *257*, *261*, *263*.
Tch'ong-tch'eng (en Corée), 267.
Tch'ong-tcheng (des Ming), 509, *523*, 526.
Tch'ong-tch'ong, 508.
Tchong-tou, 378, *451*, *499*.
Tchong-tsong (des T'ang), *276*, *277*, 278.
Tchong yong, *193*.
Tchö-pai, *419*.
Tchö-pie, *419*.
Tch'ö-tch'en han, *505*.
Tchö-tsong (des Song), *372*.
Tch'ou (royaume archaïque), 180 à 182, *203*, 204, 205, 600.
Tch'ou (prince de —, prince Han, vers 65 A. D.), 244.
Tch'ou (royaume du Hou-nan au x^e siècle A. D.), *368*.

Tchou (cf. Čû), 359, 375, 407, 419, 482.
tch'ouan chan (dans les portraits funéraires), 342.
Tchouang (de Tch'ou, hégémon), 204.
Tchouang-lie-ti (des Ming), *523*.
Tchouang Siang-wang (des Ts'in), *205*.
Tchouang-tseu, *198*, 201, 256, 301, 385.
Tchou Cho-fo, *245*.
Tchou-chou ki-nien, *183*.
Tchou Chou-lan, 74, *246*.
Tchouen (Jungar), *531*.
Tchouen-ko-eul, 531.
Tch'ouen ts'ieou, *193*, *203*.
Tchou fan tche, *475*.
Tchou Hi, 379, *380*, 381 à 386, 503, 510.
Tchouhisme, 381, 386, 387.
Tchou-kiu-po, 272.
Tchou-ko Leang, *222*.
Tchou-Mong, 266.
Tchou Tö-yi, 225.
Tchou-tseu ts'iuan-chou, *380*.
Tchou-tseu yu-lei, *380*.
Tchou Wen (des Heou-Leang), *288*, 289.
Tchou Yeou-lang (des Ming), *525*.
Tchou Yen, 546.
Tchou Ying, *556*, 558.
Tchou Yuan-tchang (des Ming), *495*, 496.
Tedesco (P.), 215.
tegîn, 252, 416.
Teilhard de Chardin (Le Père), 178, 179.
Tejahpâla, 152.
Tejpâl, 152.
Tékèš, 253.
Teliṅgâna, 110, 112, 570.
télougou ou telugu, 2, 11, 66, 549.
Temple (Richard), 106.
Temujin, 403, *409*, 410 à 414.
tëmür, 409, *436*.
Temür Ö.jäitu (Yuan), 454, 455, *457*, 463, *480*, 484, 490, 492, 495.
Tendaï, 80, 263.
Teng-fong-hien, *227*.
tengiz (mer), 415.
Tengri (le Ciel), (cf. tängri), 406.
T'eng Tch'ang-yeou, *344*.
Tenji Tennô, *334*.
tennô, 613.
Tentation de Mâra, 320.
Teou Hien, *218*.
Teou Kou, *217*.
Teploukhov, 239.
Tep Pranam, 585.
Térek, 422.
Termed, 485.
Tesculan, 475.
Thadomeṅbya, 595, 596.
Thaï, 159, 175, 181, 285, 286, 447, 455, 548, 587, 588, 590, 591, 595, 599.
thaï-shan, 548.
Thai-tô (dynastie Li, Annam), *608*.
Thai-tôn (dynastie Li, Annam), *607*.
Tha-kêk, 559.
Thâneswar, 96, 102.
Thang, 348, 350.
Thang-long, 607, 619.
Thanh-hoa, 206, 211, 212, 265, 287, 454, 555, 566, 599, 601, 602, 604 à 606, 609 à 615, 620, 621.
Thanh-tôn (dynastie Lê, Annam), *612*.
Tharakhettarâ, 593.
That Iṅ Raṅ, 572.
Thaton, 594.
That Phanom, 565.
That Phoṅ, 572.
Theiss, 437.
Théodotos Ier (cf. Diotodos), 53.
Theophylactos Simocatta, 254.

Thera, 114, 592.
Theravâda, 593, 594.
Theravâdin, 64, 69, 73.
Thibaut, 130.
Thiên-tu'o'ng-phu, 607.
Thihatu, 595.
Thogay, 466.
Thomas (Saint), 60, 75.
Thomas, 61, 97, 272.
Thomas (Frère), 478.
Thomsen, 252, 254, 255, 270. 279, 357.
Thomson (D.-V.), 150.
Thon-mi Sambhota, 360.
Thuân hoa, *614*.
Thu a-thiên, 551, 553, 554, 601, 602, 604, 606, 609, 610, 614, 615.
Thuc An-du'o'ng, 621.
Thureau-Dangin (Fr.), 4.
Ti, 180.
Tiao-pien, 155.
Tiastanes, 66.
Tibet, 79, 100, 101, 273, 295, 312, *360*, 361 à 363, 365, 461, 462, 479, 517 à 519, 522, 533, 535, 540 à 542.
Tibétains, 209, 219, *272*, *275*, 277, 280, 281, 283, 286, 287, 348, 350, 358, *360*, 461, 536, 548, 549.
Tiboth, 479.
T'ie-le, 270.
T'ie-mou-eul, *457*, *480*.
T'ie-mou-tchen, *409*.
T'ien (Ciel), *187*, 188, 189, 194, 443.
T'ien-chan, 350, 375.
T'ien-ho, 464.
Tiên-hoang-dê (des Dinh, Annam), *607*.
T'ien-long-chan, *326*, 330 à 332.
T'ien-t'ai, 79, 80, *263*, 350, 379, 390, 391.
T'ien-tchou, *168*, 243, 272.
T'ien-tseu, *188*.
Tien-tsin, 370.
T'ien-ts'ong (des Ts'ing), *523*.
t'ien-wang, 73, *173*, 338.
Tiflis, 433, 434.
Tigre (fl.), 341.
Tigre (= Volga), 467.
T'-k'u-nai (des Kin), 377, *378*.
Timothée (patriarche), 355.
Timour, 409.
Timourides (cf. Timûrides).
Timur lenk, 424.
Timûrides, 485, 487, 488, 493.
Timûr Kûrgân, 487.
Ti-na-fou-ti, 273.
tiṅg (trépied), *223*.
Ting (en céramique), 514.
Ting-tcheou, *401*.
Tin Li (Annam, VIe-VIIe siècles A. D.), *603*.
Ti-ping (Song), *450*.
T'i-p'o, *171*.
Tîrabhukti, 100.
Tirâorî, 102.
Tirhut, 100, 273.
Tîrthaṃkara, 24.
Tiruvalluvar, 107.
Tita, 308.
Ti-tsang, 73, *173*.
Titus, 308.
Tiunguy, 475.
T'o-chan, 331.
Tôfukuji, 345.
Togači, 485.
Toġan, *453*, 608.
Toġon (général mongol en Indochine), *453*, *454*, *608*, 609.
Toġ n (chef oirat), 500, 501, 504.
Toġ n Temür (Yuan), 470, *495*, 496.
Ṭoġril (ḳeräit, le Oṅ-ḫân), 412, 435, 463.
Toġ il III, Seljûqide, 408.
Ṭoḫârestân, *168*, *216*, 275, 280, *281*, 282, 283, 352.
Tö-houa, 475, *514*.
T'o-houan, *454*.

T'o-houan, *504.*
T'o houan t'ie-mou-eul, *495.*
Tokhares, 59, 215, 303.
tokharien, 213, 214, 251, 271, 303, 311, 357.
Tokharoi, 214.
Toḳmak, *216*, 253, 275, 280, 291, 407, 420, 443, 463.
Toḳta, *413*, 414, 416.
Toktaga, 413.
Tokugawa, 386.
Tokugawa Ieyasu, *508.*
Toḳûz ḫâtûn, 446.
Tôkyô, 328, 340, 397, 398.
T'o-lei, *430.*
T'o-li, *412*, 421.
T'o-lie-ko-na, *438.*
Tolkâppiyam, 107.
To-lo-pan, *405.*
T'o-lo-po-ti, 588.
Tölös, 270, 357.
Tomara, 102.
Tö-ming (de Si-Hia), *370.*
Tong Han, *212.*
T'ong-cheou, *256.*
Tong-hou, *209*, 220.
Tong houa lou, 520, 531, 533, 534.
T'ong-keou, 266.
T'ong-kien kang-mou, 183, 381.
T'ong-kouan (Chine), 431.
Tong-kouan (Tonkin), *611.*
Tong-ling, 542.
Tongous, 180, 249, 366, 373, 403, 404, 522.
Tong Tcho, 221.
Tong-t'ing, 399.
Tong Tsin, *247.*
Tong Wei, 251.
Tonkin, 182, 206, 211, 212, 232, 243, 245, 265, 287, 288, 296, 301, 302, 447, 453, 454, 469, 502, 549, 555, 568, 599, 600 à 620.
Tonlé-Sap, 558, 561, 591.
T'on-mi Sambhota, 360.
Tonomura, 326.
Tôn Thât Hân, 613.
T'o-pa, 83, 246, 247, *249*, 250, 251, 258, 261, 263, 265, 291, 300, 320, 389.
T'o-pa Hong (Wei), *259.*
T'o-pa K'o (Wei), *259.*
T'o-pa Kouei (Wei), *250.*
T'o-pa Sseu, (Wei), *250*, 251.
T'o-pa Siun (Wei), *259*, 321.
T'o-pa Tao (Wei), *250*, 251, 258.
Topâvewa (cf. Topâwa), 116.
Topâwa, 116.
T'o-po, 263.
Torah Jingîz, 426.
Toramâṇa, 94, 254.
toraṇa, 46, 49 à 51.
Torġaġut, 531.
Torġak, 531.
Torgôt (cf. Torġud).
Torġud (cf. Torġôt), 500, 520, *531*, 532, 538, 539, 540.
Torii (M. et Mme), 209, 219, 220.
Tö-tch'a-che-lo, *168.*
T'o-t'o, *365*, *369*, *374*, *413.*
Tö-tsong (des T'ang), *286*, 297, 354.
Touan (du Yun-nan), *287.*
Touan-fang, 346.
Touen-houang, 59, 93, 210, 211, 257, 258, 277, 287, 292, 303, spécialement 316 à 320 et 343 à 345; aussi 347, 352, 355, 357, 370, 396, 416, 464, 467, 468, 476, 521.
T'ou-eul-hou-t'ö, *531.*
T'ou-fan, *272*, *275*, *360.*
Tou Fou, *278*, 285, *349*, 350.
T'ou-han Pi-chö-ye, *455.*
T'ou-houo-lo, 214, *216*, *281.*
T'ou Ki, 410.
Tou-k'i-che, *279.*
T'ou-kiue, 95, 215, 250, *252*, 253 à 255, 263, 266, 276, 291, 292, 356, 358, 408, 415, 416, 430.

T'ou-kiue Occidentaux, 253, 266, 270, 291.
T'ou-kiue Orientaux, 253, 254, 263, 266, 269, 270, 277.
Tou-li, *269*.
Tou-lou, 270.
t'ou-mao (porcelaine), *402*.
Tou-mei-tö, *505*.
T'ou-men (khan turc), *252*, 253.
Tou-men (fleuve), 507.
T'ou-mou, 504.
T'ou-po, 360.
Touran, 420, 426.
Tourane, 502, 549, 550, 551, 569, 570, 610, 614, 617, 619.
Tour de pierre (Lithinos pyrgos), 242.
Tourfân, cf. Ṭurfân.
Tou-sa-po-t'i, 281.
T'ou-sie-t'ou han, *505*.
Toussaint (G.-C.), 361.
t'ou-sseu (porcelaine), *402*.
t'ou-ting (porcelaine), 401.
Tou-tsong (des Song), *449*.
T'ou-yu-houen, 259, *266*, 275, 286.
t'o-yin, 463.
Toynbee (A.), 282.
Trach-lâm, 621.
Trà-kiêu, *552*, 553, 569, 570, 606.
Trân (dynastie annamite), *607*, 608, 610, 611.
Trân Anh-tôn, *454*, *608*, 609.
Trân-biên, 617.
Trân Duê-tôn, 610.
Trân Minh-tôn, *609*.
Trân Nhô'n-tôn, 454, *609*.
Trân-ninh (Mur de), 615.
Trân-ninh luy, *615*.
Transoxiane, 54, 94, *216*, 246, 272, *280*, 282, 284, 302, 303, 311, 353, 375, 408, 414 à 421, 424, 429, 456, 468, 476, 481 à 483, 485 à 488, 491 à 493, 498, 533.
Transylvanie, 437.
Trân Thai-thôn, *607*, *608*.
Travancore, 110, 469, 475.
Tra-vinh, 618.
Trébizonde, 470, 476, 477, 479.
Tressan (Marquis de), 512, 513.
Trichinopoly, 108, 134.
Triêu (dynastie annamite), 602.
Triêu Dà, 207, *601*.
Triêu-quang-Phuc, *603*.
Trikâya, 70, 80.
Trimûrti, 41, 45, 80, 150, 136, 389.
Trinh (dynastie tonkinoise), 613 à 616, 618, 619.
Trinh Kiêm, *613*, 614.
Trinh Tác, *616*.
Trinh Tông, *614*.
Trinh Trang, *615*.
Tripiṭaka, 33, 38, 64, 244, *295*.
Tripiṭaka pâli, 114.
Tripolje, 177.
Tritons (gandhâriens), 81.
Trocadéro (Musée Indochinois du —), 167, 576, 578, 582.
Trois Corbeilles, *295*.
Trois Royaumes (Chine, IIIe s. A. D.), 220-222.
Trung Trăc, *602*.
Tru'o'ng Ba-nghi, *603*.
Tru'o'ng-du'c (Mur de), 616.
Tru'o'ng-vinh-Ky, 616.
tryaṇuka, 126.
Tsa a-han king, *260*.
tsaghân, 481, 482.
Tsaghatai (cf. Čaġatâi), 421, *429*, 481.
Ts'ai Louen, 241.
ts'ai-tche (papier), *241*.
Ts'ai-tcheou, *432*.
Ts'ai Yong, *240*, 241.
Ts'ao P'ei (des Wei), *221*.
Ts'ao Pin, *370*.
Ts'ao Ts'ao, *221*.
Tscharmaghan, 434.
Tschinghiz chan (cf. Čingiz), 412.

Tschepe, 204.
Tsch'un-ts'iu, 193.
ts'eu (porcelaine), *340*.
Ts'eu-ngen-sseu, 293.
Ts'eu-tcheou, *401*.
Tseu tche t'ong kien, *372*, *381*.
Ts'eu tche T'ong kien kang mou, *381*.
Tsewang Rabdan, *535*.
Ts'i (royaume archaïque), *202*, 204, 205.
Ts'i (dynastie impériale, 479-502 A. D.), *248*.
Ts'i Septentrionaux (Pei-Ts'i, 500-577 A. D.), *251*, 265, 329.
Tsiang Jen-tsie 338.
Ts'ien (dynastie Wou-Yue, x^e^ s. A. D.), *368*.
Ts'ien Fo tong, 292, *317*, 319, 521.
Ts'ien-Fo-yen, 333.
Ts'ien Han, *208*, 220, 226.
Ts'ien Han chou, *208*, *217*, *240*.
Ts'ien Lieou (Ts'ien du Wou-Yue), *368*.
Ts'ien Tchao (dynastie hiong-nou du IV^e^ siècle A. D.), 248.
ts'ien-tch'ao (papier-monnaie) *459*.
Ts'ien Ts'in (dynastie du IV^e^ s. A. D.), *249*, 267.
Tsi hien tien, *278*, 400.
Ts'i-kia-p'ing, 176, 179, 231.
Ts'i-mou-sa, *215*.
Tsin (principauté archaïque), *203*, 204.
Tsin (dynastie impériale, 265-420 A. D.), 220, *222*, 234, 247, 248 (antérieurs), *244* ; (occidentaux), *247* ; (orientaux), 247.
Ts'in (dynasties du III^e^ siècle A. D., cf. Heou-Ts'in et Ts'ien-Ts'in), *249*, 256.
Tsi-nan, 202.
Ts'in Che-houang-ti, 192, *205*, 206, 227, 600.
Tsin chou, *222*.
Ts'ing, 514, 516, 522, *526*, 528, 542.
Tsi-ngan-hien, 266.
Tsing-che-tseu, *298*.
ts'ing liu (dans le paysage), *394*.
Ts'ing tcheng, *507*.
Ts'ing-tcheou, 203, 233.
Tsing-tou-tsong, *264*.
Ts'ing tchen kiao, *355*.
Ts'in-king, 397.
Ts'in Louen, *243*.
tsio (vase), *223*.
Ts'iuan-tcheou, 470, 473 à 475, 478, 479.
Ts'ö-ling Touen-to-pou, *536*.
Tso ming tche che, *293*.
Ts'ong-ling, *283*.
Tsong-mi, *301*.
Tsong-ming, 527.
Tsoṅ-kha-pa, *517*.
Tsoros, 500, *531*.
Tsotchouan, *203*.
Ts'ouei Po, *397*.
tsouen (vase), *223*.
Tsouen-tch'eng, *262*.
tsuglân, 535.
Tsu-shima, 452.
Tu Fu, 349.
tuġ (étendard), 486.
ṭuġ ṇ (faucon), *453*, *454*.
tuġ uġ, 486.
Tuġ uḳ (au Yun-nan), *447*.
Tûġ ûḳ Tîmûr (čaġ ṭaïde), 486 à 488.
Ṭugšâda, 280, 281.
Ṭuḫârestân, 60, 254.
tuin, 444.
tuinan, 444.
tuḳan, *453*.
Tukhâra, 42, 43, 59, 214.
Tuḳta, 414.
Tula, 270, 404, 406, 413, 497, 501, 534.
Tulasi Das, 137.
Tûlekides, 487.

Tuli, 421.
Tûlik, 487.
Tulsî Dâs, 137.
Tului 421, 423, *430*, 431, 435, 440, 441.
Tulûy, 429.
Tümapĕl, 159, 167.
Tümed, *505*, 506, 519.
Tumšuḳ, 83, 85, 89, 308, 309.
Tuṅgabhadrâ, 112-113.
Turakina, *438*.
Turamaya, 39.
Turcs, 94, 95, *252*, 253, 254, 255, 256, 266, 269, 276, 277, 281, 288, 311, 350, 356, 375, 418, 428, 463, 464, 481, 487, 488 ; (occidentaux), 253, 266, 270 ; (orientaux), 253, 254, 256, 269.
Ṭurfân, 59, 146, 210, 211, 213, *215*, 251, 258, 266, 270, 271, 274, 275, 291, 302, 303, 311 à 316, 336, 353, 357, 359, 367, 375, 379, 407, 428, 482, 483, 487, 488, 497, *504*, 505, 534 à 537.
Ṭurfan-Dzimsa, 215, 216, 217, 219.
Turgaï, 416, 423, 429.
Türgäš, 277, *279*, 280, 282.
Turin, 328.
Turkestan, 97, 253, 270, 276, 283, 311, 355 à 357, 360, 367, 375, 403, 407, 408, 418, 419, 423, 426, 428, 429, 449, 456, 458, 467, 468, 477, 480, 481, 484 à 488, 491, 497, 534, 535, 539, 540, 542, 547, (occidental, 216 ; (oriental), 211, 212 ; (russe), 349.
Türk-üt, 252.
Turpin, 598.
Ṭûs, 422, 423, 445.
Tušêtu-ḫân (cf. Tušietu ḫân), 406, *505*, 530, 534.
Tušietu khan (cf. Tušêtu khan), 530.
Tuwan Vijaya, *455*.
Twer, 436.
Tyo-ssyen, *498*.

U

Ubaša, 538.
Ubsa-nor, 539.
Ubuši, 538.
Uč, *216*.
Uč Ṭurfân, 217, 271, 304, 487.
Udabhâṇḍa, 55.
Udayâdityavarman II (de Cambodge), 565, 585, 586.
Udayana, 126.
Uḍḍiyâna, 55, 80, 97, *168*, 259, 262, 272, 281, *282*, 361.
Udine, 437, 479.
Udumbara, 1.
Udyâna, 291.
'Udzi-murĕn, 366.
Üǧeči (nom de deux princes mongols), *447*, 500.
Uiǧur, *269*, 270, 279, 280, 284, 286, 311, 315, 316, 352, 353, 354, 356, *357*, 358, 359, 360, 367, *406*, 407, 408, 415, 416, 418 à 420, 427, 428, 430, 443, 462, 464, 482, 483, 523.
Uiǧurie, 488.
Uiǧuristân, 487.
Ujjayinî, 46, 61, 66 à 68, 93, 95, 98, 115, 262.
Ukraine, 422, 436.
Uliasutai, 537.
Ulug ilig, etc. (titre uiǧur), 358.
ûlûs (fief mongol), 430, 440, 482.
Umehara (Sueji), 226.
Und, 55, 82.
Underhill (Evelyn), 137.
Ungnad (A.), 8.
upâdhi, 131, 132.
Upâli, 33.
Upaniṣad, 17 à 22 ; et aussi 23,

24, 27, 29, 40, 44, 128, 130, 131, 133, 134.
upâsaka, 32, 396.
Urbain V, 480.
Urga, 252, 413, 520, 534, 535.
Ürganj, Ürgenč 422, 476.
U-rgyan-pa, 361.
Urmîyâ (lac d'), 9, 420.
ûrṇâ, 81.
Urumči, 270, 538.
Urungu, 539.
Uryaṅhadai, *447*.
Uṣas, 16.
uṣṇîṣa, 81.
Utamaro, 234.
Ütsüken, 501.
Uttaratantra, 119, *293*.
Ûzgand (cf. Uzkand).
Uzkand, 407, 419.
Uzsok, 437.

V

Vâcaspatimiçra, 127.
Vag, 437.
Vaibhâṣika, 75, 76, 119, 262.
Vaiçâlî, 23, 33, 34, 69, 98, *170*.
Vaiçeṣika, 125 à 127, 130, 135.
Vaiçeṣika-sûtra, 75, 126.
Vaiçravaṇa, 318, 396.
vaiçya, 11.
Vaidya (C. V.), 67, 136.
Vairocana, 72, 73, 124, *172*, 298, 362.
vaishnava (cf. vaiṣṇava).
vaiṣṇava 40, 41, 55, 63, 104, 133 à 137, 138, 563, 566.
Vaiṣṇavism, 134.
Vaituluya, 115.
Vajrabodhi, 115, 123, *298*.
Vajradhara, 72, 518.
vajradhâtu, 72, 123, 124, 299, 390.
Vajrapâṇi, 70, 72, 73, 83, 84, 124, *173*, 306, 314, 318, 563, 564.
Vajrasattva, 72.
Valabhî, 24, 93, 95 à 98, 170.
Valachie, 438.
Valens, 305.
Valentinos, 254.
Vâlin, 167.
Vallabha, 130, 135.
Vallée-Poussin (Louis de La). Cf. La Vallée-Poussin, 10 à 12, 17, 18, 21, 22, 16, 28 à 31, 74 à 77, 80, 120 à 122, 124, 129, 134.
Vâlmîki, 42.
Vanavâsi, 399.
Vanhée (Le P.), 387.
Van-lang, 602.
Van miêu, 620.
Vannier, 618.
Vara (da) mudrâ, 173.
Vârâṇasî, 26, 98, 170.
Vardhamâna, 23.
Varella (cap), 550, 601, 602.
Varman (terminaison de noms royaux khmèrs et čams), *551*.
varṇa, 11.
Varuṇa, 9, 15.
vastu, 30.
Vasubandhu, 75, 78, 92, 97, 98, 119, 120, 121, 132, *171*, 262, 293, 294, 390.
Vâsudeva (Viṣṇu), 41, 55, 135.
Vâsudeva (kuṣâṇa), 62, 63, 65, 138.
Vasumitra, 34, 64, 294.
Vâtâpi, 104, 105.
Vatican, 415, 439.
Vat Phu 557, 566, 575.
Vaṭṭagâmanî, 114.
Vaudescal, 511.
Veda, 9, 10, 12 à 17, 40, 134, 137, 565.
vedânta, 124, 125, 129, 130 à 136.
Vedânta sûtra, 93, 130.
Vedântins, 45, 133.

Véhicules (Petit et Grand —), 69, 115, etc., cf. Hînayâna, et Mahâyâna.
Vendryes, 214, 215.
Vénétie, 437.
Vengî, 104, 110, 111.
Venise, 470, 473, 517, 525.
Venkatarangayya, 66.
Venkatasubbayah, 106.
Venkateswara Aiyar, 26, 106.
Venkayya, 110.
Vénus de Médicis, 307.
Verbiest (P. Ferdinand), *528*.
Vereθraγna, 63.
Verneau, 547.
Vessantara, 307.
Vever, 513.
vibhâṣâ, 64, 75, 78.
Viçâkhadatta, 92.
Vichnouisme, 40-45, 133-138, 155, 556.
Viçiṣṭâdvaita, 134.
Victoria and Albert Museum, 140.
Viçvantara, 32, 307.
Viçvantarajâtaka, 32, 308.
Vide (Grand), dans le Jou-kiao, *384*.
Vidal Lablache, 65.
Vidarbha, 76.
Vidiçâ, 47, 49, 55.
Vidyânandana Sûryavarman (de Čampa), 567, 568.
Vidyârâja, 120.
Vień Čan, ou Vień Chan, 568, 590, 612.
Vienne, 437.
Viêt (= Yue), *600*.
Vieux-Pagân, 593.
Vignier (Charles), 236, 328, 332, 341.
vihâra, 26, 46, 170.
Vihâra Sari, 167.
Vijaya (à Ceylan), 114, 144.
Vijaya (au Čampa), 552, *555*, 556, 567, 606 à 608, 610, 612.
Vijaya Bâhu Ier (de Ceylan), 117; IV, 118; VI, 502.
Vijayanagar, 111 à 114, 154.
Vijayanagara, 112.
vijñâna, 30, 120, 122.
Vijñânabhikṣu, 127.
vijñânakaya, 76.
vijñânamâtra, 121, 171, *294*.
vijñâna-samtâna, 29, 76.
Vijñânavâda, 79, 92, 98, *294*.
Vijñânavâdin, 78, 118.
vijñapti, 120.
vikrama (ère), 66, 67.
Vikramâditya (surnom de plusieurs princes indiens), 67, 92, 95, 105, 106.
Vikramâṅka, 106.
Vikramorvaçî, 93.
Vima Kadphisès II, 61.
Vimalakîrti, 396.
Vimalâkṣa, *257*.
Vimalasâha, 152.
vimâna, 152, 153, 572.
Vimâna âkâça, 562.
Vimçakakârikâprakaraṇa, 119 à 121.
vinaya, 38, 156, 256 à 258, 297, 361, 363.
Vinaya des Mûlasarvâstivâdin, 36, 156, 297, 363.
Vinaya piṭaka, 33.
Vinayavibhâṣâ, 64.
Vinci (Léonard de), 143.
Vindhya, 1.
Vinh-long, 618.
Virabâhu (à Ceylan), 117.
Vîrâ Nârasimha II (du Mysore), 111.
Vîrâsana, 173.
Vira Vikrama (de Ceylan), 118.
Viṣṇu, 16, 41, 45, 55, 109 135, à 137, 148, 150, 153, 563, 579.
Viṣṇugupta, 36.
Viṣṇu-Kṛṣṇa, 41, 45, 562.
Viṣṇu-Nârâyaṇa, 90.
Viṣṇu-purâna, 136.

Viṣṇuvardhana Ier (du Mysore). 111. Même nom d'un roi de Java, 159, 167.
Visser (H.-F.-E.), 143.
Visser (de), 173, 263, 396.
Vissière, 212, 247, 250, 251, 288, 321, 357, 367 à 369, 372, 431, 448, 451, 459, 460, 473 à 475, 497, 523, 534.
Vistule, 436.
Visuddhimagga, 116.
Vitarka mudrâ, 173.
Viṭhobâ (à Vijayanagar), 113.
Viṭṭhala (Mysore), 111.
Vladimir, 436.
Vladimirtsov (B.-Y.), 404, 411 à 413, 415, 425, 427.
Vnam Kantal, 584.
Vocan, 468.
Vogel (Ph.), 26, 50, 55, 162.
Voisins (Gilbert de), 207, 210, 226, 228 à 230, 333, 335, 336.
Volga, 429, 436, 438, 443, 444, 467, 476, 540.
Volhynie, 423.
Voretzsch, 324, 225.
Vo Tanh, 619.
Vṛṣa, 63.
Vyâdhapura, 557 à 559, 572, 575.
Vyâsa, 44.

W

Wach (J.), 74.
Wachsberger (A.), 304, 321.
Waddell (L.-A.), 5, 61.
Waḥân, *283*, 292, 468.
Wai-wou-eul, *406*.
Waldschmidt (E.), 302, 311, 316,
Waley (Arthur), 196, 336, 349, 350, 390.
Walleser (Max), 74, 76.
wang (roi), 183, 202.
Wang (dynastie coréenne), 290, 498.
Wang (du Min et du Chou, xe siècle A. D.), *398*.
Wang Che-fou, *489*.
Wang Chen, *397*.
Wang Cheou-jen, *510*.
Wang-chö-tch'eng, *169*.
Wang-ḥân, 463.
Wang-hien, 211.
Wang Hiuan-ts'ö, 99, 100, *272*, 273, 296.
Wang Hong-siu, *496*.
Wang Kien, 290.
Wang Mang, *212*.
Wang Mo-k'i, *348*.
Wang Ngan-che, *195*, *372*, 373, 400, 459.
Wang Ngan-tsie, *513*.
Wang Po, *348*.
Wang P'ou, *269*.
Wang Sieou-tch'ou, *524*.
Wang Tche-tch'ouen, *526*.
Wang Tch'ong, *240*.
Wang Tseu-ngan, *348*.
Wang Wei, 235, *278*, *348*, *349*, 387, 390, 391, 393, 394, 490.
Wang Yang-ming, 386, *510*.
Wan-li, *507*, 509, *516*, 517, 522.
Wannieck, 225, 236 à 238.
Wan-yen (Kin), *373*, *374*.
Wan-yen Cheng, *374*.
Wan-yen Cheou-siu, *431*.
Wan-yen Hi-yin, *374*.
Wan-yen Leang, *378*.
Wan-yen P'eou, *378*.
Wan-yen Siun, *417*.
Wan-yen Tan, *377*.
Wan-yen Ying, *378*.
Wan-yen Yun-tsi, *417*.
Warangal, 112.
Warêru, 595.
Warner (Langdon), 334.
Washington, 345.
Watanabe (Tesshiu), 191, 305.
Watters, 99, 291.
Wa-yi-la, *406*.
Wedemayer (A.), 179.

Wei (royaume archaïque), *204*, 205.
Wei (dynastie impériale, 220-265 A. D.), *221*, 222, 241.
Wei (= T'o-pa), *249*, 250-253, 259, 265, 320 à 328, 333, 334, 338, 343 ; (occidentaux), *251*, 328 ; (orientaux), *251*, 329.
Wei (*impératrice* des T'ang), *277*, 278.
Wei (*riv.*), 180, 181, 184, 210, 226, 335.
Wei Chao wang, *417*.
Wei-che, *171*, *294*.
Wei Cheou, *251*.
Wei chou, *251*.
Wei Kao, *287*.
Wei-la, *406*.
Wei-la-t'ö, *406*.
Wei lio, 209, 221, 282.
Wei-mo-k'i, 396.
Wei-tch'e (de Ḫotan), 271.
Wei Tcheng, *265*.
Wei T'o-pa, 251.
Wen (de Tsin, hegemon), 204.
Wen-chou-che-li, 73, 145, *173*.
Wen-hien-t'ong-k'ao, *489*.
Wen-sou, *216*.
Wen-tan, *559*.
Wen-tch'eng (princesse de), *272*, 295, 360, 361.
Wen Tcheng-ming, *512*.
Wen-ti (des Song du IVe siècle), *259*, 260.
Wen-tjong, *452*.
Werner, 509.
Wieger (le Père), 183 à 185, 190, 191, 194, 196, 198, 205, 207, 212, 220, 221, 243, 249, 259, 261, 265, 268, 269, 277, 278, 825, 288, 289, 300, 344, 369, 373, 376, 378, 380, 386, 410, 496, 498, 503, 526.
Wilson, 108.
Windisch, 73.
Wisser (W. de), 388.
With (K.), 162 à 164, 167, 324, 330, 334, 578.
Wogihara, 119.
Woitsch, 350.
Wo-lo-sseu, *436*.
Wood (W.-A.-R.), 596, 681.
Worch, 323, 330, 344, 492.
Wou (principauté archaïque), 180, 181, *203*, 204, 205.
Wou (Trois-Royaumes), *221*, 222, 243, 246.
Wou (cf. Wou-Yue), *368*.
Wou (famille —, reliefs funéraires du Chan-tong), 227.
Wou-che, *374*.
Wou-chou, *377*.
Wou Heou (impératrice T'ang), *276*.
Wou-hing, *295*, 297, 368.
Wou hio pien, *496*.
Wou-keou-yen, *257*.
Wou-ki, *381*.
Wou-k'i-mai, 374, 377.
Wou-king, *192*.
Wou-k'ong, 291, *297*.
Wo-k'ouo-tai, *430*.
Wou-la-t'ö, *504*.
Wou leang cheou king, *245*, *246*.
Wou-lo-kia, 281.
Wou Pa (5 hégémons), 203.
Wou San-kouei, *523*, *524*, 529, 530, 534, 543.
Wou-San-sseu, *277*.
Wou-souen, *209*, 214, 215.
Wou-tai, *289*.
Wou-tai che, 368.
Wou Tao-hiuan, *344*.
Wou Tao-tseu, *278*, 344, 345, 391.
Wou-tch'ang, 448.
Wou-tch'ang-na, *168*, *282*.
Wou-tcheou, 321.
Wou-tchou, *171*, *377*.
Wou-ti (des Han), *209*, 210, 211, 602.
Wou-tou-pou (des Kin), *417*.

wou ts'ai (céramique), *516*.
Wou-tsong (des T'ang), *300* (des Ming), 515.
Wou Tsö-t'ien (des T'ang), *276*, 277, 296, 299, 325, 331, 333, 335, 354.
Wo-wou-li Hai-mi-che, *440*.
Wou-yeou, 97.
Wou-Yue (x^e siècle), *368*, 369.
Wu Lien Teh, 278.
Wu San-kuei, 529.

X

Xachi, 469.
Xerxès, 47.
Xieng-mai, 455, 588, 589, 596, 598.
Xieng-rai, 589, 591.
xoana, 47.

Y

yabǧu, 281.
Yachy, 469.
Yaçodharagiri, 584.
Yacodharapura, 561.
Yaçodharataṭâka, 563, 584.
Yaçodhareçvara. 584.
Yaçodharman (d'Ujjayinî), 95.
Yaçovarman (de Kanauj), 100.
Yaçovarman I^er Paramaçivaloka (Cambodge), 561, 562, 583, 584.
Yâdava, (tribu mythique) 41; (du XIII^e siècle A. D.), 106.
Yaǧnob, 303.
Yagnobî, 303.
Yahbalahâ (Mâr), 464, 465.
Yai-Chan, 450.
yaj, 16.
yajña, 16.
Yâjñavalkya, 20.
Yajurveda, 12.
Yajus, 13.
Ya-kou, 464.
Yakṣa, 43, 308, 577.
Yakṣiṇî, 49, 50, 138.
Yakushi, 73, *173*.
Ya-la-yi-eul, *405*.
Ya-lou, 220, 266, 290, 507.
Yamada, 453, 506.
Yamagata, 453, 508.
Yamanaka, 327.
Yamathuy, 479.
Yamato, 319.
Yamunâ, 10, 13, 38, 46, 50, 92, 96, 115.
Yang (et Yin), *188*, 189, 190, *198*, 199, 200, 383 à 385, 387, 388.
Yang-chao-ts'ouen, 176-179, 231.
Yang Chen, *287*.
Yang-Hia, *183*.
Yang Hiong, *240*.
Yang Hiuan-tche, 260.
Yang Ki, *510*.
Yang Kien, *265*.
Yang Kouei-fei, *278*, 279, 285, 349, 350.
Yang-tcheou, 450, 464, 469, 473, 479, 524.
Yang-ti, 263, *265*, 266 à 268, 459, 553.
Yang-tcheou fou, 268.
Yang-tseu (philosophe). *196*.
Yang-tseu-kiang, 181, 244, 247, 248, 250, 287, 332, 376, 377, 378, 432, 447, 450, 464, 472, 473, 475, 476, 506, 527, 600.
Yangu, 469.
Yanguy, 473, 479.
Yang Ye, *370*.
Yanju (cf. Yanguy), 473.
Yao (empereur mythique), 180, *182*.
Yao-che, 73, *173*.
Yao Kien, *248*.
Yao-sou-mou, 431.
Yâr, 217.
Yarcan, 468.
Yâr-ḫoto, 217 (cf. Yâr).

Yârkand, 62, 211, 214, 215, *216*, 218, 219, *272*, 275, 277, 292, 303, 304, 359, 407, *420*, 468, 487, 488, 533, 539.
yarliġ, 444, 481.
Yar-luṅ, 360.
Yaroslav, 438.
yâsâ, 426.
Yâsâk, 416, 426, 477, 483.
Yasdi, 470.
Yâsîn, *283*.
Ya-tcheou, 230.
Yavabhûmi, 155.
Yavadvîpa, 155.
Yavana, 39, 42, 43, 57, 58, 80.
Yazdbôzêd, 355.
Yduḳ-ḳut, *416*.
Yébé, *419*.
Ye-li-k'o-wen, 463.
Ye-li-kien, *420*.
Ye-li-tsan, *436*.
Ye-liu (clan k'itan), *366*.
Ye-liu A-pao-ki, *366*.
Ye-liu Čeluku, 408, 418.
Ye-liu Ta-che, *374*, 375, 407.
Ye-liu Tch'ou-ts'ai, *427*, *428*, 430 à 432.
Yeliu Thsoutsaï, 427.
Ye-liu Tö-kouang, *367*.
Yémen, 475.
Yen (principauté archaïque), *202*, 205.
Yen (Mou-jong, IVe siècle), *248*, 249.
Yen (= Pékin), 378, 499.
Yen (prince de, Ming), 499.
Yen-che, 335.
Yen Cheu-kou, *208*.
Yen Houei, *490*.
Yen-k'i, *215*, *271*.
Yen-king, 367, *451*, *499*.
Yen Li-pen, 343.
Yen-men, 256.
Yen-ta, *506*.
Yen-tcheou, 367.
Yen-tsong, *295*.
Yeou tcheou (= Pékin), *367*, *499*.
Yeou-tou fou, 367.
Ye-sien, 504.
Ye-sou-kai, *411*.
Yesugai, *411*.
Ye-ta, 94, *253*, 259.
Ye-tiao, *155*.
Yetts (W.-Perceval), 177, 178, 239.
Yezd, 468, 470, 479.
Yezdegerd III, 275.
Yi (barbares), 180.
Yi (vase), *223*.
Yi-cho, 464.
Yi-hing, 298.
Yi Hiuan, *261*.
Yi king, *192*, 200, 201.
Yi-lang, *296*.
Yi li, *185*.
Yi-meou-siun, *286*, 287.
Yin (dynastie archaïque), 180, 181, *183*, 184, 194, 224, 231.
Yin (et Yang), *188*, 189, 190, *198*, 199, 200, 383, 384, 385, 387.
Ying (prince Han, 65 A. D.), 244.
Yin-tsong (des Ming), 504.
Yin Wen-tseu, 191, *196*, 197.
Yi-sseu, *355*.
Yi-sseu-ma-yin, *450*.
Yisukai, *411*.
Yîsû Mangû, 484.
Yi-tcheou Chou-kiun, 221.
Yi-tou-hou, *416*.
Yi ts'ie yeou pou, 297.
Yi-tsing, 125, 156, 291, 295, *296*, 297, 299, 301.
Yi-tsong (des T'ang), *300*.
Yi-wou, 266.
Yi-wou-hou, *215*.
Yo Fei, *377*.
yoga, 21, 22, 85, 120, 125, 126, 129, 202.
yogâcâra, 78, 79, 92, 118 à 122, 125, 129, 130, 133, 171, 262, *294*, 298, 390, 518.

Yogâcârabhûmi çâstra, 119.
Yogâcârabhûmi çâstra kârikâ, 293.
yogâsana, 173.
Yoga-sûtra, 129.
yogin, 21, 22, 25, 122, 124, 129, 138.
Yogisme, 22.
Yolsan, 508.
Yonakarattha, 589.
Yo-nan, 464.
Yong-li (des Ming), *525*.
Yong-lo (des Ming), 498, *499* à 503, 514, 610.
Yong ming (des Ming), *525*.
Yong-p'ing, 524.
Yong-tcheng (des T'sing), *537*, 545.
Yon-tan rgya-mcho, 519.
Yotkân, 216, 305.
Youen, 489.
Yu (*le Grand*), *183*.
Yuan (= T'o-pa), 251. Cf. Wei.
Yuan (Mongols de Chine), 222, 333, 347, 410, 421, *451*, 452, 461, 489, 490, 492, 493, 595, 620.
Yuan-che, 406, 407, *410*, 412, 455, 466.
Yuan-che ki-che pen-mo, *410*.
Yuan-che sin pien, *410*.
Yuan Chwang, *291*.
Yuan-hao (roi de Si-Hia), *370*.
Yuan Hong-yen, *250*.
Yuan-jen-louen, *301*.
Yuan K'o, *259*.
Yuan Mei, *546*.
Yuan tch'ao pi che, *410*.
Yuan tien tchang, 461.
Yuan Tseu-ts'ai, *546*.
Yue, 180 à 182, *203*, 204, *600*.
Yüe-chi, 59.
Yue-tche, 39, 42, 54, 58 à 61, *208*, 209, 210, 214, 215, *218*, 219, 243, 245, 246, 303, 558.
Yugyakarta, 161.
Yu-han-chan, 331.
Yu kiao li, 510.
Yu-k'ie, 298.
Yu-k'ie-che, *171*, *294*.
Yu-k'ie-che ti louen, *293*.
Yule-Cordier, 378, 415, 467 à 469, 471 à 473.
Yu-men kouan, 211.
Yunes, 589.
Yung Cheng, 543.
Yun-kang, 83, 234, 259, 320, *321*, 322, 324 à 327.
Yun-k'i, 301.
Yun-nan, 181, 285 à 287, 447, 453, 454, 460, 469, 496, 497, 529, 548, 587, 609.
Yun-nan-fou, 469.
Yûnus, 487, 488.
yûrt, 430.
Yûsuf Ḥâṣṣ Hâjib, 359.
Yu-t'ien, *216*, *272*, 305.

Z

Zâbag, 156.
Zâbulistân, 281.
Zach (E. von), 209, 349, 350.
Zahag'i Mâni, 353.
Zaiton, Zaitûn (cf. Zayton), 474, 477.
Zambaur, 488, 674.
Zariaspa, 52.
Zasdi, 470.
Zaya Paṇḍita, 532.
Zayton, 470, 473 à 475, 478 à 480.
Zaytûn (cf. Zayton), 470, 474.
zaitûniyya, 474.
Zelandia, 527.
Zémarque, 254.
Zen, 124, *260*, 261, 390, 506.
zend, 12.
Zenradô, 267, 508.
zetani, 473.

Zeus, 305, 309, 389 ; (Niképhore), 57.
Zimmer (H.), 71.
Zoroastre, 14, 23.

N. B. — Il n'a pas été tenu compte, dans cet index, des noms figurant à notre Bibliographie méthodique, à laquelle le lecteur est prié de se reporter (pages 623-684).

ERRATUM DES CARACTÈRES CHINOIS

Page 207, note 3, 1er caractère. A la place du caractère indiqué, lire le caractère n° 4291 du *Chinese-English dictionary* de Giles.

Page 402, note 1, second caractère, lire le caractère n° 12919 de Giles.

Page 402, note 5, premier caractère, ajouter un point et lire le caractère n° 12122 de Giles.

Société Française d'Imprimerie d'Angers, 4, rue Garnier, Angers. — 5-3-1929.

DATE DUE

[redacted]

No. 950 v.2

Grousset

Histoire de l'Extrême-Orient.

Oct 7 '52 1

[redacted]

FLORIDA STATE UNIVERSITY
3 1254 03631 0023